









ŒUVRES DIVERSES



TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

CONTES

SATIRES, ÉPITRES

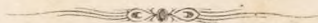
POÉSIES DIVERSES, ODES, STANCES

POÉSIES MÊLÉES

TRADUCTIONS ET IMITATIONS

PAR

VOLTAIRE



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

—
1858

CONTES.

PRÉFACE

DE CATHERINE VADÉ,

POUR LES CONTES DE GUILLAUME VADÉ¹.

1738.

Je pleure encore la mort de mon cousin Guillaume Vadé, qui céda, comme le sait *tout l'univers*, il y a quelques années : il était attaqué de la petite vérole. Je le gardais, et lui disais en pleurant : Ah ! mon cousin, voilà ce que c'est que de ne pas vous être fait inoculer ! Il en a coûté la vie à votre frère Antoine, qui était, comme vous, une des lumières du siècle. Que voulez-vous que je vous dise ? me répondit Guillaume ; j'attendais la permission de la Sorbonne, et je vois bien qu'il faut que je meure pour avoir été trop scrupuleux.

L'État va faire une furieuse perte, lui répondis-je. Ah ! s'écria Guillaume, Alexandre et frère Berthier sont morts ; Sémiramis et la Fillon, Sophocle et Danchet, sont en poussière. — Oui, mon cher cousin ; mais leurs grands noms demeurent à jamais : ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même ? Ne m'accordez-vous pas la permission de donner au public, pour le consoler, les contes à dormir debout dont vous nous régâlâtes l'année passée ? Ils faisaient les délices de notre famille ; et Jérôme Carré, votre cousin issu de germain, faisait presque autant de cas de vos ouvrages que des siens : ils plairont sans doute à *tout l'univers*, c'est-à-dire à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

Guillaume n'avait pas de si hautes prétentions ; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare : Ah ! ma cousine, pensez-vous que, dans les quatre-vingt-dix mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans, mes opuscules puissent trouver place, et que je puisse surnager sur le fleuve de l'Oubli, qui engloutit tous les jours tant de belles choses ?

Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce serait toujours beaucoup ; il y a très-peu de personnes qui jouis-

¹ Ces personnages sont imaginaires.

sent de cet avantage. Le destin de la plupart des hommes est de vivre ignorés ; et ceux qui ont fait le plus de bruit sont quelquefois oubliés le lendemain de leur mort. Vous serez distingué de la foule ; et peut-être même le nom de Guillaume Vadé, ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux , pourra passer à la dernière postérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *Opuscules* ? Ma cousine, me dit-il, je crois que le nom de *fadaïses* est le plus convenable ; la plupart des choses qu'on fait, qu'on dit, et qu'on imprime, méritent assez ce titre.

J'admirai la modestie de mon cousin, et j'en fus extrêmement attendrie. Jérôme Carré arriva alors dans la chambre. Guillaume fit son testament , par lequel il me laissait maîtresse absolue de ses manuscrits. Jérôme et moi lui demandâmes où il voulait être enterré ; et voici la réponse de Guillaume, qui ne sortira jamais de ma mémoire :

« Je sens bien que n'ayant été élevé dans ce monde à aucune des
 « dignités qui nourrissent les grands sentiments, et qui élèvent l'homme
 « au-dessus de lui-même ; n'ayant été ni conseiller du roi, ni échevin,
 « ni marguillier, on me traitera après ma mort avec très-peu de céré-
 « monie. On me jettera dans les charniers Saint-Innocent, et on ne
 « mettra sur ma fosse qu'une croix de bois, qui aura déjà servi à
 « d'autres ; mais j'ai toujours aimé si tendrement ma patrie, que
 « j'ai beaucoup de répugnance à être enterré dans un cimetière. Il est
 « certain qu'étant mort de la maladie qui m'attaque, je puerai hor-
 « riblement. Cette corruption de tant de corps qu'on ensevelit à Paris
 « dans les églises, ou auprès des églises, infecte nécessairement l'air ;
 « et, comme dit très à propos le jeune Ptolémée, en délibérant s'il
 « recevra Pompée chez lui :

« Ces troncs pourris exhalent dans les vents

« De quoi faire la guerre au reste des vivants.

« Cette ridicule et odieuse coutume de paver les églises de morts
 « cause dans Paris tous les ans des maladies épidémiques, et il n'y a
 « point de défunt qui ne contribue plus ou moins à empester sa patrie.
 « Les Grecs et les Romains étaient bien plus sages que nous : leur
 « sépulture était hors des villes ; et il y a même aujourd'hui plusieurs
 « pays en Europe où cette salutaire coutume est établie. Quel plaisir
 « ne serait-ce pas pour un bon citoyen d'aller engraisser, par exem-
 « ple, la stérile plaine des Sablons, et de contribuer à faire naître
 « des moissons abondantes ! Les générations deviendraient utiles les
 « unes aux autres par ce prudent établissement ; les villes seraient
 « plus saines, les terres plus fécondes. En vérité, je ne puis m'em-

« pêcher de dire qu'on manque de police pour les vivants et pour
« les morts. »

Guillaume parla longtemps sur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, et il mourut en parlant; ce qui est une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut passé, je résolus de lui faire des obsèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris; je leur proposai d'acheter les œuvres posthumes de mon cousin Guillaume; j'y joignis même quelques belles dissertations de son frère Antoine, et quelques morceaux de son cousin issu de germain Jérôme Carré. J'obtins trois louis d'or comptant, somme que jamais Guillaume n'avait possédée dans aucun temps de sa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement; je priai tous les beaux esprits de Paris d'honorer de leur présence le service que je commandai pour le repos de l'âme de Guillaume; aucun ne vint. Je ne pus assister au convoi, et Guillaume fut inhumé sans que personne en sût rien. C'est ainsi qu'il avait vécu; car encore qu'il eût enrichi la foire de plusieurs opéras-comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouissait des fruits de son génie, et on négligeait l'auteur. C'est ainsi (comme dit le divin Platon ¹) qu'on suce l'orange, et qu'on jette l'écorce; qu'on cueille les fruits de l'arbre, et qu'on l'abat ensuite. J'ai toujours été frappée de cette ingratitude.

Quelque temps après le décès de Guillaume Vadé, nous perdîmes notre bon parent et ami Jérôme Carré, si connu en son temps par la comédie de *l'Écossaise*, qu'il disait avoir traduite pour l'avancement de la littérature honnête. Je crois qu'il est de mon devoir d'instruire le public de la détresse où se trouvait Jérôme dans les derniers jours de sa vie. Voici comme il s'en ouvrit en ma présence à frère Giroflée, son confesseur :

« Vous savez, dit-il, qu'à mon baptême on me donna pour pa-
« trons saint Jérôme, saint Thomas, et saint Raimond de Pennafort,
« et que, quand j'eus le bonheur de recevoir la confirmation, on
« ajouta à mes trois patrons saint Ignace de Loyola, saint François-
« Xavier, saint François de Borgia, et saint Régis, tous jésuites; de
« sorte que je m'appelle Jérôme-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier-
« François-Régis Carré. J'ai cru longtemps qu'avec tant de noms je

¹ Le divin Platon est ici pour le roi de Prusse, auquel Voltaire, dans sa Correspondance, attribue ce mot.

« ne pouvais manquer de rien sur terre. Ah! frère Giroflée, que je
 « me suis trompé! Il faut qu'il en soit des patrons comme des valets :
 « plus on en a , plus on est mal servi. Mais voyez, s'il vous plait ,
 « quelle est ma *déconvenue* (car ce terme est très-bon , quoi qu'en
 « dise un polisson. Montaigne, Marot, et plusieurs auteurs très-fa-
 « cétieux, en font souvent usage ; il est même dans le Dictionnaire
 « de l'Académie). Voici donc mon aventure :

« On chasse les révérends pères jésuites ou jésuites , pour ce que
 « leur institut est pernicieux , contraire à tous les droits des rois et
 « de la société humaine , etc. , etc. Or Ignace de Loyola ayant créé
 « cet institut appelé *Régime* , après s'être fait fesser au collège de
 « Sainte-Barbe , Xavier, François Borgia , Régis, ayant vécu dans ce
 « régime, il est clair qu'ils sont tous également répréhensibles , et
 « que voilà quatre saints qu'il faut nécessairement que je donne à
 « tous les diables.

« Cela m'a fait naître quelques scrupules sur saint Thomas et saint
 « Raimond de Pennafort. J'ai lu leurs ouvrages , et j'ai été confondu
 « quand j'ai vu dans Thomas et dans Raimond à peu près les mêmes
 « paroles que dans Busembaum. Je me suis défait aussitôt de ces
 « deux patrons , et j'ai brûlé leurs livres.

« Je me suis vu ainsi réduit au seul nom de Jérôme; mais ce Jé-
 « rôme, le seul patron qui me restait, ne m'a pas été plus utile que
 « les autres. Est-ce que Jérôme n'aurait pas de crédit en paradis? J'ai
 « consulté sur cette affaire un très-savant homme : il m'a dit que
 « Jérôme était le plus colère de tous les hommes; qu'il avait dit de
 « grosses injures au saint évêque de Jérusalem, Jean, et au saint
 « prêtre Rufin; que même il appela celui-ci *hydre* et *scorpion*, et
 « qu'il l'insulta après sa mort : il m'a montré les passages. Je me
 « vois obligé de renoncer enfin à Jérôme, et de m'appeler Carré tout
 « court; ce qui est bien désagréable. »

C'est ainsi que Carré déposait sa douleur dans le sein de frère Gi-
 roflée, lequel lui répondit : Vous ne manquerez pas de saints, mon
 cher enfant : prenez saint François d'Assise. Non, dit Carré; sa femme
 de neige me donnerait quelquefois des envies de rire, et ceci est une
 affaire sérieuse. — Eh bien, prenez saint Dominique. — Non, il est
 auteur de l'inquisition. — Voulez-vous de saint Bernard? — Il a trop
 persécuté ce pauvre Abeilard, qui avait plus d'esprit que lui, et il se
 mêlait de trop d'affaires : donnez-moi un patron qui ait été si hum-
 ble que personne n'en ait jamais entendu parler; voilà mon saint.

Frère Giroflée lui montra l'impossibilité d'être canonisé et ignoré.

il lui donna la liste de plusieurs autres patrons que notre ami ne connaissait pas ; ce qui revenait au même : mais à chaque saint qu'il proposait, il demandait quelque chose pour son couvent ; car il savait que Jérôme Carré avait de l'argent. Jérôme Carré lui fit alors ce conte, qui m'a paru curieux :

« Il y avait autrefois un roi d'Espagne qui avait promis de distribuer
« des aumônes considérables à tous les habitants d'auprès de Burgos
« qui avaient été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes du palais ;
« mais les huissiers ne voulurent les laisser entrer qu'à condition qu'ils
« partageraient avec eux. Le bon homme Cardero se présenta le pre-
« mier au monarque, se jeta à ses pieds, et lui dit : Grand roi, je
« supplie votre altesse royale de faire donner à chacun de nous cent
« coups d'étrivières. Voilà une plaisante demande, dit le roi ; pour-
« quoi me faites-vous cette prière ? C'est, dit Cardero, que vos gens
« veulent absolument avoir la moitié de ce que vous nous donnerez.
« Le roi rit beaucoup, et fit un présent considérable à Cardero. De
« là vint le proverbe qu'*il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à*
« *ses saints.* »

C'est avec ces sentiments que passa de cette vie à l'autre mon cher Jérôme Carré, dont je joins ici quelques opuscules à ceux de Guillaume ; et je me flatte que messieurs les Parisiens, pour qui Vadé et Carré ont toujours travaillé, me pardonneront ma préface.

CATHERINE VADÉ

Il est dit dans le livre de la Genèse que le monde fut créé en six jours, et que le septième jour fut un jour de repos. Ce jour est le dimanche, et c'est pourquoi on le fête.

Il y a une autre fête qui est le jour de Noël, qui est le jour où Jésus-Christ est né. Ce jour est le 25 décembre, et c'est pourquoi on le fête. On le fête avec des cadeaux, des repas, et des fêtes.

Il y a encore une autre fête qui est le jour de Pâques, qui est le jour où Jésus-Christ est ressuscité. Ce jour est le dimanche qui suit le dimanche des Rameaux, et c'est pourquoi on le fête.

Il y a encore une autre fête qui est le jour de la Pentecôte, qui est le jour où le Saint-Esprit est descendu sur les Apôtres. Ce jour est le dimanche qui suit le dimanche de la Trinité, et c'est pourquoi on le fête.

Il y a encore une autre fête qui est le jour de la Toussaint, qui est le jour où on se souvient de tous les saints. Ce jour est le 1er novembre, et c'est pourquoi on le fête.

CE QUI PLAÎT AUX DAMES.

Or maintenant que le beau dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne son tour,
Et que l'hiver alonge la soirée;
Après souper, pour vous désennuyer,
Mes chers amis, écoutez une histoire
Touchant un pauvre et noble chevalier,
Dont l'aventure est digne de mémoire.
Son nom était messire Jean Robert,
Lequel vivait sous le roi Dagobert.

Il voyagea devers Rome la sainte,
Qui surpassait la Rome des Césars;
Il rapportait de son auguste enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, et de belles dispenses.
Mon chevalier en était tout chargé;
D'argent, fort peu; car dans ces temps de crise
Tout paladin fut très-mal partagé:
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'église.

Sire Robert possédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval, et son chien:
Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillants de la fleur du bel âge,
Force d'Hercule, et grâce d'Adonis,
Dons fortunés qu'on prise en tout pays.

Comme il était assez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il aperçut la fringante Marthon,
Dont un ruban nouait la blonde tresse;

Sa taille est leste , et son petit jupon
 Laisse entrevoir sa jambe blanche et fine.
 Robert avance , et lui trouve une mine
 Qui tenterait les saints du paradis.
 Un beau bouquet de roses et de lis
 Est au milieu de deux pommes d'albâtre ,
 Qu'on ne voit point sans en être idolâtre ;
 Et de son teint la fleur et l'incarnat
 De son bouquet auraient terni l'éclat.
 Pour dire tout , cette jeune merveille
 A son giron portait une corbeille ,
 Et s'en allait , avec tous ses attraits ,
 Vendre au marché du beurre et des œufs frais.
 Sire Robert , ému de convoitise ,
 Descend d'un saut , l'accole avec franchise :
 « J'ai vingt écus , dit-il , dans ma valise ;
 C'est tout mon bien , prenez encor mon cœur :
 Tout est à vous » « C'est pour moi trop d'honneur.
 Lui dit Marthon. » Robert presse la belle ,
 La fait tomber , et tombe aussitôt qu'elle ,
 Et la renverse , et casse tous ses œufs.
 Comme il cassait , son cheval ombrageux ,
 Épouvanté de la fière bataille ,
 Au loin s'écarte , et fuit dans la broussaille.
 De Saint-Denys un moine survenant
 Monte dessus , et trotte à son couvent.

Enfin Marthon , rajustant sa coiffure ,
 Dit à Robert : « Où sont mes vingt écus ? »
 Le chevalier , tout pantois et confus ,
 Cherchant en vain sa bourse et sa monture ,
 Veut s'excuser : nulle excuse ne sert ;
 Marthon ne peut digérer son injure ,
 Et va porter sa plainte à Dagobert.
 « Un chevalier , dit-elle , m'a pillée ,
 Et violée , et surtout point payée. »

Le sage prince à Marthon répondit :
 « C'est de viol que je vois qu'il s'agit.
 Allez plaider devant ma femme Berthe ;
 En tel procès la reine est très-experte :
 Bénéignement elle vous recevra ,
 Et sans délai justice se fera . »
 Marthon s'incline, et va droit à la reine.
 Berthe était douce, affable, accorte, humaine ;
 Mais elle avait de la sévérité
 Sur le grand point de la pudicité.
 Elle assembla son conseil de dévotes.
 Le chevalier, sans éperons, sans bottes ,
 La tête nue, et le regard baissé,
 Leur avoua ce qui s'était passé ;
 Que vers Charonne il fut tenté du diable,
 Qu'il succomba, qu'il se sentait coupable,
 Qu'il en avait un très-pieux remord ;
 Puis il reçut sa sentence de mort.

Robert était si beau, si plein de charmes,
 Si bien tourné, si frais, et si vermeil,
 Qu'en le jugeant la reine et son conseil
 Lorgnaient Robert et répandaient des larmes.
 Marthon de loin dans un coin soupira ;
 Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
 Berthe au conseil alors remémora
 Qu'au chevalier on pouvait faire grâce,
 Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'esprit ;
 « Car vous savez que notre loi prescrit
 De pardonner à qui pourra nous dire
 Ce que la femme en tous les temps désire ;
 Bien entendu qu'il explique le cas
 Très-nettement, et ne nous fâche pas. »

La chose, étant au conseil exposée,
 Fut à Robert aussitôt proposée.
 La bonne Berthe, afin de le sauver,

Lui concéda huit jours pour y rêver ;
 Il fit serment aux genoux de la reine
 De comparaître au bout de la huitaine,
 Remercia du décret lénitif,
 Prit congé d'elle, et partit tout pensif.

« Comment nommer, disait-il en lui-même,
 Très-nettement ce que toute femme aime,
 Sans la fâcher ? La reine et son sénat
 Ont aggravé mon trop piteux état.
 J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure,
 Que, sans délai, l'on m'eût pendu sur l'heure. »

Dans son chemin dès que Robert trouvait
 Ou femme, ou fille, il priaît la passante
 De lui conter ce que plus elle aimait.
 Toutes faisaient réponse différente,
 Toutes mentaient, nulle n'allait au fait.
 Sire Robert au diable se donnait.

Déjà sept fois l'astre qui nous éclaire
 Avait doré les bords de l'hémisphère,
 Quand sur un pré, sous des ombrages frais,
 Il vit de loin vingt beautés ravissantes
 Dansant en rond ; leurs robes voltigeantes
 Étaient à peine un voile à leurs attraits.
 Le doux Zéphyr, en se jouant auprès,
 Laissait flotter leurs tresses ondoiantes ;
 Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
 Rasant la terre, et ne la touchant pas.
 Robert approche, et du moins il espère
 Les consulter sur la maudite affaire.
 En un moment tout disparaît, tout fuit.

Le jour baissait, à peine il était nuit ;
 Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
 Au teint de suie, à la taille écourtée,
 Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton,

Son nez pointu touche à son court menton ,
D'un rouge brun sa paupière est bordée ;
Quelques crins blancs couvrent son noir chignon ;
Un vieux tapis , qui lui sert de jupon ,
Tombe à moitié sur sa cuisse ridée :
Elle fit peur au brave chevalier.

Elle l'accoste ; et , d'un ton familier ,
Lui dit : « Mon fils , je vois à votre mine
Que vous avez un chagrin qui vous mine ;
Apprenez-moi vos tribulations :
Nous souffrons tous ; mais parler nous soulage ;
Il est encor des consolations.
J'ai beaucoup vu : le sens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien quand on les a suivis . »

Le chevalier lui dit : « Hélas ! ma bonne ,
Je vais cherchant des conseils , mais en vain.
Mon heure arrive , et je dois en personne ,
Sans plus attendre , être pendu demain ,
Si je ne dis à la reine , à ses femmes ,
Sans les fâcher , ce qui plaît tant aux dames . »

La vieille alors lui dit : « Ne craignez rien :
Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie ,
Croyez , mon fils , que c'est pour votre bien.
Devers la cour cheminez avec joie :
Allons ensemble , et je vous apprendrai
Ce grand secret de vous tant désiré.
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie ,
Vous serez juste , et que de vous j'aurai
Ce qui me plaît et qui fait mon envie :
L'ingratitude est un crime odieux ;
Faites serment , jurez par mes beaux yeux
Que vous ferez tout ce que je désire . »
Le bon Robert le jura , non sans rire .
« Ne riez point , rien n'est plus sérieux ,

Reprit la vieille; » et les voilà tous deux
 Qui, côte à côte, arrivent en présence
 De reine Berthe et de la cour de France.
 Incontinent le conseil assemblé,
 La reine assise, et Robert appelé :
 « Je sais, dit-il votre secret, mesdames :
 Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps,
 Ce qui surtout l'emporte dans vos âmes,
 N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amants :
 Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
 Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
 La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
 Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis.
 Il faut toujours que la femme commande,
 C'est là son goût : si j'ai tort, qu'on me pende. »

Comme il parlait, tout le conseil conclut
 Qu'il parlait juste, et qu'il touchait au but.
 Robert absous baisait la main de Berthe,
 Quand, de haillons et de fange couverte,
 Au pied du trône on vit notre sans dent
 Criant justice, et la presse fendant.
 On lui fait place, et voici sa harangue :

« O reine Berthe ! ô beauté dont la langue
 Ne prononça jamais que vérité,
 Vous dont l'esprit connaît toute équité,
 Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaisance,
 Ce paladin ne doit qu'à ma science
 Votre secret ; il ne vit que par moi.
 Il a juré mes beaux yeux et sa foi
 Que j'obtiendrais de lui ce que j'espère :
 Vous êtes juste, et j'attends mon salaire. »
 « Il est très-vrai, dit Robert, et jamais
 On ne me vit oublier les bienfaits.
 Mes vingt écus, mon cheval, mon bagage,
 Et mon armure, étaient tout mon partage,

Un moine noir a par dévotion
Saisi le tout , quand j'assailis Marthon :
Je n'ai plus rien ; et malgré ma justice ,
Je ne saurais payer ma bienfaitrice. »

La reine dit : « Tout vous sera rendu :
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune , en trois parts divisée ,
Fera trois lots justement compensés :
Les vingt écus à Marthon la lésée
Sont dus de droit , et pour ses œufs cassés ;
La bonne vieille aura votre monture ;
Et vous , Robert , vous aurez votre armure. »

La vieille dit : « Rien n'est plus généreux ;
Mais ce n'est pas son cheval que je veux :
Rien de Robert ne me plaît que lui-même ;
C'est sa valeur et ses grâces que j'aime.
Je veux régner sur son cœur amoureux ;
De ce trésor ma tendresse est jalouse.
Entre mes bras Robert doit vivre heureux :
Dès cette nuit , je prétends qu'il m'épouse. »

A ce discours , que l'on n'attendait pas ,
Robert glacé laisse tomber ses bras ;
Puis , fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature ,
Dans son horreur il recula trois pas ,
Signa son front , et d'un ton lamentable ,
Il s'écriait : « Ai-je donc mérité
Ce ridicule et cette indignité ?
J'aimerais mieux que votre majesté
Me fiançât à la mère du diable.
La vieille est folle ; elle a perdu l'esprit. »

Lors tendrement notre sans dent reprit :
« Vous le voyez , ô reine ! il me méprise ;
Il est ingrat ; les hommes le sont tous.

Mais je vaincrai ses injustes dégoûts :
 De sa beauté j'ai l'âme trop éprise,
 Je l'aime trop, pour qu'il ne m'aime pas.
 Le cœur fait tout : j'avoue avec franchise
 Que je commence à perdre mes appas ;
 Mais j'en serai plus tendre et plus fidèle.
 On en vaut mieux, on orne son esprit ;
 On sait penser ; et Salomon a dit
 Que femme sage est plus que femme belle.
 Je suis bien pauvre : est-ce un si grand malheur ?
 La pauvreté n'est point un déshonneur.
 N'est-on content que sur un lit d'ivoire ?
 Et vous, madame, en ce palais de gloire,
 Quand vous couchez côte à côte du roi,
 Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi ?
 De Philémon vous connaissez l'histoire :
 Amant aimé, dans le coin d'un taudis,
 Jusqu'à cent ans il caressa Baucis.
 Les noirs Chagrins, enfants de la Richesse,
 N'habitent point sous nos rustiques toits ;
 Le vice fuit où n'est point la Mollesse ;
 Nous servons Dieu, nous égalons les rois ;
 Nous soutenons l'honneur de vos provinces ;
 Nous vous faisons de vigoureux soldats ;
 Et, croyez-moi, pour peupler vos états,
 Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
 Que si le ciel à mes chastes désirs
 N'accorde pas le bonheur d'être mère,
 L'hymen encore offre d'autres plaisirs :
 Les fleurs du moins sans les fruits peuvent plaire.
 On me verra, jusqu'à mon dernier jour,
 Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour. »

La décrépète, en parlant de la sorte,
 Charma le cœur des dames du palais :
 On adjugea Robert à ses attraits.

De son serment la sainteté l'emporte
Sur son dégoût. La dame encor voulut
Être , à cheval , entre ses bras menée
A sa chaumière , où ce noble hyménée
Doit s'achever dans la même journée ;
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.

Le cavalier sur son coursier remonte ,
Prend tristement sa femme entre ses bras ,
Saisi d'horreur, et rougissant de honte ,
Tenté cent fois de la jeter à bas ,
De la noyer ; mais il ne le fit pas :
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi sacrée était alors chérie.

Sa tendre épouse , en trottant avec lui ,
S'étudiait à charmer son ennui ,
Lui rappelait les exploits de sa race ,
Lui racontait comment le grand Clovis
Assassina trois rois de ses amis ;
Comment du ciel il mérita la grâce.
Elle avait vu le beau pigeon béni
Du haut des cieux apportant à Remi
L'ampoule sainte et le céleste chrême
Dont ce grand roi fut oint dans son baptême.
Elle mêlait à ses narrations
Des sentiments et des réflexions ,
Des traits d'esprit et de morale pure ,
Qui , sans couper le fil de l'aventure ,
Fesaient penser l'auditeur attentif ,
Et l'instruisaient , mais sans l'air instructif.
Le bon Robert , à toutes ces merveilles ,
Le cœur ému , prêtait ses deux oreilles ,
Tout délecté quand sa femme parlait ,
Prêt à mourir quand il la regardait.

L'étrange couple arrive à la chaumière

Que possédait l'affreuse aventurière.
 Elle se trousse, et, de sa sale main,
 De son époux arrange le festin ;
 Frugal repas fait pour ce premier âge
 Plus célébré qu'imité par le sage.
 Deux ais pourris sur trois pieds inégaux
 Formaient la table où les époux soupèrent,
 A peine assis sur deux minces tréteaux.
 Du triste époux les regards se baissèrent.
 La décrépité égaya le repas
 Par des propos plaisants et délicats,
 Par ces bons mots qui piquent, et qu'on aime,
 Si naturels que l'on croirait soi-même
 Les avoir dits. Robert fut si content,
 Qu'il en sourit, et qu'il crut un moment
 Qu'elle pourrait lui paraître moins laide.
 Elle voulut, quand le souper finit,
 Que son époux vînt avec elle au lit.
 Le désespoir, la fureur le possède ;
 A cette crise il souhaite la mort.
 Mais il se couche, il se fait cet effort :
 Il l'a promis, le mal est sans remède.

Ce n'étaient point deux sales demi-draps
 Percés de trous et rongés par les rats,
 Mal étendus sur de vieilles javelles,
 Mal recousus encor par des ficelles,
 Qui révoltaient le guerrier malheureux ;
 Du saint hymen les devoirs rigoureux
 S'offraient à lui sous un aspect horrible.
 « Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impossible ?
 A Rome on dit que la grâce d'en-haut
 Donne à la fois le vouloir et le faire :
 La grâce et moi nous sommes en défaut.
 Par son esprit ma femme a de quoi plaire ;
 Son cœur est bon : mais dans le grand conflit

Peut-on jouir du cœur ou de l'esprit ? »
 Ainsi parlant , le bon Robert se jette ,
 Froid comme glace , au bord de sa couchette ;
 Et , pour caecher son cruel déplaisir ,
 Il feint qu'il dort , mais il ne peut dormir .

La vieille alors lui dit d'une voix tendre ,
 En le pinçant : Ah ! Robert , dormez-vous ?
 Charmant ingrat , cher et cruel époux ,
 Je suis rendue , hâtez-vous de vous rendre ;
 De ma pudeur les timides accents
 Sont subjugués par la voix de mes sens .
 Régnez sur eux ainsi que sur mon âme ;
 Je meurs , je meurs ! Ciel ! à quoi réduis-tu
 Mon naturel qui combat ma vertu ?
 Je me dissous , je brûle , je me pâme !
 Ah ! le plaisir m'enivre malgré moi ;
 Je n'en puis plus ! faut-il mourir sans toi !
 Va , je le mets dessus ta conscience . »

Robert avait un fonds de complaisance ,
 Et de candeur , et de religion ;
 De son épouse il eut compassion .
 « Hélas ! dit-il , j'aurais voulu , madame ,
 Par mon ardeur égaler votre flamme ;
 Mais que pourrai-je ? » « Allez , vous pourrez tout ,
 Reprit la vieille ; il n'est rien à votre âge
 Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout ,
 Avec des soins , de l'art , et du courage .
 Songez combien les dames de la cour
 Célébreront ce prodige d'amour .
 Je vous parais peut-être dégoûtante ,
 Un peu ridée , et même un peu puante ;
 Cela n'est rien pour des héros bien nés :
 Fermez les yeux , et bouchez-vous le nez . »

Le chevalier , amoureux de la gloire ,
 Voulut enfin tenter cette victoire :

Il obéit ; et , se piquant d'honneur,
 N'écoutant plus que sa rare valeur,
 Aidé du ciel , trouvant dans sa jeunesse
 Ce qui tient lieu de beauté , de tendresse ,
 Fermant les yeux , se mit à son devoir.

« C'en est assez , lui dit sa tendre épouse ;
 J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir :
 Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;
 De ce pouvoir ma gloire était jalouse.
 J'avais raison : convenez-en , mon fils :
 Femme toujours est maîtresse au logis.
 Ce qu'à jamais , Robert , je vous demande ,
 C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider :
 Obéissez ; mon amour vous commande
 D'ouvrir les yeux et de me regarder. »

Robert regarde : il voit , à la lumière
 De cent flambeaux sur vingt lustres placés ,
 Dans un palais , qui fut cette chaumière ,
 Sous des rideaux de perles rehaussés ,
 Une beauté dont le pinceau d'Apelle
 Ou de Vanlo , ni le ciseau fidèle
 Du bon Pigal , Le Moine , ou Phidias ,
 N'auraient jamais imité les appas.
 C'était Vénus , mais Vénus amoureuse ,
 Telle qu'elle est quand , les cheveux épars ,
 Les yeux noyés dans sa langueur heureuse ,
 Entre ses bras elle attend le dieu Mars.

« Tout est à vous , ce palais , et moi-même ;
 Jouissez-en , dit-elle à son vainqueur :
 Vous n'avez point dédaigné la laideur ,
 Vous méritez que la beauté vous aime. »

Or maintenant j'entends mes auditeurs
 Me demander quelle était cette belle
 De qui Robert eut les tendres faveurs :

Mes chers amis, c'était la fée Urgèle,
 Qui dans son temps protégea nos guerriers
 Et fit du bien aux pauvres chevaliers.

O l'heureux temps que celui de ces fables,
 Des bons démons, des esprits familiers,
 Des farfadets, aux mortels secourables !
 On écoutait tous ces faits admirables
 Dans son château, près d'un large foyer.
 Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
 Et les voisins, et toute la famille,
 Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,
 Qui leur faisait des contes de sorcier.

On a banni les démons et les fées ;
 Sous la raison les grâces étouffées
 Livrent nos cœurs à l'insipidité ;
 Le raisonner tristement s'accrédite ;
 On court, hélas ! après la vérité :
 Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

Puisque le dieu du jour, en ses douze voyages,
 Habite tristement sa maison du Verseau,
 Que les monts sont encore assiégés des orages,
 Et que nos prés rians sont engloutis sous l'eau,
 Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte :
 Nos loisirs sont plus doux par nos amusements.
 Je suis vieux, je l'avoue, et je n'ai point de honte
 De goûter avec vous le plaisir des enfants.

Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince
 Plongé dans la mollesse, ivre de son pouvoir,
 Élevé comme un sot, et, sans en rien savoir,
 Méprisé des voisins, haï dans sa province.

Deux fripons gouvernaient cet État assez mince :
 Ils avaient abruti l'esprit de monseigneur,
 Aidés dans ce projet par son vieux confesseur :
 Tous trois se relayaient. On lui faisait accroire
 Qu'il avait des talents, des vertus, de la gloire ;
 Qu'un duc de Bénévènt, dès qu'ils était majeur,
 Était du monde entier l'amour et la terreur ;
 Qu'il pouvait conquérir l'Italie et la France ;
 Que son trésor ducal regorgeait de finance ;
 Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon
 Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron.
 Alamon (c'est le nom de ce prince imbécile)
 Avalait cet encens, et, lourdement tranquille,
 Entouré de bouffons et d'insipides jeux,
 Quand il avait dîné croyait son peuple heureux.

Il restait à la cour un brave militaire,
 Émon vieux serviteur du feu prince son père,
 Qui, n'étant point payé, lui parlait librement,
 Et prédisait malheur à son gouvernement.
 Les ministres jaloux, qui bientôt le craignirent,
 De ce pauvre honnête homme aisément se défirent :
 Émon fut exilé ; le maître n'en sut rien.
 Le vieillard, confiné dans une métairie,
 Cultivait sagement ses amis et son bien,
 Et pleurait à la fois son maître et sa patrie.
 Alamon loin de lui laissait couler sa vie
 Dans l'insipidité de ses molles langueurs.
 Des sots Bénévèntins quelquefois les clameurs
 Frappaient pour un moment son âme appesantie.
 Ce bruit sourd et lointain, qu'avec peine il entend,
 S'affaiblit dans sa course, et meurt en arrivant.
 Le poids de la misère accablait la province ;
 Elle était dans les pleurs, Alamon dans l'ennui :
 Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui ;
 Il voulut qu'il aimât, pour en faire un bon prince.

Il vit la jeune Amide ; il la vit, l'entendit ;
 Il commença de vivre , et son cœur se sentit :
 Il était beau, bien fait, et dans l'âge de plaire.
 Son confesseur madré découvrit le mystère :
 Il en fit un scrupule à son sot pénitent ,
 D'autant plus timoré qu'il était ignorant ;
 Et les deux scélérats , qui tremblaient que leur maître
 Ne se connût un jour, et vînt à les connaître ,
 Envoyèrent Amide avec le pauvre Émon.
 Elle fit son paquet , et le trempa de larmes.
 On n'osait résister. Le timide Alamon ,
 Vainement attendri , s'arrachait à ses charmes ;
 Car son esprit flottant , d'un vain remords touché ,
 Commença à s'ouvrir, n'était point débouché.

Comme elle allait partir, on entend : « Bas les armes ,
 A la fuite , à la mort , combattons , tout périt ,
 Alla , san Germano , Mahomet , Jésus-Christ ! »
 On voit un peuple entier fuyant de place en place.
 Un guerrier en turban , plein de force et d'audace ,
 Suivi de musulmans , le cimenterre en main ,
 Sur des morts entassés se frayant un chemin ,
 Portant dans le palais le fer avec les flammes ,
 Égorgeait les maris , mettait à part les femmes.
 Cet homme avait marché de Cume à Bénévent ,
 Sans que le ministère en eût le moindre vent ;
 La mort le devançait , et dans Rome la sainte
 Saint Pierre avec saint Paul étaient transis de crainte.
 C'était , mes chers amis , le superbe Abdala ,
 Pour corriger l'Église envoyé par Alla.

Dès qu'il fut au palais , tout fut mis dans les chaînes ,
 Prince , moines , valets , ministres , capitaines.
 Tels que les fils d'Io , l'un à l'autre attachés ,
 Sont portés dans un char aux plus voisins marchés :
 Tels étaient monseigneur et ses référendaires ,
 Enchaînés par les pieds avec le confesseur ,

Qui , toujours se signant et disant ses rosaires ,
Leur prêchait la constance , et se mourait de peur.

Quand tout fut garrotté , les vainqueurs partagèrent
Le butin , qu'en trois lots les émirs arrangèrent :
Les hommes , les chevaux , et les châsses des saints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins :
Les tailleurs ont toujours déguisé la nature ;
Ils sont trop charlatans , l'homme n'est point connu.
L'habit change les mœurs ainsi que la figure :
Pour juger d'un mortel , il faut le voir tout nu.

Du chef des musulmans le duc fut le partage.
Il était , comme on sait , dans la fleur de son âge ;
Il paraissait robuste ; on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier.
Ses muscles , éternés par l'infâme mollesse ,
Prirent dans le travail une heureuse vigueur :
Le malheur l'instruisit , il dompta la paresse ;
Son avilissement fit naître sa valeur.
La valeur sans pouvoir est assez inutile ;
C'est un tourment de plus. Déjà paisiblement
Abdala s'établit dans son appartement ,
Boit le vin des vaincus , malgré son évangile.
Les dames de la cour , les dames de la ville ,
Conduites chaque nuit par son eunuque noir ,
A son petit coucher arrivent à la file ,
Attendent ses regards , et briguent son mouchoir.
Les plaisirs partageaient les moments de sa vie.

Monseigneur cependant , au fond de l'écurie ,
Avec ses compagnons , ci-devant ses sujets ,
Une étrille à la main , prenait soin des mulets.
Pour comble de malheur , il vit la belle Amide ,
Que le noir circoncis , ministre de l'Amour ,
Au superbe Abdala conduisait à son tour.
Prêt à s'évanouir , il s'écria : « Perfide !
Ce malheur me manquait , voici mon dernier jour. »

L'eunuque à son discours ne pouvait rien comprendre.
Dans un autre langage Amide répondit
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble et tendre,
Qui pénétrait à l'âme, et ce regard lui dit :
« Consolez-vous, vivez, songez à me défendre ;
Vengez-moi , vengez-vous : votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi. »
Alamon l'entendit, et reprit l'espérance.

Amide comparut devant son excellence :
Le corsaire jura que jusques à ce jour
Il avait en effet connu la jouissance,
Mais qu'en voyant Amide il connaissait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit résistance ;
Et ces refus adroits , annonçant les plaisirs ,
En les faisant attendre irritaient ses désirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes :
« Je suis , lui dit Amide , au rang de vos conquêtes ;
Vous êtes invincible en amour, aux combats ,
Et tout est à vos pieds, ou veut être en vos bras ;
Mais souffrez que trois jours mon bonheur se diffère,
Et, pour me consoler de ces tristes délais
A mon timide amour accordez deux bienfaits. »
« Qu'ordonnez-vous ? parlez , répondit le corsaire ;
Il n'est rien que mon cœur refuse à vos attraits. »
« Des faveurs que j'attends , dit-elle , la première
Est de faire donner deux cents coups d'étrivière
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès ;
La seconde , seigneur, est d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litière,
Avec un muletier qui soit selon mon choix. »
Abdala répliqua : « Vos désirs sont mes lois. »
Ainsi dit, ainsi fait. Le très-indigne prêtre,
Et les deux conseillers, corrupteurs de leur maître ,
Furent chacun leur dose , au grand contentement
De tous les prisonniers et de tout Bénévent ;

Et le jeune Alamon goûta le bien suprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.

« Ce n'est pas tout, dit-elle, il faut vaincre et régner.
La couronne ou la mort à présent vous appelle :
Vous avez du courage, Émon vous est fidèle ;
Je veux aussi vous l'être, et ne rien épargner
Pour vous rendre honnête homme, et servir ma patrie.
Au fond de son exil allez trouver Émon ;
Puisque vous avez tort, demandez-lui pardon.
Il donnera pour vous les restes de sa vie ;
Tout sera préparé, revenez dans trois jours.
Hâtez-vous : vous savez que je suis destinée
Aux plaisirs d'Abdala la troisième journée :
Les moments sont bien chers à la guerre, en amours. »
Alamon répondit : « Je vous aime, et j'y cours. »
Il part. Le brave Émon, qu'avait instruit Amide,
Aimait son prince ingrat devenu malheureux.
Il avait rassemblé des amis généreux,
Et de soldats choisis une troupe intrépide.
Il embrassa son prince, ils pleurèrent tous deux ;
Ils s'arment en secret, ils marchent en silence.
Amide parle aux siens, et réveille en leur cœur,
Tout esclaves qu'ils sont, des sentiments d'honneur.
Alamon réunit l'audace et la prudence ;
Il devint un héros sitôt qu'il combattit.
Le Turc, aux voluptés livré sans défiance,
Surpris par les vaincus, à son tour se perdit.
Alamon triomphant au palais se rendit,
Au moment que le Turc, ignorant sa disgrâce,
Avec la belle Amide allait se mettre au lit.
Il rentra dans ses droits, et se mit à sa place.

Le confesseur arrive avec mes deux fripons,
Tout fraîchement sortis de leurs sales prisons,
Disant avoir tout fait, et n'ayant rien pu faire :
Ils pensaient conserver leur empire ordinaire.

Les lâches sont cruels : le moine conseilla
 De faire au pied des murs empaler Abdala.
 « Misérables ! c'est vous qui méritez de l'être,
 Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître :
 Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu.
 Je dois tout à ce Turc, et tout à ma maîtresse.
 Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeunesse :
 Le malheur et l'amour me rendent ma vertu.
 Allez, brave Abdala ; je dois vous rendre grâce
 D'avoir développé mon esprit et mon cœur.
 C'est à vous que je dois mon repos, mon bonheur.
 De leçons désormais il faut que je me passe ;
 Je vous suis obligé ; mais n'y revenez pas.
 Soyez libre, partez ; et si les destinées
 Vous donnent trois fripons pour régir vos états,
 Envoyez-moi chercher ; j'irai, n'en doutez pas,
 Vous rendre les leçons que vous m'avez données. »

GERTRUDE,

OU

L'ÉDUCATION D'UNE FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, et ma plus douce étude
 Est de vous raconter les faits des temps passés.
 Parlons ce soir un peu de madame Gertrude.

Je n'ai jamais connu de plus aimable prude.
 Par trente-six printemps, sur sa tête amassés,
 Ses modestes appas n'étaient point effacés ;
 Son maintien était sage, et n'avait rien de rude ;
 Ses yeux étaient charmants, mais ils étaient baissés.
 Sur sa gorge d'albâtre une gaze étendue
 Avec un art discret en permettait la vue.
 L'industriel pinceau, d'un carmin délicat,

D'un visage arrondi relevant l'incarnat,
Embellissait ses traits sans outrer la nature ;
Moins elle avait d'apprêt , plus elle avait d'éclat :
La simple propreté composait sa parure.

Toujours sur sa toilette est la sainte Écriture ;
Auprès d'un pot de rouge on voit un *Massillon*,
Et le *Petit Carême* est surtout sa lecture.
Mais ce qui nous charmait dans sa dévotion ,
C'est qu'elle était toujours aux femmes indulgente :
Gertrude était dévote, et non pas médisante.

Elle avait une fille ; un dix avec un sept
Composait l'âge heureux de ce divin objet ,
Qui depuis son baptême eut le nom d'Isabelle.
Plus fraîche que sa mère , elle était aussi belle :
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des soins assidus.
Elle avait dérobé cette rose naissante
Au souffle empoisonné d'un monde dangereux ;
Les conversations , les spectacles , les jeux ,
Ennemis séduisants de toute âme innocente ,
Vrais pièges du démon , par les saints abhorrés ,
Étaient dans la maison des plaisirs ignorés.

Gertrude en son logis avait un oratoire ,
Un boudoir de dévote , où , pour se recueillir,
Elle allait saintement occuper son loisir,
Et faisait l'oraison qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés , commodes , précieux ,
Ornaient cette retraite , au public inconnue ;
Un escalier secret , loin des profanes yeux ,
Conduisait au jardin , du jardin dans la rue.

Vous savez qu'en été les ardeurs du soleil
Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables ;
La lune fait aimer ses rayons favorables :
Les filles en ce temps goûtent peu le sommeil.

Isabelle , inquiète , en secret agitée ,
 Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée ,
 Respirait dans la nuit sous un ombrage frais ,
 En ignorait l'usage , et s'étendait auprès ;
 Sans savoir l'admirer regardait la nature ;
 Puis se levait , allait , marchait à l'aventure ,
 Sans dessein , sans objet qui pût l'intéresser ;
 Ne pensant point encore , et cherchant à penser.
 Elle entendit du bruit au boudoir de sa mère :
 La curiosité l'aiguillonne à l'instant.
 Elle ne soupçonnait nulle ombre de mystère ;
 Cependant elle hésite , elle approche en tremblant ,
 Posant sur l'escalier une jambe en avant ,
 Étendant une main , portant l'autre en arrière ,
 Le cou tendu , l'œil fixe , et le cœur palpitant ,
 D'une oreille attentive avec peine écoutant.
 D'abord elle entendit un tendre et doux murmure ,
 Des mots entrecoupés , des soupirs languissants.
 « Ma mère a du chagrin , dit-elle entre ses dents ,
 Et je dois partager les peines qu'elle endure. »
 Elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur :
 « André , mon cher André , vous faites mon bonheur ! »
 Isabelle à ces mots pleinement se rassure.
 « Ma tendresse , dit-elle , a pris trop de souci ;
 Ma mère est fort contente , et je dois l'être aussi. »
 Isabelle , à la fin , dans son lit se retire ,
 Ne peut fermer les yeux , se tourmente et soupire.
 « André fait des heureux ! et de quelle façon ?
 Que ce talent est beau ! mais comment s'y prend-on ? »
 Elle revit le jour avec inquiétude.
 Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.
 Isabelle était simple , et sa naïveté
 Laissa parler enfin sa curiosité.

« Quel est donc cet André , lui dit-elle , madame ,
 Qui fait , à ce qu'on dit , le bonheur d'une femme ? »

Gertrude fut confuse ; elle s'aperçut bien
 Qu'elle était découverte , et n'en témoigna rien.
 Elle se composa , puis répondit : « Ma fille ,
 Il faut avoir un saint pour toute une famille ;
 Et depuis quelque temps , j'ai choisi saint André.
 Je lui suis très-dévote , il m'en sait fort bon gré ;
 Je l'invoque en secret , j'implore ses lumières ;
 Il m'apparaît souvent , la nuit , dans mes prières :
 C'est un des plus grands saints qui soient en paradis. »

A quelque temps de là , certain monsieur Denis ,
 Jeune homme bien tourné , fut épris d'Isabelle.
 Tout conspirait pour lui : Denis fut aimé d'elle ,
 Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
 Gertrude en sentinelle entendit à son tour
 Les belles oraisons , les antiennes charmantes ,
 Qu'Isabelle entonnait quand ses mains caressantes
 Pressaient son tendre amant de plaisir enivré.

Gertrude les surprit , et se mit en colère.
 La fille répondit : « Pardonnez-moi , ma mère ,
 J'ai choisi saint Denis , comme vous saint André. »

Gertrude , dès ce jour , plus sage et plus heureuse ,
 Conservant son amant , et renonçant aux saints ,
 Quitta le vain projet de tromper les humains.
 On ne les trompe point : la malice envieuse
 Porte sur votre masque un coup d'œil pénétrant ;
 On vous devine mieux que vous ne savez feindre ;
 Et le stérile honneur de toujours vous contraindre
 Ne vaut pas le plaisir de vivre librement.

La charmante Isabelle , au monde présentée ,
 Se forma , s'embellit , fut en tous lieux goûtée.
 Gertrude en sa maison rappela pour toujours
 Les doux Amusements , compagnons des Amours ;
 Les plus honnêtes gens y passèrent leur vie :
 Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

LES TROIS MANIÈRES.

Que les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur esprit m'enchante , et que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !
La plus belle , à mon gré , de leurs inventions
Fut celle du théâtre , où l'on faisait revivre
Les héros du vieux temps , leurs mœurs , leurs passions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Consacrer cet exemple , et chercher à le suivre.
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine ,
La nature oublia de lui donner un cœur.

Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athène
Était de couronner , dans des jeux solennels ,
Les meilleurs citoyens , les plus grands des mortels :
En présence du peuple on leur rendait justice.
Ainsi j'ai vu Villars , ainsi j'ai vu Maurice ,
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura ,
Du champ de la victoire allant à l'Opéra ,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie) ,
Partout sur son passage il eut la comédie ;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.

Au théâtre d'Eschyle , avant que Melpomène
Sur son cothurne altier vînt parcourir la scène ,
On discernait les prix accordés aux amants.
Celui qui , dans l'année , avait pour sa maîtresse
Fait les plus beaux exploits , montré plus de tendresse ,
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentiments ,

Se voyait couronné devant toute la Grèce.
 Chaque belle plaidait la cause de son cœur,
 De son amant aimé racontait les mérites,
 Après un beau serment, dans les formes prescrites,
 De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur,
 De n'exagérer rien, chose assez difficile
 Aux femmes, aux amants, et même aux avocats.
 On nous a conservé l'un de ces beaux débats,
 Doux enfants du loisir de la Grèce tranquille.
 C'était, il m'en souvient, sous l'archonte Eudamas.

Devant les Grecs charmés trois belles comparurent :
 La jeune Églé, Téone, et la triste Apamis.
 Les beaux esprits de Grèce au spectacle accoururent.
 Ils étaient grands parleurs, et pourtant ils se turent,
 Écoutant gravement, en demi-cercle assis.
 Dans un nuage d'or Vénus avec son fils
 Prêtait à leur dispute une oreille attentive.
 La jeune Églé commence, Églé simple et naïve,
 De qui la voix touchante et la douce candeur
 Charmaient l'oreille et l'œil, et pénétraient au cœur.

ÉGLÉ.

Hermotime, mon père, a consacré sa vie
 Aux muses, aux talents, à ces dons du génie
 Qui des humains jadis ont adouci les mœurs ;
 Tout entier aux beaux-arts, il a fui les honneurs ;
 Et sans ambition, caché dans sa famille,
 Il n'a voulu donner pour époux à sa fille
 Qu'un mortel comme lui favorisé des dieux,
 Cultivant tous les arts, et qui saurait le mieux
 En vers nobles et doux élégamment décrire,
 Animer sur la toile, et chanter sur la lyre
 Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
 Lygdamon m'adorait. Son esprit sans culture
 Devait, je l'avouerai, beaucoup à la nature :
 Ingénieux, discret, poli sans compliment,

Parlant avec justesse, et jamais savamment ;
 Sans talents , il est vrai , mais sachant s'y connaître ;
 L'Amour forma son cœur, les Grâces son esprit.
 Il ne savait qu'aimer ; mais qu'il était grand maître
 Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit !

Quand mon père eut formé le dessein tyrannique
 De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux ,
 Et de me réserver pour quelque peintre heureux
 Qui ferait de bons vers , et saurait la musique ,
 Que de larmes alors coulèrent de mes yeux !
 Nos parents ont sur nous un pouvoir despotique ;
 Puisqu'ils nous ont fait naître , ils sont pour nous des dieux.
 Je mourais , il est vrai , mais je mourais soumise.

Lygdamon s'écarta , confus , désespéré ,
 Cherchant loin de mes yeux un asile ignoré.
 Six mois furent le terme où ma main fut promise :
 Ce délai fut fixé pour tous les prétendants.
 Ils n'avaient tous , hélas ! dans leurs tristes talents ,
 A peindre que l'ennui , la douleur , et les larmes.
 Le temps qui s'avancait redoublait mes alarmes.
 Lygdamon tant aimé me fuyait pour toujours :
 J'attendais mon arrêt ; et j'étais au concours.

Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent :
 Sur leurs perfections mille débats s'émurent :
 Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
 Mon père se hâta d'accorder son suffrage
 Aux talents trop vantés du fier et dur Harpage :
 On lui promit ma foi ; j'allais être en ses bras.
 Un esclave empressé frappe , arrive à grands pas ,
 Apportant un tableau d'une main inconnue.
 Sur la toile aussitôt chacun porta la vue.
 C'était moi : je semblais respirer et parler ;
 Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler ;
 Et mon air, et mes yeux , tout annonce que j'aime.
 L'art ne se montrait pas ; c'est la nature même ,

La nature embellie ; et , par de doux accords ,
 L'âme était sur la toile aussi bien que le corps .
 Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure ,
 Comme on voit , au matin , le soleil de ses traits
 Percer la profondeur de nos vastes forêts ,
 Et dorer les moissons , les fruits , et la verdure .
 Harpage en fut surpris ; il voulut censurer :
 Tout le reste se tut , et ne put qu'admirer .
 Quel mortel ou quel dieu , s'écriait Hermotime ,
 Du talent d'imiter fait un art si sublime !
 A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ?
 Lygdamon se montrant lui dit : « Elle est à moi !
 L'Amour seul est son peintre , et voilà son ouvrage .
 C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image ;
 C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main :
 Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin ?
 Il les anime tous . » Alors , d'une voix tendre ,
 Sur son luth accordé Lygdamon fit entendre
 Un mélange inouï de sons harmonieux :
 On croyait être admis dans le concert des dieux .
 Il peignit comme Apelle , il chanta comme Orphée .

Harpage en frémissait ; sa fureur étouffée
 S'exhalait sur son front , et brûlait dans ses yeux .
 Il prend un javelot de ses mains forcenées ;
 Il court , il va frapper . Je vis l'affreux moment
 Où le traître à sa rage immolait mon amant ,
 Où la mort d'un seul coup tranchait deux destinées .
 Lygdamon l'aperçoit , il n'en est point surpris ;
 Et de la même main sous qui son luth résonne ,
 Et qui sut enchanter nos cœurs et nos esprits ,
 Il combat son rival , l'abat , et lui pardonne .
 Jugez si de l'amour il mérite le prix ,
 Et permettez du moins que mon cœur le lui donne .

Ainsi parlait Églé . L'amour applaudissait ,
 Les Grecs battaient des mains , la belle rougissait ;
 Elle en aimait encor son amant davantage .

Téone se leva : son air et son langage
 Ne connurent jamais les soins étudiés ;
 Les Grecs , en la voyant , se sentaient égayés.
 Téone , souriant , conta son aventure
 En vers moins alongés , et d'une autre mesure ,
 Qui courent avec grâce , et vont à quatre pieds ,
 Comme en fit Hamilton , comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connaissez tous Agathon :
 Il est plus charmant que Nirée ;
 A peine d'un naissant coton
 Sa ronde joue était parée ;
 Sa voix est tendre , il a le ton
 Comme les yeux de Cythérée.
 Vous savez de quel vermillon
 Sa blancheur vive est colorée ;
 La chevelure d'Apollon
 N'est pas si longue et si dorée.
 Je le pris pour mon compagnon
 Aussitôt que je fus nubile.
 Ce n'est pas sa beauté fragile
 Dont mon cœur fut le plus épris :
 S'il a les grâces de Pâris ,
 Mon amant a le bras d'Achille.

Un soir , dans un petit bateau ,
 Tout auprès d'une île Cyclade ,
 Ma tante et moi goûtions sur l'eau
 Le plaisir de la promenade ,
 Quand de Lydie un gros vaisseau
 Vint nous aborder à la rade.
 Le vieux capitaine écumeur
 Venait souvent dans cette plage
 Chercher des filles de mon âge
 Pour les plaisirs du gouverneur.
 En moi je ne sais quoi le frappe ;
 Il me trouve un air assez beau :

Il laisse ma tante , il me happe ;
 Il m'enlève comme un moineau ,
 Et va me vendre à son satrape.

Ma bonne tante , en glapissant ,
 Et la poitrine déchirée ,
 S'en retourne au port du Pirée
 Raconter au premier passant
 Que sa Téone est égarée ;
 Que de Lydie un armateur ,
 Un vieux pirate , un revendeur
 De la féminine denrée ,
 S'en est allé livrer ma fleur
 Au commandant de la contrée.

Pensez-vous alors qu'Agathon
 S'amusât à verser des larmes ,
 A me peindre avec un crayon ,
 A chanter sa perte et mes charmes
 Sur un petit psaltérion ?
 Pour me ravoïr il prit les armes :
 Mais n'ayant pas de quoi payer
 Seulement le moindre estafier ,
 Et se fiant sur sa figure ,
 D'une fille il prit la coiffure ,
 Le tour de gorge et le panier.
 Il cacha sous son tablier
 Un long poignard et son armure ,
 Et courut tenter l'aventure
 Dans la barque d'un nautonier.

Il arrive au bord du Méandre
 Avec son petit attirail.
 A ses attraits , à son air tendre ,
 On ne manqua pas de le prendre
 Pour une ouaille du bercail
 Où l'on m'avait déjà fait vendre ;
 Et , dès qu'à terre il put descendre ,

On l'enferma dans mon sérail.
 Je ne crois pas que de sa vie
 Une fille ait jamais goûté
 Le quart de la félicité
 Qui combla mon âme ravie
 Quand, dans un sérail de Lydie,
 Je vis mon Grec à mon côté,
 Et que je pus en liberté
 Récompenser la nouveauté
 D'une entreprise si hardie.
 Pour époux il fut accepté.
 Les dieux seuls daignèrent paraître
 A cet hymen précipité;
 Car il n'était point là de prêtre :
 Et, comme vous pouvez penser,
 Des valets on peut se passer
 Quand on est sous les yeux du maître.

Le soir, le satrape amoureux,
 Dans mon lit, sans cérémonie,
 Vint m'expliquer ses tendres vœux.
 Il crut, pour apaiser ses feux,
 N'avoir qu'une fille jolie;
 Il fut surpris d'en trouver deux.
 « Tant mieux, dit-il, car votre amie,
 Comme vous, est fort à mon gré.
 J'aime beaucoup la compagnie :
 Toutes deux je contenterai,
 N'ayez aucune jalousie. »
 Après sa petite leçon,
 Qu'il accompagnait de caresses,
 Il voulait agir tout de bon,
 Il exécutait ses promesses,
 Et je tremblais pour Agathon.
 Mais mon Grec, d'une main guerrière,
 Le saisissant par la crinière,

Et tirant son estramaçon ,
Lui fit voir qu'il était garçon ,
Et parla de cette manière :

« Sortons tous trois de la maison ,
Et qu'on me fasse ouvrir la porte ;
Faites bien signe à votre escorte
De ne suivre en nulle façon .

Marchons tous les trois au rivage ;
Embarquons-nous sur un esquif .

J'aurai sur vous l'œil attentif :

Point de geste , point de langage :

Au premier signe un peu douteux ,

Au clignement d'une paupière ,

A l'instant je vous coupe en deux ,

Et vous jette dans la rivière . »

Le satrape était un seigneur

Assez sujet à la frayeur :

Il eut beaucoup d'obéissance :

Lorsqu'on a peur on est fort doux .

Sur la nacelle , en diligence ,

Nous l'embarquâmes avec nous .

Sitôt que nous fûmes en Grèce ,

Son vainqueur le mit à rançon :

Elle fut en sonnante espèce ;

Elle était forte , il m'en fit don :

Ce fut ma dot et mon douaire .

Avouez qu'il a su plus faire

Que le bel esprit Lygdamon ,

Et que j'aurais fort à me plaindre ,

S'il n'avait songé qu'à me peindre ,

Et qu'à me faire une chanson .

Les Grecs furent charmés de la voix douce et vive ,

Du naturel aisé , de la gaîté naïve ,

Dont la jeune Téone anima son récit .

La grâce, en s'exprimant, vaut mieux que ce qu'on dit.
 On applaudit, on rit : les Grecs aimaient à rire.
 Pourvu qu'on soit content, qu'importe qu'on admire ?
 Apamis s'avança les larmes dans les yeux :
 Ses pleurs étaient un charme, et la rendaient plus belle.
 Les Grecs prirent alors un air plus sérieux,
 Et, dès qu'elle parla, les cœurs furent pour elle.
 Apamis raconta ses malheureux amours
 En mètres qui n'étaient ni trop longs, ni trop courts ;
 Dix syllabes par vers, mollement arrangées,
 Se suivaient avec art, et semblaient négligées.
 Le rythme en est facile, il est mélodieux.
 L'hexamètre est plus beau, mais parfois ennuyeux.

APAMIS.

L'astre cruel sous qui j'ai vu le jour
 M'a fait pourtant naître dans Amathonte,
 Lieux fortunés où la Grèce raconte
 Que le berceau de la mère d'Amour
 Par les Plaisirs fut apporté sur l'onde :
 Elle y naquit pour le bonheur du monde,
 A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
 Son culte aimable et sa loi douce et pure
 A ses sujets n'avaient fait que du bien,
 Tant que sa loi fut celle de nature :
 Le rigorisme a souillé ses autels ;
 Les dieux sont bons, les prêtres sont cruels.
 Les novateurs ont voulu qu'une belle
 Qui par malheur deviendrait infidèle
 Allât finir ses jours au fond de l'eau
 Où la déesse avait eu son berceau,
 Si quelque amant ne se noyait pour elle.
 Pouvait-on faire une loi si cruelle ?
 Hélas ! faut-il le frein du châtement
 Aux cœurs bien nés pour aimer constamment ?
 Et si jamais, à la faiblesse en proie,

Quelque beauté vient à changer d'amant ,
C'est un grand mal ; mais faut-il qu'on la noie ?

Tendre Vénus , vous qui fîtes ma joie
Et mon malheur ; vous qu'avec tant de soin
J'avais servie avec le beau Bathyle ,
D'un cœur si droit , d'un esprit si docile ,
Vous le savez , je vous prends à témoin
Comme j'aimais , et si j'avais besoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure et douce étreinte
Fesait un cœur de nos cœurs amoureux.

Bathyle et moi nous respirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la déesse.
L'astre des cieux , en commençant son cours ,
En l'achevant , contemplait nos amours ;
La nuit savait quelle était ma tendresse.
Arénorax , homme indigne d'aimer ,
Au regard sombre , au front triste , au cœur traître ,
D'amour pour moi parut s'envenimer ,
Non s'attendrir : il le fit bien connaître.
Né pour haïr , il ne fut que jaloux.
Il distilla les poisons de l'envie ,
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs ! monstres de ma patrie ,
Nés de l'enfer , hélas ! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraisemblance ,
Que mon amant put même s'y tromper ;
Et l'imposture accabla l'innocence.

Dispensez-moi de vous développer
Le noir tissu de sa trame secrète ;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper ,
Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la déesse en vain j'eus mon recours ,
Tout me trahit ; je me vis condamnée
A terminer mes maux et mes beaux jours

Dans cette mer où Vénus était née.

On me menait au lieu de mon trépas :
 Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas ,
 Et me plaignait d'une plainte inutile ,
 Quand je reçus un billet de Bathyle ;
 Fatal écrit qui changeait tout mon sort !
 Trop cher écrit , plus cruel que la mort !
 Je crus tomber dans la nuit éternelle
 Quand je l'ouvris , quand j'aperçus ces mots :
 « Je meurs pour vous , fussiez-vous infidèle. »
 C'en était fait : mon amant dans les flots
 S'était jeté pour me sauver la vie.
 On l'admirait en poussant des sanglots.
 Je t'implorais , ô mort , ma seule envie ,
 Mon seul devoir ! on eut la cruauté
 De m'arrêter lorsque j'allais le suivre ;
 On m'observa : j'eus le malheur de vivre.
 De l'imposteur la sombre iniquité
 Fut mise au jour , et trop tard découverte ;
 Du talion il a subi la loi :
 Son châtement répare-t-il ma perte ?
 Le beau Bathyle est mort , et c'est pour moi !
 Je viens à vous , ô juges favorables !
 Que mes soupirs , que mes funèbres soins ,
 Touchent vos cœurs ; que j'obtienne du moins
 Un appareil à des maux incurables.
 A mon amant dans la nuit du trépas
 Donnez le prix que ce trépas mérite ;
 Qu'il se console aux rives du Cocyte ,
 Quand sa moitié ne se console pas ;
 Que cette main qui tremble et qui succombe ,
 Par vos bontés encor se ranimant ,
 Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe :
 « Athènes et moi couronnons mon amant. »
 Disant ces mots , ses sanglots l'arrêtèrent ;
 Elle se tut , mais ses larmes parlèrent.

Chaque juge fut attendri.
 Pour Églé d'abord ils penchèrent ;
 Avec Téone ils avaient ri ;
 Avec Apamis ils pleurèrent.
 J'ignore , et j'en suis bien marri ,
 Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.

Au coin du feu , mes chers amis ,
 C'est pour vous seuls que je transeris
 Ces contes tirés d'un vieux sage.
 Je m'en tiens à votre suffrage ;
 C'est à vous de donner le prix :
 Vous êtes mon aréopage.

THÉLÈME ET MACARE.

Thélème est vive , elle est brillante ;
 Mais elle est bien impatiente ;
 Son œil est toujours ébloui ,
 Et son cœur toujours la tourmente.
 Elle aimait un gros réjoui
 D'une humeur toute différente.
 Sur son visage épanoui
 Est la sérénité touchante ;
 Il écarte à la fois l'ennui ,
 Et la vivacité bruyante.
 Rien n'est plus doux que son sommeil ,
 Rien n'est plus beau que son réveil ;
 Le long du jour il vous enchante.
 Macare est le nom qu'il portait.
 Sa maîtresse inconsiderée
 Par trop de soins le tourmentait :
 Elle voulait être adorée.
 En reproches elle éclata :
 Macare en riant la quitta ,

Et la laissa désespérée.
Elle courut étourdimement
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle et cher amant,
N'en pouvant vivre séparée.

Elle va d'abord à la cour :
« Auriez-vous vu mon cher amour ?
N'avez-vous point chez vous Macare ? »
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre :
« Comment ce Macare est-il fait ?
Où l'avez-vous perdu , ma bonne ?
Faites-nous un peu son portrait. »
« Ce Macare qui m'abandonne ,
Dit-elle , est un homme parfait ,
Qui n'a jamais haï personne ,
Qui de personne n'est haï ,
Qui de bon sens toujours raisonne ,
Et qui n'eut jamais de souci ;
A tout le monde il a su plaire. »

On lui dit : « Ce n'est pas ici
Que vous trouverez votre affaire ,
Et les gens de ce caractère
Ne vont pas dans ce pays-ci. »

Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent ,
Et pense dans ce lieu tranquille
Rencontrer son tranquille amant.
Le sous-prieur lui dit : « Madame ,
Nous avons longtemps attendu
Ce bel objet de votre flamme ,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompense
Des vigiles , du temps perdu ,
Et la discorde , et l'abstinence. »

Lors un petit moine tondu
 Dit à la dame vagabonde :
 « Cessez de eourir à la ronde
 Après votre amant échappé ;
 Car, si l'on ne m'a pas trompé .
 Ce bon homme est dans l'autre monde. »

A ce discours impertinent
 Thélème se mit en colère :
 « Apprenez, dit-elle, mon frère,
 Que celui qui fait mon tourment
 Est né pour moi, quoi qu'on en dise :
 Il habite certainement
 Le monde où le destin m'a mise,
 Et je suis son seul élément :
 Si l'on vous fait dire autrement,
 On vous fait dire une sottise. »

La belle courut de ce pas
 Chercher au milieu du fracas
 Celui qu'elle croyait volage.
 « Il sera peut-être à Paris ,
 Dit-elle, avec les beaux esprits
 Qui l'ont peint si doux et si sage. »
 L'un d'eux lui dit : « Sur mon avis,
 Vous pourriez vous tromper peut-être :
 Macare n'est qu'en nos écrits ;
 Nous l'avons peint sans le connaître. »

Elle aborda près du Palais,
 Ferma les yeux, et passa vite :
 Mon amant ne sera jamais
 Dans cet abominable gîte :
 Au moins la cour a des attraits ,
 Macare aurait pu s'y méprendre ;
 Mais les noirs suivants de Thémis
 Sont les éternels ennemis
 De l'objet qui me rend si tendre. »

Thélème au temple de Rameau ,
 Chez Melpomène , chez Thalie ,
 Au premier spectacle nouveau
 Croit trouver l'amant qui l'oublie.
 Elle est priée à ces repas
 Où président les délicats
 Nommés la bonne compagnie.
 Des gens d'un agréable accueil
 Y semblent , au premier coup d'œil ,
 De Macare être la copie.
 Mais plus ils étaient occupés
 Du soin flatteur de le paraître ,
 Et plus à ses yeux détrompés
 Ils étaient éloignés de l'être.

Enfin Thélème au désespoir ,
 Lasse de chercher sans rien voir ,
 Dans sa retraite alla se rendre.
 Le premier objet qu'elle y vit
 Fut Macare auprès de son lit ,
 Qui l'attendait pour la surprendre.
 « Vivez avec moi désormais ,
 Dit-il , dans une douce paix ,
 Sans trop chercher , sans trop prétendre ;
 Et si vous voulez posséder
 Ma tendresse avec ma personne ,
 Gardez de jamais demander
 Au delà de ce que je donne. »

Les gens de grec enfarinés
 Connaîtront Macare et Thélème ,
 Et vous diront , sous cet emblème ,
 A quoi nous sommes destinés.
 Macare^a , c'est toi qu'on désire ;
 On t'aime , on te perd ; et je croi

^a Feu M. Vadé a fait aux lecteurs la justice de croire qu'ils savent que *Macare* est le Bonheur , et *Thélème* , le Désir ou la Volonté.

Que je t'ai rencontré chez moi ;
 Mais je me garde de le dire :
 Quand on se vante de t'avoir,
 On en est privé par l'envie :
 Pour te garder il faut savoir
 Te cacher, et cacher sa vie.

AZOLAN ,

ou

LE BÉNÉFICIER.

A son aise dans son village
 Vivait un jeune musulman ,
 Bien fait de corps , beau de visage ,
 Et son nom était Azolan.
 Il avait transcrit l'Alcoran ,
 Et par cœur il allait l'apprendre.
 Il fut, dès l'âge le plus tendre ,
 Dévot à l'ange Gabriel.
 Ce ministre emplumé du ciel
 Un jour chez lui daigna descendre :
 « J'ai connu , dit-il, mon enfant ,
 Ta dévotion non commune :
 Gabriel est reconnaissant ,
 Et je viens faire ta fortune ;
 Tu deviendras dans peu de temps
 Iman de la Mecque et Médine :
 C'est , après la place divine
 Du grand commandeur des croyants ,
 Le plus opulent bénéfice
 Que Mahomet puisse donner.
 Les honneurs vont t'environner
 Quand tu seras en exercice ;
 Mais il faut me faire serment

De ne toucher femme ni fille ,
De n'en voir jamais qu'à la grille ,
Et de vivre très-chastement. »

Le beau jeune homme étourdiement ,
Pour avoir des biens de l'église ,
Conclut cet accord imprudent ,
Sans penser faire une sottise.
Monsieur l'iman fut enchanté
De l'éclat de sa dignité ,
Et même encor de la finance
Dont il se vit d'abord payé
Par un receveur d'importance ,
Qui la partageait par moitié.

Tant d'honneur et tant d'opulence
N'étaient rien sans un peu d'amour.

Tous les matins , au point du jour ,
Le jeune Azolan tout en flamme ,
Et par son serment empêché ,
Se dit , dans le fond de son âme ,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine ,
Aux yeux charmants , au tient fleuri :
Il l'adore , il en est chéri.

« Adieu la Mecque , adieu Médine ,
Adieu l'éclat d'un vain honneur ,
Et tout ce pompeux esclavage ;
La seule Amine aura mon cœur :
Soyons heureux dans mon village. »

L'archange aussitôt descendit
Pour lui reprocher sa faiblesse.
Le tendre amant lui répondit :
« Voyez seulement ma maîtresse :
Vous vous êtes moqué de moi :
Notre marché fait mon supplice ;
Je ne veux qu'Amine et sa foi ;

Reprenez votre bénéfice :
 Du bon prophète Mahomet
 J'adore à jamais la prudence :
 Aux élus l'amour il permet ;
 Il fait bien plus , il leur promet
 Des Amines pour récompense.
 Allez , mon très-cher Gabriel ,
 J'aurai toujours pour vous du zèle ;
 Vous pouvez retourner au ciel ;
 Je n'y veux pas aller sans elle. »

LA MULE DU PAPE.

1733.

Frères très-chers , on lit dans saint Matthieu
 Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu^a
 Sur la montagne , et puis lui dit : « Beau sire ,
 Vois-tu ces mers , vois-tu ce vaste empire ,
 L'état romain de l'un à l'autre bout ? »
 L'autre reprit : « Je ne vois rien du tout ,
 Votre montagne en vain serait plus haute. »
 Le diable dit : « Mon ami , c'est ta faute ;
 Mais avec moi veut-tu faire un marché ? »
 « Oui-dà , dit Dieu , pourvu que sans péché
 Honnêtement nous arrangions la chose. »
 « Or voici donc ce que je te propose ,
 Reprit Satan : Tout le monde est à moi ;
 Depuis Adam j'en ai la jouissance ;
 Je me démets , et tout sera pour toi ,
 Si tu me veux faire la révérence. »

Notre Seigneur , ayant un peu rêvé ,
 Dit au démon que , quoique en apparence
 Avantageux le marché fût trouvé ,
 Il ne pouvait le faire en conscience ;
 Car il avait appris dans son enfance

Qu'étant si riche, on fait mal son salut.

Un temps après, notre ami Belzébut
 Alla dans Rome : or c'était l'heureux âge
 Où Rome avait fourmilière d'élus ;
 Le pape était un pauvre personnage,
 Pasteur de gens, évêque, et rien de plus.
 L'Esprit malin s'en va droit au saint-père,
 Dans son taudis l'aborde, et lui dit : « Frère,
 Je te ferai, si tu veux, grand seigneur. »
 A ce seul mot l'ultramontain pontife
 Tombe à ses pieds, et lui baise la griffe.
 Le farfadet, d'un air de sénateur,
 Lui met au chef une triple couronne :
 « Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne ;
 Servez-le bien, vous aurez sa faveur. »

O papegots, voilà la belle source
 De tous vos biens, comme savez. Et pour ce
 Que le saint-père avait en ce tracas
 Baisé l'ergot de messer Satanas,
 Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
 Que l'on baisât la mule du saint-père.
 Ainsi l'ont dit les malins huguenots
 Qui du papisme ont blasonné l'histoire :
 Mais ces gens-là sentent bien les fagots ;
 Et, grâce au ciel, je suis loin de les croire.
 Que s'il advient que ces petits vers-ci
 Tombent ès mains de quelque galant homme,
 C'est bien raison qu'il ait quelque souci
 De les cacher, s'il fait voyage à Rome.

NOTE

^a Le jésuite Bouhours se servit de cette expression : *Jésus-Christ fut emporté par le diable sur la montagne*; c'est ce qui donna lieu à ce Noël qui finit ainsi :

Car sans lui saurait-on, don, don,
 Que le diable emporta, la, la,
 Jésus notre bon maître?

L'ORIGINE DES MÉTIERS.

Quand Prométhée eut formé son image
D'un marbre blanc façonné par ses mains ,
Il épousa , comme on sait , son ouvrage :
Pandore fut la mère des humains.

Dès qu'elle put se voir et se connaître ,
Elle essaya son sourire enchanteur,
Son doux parler, son maintien séducteur,
Parut aimer, et captiva son maître ;
Et Prométhée , à lui plaire occupé,
Premier époux , fut le premier trompé.

Mars visita cette beauté nouvelle :
L'éclat du dieu , son air mâle et guerrier,
Son casque d'or, son large bouclier,
Tout le servit , et Mars triompha d'elle.

Le dieu des mers , en son humide cour,
Ayant appris cette bonne fortune ,
Chercha la belle , et lui parla d'amour :
Qui cède à Mars peut se rendre à Neptune.

Le blond Phébus , de son brillant séjour,
Vit leurs plaisirs , eut la même espérance :
Elle ne put faire de résistance
Au dieu des vers , des beaux arts , et du jour.

Mercure était le dieu de l'éloquence :
Il sut parler, il eut aussi son tour.

Vulcain , sortant de sa forge embrasée ,
Déplut d'abord , et fut fort mal traité ;
Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres dieux aisée.

Ainsi Pandore occupa ses beaux ans ,
Puis s'ennuya sans en savoir la cause.
Quand une femme aima dans son printemps ,

Elle ne peut jamais faire autre chose ;
 Mais pour les dieux , ils n'aiment pas longtemps.
 Elle avait eu pour eux des complaisances :
 Ils la quittaient ; elle vit dans les champs
 Un gros satyre , et lui fit les avances.

Nous sommes nés de tous ces passe-temps ;
 C'est des humains l'origine première :
 Voilà pourquoi nos esprits , nos talents ,
 Nos passions , nos emplois , tout diffère.
 L'un eut Vulcain , l'autre eut Mars pour son père ,
 L'autre un satyre ; et bien peu d'entre nous
 Sont descendus du dieu de la lumière.
 De nos parents nous tenons tous nos goûts.
 Mais le métier de la belle Pandore ,
 Quoique peu rare , est encor le plus doux ;
 Et c'est celui que tout Paris honore.

LA BÉGUEULE ,

CONTE MORAL.

1772.

Dans ses écrits un sage Italien
 Dit que le mieux est l'ennemi du bien ;
 Non qu'on ne puisse augmenter en prudence ,
 En bonté d'âme , en talents , en science ;
 Cherchons le mieux sur ces chapitres-là :
 Partout ailleurs évitons la chimère.
 Dans son état heureux qui peut se plaire ,
 Vivre à sa place , et garder ce qu'il a !
 La belle Arsène en est la preuve claire.
 Elle était jeune ; elle avait à Paris
 Un tendre époux empressé de complaire
 A son caprice , et souffrant son mépris.
 L'oncle , la sœur , la tante , le beau-père ,
 Ne brillaient pas parmi les beaux esprits ,

Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
 Dans le logis des amis fréquentaient ;
 Beaucoup d'aisance, une assez bonne chère ;
 Les passe-temps que nos gens connaissaient
 Jeu, bal, spectacle, et soupers agréables,
 Rendaient ses jours à peu près tolérables :
 Car vous savez que le bonheur parfait
 Est inconnu ; pour l'homme il n'est pas fait.
 Madame Arsène était fort peu contente
 De ces plaisirs. Son superbe dégoût,
 Dans ses dédains, fuyait ou blâmait tout.
 On l'appelait la belle impertinente.

Or admirez la faiblesse des gens :
 Plus elle était distraite, indifférente,
 Plus ils tâchaient, par des soins complaisants,
 D'appriivoiser son humeur méprisante ;
 Et plus aussi notre belle abusait
 De tous les pas que vers elle on faisait.
 Pour ses amants encor plus intraitable,
 Aise de plaire, et ne pouvant aimer,
 Son cœur glacé se laissait consumer
 Dans le chagrin de n'avoir rien d'aimable.
 D'elle à la fin chacun se retira.
 De courtisans elle avait une liste ;
 Tout prit parti, seule elle demeura
 Avec l'orgueil, compagnon dur et triste :
 Bouffi, mais sec, ennemi des ébats,
 Il renfle l'âme, et ne la nourrit pas ¹.
 La dégoûtée avait eu pour marraine
 La fée Aline. On sait que ces esprits
 Sont mitoyens entre l'espèce humaine
 Et la divine ; et monsieur Gabalis ²

¹ Montaigne, chapitre xxiv du Livre I de ses *Essais*, a dit *it ense l'âme*. Note de M. Beuchot.

² *Le comte de Gabalis, ou Entretiens sur les sciences secrètes* (par l'abbé Montfaucon de Villiers), 1670, in-12. Note de M. Beuchot.

Mit par écrit leur histoire certaine.
 La fée allait quelquefois au logis
 De la filleule , et lui disait : « Arsène,
 Es-tu contente à la fleur de tes ans ?
 As-tu des goûts et des amusements ?
 Tu dois mener une assez douce vie. »
 L'autre en deux mots répondait : « Je m'ennuie. »
 « C'est un grand mal , dit la fée , et je croi
 Qu'un beau secret c'est de vivre chez soi. »

Arsène enfin conjura son Aline
 De la tirer de son maudit pays.
 « Je veux aller à la sphère divine :
 Faites-moi voir votre beau paradis ;
 Je ne saurais supporter ma famille ,
 Ni mes amis. J'aime assez ce qui brille ,
 Le beau , le rare ; et je ne puis jamais
 Me trouver bien que dans votre palais ;
 C'est un goût vif dont je me sens coiffée. »
 « Très volontiers , » dit d'indulgente fée.

Tout aussitôt dans un char lumineux
 Vers l'orient la belle est transportée.
 Le char volait ; et notre dégoutée ,
 Pour être en l'air , se croyait dans les cieux.
 Elle descend au séjour magnifique
 De la marraine. Un immense portique ,
 D'or ciselé dans un goût tout nouveau ,
 Lui parut riche et passablement beau ;
 Mais ce n'est rien quand on voit le château.
 Pour les jardins , c'est un miracle unique ;
 Marly , Versailles , et leurs petits jets d'eau ,
 N'ont rien auprès qui surprenne et qui pique.
 La dédaigneuse , à cette œuvre angélique ,
 Sentit un peu de satisfaction.
 Aline dit : « Voilà votre maison ;
 Je vous y laisse un pouvoir despotique ,

Commandez-y. Toute ma nation
 Obéira sans aucune réplique.
 J'ai quatre mots à dire en Amérique ,
 Il faut que j'aïlle y faire quelques tours ;
 Je reviendrai vers vous en peu de jours.
 J'espère au moins , dans ma douce retraite ,
 Vous retrouver l'âme un peu satisfaite. »

Aline part. La belle en liberté
 Reste et s'arrange au palais enchanté ,
 Commande en reine , ou plutôt en déesse.
 De cent beautés une foule s'empresse
 A prévenir ses moindres volontés.
 A-t-elle faim ; cent plats sont apportés ;
 De vrai nectar la cave était fournie ,
 Et tous les mets sont de pure ambrosie ;
 Les vases sont du plus fin diamant.
 Le repas fait , on la mène à l'instant
 Dans les jardins , sur les bords des fontaines ,
 Sur les gazons , respirer les haleines
 Et les parfums des fleurs et des zéphyr.
 Vingt chars brillants de rubis , de saphirs ,
 Pour la porter se présentent d'eux-mêmes ,
 Comme autrefois les trépièds de Vulcain
 Allaient au ciel , par un ressort divin ,
 Offrir leur siège aux majestés suprêmes.
 De mille oiseaux les doux gazouillements ,
 L'eau qui s'enfuit sur l'argent des rigoles ,
 Ont accordé leurs murmures charmants ;
 Les perroquets répétaient ses paroles ,
 Et les échos les disaient après eux.
 Telle Psyché , par le plus beau des dieux
 A ses parents avec art enlevée ,
 Au seul Amour dignement réservée ,
 Dans un palais des mortels ignoré ,
 Aux éléments commandait à son gré.

Madame Arsène est encor mieux servie :
 Plus d'agrémens environnaient sa vie ;
 Plus de beautés décoraient son séjour ;
 Elle avait tout ; mais il manquait l'Amour.
 Pour égayer notre mélancolique ,
 On lui donna le soir une musique
 Dont les accords et les accents nouveaux
 Feraient pâmer soixante cardinaux.
 Ces sons vainqueurs allaient au fond des âmes ;
 Mais elle vit , non sans émotion ,
 Que pour chanter on n'avait que des femmes.
 « Dans ce palais point de barbe au menton !
 A quoi , dit-elle , a pensé ma marraine ?
 Point d'homme ici ! Suis-je dans un couvent ?
 Je trouve bon que l'on me serve en reine ;
 Mais sans sujets la grandeur est du vent.
 J'aime à régner , sur des hommes s'entend ;
 Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaîne :
 C'est leur destin , c'est leur premier devoir ;
 Je les méprise , et je veux en avoir. »
 Ainsi parlait la recluse intraitable ;
 Et cependant les nymphes sur le soir
 Avec respect ayant servi sa table ,
 On l'endormit au son des instruments.

Le lendemain mêmes enchantemens ,
 Mêmes festins , pareille sérénade ;
 Et le plaisir fut un peu moins piquant.
 Le lendemain lui parut un peu fade ;
 Le lendemain fut triste et fatigant :
 Le lendemain lui fut insupportable.

Je me souviens du temps trop peu durable
 Où je chantais , dans mon heureux printemps ,
 Des lendemains plus doux et plus plaisants.

La belle enfin chaque jour fêtoyée
 Fut tellement de sa gloire ennuyée ,

Que , détestant cet excès de bonheur,
 Le paradis lui faisait mal au cœur.
 Se trouvant seule , elle avise une brèche
 A certain mur ; et , semblable à la flèche
 Qu'on voit partir de la corde d'un arc ,
 Madame saute , et vous franchit le parc.

Au même instant palais , jardins , fontaines ,
 Or , diamants , émeraudes , rubis ,
 Tout disparaît à ses yeux ébaubis ;
 Elle ne voit que les stériles plaines
 D'un grand désert , et des rochers affreux :
 La dame alors , s'arrachant les cheveux ;
 Demande à Dieu pardon de ses sottises.
 La nuit venait , et déjà ses mains grises
 Sur la nature étendaient ses rideaux.
 Les cris perçants des funèbres oiseaux ,
 Les hurlements des ours et des panthères ,
 Font retentir les antres solitaires.
 Quelle autre fée , hélas ! prendra le soin
 De secourir ma folle aventurière !
 Dans sa détresse elle aperçut de loin ,
 A la faveur d'un reste de lumière ,
 Au coin d'un bois , un vilain charbonnier ,
 Qui s'en allait par un petit sentier ,
 Tout en sifflant , retrouver sa chaumière.
 « Qui que tu sois , lui dit la beauté fière ,
 Vois en pitié le malheur qui me suit ;
 Car je ne sais où coucher cette nuit. »
 Quand on a peur , tout orgueil s'humanise.

Le noir pataud , la voyant si bien mise ,
 Lui répondit : « Quel étrange démon
 Vous fait aller dans cet état de crise ,
 Pendant la nuit , à pied , sans compagnon ?
 Je suis encor très-loin de ma maison.
 Ça , donnez-moi votre bras , ma mignonne ;

On recevra sa petite personne
 Comme on pourra. J'ai du lard et des œufs.
 Toute Française, à ce que j'imagine,
 Sait, bien ou mal, faire un peu de cuisine.
 Je n'ai qu'un lit; c'est assez pour nous deux. »

Disant ces mots, le rustre vigoureux
 D'un gros baiser sur sa bouche ébahie
 Ferme l'accès à toute repartie;
 Et par avance il veut être payé
 Du nouveau gîte à la belle octroyé.
 « Hélas! hélas! dit la dame affligée,
 Il faudra donc qu'ici je sois mangée
 D'un charbonnier ou de la dent des loups!
 Le désespoir, la honte, le courroux,
 L'ont suffoquée: elle est évanouie.
 Notre galant la rendait à la vie.

La fée arrive, et peut-être un peu tard.
 Présente à tout, elle était à l'écart.
 « Vous voyez bien, dit-elle à sa filleule,
 Que vous étiez une franche bégueule.
 Ma chère enfant, rien n'est plus périlleux
 Que de quitter le bien pour être mieux. »

La leçon faite, on reconduit ma belle
 Dans son logis. Tout y changea pour elle
 En peu de temps, sitôt qu'elle changea.
 Pour son profit elle se corrigea.
 Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
 Du sieur Moncrif¹, et sans livre, elle plut.
 Que fallait-il à son cœur?... qu'il voulût.
 Elle fut douce, attentive, polie,
 Vive et prudente; et prit même en secret
 Pour charbonnier un jeune amant discret,
 Et fut alors une femme accomplie.

¹ Moncrif a fait un livre intitulé *Essais sur la nécessité et les moyens de plaire*, 1738, in-12. Note de M. Beuchot.

ENVOI A MADAME DE FLORIAN¹.

Chloé, quand mon impertinente
 A la fin connut la façon
 De devenir femme charmante,
 C'est de vous qu'elle prit leçon ;
 Mais elle est loin de son modèle.
 Votre sort est plus singulier :
 Vous aviez pis qu'un charbonnier,
 Et vous avez mieux choisi qu'elle.

¹ Jolie Genevoise qui, après avoir fait divorce avec Rilliet son mari, homme d'esprit, mais un peu bizarre, avait épousé M. de Florian, gentilhomme de Languedoc, alors veuf d'une nièce de M. de Voltaire. (Note des éditeurs de Kehl.)

LES FINANCES.

1775.

Quand Terray nous mangeait, un honnête bourgeois,
 Lassé des contre-temps d'une vie inquiète,
 Transplanta sa famille au pays champenois :
 Il avait près de Reims une obscure retraite ;
 Son plus clair revenu consistait en bon vin.

Un jour qu'il arrangeait sa cave et son ménage,
 Il fut dans sa maison visité d'un voisin,
 Qui parut à ses yeux le seigneur du village :
 Cet homme était suivi de brillants estafiers,
 Sergents de la finance, habillés en guerriers.
 Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
 Du meilleur de son cru prodigua l'abondance ;
 Puis il s'enquit tout bas quel était le seigneur
 Qui faisait aux bourgeois un tel excès d'honneur.

« Je suis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,
 Le royal directeur des *aides* et *gabelles*.
 « Ah ! pardon, monseigneur ! Quoi ! vous *aidez* le roi ? »

« Oui , l'ami. » « Je révère un si sublime emploi :
 Le mot d'*aide* s'entend ; *gabelles* m'embarrasse.
 D'où vient ce mot ? » « D'un Juif appelé *Gabelus*^a. »
 « Ah ! d'un Juif ! je le crois. » « Selon les nobles *us*
 De ce peuple divin , dont je chéris la race ,
 Je viens prendre chez vous les *droits* qui me sont dus.
 J'ai fait quelques progrès , par mon expérience ,
 Dans l'art de *travailler un royaume en finance*.
 Je fais loyalement deux parts de votre bien :
 La première est au roi , qui n'en retire rien ;
 La seconde est pour moi. Voici votre mémoire.
 Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus ;
 Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus ,
 Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire ;
 Tant pour le sel marin duquel nous présumons
 Que vous deviez garnir vos savoureux jambons^b.
 Vous ne l'avez point pris , et vous deviez le prendre.
 Je ne suis point méchant , et j'ai l'âme assez tendre.
 Composons , s'il vous plaît. Payez dans ce moment
 Deux mille écus tournois par accommodement. »

Mon badaud écoutait d'une mine attentive
 Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas ;
 Lorsqu'un autre seigneur en son logis arrive ,
 Lui fait son compliment , le serre entre ses bras :
 « Que vous êtes heureux ! votre bonne fortune ,
 En pénétrant mon cœur , à nous deux est commune.
 Du *domaine royal* je suis le *contrôleur* :
 J'ai su que depuis peu vous goûtez le bonheur
 D'être seul héritier de votre vieille tante.
 Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente :
 Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
 Jouissez de vos biens , par mon savoir accrus.
 Quand je vous enrichis , souffrez que je demande ,
 Pour vous être trompé , dix mille francs d'amende^c.

Aussitôt ces messieurs , discrètement unis ,

Font des biens au soleil un petit inventaire ;
 Saisissent tout l'argent , démeublent le logis.
 La femme du bourgeois crie et se désespère ;
 Le maître est interdit ; la fille est tout en pleurs ,
 Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs :
 Heureux pour quelque temps d'ignorer sa disgrâce !

Son aîné, grand garçon , revenant de la chasse ,
 Veut secourir son père , et défend la maison :
 On les prend , on les lie , on les mène en prison ;
 On les juge , on en fait de nobles Argonautes ,
 Qui , du port de Toulon devenus nouveaux hôtes ^d ,
 Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.
 La pauvre mère expire en embrassant son fils ;
 L'enfant abandonné gémit dans l'indigence ,
 La fille sans secours est servante à Paris.

C'est ainsi qu'on travaille un royaume en finance.

 NOTES.

^a Il y eut en effet le Juif Gabelus qui eut des affaires d'argent avec le bon homme Tobie : et plusieurs doctes très-sensés firent de l'hébreux l'étymologie de *gabelle*, car on sait que c'est de l'hébreu que vient le français.

^b Un homme qui a tant de cochons doit prendre tant de sel pour les saler ; et s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de sel, sans quoi il est mis à l'amende, et on vend ses meubles.

^c Les contrôleurs du domaine évaluant toujours le bien dont tout collatéral hérite au triple de la valeur, le taxent suivant cette évaluation, imposent une amende excessive, vendent le bien à l'encan, et l'achètent à bon marché.

^d L'aventure est arrivée à la famille d'Antoine Fusigat.

LE DIMANCHE,
OU
LES FILLES DE MINÉE.

A MADAME ARNANCHE.

1775.

Vous demandez , madame Arnanche ,
Pourquoi nos dévots paysans ,
Les cordeliers à la grand'manche
Et nos curés catéchisants ,
Aiment à boire le dimanche ?
J'ai consulté bien des savants.
Huet , cet évêque d'Avranche ,
Qui pour la Bible toujours penche ,
Prétend qu'un usage si beau
Vient de Noé le patriarche ,
Qui , justement dégoûté d'eau ,
S'enivrait au sortir de l'arche.
Huet se trompe : c'est Bacchus ,
C'est le législateur du Gange ,
Ce dieu de cent peuples vaincus ,
Cet inventeur de la vendange.
C'est lui qui voulut consacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire , à rire , à ne rien faire :
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de son père.
Il fut ordonné par les lois
D'employer ce jour salutaire
A ne faire œuvre de ses doigts
Qu'avec sa maîtresse et son verre.

Un jour , ce digne fils de Dieu
Et de la pieuse Sémèle
Descendit du ciel au saint lieu

Où sa mère très-peu cruelle
 Dans son beau sein l'avait conçu,
 Où son père, l'ayant reçu,
 L'avait enfermé dans sa cuisse ;
 Grands mystères bien expliqués,
 Dont autrefois se sont moqués
 Des gens d'esprit pleins de malice.

Bacchus à peine se montrait
 Avec Silène et sa monture,
 Tout le peuple les adorait ;
 La campagne était sans culture ;
 Dévotement on folâtrait ;
 Et toute la cléricature
 Courait en foule au cabaret.

Parmi ce brillant fanatisme,
 Il fut un pauvre citoyen
 Nommé Minée, homme de bien,
 Et soupçonné de jansénisme.
 Ses trois filles filaient du lin,
 Aimaient Dieu, servaient le prochain,
 Évitaient la fainéantise,
 Fuyaient les plaisirs, les amants,
 Et, pour ne point perdre de temps,
 Ne fréquentaient jamais l'église.

Alcithoé dit à ses sœurs :
 « Travaillons et fasons l'aumône ;
 Monsieur le curé dans son prône
 Donne-t-il des conseils meilleurs ?
 Filons, et laissons la canaille
 Chanter des versets ennuyeux :
 Quiconque est honnête et travaille
 Ne saurait offenser les dieux.
 Filons, si vous voulez m'en croire ;
 Et, pour égayer nos travaux,

Que chacune conte une histoire
 En faisant tourner ses fuseaux. »
 Les deux cadettes approuvèrent
 Ce propos tout plein de raison ,
 Et leur sœur, qu'elles écoutèrent ,
 Commença de cette façon :

« Le travail est mon dieu , lui seul régit le monde ;
 Il est l'âme de tout : c'est en vain qu'on nous dit
 Que les dieux sont à table ou dorment dans leur lit.
 J'interroge les cieus , l'air, et la terre , et l'onde :
 Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans¹ ,
 Son vieux père Saturne avance à pas plus lents ,
 Mais il termine enfin son immense carrière ;
 Et dès qu'elle est finie , il recommence encor.

« Sur son char de rubis , mêlés d'azur et d'or,
 Apollon va lançant des torrents de lumière.
 Quand il quitta les cieus , il se fit médecin ,
 Architecte , berger , ménétrier , devin ;
 Il travailla toujours. Sa sœur l'aventurière
 Est Hécate aux enfers , Diane dans les bois ,
 Lune pendant les nuits , et remplit trois emplois.

« Neptune chaque jour est occupé six heures
 A soulever des eaux les profondes demeures ,
 Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.

« Vulcain , noir et crasseux , courbé sur son enclume ,
 Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.

« On m'a conté qu'un jour , croyant le bien payer ,
 Jupiter à Vénus daigna le marier.
 Ce Jupiter , mes sœurs , était grand adultère ;

¹ Voltaire a dit plusieurs fois que Jupiter fait sa révolution en douze ans. Voyez ses éléments de philosophie et son quatrième discours sur l'homme. C'est sans doute par une erreur typographique que les éditions portent dix ans.

Vénus l'imita bien : chacun tient de son père.
 Mars plut à la friponne ; il était colonel ,
 Vigoureux , impudent , s'il en fut dans le ciel ,
 Talons rouges , nez haut , tous les talents de plaire ;
 Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour ,
 Mars consolait sa femme en parfait petit-maître ,
 Par air , par vanité , plutôt que par amour.

« Le mari méprisé , mais très-digne de l'être ,
 Aux deux amants heureux voulut jouer d'un tour.
 D'un fil d'acier poli , non moins fin que solide ,
 Il façonne un réseau que rien ne peut briser.
 Il le porte la nuit au lit de la perfide.
 Lasse de ses plaisirs , il la voit reposer
 Entre les bras de Mars ; et , d'une main timide ,
 Il vous tend son lacet sur le couple amoureux ;
 Puis , marchant à grands pas , encor qu'il fût boiteux ,
 Il court vite au Soleil conter son aventure :
 « Toi qui vois tout , dit-il , viens , et vois ma parjure.
 Cependant que Phosphore au bord de l'orient
 Au devant de ton char ne paraît point encore ,
 Et qu'en versant des pleurs la diligente Aurore
 Quitte son vieil époux pour son nouvel amant ,
 Appelle tous les dieux ; qu'ils contemplant ma honte ,
 Qu'ils viennent me venger. « Apollon est malin ;
 Il rend avec plaisir ce service à Vulcain.
 En petits vers galants sa disgrâce il raconte ,
 Il assemble en chantant tout le conseil divin.
 Mars se réveille au bruit , aussi bien que sa belle :
 Ce dieu très-éhonté ne se dérangea pas ;
 Il tint , sans s'étonner , Vénus entre ses bras ,
 Lui donnant cent baisers qui sont rendus par elle.
 Tous les dieux à Vulcain firent leur compliment ;
 Le père de Vénus en rit longtemps lui-même.
 On vanta du lacet l'admirable instrument ,
 Et chacun dit : « Bon homme , attrapez-nous de même. »

Lorsque la belle Alcithoé
 Eut fini son conte pour rire ,
 Elle dit à sa sœur Thémire :
 « Tout ce peuple chante *Évoé* ;
 Il s'enivre , il est en délire ;
 Il croit que la joie est du bruit.
 Mais vous , que la raison conduit ,
 N'auriez-vous donc rien à nous dire ? »
 Thémire à sa sœur répondit :
 « La populace est la plus forte ;
 Je crains ces dévots , et fais bien :
 A double tour fermons la porte ,
 Et poursuivons notre entretien.
 Votre conte est de bonne sorte ;
 D'un vrai plaisir il me transporte :
 Pourrez-vous écouter le mien ?

« C'est de Vénus qu'il faut parler encore ;
 Sur ce sujet jamais on ne tarit :
 Filles , garçons , jeunes , vieux , tout l'adore ;
 Mille grimauds font des vers sans esprit
 Pour la chanter. Je m'en suis souvent plainte.
 Je détestais tout médiocre auteur :
 Mais on les passe , on les souffre , et la sainte
 Fait qu'on pardonne au sot prédicateur.

Cette Vénus que vous avez dépeinte
 Folle d'amour pour le dieu des combats ,
 D'un autre amour eut bientôt l'âme atteinte :
 Le changement ne lui déplaisait pas.
 Elle trouva devers la Palestine
 Un beau garçon dont la charmante mine ,
 Les blonds cheveux , les roses , et les lis ,
 Les yeux brillants , la taille noble et fine
 Tout lui plaisait , car c'était Adonis.
 Cet Adonis , ainsi qu'on nous l'atteste ,

Au rang des dieux n'était pas tout à fait ;
 Mais chacun sait combien il en tenait.
 Son origine était toute céleste ;
 Il était né des plaisirs d'un inceste.
 Son père était son aïeul Cynira ,
 Qui l'avait eu de sa fille Myrrha ;
 Et Cynira (ce qu'on a peine à croire)
 Était le fils d'un beau morceau d'ivoire.
 Je voudrais bien que quelque grand docteur
 Pût m'expliquer sa généalogie :
 J'aime à m'instruire ; et c'est un grand bonheur
 D'être savante en la théologie.

« Mars fut jaloux de son charmant rival ;
 Il le surprit avec sa Cythérée ,
 Le nez collé sur sa bouche sacrée ,
 Fesant des dieux. Mars est un peu brutal ;
 Il prit sa lance , et , d'un coup détestable ,
 Il transperça ce jeune homme adorable ,
 De qui le sang produit encor des fleurs.
 J'admire ici toutes les profondeurs
 De cette histoire ; et j'ai peine à comprendre
 Comment un dieu pouvait ainsi pourfendre
 Un autre dieu. Ça , dites-moi , mes sœurs ,
 Qu'en pensez-vous ; parlez-moi sans scrupule :
 Tuer un dieu n'est-il pas ridicule ? »

« Non , dit Climène ; et puisqu'il était né ,
 C'est à mourir qu'il était destiné.
 Je le plains fort ; sa mort paraît trop prompte.
 Mais poursuivez le fil de votre conte. »

Notre Thémire , aimant à raisonner ,
 Lui répondit : « Je vais vous étonner.
 Adonis meurt ; mais Vénus la féconde ¹ ,
 Qui peuple tout , qui fait vivre et sentir.

¹ Imitation de Lucrèce.

Cette Vénus qui créa le Plaisir ,
 Cette Vénus qui répare le monde ,
 Ressuscita , sept jours après sa mort ,
 Le dieu charmant dont vous plaignez le sort. »

« Bon , dit Climène , en voici bien d'une autre :
 Ma chère sœur , quelle idée est la vôtre ?

Ressusciter les gens ! je n'en crois rien. »

« Ni moi non plus , dit la belle conteuse ;

Et l'on peut être une fille de bien

En soupçonnant que la fable est menteuse.

Mais tout cela se croit très-fermement

Chez les docteurs de ma noble patrie ,

Chez les rabbins de l'antique Syrie ,

Et vers le Nil , où le peuple en dansant ,

De son Isis entonnant la louange ,

Tous les matins fait des dieux , et les mange.

Chez tous ces gens Adonis est fêté ;

On vous l'enterre avec solennité :

Six jours entiers l'enfer est sa demeure ;

Il est damné tant en corps qu'en esprit ;

Dans ces six jours chacun gémit et pleure ;

Mais le septième il ressuscite ; on rit.

Telle est , dit-on , la belle allégorie ,

Le vrai portrait de l'homme et de la vie :

Six jours de peine , un seul jour de bonheur.

Du mal au bien toujours le destin change :

Mais il est peu de plaisirs sans douleur ,

Et nos chagrins sont souvent sans mélange. »

De la sage Climène enfin c'était le tour.

Son talent n'était pas de conter des sornettes ,

De faire des romans , ou l'histoire du jour ,

De ramasser des faits perdus dans les gazettes.

Elle était un peu sèche , aimait la vérité ,

La cherchait , la disait avec simplicité ;

Se souciant fort peu qu'elle fût embellie ;
 Elle eût fait un bon tome à l'*Encyclopédie*.
 Climène à ses deux sœurs adressa ce discours :
 « Vous m'avez de nos dieux raconté les amours ,
 Les aventures , les mystères :
 Si nous n'en croyons rien , que nous sert d'en parler ?
 Un mot devrait suffire : on a trompé nos pères ,
 Il ne faut pas leur ressembler.
 Les Béotiens , nos confrères ,
 Chantent au cabaret l'histoire de nos dieux ;
 Le vulgaire se fait un grand plaisir de croire
 Tous ces contes fastidieux
 Dont on a dans l'enfance enrichi sa mémoire.
 Pour moi , dût le curé me gronder après boire ,
 Je m'en tiens à vous dire , avec mon peu d'esprit ,
 Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
 D'un bout du monde à l'autre on ment et l'on mentit ;
 Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
 Chroniqueurs , médecins , et prêtres ,
 Se sont moqués de nous dans leur fatras obscur :
 Moquons-nous d'eux , c'est le plus sûr.
 Je ne crois point à ces prophètes
 Pourvus d'un esprit de Python ,
 Qui renoncent à leur raison
 Pour prédire des choses faites ;
 Je ne crois pas qu'un Dieu nous fasse nos enfants ;
 Je ne crois point la guerre des géants ;
 Je ne crois point du tout à la prison profonde
 D'un rival de Dieu même en son temps foudroyé ;
 Je ne crois point qu'un fat ait embrasé ce monde ,
 Que son grand-père avait noyé :
 Je ne crois aucun des miracles
 Dont tout le monde parle , et qu'on n'a jamais vus ;
 Je ne crois aucun des oracles
 Que des charlatans ont vendus ;
 Je ne crois point... » La belle , au milieu de sa phrase ,

S'arrêta de frayeur : un bruit affreux s'entend ;
 La maison tremble ; un coup de vent
 Fait tomber le trio qui jase.

Avec tout son clergé Bacchus entre en buvant :
 « Et moi , je crois , dit-il , mesdames les savantes ,
 Qu'en faisant trop les beaux esprits ,
 Vous êtes des impertinentes.
 Je crois que de mauvais écrits
 Vous ont un peu tourné la tête.
 Vous travaillez un jour de fête ;
 Vous en aurez bientôt le prix ,
 Et ma vengeance est toute prête :
 Je vous change en chauves-souris. »

Aussitôt de nos trois recluses
 Chaque membre se raccourcit ;
 Sous leur aisselle il s'étendit
 Deux petites ailes velues.
 Leur voix pour jamais se perdit ;
 Elles volèrent dans les rues ,
 Et devinrent oiseaux de nuit.
 Ce châtiment fut tout le fruit
 De leurs sciences prétendues.
 Ce fut une grande leçon
 Pour tout bon raisonneur qui fronde :
 On connut qu'il est dans ce monde
 Trop dangereux d'avoir raison.
 Ovide a conté cette affaire ;
 La Fontaine en parle après lui ;
 Moi je la répète aujourd'hui ,
 Et j'aurais mieux fait de me taire.

SÉSOSTRIS.

Vous le savez , chaque homme a son génie
Pour l'éclairer et pour guider ses pas
Dans les sentiers de cette courte vie.
A nos regards il ne se montre pas ,
Mais en secret il nous tient compagnie.
On sait aussi qu'ils étaient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous sommes :
Ils conversaient , vivaient avec les hommes
En bons amis , surtout avec les rois.

Près de Memphis , sur la rive féconde
Qu'en tous les temps , sous des palmiers fleuris ,
Le dieu du Nil embellit de son onde,
Un soir au frais , le jeune Sésostris
Se promenait , loin de ses favoris ,
Avec son ange , et lui disait : « Mon maître ,
Me voilà roi : j'ai dans le fond du cœur
Un vrai désir de mériter de l'être :
Comment m'y prendre ? » Alors son directeur
Dit : « Avançons vers ce grand labyrinthe
Dont Osiris forma la belle enceinte ;
Vous l'apprendrez. » Docile à ses avis,
Le prince y vole. Il voit dans le parvis
Deux déités d'espèce différente :
L'une paraît une beauté touchante ,
Au doux sourire , aux regards enchanteurs ,
Languissamment couchée entre des fleurs ,
D'Amours badins , de Grâces entourée ,
Et de plaisir encor tout enivrée.
Loin derrière elle étaient trois assistants ,
Secs , décharnés , pâles , et chancelants.

¹ Ce conte est une allégorie en l'honneur de Louis XVI, qui régnait depuis environ vingt mois. Note de M. Beuchot.

Le roi demande à son guide fidèle
 Quelle est la nymphe et si tendre et si belle,
 Et que font là ces trois vilaines gens.
 Son compagnon lui répondit : « Mon prince,
 Ignorez-vous quelle est cette beauté?
 A votre cour, à la ville, en province,
 Chacun l'adore, et c'est la Volupté.
 Ces trois vilains, qui vous font tant de peine,
 Marchent souvent après leur souveraine :
 C'est le Dégoût, l'Ennui, le Repentir,
 Spectres hideux, vieux enfants du Plaisir. »

L'Égyptien fut affligé d'entendre
 De ce propos la triste vérité.
 « Ami, dit-il, veuillez aussi m'apprendre
 Quelle est plus loin cette autre déité
 Qui me paraît moins facile et moins tendre,
 Mais dont l'air noble et la sérénité
 Me plaît assez. Je vois à son côté
 Un sceptre d'or, une sphère, une épée,
 Une balance ; elle tient dans sa main
 Des manuscrits dont elle est occupée :
 Tout l'ornement qui pare son beau sein
 Est une égide. Un temple magnifique
 S'ouvre à sa voix, tout brillant de clarté ;
 Sur le fronton de l'auguste portique
 Je lis ces mots, *A l'immortalité.*
 Y puis-je entrer ? » « L'entreprise est pénible,
 Repartit l'ange, on a souvent tenté
 D'y parvenir, mais on s'est rebuté.
 Cette beauté, qui vous semble inflexible,
 Peut quelquefois se laisser enflammer.
 La Volupté, plus douce et plus sensible,
 A plus d'attraits ; l'autre sait mieux aimer.
 Il faut, pour plaire à la fière immortelle,
 Un esprit juste, un cœur pur et fidèle :

C'est la Sagesse ; et ce brillant séjour
Qu'on vient d'ouvrir est celui de la Gloire.
Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire ;
Votre beau nom y doit paraître un jour.
Décidez-vous entre ces deux déesses :
Vous ne pouvez les servir à la fois. »

Le jeune roi lui dit : « J'ai fait mon choix.
Ce que j'ai vu doit régler mes tendresses.
D'autres voudront les aimer toutes deux :
L'une un moment pourrait me rendre heureux ;
L'autre par moi peut rendre heureux le monde. »
A la première , avec un air galant ,
Il appliqua deux baisers en passant ;
Mais il donna son cœur à la seconde.

FIN DES CONTES.

SATIRES.

LE BOURBIER.

1714.

Pour tous rimeurs , habitants du Parnasse ,
De par Phébus il est plus d'une place :
Les rangs n'y sont confondus comme ici :
Et c'est raison. Ferait beau voir aussi
Le fade auteur d'un roman ridicule
Sur même lit couché près de Catulle ;
Ou bien la Motte ayant l'honneur du pas
Sur le harpeur ¹ ami de Mécénas :
Trop bien Phébus sait de sa république
Régler les rangs et l'ordre hiérarchique ;
Et , dispensant honneur et dignité ,
Donne à chacun ce qu'il a mérité.
Au haut du mont sont fontaines d'eau pure ,
Rians jardins , non tels qu'à Châtillon
En a planté l'ami de Crébillon ,
Et dont l'art seul a fourni la parure :
Ce sont jardins ornés par la nature.
Là sont lauriers , orangers toujours verts ;
Séjournent là gentils feseurs de vers.
Anacréon , Virgile , Horace , Homère ,
Dieux qu'à genoux le bon Dacier révère ,
D'un beau laurier y couronnent leur front.
Un peu plus bas , sur le penchant du mont ,
Est le séjour de ces esprits timides ,
De la raison partisans insipides ,
Qui , compassés dans leurs vers languissants
A leur lecteur font haïr le bon sens.
Adonc , amis , si , quand ferez voyage ,
Vous abordez la poétique plage ,
Et que la Motte ayez désir de voir ,

¹ Horace.

Retenez bien qu'illec est son manoir.
 Là ses consorts ont leurs têtes ornées
 De quelques fleurs presque en naissant fanées,
 D'un sol aride incultes nourrissons,
 Et digne prix de leurs maigres chansons.
 Cettui pays n'est pays de Cocagne.
 Il est enfin, au pied de la montagne,
 Un bourbier noir, d'infecte profondeur,
 Qui fait sentir très-malplaisante odeur
 A tout chacun, fors à la troupe impure
 Qui va nageant dans ce fleuve d'ordure.
 Et qui sont-ils ces rimeurs diffamés ?
 Pas ne prétends que par moi soient nommés.
 Mais quand verrez chansonniers, feseurs d'odes,
 Rogues corneurs de leurs vers incommodes,
 Peintres, abbés, brocanteurs, jetonniers,
 D'un vil café superbes casaniers,
 Où tous les jours, contre Rome et la Grèce,
 De maldisants se tient bureau d'adresse,
 Direz alors, en voyant tel gibier :
 Ceci paraît citoyen du bourbier.
 De ces grimauds la croupissante race
 En cettui lac incessamment coasse
 Contre tous ceux qui, d'un vol assuré,
 Sont parvenus au haut du mont sacré.
 En ce seul point cettui peuple s'accorde,
 Et va cherchant la fange la plus orde
 Pour en noircir les menins d'Hélicon,
 Et polluer le trône d'Apollon.
 C'est vainement ; car cet impur nuage
 Que contre Homère, en son aveugle rage,
 La gent moderne assemblait avec art,
 Est retombé sur le poète Houdart :
 Houdart, ami de la troupe aquatique,
 Et de leurs vers approbateur unique,
 Comme est aussi le tiers état auteur

Dudit Houdart unique admirateur ;
Houdart enfin , qui , dans un coin du Pinde ,
Loin du sommet où Pindare se guinde ,
Non loin du lac est assis , ce dit-on ,
Tout au-dessus de l'abbé Terrasson.

LA CRÉPINADE.

Le diable un jour, se trouvant de loisir ,
Dit : « Je voudrais former à mon plaisir
Quelque animal dont l'âme et la figure
Fût à tel point au-rebours de nature ,
Qu'en le voyant l'esprit le plus bouché
Y reconnût mon portrait tout craché. »
Il dit , et prend une argile ensoufrée ,
Des eaux du Styx imbue et pénétrée ;
Il en modèle un chef-d'œuvre naissant ,
Pétrit son homme , et rit en pétrissant.
D'abord il met sur une tête immonde
Certain poil roux que l'on sent à la ronde ;
Ce crin de juif orne un cuir bourgeonné ,
Un front d'airain , vrai casque de damné ;
Un sourcil blanc cache un œil sombre et louche ;
Sous un nez large il tord sa laide bouche.
Satan lui donne un ris sardonien
Qui fait frémir les pauvres gens de bien ,
Cou de travers , omoplate en arcade ,
Un dos cintré propre à la bastonnade ;
Puis il lui souffle un esprit imposteur ,
Traître et rampant , satirique et flatteur.
Rien n'épargnait : il vous remplit la bête
De fiel au cœur , et de vent dans la tête.
Quand tout fut fait , Satan considéra
Ce beau garçon , le baisa , l'admira ,

Endoctrina , gouverna son ouaille ;
 Puis dit a tous : « Il est temps qu'il rimaille. »
 Aussitôt fait , l'animal rimailla ,
 Monta sa vielle , et Rabelais pilla ;
 Il griffonna des *Ceintures magiques*
 Des *Adonis* , des *Aieux chimériques* ;
 Dans les cafés il fit le bel esprit ;
 Il nous chanta Sodome et Jésus-Christ ;
 Il fut sifflé , battu pour son mérite ,
 Puis fut errant , puis se fit hypocrite ;
 Et , pour finir , à son père il alla.
 Qu'il y demeure. Or je veux sur cela
 Donner au diable un conseil salutaire :
 « Monsieur Satan , lorsque vous voudrez faire
 Quelque bon tour au chétif genre humain ,
 Prenez-vous-y par un autre chemin.
 Ce n'est le tout d'envoyer son semblable
 Pour nous tenter : Crépin , votre féal ,
 Vous servant trop , vous a servi fort mal :
 Pour nous damner , rendez le vice aimable. »

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Ces deux ouvrages ¹ ont attiré à M. de Voltaire les reproches non-seulement des dévots, mais de plusieurs philosophes austères et respectables. Ceux des dévots ne pouvaient mériter que du mépris; et on leur a répondu dans la *Défense du Mondain*. Toute prédication contre le luxe n'est qu'une insolence ridicule dans un pays où les chefs de la religion appellent leur maison un *palais*, et même dans l'opulence une vie molle et voluptueuse.

Les reproches des philosophes méritent une réponse plus grave. Toute grande société est fondée sur le droit de propriété; elle ne peut fleurir qu'autant que les individus qui la composent sont intéressés à multiplier les productions de la terre et celles des arts, c'est-à-dire autant qu'ils peuvent compter sur la libre jouissance de ce qu'ils acquièrent par leur industrie; sans cela les hommes, bornés au simple nécessaire, sont exposés à en manquer. D'ailleurs l'espèce humaine tend naturellement à se multiplier, puisqu'un homme et une femme qui ont de quoi se nourrir et nourrir leur famille, élèveront en général un plus grand nombre d'enfants que les deux qui sont nécessaires pour les remplacer. Ainsi toute peuplade qui n'augmente point souffre, et l'on sait que dans tout pays où la culture n'augmente point, la population ne peut augmenter.

Il faut donc que les hommes puissent acquérir en propriété plus que le nécessaire, et que cette propriété soit respectée, pour que la société soit florissante. L'inégalité des fortunes, et par conséquent le luxe, y est donc utile.

On voit d'un autre côté que moins cette inégalité est grande, plus la société est heureuse. Il faut donc que les lois, en laissant à chacun la liberté d'acquérir des richesses et de jouir de celles qu'il possède, tendent à diminuer l'inégalité; mais si elles établissent le partage égal des successions; si elles n'étendent point trop la permission de tester; si elles laissent au commerce, aux professions de l'industrie, toute leur liberté naturelle; si une administration simple d'impôts rend impossibles les grandes fortunes de finance; si aucune grande place n'est héréditaire ni lucrative, dès lors il ne peut s'éta-

¹ *Le mondain* et la *Défense du Mondain*.

blir une grande inégalité ; en sorte que l'intérêt de la prospérité publique est ici d'accord avec la raison, la nature, et la justice.

Si l'on suppose une grande inégalité établie, le luxe n'est point un mal ; en effet, le luxe diminue en grande partie les effets de cette inégalité, en faisant vivre le pauvre aux dépens des fantaisies du riche. Il vaut mieux qu'un homme qui a cent mille écus de rente nourrisse des doreurs, des brodeuses ou des peintres, que s'il employait son superflu, comme les anciens Romains, à se faire des créatures, ou bien, comme nos anciens seigneurs, à entretenir de la valetaille, des moines ou des bêtes fauves.

La corruption des mœurs naît de l'inégalité d'état ou de fortune, et non pas du luxe : elle n'existe que parce qu'un individu de l'espèce humaine en peut acheter ou soumettre un autre.

Il est vrai que le luxe le plus innocent, celui qui consiste à jouir des délices de la vie, amollit les âmes, et en leur rendant une grande fortune nécessaire, les dispose à la corruption ; mais en même temps il les adoucit. Une grande inégalité de fortune, dans un pays où les délices sont inconnues, produit des complots, des troubles, et tous les crimes si fréquents dans les siècles de barbarie.

Il n'est donc qu'un moyen sûr d'attaquer le luxe ; c'est de détruire l'inégalité des fortunes par les lois sages qui l'auraient empêché de nuire. Alors le luxe diminuera sans que l'industrie y perde rien ; les mœurs seront moins corrompues ; les âmes pourront être fortes sans être féroces.

Les philosophes qui ont regardé le luxe comme la source des maux de l'humanité ont donc pris l'effet pour la cause ; et ceux qui ont fait l'apologie du luxe, en le regardant comme la source de la richesse réelle d'un État, ont pris pour un bon régime de santé un remède qui ne fait que diminuer les ravages d'une maladie funeste.

C'est ici toute l'erreur qu'on peut reprocher à M. de Voltaire ; erreur qu'il partageait avec les hommes les plus éclairés sur la politique qu'il y eût en France, quand il composa cette satire.

Quant à ce qu'il dit dans la première pièce, et qui se borne à prétendre que les commodités de la vie sont une bonne chose, cela est vrai, pourvu qu'on soit sûr de les conserver, et qu'on n'en jouisse point aux dépens d'autrui.

Il n'est pas moins vrai que la frugalité, qu'on a prise pour une vertu, n'a été souvent que l'effet du défaut d'industrie, ou de l'indifférence pour les douceurs de la vie, que les brigands des forêts de la Tartarie poussent au moins aussi loin que les stoïciens.

Les conseils que donne Mentor à Idoménée, quoique inspirés par un sentiment vertueux, ne seraient guère praticables, surtout dans une grande société; et il faut avouer que cette division des citoyens en classes distinguées entre elles par les habits n'est d'une politique ni bien profonde ni bien solide.

Les progrès de l'industrie, il faut en convenir, ont contribué, sinon au bonheur, du moins au bien-être des hommes; et l'opinion que le siècle où a vécu M. de Voltaire valait mieux que ceux qu'on qu'on regrette tant n'est point particulière à cet illustre philosophe; elle est celle de beaucoup d'hommes très-éclairés.

Ainsi, en ayant égard à l'espèce d'exagération que permet la poésie, surtout dans un ouvrage de plaisanterie, ces pièces ne méritent aucun reproche grave, et moins qu'aucun autre celui de dureté ou de personnalité que leur a fait J.-J. Rousseau; car c'est précisément parce que le commerce, l'industrie, le luxe, lient entre eux les nations et les états de la société, adoucissent les hommes, et font aimer la paix, que M. de Voltaire en a quelquefois exagéré les avantages.

Nous avouerons avec la même franchise que la vie d'un honnête homme, peinte dans *le Mondain*, est celle d'un sybarite, et que tout homme qui mène cette vie ne peut être, même sans avoir aucun vice, qu'un homme aussi méprisable qu'ennuyé; mais, il est aisé de voir que c'est une pure plaisanterie. Un homme qui, pendant soixante et dix ans, n'a point peut-être passé un seul jour sans écrire ou sans agir en faveur de l'humanité, aurait-il approuvé une vie consumée dans de vains plaisirs? Il a voulu dire seulement qu'une vie inutile, perdue dans les voluptés, est moins criminelle et moins méprisable qu'une vie austère employée dans l'intrigue, souillée par les ruses de l'hypocrisie, ou les manœuvres de l'avidité.

LE MONDAIN^a.

1736.

Regrettera qui veut le bon vieux temps ,
Et l'âge d'or, et le règne d'Astrée ,
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée ,
Et les jardins de nos premiers parents ;
Moi je rends grâce à la nature sage
Qui , pour mon bien , m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs :
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe , et même la mollesse ,
Tous les plaisirs , les arts de toute espèce ,
La propreté , le goût , les ornements :
Tout honnête homme a de tels sentiments.
Il est bien doux pour mon cœur très-immonde
De voir ici l'abondance à la ronde ,
Mère des arts et des heureux travaux ,
Nous apporter , de sa source féconde ,
Et des besoins et des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre et les trésors de l'onde ,
Leurs habitants et les peuples de l'air ,
Tout sert au luxe , aux plaisirs de ce monde.
O le bon temps que ce siècle de fer !
Le superflu , chose très-nécessaire ,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux
Qui , du Texel , de Londres , de Bordeaux ,
S'en vont chercher , par un heureux échange ,
De nouveaux biens , nés aux sources du Gange ,
Tandis qu'au loin , vainqueurs des musulmans ,
Nos vins de France enivrent les sultans ?
Quand la nature était dans son enfance ,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance ,

^a Fréron , dans *l'Année Littéraire*, fait l'éloge de ce vers , dit M. Beuchot.

Ne connaissant ni le *tien* ni le *mien*.
 Qu'auraient-ils pu connaître? ils n'avaient rien ;
 Ils étaient nus ; et c'est chose très-claire
 Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
 Sobres étaient. Ah ! je le crois encor :
 Martialo^b n'est point du siècle d'or.
 D'un bon vin frais ou la mousse ou la sève
 Ne gratta point le triste gosier d'Ève ;
 La soie et l'or ne brillaient point chez eux.
 Admirez-vous pour cela nos aïeux ?
 Il leur manquait l'industrie et l'aisance :
 Est-ce vertu? c'était pure ignorance.
 Quel idiot , s'il avait eu pour lors
 Quelque bon lit , aurait couché dehors ?
 Mon cher Adam , mon gourmand , mon bon père ,
 Que faisais-tu dans les jardins d'Éden ?
 Travaillais-tu pour ce sot genre humain ?
 Caraisais-tu madame Ève ma mère ?
 Avouez-moi que vous aviez tous deux
 Les ongles longs , un peu noirs et crasseux ,
 La chevelure un peu mai ordonnée ,
 Le teint bruni , la peau bise et tannée.
 Sans propreté l'amour le plus heureux
 N'est plus amour , c'est un besoin honteux.
 Bientôt lassés de leur belle aventure ,
 Dessous un chêne ils soupent galamment
 Avec de l'eau , du millet , et du gland ;
 Le repas fait , ils dorment sur la dure :
 Voilà l'état de la pure nature.

Or , maintenant voulez-vous , mes amis ,
 Savoir un peu , dans nos jours tant maudits ,
 Soit à Paris , soit dans Londres , ou dans Rome ,
 Quel est le train des jours d'un honnête homme ?
 Entrez chez lui : la foule des beaux-arts ,
 Enfants du goût , se montre à vos regards.

De mille mains l'éclatante industrie
De ces dehors orna la symétrie.
L'heureux pinceau, le superbe dessin
Du doux Corrège et du savant Poussin
Sont encadrés dans l'or d'une bordure.
C'est Bouchardon ^c qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain ^d.
Des Gobelins l'aiguille et la teinture
Dans ces tapis surpassent la peinture.
Tous ces objets sont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillants de clartés.
De ce salon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
Je vois jaillir les bondissantes eaux.
Mais du logis j'entends sortir le maître :
Un char commode, avec grâces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée, et moitié transparente :
Nonchalamment je l'y vois promené ;
De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
Il court au bain : les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche et plus polie ^e.
Le plaisir presse ; il vole au rendez-vous
Chez Camargo, chez Gaussin, chez Julie ;
Il est comblé d'amour et de faveurs.
Il faut se rendre à ce palais magique
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou, malgré lui, court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillants services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices !

Qu'un cuisinier est un mortel divin !
 Chloris , Églé , me versent de leur main
 D'un vin d'Aï dont la mousse pressée ,
 De la bouteille avec force élanée ,
 Comme un éclair fait voler le bouchon ;
 Il part , on rit ; il frappe le plafond.
 De ce vin frais l'écume pétillante
 De nos Français est l'image brillante.
 Le lendemain donne d'autres désirs ,
 D'autres soupers , et de nouveaux plaisirs.

Or, maintenant , monsieur du Télémaque ,
 Vantez-vous bien votre petite Ithaque ,
 Votre Salente , et vos murs malheureux ,
 Où vos Crétois , tristement vertueux ,
 Pauvres d'effet , et riches d'abstinence ,
 Manquent de tout pour avoir l'abondance :
 J'admire fort votre style flatteur ,
 Et votre prose , encor qu'un peu traînante ;
 Mais , mon ami , je consens de grand cœur
 D'être fessé dans vos murs de Salente ,
 Si je vais là pour chercher mon bonheur.
 Et vous , jardin de ce premier bon homme ,
 Jardin fameux par le diable et la pomme ,
 C'est bien en vain que , par l'orgueil séduits ,
 Huet , Calmet , dans leur savante audace ,
 Du paradis ont recherché la place :
 Le paradis terrestre est où je suis ^f

NOTES.

^a Cette pièce est de 1736. C'est un badinage dont le fond est très-philosophique et très-utile : son utilité se trouve expliquée dans la pièce suivante. Voyez aussi, page 79, la lettre de M. de Melon à madame la comtesse de Verrue (1748).

^b Auteur du *Cuisinier français* (1748).

^c Fameux sculpteur, né à Chaumont en Champagne (1748).

^a Excellent orfèvre, dont les dessins et les ouvrages sont du plus grand goût (1748).

^e L'Opéra (1739).

^f Les curieux d'anecdotes seront bien aises de savoir que ce badinage, non-seulement très-innocent, mais dans le fond très-utile, fut composé dans l'année 1736, immédiatement après le succès de la tragédie d'*Alzire*. Ce succès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur, que l'abbé Desfontaines alla dénoncer la petite plaisanterie du *Mondain* à un prêtre nommé Couturier, qui avait du crédit sur l'esprit du cardinal de Fleury. Desfontaines falsifia l'ouvrage, y mit des vers de sa façon, comme il avait fait à la *Henriade*. L'ouvrage fut traité de scandaleux, et l'auteur de la *Henriade*, de *Méropé*, de *Zaïre*, fut obligé de s'enfuir de sa patrie. Le roi de Prusse lui offrit alors le même asile qu'il lui a donné depuis; mais l'auteur aima mieux aller retrouver ses amis dans sa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de M. de Voltaire (1752).

LETTRE DE M. DE MELON,

CI-DEVANT SECRÉTAIRE DU RÉGENT DU ROYAUME,

A MADAME LA COMTESSE DE VERRUE,

SUR L'APOLOGIE DU LUXE.

J'ai lu, madame, l'ingénieuse Apologie du luxe; je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée sous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré, dans mon *Essai politique sur le commerce*, combien ce goût des beaux-arts et cet emploi des richesses, cette âme d'un grand état qu'on nomme *luxe*, sont nécessaires pour la circulation de l'espèce et pour le maintien de l'industrie; je vous regarde, madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris subsistent uniquement par la protection que vous donnez aux arts^a? Que l'on cesse d'aimer les tableaux, les estampes, les curiosités en toute sorte de genre, voilà vingt mille hommes, au moins, ruinés tout d'un coup dans Paris, et qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il est bon que dans un canton suisse on fasse des lois somptuaires, par la raison qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient besoin d'une extrême frugalité; mais à présent que c'est la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a besoin de luxe, etc.

NOTE.

^a Madame la comtesse de Verrue, mère de madame la princesse de Carignan, dépensait cent mille francs par an en curiosités: elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés et en tableaux. Elle rassembloit chez elle une société de philosophes, auxquels elle fit des legs par son testament. Elle mourut avec la fermeté et la simplicité de la philosophie la plus intrépide (1752).

DÉFENSE DU MONDAIN ,

ou

L'APOLOGIE DU LUXE.

1737.

A table hier, par un triste hasard ,
J'étais assis près d'un maître cafard ,
Lequel me dit : « Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De Lucifer; et moi, prédestiné,
Je rirai bien quand vous serez damné. »
« Damné! comment? pourquoi? » « Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies ,
Dans certain conte en rimes barbouillé ,
Qu'au paradis Adam était mouillé
Lorsqu'il pleuvait sur notre premier père;
Qu'Ève avec lui buvait de belle eau claire;
Qu'ils avaient même, avant d'être déçus ,
La peau tannée et les ongles crochus.
Vous avancez, dans votre folle ivresse ,
Prêchant le luxe, et vantant la mollesse,
Qu'il vaut bien mieux (ô blasphèmes maudits!)
Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.
Par quoi, mon fils, votre muse pollue
Sera rôtie, et c'est chose conclue. »

Disant ces mots, son gosier altéré
Humait un vin qui, d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminait son teint.
Lors je lui dis : « Pour Dieu, monsieur le saint,
Quel est ce vin? d'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous? » « Il vient de Canarie;
C'est un nectar, un breuvage d'élus :

Dieu nous le donne, et Dieu veut qu'il soit bu. »

« Et ce café, dont après cinq services
Votre estomac goûte encor les délices? »

« Par le Seigneur il me fut destiné. »

« Bon! mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?

La porcelaine et la frêle beauté

De cet émail à la Chine empâté,

Par mille mains fut pour vous préparée,

Cuite, recuite, et peinte, et diaprée;

Cet argent fin, ciselé, godronné,

En plat, en vase, en soucoupe tourné,

Fut arraché de la terre profonde,

Dans le Potose, au sein d'un nouveau monde.

Tout l'univers a travaillé pour vous,

Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux

Vous insultiez, pieux atrabilaire,

Au monde entier, épuisé pour vous plaire.

« O faux dévot, véritable mondain,

Connaissez-vous; et, dans votre prochain,

Ne blâmez plus ce que votre indolence

Souffre chez vous avec tant d'indulgence.

Sachez surtout que le luxe enrichit

Un grand état, s'il en perd un petit.

Cette splendeur, cette pompe mondaine,

D'un règne heureux est la marque certaine.

Le riche est né pour beaucoup dépenser,

Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.

Dans ces jardins regardez ces cascades,

L'étonnement et l'amour des naïades;

Voyez ces flots, dont les nappes d'argent

Vont inonder ce marbre blanchissant;

Les humbles prés s'abreuvent de cette onde

La terre en est plus belle et plus féconde.

Mais de ces eaux si la source tarit ,
 L'herbe est séchée , et la fleur se flétrit.
 Ainsi l'on voit en Angleterre , en France ,
 Par cent canaux circuler l'abondance.
 Le goût du luxe entre dans tous les rangs :
 Le pauvre y vit des vanités des grands ;
 Et le travail , gagé par la mollesse ,
 S'ouvre à pas lents la route à la richesse.

« J'entends d'ici des pédants à rabats ,
 Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas ,
 Qui me citant Denys d'Halicarnasse ,
 Dion , Plutarque , et même un peu d'Horace ,
 Vont criaillant qu'un certain Curius ,
 Cincinnatus , et des consuls en *us* ,
 Bêchaient la terre au milieu des alarmes ;
 Qu'ils maniaient la charrue et les armes ;
 Et que les blés tenaient à grand honneur
 D'être semés par la main d'un vainqueur.
 C'est fort bien dit , mes maîtres ; je veux croire
 Des vieux Romains la chimérique histoire.
 Mais , dites-moi , si les dieux , par hasard ,
 Fesaient combattre Auteuil et Vaugirard ,
 Faudrait-il pas , au retour de la guerre ,
 Que le vainqueur vint labourer sa terre ?
 L'auguste Rome , avec tout son orgueil ,
 Rome jadis était ce qu'est Auteuil.
 Quand ces enfants de Mars et de Sylvie ,
 Pour quelque pré signalant leur furie ,
 De leur village allaient au champ de Mars ,
 Ils arboraient du foin ^a pour étendards.
 Leur Jupiter , au temps du bon roi Tulle ,
 Était de bois ; il fut d'or sous Luculle.
 N'allez donc pas , avec simplicité ,
 Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

« Oh ! que Colbert était un esprit sage !

Certain butor conseillait, par ménage ,
 Qu'on abolît ces travaux précieux ,
 Des Lyonnais ouvrage industrieux .
 Du conseiller l'absurde prud'homme
 Éût tout perdu par pure économie :
 Mais le ministre, utile avec éclat ,
 Sut par le luxe enrichir notre état .
 De tous nos arts il agrandit la source ;
 Et du midi , du levant , et de l'Ourse ,
 Nos fiers voisins , de nos progrès jaloux ,
 Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous .
 Je veux ici vous parler d'un autre homme ,
 Tel que n'en vit Paris , Pékin , ni Rome :
 C'est Salomon , ce sage fortuné ,
 Roi philosophe , et Platon couronné ,
 Qui connut tout , du cèdre jusqu'à l'herbe :
 Vit-on jamais un luxe plus superbe ?
 Il faisait naître au gré de ses désirs
 L'argent et l'or , mais surtout les plaisirs .
 Mille beautés servaient à son usage . »
 « Mille ? » « On le dit ; c'est beaucoup pour un sage .
 Qu'on m'en donne une , et c'est assez pour moi ,
 Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi . »
 Parlant ainsi , je vis que les convives
 Aimaient assez mes peintures naïves ;
 Mon doux béat très-peu me répondait ,
 Riait beaucoup , et beaucoup plus buvait ;
 Et tout chacun présent à cette fête
 Fit son profit de mon discours honnête .

 NOTE.

^a Ce qu'on appelait *manipulus* était d'abord une poignée de foin que les Romains mettaient au haut d'une perche, premier étendard des conquérants de l'Europe, de l'Asie Mineure et de l'Afrique septentrionale. »

SUR L'USAGE DE LA VIE.

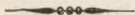
POUR RÉPONDRE

AUX CRITIQUES QU'ON AVAIT FAITES DU MONDAIN.

Sachez, mes très-chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouissance
Des plaisirs purs et permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux :
Cet art, qui doit tout comprendre,
Est de modérer ses vœux.
Gardez de vous y méprendre.
Les plaisirs, dans l'âge tendre,
S'empressent à vous flatter :
Sachez que, pour les goûter,
Il faut savoir les quitter,
Les quitter pour les reprendre.
Passez du fracas des cours
A la douce solitude ;
Quittez les jeux pour l'étude :
Changez tout, hors vos amours.
D'une recherche importune
Que vos cœurs embarrassés
Ne volent point empressés,
Vers les biens que la fortune
Trop loin de vous a placés :
Laissez la fleur étrangère
Embellir d'autres climats,
Cueillez d'une main légère
Celle qui naît sous vos pas.
Tout rang, tout sexe, tout âge,

Reconnaît la même loi ;
Chaque mortel en partage
A son bonheur près de soi.
L'inépuisable nature
Prend soin de la nourriture
Des tigres et des lions ,
Sans que sa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buissons ;
Et tandis que l'aigle altièrè
S'applaudit de sa carrière
Dans le vaste champ des airs ,
La tranquille Philomèle
A sa compagne fidèle
Module ses doux concerts.
Jouissez donc de la vie ,
Soit que dans l'adversité
Elle paraisse avilie ,
Soit que sa prospérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout est égal , croyez-moi :
On voit souvent plus d'un roi
Que la tristesse environne ;
Les brillants de la couronne
Ne sauvent point de l'ennui :
Ses mousquetaires , ses pages ,
Jeunes , indiscrets , volages ,
Sont plus fortunés que lui.
La princesse et la bergère
Soupirent également ;
Et si leur âme diffère ,
C'est en un point seulement :
Phylis a plus de tendresse ,
Phylis aime constamment ,
Et bien mieux que son altesse...
Ah ! madame la princesse ,

Comme je sacrifierais
Tous vos augustes attraits
Aux larmes de ma maîtresse !
Un destin trop rigoureux
A mes transports amoureux
Ravit cet objet aimable ;
Mais , dans l'ennui qui m'aecable ,
Si mes amis sont heureux ,
Je serai moins misérable.



A MAITRE

ABRAHAM CHAUMEIX¹.

Comme il est parlé de vous dans cet ouvrage de feu mon cousin Vadé, je vous le dédie. C'est mon *Vade mecum* : vous direz sans doute *Vade retro*, et vous trouverez dans l'œuvre de mon cousin plusieurs passages contre l'état, contre la religion, les mœurs, etc. ; partant vous pouvez le dénoncer, car je préfère mon devoir à mon cousin Vadé.

Faites l'analyse de l'ouvrage ; ne manquez pas d'y répandre un *filet de vinaigre* en souvenance de votre premier métier. J'ai des *préjugés légitimes* que vous êtes un des plus absurdes barbouilleurs de papier qui se soient jamais mêlés de raisonner ; ainsi personne n'est plus en droit que vous d'obtenir, par vos raisonnements et par votre crédit, qu'on brûle ce petit poème, comme si c'était un mandement d'évêque, ou le *Nouveau Testament* de frère Berruyer. Continuez de faire honneur à votre siècle, ainsi que tous les personnages dont il est question dans ce livret que je vous présente.

¹ Auteur d'un livre intitulé *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, et qui avait été vinaigrier et théologien.

LE PAUVRE DIABLE ^a.

Quel parti prendre ? où suis-je , et qui dois-je être ?
Né dépourvu , dans la foule jeté ,
Germe naissant par le vent emporté ,
Sur quel terrain puis-je espérer de craître ?
Comment trouver un état , un emploi ?
Sur mon destin , de grâce , instruisez-moi.

— Il faut s'instruire et se sonder soi-même ,
S'interroger , ne rien croire que soi ,
Que son instinct ; bien savoir ce qu'on aime ;
Et , sans chercher des conseils superflus ,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.

— J'aurais aimé le métier de la guerre.

— Qui vous retient ? allez ; déjà l'hiver
A disparu ; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant , ce rival du tonnerre :
Du duc Broglie osez suivre les pas :
Sage en projets , et vif dans les combats ,
Il a transmis sa valeur aux soldats ;
Il va venger les malheurs de la France :
Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui ,
Et méritez d'être aperçu de lui.

— Il n'est plus temps , j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur ,
Mille rivaux briguaient la préférence :
C'est une presse ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moissonné la fleur ,
Plus on en tue , et plus il s'en présente ;
Ils vont trottant des bords de la Charente ,
De ceux du Lot , des coteaux champenois ,
Et de Provence , et des monts francs-comtois ,
En botte , en guêtre , et surtout en guenille ,

Tous assiégeant la porte de Cremille ^b,
 Pour obtenir des maîtres de leur sort
 Un beau brevet qui les mène à la mort.
 Parmi les flots de la foule empressée,
 J'allai montrer ma mine embarrassée;
 Mais un commis, me prenant pour un sot,
 Me rit au nez, sans me répondre un mot,
 Et je voulus, après cette aventure,
 Me retourner vers la magistrature.
 — Eh bien, la robe est un métier prudent;
 Et cet air gauche et ce front de pédant
 Pourront encor passer dans les enquêtes :
 Vous verrez là de merveilleuses têtes !
 Vite achetez un emploi de Caton,
 Allez juger : êtes-vous riche ? — Non,
 Je n'ai plus rien, c'en est fait. — Vil atome !
 Quoi ! point d'argent, et de l'ambition !
 Pauvre impudent ! apprends qu'en ce royaume
 Tous les honneurs sont fondés sur le bien.
 L'antiquité tenait pour axiome
 Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
 Du genre humain connais quelle est la trempe;
 Avec de l'or je te fais président,
 Fermier du roi, conseiller, intendant :
 Tu n'as point d'aile, et tu veux voler ! rampe.

— Hélas, monsieur, déjà je rampe assez.
 Ce fol espoir qu'un moment a fait naître,
 Ces vains désirs pour jamais sont passés :
 Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
 Né malheureux, de la crasse tiré,
 Et dans la crasse en un moment rentré,
 A tous emplois on me ferme la porte.
 Rebut du monde, errant, privé d'espoir,
 Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
 Rasé, barbu, chaussé, déchaux, n'importe.

De mes erreurs déchirant le bandeau ,
 J'abjure tout ; un cloître est mon tombeau ,
 J'y vais descendre ; oui , j'y cours. — Imbécile ,
 Va donc pourrir au tombeau des vivants.
 Tu crois trouver le repos ; mais apprends
 Que des soucis c'est l'éternel asile ;
 Que les ennuis en font leur domicile ;
 Que la discorde y nourrit ses serpents ;
 Que ce n'est plus ce ridicule temps
 Où le capuce et la toque à trois cornes ,
 Le scapulaire et l'impudent cordon ,
 Ont extorqué des hommages sans bornes.
 Du vil berceau de son illusion ,
 La France arrive à l'âge de raison ;
 Et les enfants de François et d'Ignace ,
 Bien reconnus , sont remis à leur place.

Nous faisons cas d'un cheval vigoureux
 Qui , déployant quatre jarrets nerveux ,
 Frappe la terre , et bondit sous son maître :
 J'aime un gros bœuf , dont le pas lent et lourd ,
 En sillonnant un arpent dans un jour ,
 Forme un guéret où mes épis vont naître.
 L'âne me plaît : son dos porte au marché
 Les fruits du champ que le rustre a bêché ;
 Mais pour le singe , animal inutile ,
 Malin , gourmand , saltimbanque indocile ,
 Qui gâte tout et vit à nos dépens ,
 On l'abandonne aux laquais fainéants.
 Le fier guerrier , dans la Saxe , en Thuringe ,
 C'est le cheval ; un Pequet , un Pleneuf^c ,
 Un trafiquant , un commis , est le bœuf ;
 Le peuple est l'âne , et le moine est le singe.

— S'il est ainsi , je me décroître. O ciel !
 Faut-il rentrer dans mon état cruel !
 Faut-il me rendre à ma première vie !

— Quelle était donc cette vie ? — Un enfer,
 Un piège affreux, tendu par Lucifer.
 J'étais sans bien, sans métier, sans génie,
 Et j'avais lu quelques méchants auteurs ;
 Je croyais même avoir des protecteurs.
 Mordu du chien de la Métromanie,
 Le mal me prit, je fus auteur aussi.
 — Ce métier-là ne t'a pas réussi,
 Je le vois trop : ça, fais-moi, pauvre diable,
 De ton désastre un récit véritable :
 Que faisais-tu sur le Parnasse ? — Hélas !
 Dans mon grenier, entre deux sales draps,
 Je célébrais les faveurs de Glycère,
 De qui jamais n'approcha ma misère ;
 Ma triste voix chantait d'un gosier sec
 Le vin mousseux, le frontignan, le grec,
 Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière ;
 Faute de bas, passant le jour au lit,
 Sans couverture, ainsi que sans habit,
 Je fredonnais des vers sur la paresse ;
 D'après Chaulieu, je vantais la mollesse.

Enfin un jour qu'un surtout emprunté
 Vêtit à cru ma triste nudité,
 Après midi, dans l'ancre de Procope
 (C'était le jour que l'on donnait *Mérove*),
 Seul en un coin, pensif, et consterné,
 Rimant une ode, et n'ayant point diné,
 Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
 Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
 Grand écumeur des borbiers d'Hélicon,
 De Loyola chassé pour ses fredaines,
 Vermisseau né du cul de Desfontaines
 Digne en tous sens de son extraction,
 Lâche Zoïle, autrefois laid giton ;
 Cet animal se nommait Jean Fréron ^d.

J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,
 Et j'ignorais son naturel félon :
 Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,
 A travailler à son hebdomadaire,
 Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
 Il m'enseignait comment on dépeçait
 Un livre entier, comme on le recousait,
 Comme on jugeait du tout par la préface,
 Comme on louait un sot auteur en place,
 Comme on fondait avec lourde roideur
 Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.
 Je m'enrôlai, je servis le corsaire ;
 Je critiquai, sans esprit et sans choix,
 Impunément le théâtre, la chaire,
 Et je mentis pour dix écus par mois.

Quel fut le prix de ma plate manie ?
 Je fus connu, mais par mon infamie,
 Comme un gremlin que la main de Thémis
 A diapré de nobles fleurs de lis,
 Par un fer chaud gravé sur l'omoplate.
 Triste et honteux, je quittai mon pirate,
 Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
 Mon honoraire, en me parlant d'honneur.

M'étant ainsi sauvé de sa boutique,
 Et n'étant plus compagnon satirique,
 Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
 J'allai trouver le Franc de Pompignan^e,
 Ainsi que moi natif de Montauban,
 Lequel jadis a brodé quelque phrase
 Sur la Didon qui fut de Métastase ;
 Je lui contai tous les tours du croquant :
 « Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je ;
 Fréron me vole, et pauvreté m'afflige. »

« De ce borbier vos pas seront tirés,
 Dit Pompignan ; votre dur cas me touche :

Tenez , prenez mes cantiques sacrés ;
 Sacrés ils sont , car personne n'y touche ;
 Avec le temps un jour vous les vendrez :
 Plus , acceptez mon chef-d'œuvre tragique
 De *Zoraïd* ^f ; la scène est en Afrique :
 A la Clairon vous le présenterez ;
 C'est un trésor : allez , et prospérez. »

Tout ranimé par son ton didactique ,
 Je cours en hâte au parlement comique ,
 Bureau de vers , où maint auteur pelé
 Vend mainte scène à maint acteur sifflé.
 J'entre , je lis d'une voix fausse et grêle
 Le triste drame écrit pour la Denèle ^g.
 Dieu paternel , quels dédains , quel accueil !
 De quelle œillade altière , impérieuse ,
 La Dumesnil rabattit mon orgueil !
 La Dengeville est plaisante et moqueuse :
 Elle riait ; Grandval me regardait
 D'un air de prince , et Sarrazin dormait ;
 Et , renvoyé penaud par la cohue ,
 J'allai gronder et pleurer dans la rue.

De vers , de prose , et de honte étouffé ,
 Je rencontrai Gresset dans un café ;
 Gresset doué du double privilège ^h
 D'être au collège un bel esprit mondain ,
 Et dans le monde un homme de collège ;
 Gresset dévot ; longtemps petit badin ,
 Sanctifié par ses palinodies ,
 Il prétendait avec componction
 Qu'il avait fait jadis des comédies ,
 Dont à la Vierge il demandait pardon.
 — Gresset se trompe , il n'est pas si coupable :
 Un vers heureux et d'un tour agréable
 Ne suffit pas ; il faut une action ,
 De l'intérêt , du comique , une fable ,

Des mœurs du temps un portrait véritable,
 Pour consommer cette œuvre du démon.
 Mais que fit-il dans ton affliction ?

— Il me donna les conseils les plus sages.

« Quittez, dit-il, les profanes ouvrages ;
 Faites des vers moraux contre l'amour ;
 Soyez dévot, montrez-vous à la cour. »

Je crois mon homme, et je vais à Versaille :
 Maudit voyage ! hélas ! chacun se raille
 En ce pays d'un pauvre auteur moral ;
 Dans l'antichambre il est reçu bien mal ,
 Et les laquais insultent sa figure
 Par un mépris pire encor que l'injure.
 Plus que jamais confus , humilié ,
 Devers Paris je m'en revins à pied.

L'abbé Trublet alors avait la rageⁱ
 D'être à Paris un petit personnage ;
 Au peu d'esprit que le bon homme avait
 L'esprit d'autrui par supplément servait.
 Il entassait adage sur adage ;
 Il compilait, compilait, compilait ;
 On le voyait sans cesse écrire , écrire
 Ce qu'il avait jadis entendu dire ,
 Et nous lassait sans jamais se lasser :
 Il me choisit pour l'aider à penser.
 Trois mois entiers ensemble nous pensâmes ,
 Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.

L'abbé Trublet m'avait pétrifié ;
 Mais un bâtard du sieur de la Chaussée
 Vint ranimer ma cervelle épuisée ,
 Et tous les deux nous fîmes par moitié
 Un drame court et non versifié ,
 Dans le grand goût du larmoyant comique ,
 Roman moral, roman métaphysique ,

— Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas.

Il est bien vrai que je fais peu de cas
 De ce faux genre , et j'aime assez qu'on rie ;
 Souvent je bâille au tragique bourgeois ,
 Aux vains efforts d'un auteur amphibie
 Qui défigure et qui brave à la fois ,
 Dans son jargon , Melpomène et Thalie.
 Mais après tout , dans une comédie ,
 On peut parfois se rendre intéressant
 En empruntant l'art de la tragédie ,
 Quand par malheur on n'est point né plaisant.
 Fus-tu joué ? ton drame hétéroclite
 Eut-il l'honneur d'un peu de réussite ?
 — Je cabalai ; je fis tant qu'à la fin
 Je comparus au tripot d'arlequin.
 J'y fus hué : ce dernier coup de grâce
 M'allait sans vie étendre sur la place ;
 On me porta dans un logis voisin ,
 Prêt d'expirer de douleur et de faim ,
 Les yeux tournés , et plus froid que ma pièce.
 — Le pauvre enfant ! son malheur m'intéresse ;
 Il est naïf. Allons , poursuis le fil
 De tes récits : ce logis , quel est-il ?
 — Cette maison d'une nouvelle espèce ,
 Où je restai longtemps inanimé ,
 Était un antre , un repaire enfumé ,
 Où s'assemblait six fois en deux semaines
 Un reste impur de ces énergumènes¹ ,
 De Saint-Médard effrontés charlatans ,
 Trompeurs , trompés , monstres de notre temps.
 Missel en main , la cohorte infernale
 Psalmodiait en ce lieu de scandale ,
 Et s'exerçait à des contorsions
 Qui feraient peur aux plus hardis démons.
 Leurs hurlements en sursaut m'éveillèrent ;
 Dans mon cerveau mes esprits remontèrent ;
 Je soulevai mon corps sur mon grabat ,

Et m'avisai que j'étais au sabbat.
 Un gros rabbin de cette synagogue ;
 Que j'avais vu ci-devant pédagogue ,
 Me reconnut : le bouc s'imagina
 Qu'avec ses saints je m'étais couché là.
 Je lui contai ma honte et ma détresse.
 Maître Abraham ^k, après cinq ou six mots
 De compliment , me tint ce beau propos :

« J'ai comme toi croupi dans la bassesse ,
 Et c'est le lot des trois quarts des humains :
 Mais notre sort est toujours dans nos mains.
 Je me suis fait auteur , disant la messe ,
 Persécuteur , délateur , espion ;
 Chez les dévots je forme des cabales :
 Je cours , j'écris , j'invente des scandales ,
 Pour les combattre et pour me faire un nom ,
 Pieusement semant la zizanie ,
 Et l'arrosant d'un peu de calomnie.
 Imite-moi , mon art est assez bon ;
 Suis , comme moi , les méchants à la piste ;
 Crie à l'impie , à l'athée , au déiste ,
 Au géomètre ; et surtout prouve bien
 Qu'un bel esprit ne peut-être chrétien :
 Du rigorisme embouche la trompette ;
 Sois hypocrite , et ta fortune est faite. »

A ce discours saisi d'émotion ,
 Le cœur encore aigri de ma disgrâce ,
 Je répondis en lui couvrant la face
 De mes cinq doigts ; et la troupe en besace ,
 Qui fut témoin de ma vive action ,
 Crut que c'était une convulsion.
 A la faveur de cette opinion ,
 Je m'esquivai de l'antre de Mégère.
 — C'est fort bien fait ; si ta tête est légère ,
 Je m'aperçois que ton cœur est fort bon.

Où courus-tu présenter ta misère ?
 — Las ! où courir dans mon destin maudit !
 N'ayant ni pain , ni gîte , ni crédit ,
 Je résolu de finir ma carrière ,
 Ainsi qu'ont fait au fond de la rivière
 Des gens de bien , lesquels n'en ont rien dit.

O changement ! ô fortune bizarre !
 J'apprends soudain qu'un oncle trépassé ,
 Vieux janséniste et docteur de Navarre ,
 Des vieux docteurs certes le plus avare ,
Ab intestat , malgré lui , m'a laissé
 D'argent comptant un immense héritage.

Bientôt changeant de mœurs et de langage ,
 Je me décrasse ; et m'étant dérobé
 A cette fange où j'étais embourbé ,
 Je prends mon vol , je m'élève , je plane ;
 Je veux tâter des plus brillants emplois ,
 Être officier , signaler mes exploits ,
 Puis de Thémis endosser la soutane ,
 Et , moyennant vingt mille écus tournois ,
 Être appelé le tuteur de nos rois.
 J'ai des amis , je leur fais grande chère ;
 J'ai de l'esprit alors , et tous mes vers
 Ont comme moi l'heureux talent de plaire :
 Je suis aimé des dames que je sers.
 Pour compléter tant d'agrémens divers ,
 On me propose un très-bon mariage ;
 Mais les conseils de mes nouveaux amis ,
 Un grain d'amour ou de libertinage ,
 La vanité , le bon air , tout m'engage
 Dans les filets de certaine Laïs
 Que Belzébut fit naître en mon pays ,
 Et qui depuis a brillé dans Paris.
 Elle dansait à ce tripot lubrique
 Que de l'Église un ministre impudique

(Dont Marion fut servie assez mal)¹
 Fit élever près du Palais-Royal.

Avec éclat j'entretins donc ma belle ;
 Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle ,
 Je prodiguais les vers et les bijoux ;
 Billets de change étaient mes billets doux :
 Je conduisais ma Laïs triomphante ,
 Les soirs d'été , dans la lice éclatante
 De ce rempart , asile des amours ,
 Par Outrequin rafraîchi tous les jours^m.
 Quel beau vernis brillait sur sa voiture !
 Un petit peigne orné de diamants
 De son chignon surmontait la parure ;
 L'Inde à grands frais tissait ses vêtements ;
 L'argent brillait dans la cuvette ovale
 Où sa peau blanche et ferme , autant qu'égale ,
 S'embellissait dans des eaux de jasmin.
 A son souper, un surtout de Germain
 Et trente plats chargeaient sa table ronde
 Des doux tributs des forêts et de l'onde.
 Je voulus vivre en fermier général :
 Que voulez-vous , hélas ! que je vous dise ?
 Je payai cher ma brillante sottise ;
 En quatre mois je fus à l'hôpital.

Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
 Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue
 D'avoir enfin déduit sans vanité
 Ton cas honteux, et dit la vérité ;
 Prête l'oreille à mes avis fidèles.
 Jadis l'Égypte eut moins de sauterelles
 Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
 De malotrus, soi-disant beaux esprits,
 Qui, dissertant sur les pièces nouvelles,
 En font encor de plus sifflables qu'elles :
 Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,

Mordus , mordants , chansonneurs , chansonnés ,
 Nourris de vent au temple de mémoire ,
 Peuple crotté qui dispense la gloire .
 J'estime plus ces honnêtes enfants
 Qui de Savoie arrivent tous les ans ,
 Et dont la main légèrement essuie
 Ces longs canaux engorgés par la suie :
 J'estime plus celle qui , dans un coin ,
 Tricote en paix les bas dont j'ai besoin ;
 Le cordonnier qui vient de ma chaussure
 Prendre à genoux la forme et la mesure ,
 Que le métier de tes obscurs Frérons .
 Maître Abraham , et ses vils compagnons ,
 Sont une espèce encor plus odieuse .
 Quant aux catins , j'en fais assez de cas ;
 Leur art est doux , et leur vie est joyeuse :
 Si quelquefois leurs dangereux appas
 A l'hôpital mènent un pauvre diable ,
 Un grand benêt , qui fait l'homme agréable ,
 Je leur pardonne , il l'a bien mérité .

Écoute , il faut avoir un poste honnête .
 Les beaux projets dont tu fus tourmenté
 Ne troublent plus ta ridicule tête ;
 Tu ne veux plus devenir conseiller ;
 Tu n'as point l'air de te faire officier ,
 Ni courtisan , ni financier , ni prêtre .
 Dans mon logis il me manque un portier :
 Prends ton parti , réponds-moi , veux-tu l'être ?
 — Oui-dà , monsieur . — Quatre fois dix écus
 Seront par an ton salaire ; et , de plus ,
 D'assez bon vin chaque jour une pinte
 Rajustera ton cerveau qui te tinte ;
 Va dans ta loge ; et surtout garde-toi
 Q'aucun Fréron n'entre jamais chez moi .

— J'obéirai sans réplique à mon maître ,

En bon portier ; mais en secret , peut-être ,
 J'aurais choisi , dans mon sort malheureux ,
 D'être plutôt le portier des Chartreux °.

NOTES.

^a On nous assure que l'auteur s'amusa à composer cet ouvrage en 1766 , pour détourner de la carrière dangereuse des lettres un jeune homme sans fortune , qui prenait pour du génie sa fureur de faire de mauvais vers. Le nombre de ceux qui se perdent par cette passion malheureuse est prodigieux. Ils se rendent incapables d'un travail utile ; leur petit orgueil les empêche de prendre un emploi subalterne , mais honnête , qui leur donnerait du pain ; ils vivent de rimes et d'espérances , et meurent dans la misère (1771).

^b M. de Cremille , lieutenant général , était chargé alors du département de la guerre , sous M. le maréchal de Belle-Isle (1771).

^c Pequet était un premier commis des affaires étrangères ; Pleneuf était un entrepreneur des vivres (1771).

^d Fréron ne se nomme pas Jean , mais Caterin. Il semble que cet homme soit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au scalpel des chirurgiens. Il a été méchant , et il en a été puni. Il dit , dans une de ses feuilles de l'année 1756 : « Je ne hais pas la médisance , peut-être même ne haïrais-je pas la calomnie. » Un homme qui écrit ainsi ne doit pas être surpris qu'on lui rende justice (1771).

^e L'homme dont il s'agit ici était d'ailleurs un magistrat et un homme de lettres et de mérite. Il eut le malheur de prononcer à l'académie un discours peu mesuré , et même très-offensant. Il est vrai que sa tragédie de *Didon* est faite sur le modèle de celle de Metastasio ; mais aussi il y a de beaux morceaux qui sont à l'auteur français. Il faut avouer qu'en général la pièce est mal écrite.

Voltaire après en avoir cité plusieurs exemples ajoute. Le grand malheur de tant d'auteurs est de n'employer presque jamais le mot propre ; ils sont contents pourvu qu'ils riment , mais les connaisseurs ne sont pas contents (1771).

^f *Zoraïde* était une tragédie africaine du même auteur. Les comédiens le prièrent de leur faire une seconde lecture pour y corriger quelque chose ; il leur écrivit cette lettre :

« Je suis fort surpris , messieurs , que vous exigiez une seconde lecture d'une tragédie telle que *Zoraïde*. Si vous ne vous connaissez pas en mérite , je me connais en procédés , et je me souviendrai assez longtemps des vôtres pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on distingue si peu les personnes et les talents. Je suis , messieurs , autant que vous méritez que je le sois , votre , etc. » (1771).

^g Quinault-Denèle était dans ce temps-là une assez bonne comédienne , pour qui principalement *Zoraïde* avait été faite. Les noms qui suivent sont les noms des comédiens de ce temps-là (1771).

^h Gresset , auteur du petit poème de *Ver-Vert* , d'autres ouvrages dans ce goût , et de quelques comédies. Il y a des vers très-heureux dans tout

ce qu'il a fait. Il était jésuite quand il fit imprimer son *Vert-Vert*. Le contraste de son état, et des termes de b..... et f..... qu'on voyait dans ce petit poème, fit un très-grand éclat dans le monde, et donna à l'auteur une grande réputation. Ce poème n'était fondé à la vérité que sur des plaisanteries de couvent, mais il promettait beaucoup; l'auteur fut obligé de sortir des jésuites. Il donna la comédie du *Méchant*, pièce un peu froide, mais dans laquelle il y a des scènes extrêmement bien écrites. Revenu depuis à la dévotion, il fit imprimer une *Lettre* dans laquelle il avertissait le public qu'il ne donnerait plus de comédies, de peur de se damner. Il pouvait cesser de travailler pour le théâtre sans le dire. Si tous ceux qui ne font point de comédies en avertissaient tout le monde, il y aurait trop d'avertissemens imprimés. Cet avis au public fut plus sifflé que ne l'aurait été une pièce nouvelle, tant le public est malin (1771).

i L'abbé Trublet, auteur de quatre tomes d'*Essais de littérature*. Ce sont de ces livres inutiles, où l'on ramasse de prétendus bons mots qu'on a entendu dire autrefois, des sentences rebattues, des pensées d'autrui délayées dans de longues phrases, de ces livres enfin dont on pourrait faire douze tomes avec le seul secours du Polyranthe (1671).

j Il y avait en effet alors, auprès de l'hôtel de la Comédie italienne, une maison où s'assembloient tous les convulsionnaires, et où ils faisaient des miracles. Ils étaient protégés par un président au parlement, nommé Du Bois, après l'avoir été par un Carré de Mongeron, conseiller au même parlement. Cette secte de convulsionnaires, celle des moraves, des ménonistes, des piétistes, font voir comment certaines religions peuvent aisément s'établir dans la populace, et gagner ensuite les classes supérieures. Il y avait plus de six mille convulsionnaires à Paris. Plusieurs d'entre eux faisaient des choses très-extraordinaires. On rôtissait des filles sans que leur peau fût endommagée; on leur donnait des coups de bûche sur l'estomac sans les blesser; et cela s'appelait donner des secours. Il y eut des boiteux qui marchèrent droit, et des sourds qui entendirent. Tous ces miracles commençaient par un psaume qu'on récitait en langue vulgaire; on était saisi du Saint-Esprit, on prophétisait; et quiconque dans l'assemblée se serait permis de rire aurait couru risque d'être lapidé. Ces farces ont duré vingt ans chez les Welches (1771).

k C'est Abraham Chaumeix, vinaigrier et théologien, dont on a parlé ailleurs (1771).

l Marion de Lorme, courtisane du temps du cardinal de Richelieu, et qui fit une assez grande fortune avec ce ministre, qui était fort généreux (1771).

m La mode était alors de se promener en carrosse ou à pied sur les boulevards de Paris, que M. Outrequin avait soin de faire arroser tous les jours pendant l'été. Les jeunes gens se piquaient d'y faire paraître leurs maîtresses dans les voitures les plus brillantes. On y voyait des filles de l'Opéra couvertes de diamants; elles renouaient leurs cheveux avec des peignes où il y avait autant de diamants que de dents. Les boulevards étaient bordés de cafés, de boutiques de marionnettes, de joueurs de gobelets, de danseurs de corde, et de tout ce qui peut amuser la jeunesse (1771).

n *Le Portier des Chartreux* est un livre qui n'est pas de la morale la

plus austère. On y trouve un portrait de l'abbé Desfontaines, plus hardi que tous ceux qu'on lit dans Pétrone. Cet ouvrage est de l'auteur de la petite comédie intitulée *le b.....*. L'auteur était d'ailleurs aussi savant dans l'antiquité que dans l'histoire des mœurs modernes; et il a composé des discours sérieux pour des personnages très-graves, qui ne savaient pas les faire eux-mêmes (1771 et 1775).

LA VANITÉ

1760.

Qu'as-tu, petit bourgeois^a d'une petite ville?
 Quel accident étrange, en allumant ta bile,
 A sur ton large front répandu la rougeur?
 D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur?
 Réponds donc. — L'univers doit venger mes injures^b;
 L'univers me contemple, et les races futures
 Contre mes ennemis déposeront pour moi.
 — L'univers, mon ami, ne pense point à toi,
 L'avenir encor moins : conduis bien ton ménage,
 Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage.
 De quel nuage épais ton crâne est offusqué!
 — Ah! j'ai fait un discours, et l'on s'en est moqué!
 Des plaisants de Paris j'ai senti la malice;
 Je vais me plaindre au roi, qui me rendra justice;
 Sans doute il punira ces ris audacieux.
 — Va, le roi n'a point lu ton discours ennuyeux.
 Il a trop peu de temps, et trop de soins à prendre :
 Son peuple à soulager, ses amis à défendre,
 La guerre à soutenir; en un mot, les bourgeois
 Doivent très-rarement importuner les rois.
 La cour te croira fou : reste chez toi, bon homme.
 — Non, je n'y puis tenir; de brocards on m'assomme.
 Les *quand*, les *qui*, les *quoi*, pleuvant de tous côtés^c,
 Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
 On méprise à Paris mes chansons judaïques,
 Et mon *Pater* anglais^d, et mes rimes tragiques;

Et ma prose aux quarante ! Un tel renversement
 D'un État policé détruit le fondement.
 L'intérêt du public se joint à ma vengeance ;
 Je prétends des plaisants réprimer la licence.
 Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi ;
 Et de ce même pas je vais parler au roi.

Ainsi, nouveau venu, sur les rives de Seine,
 Tout rempli de lui-même, un pauvre énergiqumène
 De son plaisant délire amusait les passants.
 Souvent notre amour-propre éteint notre bon sens ;
 Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère,
 Implorant à grands cris le fier dieu de la guerre,
 Et les dieux des enfers, et Bellone, et Pallas,
 Et les foudres des cieux, pour se venger des rats.

Voyez dans ce réduit ce crasseux janséniste,
 Des nouvelles du temps infidèle copiste°,
 Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés
 De bedeaux de paroisse, et de clercs tonsurés.
 Il pense fermement, dans sa superbe extase,
 Ressusciter les temps des combats d'Athanase.
 Ce petit bel esprit, orateur du barreau,
 Alignant froidement ses phrases au cordeau,
 Citant mal à propos des auteurs qu'il ignore,
 Voit voler son beau nom du couchant à l'aurore :
 Ses flatteurs, à dîner, l'appellent Cicéron.
 Berthier dans son collège est surnommé Varron.
 Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage
 Doit penser dans Pékin comme dans son village ;
 Et la vieille badaude, au fond de son quartier,
 Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.

Je suis loin de blâmer le soin très-légitime
 De plaire à ses égaux, et d'être en leur estime.
 Un conseiller du roi, sur la terre inconnu,
 Doit dans son cercle étroit, chez les siens bien venu,
 Être approuvé du moins de ses graves confrères ;

Mais on ne peut souffrir ces bruyants téméraires,
 Sur la scène du monde ardents à s'étaler.
 Veux-tu te faire acteur ? on voudra te siffler.
 Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
 Qui pouvant chez les siens, en bon bourgeois d'Athènes,
 A l'étude, au plaisir doucement se livrer,
 Vécut dans un tonneau pour se faire admirer.
 Malheur à tout mortel, et surtout dans notre âge,
 Qui se fait singulier pour être un personnage !
 Piron seul eut raison, quand, dans un goût nouveau^f,
 Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau :
Ci-git qui ne fut rien. Quoi que l'orgueil en dise,
 Humains, faibles humains, voilà votre devise.
 Combien de rois, grands dieux ! jadis si révésés,
 Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés !
 La terre a vu passer leur empire et leur trône.
 On ne sait en quel lieu florissait Babylone.
 Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé,
 Avec sa ville altière a péri dispersé.
 César n'a point d'asile où son ombre repose ;
 Et l'ami Pompignan² pense être quelque chose !

 NOTES.

^a Un provincial, dans un mémoire, a imprimé ces mots : « Il faut
 « que tout l'univers sache que leurs majestés se sont occupées de mon
 « discours. Le roi l'a voulu voir ; toute la cour l'a voulu voir. » Il dit,
 dans un autre endroit, que « sa naissance est encore au-dessus de
 « son discours. » Un frère de la Doctrine chrétienne a trouvé peu d'hu-
 milité chrétienne dans les paroles de ce monsieur ; et, pour le corriger,
 il a mis en lumière ces vers chrétiens, applicables à tous ceux qui ont
 plus de vanité qu'il ne faut (1760).

^b Un provincial, dans un mémoire concernant une petite querelle
 académique, avait imprimé ces propres mots : « Il faut que tout l'uni-
 « vers sache que leurs majestés se sont occupées de mon discours à l'A-
 « cadémie. »

Et comme dans ce discours, dont leurs majestés ne s'étaient point
 occupées, l'auteur avait insulté plusieurs académiciens, il n'est pas
 étonnant qu'il se soit attiré une petite correction dans la pièce de vers

intitulée *la Vanité*. Car s'il est mal de commencer la guerre, il est très-pardonnable de se défendre (1771).

^c Ce sont de petites feuilles volantes qui coururent dans Paris vers ce temps-là (1771).

^d C'est la prière de Pope, connue sous le nom de *Prière du déiste*. Il est vrai qu'elle n'était pas chrétienne, mais elle était universelle. On ne s'en scandalisa point à Londres, non-seulement parce qu'on permet beaucoup de choses aux poètes, mais parce qu'on était las de persécuter Pope, et surtout parce qu'il se trouve en Angleterre beaucoup plus de philosophes que de persécuteurs.

M. le Franc de Pompignan la traduisit en vers français; mais après l'avoir traduite, il ne devait pas insulter tous les gens de lettres de Paris, dans son discours de réception à l'Académie française. Il pouvait faire sa cour sans insulter ses confrères. Ce discours fut la source de quantité d'épigrammes, de chansons, et de petites pièces de vers, dont aucune ne touche à l'honneur, et qui n'empêchent pas, comme on l'a déjà dit ailleurs, que l'homme qui s'était attiré cette querelle ne pût avoir beaucoup de mérite (1771).

^e C'est le gazetier des *Nouvelles ecclésiastiques*; on en a déjà parlé ailleurs.

C'est en effet une chose assez plaisante que l'importance mise par ce gazetier à ces petites querelles ignorées dans le reste du monde, méprisées dans Paris par tous les gens de bon sens, et connues seulement par ceux qui les excitaient, et par la canaille des convulsionnaires. Le gazetier ecclésiastique assura dans plusieurs feuilles que les temps d'Arius et d'Athanase avaient été moins orageux, et qu'on devait s'attendre aux événements les plus funestes, depuis qu'on avait mis un porte-dieu à Bicêtre, et un colporteur au pilori (1771).

^f Piron, auteur de *la Métromanie*, jolie pièce qui a eu beaucoup de succès. Il a fait son épitaphe, qui commence par ce vers :

Ci-git, qui? quoi? ma foi, personne, rien (1771).

LE RUSSE A PARIS.

DIALOGUE

D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.

1760.

LE PARISIEN.

Vous avez donc franchi les mers hyperborées,
 Ces immenses déserts et ces froides contrées
 Où le fils d'Alexis, instruisant tous les rois,
 A fait naître les arts, et les mœurs, et les lois?
 Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'Ourse,

Beaux lieux où nos Français, dans leur savante course,
 Allèrent, de Borée arpentant l'horizon,
 Geler auprès du pôle aplati par Newton^a ;
 Et, de ce grand projet utile à cent couronnes,
 Avec un quart de cercle enlever deux Laponnes ?
 Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous ?

LE RUSSE.

Non, je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous ;
 Voir un peuple fameux, l'observer, et l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'occident que pouvez-vous apprendre ?
 Dans vos vastes États vous touchez à la fois
 Au pays de Christine, à l'empire chinois :
 Le héros de Narva sentit votre vaillance ;
 Le brutal janissaire a tremblé dans Byzance ;
 Les hardis Prussiens ont été terrassés ;
 Et, vainqueurs en tous lieux, vous en savez assez.

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris : les fastes de l'histoire
 Célèbrent ses plaisirs et consacrent sa gloire.
 Tout mon cœur tressaillait à ces récits pompeux
 De vos arts triomphants, de vos aimables jeux.
 Quels plaisirs, quand vos jours marqués par vos conquêtes
 S'embellissaient encore à l'éclat de vos fêtes !
 L'étranger admirait dans votre auguste cour
 Cent filles de héros conduites par l'Amour ;
 Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
 Ces piquantes Bouillons, ces Nemours si touchantes,
 Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs^b,
 Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs ;
 Perrault du Louvre auguste élevant la merveille ;
 Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille ;
 Tandis que, plus aimable, et plus maître des cœurs,
 Racine, d'Henriette exprimant les douleurs^c,

Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchants peignait le sacrifice.

Cependant un Colbert, en vos heureux remparts,
Ranimait l'industrie, et rassemblait les arts :
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France^d,
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwell,
Effrayaient la Tamise et les ports du Texel.

Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres,
Accrus par la culture et mûris par vingt lustres,
Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat.
Le temps doit augmenter la splendeur de l'État ;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immense.

LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux^e ;
Les esprits sont changés, et les temps sont fâcheux.

LE RUSSE.

Et que vous reste-t-il de vos magnificences ?

LE PARISIEN.

Mais... nous avons souvent de belles remontrances^f ;
Et le nom d'Ysabeau^g, sur un papier timbré,
Est dans tous nos périls un secours assuré.

LE RUSSE.

C'est beaucoup ; mais enfin, quand la riche Angleterre
Épuise ses trésors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Ysabeau ne vous suffiront pas :
Il faut des matelots, des vaisseaux, des soldats...

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc ?

LE PARISIEN.

Jansénius... la bulle... ses mystères^h.
 De deux sages partis les cris et les efforts,
 Et des billets sacrés payables chez les mortsⁱ,
 Et des convulsions^j, et des réquisitoires,
 Rempliront de nos temps les brillantes histoires.
 Le Franc de Pompignan, par ses divins écrits^k
 Plus que Palissot même occupe nos esprits^l ;
 Nous quittons et la Foire et l'Opéra-Comique,
 Pour juger de le Franc le style académique.
 Le Franc de Pompignan dit à tout l'univers
 Que le roi lit sa prose, et même encor ses vers.
 L'univers cependant voit nos apothicaires
 Combattre en parlement les jésuites leurs frères^m ;
 Car chacun vend sa drogue, et croit sur son pailler
 Fixer, comme le Franc, les yeux du monde entier.
 Que dit-on dans Moscou de ces nobles querelles?

LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
 Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
 Ne savent pas un mot de ces fameux débats.

LE PARISIEN.

Quoi ! du clergé français la gazette prudenteⁿ,
 Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante,
 Le *Journal du Chrétien*, le *Journal de Trévoux*^o,
 N'ont point passé les mers et volé jusqu'à vous ?

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi ! vous ignorez des mérites si rares !

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

LE PARISIEN.

Les barbares!

Hélas ! en leur faveur mon esprit abusé
 Avait cru que le Nord était civilisé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former sur les bords de la Seine ;
 C'est un Scythe grossier voyageant dans Athènes
 Qui vous conjure ici , timide et curieux ,
 De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.
 Les modernes talents que je cherche à connaître
 Devant un étranger craignent-ils de paraître ?
 Le cygne de Cambrai , l'aigle brillant de Meaux ,
 Dans ce temps éclairé n'ont-ils pas des égaux ?
 Leurs disciples , nourris de leur vaste science ,
 N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence ?

LE PARISIEN.

Oui , le flambeau divin qu'ils avaient allumé
 Brille d'un nouveau feu , loin d'être consumé :
 Nous avons parmi nous des pères de l'Église.

LE RUSSE.

Nommez-moi donc ces saints que le ciel favorise.

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix , Hayer le récollet ^r ,
 Et Berthier le jésuite , et le diacre Trublet ,
 Et le doux Caveyrac , et Nonotte , et tant d'autres ^r :
 Ils sont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres
 Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux :
 De leur siècle profane instructeurs généreux ^r ,
 Cachant de leur savoir la plus grande partie ,
 Écrivant sans esprit par pure modestie ,
 Et par piété même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encor lu ces solides auteurs :
 Il faut que je vous fasse un aveu condamnable.
 Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable ;
 J'aime à voir le bon sens sous le masque des ris ;

Et c'est pour m'égayer que je viens à Paris.
 Ce peintre ingénieux de la nature humaine,
 Qui fit voir en riant la raison sur la scène,
 Par ceux qui l'ont suivi serait-il éclipsé?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Molière : oh ! son règne est passé ;
 Le siècle est bien plus fin ; notre scène épurée
 Du vrai beau qu'on cherchait est enfin décorée.
 Nous avons les *Remparts*^s, nous avons *Ramponeau*^t ;
 Au lieu du *Misanthrope* on voit Jacques Rousseau,
 Qui, marchant sur ses mains et mangeant sa laitue^u,
 Donne un plaisir bien noble au public qui le hue.
 Voilà nos grands travaux, nos beaux-arts, nos succès,
 Et l'honneur éternel de l'empire français.
 A ce brillant tableau connaissez ma patrie.

LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie ;
 Je vous entends assez : mais parlons sans détour :
 Votre nuit est venue après le plus beau jour.
 Il en est des talents comme de la finance ;
 La disette aujourd'hui succède à l'abondance :
 Tout se corrompt un peu, si je vous ai compris.
 Mais n'est-il rien d'illustre au moins dans vos débris ?
 Minerve de ces lieux serait-elle bannie ?
 Parmi cent beaux esprits n'est-il plus de génie ?

LE PARISIEN.

Un génie ? ah, grand Dieu ! puisqu'il faut m'expliquer,
 S'il en paraissait un que l'on pût remarquer,
 Tant de témérité serait bientôt punie.
 Non, je ne le tiens pas assuré de sa vie.
 Les Berthiers, les Chaumeix, et jusques aux Frérons,
 Déjà de l'imposture embouchent les clairons.
 L'hypocrite sourit, l'énergumène aboie ;
 Les chiens de Saint-Médard^v s'élancent sur leur proie ;

Un petit magistrat à peine émancipé ,
 Un pédant sans honneur, à Bicêtre échappé ,
 S'il a du bel esprit la jalouse manie ,
 Intrigue , parle , écrit , dénonce , calomnie ,
 En crimes odieux travestit les vertus :
 Tous les traits sont lancés , tous les rets sont tendus .
 On cabale à la cour ; on ameute , on excite
 Ces petits protecteurs sans place et sans mérite ,
 Ennemis des talents , des arts , des gens de bien ,
 Qui se sont faits dévots , de peur de n'être rien .
 N'osant parler au roi , qui hait la médisance ,
 Et craignant de ses yeux la sage vigilance ,
 Ces oiseaux de la nuit , rassemblés dans leurs trous ,
 Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux :
 « Poursuivons , disent-ils , tout citoyen qui pense .
 Un génie ! il aurait cet excès d'insolence !
 Il n'a pas demandé notre protection !
 Sans doute il est sans mœurs et sans religion ;
 Il dit que dans les cœurs Dieu s'est gravé lui-même ,
 Qu'il n'est point implacable , et qu'il suffit qu'on l'aime .
 Dans le fond de son âme il se rit des Fantins ^x ,
 De Marie Alacoque ^y , et de la Fleur des Saints ^z .
 Aux erreurs indulgent , et sensible aux misères ,
 Il a dit , on le sait , que les humains sont frères ;
 Et , dans un doute affreux lâchement obstiné ,
 Il n'osa convenir que Newton fût damné .
 Le brûler est une œuvre et sage et méritoire . »

Ainsi parle à loisir ce digne consistoire .
 Des vieilles à ces mots , au ciel levant les yeux ,
 Demandent des fagots pour cet homme odieux ;
 Et des petits péchés commis dans leur jeune âge
 Elles font pénitence en opprimant un sage .

LE RUSSE.

Hélas ! ce que j'apprends de votre nation
 Me remplit de douleur et de compassion .

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité. Vous la vouliez sans feinte :
 Mais n'imaginez pas que , tristement éteinte ,
 La raison sans retour abandonne Paris :
 Il est des cœurs bien faits , il est de bons esprits ,
 Qui peuvent , des erreurs où je la vois livrée ,
 Ramener au droit sens ma patrie égarée.
 Les aimables Français sont bientôt corrigés.

LE RUSSE.

Adieu , je reviendrai quand ils seront changés.

NOTES.

^a Ce furent Huygens et Newton qui prouvèrent, le premier par la théorie des forces centrifuges, le second par celle de la gravitation, que le globe doit être un peu aplati aux pôles, et un peu élevé à l'équateur; que par conséquent les degrés du méridien sont plus petits à l'équateur, et au pôle un peu plus longs.

^b Cela est vrai à la lettre. Il y avait à la fête de Versailles de grands berceaux de verdure, ornés de fleurs qui formaient des dessins pittoresques. Ce fut là que Louis XIV, qui était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, dansa avec mademoiselle de la Vallière et d'autres dames (1771).

^c Rien n'est plus connu que l'histoire de la tragédie de *Bérénice*. La princesse Henriette d'Angleterre, fille de Charles I^{er}, et femme de Monsieur, frère unique de Louis XIV, donna ce sujet à traiter à Corneille et à Racine. On sait comment Corneille en fit une tragédie aussi froide et aussi ennuyeuse que mal écrite, et comment Racine en fit une pièce très-touchante, malgré ses défauts (1771).

^d Louis XIV était parvenu jusqu'à garnir ses ports de près de deux cents vaisseaux de guerre (1771).

^e Cela fut écrit en 1760, temps auquel le malheur des temps, les disgrâces dans la guerre, et la mauvaise administration des finances, avaient obligé le roi et la plupart des gens riches à faire porter à la monnaie une grande partie de leur vaisselle d'argent. On servait alors les potages et les ragoûts dans des plats de faïence qu'on appelait des *cus noirs* (1771).

^f On n'a pas ici la témérité de vouloir jeter le plus léger soupçon de partialité sur les remontrances; le zèle les dicte, la bonté les reçoit, l'équité y a souvent égard. On observe seulement que lorsque les Anglais se ruinent pour désoler nos côtes, insulter nos ports, détruire nos colonies et notre commerce, nous devons donner quelque chose pour nous

défendre. Certes, en voyant notre roi se défaire de sa vaisselle d'argent, et se priver de ce qui fait le nécessaire d'un monarque, quel est le citoyen qui ne suivra pas un exemple si noble et si touchant (1760)?

Voici : dit M. Beuchot, ce que raconte Chamfort à ce sujet, « Louis XV demanda au duc d'Ayen (depuis maréchal de Noailles) s'il avait envoyé sa vaisselle à la monnaie. Le duc répondit que non. Moi, dit le roi, j'ai envoyé la mienne. — Ah! sire, dit M. d'Ayen, quand Jésus-Christ mourut le vendredi saint, il savait bien qu'il ressusciterait le dimanche.

^s Greffier au parlement de Paris (1760).

^h La querelle de la bulle *Unigenitus* fut un de ces ridicules sérieux qui ont troublé la France assez longtemps. On n'ignore pas que Louis XIV eut le malheur de se mêler des disputes absurdes entre les jansénistes et les molinistes ; que cette extravagance jeta de l'amertume sur la fin de ses jours, et que cette guerre théologique, pour n'avoir pas été assez méprisée, renaquit ensuite assez violemment. C'était la honte de l'esprit humain ; mais on était accoutumé à cette honte (1771).

ⁱ Valère Maxime (lib. II, cap. 6, *de ext. Instit.*) dit que les druides prêtaient de l'argent aux pauvres, à la charge qu'ils le rendraient en l'autre monde.

^j La folie inconcevable des convulsions fut un des fruits de la bulle *Unigenitus*. Il y en avait encore en 1760, et elles avaient commencé en 1724. Sans les philosophes, qui jetèrent sur cette démence infâme tout le ridicule qu'elle méritait, cette fureur de l'esprit de parti aurait eu des suites très-dangereuses (1771).

^k M. le Franc de Pompignan, dans un mémoire qu'il dit avoir présenté au roi en 1760, s'exprime ainsi, page 17 : « Il faut que tout l'univers sache que... le roi s'est occupé de mon discours, non comme d'une nouveauté passagère, mais comme d'une production digne de l'attention particulière des souverains. »

Quel producteur que ce Pompignan ! quelle modestie ! de quel ton il parle à l'univers ! comme l'univers est occupé de lui !

Ce même le Franc de Pompignan dit, page 10 : « Un homme de ma naissance et de mon état. » La naissance de le Franc !

Ce même le Franc de Pompignan dit encore que, pendant qu'il était juge des aides en Quercy, *il écrivait de la prose pour l'utilité de ses compatriotes*. Voici la prose utile de M. le Franc de Pompignan. Il eut la bonté, en 1756, d'écrire au roi, et de lui reprocher le bien que le roi faisait à la nation, en faisant lui-même, à Trianon, l'essai de la méthode de remédier à la carie des blés. Sa majesté daigna faire envoyer la recette dans toutes les provinces : c'est une de ses attentions paternelles pour son peuple ; nous l'en bénissons, nos enfants l'en béniront. M. le Franc de Pompignan semble insulter à sa bienfaisance ; il lui dit : « Ces expériences ne rendront pas nos champs moins incultes. Le parc de Versailles ne décide pas de l'état de nos campagnes. Vous traitez vos sujets plus impitoyablement que des forçats ; on exerce sur eux des vexations horribles : sortez de l'enceinte de votre palais somptueux, vous verrez un royaume qui sera bientôt un désert... »

Telle est la prose coulante et agréable du sieur le Franc de Pompignan. Le roi n'a jamais donné un plus grand exemple de clémence qu'en daignant pardonner à ce bourgeois de Quercy un peu trop vif. Est-ce à ce titre qu'on l'a reçu à l'Académie ?

¹ Palissot de Montenoi fit jouer par les comédiens français une comédie intitulée *les Philosophes*, le 2 mai 1760. Il a eu le malheur, dans cette comédie, d'insulter et d'accuser plusieurs personnes d'un mérite supérieur; et il se reprochera sans doute cette faute toute sa vie. On voit, par la lettre qu'il a donnée au public en forme de préface, qu'il a été trompé par de faux mémoires qu'on lui avait donnés.

Ceux qu'on insulte dans cette pièce sont M. Duclos, secrétaire perpétuel de l'Académie française, auteur de plusieurs ouvrages très-estimables; M. Dalember, de la même académie et de celle des sciences, célèbre par sa vaste littérature, par ses connaissances profondes dans les mathématiques, et par son génie; M. Diderot, dont le public fait le même éloge; M. le chevalier de Jaucourt, homme d'une grande naissance, auteur de cent excellents articles qui enrichissent le *Dictionnaire encyclopédique*; M. Helvétius, admirable (ce mot n'est pas trop fort) par une action unique : il a quitté deux cent mille livres de rente pour cultiver les belles-lettres en paix, et il fait du bien avec ce qui lui reste. La facilité et la bonté de son caractère lui ont fait hasarder, dans un livre d'ailleurs plein d'esprit, des propositions fausses et très-répréhensibles, dont il s'est repenti le premier, à l'exemple du grand Fénelon. L'auteur de la comédie des *Philosophes* se repent aussi d'avoir porté le poignard dans ses blessures; il a des remords d'avoir imputé des maximes et des vues pernicieuses aux plus honnêtes gens qui soient en France, à des hommes qui n'ont jamais fait le moindre mal à personne, et qui n'en ont jamais dit. En qualité de citoyen, il souhaite que le *Dictionnaire encyclopédique* se continue, que les libraires qui ont fait cette grande entreprise ne soient pas ruinés, que les souscripteurs ne perdent point leurs avances.

Ce livre, qui se perfectionnait sous tant de mains, devenait cher et nécessaire à la nation. J'ai vu l'article ROI en manuscrit; des étrangers ont pleuré de tendresse au portrait qu'on fait de Louis XV, et ils ont souhaité d'être ses sujets; la reine son épouse regretterait l'article REINE, si sa vertu modeste pouvait lui faire regretter les plus justes louanges. Au mot GUERRE, on croirait que celui qui commande aujourd'hui nos armées, et plusieurs lieutenants généraux, ont été désignés par l'auteur, qui est lui-même un excellent officier. Le mot SIÈGE forme un article bien important pour nous; la prise du Port-Mahon immortalise le nom du général et le nom français : en un mot, cet ouvrage eût fait notre gloire, et il est bien honteux qu'il ait essuyé à la fois la persécution et le ridicule (1760).

^m Le 14 mai 1760, jour de l'anniversaire de la mort de Henri IV, les apothicaires de Paris firent saisir, dans un couvent de jésuites qu'on appelait la maison professe, des drogues que les jésuites vendaient en fraude, et leur firent un procès au parlement, qui condamna ces pères. On disait qu'ils débitaient chez eux ces drogues pour empoisonner les jansénistes (1771).

ⁿ C'est ce qu'on appelle la *Gazette ecclésiastique*. Ce journal clandestin commença en 1724, et dure encore. C'est un ramas de petits faits concernant des bedeaux de paroisse, des porte-dieu, des thèses de théologie, des refus de sacrements, des billets de confession : c'est surtout dans le temps de ces billets de confession que cette gazette a eu le plus de vogue. L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, avait

imaginé ces lettres de change tirées à vue sur l'autre monde, pour faire refuser le viatique à tous les mourants qui se seraient confessés à des prêtres jansénistes. Ce comble de l'extravagance et de l'horreur causa beaucoup de troubles, et mit la *Gazette ecclésiastique* alors dans un grand crédit : elle toraba quand cette sollise fut finie. Elle était, dit-on, comme les crapauds, qui ne peuvent s'enfler que de venin (1771).

o Le *Journal chrétien* ou *du chrétien* fut d'abord composé par un récollet nommé Hayer, l'abbé Trublet, l'abbé Dinouart, un nommé Joannet. Ils dédièrent leur besogne à la reine, dans l'espérance d'avoir quelque bénéfice; en quoi ils se trompèrent. Ils mirent d'abord leur *Mercure chrétien* à 30 sous, puis à 20, puis à 15, puis à 12. Voyant qu'ils ne réussissaient pas, ils s'avisèrent d'accuser d'athéisme tous les écrivains, à tort et à travers. Ils s'adressèrent malheureusement à M. de Saint Foix, qui leur fit un procès criminel, et les obligea de se rétracter. Depuis ce temps-là leur journal fut entièrement décrié, et ces pauvres diables furent obligés de l'abandonner.

¶ Pour le *Journal de Trévoux*, il a subi le sort des jésuites ses auteurs, il est tombé avec eux (1771).

p Cet Abraham Chaumeix était ci-devant vinaigrier, et s'étant fait convulsionnaire, il devint un homme considérable dans le parti, surtout depuis qu'il se fut fait crucifier avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 mars 1749, dans la rue Saint-Denys, vis-à-vis Saint-Leu et Saint-Gilles. Ce fut lui qui dénonça au parlement de Paris le *Dictionnaire encyclopédique*. Il a été couvert d'opprobre, et obligé de se réfugier à Moscou, où il s'est fait maître d'école.

Hayer le récollet n'est connu que par le *Journal chrétien*; le jésuite Berthier, par le *Journal de Trévoux*, et surtout par une facétie plaisante intitulée *Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier* (1771).

q Le doux Caveyrac est ici par antiphrase; il n'y a rien de si peu doux que son *Apologie de la révocation de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthélemi*. Ce n'est pas qu'on doive en inférer absolument qu'il eût fait la Saint-Barthélemi, s'il eût été à la place du Balafre. On justifie quelquefois les plus abominables actions qu'on ne voudrait pas avoir faites. On fait un livre pour plaire à un évêque, pour attraper un petit bénéfice, une petite pension du clergé, qu'on n'attrape point; et ensuite on écrirait pour les huguenots avec autant de zèle qu'on a écrit contre eux. Tout cela n'est, au bout du compte, que du papier perdu et de l'honneur perdu; ce qui est fort peu de chose pour ces gens-là.

Nonotte est un ex-jésuite que notre auteur philosophe a fait connaître par les ignorances dont il l'a convaincu, et par les ridicules dont il l'a accablé avec très-juste raison (1771).

r Peu d'auteurs se sont servis du mot *instructeur*, qui semble manquer à notre langue. On voit bien que c'est un Russe qui parle. Ce terme répond à celui de *coukashi*, qui est très-énergique en slavon (1760).

s Les comédies qu'on joue sur les boulevards (1760).

t Ramponneau était un cabaretier de la Courtille, dont la figure comique, et le mauvais vin qu'il vendait bon marché, lui acquirent pendant quelque temps une réputation éclatante. Tout Paris courut à son cabaret; des princes du sang même allèrent voir M. Ramponneau.

Une troupe de comédiens établis sur les remparts s'engagea à lui

payer une somme considérable pour se montrer seulement sur leur théâtre, et pour y jouer quelques rôles muets. Les jansénistes firent un scrupule à Ramponeau de se produire sur la scène; ils lui dirent que Tertulien avait écrit contre la comédie; qu'il ne devait pas ainsi prostituer sa dignité de cabaretier; qu'il y allait de son salut. La conscience de Ramponeau fut alarmée. Il avait reçu de l'argent d'avance, et il ne voulut point le rendre, de peur de se damner. Il y eut procès. M. Elie de Beaumont, célèbre avocat, daigna plaider contre Ramponeau; notre poète philosophe plaida pour lui, soit par zèle pour la religion, soit pour se réjouir. Ramponeau rendit l'argent, et sauva son âme (1771).

u La même année 1760, on joua sur le théâtre de la Comédie-Française la comédie des *Philosophes*, avec un concours de monde prodigieux. On voyait sur le théâtre Jean-Jacques Rousseau marchant à quatre pattes et mangeant une laitue. Cette facétie n'était ni dans le goût du *Misanthrope*, ni dans celui du *Tartufe*; mais elle était bien aussi théâtrale que celle de Pourceaugnac, qui est poursuivi par des lavements et des fils de p.....

Le reste de la pièce ne parut pas assez gai: mais on ne pouvait pas dire que ce fût là de la comédie larmoyante. On reprocha à l'auteur d'avoir attaqué de très-honnêtes gens dont il n'avait pas à se plaindre (1771).

v Saint-Médard est une vilaine paroisse d'un très vilain faubourg de Paris, où les convulsions commencèrent. On appelle depuis ce temps-là les fanatiques, chiens de Saint-Médard (1771).

x Fantin, curé de Versailles, fameux directeur qui séduisait ses dévotes, et qui fut saisi volant une bourse de cent louis à un mourant qu'il confessait: il n'était pourtant pas philosophe (1760).

y *Marie Alacoque*, ouvrage impertinent de Languet, évêque de Soissons, dans lequel l'absurdité et l'impiété furent poussées jusqu'à mettre dans la bouche de Jésus-Christ quatre vers pour Marie Alacoque (1760).

z *La Fleur des Saints*, compilation extravagante du jésuite Ribadeneira; c'est un extrait de *la Légende dorée*, traduit et augmenté par le frère Girard, jésuite.

Nota bene que ce n'était pas ce frère Girard condamné au feu, le 12 octobre 1731, par la moitié du parlement d'Aix, pour avoir abusé de sa pénitente en lui donnant le fouet assez doucement, et pour plusieurs profanations. Il fut absous par l'autre moitié du parlement d'Aix, parce qu'on avait ridiculement mêlé l'accusation de sorlilège aux véritables charges du procès. C'est bien dommage que ce frère Girard n'ait pas été philosophe (1760).

LES CHEVAUX ET LES ANES,

OU

ÉTRENNES AUX SOTS.

1761.

A ces beaux jeux inventés dans la Grèce ,
Combats d'esprit , ou de force , ou d'adresse ,
Jeux solennels , écoles des héros ,
Un gros Thébain , qui se nommait Bathos ,
Assez connu par sa crasse ignorance ,
Par sa lésine , et son impertinence ,
D'ambition tout comme un autre épris ,
Voulut paraître , et prétendit au prix.
C'était la course. Un beau cheval de Thrace ,
Aux cris flottants , à l'œil brillant d'audace ,
Vif et docile , et léger à la main ,
Vint présenter son dos à mon vilain.
Il demandait des housses , des aigrettes ,
Un beau harnois , de l'or sur ses bossettes.
Le bon Bathos quelque temps marchanda.
Un certain âne alors se présenta.
L'âne disait : Mieux que lui je sais braire ,
Et vous verrez que je sais mieux courir ;
Pour des chardons je m'offre à vous servir :
Préférez-moi. Mon Bathos le préfère.
Sûr du triomphe , il sort de sa maison :
Voilà Bathos monté sur son grison.
Il veut courir. La Grèce était railleuse :
Plus l'assemblée était belle et nombreuse ,
Plus on sifflait. Les Bathos en ce temps
N'imposaient pas silence aux bons plaisants.

Profitez bien de cette belle histoire ,
Vous qui suivez les sentiers de la gloire ;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers ,
Distinguez bien les ânes des coursiers.

En tout état et dans toute science ,
 Vous avez vu plus d'un Bathos en France ;
 Et plus d'un âne a mangé quelquefois
 Au râtelier des coursiers de nos rois.

L'abbé Dubois , fameux par sa vessie ,
 Mit sur son front , très-atteint de folie ,
 La même mitre , hélas ! qui décora
 Ce Fénelon que l'Europe admira.
 Au Cicéron des oraisons funèbres ¹ ,
 Sublime auteur de tant d'écrits célèbres ,
 Qui succéda dans l'emploi glorieux
 De cultiver l'esprit des demi-dieux ?
 Un théatin , un Boyer ². Mais qu'importe
 Quand l'arbre est beau , quand sa sève est bien forte ,
 Qu'il soit taillé par Bénigne ou Boyer ?
 De très-bons fruits viennent sans jardinier.

C'est dans Paris , dans notre immense ville ,
 En grands esprits , en sots toujours fertile ,
 Mes chers amis , qu'il faut bien nous garder
 Des charlatans qui viennent l'inonder.
 Les vrais talents se taisent , ou s'enfuient ,
 Découragés des dégoûts qu'ils essuient.
 Les faux talents sont hardis , effrontés ,
 Souples , adroits , et jamais rebutés.
 Que de frelons vont pillant les abeilles !
 Que de Pradons s'érigent en Corneilles !
 Que de Gauchats ³ semblent des Massillons !
 Que de le Dains ³ succèdent aux Bignons !

¹ Bossuet (*ed.*).

² Boyer, moine imbécile, que le cardinal de Fleury fit précepteur du Dauphin, et désigna en mourant pour ministre de la feuille. Des dévotes lui avaient fait obtenir l'évêché de Mirepoix, qu'il quitta en venant à la cour. Il était l'ennemi déclaré de toute espèce de mérite, et persécuta violemment M. de Voltaire. K.

³ Nom d'un avocat qui prononça un plaidoyer pour faire rayer du tableau un de ses confrères, convaincu d'avoir prouvé que l'excommuni-

Virgile meurt , Bavius le remplace.
 Après Lulli nous avons vu Colasse ;
 Après le Brun , Coypel obtint l'emploi
 De premier peintre ou barbouilleur du roi.
 Ah ! mon ami , malgré ta suffisance ,
 Tu n'étais pas premier peintre de France.
 Le lourd Crevier ^b , pédant crasseux et vain ,
 Prend hardiment la place de Rollin ,
 Comme un valet prend l'habit de son maître.
 Que voulez-vous ? chacun cherche à paraître.

C'est un plaisir de voir ces polissons
 Qui du bon goût nous donnent des leçons ;
 Ces étourdis calculants en finance ,
 Et ces bourgeois qui gouvernent la France ;
 Et ces gredins qui , d'un air magistral ,
 Pour quinze sous griffonnant un journal ,
 Journal chrétien , connu par sa sottise ,
 Vont se carrant en princes de l'Église ;
 Et ces faquins qui , d'un ton familier ,
 Parlent au roi du haut de leur grenier.

Nul à Paris ne se tient dans sa sphère ,
 Dans son métier , ni dans son caractère ;
 Et , parmi ceux qui briguent quelque nom ,
 Ou quelque honneur , ou quelque pension ,
 Qui des dévots affectent la grimace ,
 L'abbé la Coste ^c est le seul à sa place.

Le roi , dit-on , bannira ces abus :
 Il le voudrait ; ses soins sont superflus.
 Il ne peut dire en un arrêt en forme :
 « Impertinents , je veux qu'on se réforme ,
 Que le *Journal de Trévoux* soit meilleur ,

cation des comédiens du roi , pensionnaires de sa majesté , est abusive , et contraire aux libertés de l'Église gallicane. Le Dain fut hué , mais il réussit à faire rayer son confrère. K.

Guyon ¹ moins plat, Moreau ² plus fin railleur.
 La cour enjoint à Jacques hétérodoxe ³
 De courir moins après le paradoxe ;
 Je lui défends de jamais dénigrer
 Des arts charmants qui peuvent l'honorer ;
 Je veux, j'entends que, sous mon règne auguste,
 Tout bon Français ait l'esprit sage et juste ;
 Que nul robin ne soit présomptueux,
 Nul moine fier, nul avocat verbeux.
 Oui le rapport, dans mon conseil j'ordonne
 Que la raison s'introduise en Sorbonne,
 Que tout auteur sache me réjouir,
 Ou m'éclairer ; car tel est mon plaisir. »

Un tel édit serait plus inutile
 Que les sermons prêchés par la Neuville ⁴.
 Donc on aurait grande obligation
 A qui pourrait par exhortation,
 Par vers heureux, et par douce éloquence,
 Porter nos gens à moins d'extravagance,
 Admonéter par nom et par surnom
 Ces ennemis jurés de la raison.
 On pourrait dire aux malins molinistes,
 A leurs rivaux les rudes jansénistes,
 Aux gens du greffe, aux universités,

¹ Guyon, auteur de l'*Oracle des nouveaux philosophes*, ouvrage distingué par son ridicule dans la foule des libelles sans nombre publiés avec approbation contre le citoyen qui faisait le plus d'honneur à son pays, et un de ceux qui lui ont été le plus utiles. K.

² Moreau, avocat au conseil. Il a beaucoup écrit en faveur des premiers généraux, et contre la philosophie. Il est l'auteur du *Catéchisme des cacouacs*. Dans ses livres sur l'histoire de France, il s'est permis d'altérer et de déguiser les monuments de nos anciennes annales, comme si l'autorité royale avait besoin d'être soutenue par des mensonges : ses livres ont eu le sort qu'ils méritaient, ils ont été méprisés et payés. On a de lui quelques jolis couplets dans le genre flagorneur. K.

³ J. J. Rousseau (Ed.)

⁴ Charles Frey de Neuville, jésuite célèbre alors par des sermons remplis d'antithèses, où l'on rencontre de loin en loin quelques traits heureux ; d'ailleurs peu fanatique, et plus homme de lettres que jésuite. K.

Aux faux dévots , d'honnêtes vérités.
 Je les dirai , n'en soyez point en peine ;
 Chacun de vous obtiendra son étrenne.
 Messieurs les sots , je dois , en bon chrétien ,
 Vous fesser tous , car c'est pour votre bien.

Par M. le ch. DE M...RE , cornette de cavalerie , et , en cette
 qualité , ennemi juré des ânes. A Paris , le 1^{er} janvier 1762 ,
 pour vos étrennes.

NOTES.

^a Gauchat , mauvais auteur de quelques brochures (1764).

^b Crevier , mauvais auteur d'une histoire romaine et d'une histoire de l'université , et beaucoup plus fait pour la seconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre Montesquieu , dans lequel il s'efforce de prouver que Montesquieu n'était pas chrétien. Voilà un beau service que cet homme rend à notre religion , de chercher à nous convaincre qu'elle était méprisée par un grand homme. La monture de Bathos paraît assez convenable à ce monsieur (1764).

^c L'abbé la Coste , qui a travaillé à l'*Année littéraire* , de présent employé à Toulon sur les galères du roi (1771).

LE MARSEILLOIS ET LE LION ,

PAR M. DE SAINT-DIDIER,

SECRETÉAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

1768.

Dans les sacrés cahiers , méconnus des profanes ,
 Nous avons vu parler les serpents et les ânes.
 Un serpent fit l'amour à la femme d'Adam ^a ,
 Un âne avec esprit gourmanda Balaam ^b.
 Le grand parleur Homère , en vérités fertile ,
 Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille ^c.
 Les habitants des airs , des forêts , et des champs ,
 Aux humains chez Ésope enseignent le bon sens.
 Descartes n'en eut point quand il les crut machines ^d :
 Il raisonna beaucoup sur les œuvres divines ;
 Il en jugea fort mal , et noya sa raison

Dans ses trois éléments, au coin d'un tourbillon.
 Le pauvre homme ignora , dans sa physique obscure ,
 Et l'homme , et l'animal , et toute la nature.
 Ce romancier hardi dupa longtemps les sots :
 Laissons là sa folie , et suivons nos propos.

Un jour un Marseillois , trafiquant en Afrique ,
 Aborda le rivage où fut jadis Utique.
 Comme il se promenait dans le fond d'un vallon ,
 Il trouva nez à nez un énorme lion ,
 A la longue crinière , à la gueule enflammée ,
 Terrible , et tout semblable au lion de Némée.
 Le plus horrible effroi saisit le voyageur :
 Il n'était pas Hercule ; et , tout transi de peur ,
 Il se mit à genoux , et demanda la vie.

Le monarque des bois , d'une voix radoucie ,
 Mais qui faisait encor trembler le Provençal ,
 Lui dit en bon français : « Ridicule animal ,
 Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me passe ?
 Écoute , j'ai dîné : je veux te faire grâce ,
 Si tu peux me prouver qu'il est contre les lois
 Que le soir un lion soupe d'un Marseillois. »

Le marchand à ces mots conçut quelque espérance.
 Il avait eu jadis un grand fonds de science ;
 Et , pour devenir prêtre , il apprit du latin ;
 Il savait Rabelais et son saint Augustin °.

D'abord il établit , selon l'usage antique ,
 Quel est le droit divin du pouvoir monarchique ;
 Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
 L'homme est mis pour régner sur tous les animaux ^f ;
 Que la terre est son trône , et que dans l'étendue
 Les astres sont formés pour réjouir sa vue.
 Il conclut qu'étant prince , un sujet africain
 Ne pouvait sans pécher manger son souverain.
 Le lion , qui rit peu , se mit pourtant à rire ;
 Et , voulant par plaisir connaître cet empire ,

En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque absolu.

Il vit que ce grand roi lui cachait sous le linge
Un corps faible monté sur deux fesses de singe ,
A deux minces talons deux gros pieds attachés ,
Par cinq doigts superflus dans leur marche empêchés ,
Deux mamelles sans lait, sans grâce , sans usage ,
Un crâne étroit et creux couvrant un plat visage ,
Tristement dégarni du tissu de cheveux
Dont la main d'un barbier coiffa son front crasseux.
Tel était en effet ce roi sans diadème ,
Privé de sa parure , et réduit à lui-même.
Il sentit en effet qu'il devait sa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciseaux d'un tailleur.

« Ah ! dit-il au lion , je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triste figure :
Je pensais être roi ; j'avais certes grand tort.
Vous êtes le vrai maître , en étant le plus fort.
Mais songez qu'un héros doit dompter sa colère ;
Un roi n'est point aimé s'il n'est point débonnaire.
Dieu , comme vous savez , est au-dessus des rois :
Jadis en Arménie il vous donna des lois ,
Lorsque dans un grand coffre , à la merci des ondes ,
Tous les animaux purs , ainsi que les immondes ,
Par Noé mon aïeul enfermés si longtemps ,
Respirèrent enfin l'air natal de leurs champs :
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance ,
Un pacte solennel. » « Oh ! la plate impudence !
As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur ?
Dieu , dis-tu , fit un pacte avec nous ! » « Oui , seigneur
Il vous recommanda d'être clément et sage ,
De ne toucher jamais à l'homme , son image ^b.
Et si vous me mangez , l'Éternel irrité
Fera payer mon sang à votre majesté. »

« Toi , l'image de Dieu ! toi , magot de Provence !

Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?
 Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
 Par qui fut-il écrit ? en quel temps ? dans quel lieu ?
 Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable :
 De mes quarante dents vois la file effroyable^k ;
 Ces ongles, dont un seul pourrait te déchirer ;
 Ce gosier écumant, prêt à te dévorer ;
 Cette gueule, ces yeux, dont jaillissent des flammes :
 Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
 Il ne fait rien en vain : te manger est ma loi ;
 C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
 Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
 Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
 Toi-même as fait passer sous tes chétives dents
 D'imbéciles dindons, des moutons innocents,
 Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
 Ton débile estomac, honte de la nature,
 Ne pourrait seulement, sans l'art d'un cuisinier,
 Digérer un poulet, qu'il faut encor payer.
 Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en ermite ;
 Et moi, que l'appétit en tout temps sollicite,
 Conduit par la nature, attentive à mon bien,
 Je puis t'avaler cru, sans qu'il m'en coûte rien.
 Je te digérerai, sans faute, en moins d'une heure.
 Le pacte universel est qu'on naisse et qu'on meure.
 Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
 Être avalé par moi que rongé par les vers. »

« Sire, les Marseillois ont une âme immortelle :
 Ayez dans vos repas quelque respect pour elle. »
 « La mienne apparemment est immortelle aussi.
 Va, de ton esprit gauche elle a peu de souci.
 Je ne veux point manger ton âme raisonneuse.
 Je cherche une pâture et moins fade et moins creuse.
 C'est ton corps qu'il me faut ; je le voudrais plus gras :
 Mais ton âme, crois-moi, ne me tentera pas. »

« Vous avez sur ce corps une entière puissance ;
 Mais quand on a dîné , n'a-t-on point de clémence ?
 Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays ;
 Je laisse dans Marseille une femme et deux fils ;
 Mes malheureux enfants , réduits à la misère ,
 Iront à l'hôpital , si vous mangez leur père. »

« Et moi , n'ai-je donc pas une femme à nourrir ?
 Mon petit lionceau ne peut encor courir ,
 Ni saisir de ses dents ton espèce craintive :
 Je lui dois la pâture ; il faut que chacun vive.
 Eh ! pourquoi sortais-tu d'un terrain fortuné ,
 D'olives , de citrons , de pampres couronné ?
 Pourquoi quitter ta femme et ce pays si rare ,
 Où tu fêtais en paix Madeleine et Lazare ¹ ?
 Dominé par le gain , tu viens dans mon canton
 Vendre , acheter , troquer , être dupe et fripon ;
 Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtisse
 De ta sottise imprudence et de ton avarice ?
 Réponds-moi donc , maraud. » « Sire , je suis battu.
 Vos griffes et vos dents m'ont assez confondu.
 Ma tremblante raison cède en tout à la vôtre.
 Oui , la moitié du monde a toujours mangé l'autre :
 Ainsi Dieu le voulut ; et c'est pour notre bien.
 Mais , sire , on voit souvent un malheureux chrétien ,
 Pour de l'argent comptant , qu'aux hommes on préfère ,
 Se racheter d'un Turc , et payer un corsaire.
 Je comptais à Tunis passer deux mois au plus ;
 A vous y bien servir mes vœux sont résolus ;
 Je vous ferai garnir votre charnier auguste
 De deux bons moutons gras , valant vingt francs au juste.
 Pendant deux mois entiers ils vous seront portés ,
 Par vos correspondants chaque jour présentés ;
 Et mon valet , chez vous , restera pour otage. »

« Ce pacte , dit le roi , me plaît bien davantage
 Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.

Viens signer le traité; suis-moi chez le cadî;
 Donne des cautions : sois sûr, si tu m'abuses,
 Que je n'admettrai point tes mauvaises excuses;
 Et que sans raisonner tu seras étranglé,
 Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé. »

Le marché fut signé; tous les deux l'observèrent,
 D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
 Ainsi dans tous les temps nosseigneurs les lions
 Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

 NOTES.

^a Il est constant que le serpent parlait. La Genèse dit expressément qu'il était le plus rusé de tous les animaux. La Genèse ne dit point que Dieu lui donna alors la parole par un acte extraordinaire de sa toute-puissance pour séduire Ève; elle rapporte la conversation du serpent et de la femme, comme on rapporte un entretien entre deux personnes qui se connaissent, et qui parlent la même langue. Cela même est si évident, que le Seigneur punit le serpent d'avoir abusé de son esprit et de son éloquence; il le condamne à se traîner sur le ventre, au lieu qu'auparavant il marchait sur ses pieds. Flavien Josèphe dans ses *Antiquités*, Philon, saint Basile, saint Éphrem, n'en doutent pas. Le révérend père dom Calmet, dont le profond jugement est reconnu de tout le monde, s'exprime ainsi : « Toute l'antiquité a reconnu les ruses du serpent, et on a cru qu'avant la malédiction de Dieu cet animal était encore plus subtil qu'il ne l'est à présent. L'Écriture parle de ses finesses en plusieurs endroits; elle dit qu'il bouche ses oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur. Jésus-Christ, dans l'Évangile, nous conseille d'avoir la prudence du serpent » (1768).

^b Il n'en était pas ainsi de l'âne ou de l'ânesse qui parla à Balaam. Il est vraisemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole, car il est dit expressément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse : et même saint Pierre, dans sa seconde épître, dit que *cet animal muet parla d'une voix humaine*. Mais remarquons que saint Augustin, dans sa quarante-huitième question, dit que Balaam ne fut point étonné d'entendre parler son ânesse. Il en conclut que Balaam était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père dom Calmet avoue que la chose est très-ordinaire. « L'âne de Bacchus, dit-il, le béliet de Phryxus, le cheval d'Hercule, l'agneau de Bochoris, les bœufs de Sicile, les arbres même de Dodone, et l'ormeau d'Apollonius de Thyane, ont parlé distinctement. » Voilà de grandes autorités qui servent merveilleusement à justifier M. de Saint-Didier (1768).

^c La remarque de madame Dacier sur cet endroit d'Homère est également importante et judicieuse. Elle appuie beaucoup sur la sage con-

duite d'Homère; elle fait voir que les chevaux d'Achille, Xante, et Balie fils de Podarge, sont d'une race immortelle, et qu'ayant déjà pleuré la mort de Patrocle, il n'est point du tout étonnant qu'ils tiennent un long discours à Achille. Enfin, elle cite l'exemple de l'ânesse de Balaam, auquel il n'y a rien à répliquer (1768).

^d Descartes était certainement un grand géomètre et un homme de beaucoup d'esprit; mais toutes les nations savantes avouent qu'il abandonna la géométrie, qui devait être son guide, et qu'il abusa de son esprit, pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du sentiment pour ne point sentir est une contradiction ridicule. Ses tourbillons, ses trois éléments, son système sur la lumière, son explication des ressorts du corps humain, ses idées innées, sont regardés, par tous les philosophes, comme des chimères absurdes. On convient que dans toute sa physique il n'y a pas une vérité physique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques et dans l'expérience (1768).

^e Il est rapporté, dans l'histoire de l'Académie, que la Fontaine demanda à un docteur s'il croyait que saint Augustin eût autant d'esprit que Rabelais, et que le docteur répondit à la Fontaine: « Prenez garde, monsieur, vous avez mis un de vos bas à l'envers; » ce qui était vrai.

Ce docteur était un sot. Il devait convenir que saint Augustin et Rabelais avaient tous deux beaucoup d'esprit, et que le curé de Meudon avait fait un mauvais usage du sien. Rabelais était profondément savant, et tournait la science en ridicule. Saint Augustin n'était pas si savant; il ne savait ni le grec ni l'hébreu: mais il employa ses talents et son éloquence à son respectable ministère. Rabelais prodigua indignement les ordures les plus basses; saint Augustin s'égara dans des explications mystérieuses que lui-même ne pouvait entendre.

On a relevé plusieurs de ses contradictions. Ce grand saint était homme; il a ses faiblesses, ses erreurs, ses défauts, comme les autres saints. Il n'en est pas moins vénérable; et Rabelais n'est pas moins un bouffon grossier, un impertinent dans les trois quarts de son livre, quoiqu'il ait été l'homme le plus savant de son temps, éloquent, plaisant, et doué d'un vrai génie. Il n'y a pas sans doute de comparaison à faire entre un père de l'Église très-vénérable et Rabelais, mais on peut très-bien demander lequel avait plus d'esprit; et un bas à l'envers n'est pas une réponse (1768).

^f Dans le *Spectacle de la nature*, M. le prieur de Jonval, qui d'ailleurs est un homme fort estimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond respect pour l'homme. Il est pourtant fort vraisemblable que les premiers ours et les premiers tigres qui rencontrèrent les premiers hommes leur témoignèrent peu de vénération, surtout s'ils avaient faim.

Plusieurs peuples ont cru sérieusement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a fallu bien du temps pour détromper notre orgueil et notre ignorance; mais aussi plusieurs philosophes, et Platon entre autres, ont enseigné que les astres étaient des dieux. Saint Clément d'Alexandrie et Origène ne doutent pas qu'ils n'aient des âmes capables de bien et de mal; ce sont des choses très-curieuses et très-instructives (1768).

^g Il faut pardonner au lion s'il ne connaissait pas Noé. Les Juifs sont

les seuls qui l'aient jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. Sanchoniathon n'en a point parlé; s'il en avait dit un mot, Eusèbe, son abrégiateur, en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne se trouve point dans le *Zend-Avesta* de Zoroastre. Le *Sadder*, qui en est l'abrégé, ne dit pas un seul mot de Noé. Si quelque auteur égyptien en avait parlé, Flavien Josèphe, qui rechercha si exactement tous les passages des livres égyptiens qui pouvaient déposer en faveur des antiquités de sa nation, se serait prévalu du témoignage de ces auteurs. Noé fut entièrement inconnu aux Grecs, et il le fut également aux Indiens et aux Chinois. Il n'en est parlé ni dans le *Veidam*, ni dans le *Shasta*, ni dans les cinq *Kings*; et il est très-remarquable que lui et ses ancêtres aient été également ignorés du reste de la terre (1768).

^h Au chapitre IX de la *Genèse*, verset 10 et suivants, le Seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domestiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes; il dit qu'il en tirera vengeance, parce que l'homme est son image. Il défend de même à la race de Noé de manger du sang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux sont presque toujours traités dans la loi juive à peu près comme les hommes; les uns et les autres doivent être également en repos le jour du sabbat (Exod., ch. xxiii). Un taureau qui a frappé un homme de sa corne est puni de mort (Exod., ch. xxi). Une bête qui a servi de succube ou d'incube à une personne est aussi mise à mort (Lévit., ch. xx). Il est dit que l'homme n'a rien de plus que la bête (Ecclés., chap. iii et ix). Dans les plaies d'Égypte, les premiers nés des hommes et des animaux sont également frappés (Exod., ch. xii et xiii). Quand Jonas prêche la pénitence à Ninive, il fait jeûner les hommes et les animaux. Quand Josué prend Jéricho, il extermine également les bêtes et les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes et les bêtes étaient regardés comme deux espèces du même genre. Les Arabes ont encore le même sentiment : leur tendresse excessive pour leurs chevaux et pour leurs gazelles en est un témoignage assez connu (1768).

ⁱ Le grand Newton, Samuel Clarke, prétendent que le *Pentateuque* fut écrit du temps de Saül. D'autres savants hommes pensent que ce fut sous Osias; mais il est décidé que Moïse en est l'auteur, malgré toutes les vaines objections fondées sur les vraisemblances et sur la raison, qui trompe si souvent les hommes (1768).

^k Ceux qui ont écrit l'histoire naturelle auraient bien dû compter les dents des lions : mais ils ont oublié cette particularité, aussi bien qu'Aristote. Quand on parle d'un guerrier, il ne faut pas omettre ses armes. M. de Saint-Didier, qui avait vu disséquer à Marseille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'assura qu'il avait quarante dents (1768).

^l Ce lion paraît fort instruit, et c'est encore une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte-Baume, où se retira sainte Marie-Madeleine, est fort connue; mais peu de gens savent à fond cette histoire. *La Fleur des Saints* peut en donner quelques notions; il faut lire son article, tome II de *la Fleur des Saints*, depuis la page 59. Ce fut Marie-Madeleine à qui deux anges parlèrent sur le Calvaire, et à qui notre Seigneur parut en jardinier. Ribadeneira, le savant auteur de *la Fleur des Saints*, dit expressément que si cela n'est pas dans l'Évangile, la chose n'en est pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jérusalem auprès

de la vierge Marie, avec son frère Lazare que Jésus avait ressuscité, et Marthe sa sœur, qui avait préparé le repas lorsque Jésus avait soupé dans leur maison.

L'aveugle-né, nommé Celedone, à qui Jésus donna la vue en frottant ses yeux avec un peu de boue, et Joseph d'Arimathie, étaient de la société intime de Madeleine. Mais le plus considérable de ses amis fut le docteur saint Maximin, l'un des soixante et dix disciples.

Dans la première persécution qui fit lapider saint Étienne, les Juifs se saisirent de Marie-Madeleine, de Marthe, de leur servante Marcelle, de Maximin leur directeur, de l'aveugle-né, et de Joseph d'Arimathie. On les embarqua dans un vaisseau sans voiles, sans rames, et sans marinières; le vaisseau aborda à Marseille, comme l'atteste Baronius. Dès que Madeleine fut à terre, elle convertit toute la Provence. Le Lazare fut évêque de Marseille, Maximin eut l'évêché d'Aix; Joseph d'Arimathie alla prêcher l'Évangile en Angleterre; Marthe fonda un grand couvent; Madeleine se retira dans la Sainte-Baume, où elle brouta l'herbe toute sa vie. Ce fut là que, n'ayant plus d'habits, elle pria toujours toute nue; mais ses cheveux crurent jusqu'à ses talons, et les anges venaient la peigner et l'enlever au ciel sept fois par jour, en lui donnant de la musique. On a gardé longtemps une fiole remplie de son sang, et ses cheveux; et tous les ans, le jour du vendredi saint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La liste de ses miracles avérés est innombrable (1768).

LES TROIS EMPEREURS

EN SORBONNE,

PAR M. L'ABBÉ GAILLE.

1768.

L'héritier de Brunswick et le roi des Danois,
 Vous le savez, amis, ne sont pas les seuls princes
 Qu'un désir curieux mena dans nos provinces,
 Et qui des bons esprits ont réuni les voix :
 Nous avons vu Trajan, Titus, et Marc-Aurèle,
 Quitter le beau séjour de la gloire immortelle,
 Pour venir en secret s'amuser dans Paris.
 Quelque bien qu'on puisse être, on veut changer de place :
 C'est pourquoi les Anglais sortent de leur pays.
 L'esprit est inquiet, et de tout il se lasse :
 Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.

Le trio d'empereurs, arrivé dans la ville,

Loin du monde et du bruit choisit son domicile
 Sous un toit écarté, dans le fond d'un faubourg.
 Ils évitaient l'éclat : les vrais grands le dédaignent.
 Les galants de la cour, et les beautés qui règnent,
 Tous les gens du bel air, ignoraient leur séjour :
 A de semblables saints il ne faut que des sages ;
 Il n'en est pas en foule. On en trouva pourtant,
 Gens instruits et profonds qui n'ont rien de pédant,
 Qui ne prétendent point être des personnages ;
 Qui, des sots préjugés paisiblement vainqueurs,
 D'un regard indulgent contemplant nos erreurs ;
 Qui, sans craindre la mort, savent goûter la vie ;
 Qui ne s'appellent point *la bonne compagnie*,
 Qui la sont en effet. Leur esprit et leurs mœurs
 Réussirent beaucoup chez les trois empereurs.
 A leur petit couvert chaque jour ils soupèrent ;
 Moins ils cherchaient l'esprit, et plus ils en montrèrent.
 Tous charmés l'un de l'autre, ils étaient bien surpris
 D'être sur tous les points toujours du même avis.
 Ils ne perdirent point leurs moments en visites ;
 Mais on les rencontra aux arsenaux de Mars,
 Chez Clio, chez Minerve, aux ateliers des arts.
 Ils les encourageaient en prisant leurs mérites.

On conduisit bientôt nos nouveaux curieux
 Aux chefs-d'œuvre brillants d'*Andromaque* et d'*Armide*,
 Qu'ils préféreraient aux jeux du Cirque et de l'Élide :
 Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux.

D'un plaisir différent nos trois césars jouirent,
 Lorsqu'à l'Observatoire un verre industriel
 Leur fit envisager la structure des cieux,
 Des cieux qu'ils habitaient, et dont ils descendirent.

De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
 Le plus grand des Henris, et peut-être des rois.
 Marc-Aurèle aperçut ce bronze qu'on révère,
 Ce prince, ce héros célébré tant de fois,

Des Français inconstants le vainqueur et le père :

« Le voilà , disait-il , nous le connaissons tous ;

Il boit au haut des cieus le nectar avec nous. »

Un des sages leur dit : « Vous savez son histoire.

On adore aujourd'hui sa valeur , sa bonté ;

Quand il était au monde , il fut persécuté ;

Bury même à présent lui conteste sa gloire ^a :

Pour dompter la critique , on dit qu'il faut mourir :

On se trompe ; et sa dent , qui ne peut s'assouvir ,

Jusque dans le tombeau ronge notre mémoire. »

Après ces monuments si grands , si précieux ,

A leurs regards divins si dignes de paraître ,

Sur de moindres objets ils baissèrent les yeux.

Ils voulurent enfin tout voir et tout connaître :

Les boulevards , la Foire , et l'Opéra-Bouffon ;

L'école où Loyola corrompit la raison ;

Les quatre facultés , et jusqu'à la Sorbonne.

Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient saint Thomas , et prenaient leurs degrés.

Au séjour de l'*Ergo* , Ribaudier en personne

Estropiait alors un discours en latin.

Quel latin , juste ciel ! les héros de l'Empire

Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.

Mais ils ne rirent plus quand un gros augustin

Du concile gaulois lut tout haut les censures.

Il disait anathème aux nations impures

Qui n'avaient jamais su , dans leurs impiétés ,

Qu'après de l'Estrapade il fût des facultés.

« O morts , s'écriait-il , vivez dans les supplices ^b ;

Princes , sages , héros , exemples des vieux temps ,

Vos sublimes vertus n'ont été que des vices ;

Vos belles actions , des péchés éclatants.

Dieu , juste selon nous , frappe de l'anathème

Épictète , Caton , Scipion l'Africain ,

Ce coquin de Titus , l'amour du genre humain ,
 Marc-Aurèle , Trajan , le grand Henri lui-même ^c ,
 Tous créés pour l'enfer, et morts sans sacrements.
 Mais , parmi ses élus , nous plaçons les Cléments ^d ,
 Dont nous avons ici solennisé la fête ;
 De beaux rayons dorés nous ceignîmes sa tête :
 Ravailiac et Damiens , s'ils sont de vrais croyants ^e ,
 S'ils sont bien confessés , sont ses heureux enfants.
 Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face ^f ;
 Et Turenne amoureux , mourant pour son pays ,
 Brûle éternellement chez les anges maudits.
 Tel est notre plaisir , telle est la loi de grâce. »

Les divins voyageurs étaient bien étonnés
 De se voir en Sorbonne , et de s'y voir damnés :
 Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.
 Marc-Aurèle lui dit d'un ton très-débonnaire ^g :
 « Vous ne connaissez pas les gens dont vous parlez ;
 Les facultés parfois sont assez mal instruites
 Des secrets du Très-Haut , quoiqu'ils soient révélés.
 Dieu n'est ni si méchant ni si sot que vous dites. »

Ribaudier , à ces mots roulant un œil hagard ,
 Dans des convulsions dignes de Saint-Médard ,
 Nomma le demi-dieu déiste , athée , impie ,
 Hérétique , ennemi du trône et de l'autel ,
 Et lui fit intenter un procès criminel.

Les Romains cependant sortent de l'écurie.
 « Mon Dieu , disait Titus , ce monsieur Ribaudier ,
 Pour un docteur français , me semble bien grossier. »
 Nos sages rougissaient pour l'honneur de la France.
 « Pardonnez , dit l'un d'eux , à tant d'extravagance :
 Nous n'assistons jamais à ces belles leçons.
 Nous nous sommes mépris ; Ribaudier nous étonne :
 Nous pensions en effet vous mener en Sorbonne ,
 Et l'on vous a conduits aux Petites-Maisons. »

NOTES.

^a On dit qu'un écrivain, nommé M. de Bury, a fait une *Histoire de Henri IV*, dans laquelle ce héros est un homme très-médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite secte qui s'élève sourdement contre la gloire de ce grand homme. Ces messieurs sont bien cruels envers sa patrie : qu'ils songent combien il est important qu'on regarde comme un être approchant de la divinité un prince qui exposa toujours sa vie pour sa nation, et qui voulut toujours la soulager. Mais il avait des faiblesses. Oui, sans doute; il était homme : mais bñi soit celui qui a dit que ses défauts étaient ceux d'un homme aimable, et ses vertus celles d'un grand homme! Plus il fut la victime du fanatisme, plus il doit être presque adoré par quiconque n'est pas convulsionnaire.

Chaque nation, chaque cour, chaque prince a besoin de se choisir un patron pour l'admirer et pour l'imiter. Eh! quel autre choisira-t-on que celui qui dégageait ses amis aux dépens de son sang dans le combat de Fontaine-Française; qui criait, dans la victoire d'Ivry : « Épargnez les compatriotes! » et qui, au faite de la puissance et de la gloire, disait à son ministre : « Je veux que le paysan ait une poule au pot tous les di-manches? » (1769).

^b Il est nécessaire de dire au public, qui l'a oublié, qu'un nommé Riballier, principal du collège Mazarin, et un régent nommé Cogé, s'étant avisés d'être jaloux de l'excellent livre moral de *Bélisaire*, cabalèrent pendant un an pour le faire censurer par ceux qu'on appelle *docteurs de Sorbonne*. Au bout d'un an, ils firent imprimer cette censure en latin et en français; elle n'est cependant ni française ni latine; le titre même est un solécisme : *Censure de la faculté de théologie contre le livre*, etc. On ne dit point *censure contre*, mais *censure de*. Le public pardonne à la faculté de ne pas savoir le français; on lui pardonne moins de ne pas savoir le latin. *Determinatio sacræ facultatis in libellum*, est une expression ridicule. *Determinatio* ne se trouve ni dans Cicéron, ni dans aucun bon auteur; *determinatio in* est un barbarisme insupportable; et ce qui est encore plus barbare, c'est d'appeler *Bélisaire* un libelle, en faisant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui est encore plus barbare, c'est de déclarer damnés tous les grands hommes de l'antiquité qui ont enseigné et pratiqué la justice. Cette absurdité est heureusement démentie par saint Paul (Épître aux Romains, ch. xi, v. 14) qui dit expressément dans son épître aux Juifs tolérés à Rome : « Lorsque les gentils qui n'ont point la loi font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils sont loi à eux-mêmes. » Tous les honnêtes gens de l'Europe et du monde entier ont de l'horreur et du mépris pour cette détestable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuistres sans raison et sans humanité qui puissent soutenir une opinion si abominable et si folle, désavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les docteurs de Sorbonne sont des cuistres, nous avons pour eux une considération plus distinguée; nous les plaignons seulement d'avoir signé un ouvrage qu'ils sont incapables d'avoir fait, soit en français, soit en latin.

Remarquons, pour leur justification, qu'ils se sont intitulés dans le

titre *sacrée faculté* en langue latine, et qu'ils ont eu la discrétion de supprimer en français ce mot *sacrée* (1769).

^c En effet, le sieur Riballier, qu'on nomme ici Ribaudier, venait de faire condamner en Sorbonne M. Marmontel, pour avoir dit que Dieu pourrait bien avoir fait miséricorde à Titus, à Trajan, à Marc-Aurèle. Ce Riballier est un peu dur (1771).

^d On ne peut trop répéter que la Sorbonne fit le panégyrique du jacobin Jacques Clément, assassin de Henri III, étudiant en Sorbonne; et que d'une voix unanime elle déclara Henri III déchu de tous ses droits à la royauté, et Henri IV incapable de régner.

Il est clair que, selon les principes cent fois étalés alors par cette faculté, l'assassin parricide Jacques Clément, qu'on invoquait publiquement alors dans les églises, était dans le ciel au nombre des saints; et que Henri III, prince voluptueux, mort sans confession, était damné. On nous dira peut-être que Jacques Clément mourut aussi sans confession; mais il s'était confessé, et même avait communié l'avant-veille, de la main de son prieur Bourgoing son complice, qu'on dit avoir été docteur de Sorbonne, et qui fut écartelé. Ainsi Clément, muni des sacrements, fut non-seulement saint, mais martyr. Il avait imité saint Judas, non pas Judas Iscariote, mais Judas Machabée; sainte Judith, qui coupait si bien les têtes des amants avec lesquels elle couchait; saint Salomon, qui assassina son frère Adonias; saint David, qui assassina Urie, et qui en mourant ordonna qu'on assassinât Joab; sainte Jahel, qui assassina le capitaine Sizara; saint Aod, qui assassina son roi Églon; et tant d'autres saints de cette espèce. Jacques Clément était dans les mêmes principes, il avait la foi: on ne peut lui contester l'espérance d'aller au paradis, au jardin; de la charité, il en était dévoré, puisqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il est donc aussi sûr que Jacques Clément est sauvé qu'il est sûr que Marc-Aurèle est damné (1769).

^e Selon les mêmes principes, Ravaillac doit être dans le paradis, dans le jardin, et Henri IV dans l'enfer qui est sous terre; car Henri IV mourut sans confession, et il était amoureux de la princesse de Condé: Ravaillac, au contraire, n'était point amoureux, et il se confessa à deux docteurs de Sorbonne. Voyez quelles douces consolations nous fournit une théologie qui damne à jamais Henri IV, et qui fait un élu de Ravaillac et de ses semblables! Avouons les obligations que nous avons à Ribaudier de nous avoir développé cette doctrine (1769).

^f M. Caille a sans doute accolé ces deux noms pour produire le contraste le plus ridicule. On appelle communément à Paris un Fréron tout gredin insolent, tout polisson qui se mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent. Et M. Caille oppose un de ces faquins de la lie du peuple, qui reçoit l'extrême-onction sur son grabat, au grand Turenne, qui fut tué d'un coup de canon sans le secours des saintes huiles, dans le temps qu'il était amoureux de madame de Coetquen. Cette note rentre dans la précédente, et sert à confirmer l'opinion théologique qui accorde la possession du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, et qui la refuse aux plus grands hommes et aux plus vertueux de la terre (1769).

— On a prétendu que Turenne avait quitté dès 1670 madame de Coetquen, qui le sacrifiait au chevalier de Lorraine; mais il aime toujours les femmes à la fureur. Ce grand homme, qui, avec des talents militaires du premier ordre et une âme héroïque, avait un esprit peu éclairé et un ca-

ractère faible, était, à ce qu'on dit, devenu dévot dans ses dernières années; mais l'aventure de madame de Coetquen est postérieure à son abjuration de la religion protestante. C'était un singulier spectacle qu'un homme qui avait gagné des batailles, occupé le matin de savoir au juste ce qu'il faut croire pour n'être pas damné, et cherchant le soir à se damner en commettant le péché de fornication; et que le siècle où l'on admirait tout cela était un pauvre siècle! Quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable que Dieu a pardonné à Turenne ses maîtresses; mais lui a-t-il pardonné d'avoir exécuté l'ordre de brûler le Palatinat, et de n'avoir pas renoncé au commandement plutôt que de faire le métier d'incendiaire? K.

§ On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'empereur Antonin, et à jeter les yeux, s'ils le peuvent, sur la *Censure contre Bélisaire*. Ils trouveront dans cette censure des distinctions sur la foi et sur la loi, sur la grâce prévenante, sur la prédestination absolue; et dans Marc-Antonin, ce que la vertu a de plus sublime et de plus tendre. On sera peut-être un peu surpris que de petits Welches, inconnus aux honnêtes gens, aient condamné dans la rue des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, et ce qui doit servir d'exemple au monde entier. Dans quel abîme sommes-nous descendus! la nouvelle Rome vient de canoniser un capucin nommé Cucufin, dont tout le mérite, à ce que rapporte le procès de la canonisation, est d'avoir eu des coups de pied dans le cul, et d'avoir laissé répandre un œuf frais sur sa barbe. L'ordre des capucins a dépensé quatre cent mille écus aux dépens des peuples, pour célébrer dans l'Europe l'apothéose de Cucufin, sous le nom de saint Séraphin; et Ribaudier damne Marc-Aurèle, O Ribaudier! la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de sottises.

Lecteur éclairé et judicieux (car je ne parle pas aux bégueules imbécilles qui n'ont lu que l'*Année sainte* de le Tourneux, ou le *Pédagogue chrétien*), de grâce apprenez à vos amis quelle est l'énorme distance des *Offices* de Cicéron, du *Manuel* d'Épictète, des *Maximes* de l'empereur Antonin, à tous les plats ouvrages de morale écrits dans nos jargons modernes, bâtards de la langue latine, et dans les effroyables jargons du nord. Avons-nous seulement, dans tous les livres faits depuis six cents ans, rien de comparable à une page de Sénèque? Non, nous n'avons rien qui en approche, et nous osons nous élever contre nos maîtres (1769)!

LES DEUX SIÈCLES.

Siècle où je vis briller un un suivi d'un quatre,
Siècle où l'on sut écrire aussi bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaisirs a succédé l'ennui?
Ressemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui,
Qui, fier dans l'indigence et grand dans ses misères,
Vante, en tendant la main, les trésors de ses pères?

Non ; d'un plus noble orgueil notre esprit est blessé :
 Nous croyons valoir mieux que le bon temps passé.
 La sagesse en nos jours a sur nous tant d'empire ,
 Que nous avons perdu la faculté de rire.
 C'est dommage : autrefois Molière était plaisant ;
 Il sut nous égayer, mais en nous instruisant.
 Le comique pleureur aujourd'hui veut séduire ,
 Et sans nous amuser renonce à nous instruire.
 Que je plains un Français quand il est sans gaieté !
 Loin de son élément le pauvre homme est jeté.
 Je n'aime point Thalie alors que sur la scène
 Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
 Ces deux charmantes sœurs ont bien changé de ton :
 Hors de son caractère on ne fait rien de bon.
 Molière en rit là-bas , et Racine en soupire.

Il ne peut supporter l'insipide délire
 De tous ces plats romans mis en vers boursoufflés ,
 Apostrophes aux dieux , lieux communs ampoulés ,
 Maximes sans raison , nœuds d'intrigues bizarres ,
 Et la scène française en proie à des barbares.

« Tant mieux , dit un rêveur soi-disant financier,
 Qui gouverne l'État du haut de son grenier ;
 La chute des beaux-arts est un bien pour la France :
 Des revenus du roi ma main tient la balance.
 Je verrai des impôts les Français affranchis ;
 Vous ennuyez l'État , et moi je l'enrichis.
 J'ai su fertiliser la terre avec ma plume ;
 J'ai fait contre Colbert un excellent volume.
 Le public n'en sait rien , mais la postérité
 M'attend pour me conduire à l'immortalité :
 Et , pour prix des calculs où mon esprit se tue ,
 Je veux avec Jean-Jacque avoir une statue ^a. »

« Taisez-vous , lui répond un philosophe altier
 Et ne vous vantez plus de votre obscur métier.
 Vous gouvernez l'État ! quelle triste manie

Peut dans ce cercle étroit captiver un génie ?
 Prenez un plus haut vol : gouvernez l'univers ;
 Prouvez-nous que les monts sont formés par les mers ;
 Jetez les Apennins dans l'abîme de l'onde ;
 Descendez par un trou dans le centre du monde.
 Pour bien connaître l'âme et nos sens inégaux ,
 Allez des Patagons disséquer les cerveaux ;
 Et , tandis que Nedham a créé des anguilles ,
 Courrez chez les Lapons , et ramenez des filles.
 Voilà comme on s'illustre en ce siècle profond.
 De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
 Que Dieu parle à son gré , qu'à sa voix tout s'arrange :
 Ce trait a ses beautés : moi je parle , et tout change.
 Va , ne t'amuse plus aux finances du roi ,
 Viens-t'en créer un monde , et sois dieu comme moi . »
 A ces discours brillants , saisi d'un saint scrupule ,
 L'archidiaque Trublet s'épouvante et recule ;
 Et , pour charmer la cour , qui s'y connaît si bien ,
 Avec un récollet fait le *Journal chrétien*.
 Les voilà tous les deux qui , commentant Moïse ,
 Pour quinze sous par mois sont l'appui de l'Église.
 Ils travaillent longtemps : leur libraire conclut
 Qu'il va mourir de faim , mais qu'il fait son salut.

Un autre fou¹ paraît , suivi de sa sorcière ;
 Il veut réduire au gland l'académie entière.
 « Renoncez aux cités , venez au fond des bois ,
 Mortels ; vivez contents sans secours et sans lois ;
 Ou , si vous persistez dans l'abus effroyable
 De goûter les plaisirs d'un être sociable ,
 A mes soins vigilants osez vous confier :
 Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier.
 Ma Julie , avec moi perdant son pucelage ,
 Accouche d'un fœtus , et n'en est que plus sage.
 Rien n'est mal , rien n'est bien ; je mets tout de niveau.
 Je marie au Dauphin la fille du bourreau :

¹ J.-J. Rousseau. (*Ed.*)

Les Petites-Maisons , où toujours j'étudie ,
 Valent bien la Sorbonne et sa théologie. »
 Ainsi sur le Pont-Neuf , parmi les charlatans ,
 L'échappé de Genève ameute les passants ,
 Grimpé sur les tréteaux qui jadis dans Athène
 Avaient servi de loge au chien de Diogène.
 Si la philosophie a pris ce noble essor ,
 L'histoire sous nos mains va s'embellir encor.
 Des riens approfondis dans un long répertoire ,
 Sans éclairer l'esprit , surchargent la mémoire.

Allons , poudreux valets d'insolents imprimeurs ,
 Petits abbés crottés , faméliques auteurs ,
 Ressassez-moi Pétau , copiez-moi du Cange ;
 De tous nos vieux écrits compilez le mélange.
 Servez d'antiques mets , sous des noms empruntés ,
 A l'appétit mourant des lecteurs dégoutés.
 Mais surtout écrivez en prose poétique ;
 Dans un style ampoulé parlez-moi de physique ;
 Donnez du gigantesque ; étourdissez les sots.
 Si vous ne pensez pas , créez de nouveaux mots ;
 Et que votre jargon , digne en tout de notre âge ,
 Nous fasse de Racine oublier le langage.

Jadis en sa volière un riche curieux
 Rassembla des oiseaux le peuple harmonieux ;
 Le chantre de la nuit , le serin , la fauvette ,
 De leurs sons enchanteurs égayaient sa retraite :
 Il eut soin d'écarter les lézards et les rats.
 Ils n'osaient approcher : ce temps ne dura pas.
 Un nouveau maître vint. Ses gens se négligèrent ;
 La volière tomba ; les rats s'en emparèrent.
 Ils dirent aux lézards : « Illustres compagnons ,
 Les oiseaux ne sont plus , et c'est nous qui régignons. »

 NOTE.

^a On a déjà vu que Jean-Jacques Rousseau le Genevois s'avisait d'écrire , dans une lettre à monsieur l'archevêque de Paris , que l'Europe aurait dû lui élever une statue , à lui Jean-Jacques (1771).

LE PÈRE NICODÈME ET JEANNOT.

LE PÈRE NICODÈME.

Jeannot, souviens-toi bien que la philosophie
Est un démon d'enfer à qui l'on sacrifie.
Archimède autrefois gâta le genre humain ;
Newton dans notre temps fut un franc libertin ;
Locke a plus corrompu de femmes et de filles
Que Lass à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raisonne a le cerveau blessé :
Bénéissons les mortels qui n'ont jamais pensé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte !
Que de tous vos écrits la pesanteur dévote
Toujours pour mon esprit eut de charmes puissants !
Le péché n'est, dit-on, que l'abus du bon sens ;
Et, de peur de l'abus, vous bannissez l'usage.
Ah ! fuyons saintement le danger d'être sage.
Pour faire ton salut, ne pense point, Jeannot ;
Abrutis bien ton âme, et fais vœu d'être un sot.

JEANNOT.

Je sens de vos discours l'influence bénigne ;
Je bâille, et de vos soins je me crois déjà digne.
J'ai toujours remarqué que l'esprit rend malin.
Vous vous ressouvenez du bon curé Fantin,
Qui, prêchant, confessant les dames de Versailles,
Caressait tour à tour et volait ses ouailles ;
Ce cher monsieur Billard et son ami Grisel †,
Grands porteurs de cilice et chanteurs de missel,

† Billard, financier et dévot de profession, avait fait une banqueroute considérable. Le petit peuple du quartier Saint-Eustache, qui le voyait communier souvent et aller tous les jours à plusieurs messes, s'empres-
sait de lui porter son argent, et en fut la dupe.

Le parlement en fit justice, et le condamna au pilori. M. l'abbé Grisel, son directeur, fameux par des aventures de testaments, etc., fut impliqué dans l'affaire ; mais il n'y eut point de preuves juridiques contre lui. K.

Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies :
Tous ces gens-là , mon père , étaient de grands génies !

LE PÈRE NICODÈME.

Mon fils , n'en doute pas , ils ont philosophé ;
Et soudain leur esprit , par le diable échauffé ,
Brûla de tous les feux de la concupiscence.
Dans les bosquets d'Éden l'arbre de la science
Portait un fruit de mort et de corruption ;
Notre bon père en eut une indigestion :
Pour lui bien conserver sa fragile innocence ,
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'est bien dit : mais souffrez que Jeannot l'hébéte
Propose avec respect une difficulté.
De tous les écrivains dont la pesante plume
Barbouilla sans penser tous les mois un volume ,
Le plus ignare en grec , en français , en latin ,
C'est notre ami Fréron , de Quimper-Corentin.
Sa grosse âme pourtant dans le vice est plongée ;
De cent mortels poisons Belzébut l'a rongée.
Je conclurais de là , si j'osais raisonner ,
Que le pauvre d'esprit peut encor se damner.

LE PÈRE NICODÈME.

Oui , mais c'est quand ce pauvre ose se croire riche ;
C'est quand du bel esprit un lourd pédant s'entiche ;
Quand le démon d'orgueil et celui de la faim
Saisissent à la gorge un maudit écrivain :
Le déloyal alors est possédé du diable.
Chez tout sot bel esprit le vice est incurable ;
Il va trouver enfin , pour prix de ses travers ,
Desfontaine et Chausson dans le fond des enfers.
Au pur sein d'Abraham il eût volé peut-être ,
Si dans son humble étage il eût su se connaître ;
Mais il fut réprouvé sitôt qu'il entreprit
D'allier la sottise avec le bel esprit.

Autrefois un hibou, formé par la nature
 Pour fuir l'astre du jour au fond de sa mesure,
 Lassé de sa retraite, eut le projet hardi
 De voir comment est fait le soleil à midi.
 Il pria, de son antre, une aigle sa voisine
 De daigner le conduire à la sphère divine,
 D'où le blond Apollon de ses rayons dorés
 Perce les vastes cieux par lui seul éclairés.
 L'aigle au milieu des airs le porta sur ses ailes ;
 Mais bientôt, ébloui des clartés immortelles,
 Dont l'éclat n'est pas fait pour ses débiles yeux,
 Le mangeur de souris tomba du haut des cieux.
 Les oiseaux, accourus à ses plaintes funèbres,
 Dévorèrent soudain le courrier des ténèbres.
 Profite de sa faute ; et, tapi dans ton trou,
 Fuis le jour à jamais, en fidèle hibou.

JEANNOT.

On a beau se soumettre à fermer la paupière,
 On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
 J'entends dire en tous lieux que le monde est instruit ;
 Qu'avec saint Loyola le mensonge s'enfuit ;
 Qu'Aranda dans l'Espagne, éclairant les fidèles,
 A l'inquisition vient de rogner les ailes.
 Chez les Italiens les yeux se sont ouverts ;
 Une auguste cité, souveraine des mers,
 Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
 Le souverain chéri qui naquit dans Versailles
 Annula, m'a-t-on dit, ces billets si fameux
 Que les morts aux enfers emportaient avec eux¹.
 Avec discrétion la sage Tolérance

¹ L'archevêque de Paris, Beaumont, exigeait que ceux qui deman-
 daient les sacrements, à la mort, présentassent un billet signé de leur
 confesseur. Le parlement crut devoir sévir contre ce joug nouveau qu'on
 voulait imposer aux citoyens. Malheureusement il se trompa sur les
 moyens : il ordonna d'administrer, au lieu d'ordonner simplement d'en-
 terrer ceux que l'archevêque laisserait mourir sans sacrements. Au bout
 de six mois, le bon Christophe les aurait offerts à tout le monde. K.

D'une éternelle paix nous permet l'espérance.
 D'abord , avec effroi , j'entendais ces discours ;
 Mais , par cent mille voix répétés tous les jours ,
 Ils réveillent enfin mon âme appesantie ;
 Et j'ai de raisonner la plus terrible envie.

LE PÈRE NICODÈME.

Ah ! te voilà perdu. Jeannot n'est plus à moi.
 Tous les cœurs sont gâtés... l'esprit bannit la foi !
 L'esprit s'étend partout... O divine bêtise !
 Versez tous vos pavots ; soutenez mon église.
 A quel saint recourir dans cette extrémité ?

O mon fils ! cher enfant de la Stupidité ,
 Quel ennemi t'arrache au doux sein de ta mère ?
 On te l'a dit cent fois , malheur à qui s'éclaire !
 Ne va point contrister les cœurs des gens de bien.
 Courage , allons , rends-toi ; lis le *Journal chrétien*.
 De Jean-George ¹ , crois-moi , lis le discours sublime :
 C'est pour ton mal qui presse un excellent régime.
 Tu peux guérir encore. Oui , Paris dans ses murs
 Voit encor , grâce à Dieu , des esprits lourds , obscurs ,
 D'arguments rebattus déterminés copistes ,
 Tout farcis de lambeaux des premiers jansénistes.
 Jette-toi dans leurs bras ; dévore leurs leçons :
 Apprends d'eux à donner des mots pour des raisons.
 Fais des phrases , Jeannot ; ma douleur t'en conjure :
 Par ce palliatif adoucis ta blessure.
 Ne sois point philosophe.

JEANNOT.

Ah ! vous percez mon cœur.
 Allons , ne voyons goutte , et chérissons l'erreur.
 C'est vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
 De demeurer un sot au sortir du collège ?

² Evêque du Puy. (Éd.)

LE PÈRE NICODÈME.

Jeannot , je te promets un bon canonicat :
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

LES SYSTÈMES.

« Lorsque le seul puissant , le seul grand , le seul sage ,
De ce monde en six jours eut achevé l'ouvrage ,
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps ,
De sa vaste machine il cacha les ressorts ,
Et mit sur la nature un voile impénétrable.

J'ai lu chez un rabbin que cet Être ineffable
Un jour devant son trône assembla nos docteurs ,
Fiers enfants du sophisme , éternels disputeurs ;
Le bon Thomas d'Aquin ^a , Scot ^b , et Bonaventure ^c ,
Et jusqu'au Provençal élève d'Épicure ^d ,
Et ce maître René ^e , qu'on oublie aujourd'hui ,
Grand fou persécuté par de plus fous que lui ;
Et tous ces beaux esprits dont le savant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.

« Ça , mes amis , dit Dieu , devinez mon secret :
Dites-moi qui je suis , et comment je suis fait ;
Et , dans un supplément , dites-moi qui vous êtes ,
Quelle force , en tout sens , fait courir les comètes ;
Et pourquoi , dans ce globe , un destin trop fatal
Pour une once de bien mit cent quintaux de mal.
Je sais que , grâce aux soins des plus nobles génies ,
Des prix sont proposés par les académies :
J'en donnerai. Quiconque approchera du but
Aura beaucoup d'argent , et fera son salut. »
Il dit. Thomas se lève à l'auguste parole ;
Thomas le jacobin , l'ange de notre école ,
Qui de cent arguments se tira toujours bien ,

Et répondit à tout sans se douter de rien.

« Vous êtes, lui dit-il, l'existence et l'essence ^r,
Simple avec attributs, acte pur et substance,
Dans les temps, hors des temps, fin, principe, et milieu,
Toujours présent partout, sans être en aucun lieu. »
L'Éternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit : « Courage, Thomas ! » et se mit à sourire.
Descartes prit sa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas,
Et, le front tout poudreux de matière subtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Évangile :

« Seigneur, dit-il à Dieu, ce bon homme Thomas
Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.
Voici mon argument, qui me semble invincible :
Pour être, c'est assez que vous soyez possible _g.
Quant à votre univers, il est fort imposant :
Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant ^h ;
Et je puis vous former, d'un morceau de matière,
Éléments, animaux, tourbillons, et lumière,
Lorsque du mouvement je saurai mieux les lois. »
Dieu sourit de pitié pour la seconde fois

L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton souffrir l'audace insigne,
Et proposait à Dieu ses atomes crochus ⁱ,
Quoique passés de mode, et dès longtemps déchus :
Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.

Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais satisfait, pensif et retiré,
Esprit subtil et creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes, son maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Être :
« Pardonnez-moi, dit-il en lui parlant tout bas,
Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas ^k.
Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.

J'ai de plats écoliers et de mauvais critiques :
 Jugez-nous... » A ces mots tout le globe trembla ,
 Et d'horreur et d'effroi saint Thomas recula.
 Mais Dieu , élément et bon , plaignant cet infidèle ,
 Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.
 Ne pouvant désormais composer pour le prix ,
 Il partit , escorté de quelques beaux esprits.

Nos docteurs , qui voyaient avec quelle indulgence
 Dieu daignait compatir à tant d'extravagance ,
 Étalèrent bientôt cent belles visions ,
 De leur esprit pointu nobles inventions ;
 Ils parlaient , disputaient , et criaient tous ensemble.
 Ainsi , lorsqu'à dîner un amateur rassemble
 Quinze ou vingt raisonneurs , auteurs , commentateurs ,
 Rimeurs , compilateurs , chansonneurs , traducteurs ,
 La maison retentit des cris de la cohue ;
 Les passants ébahis s'arrêtent dans la rue.

D'un air persuadé , Malebranche assura
 Qu'il faut parler au Verbe , et qu'il nous répondra¹.

Arnauld dit que de Dieu la bonté souveraine
 Exprès pour nous damner forma la race humaine^m.

Leibnitz avertissait le Turc et le chrétien
 Que sans son harmonie on ne comprendra rienⁿ ,
 Que Dieu , le monde , et nous , tout n'est rien sans monades.

Le courrier des Lapons , dans ses turlupinades^o ,
 Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan ,
 Pour se former l'esprit , disséquer un géant.
 Notre consul Maillet^p , non pas consul de Rome ,
 Sait comment ici-bas naquit le premier homme :
 D'abord il fut poisson. De ce pauvre animal
 Le berceau très changeant fut du plus fin cristal^r ;
 Et les mers des Chinois sont encore étonnées

¹ « La terre , dans le premier état , était un globe ou plutôt un sphéroïde de verre , » a dit Buffon , t. I, p. 379 , » Éd. in-12. (Éd.)

D'avoir, par leurs courants , formé les Pyrénées.
Chacun fit son système; et leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des Petites-Maisons.

Dieu ne se fâcha point : c'est le meilleur des pères ;
Et , sans nous engourdir par des lois trop austères ,
Il veut que ses enfants , ces petits libertins ,
S'amuseut en jouant de l'œuvre de ses mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année ;
Mais il vous fit partir, dès la même journée ,
Son ange Gabriel , ambassadeur de paix ,
Tout pétri d'indulgence , et porteur de bienfaits.

Le ministre emplumé vola dans vingt provinces ;
Il visita des saints , des papes , et des princes ,
De braves cardinaux et des inquisiteurs ,
Dans le siècle passé dévots persécuteurs.
« Messeigneurs , leur dit-il , le bon Dieu vous ordonne
De vous bien divertir, sans molester personne.
Il a su qu'en ce monde on voit certains savants
Qui sont , ainsi que vous , de fieffés ignorants ;
Ils n'ont ni volonté ni puissance de nuire :
Pour penser de travers , hélas ! faut-il les cuire ?
Un livre , croyez-moi , n'est pas fort dangereux ,
Et votre signature est plus funeste qu'eux.
En Sorbonne, aux charniers ^a, tout se mêle d'écrire :
Imitez le bon Dieu, qui n'en a fait que rire. »

NOTES.

^a Nous n'avons de saint Thomas d'Aquin que dix-sept gros volumes bien avérés, mais nous en avons vingt et un d'Albert : aussi celui-ci a été surnommé le *Grand* (1772).

^b Scot... Scot est le fameux rival de Thomas. C'est lui qu'on a cru mal à propos l'instituteur du dogme de l'*Immaculée conception* ; mais il fut le plus intrépide défenseur de l'*Universel de la part de la chose* (1772).

^c Bonaventure... Nous avons de saint Bonaventure le *Miroir de l'âme*, l'*Itinéraire de l'esprit à Dieu*, la *Diète du salut*, le *Rosignol de la passion*, le *Bois de vie*, l'*Aiguillon de l'amour*, les *Flammes de l'amour*,

l'Art d'aimer, les Vingt-cinq mémoires, les Quatre vertus cardinales, les Six chemins de l'éternité, les Six ailes des chérubins, les Six ailes des séraphins, les Cinq fêtes de l'enfant Jésus, etc. (1772).

^d Gassendi, qui ressuscita pendant quelque temps le système d'Épicure. En effet, il ne s'éloigne pas de penser que l'homme a trois âmes : la végétative, qui fait circuler toutes les liqueurs ; la sensitive, qui reçoit toutes les impressions ; et la raisonnable, qui loge dans la poitrine. Mais aussi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme sur les premiers principes des choses ; et c'est beaucoup pour un philosophe (1772).

^e Descartes était le contraire de Gassendi : celui-ci cherchait, et l'autre croyait avoir trouvé. On sait assez que toute la philosophie de Descartes n'est qu'un roman mal tissu qu'on ne se donne plus la peine ni de réfuter ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd son temps à rechercher comment des dés, tournant sur eux-mêmes dans le plein, ont produit des soleils, des planètes, des terres, et des mers ? Les partisans de ces chimères les appelaient les hautes sciences ; ils se moquaient d'Aristote, et ils disaient : Nous avons de la méthode. On peut comparer le système de Descartes à celui de Lass ; tous deux étaient fondés sur la synthèse. Descartes vint dans un temps où la raison humaine était égarée ; Lass se mit à philosopher en France, lorsque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice sur des vessies. Les tourbillons de Descartes durèrent une quarantaine d'années ; ceux de Lass ne subsistèrent que dix-huit mois. On est plus tôt détrompé en arithmétique qu'en philosophie (1772).

^f Ce sont les propres paroles de saint Thomas d'Aquin. D'ailleurs toute la partie métaphysique de sa *Somme* est fondée sur la métaphysique d'Aristote (1772).

^g Voici où est, ce me semble, le défaut de cet argument ingénieux de Descartes. Je conclus l'existence de l'Être nécessaire et éternel, de ce que j'ai aperçu clairement que quelque chose existe nécessairement et de toute éternité ; sans quoi il y aurait quelque chose qui aurait été produit du néant et sans cause, ce qui est absurde : donc un être a existé toujours nécessairement et de lui-même. J'ai donc conclu son existence de l'impossibilité qu'il ne soit pas, et non de la possibilité qu'il soit : cela est délicat, et devient plus délicat encore quand on ose sonder la nature de cet Être éternel et nécessaire. Il faut avouer que tous ces raisonnements abstraits sont assez inutiles, puisque la plupart des têtes ne les comprennent pas. Il serait assurément d'une horrible injustice, et d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur et le malheur éternel du genre humain de quelques arguments que les neuf dixièmes des hommes ne sont pas en état de comprendre. C'est à quoi ne prendront pas garde tant de scolastiques orgueilleux et peu sensés qui osent enseigner et menacer. Quand un philosophe serait le maître du monde, encore devrait-il proposer ses opinions modestement ; c'est ainsi qu'en usait Marc-Aurèle et même Julien. Quelle différence de ces grands hommes à Garasse, à Nonotte, à l'abbé Guyon, à l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*, à Paulian l'ex-jésuite, et à tant d'autres polissons (1772).

^h *Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai un monde.* Ces paroles de Descartes sont un peu téméraires ; elles n'auraient pas été permises à Platon. Passe qu'Archimède ait dit : *Donnez-moi un point fixe dans le ciel, et j'enlèverai la terre ; il ne s'agissait plus que de trouver*

le levier. Mais qu'avec de la matière et du mouvement on fasse des organes sentants et des têtes pensantes, sitôt que Dieu y aura mis une âme, cela est bien fort. Je doute même que Descartes et le P. Mersenne ensemble eussent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, Descartes avait de la matière et du mouvement; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il? que ne fesait-il un petit automate de monde? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfants qui se jouent (1772).

ⁱ Démocrite, Épicure, et Lucrèce, avec leurs atomes déclinant dans le vide, étaient pour le moins aussi enfants que Descartes avec ses tourbillons tournoyant dans le plein; et l'on ne peut que déplorer la perte d'un temps précieux employé à étudier sérieusement ces fadaïses par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où est l'homme de bon sens qui ait jamais conçu clairement que des atomes se soient assemblés pour aller en ligne droite, et pour se détourner ensuite à gauche; moyennant quoi ils ont produit des astres, des animaux, des pensées? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en est-il pas trouvé un seul qui soit parti d'un principe vrai, et reçu de tous les hommes raisonnables? Ils ont adopté des chimères, et ont voulu les expliquer: mais quelle explication! Ils ressemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens historiens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt mille pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi Og était de quinze pieds. Le serpent, qui eut de longues conversations avec Ève, ne put lui parler qu'en hébreu: car il devait lui parler en sa langue pour être entendu, et non en la langue des serpents; et Ève devait parler le pur hébreu, puisqu'elle était la mère des Hébreux, et que ce langage n'avait pu encore se corrompre. C'est sur des raisons de cette force que furent appuyés longtemps tous les commentaires et tous les systèmes. Hérodote a dit que le soleil avait changé deux fois de levant et de couchant; et sur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des savants se sont distillé le cerveau pour comprendre comment le cheval d'Achille avait parlé grec; comment la nuit que Jupiter passa avec Alcémène fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, sans que l'ordre de la nature fût dérangé; comment le soleil avait reculé au souper d'Atrée et de Thyeste; par quel secret Hercule était resté trois jours et trois nuits enseveli dans le ventre d'une baleine; par quel art, au son d'un instrument, les murs de.... Enfin on a compilé et empilé des écrits sans nombre pour trouver la vérité dans les plus absurdes et les plus insipides fables (1772).

^k Spinoza, dans son fameux livre, si peu lu, ne parle que de Dieu; et on lui a reproché de ne point connaître de Dieu. C'est qu'il n'a point séparé la Divinité du grand Tout qui existe par elle. C'est le dieu de Straton, c'est le dieu des stoïciens:

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

LUCAIN, *Pharsale*, ch. IX, v. 380.

C'est le dieu d'Aratus, dans le sens d'une philosophie audacieuse. « In « Deo vivimus, movemur et sumus. » (*Actes des Apôtres*, chap. XVII, v. 28.)

La marche de Spinoza est plus géométrique que celle de tous les philosophes de l'antiquité. C'est le premier athée qui ait procédé par lemmes et par théorèmes.

Bayle, en prenant la doctrine de Spinoza à la lettre, en raisonnant d'après ses paroles, trouve cette doctrine contradictoire et ridicule. En effet, qu'est-ce qu'un Dieu dont tous les êtres seraient des modifications, qui serait jardinier et plante, médecin et malade, homicide et mourant, destructeur et détruit?

Bayle paraît opposer à Spinoza une dialectique très supérieure. Mais quel est le sort de toutes les disputes ! Jurieu regardait Bayle comme un compilateur d'idées plus dangereuses que celles de Spinoza ; Arnauld et ses partisans tombaient sur Jurieu comme sur un fanatique absurde ; les jésuites accusaient Arnauld d'être au fond un ennemi de la religion ; et tout Paris voyait dans les jésuites les corrupteurs de la raison et de la morale, et des fabricateurs de lettres de cachet. Pour Spinoza, tout le monde en parlait, et personne ne le lisait.

Voici l'analyse de tous ses principes :

Il ne peut exister qu'une substance ; car qui est par soi doit être un, et ne peut être limité. La substance doit donc être infinie.

Il est impossible qu'une substance en produise une autre, sans qu'il y ait quelque chose de commun entre elles. Or ce quelque chose de commun ne peut exister avant la substance produite : donc la création est impossible.

Une substance ne peut en faire une autre, puisque étant infinie par sa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini ; donc tout est mode.

L'intelligence et la matière existent ; donc l'intelligence et la matière entrent dans la nature de cet infini.

La substance étant infinie doit avoir une infinité d'attributs : donc l'infinité d'attributs est Dieu ; donc Dieu est tout.

Ce système a été assez réfuté par l'humain Fénelon, par le subtil Lami, et surtout de nos jours par M. l'abbé de Condillac, par M. l'abbé Pluquet.

Si d'illustres adversaires peuvent servir en quelque sorte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus respectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus savants et des plus ingénieux qu'ait eus la France, tous deux chéris à la cour, tous deux ministres et ambassadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans son *Anti-Lucrèce* ; le second, en beaux vers français, dans une épître instructive et agréable.

Voici quelques-uns des vers latins :

Dogmata complexus, partim vesana Stratonis
 Restituit commenta, suisque erroribus auxit
 Omnigeni Spinoza Dei fabricator, et orbem
 Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi.
 Tanquam esset domus ipsa domum qui condidit, ausus.
 Sic rediviva novo sese munimine cinxit
 Impietas, tumidumque alta caput extulit arce.
 Scilicet ex toto rerum glomeramine numen
 Construxit, cui sint pro corpore corpora cuncta,
 Et cunctæ mentes pro mente, simulque perenni

Pro vita atque ævo, fuga temporis ipsa caduci
Et qui sæclorum jugis devolvitur ordo.
Pana putes.

Anti-Lucrèce, liv. III, vers 805 et suiv.

Voici quelques-uns des vers français :

Cesse de méditer dans ce sauvage lieu :
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
Spinosa le premier connut mon existence :
Je suis l'être complet et l'unique substance ;
La matière et l'esprit en sont les attributs :
Si je n'embrassais tout, je n'existerais plus.
Principe universel, je comprends tous les êtres,
Je suis le souverain de tous les autres maîtres ;
Les membres différents de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout dont les modes divers,
Dans les airs, dans les cieus, sur la terre, et sur l'onde,
Embellissent entre eux le théâtre du monde.

BERNIS, *Discours sur la poésie.*

Le livre du *Système de la Nature*, qu'on nous a donné depuis peu, est d'un genre tout différent; c'est une Philippique contre Dieu. L'auteur prétend que la matière existe seule, et qu'elle produit seule la sensation et la pensée. Pour avancer une idée aussi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuyer sur quelque principe, et c'est ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez Hobbes; mais Hobbes se borne à la supposer, il ne l'affirme pas : il dit que des philosophes savants ont prétendu que tous les corps ont du sentiment. « Qui corpora omnia sensu esse prædita sustinuerunt. »

Depuis Brama, Zoroastre, et Thaut, jusqu'à nous, chaque philosophe a fait son système, et il n'y en a pas deux qui soient de même avis. C'est un chaos d'idées dans lequel personne ne s'est entendu. Le petit nombre des sages est toujours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par sa raison ce qui n'est pas; on ne voit point ce qui est. Dans ce conflit éternel de témérités et d'ignorances, le monde est toujours allé comme il va; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui, les puissants ont gouverné, les philosophes ont argumenté, tandis que des ignorants se partageaient la terre (1772).

1 Par quelle fatalité le système de Malebranche paraît-il retomber dans celui de Spinosa, comme deux vagues qui semblent se combattre dans une tempête, et le moment d'après s'unissent l'une dans l'autre?

« Dieu, dit Malebranche, est le lieu des esprits, de même que l'espace « est le lieu des corps. Notre âme ne peut se donner d'idées... Nos idées « sont efficaces, puisqu'elles agissent sur notre esprit. Or rien ne peut « agir sur notre esprit que Dieu... Donc il est nécessaire que nos idées « se trouvent dans la substance efficace de la Divinité. » (Livre III, de *l'Esprit pur*, part. II.)

Voilà les propres paroles de Malebranche. Or si nous ne pouvons avoir des perceptions que dans Dieu, nous ne pouvons donc avoir de sentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne sommes que des modi-

fications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une seule substance. Voilà le spinosisme, le stratonisme tout pur. Et Malebranche pousse les illusions qu'il se fait à lui-même jusqu'à vouloir autoriser son système par des passages de saint Paul et de saint Augustin.*

Je ne dis pas que ce savant prêtre de l'Oratoire fût spinosiste, à Dieu ne plaise! je dis qu'il servait d'un plat dont un spinosiste aurait mangé très-volontiers. On sait que depuis il s'entretint familièrement avec le Verbe. Eh! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le Saint-Esprit? Mais comme il n'y avait personne en fiers dans la conversation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'est dit; nous nous contentons de plaindre l'esprit humain, de gémir sur nous-mêmes, et d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence (1772).

^m Il faut avouer que ce système, qui suppose que l'Être tout-puissant et tout bon a créé exprès des millions de milliards d'êtres raisonnables et sensibles, pour en favoriser quelques douzaines, et pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toujours un peu brutal à qui-conque a des mœurs douces (1772).

ⁿ Notre âme étant simple (car on suppose que son existence et sa simplicité sont prouvées), elle peut résider dans l'étoile du nord ou du petit Chien, et notre corps végéter sur ce globe. L'âme a des idées haut, et notre corps fait ici les fonctions correspondantes à ces idées, à peu près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les gestes; ou plutôt l'âme est l'horloge, et le corps sonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela sérieusement; et l'inventeur de ce système est celui qui a disputé contre Newton, et qui peut même avoir eu raison sur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être physique étant composé doit être un résultat d'êtres simples; car dire qu'il est fait d'êtres composés, c'est ne rien dire. Des *monades* sans parties et sans étendue font donc l'étendue et les parties; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles constituent des corps qui ont figure et mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être différente d'une autre, sans quoi ce serait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir du rapport avec toutes les autres, parcequ'il y a entre les corps dont ces *monades* font l'assemblage une union nécessaire. Ces rapports entre ces *monades* simples, *inétendues*, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raison pour laquelle une *monade*, ayant des rapports avec une de ses compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque *monade* voit donc toutes les autres, et par conséquent est un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'est enseigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton (1772).

^o On a fait assez connaître l'idée d'aller disséquer des cervelles de Patagons, pour voir la nature de l'âme; d'examiner les songes, pour savoir comment on pense dans la veille; d'enduire les malades de poix résine, pour empêcher l'air de nuire; de creuser un trou jusqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'est que ces folies ont causé des querelles et des infortunes (1772).

^p On connaît aussi le système vraisemblable par lequel la mer a formé les montagnes, et la terre est de verre; mais celui-là n'a encore rien de funeste. Certes ceux qui ont inventé la charrue, la navette, et les pou-

lies, étaient des dieux bienfesants, en comparaison de tous ces rêveurs; et il est vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les systèmes de Cudworth, de Wiston, de Burnet, et de Wodward. Car ces systèmes n'ont appris aucune vérité, et n'ont fait aucun plaisir; mais l'opéra des *Gueux* et le *Déserteur* ont fait passer très agréablement le temps à plus de cent mille hommes (1772).

q Charniers des Saints-Innocents, belle place de Paris, près du Palais-Royal, et non loin du Louvre. C'est là qu'on enterre tous les gueux, au lieu de les porter hors de la ville, comme on fait partout ailleurs. On y voit plusieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuisinières à leurs amants, et les critiques des pièces nouvelles. On y a travaillé long-temps à l'*Année littéraire*. Il y a le style à cinq sous, et le style à dix sous.

Qu'on écrive les *Imaginations de M. Ousle*, les *Mémoires d'un homme de qualité*, les *Soliloques d'une âme dévote*; que l'on condamne les idées innées, et que l'on condamne ensuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au public les lettres de Thérèse à Sophie, ou qu'on dise en mauvais latin * « que la vraie religion a été, selon la variété du temps, variée et « diverse quant à sa forme et quant à la clarté de la révélation, et que « cependant elle a toujours été la même depuis Adam quant à ce qui appartient à la substance; » que ces belles choses, dis-je, partent des charniers Saints-Innocents, ou de l'imprimerie de la veuve Simon, cela est bien égal : *imitons le bon Dieu, qui n'en a fait que rire.*

Concluons surtout qu'une nation qui s'amuse continuellement de tant de sottises doit être une nation extrêmement opulente et extrêmement heureuse, puisqu'elle est si oisive (1772).

* *Veram religionem, etsi quantum ad sui formam et revelationis perspicuitatem*, etc., page 21 d'un livre latin rempli de solécismes et de barbarismes, imputé faussement à la Sorbonne; il est intitulé *Determinatio sacre facultatis Parisiensis in libellum cui titulus Belsaire; Parisiis, 1767*: Censure de la faculté de théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre *Bélisaire*; à Paris 1767, chez la veuve Simon, etc. (Voyez la note des *Trois Empereurs en Sorbonne*, page 155.)

Voyez aussi *Les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés, par un bachelier ubiquiste.* (1772.)

— L'auteur de cet ouvrage (Turgot) était véritablement bachelier en théologie, mais ayant renoncé à cette science, il était devenu un des plus grands philosophes et un des premiers hommes d'État de l'Europe. On appelle *ubiquiste* un docteur ou licencié de la faculté de Paris, qui n'est ni moine ni associé aux maisons de Sorbonne et de Navarre. K.

LES CABALES.

1772.

« Barbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues?
S'agit-il d'un emploi de fermier général,
Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal?

Étes-vous au conclave ? aspirez-vous au trône ^a
 Où l'on dit qu'autrefois monta Simon Barjone ?
 Ça , que prétendez-vous ? » « De la gloire. » « Ah , gredin !
 Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain ?
 Sais-tu ce qu'il coûta de périls et de peines
 Aux Condés , aux Sullys , aux Colberts , aux Turennes ,
 Pour avoir une place au haut du mont sacré ,
 De sultan Moustapha pour jamais ignoré ?
 Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnasse
 Eût pu , dans son borbier , s'enfler de tant d'audace. »

« Monsieur , écoutez-moi : j'arrive de Dijon ,
 Et je n'ai ni logis , ni crédit , ni renom.
 J'ai fait de méchants vers , et vous pouvez bien croire
 Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire ;
 Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
 Dans ce noble métier l'ami Fréron m'instruit,
 Monsieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les dames ;
 Avec deux beaux esprits nous ourdissons nos trames.
 Nous serons dans un mois l'un de l'autre ennemis ;
 Mais le besoin présent nous tient encore unis.
 Je me forme sous eux dans le bel art de nuire :
 Voilà mon seul talent ; c'est la gloire où j'aspire. »

Laissons là de Dijon ce pauvre garnement ^b ,
 Des bâtards de Zoïle imbécile instrument ;
 Qu'il coure à l'hôpital , où son destin le mène.

Allons nous réjouir aux jeux de Melpomène...
 Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre opposés :
 Léon dix et Luther étaient moins divisés.
 L'un claque , l'autre siffle ; et l'autre du parterre ^c ,
 Et les cafés voisins , sont le champ de la guerre.

Je vais chercher la paix au temple des chansons.
 J'entends crier : « Lulli , Campra , Rameau , Bouffons ^d ,
 Étes-vous pour la France ou bien pour l'Italie ? »
 « Je suis pour mon plaisir , messieurs. Quelle folie

Vous tient ici debout sans vouloir écouter ?
Ne suis-je à l'Opéra que pour y disputer ? »

Je sors , je me dérobe aux flots de la cohue ;
Les laquais assemblés cabalaient dans la rue.
Je me sauve avec peine aux jardins si vantés
Que la main de le Nostre avec art a plantés.

D'autres fous à l'instant une troupe m'arrête.
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête...
« Avez-vous lu sa pièce ? il tombe , il est perdu ;
Par le dernier journal je le tiens confondu. »
« Qui ? de quoi parlez-vous ? d'où vient tant de colère ?
Quel est votre ennemi ? » « C'est un vil téméraire ,
Un rimeur insolent qui cause nos chagrins :
Il croit nous égaler en vers alexandrins. »
« Fort bien : de vos débats je conçois l'importance. »

Mais un gros de bourgeois vers ce côté s'avance.
« Choisissez , me dit-on , du vieux ou du nouveau. »
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau ,
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance ;
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle et le vieux Testament.
Un jeune candidat , de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coiffure ° ,
Me dit d'un ton de maître , avec peine adouci :
« Ce sont nos parlements dont il s'agit ici ;
Lequel préférez-vous ? » « Aucun d'eux , je vous jure.
Je n'ai point de procès , et , dans ma vie obscure ,
Je laisse au roi mon maître , en pauvre citoyen ,
Le soin de son royaume , où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits , dans leur troisième étage ,
N'ayant pu gouverner leur femme et leur ménage ^f ,
Se sont mis , par plaisir , à régir l'univers.
Sans quitter leur grenier , ils traversent les mers ;
Ils raniment l'État , le peuplent , l'enrichissent :

Leurs marchands de papiers sont les seuls qui gémissent.
 Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
 M'apprenne, pour dix sous, mon devoir et ma loi.
 Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
 Sur mes biens écornés je règle mes dépenses ;
 Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès ;
 Ses fertiles trésors garnissent mes guérets.
 La campagne, en tout temps, par un travail utile,
 Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
 On est un peu fâché ; mais qu'y faire?... Obéir.
 A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ? »
 « Mais, monsieur, des Capets les lois fondamentales,
 Et le grenier à sel, et les cours féodales,
 Et le gouvernement du chancelier Duprat ! »
 « Monsieur, je n'entends rien aux matières d'État :
 Ma loi fondamentale est de vivre tranquille.
 La Fronde était plaisante^s, et la guerre civile
 Amusait la grand'chambre et le coadjuteur.
 Barricadez-vous bien ; je m'enfuis ; serviteur. »

A peine ai-je quitté mon jeune énergumène,
 Qu'un groupe de savants m'enveloppe et m'entraîne.
 D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part...
 « Je vous goûtai, dit-il, lorsque de Saint-Médard^h
 Vous crayonniez gaiement la cabale grossière,
 Gambadant pour la grâce au coin d'un cimetière ;
 Les billets au porteur des chrétiens trépassés ;
 Les fils de Loyola sur la terre éclipsés.
 Nous applaudîmes tous à votre noble audace,
 Lorsque vous nous prouviez qu'un maroufle à besace,
 Dans sa crasse orgueilleuse à charge au genre humain,
 S'il eût bêché la terre, eût servi son prochain.
 Jouissez d'une gloire avec peine achetée ;
 Acceptez à la fin votre brevet d'athée. »
 « Ah ! vous êtes trop bon : je sens au fond du cœur
 Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
 Il est vrai, j'ai raillé Saint-Médard et la bulle ;

Mais j'ai sur la nature encor quelque scrupule.
 L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
 Que cette horloge existe, et n'ait point d'horlogerⁱ.
 Mille abus, je le sais, ont régné dans l'Église;
 Fleury le confesseur en parle avec franchise^j.
 J'ai pu de les siffler prendre un peu trop de soin :
 Eh ! quel auteur, hélas ! ne va jamais trop loin ?
 De saint Ignace encore on me voit souvent rire ;
 Je crois pourtant un Dieu, puisqu'il faut vous le dire. »
 « Ah, traître ! ah, malheureux ! je m'en étais douté.
 Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
 Alors que de Maillet insultant la mémoire^k,
 Du monde qu'il forma tu combattis l'histoire...
 Ignorant, vois l'effet de mes combinaisons :
 Les hommes autrefois ont été des poissons ;
 La mer de l'Amérique a marché vers le Phase ;
 Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucase :
 Nous te l'avions appris, mais tu t'es éloigné
 Du vrai sens de Platon, par nous seuls enseigné.
 Lâche ! oses-tu bien croire une essence suprême ? »
 « Mais, oui. » « *De la nature* as-tu lu le *Système* ?
 Par ses propos diffus n'es-tu pas foudroyé ?
 Que dis-tu de ce livre ? » « Il m'a fort ennuyé^l. »
 « C'en est assez, ingrat : ta perfide insolence
 Dans mon premier concile aura sa récompense.
 Va, sot adorateur d'un fantôme impuissant,
 Nous t'avions jusqu'ici préservé du néant ;
 Nous t'y ferons rentrer, ainsi que ce grand Être
 Que tu prends bassement pour ton unique maître.
 De mes amis, de moi, tu seras méprisé. »
 « Soit. » « Nous insultons à ton génie usé. »
 « J'y consens. » « Des fatras de brochures sans nombre
 Dans ta bière à grands flots vont tomber sur ton ombre. »
 « Je n'en sentirai rien. » « Nous t'abandonnerons
 Aux puissants Langlevieux, aux immortels Frérons^m. »
 « Ah ! bachelier du diable, un peu plus d'indulgence :

Nous avons, vous et moi, besoin de tolérance.
 Que deviendrait le monde et la société,
 Si tout, jusqu'à l'athée, était sans charité?
 Permettez qu'ici-bas chacun fasse à sa tête.
 J'avouerai qu'Épicure avait une âme honnête,
 Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
 Lucrèce avait du bon, Cicéron valait mieux.
 Spinoza pardonnait à ceux dont la faiblesseⁿ
 D'un moteur éternel admirait la sagesse.
 Je crois qu'il est un Dieu; vous osez le nier :
 Examinons le fait sans nous injurier.

« J'ai désiré cent fois, dans ma verte jeunesse,
 De voir notre saint-père, au sortir de la messe,
 Avec le grand-lama dansant en cotillon;
 Bossuet le funèbre embrassant Fénelon;
 Et, le verre à la main, le Tellier et Noailles
 Chantant chez Maintenon des couplets dans Versailles.
 Je préférais Chaulieu, coulant en paix ses jours
 Entre le dieu des vers et celui des amours,
 A tous ces froids savants dont les vieilles querelles
 Traînaient si pesamment les dégoûts après elles.

« Des charmes de la paix mon cœur était frappé;
 J'espérais en jouir : je me suis bien trompé.
 On cabale à la cour, à l'armée, au parterre;
 Dans Londres, dans Paris, les esprits sont en guerre;
 Ils y seront toujours. La Discorde autrefois,
 Ayant brouillé les dieux, descendit chez les rois;
 Puis dans l'Église sainte établit son empire,
 Et l'étendit bientôt sur tout ce qui respire.
 Chacun vantait la paix, que partout on chassa.
 On dit que seulement par grace on lui laissa
 Deux asiles fort doux : c'est le lit et la table.
 Puisse-t-elle y fixer un règne un peu durable !
 L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons;
 Cabalons pour Chloris, et fessons des chansons. »

NOTES.

^a Ce trône est très-respectable. Il est sans doute l'objet d'une louable émulation. Simon, fils de Jones, nommé Céphas ou Pierre, est un très-grand saint; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait avait défendu expressément à tous ses envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, et avait déclaré que qui voudrait être le premier serait le dernier. Les choses sont changées; et dans la suite des temps le trône devint la récompense de l'humilité passée (1772).

^b Ce garnement de Dijon est un nommé Clément, maître de quartier dans un collège de Dijon, qui a fait un livre contre MM. de Saint-Lambert, Delille, de Watelet, Dorat, et plusieurs autres personnes. L'auteur des *Cabales* fut maltraité dans ce livre, où règne un air de suffisance, un ton décisif et tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, et qui est le comble de l'insolence et du ridicule dans un jeune provincial sans expérience et sans génie (1772). — Il s'est couvert d'opprobre par des libelles aussi affreux qu'absurdes, que la police n'a pas punis, parcequ'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont composé de tels libelles pour vivre, comme Clément, la Beaumelle, Sabatier natif de Castres, ressemblent précisément au *Pauvre Diable*, qui est si naturellement peint dans la pièce de ce nom. Il n'est point de vie plus déplorable que la leur (1775).

^c C'est principalement au parterre de la Comédie-Française, à la représentation des pièces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'empyement. Le parti qui fronde l'ouvrage et le parti qui le soutient se rangent chacun d'un côté. Les émissaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, et leur disent : Venez-vous pour siffler? mettez-vous là : venez-vous pour applaudir? mettez-vous ici. On a joué quelquefois aux dès la chute ou le succès d'une tragédie nouvelle au café de Procope. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, et n'ont pas peu servi à décréditer un spectacle qui avait fait si longtemps la gloire de la nation (1772).

^d La même manie a passé à l'Opéra, et a été encore plus tumultueuse. Mais les cabales au Théâtre-Français ont un avantage que les cabales de l'Opéra n'ont pas; c'est celui de la satire raisonnée. On ne peut à l'Opéra critiquer que des sons : quand on a dit : Cette chaconne, cette loure me déplaît, on a tout dit. Mais à la Comédie on examine des idées, des raisonnements, des passions, la conduite, l'exposition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, et de conséquence en conséquence, que vous êtes un sot qui avez voulu avoir de l'esprit, et qui avez assemblé quinze cents personnes pour leur prouver que vous en savez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent est, sans le savoir, un peu jaloux de vous; il est en droit de vous critiquer, et vous êtes en droit de lui répondre. Le seul malheur est que vous êtes trop souvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de musique; il n'y a que le potier qui soit jaloux du potier, et le musicien du musicien, disait Hésiode. Il y faut seulement ajouter encore les partisans du musicien; mais ceux-là sont ennemis, et ne sont point jaloux. Dans les talents de l'esprit, au con-

traire, tout le monde est jaloux en secret; et voilà pourquoi tous les gens de lettres, méprisés quand ils n'ont pas réussi, ont été persécutés dès qu'ils ont eu de la réputation (1772.)

^e Il n'y a pas longtemps que les jeunes conseillers allaient au tribunal les cheveux étalés et poudrés de blanc, ou blanc poudrés (1772).

^f L'Europe est pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie ou de quelque État voisin. Ils présentent aux ministres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de temps; et en attendant ils demandent une aumône qu'on leur refuse. Bois-Guillebert, qui écrivit contre le grand Colbert, s'était ruiné. Celui qui a imprimé le *Moyen d'enrichir l'État*, sous le nom du comte de Boulainvilliers, est mort à l'hôpital. Le petit la Jonchère, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Telles sont les gens qui enseignent l'art de s'enrichir par le commerce après avoir fait banqueroute, et ceux qui font le tour du monde sans sortir de leur cabinet, et ceux qui, n'ayant jamais possédé une charrue, remplissent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne subsiste presque plus que d'infâmes plagiatés ou de libelles. Jamais cette profession si belle n'a été ni si universelle ni si avilie (1772).

^g La Fronde en effet était fort plaisante, si l'on ne regarde que ses ridicules. Le président le Cogneux, qui chasse de chez lui son fils le célèbre Bachaumont, conseiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, et qui fait mettre ses chevaux dans la rue; Bachaumont qui lui dit : Mon père, mes chevaux n'ont pas opiné, et qui, de raillerie en raillerie, fait boire son père à la santé du cardinal Mazarin, proscrit par le parlement; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le servir dans la guerre civile, et qui, trouvant un de ses camarades chez ce prélat, lui dit : Il n'est pas juste que les deux plus grands fous du royaume servent sous le même drapeau, il faut se partager, je vais chez le cardinal Mazarin; et qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu se joindre : ce même coadjuteur qui prêche, et qui fait pleurer des femmes; un de ses convives qui leur dit : Mesdames, si vous saviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage; ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, et le peuple qui crie : C'est son bréviaire ! et toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, et les bons mots, et les chansons qui ne finissaient point; tout cela serait bon sans doute pour un opéra-comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les scélératesses, les assassinats, les crimes de toute espèce dont ces plaisanteries étaient accompagnées, formaient un mélange hideux des horreurs de la Ligue et des farces d'Arlequin. Et c'étaient des gens graves, des *patres conscripti* qui ordonnaient ces abominations et ces ridicules. Le cardinal de Retz dit, dans ses Mémoires, « que le parlement faisait par des arrêts la guerre civile, qu'il aurait condamnée lui-même par les arrêts les plus sanglants. »

L'auteur que je commente avait peint cette guerre de singes dans le *Siècle de Louis XIV*; un de ces magistrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, se croyaient en droit de parler orgueilleusement aux lettrés, écrivit à l'auteur que messieurs pourraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit : « Un empereur de la Chine dit un jour à l'historiographe de

« l'empire : Je suis averti que vous mettez par écrit mes fautes ; tremblez. L'historiographe prit sur-le-champ des tablettes. Qu'osez-vous écrire là ? — C'est que votre majesté vient de me dire. L'empereur se recueillit, et dit : Écrivez tout, mes fautes seront réparées. » (1772).

^h On connaît le fanatisme des convulsions de Saint-Médard, qui durèrent si longtemps dans la populace, et qui furent entretenues par le président Dubois, le conseiller Carré, et d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de superstitions plus affreuses, mais jamais il n'y en eut de plus sotte et de plus avilissante. L'histoire des billets de confession et l'expulsion des jésuites succédèrent bientôt à ces facéties. Observez surtout que nous avons une liste de miracles opérés par ces malheureux, signée de plus de cinq cents personnes. Les miracles d'Esculape, ceux de Vespasien, et d'Apollonius de Thyane, etc., n'ont pas été plus authentiques (1772).

ⁱ Si une horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême ? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre ne porte pas l'empreinte de celui que Platon appelait l'éternel géomètre ? Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur et une unité de dessein qui doivent à la fois nous ravir en admiration, et atterrer notre esprit. Non-seulement ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre ; non-seulement il est né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre ; mais sa vie a un rapport immédiat avec la nature entière, avec tous les éléments, avec tous les astres dont la lumière se fait sentir à lui. Le soleil le réchauffe, et les rayons qui partent de Sirius, à quatre cent millions de lieues au delà du soleil, pénètrent dans ses petits yeux, selon toutes les règles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité et unité de dessein qui démontrent un fabricant intelligent, immense, unique, incompréhensible, qu'on nous démontre donc le contraire ; mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. Platon, Newton, Locke, ont été frappés également de cette grande vérité. Ils étaient théistes, dans le sens le plus rigoureux et le plus respectable.

Des objections ! on nous en fait sans nombre : des ridicules ! on croit nous en donner en nous appelant cause-finaliers ; mais des preuves contre l'existence d'une intelligence suprême, on n'en a jamais apporté aucune. Spinosa lui-même est forcé de reconnaître cette intelligence ; et Virgile avant lui, et après tant d'autres, avait dit : *Mens agit molem*. C'est ce *Mens agit molem* qui est le fort de la dispute entre les athées et les théistes, comme l'avoue le géomètre Clarke dans son livre de l'existence de Dieu ; livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond et le plus serré que nous ayons sur cette matière, livre auprès duquel ceux de Platon ne sont que des mots, et auquel je ne pourrais préférer que le naturel et la candeur de Locke (1772).

^j Fleury, célèbre par ses excellents discours, qui sont d'un sage écrivain et d'un citoyen zélé, connu aussi par son *Histoire ecclésiastique*, qui ressemble trop en plusieurs endroits à la *Légende dorée* (1772).

^k Ce consul Maillet fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter Dieu, et créer un monde avec la parole. C'est lui qui, abusant de l'histoire de quelques bouleversements avérés, arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, et que les

poissons avaient été changés en hommes. Aussi quand on a imprimé son livre, on n'a pas manqué de le dédier à Cyrano de Bergerac (1772).

¹ Il y a des morceaux éloquents dans ce livre; mais il faut avouer qu'il est diffus et quelquefois déclamateur; qu'il se contredit, qu'il affirme trop souvent ce qui est en question, et surtout qu'il est fondé sur de prétendues expériences dont la fausseté et le ridicule sont aujourd'hui reconnus, et sifflés de tout le monde. Tenons-nous-en à ce dernier article, qui est le plus palpable de tous. C'est cette fameuse transmutation qu'un pauvre jésuite anglais, nommé Needham, crut avoir faite, de jus de mouton et de blé pourri, en petites anguilles, lesquelles produisaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On disait au jésuite Needham que cela n'était bon que du temps d'Aristote, de Gamaliel, de Flavien-Josèphe, et de Philon, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, et que le limon d'Égypte formait des rats. Il répondit que notre Sauveur lui-même et ses apôtres avaient dit plusieurs fois qu'il faut que le blé pousse et meure pour lever et pour produire, et que par conséquent son blé pourri et son jus de mouton fesaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui répliquer que Jésus-Christ daignait se conformer aux idées fausses et grossières des paysans galiléens, ainsi qu'il daignait se vêtir à leur mode, parler leur langage, et observer tous leurs rites; mais que la sagesse incarnée devait bien savoir que rien ne peut naître sans germe; que son système était aussi dangereux qu'extravagant; que si on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoir se passer de Dieu, et que les athées s'empareraient de la place. Needham n'en démordait point; et, aussi mauvais raisonneur que mauvais chimiste, il persista longtemps à se croire créateur d'anguilles; de sorte que, par une étrange bizarrerie, un jésuite se servait des propres paroles de Jésus-Christ pour établir son opinion ridicule, et les athées se servaient de l'ignorance et de l'opiniâtreté d'un jésuite pour se confirmer dans l'athéisme. On citait partout la découverte de Needham. Un des plus intrépides athées m'assurait que dans la ménagerie du prince Charles à Bruxelles, il y avait un lapin qui faisait tous les mois des enfants à une poule. Enfin l'expérience du jésuite fut reconnue pour ce qu'elle était; et les athées furent obligés de se pourvoir ailleurs (1772).

^m C'est ce même Langlevieux La Beaumelle, dont il est parlé dans les notes sur l'épître à M. Dalember, et ailleurs.

Ce même homme s'est depuis associé avec Fréron; et, malgré tant d'horreurs et tant de bassesses, il a surpris la protection d'une personne respectable qui ignorait ses excès ridicules; mais *oportet cognosci malos*.

Nous ajouterons à cette note que Boileau attaqua toujours des personnes dont il n'avait pas le moindre sujet de se plaindre, et que notre auteur s'est toujours borné à repousser les injures et les calomnies des Rollets de son temps. Il y avait deux partis à prendre: celui de négliger les impostures atroces que la Beaumelle a vomies pendant vingt ans, et celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juste et plus convenable.

C'est rendre un service essentiel à plus de cent familles, de faire connaître le vil scélérat qui a osé les outrager.

Les ministres d'État, et tous ceux qui sont chargés de maintenir l'ordre public, doivent savoir que ces libelles méprisables sont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord; qu'il y en a de toute espèce; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liège; que la faim et la malice produisent tous les jours de ces ouvrages infâmes, écrits quelquefois avec assez d'artifice; que la curiosité les dévore; qu'ils font pendant un temps une impression dangereuse; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces scandales; et que plus la langue française a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un si coupable usage, et qui se rendent si indignes de leur patrie (1772).

" Baruch Spinoza, théologien, circonspect, et fort honnête homme; nous l'appelons ici Baruch, parce que c'est son véritable nom; on ne lui a donné celui de Benoit que par erreur; il ne fut jamais baptisé. Nous avons fait une note plus longue sur ce sophiste à la suite du petit poëme sur les *Systèmes* (1772).

— Vers 1771, les querelles sur les deux parlements, les révolutions du ministère, et les disputes sur la cause universelle, augmentèrent le nombre des ennemis de M. de Voltaire; les philosophes parurent un moment vouloir s'unir aux prêtres contre lui; mais cette division entre des hommes qui devaient rester toujours unis, pour défendre la cause de la raison et de l'humanité, ne fut point durable. C'est à cette querelle passagère que M. de Voltaire fait allusion à la fin des *Cabales*. K.

LA TACTIQUE ¹.

1773.

J'étais lundi passé chez mon libraire Caille ²,
 Qui, dans son magasin, n'a souvent rien qui vaille.
 « J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
 Nécessaire aux humains, et sage autant que beau.
 C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique;
 Il fait seul nos destins : prenez, c'est la *Tactique*. »

« *La Tactique!* lui dis-je : hélas ! jusqu'à présent
 J'ignorais la valeur de ce mot si savant. »

« Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,

¹ Cette pièce, comme on sait, blessa vivement le roi de Prusse. (*Éd.*)

² Le libraire Caille, dont il est ici question, était de Genève, et y habitait : piqué du second vers, où il est accusé de n'avoir *souvent rien qui vaille*, il fit afficher qu'il ne vendait que les ouvrages de M. de Voltaire. (*Note de M. Beuchot.*)

Veut dire le grand art , ou l'art par excellence ^a ,
Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux. *

J'achetai sa *Tactique* , et je me crus heureux.
J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie ,
D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie ,
De cultiver mes goûts , d'être sans passion ,
D'asservir mes desirs au joug de la raison ,
D'être juste envers tous , sans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi , je lis ; je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.
Mes amis , c'était l'art d'égorger son prochain.

J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre ^b
Pétrit , pour s'amuser , du soufre et du salpêtre ;
Qu'un énorme boulet , qu'on lance avec fracas ,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas ;
Que d'un tube de bronze aussitôt la mort vole
Dans la direction qui fait la parabole ^c ,
Et renverse , en deux coups prudemment ménagés ,
Cent automates bleus , à la file rangés.
Mousquet , poignard , épée ou tranchante ou pointue ,
Tout est bon , tout va bien , tout sert , pourvu qu'on tue.

L'auteur , bientôt après , peint des voleurs de nuit ,
Qui , dans un chemin creux , sans tambour et sans bruit ,
Discrètement chargés de sabres et d'échelles ,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles ;
Puis , montant lestement aux murs de la cité ,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté ,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes ,
Poignent les maris , couchent avec les dames ,
Écrasent les enfants , et , las de tant d'efforts ,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin , on les mène à l'église
Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entreprise ,
Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui ,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui ,

Qu'on ne peut ni voler, ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.

Étrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez monsieur Caille, encore épouventé ;
Je lui rends son volume, et lui dis en colère :
« Allez, de Belzébut détestable libraire !
Portez votre *Tactique* au chevalier de Tot ;
Il fait marcher les Tures au nom de Sabaoth.
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens instruit les infidèles.
Allez, adressez-vous à monsieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout sanglants de Bender et d'Azof ;
A Frédéric surtout offrez ce bel ouvrage,
Et soyez convaincu qu'il en sait davantage.
Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur^d ;
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur ;
Plus adroit meurtrier que Gustave et qu'Eugène.
Allez ; je ne crois pas que la nature humaine
Sortit (je ne sais quand) des mains du Créateur,
Pour insulter ainsi l'éternel bienfaiteur,
Pour montrer tant de rage et tant d'extravagance.
L'homme, avec ses dix doigts, sans armes, sans défense,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la nécessité rendait déjà si courts.
La goutte avec sa craie, et la glaire endureie
Qui se forme en cailloux au fond de la vessie,
La fièvre, le catarrhe, et cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encor plus dangereux,
Aurient suffi sans doute au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.

« Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus
Jusqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus^e :
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, et je les donne au diable. »

En m'expliquant ainsi, je vis que dans un coin

Un jeune curieux m'observait avec soin.
 Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes ,
 De son grade à la guerre éclatants interprètes ;
 Ses regards assurés , mais tranquilles et doux ,
 Annonçaient ses talents sans marquer de courroux :
 De *la Tactique* , enfin , c'était l'auteur lui-même.

« Je conçois , me dit-il , la répugnance extrême
 Qu'un vieillard philosophe , ami du monde entier ,
 Dans son cœur attendri se sent pour mon métier :
 Il n'est pas fort humain , mais il est nécessaire.
 L'homme est né bien méchant : Caïn tua son frère ,
 Et nos frères les Huns , les Francs , les Visigoths ,
 Des bords du Tanaïs accourant à grands flots ,
 N'auraient point désolé les rives de la Seine ,
 Si nous avions mieux su la tactique romaine.
 Guerrier , né d'un guerrier , je professe aujourd'hui
 L'art de garder son bien , non de voler autrui.
 Eh quoi ! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre !
 Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
 Vos arbres , vos moissons , vos granges , vos châteaux ?
 Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
 Il est , n'en doutez point , des guerres légitimes ,
 Et tous les grands exploits ne sont pas de grands crimes.
 Vous-même , à ce qu'on dit , vous chantiez autrefois
 Les généreux travaux de ce cher Béarnois ;
 Il soutenait le droit de sa naissance auguste :
 La Ligue était coupable , Henri quatre était juste.
 Mais , sans vous retracer les faits de ce grand roi ,
 Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoy ,
 Quand la colonne anglaise , avec ordre animée ,
 Marchait à pas comptés à travers notre armée ?
 Trop fortuné badaud !... dans les murs de Paris
 Vous fesiez , en riant , la guerre aux beaux esprits ;
 De la douce Gaussin le centième idolâtre ,
 Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre

Et vous jugiez en paix les talents des acteurs.
 Hélas ! qu'auriez-vous fait , vous , et tous les auteurs ;
 Qu'aurait fait tout Paris , si Louis , en personne ,
 N'eût passé , le matin , sur le pont de Calonne ;
 Et si tous vos césars à quatre sous par jour
 N'eussent bravé l'Anglais , qui partit sans retour ?
 Vous savez quel mortel , amoureux de la gloire ,
 Avec quatre canons ramena la victoire.
 Ce fut au prix du sang du généreux Grammont ,
 Et du sage Lutteurs , et du jeune Craon ,
 Que de vos beaux esprits les bruyantes cohues
 Composaient les chansons qui couraient dans les rues ;
 Ou qu'ils venaient gaiement , avec un ris malin ,
 Siffler *Sémiramis* , *Méropé* , et l'*Orphelin*.
 Ainsi que le dieu Mars , Apollon prend les armes.
 L'Église , le barreau , la cour , ont leurs alarmes.
 Au fond d'un galetas , Clément et Savatier ^f
 Font la guerre au bon sens sur des tas de papier.
 Souffrez donc qu'un soldat prenne au moins la défense
 D'un art qui fit longtemps la grandeur de la France ,
 Et qui des citoyens assure le repos. »

Monsieur Guibert se tut après ce long propos :
 Moi , je me tus aussi , n'ayant rien à redire.
 De la droite raison je sentis tout l'empire ;
 Je conçus que la guerre est le premier des arts ,
 Et que le peintre heureux des Bourbons , des Bayards ^s ,
 En dictant leurs leçons , était digne peut-être
 De commander déjà dans l'art dont il est maître.

Mais , je vous l'avouerai , je formai des souhaits
 Pour que ce beau métier ne s'exercât jamais ,
 Et qu'enfin l'équité fit régner sur la terre
 L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre ^h.

NOTES.

^a *Tactique* vient originairement du verbe *tasso*, j'arrange. *Tactique* est proprement l'art d'aller par rangs; c'est l'arrangement des troupes. C'est ce qui fit que Pyrrhus, en voyant le camp des Romains, ne les trouva pas si barbares (1775).

^b On ne sait encore qui employa le premier les canons dans les batailles et dans les sièges. Une invention qui a changé entièrement l'art de la guerre, dans toute la terre connue, méritait plus de recherches; mais presque toutes les origines sont ignorées. Qui le premier inventa un bateau? qui imagina de plier une branche de frêne, de l'assujettir avec une corde faite d'un intestin d'animal, et d'y ajuster une verge garnie d'un os ou d'un fer pointu à un bout, et de quatre plumes à l'autre bout? qui inventa la navette, les fours, les moulins? De cette prodigieuse multitude d'arts qui secourent notre vie ou qui la détruisent, il n'y en a pas un dont l'inventeur soit connu. C'est que personne n'inventa l'art entier. Les architectes ne sont venus que des milliers de siècles après les cavernes et les huttes.

Les Chinois connaissaient la poudre inflammable, et la faisaient servir à leurs divertissements ingénieux, à leurs fêtes, deux mille ans avant que les jésuites Shall et Verbiest fondissent du canon pour les conquérants tartares, vers l'an 1630. Ce furent donc deux religieux allemands qui enseignèrent l'usage de l'artillerie dans cette vaste partie du monde, comme ce fut, dit-on, un autre Allemand, nommé Schwartz, ou moine noir, qui trouva le secret de la poudre inflammable au quatorzième siècle, sans qu'on ait jamais su l'année de cette invention.

On a prétendu que Roger Bacon, moine anglais, antérieur d'environ cent années au moine allemand, était le véritable inventeur de la poudre. Nous avons rapporté ailleurs les paroles de ce Roger, qui se trouvent dans son *Opus majus*, page 454, grande édition d'Oxford..... « Nous avons une preuve des explosions subites dans ce jeu d'enfants qu'on a fait par tout le monde. On enfonce du salpêtre dans une balle de la grosseur d'un pouce, et on la fait crever avec un bruit si violent qu'elle surpasse le rugissement du tonnerre, et il en sort une plus grande exhalaison de feu que celle de la foudre. »

Il y a bien loin sans doute de cette petite boule de simple salpêtre à notre artillerie, mais elle a pu mettre sur la voie.

Il paraît qu'il est très-faux que les Anglais eussent employé le canon dans leur victoire de Crécy en 1346, et dans celle de Poitiers dix ans après. Les actes de la Tour de Londres, recueillis par Rymer, en diraient quelque chose.

Plusieurs de nos historiens ont assuré qu'il existe encore, dans la ville d'Amberg du haut Palatinat, un canon fondu en 1301, et que cette date est encore gravée sur la culasse.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

On écrivait et on imprimait à Paris cette erreur avec tant d'assurance, que je fis écrire à M. le comte de Holstein de Bavière, gouverneur du pays d'Amberg. Il donna un certificat authentique qu'un fondeur de canons, nommé Martin, assez fameux pour son temps, était mort en 1501.

On mit un petit canon sur son tombeau, avec la date 1501. Il eut la bonté d'envoyer une copie figurée de l'inscription. Il est étonnant qu'on ait pris 1501 pour 1301 ; mais les historiens aiment l'antique et le merveilleux.

Je n'ai guère plus de foi à la bombarde de Froissart, qui avait plus de « cinquante pieds de long, et qui menoit si grande noise au decliquer, « qu'il sembloit que tous les diables d'enfer fussent en chemin. » C'était apparemment une espèce de baliste.

Je doute beaucoup encore du registre de Du Drach, trésorier des guerres en 1338 : « A Henri Faumechon, pour avoir poudre et autres choses nécessaires aux canons devant Puisguillaume. » Du Cange rapporte ce trait, mais il se borne à le rapporter. Il n'examine point s'il y avait alors des trésoriers des guerres. Il ne s'informe pas si on assiégea un Puisguillaume ou un Puisguilliem dans le Périgord. Il ne paraît pas qu'on ait fait le moindre exploit de guerre en Périgord en l'an 1338. Si l'on entend le petit hameau de Puisguillaume en Bourbonnais, on ne voit pas qu'il eût un château. Il faut donc douter, et c'est presque toujours le seul parti à prendre.

Ce qui paraît certain, c'est que trois moines ont contribué à détruire les hommes et les villes par l'artillerie ; et en ajoutant à ces trois moines les jésuites Shall et Verbiest, cela fera cinq (1775).

^c Lorsqu'on tire un boulet, ou qu'on lance une flèche horizontalement, elle tend à décrire une ligne droite ; mais la gravitation la fait descendre continuellement dans une autre ligne droite vers le centre de la terre, et de ces deux directions se compose la ligne courbe nommée *parabole*, à la lettre, *allant au-delà*. Si un canonnier s'occupait de toutes les propriétés de cette ligne courbe, il n'aurait jamais le temps de mettre le feu à son canon (1775).

^d Il s'est élevé sur ces vers une grande dispute. Les uns ont pris ces vers pour un reproche, les autres pour une louange. Il est clair qu'on ne peut faire un plus grand éloge d'un guerrier qu'en le mettant au-dessus du prince Eugène et du grand Gustave. On a dit que vouloir condamner cette comparaison, c'était vouloir faire une querelle d'Allemand (1775).

^e Le roi de Prusse a formé lui-même tous ses généraux (1775).

^f Voyez les notes sur le *Dialogue de Pégase et du Vieillard* (1775).

^g M. Guibert a fait une tragédie du *Connétable de Bourbon*, dans laquelle le chevalier Bayard dit des choses admirables (1775).

^h L'idée d'une paix perpétuelle entre tous les hommes est plus chimérique sans doute que le projet d'une langue universelle. Il est trop vrai que la guerre est un fléau contradictoire avec la nature humaine et avec presque toutes les religions ; et cependant un fléau aussi ancien que cette nature humaine, et antérieur à toute religion. Il est aussi difficile d'empêcher les hommes de se faire la guerre que d'empêcher les loups de manger des moutons.

La guerre est quelque chose de si exécrable, que plus nos nations barbares qui sont venues envahir, ensanglanter, ravager toute notre Europe, se sont un peu policées, plus elles ont adouci les horreurs que la guerre traînait après elle.

Ce n'est point assurément l'ouvrage immense de Grotius, sur le droit prétendu de la guerre et de la paix, qui a rendu les hommes moins féroces ; ce ne sont point ses citations de Carnéade, de Quintilien, de Por-

phyre, d'Aristote, de Juvénal, et du *Pentateuque*; ce n'est point parce qu'après le déluge il fut défendu de manger les animaux avec leur âme et leur sang, comme le rapporte Barbeirac son commentateur; ce n'est point, en un mot, par tous les arguments profondément frivoles de Grotius et de Puffendorf; c'est uniquement parce qu'on ne voit plus parmi nous des hordes sauvages et affamées sortir de leur pays pour en aller détruire un autre. Nos peuples ne font plus la guerre. Des rois, des évêques, des électeurs, des sénateurs, des bourgmestres, ont un certain terrain à défendre. Des hommes qui sont leurs troupeaux paissent dans ce terrain. Les maîtres ont pour eux la laine, le lait, la peau, et les cornes, avec quoi ils entretiennent des chiens armés d'un collier, pour garder le pré, et pour prendre celui du voisin dans l'occasion. Ces chiens se battent; mais les moutons, les bœufs, les ânes, ne se battent pas: ils attendent patiemment la décision, qui leur apprendra à quel maître leur lait, leur laine, leurs cornes, leur peau, appartiendront.

Quand le prince Eugène assiégeait Lille, les dames de la ville allèrent à la comédie pendant tout le siège; et dès que la capitulation fut faite, le peuple paya tranquillement à l'empereur ce qu'il payait auparavant au roi de France. Point de pillage, point de massacre, point d'esclavage, comme du temps des Huns, des Alains, des Visigoths, des Francs.

Le duc de Marlborough faisait garder très-soigneusement tous les domaines de ce Fénelon, archevêque de Cambrai, citoyen de toute l'Europe par son amour du genre humain; amour plus dangereux peut-être à sa cour que son amour de Dieu.

Quand les Français eurent remporté la célèbre victoire de Fontenoy, tous les habitants de Tournay et des environs s'empressèrent de loger chez eux les prisonniers blessés; tous eurent soin d'eux comme de leurs frères, et les femmes prodiguèrent tant de délicatesses sur leurs tables, que les médecins et les chirurgiens furent obligés de modérer cet excès de zèle, devenu dangereux.

A Rosbach, on vit le roi de Prusse lui-même acheter tout le linge d'un château voisin pour le service de nos blessés; et quand il les eut fait guérir, il les renvoya sur leur parole, en disant: « Je ne puis m'accoutumer à verser le sang des Français. »

Quelle humanité, quelle belle âme le prince héréditaire de Brunswick ne déploya-t-il pas, lorsqu'il reçut prisonnier à Crevell ce comte de Gisors, ce fils du maréchal de Belle-Isle, cet espoir du royaume, ce jeune homme si valeureux, si instruit, si aimable! Le prince de Brunswick ne sortit point d'auprès de son lit, et le baigna de larmes, en le voyant expirer entre ses bras. Il pleurait celui des Français auquel il ressemblait davantage.

Portons nos regards chez cette nation nouvelle qui naît tout d'un coup pour être l'émule des plus policées, et l'exemple des autres. Voyons un comte Alexis Orlof prendre un vaisseau turc chargé des femmes, des esclaves, des meubles, de l'or, de l'argent, des bijoux, du plus riche bacha de la Turquie, et lui renvoyer tout à Constantinople. Ce même bacha, quelque temps après, commande un corps d'armée contre les Russes; il s'avance hors des rangs avec un interprète, et demande à parler. « Avez-vous, dit-il, à votre tête un comte Orlof? — Non; que lui voudriez-vous? — Me jeter à ses pieds, » répliqua le Turc.

Pouvons-nous rien ajouter à ces traits, sinon l'accueil, les attentions nobles et délicates, les fêtes, les présents, les bienfaits, que reçurent les prisonniers turcs dans Pétersbourg, d'une impératrice qui leur enseignait la guerre, la politesse, et la générosité?

Nous ne voyons point de telles leçons dans Grotius. Il vous dit bien, dans son chapitre du *Droit de ravager*, que les Juifs étaient obligés de ravager au nom du Seigneur; mais il ne trouve chez le peuple saint aucun trait qui ressemble aux exemples profanes que nous venons de rapporter.

Voilà donc le dictame que l'humanité des grands cœurs répand sur les maux que fait la guerre: mais ces consolations divines nous démontrent que la guerre est infernale (1775).

DIALOGUE DE PÉGASE ET DU VIEILLARD.

1774.

PÉGASE.

Que fais-tu dans ces champs, au coin d'une mesure ?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, et je sers la nature;
Je défriche un désert, je sème, et je bâtis^a

PÉGASE.

Que je vois en pitié tes sens appesantis!
Que tes goûts sont changés, et que l'âge te glace!
Ne reconnais-tu plus ton coursier du Parnasse?
Monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi, dans son temps fut berger et maçon.

PÉGASE.

Oui; mais, rendu bientôt à sa grandeur première,
Dans les plaines du ciel il sema la lumière;
Il reprit sa guitare; il fit de nouveaux vers;
Des filles de Mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le dieu dont tu cites l'exemple:
Les doctes sœurs encor pourraient t'ouvrir leur temple;

Tu pourrais, dans la foule heureusement guidé,
Et suivant d'assez loin le sublime Vadé,
Retrouver une place au séjour du génie.

LE VIEILLARD.

Hélas ! j'eus autrefois cette noble manie.
D'un espoir orgueilleux honteusement déçu,
Tu sais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on bafoua mes grandes entreprises :
A peine j'abordai, les places étaient prises.
Le nombre des élus au Parnasse est complet ;
Nous n'avons qu'à jouir : nos pères ont tout fait :
Quand l'œillet, le narcisse, et les roses vermeilles,
Ont prodigué leur suc aux trompes des abeilles,
Les bourdons sur le soir y vont chercher en vain
Ces parfums épuisés qui plaisaient au matin.

Ton Parnasse d'ailleurs, et ta belle écurie,
Ce palais de la Gloire, est l'autre de l'Envie.
Homère, cet esprit si vaste et si puissant,
N'eut qu'un imitateur, et Zoïle en eut cent.

Je gravis avec peine à cette double cime
Où la mesure antique a fait place à la rime,
Où Melpomène en pleurs étale en ses discours
Des rois du temps passé la gloire et les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin sous les pieds de Corneille.
Bientôt Martin Fréron ^b, prompt à me corriger,
M'aperçut dans ma niche, et m'en fit déloger.
Par ce juge équitable exilé du Parnasse,
Sans secours, sans amis, humble dans ma disgrâce,
Je voulus adoucir par des égards flatteurs,
Par quelques soins polis, mes frères les auteurs.
Je n'y réussis point ; leur bruyante séquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle :
Je n'ai pu désarmer Sabotier ^c, mon rival.
Le Parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval :

Si nous en avons deux , ils se mordraient sans doute.

J'ai vu les beaux esprits ; je sais ce qu'il en coûte.
 Il fallut , malgré moi , combattre soixante ans
 Les plus grands écrivains , les plus profonds savants ,
 Toujours en faction , toujours en sentinelle :
 Ici c'est l'abbé Guyon ^d , plus bas c'est la Beaumelle ^e.
 Leur nombre est dangereux. J'aime mieux désormais
 Les languissants plaisirs d'une insipide paix.

Il faut que je te fasse une autre confidence :
 La poste , comme on sait , console de l'absence ;
 Les frères , les époux , les amis , les amants ,
 Surchargent les courriers de leurs beaux sentiments.
 J'ouvre souvent mon cœur en prose ainsi qu'en rime ,
 J'écris une sottise , aussitôt on l'imprime.
 On y joint méchamment le recueil clandestin
 De mon cousin Vadé , de mon oncle Bazin.
 Candide , emprisonné dans mon vieux secrétaire ,
 En criant , *Tout est bien* , s'enfuit chez un libraire ^f ;
 Jeanne , et la tendre Agnès , et le gourmand Bonneau ,
 Courent en étourdis de Genève à Breslau.
 Quatre bénédictins , avec leurs doctes plumes ,
 Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
 On ne va point , mon fils , fût-on sur toi monté ,
 Avec ce gros bagage à la postérité.
 Pour comble de malheur , une troupe importune
 De bâtards indiscrets , rebut de la fortune ,
 Nés le long du *charnier* nommé *des Innocents* ,
 Se glisse ^g sous la presse avec mes vrais enfants.
 C'en est trop. Je renonce à tes neuf immortelles :
 J'ai beaucoup de respect et d'estime pour elles ;
 Mais tout change , tout s'use , et tout amour prend fin.
 Va , vole au mont sacré ; je reste en mon jardin.

PÉGASE.

Tes dégoûts vont trop loin , tes chagrins sont injustes.
 Des arts qui t'ont nourri les déesses augustes

Ont mis sur ton front chauve un brin de ce laurier
 Qui coiffa Chapelain , Desmarets , Saint-Didier ^h.
 N'as-tu pas vu cent fois , à la tragique scène ,
 Sous le nom de Clairon , l'altière Melpomène ,
 Et l'éloquent Lekain , le premier des acteurs ,
 De tes drames rampants ranimant les langueurs ,
 Corriger , par des tons que dictait la nature ,
 De ton style ampoulé la froide et sèche enflure ?
 De quoi te plaindrais-tu ? Parle de bonne foi :
 Cinquante bons esprits , qui valent mieux que toi ,
 N'ont-ils pas , à leurs frais , érigé la statue
 Dont tu n'étais pas digne , et qui leur était due ?
 Malgré tous tes rivaux , mon écuyer Pigal
 Posa ton corps tout nu sur un beau piédestal ;
 Sa main creusa les traits de ton visage étique ,
 Et plus d'un connaisseur le prend pour un antique.
 Je vis Martin Fréron , à le mordre attaché ,
 Consumer de ses dents tout l'ébène ébréché.
 Je vis ton buste rire à l'énorme grimace
 Que fit , en le rongéant , cet apostat d'Ignace.
 Viens donc rire avec nous ; viens fouler à tes pieds
 De tes sots ennemis les fronts humiliés.
 Aux sons de ton sifflet , vois rouler dans la crotte
 Sabatier sur Clément ⁱ , Patouillet ^k sur Nonotte ^l ;
 Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaisir.
 De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge ?
 La jeunesse est maligne , et la vieillesse est sage.
 Le sage en sa retraite , occupé de jouir ,
 Sans chercher les humains , et pourtant sans les fuir ,
 Ne s'embarrasse point des bruyantes querelles
 Des auteurs ou des rois , des moines ou des belles.
 Il regarde de loin , sans dire son avis ,
 Trois États polonais doucement envahis ;

Saint Ignace dans Rome écrasé par saint Pierre,
 Ou Clément dans Paris acharné sur Lemierre.
 Dans ses champs cultivés, à l'abri des revers,
 Le sage vit tranquille, et ne fait point de vers.
 Monsieur l'abbé Terray, pour le bien du royaume,
 Préfère un laboureur, un prudent économiste,
 A tous nos vains écrits, qu'il ne lira jamais.
 Triptolème est le dieu dont je veux les bienfaits.
 Un bon cultivateur est cent fois plus utile
 Que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.
 Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter
 A faire nos moissons plutôt qu'à les chanter;
 J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,
 Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

PÉGASE.

Ah, doyen des ingrats! ce triste et froid discours
 Est d'un vieux impuissant qui médit des amours.
 Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse.
 Eh bien! tu te sens faible, écris avec faiblesse;
 Corneille en cheveux blancs sur moi caracola,
 Quand en croupe avec lui je portais Attila;
 Je suis tout fier encor de sa course dernière.
 Tout mortel jusqu'au bout doit fournir sa carrière,
 Et je ne puis souffrir un changement grossier.
 Quoi! renoncer aux arts, et prendre un vil métier!
 Sais-tu qu'un villageois sans esprit, sans science,
 N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
 Fait jaunir dans son champ de plus riches moissons
 Que n'en eut Mirabeau par ses doctes leçons^m?
 Laisse un travail pénible aux mains du mercenaire,
 Aux journaliers la bêche, aux maçons leur équerre:
 Songe que tu naquis pour mon sacré vallon;
 Chante encore avec Pope, et pense avec Platon;
 Ou rime en vers badins les leçons d'Épiqueure,
 Et ce *Système* heureux qu'on dit de la nature.

Pour la dernière fois veux-tu me monter ?

LE VIEILLARD.

Non.

Apprends que tout système offense ma raison.
 Plus de vers, et surtout plus de philosophie.
 A rechercher le vrai j'ai consumé ma vie ;
 J'ai marché dans la nuit sans guide et sans flambeau :
 Hélas ! voit-on plus clair au bord de son tombeau ?
 A quoi peut nous servir ce don de la pensée,
 Cette lumière faible, incertaine, éclipcée ?
 Je n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité
 Ont au fond de leur puits noyé la Vérité
 Font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.
 Je me tais. Je ne veux rien savoir, ni rien dire.

PÉGASE.

Eh bien ! végète et meurs. Je revole à Paris
 Présenter mon service à de profonds esprits ;
 Les uns, dans leurs greniers fondant des républiques ;
 Les autres, ébranchant les verges monarchiques.
 J'en connais qui pourraient, loin des profanes yeux,
 Sans le secours des vers, élevés dans les cieux,
 Émules fortunés de l'essence éternelle,
 Tout faire avec des mots, et tout créer comme elle.
 Ils ont besoin de moi dans leurs inventions.
 J'avais porté René ⁿ parmi ses tourbillons ;
 Son disciple plus fou ^o, mais non pas moins superbe,
 Était monté sur moi quand il parlait au Verbe.
 J'ai des amis en prose, et bien mieux inspirés
 Que tes héros du Pinde aux rimes consacrés ;
 Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc ; bon voyage au pays des chimères !

NOTES.

^a En effet, notre auteur a défriché quelques terrains plus rebelles que ceux des plus mauvaises landes de Bordeaux et de la Champagne pouilleuse, et ils ont produit le plus beau froment; mais ces tentatives très-longues et très-dispendieuses ne peuvent être imitées par des colons. Il faudrait que le gouvernement s'en chargeât, qu'il recommandât ce travail immense à un intendant, l'intendant à un subdélégué, et qu'on fit venir de la cavalerie sur les lieux (1775).

^b Martin Fréron; Martin n'est pas son nom de baptême, ce n'est que son nom de guerre. Il s'est déchainé, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce dialogue, pour faire vendre ses feuilles. « Quia mensura « mensi fueritis, eadem remetietur vobis. » Il s'est attiré *l'Écossaise*, et nous en sommes bien fâchés (1775).

^c L'abbé Sabotier ou Sabatier, natif de Castres, ne s'est pas exercé dans les mêmes genres que le chantre de Henri IV, et le peintre qui a dessiné *le Siècle de Louis XIV et de Louis XV*; ainsi il ne peut être son rival. S'il s'était adonné aux mêmes études, il aurait été son maître.

Cet abbé avait fait, en 1771, un dictionnaire de littérature, dans lequel il prodiguait des éloges outrés : il ne se vendit point. Mais il en fit un autre, en 1772, intitulé *les Trois Siècles*, dans lequel il prodiguait des calomnies, et il se vendit. Il insulta MM. Dalember, de Saint-Lambert, Marmontel, Thomas, Diderot, Beauzée, la Harpe, Delille, et vingt autres gens de lettres vivants, dont il faudrait respecter la mémoire s'ils étaient morts.

Mais celui que MM. Sabotier et Clément ont déchiré avec l'acharnement le plus emporté est un vieillard de quatre-vingts ans qui ne pouvait pas se défendre.

Il est permis, il est utile de dire son sentiment sur des ouvrages, surtout quand on le motive par des raisons solides, ou du moins séduisantes. S'il ne s'agissait que de littérature, nous dirions qu'il est très-injuste d'accuser l'auteur de *la Henriade* et du *Siècle de Louis XIV*, occupé de célébrer la gloire des grands hommes de ce siècle, de ne leur avoir pas rendu justice. Nous dirions que personne n'a parlé avec plus de sensibilité des admirables scènes de Corneille, de *la perfection désespérante* du style de Racine (comme s'exprime M. de la Harpe), de la perfection non moins désespérante de *l'Art poétique*, et de plusieurs belles épîtres de Boileau.

Nous dirions que sa liste des grands écrivains de ce siècle mémorable contient *l'Éloge raisonné de l'inimitable Molière*, qu'il regarde comme supérieur à tous les comiques de l'antiquité; celui de la Fontaine, qui a surpassé Phèdre par sa naïveté et par ses grâces; celui de Quinault, qui n'eut ni modèles ni rivaux dans ses opéras. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux Bossuet, aux Fénelon, à tous les hommes de génie, à tous les savants.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'apprécier leurs extrême beautés, s'il n'avait pas connu leurs fautes, inséparables de la faiblesse humaine; que c'eût été une grande impertinence de mettre sur le même rang *Cinna* et *Pertharite*, *Polyeucte* et *Théodore*, et d'admirer égale-

ment les excellentes fables de la Fontaine, et celles qui sont moins heureuses. Il faut plus encore; il faut savoir discerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, et un vice de langage, un manque de justesse dans les pensées les plus sublimes : c'est en quoi consiste le goût. Et nous pourrions assurer que l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, après soixante ans de travaux, était peut-être alors aussi en droit de dire son avis que l'est aujourd'hui M. Sabotier.

Mais il s'agit ici d'accusations plus importantes. C'est peu que cet abbé, dans l'espérance de plaire à ses supérieurs, dont il ignore l'équité et le discernement, impute à cent littérateurs de nos jours des sentiments odieux : il a la cruauté de les appeler *indévots, impies*. Il dit en propres mots que l'auteur de la *Henriade* nie l'*immortalité de l'âme*. C'était bien assez de lui ravir l'immortalité d'*Alzire*, de *Zaïre*, de *Mérove*, dont nous sommes certains qu'il est peu jaloux, et dont il ne prend point le parti. Il est trop dur de dépouiller une âme de quatre-vingts ans de la seule vie qui puisse lui rester dans le temps à venir. Ce procédé est injuste et maladroit, et d'autant plus maladroit qu'il nous met dans la nécessité de révéler quelle est l'âme de l'abbé dans le temps présent.

Nous l'avons vu et lu, et nous le tenons entre nos mains, *le Spinosa commenté*, expliqué, éclairci, embelli, écrit tout entier de la main de M. l'abbé Sabotier, natif de Castres; et nous déposerons ce monument chez un notaire ou chez un greffier, dès qu'il nous en aura donné la permission; car nous ne voulons pas disposer d'un tel écrit sans l'aveu de l'auteur. C'est un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poésies légères de ce grand critique et de ce grand missionnaire, nous en userons un peu plus librement. Voici les preuves de la piété de cet abbé, qui est si peu indulgent pour les péchés de son prochain; voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de MM. de Saint-Lambert, Delille, de la Harpe, si mauvais :

En sortant de la prison où ses mœurs respectables l'avaient fait renfermer à Strasbourg, il s'amusa, pour se dissiper, à faire un conte intitulé *le ... mauvais lieu*. Ce conte commence ainsi; et remarquez bien que nous l'avons écrit de la même main que *le Spinosa*.

Du temps que la dame Paris
Tenait école florissante
De jeux d'amour à juste prix,
D'une écolière assez savante
Sur les bords de la Seine un jour le pied glissa :
La chose assurément n'était pas merveilleuse,
Mais la chute dans l'eau n'était pas périlleuse,
Lorsqu'un mousquetaire passa.
Il crut que ce serait une perte publique
Que la perte de tant d'appas :
Aussi, plein d'ardeur héroïque,
Mit-il, sans hésiter, chemise et pourpoint bas, etc.

Nous épargnons, sans hésiter, aux yeux de nos chastes lecteurs, la suite de ce morceau délicat. Ce n'est qu'un échantillon de l'élégante poésie de M. l'abbé *des Trois Siècles*.

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de sa prose, bien plus touchant et bien plus décisif (et toujours de sa main, et signé Sabotier de Castres) :

« On n'aime ici que les processions, les sermons, et les messes. Les gens qui ont eu la force de secouer le joug des préjugés de l'enfance, du fanatisme et de l'erreur, en un mot les hommes qui pensent bien, n'osent se faire connaître, etc., etc. »

Nous donnerons le reste, si cela lui fait plaisir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il sied bien à ce galant homme de traiter un secrétaire d'une de nos académies d'impie et de scélérat, et d'en dire autant de nos littérateurs les plus illustres. On croit qu'il aura incessamment un bénéfice : mais quelle récompense aura le censeur royal qui lui a fait obtenir une permission tacite d'outrager la vertu et le bon goût ?

On dit qu'il est tonsuré, et qu'étant bientôt élevé aux dignités de l'Église, il croira en Dieu, ne fût-ce que par reconnaissance ; car, malgré son spinosisme, il saura qu'il n'y a point de société polie qui n'admette un Être suprême, rémunérateur de la vertu, vengeur du crime. Nous le prions de se souvenir de ce vers de M. de Voltaire :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Ce philosophe écrivait, il n'y a pas longtemps, à un grand prince : « C'est de tous les vers médiocres que j'ai jamais faits, le moins médiocre, et celui de tous dont je suis le moins mécontent » (1784).

Il avait grande raison : un athée est peut-être presque aussi dangereux, si on l'ose dire, qu'un fanatique ; car si le fanatique est un loup enragé qui égorge et qui suce le sang publiquement, en croyant bien faire, l'athée pourra commettre tous les crimes secrets, sachant bien qu'il fait mal, et comptant sur l'impunité. Voilà, pourquoi les deux grands législateurs Locke et Penn, qui ont admis toutes les religions dans la Caroline et dans la Pensylvanie, en ont formellement exclu les athées (1775).

d L'abbé Guyon, auteur d'un libelle insipide contre notre auteur, intitulé *l'Oracle des philosophes* (1774).

e Langleviel, dit la Beaumelle, autre écrivain de libelles aussi ridicules qu'afveux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, et en exposant simplement leurs calomnies (1774).

f On a imprimé cinq ou six volumes des prétendues lettres de notre auteur ; cela n'est pas honnête. On en a falsifié plusieurs ; cela est encore moins honnête ; mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent (1774).

g On a glissé dans le recueil de ses ouvrages bien des morceaux qui ne sont pas de lui, comme une traduction des Apocryphes de Fabricius, qui est de M. Bigex ; un dialogue de *Périclès et d'un Russe*, fort estimé, dont l'auteur est M. Suard ; des vers sur la mort de mademoiselle Lecouvreur, moins estimés, commençant par ceux-ci :

Quel contraste frappe mes yeux ?
Melpomène ici désolée
Élève, avec l'aveu des dieux,
Un magnifique mausolée.

Cette pièce est du sieur Bonneval, jadis précepteur chez M. de Montmartel : s'il a eu l'aveu des dieux, il n'a pas eu celui d'Apollon.

On trouve dans la collection des ouvrages de M. de Voltaire de prétendus vers de M. Clairaut, qui n'en fit jamais; une pièce qui a pour titre *les Avantages de la raison*, dans laquelle il n'y a ni raison ni rime; une épître à mademoiselle Sallé, qui est de M. Thieriot; une épître à l'abbé de Rothelin, qui est de M. de Formont; des vers sur la mort de madame du Châtelet, dont nous ignorons l'auteur;

Des vers au duc d'Orléans, régent, qu'il n'a jamais faits;

Une ode intitulée *le Vrai Dieu*, qui est d'un jésuite nommé Lefèvre;

Une épître de l'abbé de Grécourt, platement licencieuse, qui commence par ces mots : *Belle maman, soyez l'arbitre*; des vers au médecin Silva et à l'oculiste Gendron; une réponse à un M. de B....., qui commence ainsi :

Où, mon cher B . . . , il est l'âme du monde ;
 Sa chaleur le pénètre et sa clarté l'inonde ,
 Effets d'une même action.
 Sa plus belle production
 Est cette lumière éthérée
 Dont Newton le premier, d'une main inspirée ,
 Sépara les couleurs par la réfraction.

Les beaux vers ! et que les gens qui les attribuent à M. de Voltaire ont le goût fin, et que leur main est *inspirée* !

Des vers à une prétendue marquise de T. sur la philosophie de Newton, dans lesquels on trouve cette élégante tirade :

Tout est en mouvement : la terre , suspendue ,
 En atome léger nage dans l'étendue ;
 L'espace , ou plutôt Dieu dans son immensité ,
 Balance sur son poids l'univers agité.
 Les travaux de la nuit , les phases , sont prédites.
 Newton des premiers mois retraça les orbites.

Et les éditeurs suisses, qui ont imprimé ces bêtises venues de Paris, ont l'assurance d'imprimer en notes que c'est la véritable leçon !

On a fait pourtant un recueil immense de ces fadaïses barbares sans consulter jamais l'auteur, ce qui est aussi incroyable que vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainsi déshonoré leur art et la littérature.

C'est sur quoi l'auteur disait : On fait mon inventaire, quoique je ne sois pas encore mort; et chacun y glisse ses meubles pour les vendre (1774).

h M. Clément et M. Sabotier ont imprimé que notre auteur avait pillé le poème de *la Henriade* d'un poème intitulé *Clovis*, par M. Saint-Didier. Cela est encore peu honnête, car ce *Clovis* ne parut que trois ans après *la Henriade*; mais une erreur de trois ans est peu de chose.

Il en a échappé une de quinze ans à M. l'abbé Sabotier; car il a imprimé que notre auteur avait pillé son *Siècle de Louis XIV* dans les *Annales politiques* de l'abbé de Saint-Pierre; mais le *Siècle de Louis XIV* fut imprimé pour la première fois en 1752, et le livre de l'abbé de Saint-Pierre en 1767; sur quoi un mauvais plaisant, se souvenant mal à propos que Sabotier est le fils d'un bon perruquier de Castres, chassé de chez son père, a écrit qu'il aurait dû plutôt faire des perruques pour l'auteur de *la Henriade*, que de le dépouiller cruellement de ses prétendus

lauriers, et d'exposer sa tête octogénaire à la rigueur des saisons (1774). Cet homme était venu de Dijon à Paris avec sa tragédie de *Charles I^{er}*, et sa tragédie de *Médée*. Il ne put venir à bout de les faire représenter. La faim le pressait; il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du succès. Il obtint quelque argent à compte sur ses satires à venir. M. de Saint-Lambert donnait alors ses *Saisons*, M. Delille sa traduction de Virgile, M. Dorat son poème sur la déclamation, M. Watelet son poème sur la peinture. Voilà l'écolier Clément qui se met vite à écrire contre ces maîtres de l'art, et qui leur donne des leçons comme à des disciples dont il serait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule on n'en aurait pas parlé, on ne l'aurait pas connu; mais pour rendre ses leçons plus piquantes il y mêle des traits personnels; il outrage une dame respectable. Alors on sait qu'il existe, la police met mon pédant dans je ne sais quelle prison, soit Bicêtre, soit le For-l'Évêque. M. de Saint-Lambert a la générosité de solliciter sa grâce, et d'obtenir son élargissement. Que fait le critique alors? il persuade qu'on ne lui a fait cette correction que pour avoir enseigné l'art d'écrire, pour avoir soutenu la cause du bon goût, qui sans lui allait expirer en France, et qu'il est, comme Fréron, victime de ses grands talents.

Sorti de prison, il fait un nouveau libelle, dans lequel il insulte un conseiller de grand-chambre, fils d'un magistrat de la chambre des comptes; il dit ingénieusement qu'il est fils d'un pâtissier, et ce magistrat a dédaigné de le faire remettre à Bicêtre. Il s'associe depuis à Fréron, à Sabotier, et à d'autres gens de cette espèce. Il broche libelle sur libelle contre un vieillard solitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit auparavant à ce même solitaire plusieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment :

« Jugez, monsieur, si votre silence peut ne pas m'affliger. Peut-être, « hélas! vous êtes-vous imaginé que vous me verriez payer votre ami- « tié, vos bienfaits, par la plus noire ingratitude; que je serais assez « lâche, assez criminel, pour n'être pas plus reconnaissant que tant « d'autres! Ah, monsieur! ne me faites pas l'injure de soupçonner ainsi « ma probité. C'est ce bien précieux que je voudrais délivrer de la con- « tagion générale; vos soupçons le flétriraient. Votre générosité, votre « grandeur d'âme, peuvent en conserver et en relever l'éclat. Ma ten- « dresse, mon zèle, mon respect, voilà mes seuls biens; ils sont tous à « vous, et ils y seront toujours, etc. A Dijon, ce sixième décembre 1769. « Voici mon adresse : A Clément fils, chez son père, procureur à Di- « jon, derrière les Minimes. »

Il a eu depuis l'intention de désavouer cette lettre, et la probité de dire qu'elle était falsifiée. Nous la conservons pourtant, quoique ce ne soit pas une pièce bien curieuse; mais c'est toujours un témoignage subsistant de l'honneur que cette petite cabale met dans sa conduite. C'est ce qui faisait dire à M. Duclos, secrétaire de l'académie, qu'il ne connaissait rien de plus méprisable et de plus méchant que la canaille de la littérature. Il est à croire que M. Clément s'étant marié deviendra plus juste et plus sage, qu'il sera plus modeste, qu'il ne calomnierait plus des personnes dont il n'eut jamais sujet de se plaindre, qu'il n'a même ja-

mais envisagées, et qu'il se repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite si infâme (1774).

^k Patouillet est un ex-jésuite qui débitait, il y a quelques années, des déclamations de collège nommées *mandemens*, pour des évêques qui ne pouvaient pas en faire. Il en débita un contre notre auteur et contre d'autres gens de lettres : c'est dommage qu'il ait été brûlé par la main du bourreau. Ce Patouillet était un des plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayons eus depuis Garasse (1775).

Nonotte est un autre ex-jésuite, digne compagnon de Patouillet. Il y a fait deux gros volumes sous le titre d'*Erreurs de Voltaire*, et qu'il aurait pu intituler *Erreurs de Nonotte*. Il commence par reprocher à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, d'avoir dit que *l'ignorance chrétienne* regarde le règne des empereurs romains comme une Saint-Barthélemi continuelle; et l'auteur n'a point dit cela. Nonotte, pour rendre odieux celui qu'il attaque, ajoute de sa grâce ce mot *chrétienne*. L'auteur ne parle point là des autres empereurs; il parle du seul Dioclétien, que Galérius engagea à être persécuteur après dix-neuf ans d'un règne de douceur et de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont faite tous les chronologistes de placer l'ère des martyrs la première année de ce règne; il la fallait dater de l'an 303, et non de l'an 284.

Il fait dire à l'auteur que Dioclétien *ne punit que quelques chrétiens, qui étaient des hommes brouillons, emportés, et factieux*. L'auteur n'a pas dit un mot de cela, et n'a pu le dire. Il n'a pas assez oublié sa langue pour se servir de cette expression, *hommes brouillons*.

Nonotte accuse l'auteur d'avoir dit que Charlemagne n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de semblable. Ainsi voilà en deux pages trois calomnies dont ce bon Nonotte est convaincu. M. Damilaville daigna prendre le soin de relever deux ou trois cents erreurs de Nonotte. Elles sont imprimées à la suite de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Et Nonotte était tout étonné qu'on lui manquât ainsi de respect, à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche-Comté, et de régenter en sixième. L'orgueil a du bon; et quand il est soutenu par l'ignorance, il est parfait (1774).

^m Il a fort encouragé l'agriculture par son livre intitulé *l'Ami des hommes* (1775).

ⁿ René Descartes. On sait qu'il était excellent géomètre, mais que toute sa philosophie n'est fondée que sur des chimères (1774).

^o On sait aussi que Malebranche s'est entretenu familièrement avec le Verbe, quoique la première partie de son livre sur les erreurs des sens et de l'imagination soit un chef-d'œuvre de philosophie (1774).

^p Rien n'est plus chimérique en effet que la plupart des systèmes de physique. Burnet et Woodwart n'ont écrit que des folies raisonnées sur le déluge universel. Malebranche a inventé de petits tourbillons mous pour expliquer la lumière et les couleurs; et cela plus de vingt ans après que Newton avait fait son *Optique*. Maillet a osé dire que la mer avait formé les montagnes, que les hommes avaient été poissons, que notre globe est de verre, qu'il est le débris d'une comète; d'autres ont retrouvé le monde primitif, la langue primitive, la manière dont les métaux se formaient dans ce monde primitif. On sait qu'un philosophe très-doux,

très-modeste, très-judicieux, et point jaloux¹, a eu le secret d'enduire les hommes de poix résine pour les empêcher de tomber malades, qu'il disséquaît des géants pour connaître la nature de l'âme, et qu'il prédisait l'avenir : de tels hommes pourtant en ont imposé (1775).

¹ Maupertuis. (*Éd.*)

LE TEMPS PRÉSENT,

PAR M. JOSEPH LAFFICHARD,

DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

1775.

Dans un coin de mes bois, loin du bruit des cités,
 Mes tablettes en main, j'étais tenté d'écrire,
 En vers assez communs, d'utiles vérités
 Qu'à Paris on condamne, ou dont on aime à rire.
 De nos pédants fourrés j'esquissais la satire,
 Lorsque je vis de loin des filles, des garçons,
 Des vieillards, des enfants, qui dansaient aux chansons.
 Aux transports du plaisir ils se livraient en proie :
 J'étais presque joyeux de leur bruyante joie.
 J'en demandai la cause ; un d'eux me répondit :
 « Nous sommes tous heureux, à ce qu'on nous a dit. »
 « Heureux ! c'est un grand mot. Il est vrai que peut-être
 Par vos travaux constants vous méritez de l'être.
 Virgile et Saint-Lambert ont quelquefois vanté
 A Mécène, à Beauvau, votre félicité ;
 Mais ce sont, entre nous, des discours de poètes,
 De douces fictions, d'élégantes sornettes.
 Leurs vers étaient heureux, et vous ne l'étiez pas.
 Le bonheur nous appelle, et fuit devant nos pas :
 Sous le dais, sous le chaume, il trompe notre vie.
 C'est en vain qu'on a dit en pleine académie,
Choiseul est agricole, et Voltaire est fermier :
 L'art qui nourrit le monde est un méchant métier.
 Laissons là ce Choiseul si grand, si magnanime,

Ce Voltaire mourant qui radote et qui rime ,
 Qu'un fripon persécute , et qui dans son hameau
 Rit encor des Frérons au bord de son tombeau.
 Songez à vous , amis ; contemplez les misères
 Qu'accumulent sur vous des brigands mercenaires ,
 Subalternes tyrans munis d'un parchemin ,
 Ravissant les épis qu'a semés votre main ,
 Vous traînant aux cachots , à la rame , aux corvées ;
 Tandis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées
 Pressent en vain vos fils mourants entre leurs bras.
 Travaillez , succombez , invoquez le trépas ,
 Mourez sur un fumier , le seul bien qui vous reste :
 Ou , si vous survivez à cet état funeste ,
 Sous l'horrible débris de vos toits écrasés ,
 Sans vêtements , sans pain , dansez , si vous l'osez . »
 A peine eus-je parlé , mille voix éclatèrent ;
 Jusqu'aux bords étrangers les échos répétèrent
Ce temps affreux n'est plus ; on a brisé nos fers ^a.

Justement étonné de ces nouveaux concerts :
 « Quel Hercule , disais-je , a fait ce grand ouvrage ?
 Quel dieu vous a sauvés ? » On répond : « C'est un sage . »
 « Un sage ! Ah , juste ciel ! à ce nom je frémis .
 Un sage ! il est perdu : c'en est fait , mes amis .
 Ne les voyez-vous pas ces monstres scolastiques ,
 Ces partisans grossiers des erreurs tyranniques ,
 Ces superstitieux qu'on vit dans tous les temps
 Du vrai qui les irrite ennemis si constants ,
 Rassemblant les poisons dont leur troupe est pourvue ?
 Socrate est seul contre eux , et je crains la ciguë . »

Dans mon profond chagrin je restais éperdu :
 Je plaignais le génie , et surtout la vertu .
 Ariston mon ami ^b survint dans mes bocages ,
 Que j'avais attristés par ces sombres images .
 On connaît Ariston , ce philosophe humain ,
 Dédaignant les grandeurs qui lui tendaient la main ,

De la vérité simple ami noble et fidèle ;
Son esprit réunit Euclide et Fontenelle :
Il rendit le courage à mon cœur affligé.
« Ne vois-tu pas , dit-il , que le siècle est changé ?
Va , de vaines terreurs ne doivent point t'abattre :
Quand un Sully renaît , espère un Henri quatre. »

Ce propos ranima mes esprits languissants ;
La gaiété renoua le fil de mes vieux ans ;
Et , revenant chez moi , je repris mes tablettes
Pour écrire à loisir ces rimes indiscrettes.

NOTES.

* Le roi Louis XVI venait d'abolir les corvées , et de défendre qu'on poursuivît arbitrairement les débiteurs du fisc. Ces deux opérations si simples n'ont rien coûté à la couronne , et auraient été le salut du peuple....

† M. le marquis de Condorcet.

ÉPÎTRES.

A M. LE DUC D'ORLÉANS , RÉGENT.

1716.

Prince chéri des dieux , toi qui sers aujourd'hui
De père à ton monarque , à son peuple d'appui ;
Toi qui , de tout l'État portant le poids immense ,
Immoles ton repos à celui de la France ;
Philippe , ne crois point , dans ces jours ténébreux ,
Plaire à tous les Français , que tu veux rendre heureux :
Aux princes les plus grands , comme aux plus beaux ouvrages ,
Dans leur gloire naissante il manque des suffrages.
Eh ! qui de sa vertu reçut toujours le prix ?

Il est chez les Français de ces sombres esprits ,
Censeurs extravagants d'un sage ministère ,
Incapables de tout , à qui rien ne peut plaire.
Dans leurs caprices vains tristement affermis ,
Toujours du nouveau maître ils sont les ennemis ;
Et , n'ayant d'autre emploi que celui de médire ,
L'objet le plus auguste irrite leur satire :
Ils voudraient de cet astre éteindre la clarté ,
Et se venger sur lui de leur obscurité.

Ne crains point leur poison : quand tes soins politiques
Auront réglé le cours des affaires publiques ,
Quand tu verras nos cœurs , justement enchantés ,
Au-devant de tes pas volant de tous côtés ,
Les cris de ces frondeurs , à leurs chagrins en proie ,
Ne seront point ouïs parmi nos cris de joie.

Mais dédaigne ainsi qu'eux les serviles flatteurs ,
De la gloire d'un prince infâmes corrupteurs ;
Que ta mâle vertu méprise et désavoue

Le méchant qui te blâme et le fat qui te loue.
 Toujours indépendant du reste des humains,
 Un prince tient sa gloire ou sa honte en ses mains ;
 Et, quoiqu'on veuille enfin le servir ou lui nuire,
 Lui seul peut s'élever, lui seul peut se détruire.

En vain contre Henri la France a vu longtemps
 La calomnie affreuse exciter ses serpents ;
 En vain de ses rivaux les fureurs catholiques
 Armèrent contre lui des mains apostoliques,
 Et plus d'un monacal et servile écrivain
 Vendit, pour l'outrager, sa haine et son venin,
 La gloire de Henri par eux n'est point flétrie :
 Leurs noms sont détestés, sa mémoire est chérie.
 Nous admirons encor sa valeur, sa bonté ;
 Et longtemps dans la France il sera regretté.

Cromwell, d'un joug terrible accablant sa patrie,
 Vit bientôt à ses pieds ramper la flatterie ;
 Ce monstre politique, au Parnasse adoré,
 Teint du sang de son roi, fut aux dieux comparé :
 Mais, malgré les succès de sa prudente audace,
 L'univers indigné démentait le Parnasse,
 Et de Waller enfin les écrits les plus beaux
 D'un illustre tyran n'ont pu faire un héros.

Louis fit sur son trône asseoir la flatterie ;
 Louis fut encensé jusqu'à l'idolâtrie.
 En éloges enfin le Parnasse épuisé
 Répète ses vertus sur un ton presque usé ;
 Et, l'encens à la main, la docte académie
 L'endormit cinquante ans par sa monotonie.
 Rien ne nous a séduits : en vain en plus d'un lieu
 Cent auteurs indiscrets l'ont traité comme un dieu ;
 De quelque nom sacré que l'opéra le nomme,
 L'équitable Français ne voit en lui qu'un homme.
 Pour élever sa gloire on ne nous verra plus
 Dégrader les Césars, abaisser les Titus ;

Et, si d'un crayon vrai quelque main libre et sûre
 Nous traçait de Louis la fidèle peinture,
 Nos yeux trop dessillés pourraient dans ce héros
 Avec bien des vertus trouver quelques défauts.

Prince, ne crois donc point que ces hommes vulgaires
 Qui prodiguent aux grands des écrits mercenaires,
 Imposant par leurs vers à la postérité,
 Soient les dispensateurs de l'immortalité.
 Tu peux, sans qu'un auteur te critique ou t'encense,
 Jeter les fondements du bonheur de la France;
 Et nous verrons un jour l'équitable univers
 Peser tes actions sans consulter nos vers.
 Je dis plus : un grand prince, un héros, sans l'histoire,
 Peut même à l'avenir transmettre sa mémoire.

Taisez-vous, s'il se peut, illustres écrivains,
 Inutiles appuis de ces honneurs certains;
 Tombez, marbres vivants, que d'un ciseau fidèle
 Anima sur ses traits la main d'un Praxitèle;
 Que tous ces monuments soient partout renversés.
 Il est grand, il est juste, on l'aime : c'est assez.
 Mieux que dans nos écrits, et mieux que sur le cuivre,
 Ce héros dans nos cœurs à jamais doit revivre.

L'heureux vieillard, en paix dans son lit expirant¹,
 De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant;
 Le fils, encor tout plein de son règne adorable,
 Le vante à ses neveux; et ce nom respectable,
 Ce nom, dont l'univers aime à s'entretenir,
 Passe de bouche en bouche aux siècles à venir.

C'est ainsi qu'on dira chez la race future :
 Philippe eut un cœur noble; ami de la droiture,
 Politique et sincère, habile et généreux,
 Constant quand il fallait rendre un mortel heureux;

¹ La Harpe a remarqué que les idées que renferment ces vers étaient prises dans le *Petit Carême de Massillon*.

Irrésolu , changeant , quand le bien de l'empire
 Au malheur d'un sujet le forçait à souscrire ;
 Affable avec noblesse , et grand avec bonté ,
 Il sépara l'orgueil d'avec la majesté ;
 Et le dieu des combats , et la docte Minerve ,
 De leurs présents divins le comblaient sans réserve ;
 Capable également d'être avec dignité
 Et dans l'éclat du trône et dans l'obscurité :
 Voilà ce que de toi mon esprit se présage.

O toi de qui ma plume a crayonné l'image ,
 Toi de qui j'attendais ma gloire et mon appui ,
 Ne chanterai-je donc que le bonheur d'autrui ?
 En peignant ta vertu , plaindrai-je ma misère ?
 Bienfaisant envers tous , envers moi seul sévère ,
 D'un exil rigoureux tu m'imposes la loi ;
 Mais j'ose de toi-même en appeler à toi.
 Devant toi je ne veux d'appui que l'innocence ;
 J'implore ta justice , et non point ta clémence.
 Lis seulement ces vers , et juge de leur prix ;
 Vois ce que l'on m'impute , et vois ce que j'écris.
 La libre vérité qui règne en mon ouvrage
 D'une âme sans reproche est le noble partage ;
 Et de tes grands talents le sage estimateur
 N'est point de ces couplets l'infame et vil auteur.

Philippe , quelquefois sur une toile antique
 Si ton œil pénétrant jette un regard critique ,
 Par l'injure du temps le portrait effacé
 Ne cachera jamais la main qui l'a tracé ;
 D'un choix judicieux dispensant la louange ,
 Tu ne confondras point Vignon et Michel-Ange.
 Prince , il en est ainsi chez nous autres rimeurs ;
 Et si tu connaissais mon esprit et mes mœurs ,
 D'un peuple de rivaux l'adroite calomnie
 Me chargerait en vain de leur ignominie ;
 Tu les démentirais , et je ne verrais plus

Dans leurs crayons grossiers mes pinceaux confondus ;
 Tu plaindrais par leurs cris ma jeunesse opprimée ;
 A verser les bienfaits ta main accoutumée
 Peut-être de mes maux voudrait me consoler,
 Et me protégerait au lieu de m'accabler ¹.

¹ Il avait été accusé d'être l'auteur de couplets satiriques contre le régent et sa fille. K.

A S. A. S. M^{gr} LE PRINCE DE CONTI.

1718.

Conti, digne héritier des vertus de ton père,
 Toi que l'honneur conduit, que la justice éclaire,
 Qui sais être à la fois et prince et citoyen,
 Et peux de ta patrie être un jour le soutien,
 Reçois de ta vertu la juste récompense,
 Entends mêler ton nom dans les vœux de la France.
 Vois nos cœurs, aujourd'hui justement enchantés,
 Au-devant de tes pas voler de tous côtés ;
 Connais bien tout le prix d'un si rare avantage ;
 Des princes vertueux c'est le plus beau partage ;
 Mais c'est un bien fragile, et qu'il faut conserver :
 Le moindre égarement peut souvent en priver.
 Le public est sévère, et sa juste tendresse
 Est semblable aux bontés d'une fière maîtresse.
 Dont il faut par des soins solliciter l'amour ;
 Et quand on la néglige, on la perd sans retour.
 Alexandre, vainqueur des climats de l'aurore,
 A de nouveaux exploits se préparait encore ;
 Le bout de l'univers arrêta ses efforts,
 Et l'Océan surpris l'admira sur ses bords.
 Sais-tu bien quel était le but de tant de peines ?
 Il voulait seulement être estimé d'Athènes ;
 Il soumettait la terre, afin qu'un orateur

Fît aux Grecs assemblés admirer sa valeur.
 Il est un prix plus noble, une gloire plus belle,
 Que la vertu mérite, et qui marche après elle :
 Un cœur juste et sincère est plus grand, à nos yeux,
 Que tous ces conquérants que l'on prit pour des dieux.
 Eh! que sont en effet le rang et la naissance,
 La gloire des lauriers, l'éclat de la puissance,
 Sans le flatteur plaisir de se voir estimé,
 De sentir qu'on est juste, et que l'on est aimé ;
 De se plaire à soi-même, en forçant nos suffrages ;
 D'être chéri des bons, d'être approuvé des sages ?
 Ce sont là les vrais biens, seuls dignes de ton choix,
 Indépendants du sort, indépendants des rois.

Un grand, bouffi d'orgueil, enivré de délices,
 Croit que le monde entier doit honorer ses vices.
 Parmi les vains plaisirs l'un à l'autre enchaînés,
 Et d'un remords secret sans cesse empoisonnés,
 Il voit d'adulateurs une foule empressée
 Lui porter de leurs soins l'offrande intéressée.
 Quelquefois au mérite amené devant lui,
 Sa voix, par vanité, daigne offrir un appui ;
 De cette cour nombreuse il fait en vain parade ;
 Il ne voit point chez lui Villars ni la Feuillade,
 Pour lui de Liancourt l'accès n'est point permis,
 Sully ni Villeroy ne sont point ses amis.
 C'est à de tels esprits qu'il importe de plaire,
 Ce sont eux dont les yeux éclairent le vulgaire ;
 Quiconque a le cœur juste est par eux approuvé,
 Et peut aux yeux de tous marcher le front levé :
 Chacun dans leur vertu se propose un modèle ;
 Le vice la respecte et tremble devant elle.
 La cour, toujours fertile en fourbes ténébreux,
 Porte aussi dans son sein de ces cœurs généreux.
 Tout n'est pas infecté de la rouille des vices :
 Rome avait des Burrhus ainsi que des Narcisses ;

Du temps des Concinis la France eut des De Thous.
 Mais pourquoi vais-je ici, de ton honneur jaloux,
 A tes yeux éclairés retracer la peinture
 Des vertus qu'à ton cœur inspira la nature ?
 Elles vont chaque jour chez toi se dévoiler :
 Plein de tes sentiments, c'est à toi d'en parler :
 Ou plutôt c'est à toi, que tout Paris contemple,
 A nous en parler moins qu'à nous donner l'exemple.

A M. DE LA FALUÈRE DE GENONVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT, ET INTIME AMI DE L'AUTEUR,

SUR UNE MALADIE.

1719.

Ne me soupçonne point de cette vanité
 Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même,
 Et laisse-moi jouir de la douceur extrême
 De t'ouvrir avec liberté
 Un cœur qui te plaît et qui t'aime.
 De ma muse, en mes premiers ans,
 Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore ;
 Tu vis la calomnie avec ses noirs serpents
 Des plus beaux jours de mon printemps
 Obscurcir la naissante aurore.
 D'une injuste prison je subis la rigueur¹ :
 Mais au moins de mon malheur
 Je sus tirer quelque avantage :
 J'appris à m'endurcir contre l'adversité,
 Et je me vis un courage
 Que je n'attendais pas de la légèreté

¹ Voyez, dans le tome XII, la pièce intitulée *la Bastille*. K.

Et des erreurs de mon jeune âge.
 Dieux ! que n'ai-je eu depuis la même fermeté !
 Mais à de moindres alarmes
 Mon cœur n'a point résisté.
 Tu sais combien l'amour m'a fait verser de larmes ;
 Fripon , tu le sais trop bien ,
 Toi dont l'amoureuse adresse
 M'ôta mon unique bien ;
 Toi dont la délicatesse ,
 Par un sentiment fort humain ,
 Aima mieux ravir ma maîtresse ¹ ,
 Que de la tenir de ma main.

Tu me vis sans scrupule en proie à la tristesse :
 Mais je t'aimai toujours tout ingrat et vaurien ;
 Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien ,
 Et ma facilité fit grâce à ta faiblesse.

Hélas ! pourquoi parler encor de mes amours ?
 Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie :

Aujourd'hui la maladie
 En éteint le flambeau peut-être pour toujours.
 De mes ans passagers la trame est raccourcie ;
 Mes organes lassés sont morts pour les plaisirs ;
 Mon cœur est étonné de se voir sans désirs.

Dans cet état il ne me reste
 Qu'un assemblage vain de sentiments confus ,
 Un présent douloureux , un avenir funeste ,
 Et l'affreux souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
 Pour comble de malheur, je sens de ma pensée
 Se déranger les ressorts ;
 Mon esprit m'abandonne , et mon âme éclipsée
 Perd en moi de son être , et meurt avant mon corps.
 Est-ce là ce rayon de l'essence suprême
 Qu'on nous dépeint si lumineux ?
 Est-ce là cet esprit survivant à nous-même ?

¹ Cette maîtresse était mademoiselle de Livri , à qui Voltaire adressa depuis son épître des *Tu* et des *Fous*.

Il naît avec nos sens , croît , s'affaiblit comme eux :
 Hélas ! périrait-il de même ?
 Je ne sais ; mais j'ose espérer
 Que , de la mort , du temps et des destins le maître ,
 Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être ,
 Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer .

A M. LE DUC DE SULLY.

1720.

J'irai chez vous , duc adorable ,
 Vous dont le goût , la vérité ,
 L'esprit , la candeur , la bonté ,
 Et la douceur inaltérable ,
 Font respecter la volupté ,
 Et rendent la sagesse aimable .
 Que dans ce champêtre séjour
 Je me fais un plaisir extrême
 De parler , sur la fin du jour ,
 De vers , de musique , et d'amour ,
 Et pas un seul mot du système ^a ,
 De ce système tant vanté ,
 Par qui nos héros de finance
 Emboursent l'argent de la France ,
 Et le tout par pure bonté !
 Pareils à la vieille sibylle
 Dont il est parlé dans Virgile ,
 Qui , possédant pour tout trésor
 Des recettes d'énergumène ,
 Prend du Troyen le rameau d'or ,
 Et lui rend des feuilles de chêne .

Peut-être , les larmes aux yeux ,
 Je vous apprendrai pour nouvelle

Le trépas de ce vieux goutteux
 Qu'anima l'esprit de Chapelle :
 L'éternel abbé de Chaulieu
 Paraîtra bientôt devant Dieu ;
 Et si d'une muse féconde
 Les vers aimables et polis
 Sauvent une âme en l'autre monde ,
 Il ira droit en paradis.
 L'autre jour, à son agonie ,
 Son curé vint de grand matin
 Lui donner en cérémonie ,
 Avec son huile et son latin ,
 Un passe-port pour l'autre vie.
 Il vit tous ses péchés lavés
 D'un petit mot de pénitence ,
 Et reçut ce que vous savez
 Avec beaucoup de bienséance.

Il fit même un très-beau sermon ,
 Qui satisfit tout l'auditoire.
 Tout haut il demanda pardon
 D'avoir eu trop de vaine gloire.
 C'était là , dit-il , le péché
 Dont il fut le plus entiché ;
 Car on sait qu'il était poëte ,
 Et que sur ce point tout auteur ,
 Ainsi que tout prédicateur ,
 N'a jamais eu l'âme bien nette.
 Il sera pourtant regretté ,
 Comme s'il eût été modeste.
 Sa perte au Parnasse est funeste :
 Presque seul il était resté
 D'un siècle plein de politesse.
 On dit qu'aujourd'hui la jeunesse
 A fait à la délicatesse
 Succéder la grossièreté ,

La débauche à la volupté ,
 Et la vaine et lâche paresse
 A cette sage oisiveté
 Que l'étude occupait sans cesse ,
 Loin de l'envieux irrité.
 Pour notre petit Genonville ,
 Si digne du siècle passé ,
 Et des feseurs de vaudeville ,
 Il me paraît très-empressé
 D'abandonner pour vous la ville.
 Le système n'a point gâté
 Son esprit aimable et facile ;
 Il a toujours le même style ,
 Et toujours la même gaieté.
 Je sais que , par déloyauté ,
 Le fripon naguère a tâté
 De la maîtresse tant jolie
 Dont j'étais si fort entêté.
 Il rit de cette perfidie ,
 Et j'aurais pu m'en courroucer :
 Mais je sais qu'il faut se passer
 Des bagatelles dans la vie.

 NOTES.

^a Le système de Law , qui bouleversa la France (1739).

A M. LE MARÉCHAL DE VILLARS.

1721.

Je me flattais de l'espérance
 D'aller goûter quelque repos
 Dans votre maison de plaisance ;
 Mais Vinache ^a a ma confiance ,

Et j'ai donné la préférence
 Sur le plus grand de nos héros
 Au plus grand charlatan de France.
 Ce discours vous déplaira fort ;
 Et je confesse que j'ai tort
 De parler du soin de ma vie
 A celui qui n'eut d'autre envie
 Que de chercher partout la mort.
 Mais souffrez que je vous réponde,
 Sans m'attirer votre courroux,
 Que j'ai plus de raisons que vous
 De vouloir rester dans ce monde ;
 Car si quelque coup de canon ,
 Dans vos beaux jours brillants de gloire ,
 Vous eût envoyé chez Pluton ,
 Voyez la consolation
 Que vous auriez dans la nuit noire ,
 Lorsque vous sauriez la façon
 Dont vous aurait traité l'histoire !

Paris vous eût premièrement
 Fait un service fort célèbre ,
 En présence du parlement ;
 Et quelque prélat ignorant
 Aurait prononcé hardiment
 Une longue oraison funèbre ,
 Qu'il n'eût pas faite assurément.
 Puis , en vertueux capitaine ,
 On vous aurait proprement mis
 Dans l'église de Saint-Denys ,
 Entre Duguesclin et Turenne.

Mais si quelque jour, moi chétif ,
 J'allais passer le noir esquif ,
 Je n'aurais qu'une vile bière ;
 Deux prêtres s'en iraient gaîment
 Porter ma figure légère ,

Et la loger mesquinement
 Dans un recoin du cimetièrè.
 Mes nièces, au lieu de prière,
 Et mon janséniste de frère^b,
 Riraient à mon enterrement ;
 Et j'aurais l'honneur seulement
 Que quelque muse médisante
 M'affublerait, pour monument,
 D'une épitaphe impertinente.
 Vous voyez donc très-clairement
 Qu'il est bon que je me conserve,
 Pour être encor témoin longtemps
 De tous les exploits éclatants
 Que le Seigneur Dieu vous réserve.

NOTES.

^a Médecin empirique (1742).

^b L'auteur avait un frère, trésorier de la chambre des comptes, qui était en effet un janséniste outré, et qui se brouillait toujours avec son frère toutes les fois que celui-ci disait du bien des jésuites (1748).

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

L'heureux talent dont vous charmez la France
 Avait en vous brillé dès votre enfance ;
 Il fut dès-lors dangereux de vous voir,
 Et vous plaisiez, même sans le savoir.
 Sur le théâtre heureusement conduite
 Parmi les vœux de cent cœurs empressés,
 Vous récitiez, par la nature instruite :
 C'était beaucoup ; ce n'était point assez ;
 Il vous fallait encore un plus grand maître.
 Permettez-moi de faire ici connaître

Quel est ce dieu de qui l'art enchanteur
 Vous a donné votre gloire suprême ;
 Le tendre Amour me l'a conté lui-même.
 On me dira que l'Amour est menteur.
 Hélas ! je sais qu'il faut qu'on s'en défie :
 Qui mieux que moi connaît sa perfidie ?
 Qui souffre plus de sa déloyauté ?
 Je ne croirai cet enfant de ma vie ;
 Mais cette fois il a dit vérité.

Ce même Amour, Vénus, et Melpomène,
 Loin de Paris fesaient voyage un jour ;
 Ces dieux charmants vinrent dans ce séjour
 Où vos appas éclataient sur la scène :
 Chacun des trois, avec étonnement,
 Vit cette grâce et simple et naturelle,
 Qui faisait lors votre unique ornement.
 « Ah ! dirent-ils, cette jeune mortelle
 Mérite bien que, sans retardement,
 Nous répandions tous nos trésors sur elle. »
 Ce qu'un dieu veut se fait dans le moment.
 Tout aussitôt la tragique déesse
 Vous inspira le goût, le sentiment,
 Le pathétique, et la délicatesse.
 « Moi, dit Vénus, je lui fais un présent
 Plus précieux, et c'est le don de plaire :
 Elle accroîtra l'empire de Cythère ;
 A son aspect tout cœur sera troublé ;
 Tous les esprits viendront lui rendre hommage. »
 « Moi, dit l'Amour, je ferai davantage ;
 Je veux qu'elle aime. » A peine eut-il parlé,
 Que dans l'instant vous devîntes parfaite ;
 Sans aucuns soins, sans étude, sans fard,
 Des passions vous fûtes l'interprète.

O de l'Amour adorable sujette,
 N'oubliez point le secret de votre art.

A M. PALLU.

A Plombières, auguste 1729.

Du fond de cet antre pierreux ,
Entre deux montagnes cornues ,
Sous un ciel noir et pluvieux ,
Où les tonnerres orageux
Sont portés sur d'épaisses nues ,
Près d'un bain chaud toujours crotté ,
Plein d'une eau qui fume et bouillonne ,
Où tout malade empaqueté ,
Et tout hypocondre entêté ,
Qui sur son mal toujours raisonne ,
Se baigne , s'enfume , et se donne
La question pour la santé ;
Où l'espoir ne quitte personne :

De cet antre où je vois venir
D'impotentes sempiternelles
Qui toutes pensent rajeunir ,
Un petit nombre de pucelles ,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir ;
Où par le coche on nous amène
De vieux citadins de Nanci ,
Et des moines de Commerci ,
Avec l'attribut de Lorraine ¹ ,
Que nous rapporterons d'ici :

De ces lieux , où l'ennui foisonne ,
J'ose encore écrire à Paris.
Malgré Phébus qui m'abandonne ,
J'invoque l'Amour et les Ris ;
Ils connaissent peu ma personne ;
Mais c'est à Pallu que j'écris :

¹ Voyez *Pantagruel*, liv. II, chap. 1; et liv. III, chap. VIII.

Alcibiade me l'ordonne,
 Alcibiade, qu'à la cour
 Nous vîmes briller tour à tour
 Par ses grâces, par son courage,
 Gai, généreux, tendre, volage,
 Et séducteur comme l'Amour,
 Dont il fut la brillante image.

L'Amour, ou le Temps, l'a défait
 Du beau vice d'être infidèle :
 Il prétend d'un amant parfait
 Être devenu le modèle.

J'ignore quel objet charmant
 A produit ce grand changement,
 Et fait sa conquête nouvelle ;
 Mais qui que vous soyez, la belle,
 Je vous en fais mon compliment.

On pourrait bien à l'aventure :
 Choisir un autre greluchon ^a,
 Plus Alcide pour la figure,
 Et pour le cœur plus Céladon ;
 Mais quelqu'un plus aimable, non ;
 Il n'en est point dans la nature ;
 Car, madame, où trouvera-t-on
 D'un ami la discrétion,
 D'un vieux seigneur la politesse,
 Avec l'imagination
 Et les grâces de la jeunesse ;
 Un tour de conversation
 Sans empressement, sans paresse,
 Et l'esprit monté sur le ton
 Qui plaît à gens de toute espèce ?
 Et n'est-ce rien d'avoir tâté
 Trois ans de la formalité
 Dont on assomme une ambassade,
 Sans nous avoir rien rapporté

De la pesante gravité
 Dont cent ministres font parade ?
 A ce portrait si peu flatté ,
 Qui ne voit mon Alcibiade ?

NOTE.

^a Terme familier qui signifie un amant de passage (1742).

AUX MANES DE M. DE GENONVILLE.

1729.

Toi que le ciel jaloux ravit dans son printemps ;
 Toi de qui je conserve un souvenir fidèle ,
 Vainqueur de la mort et du temps ;
 Toi dont la perte , après dix ans ,
 M'est encore affreuse et nouvelle ;
 Si tout n'est pas détruit ; si , sur les sombres bords ,
 Ce souffle si caché , cette faible étincelle ,
 Cet esprit , le moteur et l'esclave du corps ,
 Ce je ne sais quel sens qu'on nomme âme immortelle ,
 Reste inconnu de nous , est vivant chez les morts ;
 S'il est vrai que tu sois , et si tu peux m'entendre ,
 O mon cher Genonville ! avec plaisir reçois
 Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre ,
 Monument d'un amour immortel comme toi.
 Il te souvient du temps où l'aimable Égérie ,
 Dans les beaux jours de notre vie ,
 Écoutait nos chansons , partageait nos ardeurs.
 Nous nous aimions tous trois. La raison , la folie ,
 L'amour , l'enchantement des plus tendres erreurs ,
 Tout réunissait nos trois cœurs.
 Que nous étions heureux ! même cette indigence ,
 Triste compagne des beaux jours ,

Alcibiade me l'ordonne,
 Alcibiade, qu'à la cour
 Nous vîmes briller tour à tour
 Par ses grâces, par son courage,
 Gai, généreux, tendre, volage,
 Et séducteur comme l'Amour,
 Dont il fut la brillante image.

L'Amour, ou le Temps, l'a défait
 Du beau vice d'être infidèle :
 Il prétend d'un amant parfait
 Être devenu le modèle.

J'ignore quel objet charmant
 A produit ce grand changement,
 Et fait sa conquête nouvelle ;
 Mais qui que vous soyez, la belle,
 Je vous en fais mon compliment.

On pourrait bien à l'aventure :
 Choisir un autre greluchon ^a,
 Plus Alcide pour la figure,
 Et pour le cœur plus Céladon ;
 Mais quelqu'un plus aimable, non ;
 Il n'en est point dans la nature ;
 Car, madame, où trouvera-t-on
 D'un ami la discrétion,
 D'un vieux seigneur la politesse,
 Avec l'imagination
 Et les grâces de la jeunesse ;
 Un tour de conversation
 Sans empressement, sans paresse,
 Et l'esprit monté sur le ton
 Qui plaît à gens de toute espèce ?
 Et n'est-ce rien d'avoir tâté
 Trois ans de la formalité
 Dont on assomme une ambassade,
 Sans nous avoir rien rapporté

De la pesante gravité
 Dont cent ministres font parade ?
 A ce portrait si peu flatté ,
 Qui ne voit mon Alcibiade ?

NOTE.

^a Terme familier qui signifie un amant de passage (1742).

AUX MANES DE M. DE GENONVILLE.

1729.

Toi que le ciel jaloux ravit dans son printemps ;
 Toi de qui je conserve un souvenir fidèle ,
 Vainqueur de la mort et du temps ;
 Toi dont la perte , après dix ans ,
 M'est encore affreuse et nouvelle ;
 Si tout n'est pas détruit ; si , sur les sombres bords ,
 Ce souffle si caché , cette faible étincelle ,
 Cet esprit , le moteur et l'esclave du corps ,
 Ce je ne sais quel sens qu'on nomme âme immortelle ,
 Reste inconnu de nous , est vivant chez les morts ;
 S'il est vrai que tu sois , et si tu peux m'entendre ,
 O mon cher Genonville ! avec plaisir reçois
 Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre ,
 Monument d'un amour immortel comme toi.
 Il te souvient du temps où l'aimable Égérie ,
 Dans les beaux jours de notre vie ,
 Écoutait nos chansons , partageait nos ardeurs.
 Nous nous aimions tous trois. La raison , la folie ,
 L'amour , l'enchantement des plus tendres erreurs ,
 Tout réunissait nos trois cœurs.
 Que nous étions heureux ! même cette indigence ,
 Triste compagne des beaux jours ,

Ne put de notre joie empoisonner le cours.
 Jeunes , gais , satisfaits , sans soins , sans prévoyance ,
 Aux douceurs du présent bornant tous nos désirs ,
 Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance ?
 Nous possédions bien mieux , nous avons les plaisirs !
 Ces plaisirs , ces beaux jours coulés dans la mollesse ,
 Ces ris , enfants de l'allégresse ,
 Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
 Le ciel , en récompense , accorde à ta maîtresse
 Des grandeurs , et de la richesse ,
 Appuis de l'âge mûr , éclatant embarras ,
 Faible soulagement quand on perd sa jeunesse.
 La fortune est chez elle , où fut jadis l'amour.
 Les plaisirs ont leurs temps , la sagesse a son tour.
 L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge ;
 Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage.
 Nous chantons quelquefois et tes vers et les miens ;
 De ton aimable esprit nous célébrons les charmes ;
 Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens ;
 Nous lisons tes écrits , nous les baignons de larmes.
 Loin de nous à jamais ces mortels endurcis ,
 Indignes du beau nom , du nom sacré d'amis ,
 Ou toujours remplis d'eux , ou toujours hors d'eux-même ,
 Au monde , à l'inconstance ardents à se livrer ,
 Malheureux , dont le cœur ne sait pas comme on aime ,
 Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer !

A M. DE FORMONT,

EN LUI ENVOYANT LES ŒUVRES DE DESCARTES ET DE MALEBRANCHE.

Rimeur charmant , plein de raison ,
 Philosophe entouré des Grâces ,
 Épicure , avec Apollon ,
 S'empresse à marcher sur vos traces.
 Je renonce au fatras obscur

Du grand rêveur de l'Oratoire^a,
 Qui croit parler de l'esprit pur,
 Ou qui veut nous le faire accroire,
 Nous disant qu'on peut, à coup sûr.
 Entretenir Dieu dans sa gloire.
 Ma raison n'a pas plus de foi
 Pour René le visionnaire^b.
 Songeur de la nouvelle loi,
 Il éblouit plus qu'il n'éclaire;
 Dans une épaisse obscurité
 Il fait briller des étincelles.
 Il a gravement débité
 Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
 Pour mettre à la place de celles
 De la bavarde antiquité.
 Dans sa cervelle trop féconde
 Il prend, d'un air fort important,
 Des dés pour arranger le monde :
 Bridoye en aurait fait autant.

Adieu ; je vais chez ma Sylvie :
 Un esprit fait comme le mien
 Goûte bien mieux son entretien
 Qu'un roman de philosophie.
 De ses attraits toujours frappé,
 Je ne la crois pas trop fidèle :
 Mais puisqu'il faut être trompé,
 Je ne veux l'être que par elle.

NOTES.

^a Malebranche (1748).^b Descartes (1757).

ÉPITRE

CONNUE SOUS LE NOM DES *VOUS* ET DES *TU*¹.

Philis, qu'est devenu ce temps
Où, dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustements,
De tes grâces seules ornée,
Contente d'un mauvais soupé
Que tu changeais en ambrosie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie ?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang et pour tous trésors,
Que les agréments de ton âge,
Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre, et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas ! qui n'eût été friponne ?
Tu le fus, objet gracieux ;
Et (que l'Amour me le pardonne !)
Tu sais que je t'en aimais mieux.
Ah, madame ! que votre vie,

¹ Cette épître a été adressée à mademoiselle de Livri, alors madame la marquise de Gouvernet. C'est d'elle que parle M. de Voltaire dans son épître à M. de Genonville, dans l'épître adressée à ses mânes, et dans celle à M. le duc de Sully. Le suisse de madame la marquise de Gouvernet ayant refusé la porte à M. de Voltaire, que mademoiselle de Livri n'avait point accoutumé à un tel accueil, il lui envoya cette épître. Lorsqu'il revint à Paris, en 1778, il vit chez elle madame de Gouvernet, âgée comme lui de plus de quatre-vingts ans, veuve alors, et qui pouvait le recevoir sans conséquence. C'est en revenant de cette visite qu'il disait : « Ah ! mes amis, je viens de passer d'un bord du Coeyte à l'autre. » Madame de Gouvernet envoya le lendemain à madame Denis un portrait de M. de Voltaire peint par Largillière, qu'il lui avait donné dans le temps de leur première liaison, et qu'elle avait conservé malgré leur rupture, son changement d'état, et sa dévotion. K.

D'honneurs aujourd'hui si remplie,
 Diffère de ces doux instants!
 Ce large suisse à cheveux blancs,
 Qui ment sans cesse à votre porte,
 Philis, est l'image du Temps :
 On dirait qu'il chasse l'escorte
 Des tendres Amours et des Ris ;
 Sous vos magnifiques lambris
 Ces enfants tremblent de paraître.
 Hélas ! je les ai vus jadis
 Entrer chez toi par la fenêtre,
 Et se jouer dans ton taudis.

Non, madame, tous ces tapis
 Qu'a tissés la Savonnerie^a,
 Ceux que les Persans ont ourdis,
 Et toute votre orfèvrerie,
 Et ces plats si chers que Germain^b
 A gravés de sa main divine,
 Et ces cabinets où Martin^c
 A surpassé l'art de la Chine ;
 Vos vases japonais et blancs,
 Toutes ces fragiles merveilles ;
 Ces deux lustres de diamants
 Qui pendent à vos deux oreilles ;
 Ces riches carcans, ces colliers,
 Et cette pompe enchanteresse,
 Ne valent pas un des baisers
 Que tu donnais dans ta jeunesse.

NOTES.

^a La Savonnerie est une belle manufacture de tapis, établie par le grand Colbert (1757).

^b Germain, excellent orfèvre, dont il est parlé dans *le Mondain et le Pauvre diable*. (1757).

^c Martin, excellent vernisseur (1757).

A MADEMOISELLE DE LUBERT,
QU'ON APPELAIT MUSE ET GRACE.

1732.

Le curé qui vous baptisa
Du beau surnom de *Muse* et *Grâce*
Sur vous un peu prophétisa ;
Il prévit que sur votre trace
Croîtrait le laurier du Parnasse
Dont la Suze se couronna ,
Et le myrte qu'elle porta ,
Quand , d'amour suivant la déesse ,
Ses tendres feux elle mêla
Aux froides ondes du Permesse.
Mais en un point il se trompa :
Car jamais il ne devina
Qu'étant si belle , elle sera
Ce que les sots appellent sage ,
Et qu'à vingt ans , et par delà ,
Muse et Grâce conservera
La tendre fleur du pucelage ,
Fleur délicate qui tomba
Toujours au printemps du bel âge ,
Et que le ciel fit pour cela.
Quoi ! vous en êtes encore là !
Muse et Grâce , que c'est dommage !
Vous me répondez doucement
Que les neuf bégueules savantes ,
Toujours chantant , toujours rimant ,
Toujours les yeux au firmament ,
Avec leurs têtes de pédantes ,
Avaient peu de tempérament ,
Et que leurs bouches éloquentes

S'ouvriraient pour brailler seulement ,
 Et non pour mettre tendrement
 Deux lèvres fraîches et charmantes
 Sur les lèvres appétissantes
 De quelque vigoureux amant.
 Je veux croire chrétiennement
 Ces histoires impertinentes.
 Mais , ma chère Lubert , en cas
 Que ces filles sempiternelles
 Conservent pour ces doux ébats
 Des aversions si fidèles ,
 Si ces déesses sont cruelles ,
 Si jamais amant dans ses bras
 N'a froissé leurs gauches appas ,
 Si les neuf muses sont pucelles ,
 Les trois Grâces ne le sont pas.

Quittez donc votre faible excuse ;
 Vos jours languissent consumés
 Dans l'abstinence qui les use :
 Un faux préjugé vous abuse.
 Chantez , et , s'il le faut , rimez ;
 Ayez tout l'esprit d'une muse :
 Mais , si vous êtes Grâce , aimez.

A UNE DAME, OU SOI-DISANT TELLE.

1732.

Tu commences par me louer,
 Tu veux finir par me connaître :
 Tu me louerai bien moins. Mais il faut t'avouer
 Ce que je suis , ce que je voudrais être.

¹ Cette pièce fut imprimée dans le *Mercur de France*, en 1732. Un Breton, nommé Desforbes-Maillard, qui faisait assez facilement des vers médiocres, s'était amusé à insérer dans les journaux des pièces de vers sous le nom de mademoiselle Malcraix de la Vigne. Plusieurs poètes célèbres lui répondirent par des galanteries. Cette facétie dura quelque

J'aurai vu dans trois ans passer quarante hivers.
 Apollon présidait au jour qui m'a vu naître.
 Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers.
 Bientôt ce dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire :
 Mon cœur, vaincu par lui, se rangea sous sa loi.
 D'autres ont fait des vers par le désir d'en faire ;
 Je fus poëte malgré moi.
 Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme ;
 Tout art a mon hommage , et tout plaisir m'enflamme ;
 La peinture me charme : on me voit quelquefois
 Au palais de Philippe , ou dans celui des rois ,
 Sous les efforts de l'art admirer la nature ,
 Du brillant ^a Cagliari saisir l'esprit divin ,
 Et dévorer des yeux la touche noble et sûre
 De Raphaël et du Poussin.
 De ces appartements qu'anime la peinture ,
 Sur les pas du plaisir je vole à l'Opéra ;
 J'applaudis tout ce qui me touche ,
 La fertilité de Campra ,
 La gaieté de Mouret , les grâces de Destouche ^b ;
 Pélissier par son art , le Maure par sa voix ^c ,
 Tour à tour ont mes vœux et suspendent mon choix.
 Quelquefois , embrassant la science hardie
 Que la curiosité
 Honora par vanité
 Du nom de philosophie ,
 Je cours après Newton dans l'abîme des cieux ;
 Je veux voir si des nuits la courrière inégale ,
 Par le pouvoir changeant d'une force centrale ,
 En gravitant vers nous s'approche de nos yeux ,
 Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux ,

temps. Piron employa cette aventure d'une manière très heureuse dans sa *Métromanie*. M. de Voltaire, en conservant sa pièce, en retrancha toutes les choses galantes qu'il adressait à mademoiselle Malcrais, et qu'elle méritait si peu. De tous les vers qu'elle a faits ou inspirés, ce sont les seuls qui soient restés. K.

Dans les limites d'un ovale.

J'en entends raisonner les plus profonds esprits,
 Maupertuis et Clairaut, calculante cabale;
 Je les vois qui des cieux franchissent l'intervalle,
 Et je vois trop souvent que j'ai très-peu compris.
 De ces obscurités je passe à la morale;
 Je lis au cœur de l'homme, et souvent j'en rougis.
 J'examine avec soin les informes écrits,
 Les monuments épars, et le style énergique
 De ce fameux Pascal, ce dévot satirique.
 Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer;
 Je combats ses rigueurs extrêmes.
 Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes;
 Je voudrais, malgré lui, leur apprendre à s'aimer.
 Ainsi mes jours égaux, que les muses remplissent,
 Sans soins, sans passions, sans préjugés fâcheux,
 Commencent avec joie, et vivement finissent
 Par des soupers délicieux.
 L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines;
 La tardive raison vient de briser mes chaînes;
 J'ai quitté prudemment ce dieu qui m'a quitté;
 J'ai passé l'heureux temps fait pour la volupté.
 Est-il donc vrai, grands dieux! il ne faut plus que j'aime.
 La foule des beaux-arts, dont je veux tour à tour
 Remplir le vide de moi-même,
 N'est pas encore assez pour remplacer l'amour.

NOTES.

^a Paul Véronèse (1739).

^b Musiciens agréables (1748).

^c Actrices de ce temps-là (1748).

A MADAME DE FONTAINE-MARTEL^a.

1732.

O très-singulière Martel ,
J'ai pour vous estime profonde :
C'est dans votre petit hôtel ,
C'est sur vos soupers que je fonde
Mon plaisir, le seul bien réel
Qu'un honnête homme ait en ce monde.
Il est vrai qu'un peu je vous gronde ;
Mais , malgré cette liberté ,
Mon cœur vous trouve, en vérité ,
Femme à peu de femmes seconde ;
Car sous vos cornettes de nuit ,
Sans préjugés et sans faiblesse ,
Vous logez esprit qui séduit ,
Et qui tient fort à la sagesse.
Or, votre sagesse n'est pas
Cette pointilleuse harpie
Qui raisonne sur tous les cas ,
Et qui, triste sœur de l'Envie ,
Ouvrant un gosier édenté ,
Contre la tendre Volupté
Toujours prêche, argumente, et crie ;
Mais celle qui si doucement ,
Sans efforts et sans industrie ,
Se bornant toute au sentiment ,
Sait jusques au dernier moment
Répandre un charme sur la vie.
Voyez-vous pas de tous côtés
De très-décépites beautés ,
Pleurant de n'être plus aimables ,
Dans leur besoin de passion
Ne pouvant rester raisonnables ,

S'affoler de dévotion ,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules respectables ?
Bien loin de cette triste erreur ,
Vous avez , au lieu de vigiles ,
Des soupers longs , gais , et tranquilles ;
Des vers aimables et faciles ,
Au lieu des fatras inutiles
De Quesnel et de Letourneur ,
Voltaire , au lieu d'un directeur ;
Et , pour mieux chasser toute angoisse ,
Au curé préférant Campra ,
Vous avez logé à l'Opéra ,
Au lieu de banc à la paroisse ;
Et ce qui rend mon sort plus doux ,
C'est que ma maîtresse chez vous ,
La Liberté , se voit logée ;
Cette Liberté mitigée ,
A l'œil ouvert , au front serein ,
A la démarche dégagée ,
N'étant ni prude , ni catin ,
Décente , et jamais arrangée ,
Souriant d'un sourir badin
A ces paroles chatouilleuses
Qui font baisser un œil malin
A mesdames les précieuses.
C'est là qu'on trouve la Gaieté,
Cette sœur de la Liberté,
Jamais aigre dans la satire ,
Toujours vive dans les bons mots ,
Se moquant quelquefois des sots ,
Et très-souvent , mais à propos ,
Permettant au sage de rire.
Que le ciel bénisse le cours
D'un sort aussi doux que le vôtre !

Martel, l'automne de vos jours
Vaut mieux que le printemps d'une autre.

NOTE.

^a La comtesse de Fontaine-Martel, fille du président Desbordeaux : elle était telle qu'elle est peinte ici. Sa maison était très-libre et très-aimable (1757.)

A MADEMOISELLE GAUSSIN,

QUI A REPRÉSENTÉ LE RÔLE DE ZAÏRE AVEC BEAUCOUP DE SUCCÈS.

1732.

Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers au théâtre applaudis ;
Protége-les : *Zaïre* est ton ouvrage ;
Il est à toi, puisque tu l'embellis.
Ce sont tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,
Ta voix touchante, et tes sons enchanteurs,
Qui du critique ont fait tomber les armes ;
Ta seule vue adoucit les censeurs.
L'Illusion, cette reine des cœurs,
Marche à ta suite, inspire les alarmes,
Le sentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaisir de répandre des larmes.

Le dieu des vers, qu'on allait dédaigner,
Est, par ta voix, aujourd'hui sûr de plaire ;
Le dieu d'amour, à qui tu fus plus chère,
Est, par tes yeux, bien plus sûr de régner :
Entre ces dieux désormais tu vas vivre.
Hélas ! longtemps je les servis tous deux :
Il en est un que je n'ose plus suivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux
Qui, tous les jours, peut te voir et t'entendre ;

Que tu reçois avec un souris tendre ,
 Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux ;
 Qui , pénétré de leur feu qu'il adore ,
 A tes genoux oubliant l'univers ,
 Parle d'amour, et t'en reparle encore !
 Et malheureux qui n'en parle qu'en vers !

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET,

SUR SA LIAISON AVEC MAUPERTUIS.

Ainsi donc cent beautés nouvelles
 Vont fixer vos bouillants esprits ;
 Vous renoncez aux étincelles ,
 Aux feux follets de mes écrits,
 Pour des lumières immortelles ;
 Et le sublime Maupertuis
 Vient éclipser mes bagatelles.
 Je n'en suis fâché, ni surpris ;
 Un esprit vrai doit être épris
 Pour des vérités éternelles.
 Mais ces vérités , que sont-elles ?
 Quel est leur usage et leur prix ?
 Du vrai savant que je chéris
 La raison ferme et lumineuse
 Vous montrera les cieux décrits ,
 Et d'une main audacieuse
 Vous dévoilera les replis
 De la nature ténébreuse :
 Mais, sans le secret d'être heureuse.
 Que vous aura-t-il donc appris ?

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

SUR LA CALOMNIE.

1733.

Écoutez-moi , respectable Émilie :
 Vous êtes belle ; ainsi donc la moitié
 Du genre humain sera votre ennemie :
 Vous possédez un sublime génie ;
 On vous craindra : votre tendre amitié
 Est confiante , et vous serez trahie.
 Votre vertu , dans sa démarche unie ,
 Simple et sans fard , n'a point sacrifié
 A nos dévots ; craignez la calomnie.
 Attendez-vous , s'il vous plaît , dans la vie ,
 Aux traits malins que tout fat à la cour,
 Par passe-temps , souffre et rend tour à tour.
 La Médisance est la fille immortelle
 De l'Amour-propre et de l'Oisiveté.
 Ce monstre ailé paraît mâle et femelle ,
 Toujours parlant , et toujours écouté.
 Amusement et fléau de ce monde ,
 Elle y préside , et sa vertu féconde
 Du plus stupide échauffe les propos ;
 Rebut du sage , elle est l'esprit des sots.
 En ricanant , cette maigre furie
 Va de sa langue épandre les venins
 Sur tous états ; mais trois sortes d'humains ,
 Plus que le reste , aliments de l'envie ,
 Sont exposés à sa dent de harpie :
 Les beaux esprits , les belles , et les grands ,
 Sont de ses traits les objets différents.
 Quiconque en France avec éclat attire
 L'œil du public , est sûr de la satire ;
 Un bon couplet , chez ce peuple falot ,

De tout mérite est l'infailible lot.

La jeune Églé, de pompons couronnée,
 Devant un prêtre à minuit amenée,
 Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
 A son mari, qu'elle n'a jamais vu.
 Le lendemain, en triomphe on la mène
 Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la reine;
 Le lendemain, sans trop savoir comment,
 Dans tout Paris on lui donne un amant :
 Roy^a la chansonne, et son nom par la ville
 Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.
 Églé s'en meurt : ses cris sont superflus.
 Consolez-vous, Églé, d'un tel outrage :
 Vous pleurerez, hélas ! bien davantage,
 Lorsque de vous on ne parlera plus.

Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
 De qui l'honneur fut toujours à couvert ?
 Lisez-moi Bayle, à l'article *Schomberg*,
 Vous y verrez que la vierge Marie^b
 Des chansonniers, comme une autre, a souffert.
 Jérusalem a connu la satire.
 Persans, Chinois, baptisés, circoncis,
 Prennent ses lois : la terre est son empire ;
 Mais, croyez-moi, son trône est à Paris.
 Là, tous les soirs, la troupe vagabonde
 D'un peuple oisif, appelé le beau monde
 Va promener de réduit en réduit
 L'inquiétude et l'ennui qui la suit ;
 Là, sont en foule antiques mijaurées,
 Jeunes oisons, et bégueules titrées,
 Disant des riens d'un ton de perroquet,
 Lorgnant des sots, et trichant au piquet ;
 Blondins y sont, beaucoup plus femmes qu'elles,
 Profondément remplis de bagatelles,
 D'un air hautain, d'une bruyante voix,

Chantant , dansant , minaudant à la fois.
 Si , par hasard , quelque personne honnête ,
 D'un sens plus droit et d'un goût plus heureux ,
 Des bons écrits ayant meublé sa tête ,
 Leur fait l'affront de penser à leurs yeux ,
 Tout aussitôt leur brillante cohue ,
 D'étonnement et de colère émue ,
 Bruyant essaim de frelons envieux ,
 Pique et poursuit cette abeille charmante ,
 Qui leur apporte , hélas ! trop imprudente ,
 Ce miel si pur et si peu fait pour eux .

Quant aux héros , aux princes , aux ministres ,
 Sujets usés de nos discours sinistres ,
 Qu'on m'en nomme un dans Rome et dans Paris ,
 Depuis César jusqu'au jeune Louis ,
 De Richelieu jusqu'à l'ami d'Auguste ,
 Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste .
 Ce grand Colbert , dont les soins vigilants
 Nous avaient plus enrichis en dix ans
 Que les mignons , les catins , et les prêtres ,
 N'ont , en mille ans , appauvri nos ancêtres ;
 Cet homme unique , et l'auteur , et l'appui
 D'une grandeur où nous n'osions prétendre ,
 Vit tout l'État murmurer contre lui ;
 Et le Français osa troubler la cendre ^o
 Du bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui .

Lorsque Louis , qui , d'un esprit si ferme ,
 Brava la mort comme ses ennemis ,
 De ses grandeurs ayant subi le terme ,
 Vers sa chapelle allait à Saint-Denys ,
 J'ai vu son peuple , aux nouveautés en proie ,
 Ivre de vin , de folie , et de joie ,
 De cent couplets égayant le convoi ,
 Jusqu'au tombeau maudire encor son roi .

Vous avez tous connu , comme je pense ,

Ce bon régent qui gâta tout en France :
 Il était né pour la société,
 Pour les beaux-arts, et pour la volupté ;
 Grand, mais facile, ingénieux, affable,
 Peu scrupuleux, mais de crime incapable.
 Et cependant, ô mensonge ! ô noirceur !
 Nous avons vu la ville et les provinces,
 Au plus aimable, au plus élément des princes,
 Donner les noms... Quelle absurde fureur !
 Chacun les lit ces archives d'horreur,
 Ces vers impurs, appelés *Philippiques*^d,
 De l'imposture effroyables chroniques ;
 Et nul Français n'est assez généreux
 Pour s'élever, pour déposer contre eux.

Que le mensonge un instant vous outrage,
 Tout est en feu soudain pour l'appuyer :
 La vérité perce enfin le nuage,
 Tout est de glace à vous justifier.

Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
 Baisser les yeux sur de moindres objets ?
 Des souverains descendons aux sujets ;
 Des beaux-esprits ouvrons ici le temple,
 Temple autrefois l'objet de mes souhaits,
 Que de si loin Desfontaines contemple,
 Et que Gacon ne visita jamais.
 Entrons : d'abord on voit la Jalousie,
 Du dieu des vers la fille et l'ennemie,
 Qui, sous les traits de l'Émulation,
 Souffle l'orgueil, et porte sa furie
 Chez tous ces fous courtisans d'Apollon.
 Voyez leur troupe inquiète, affamée,
 Se déchirant pour un peu de fumée,
 Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel
 Que l'implacable et mordant janséniste
 N'en a lancé sur le fin moliniste,

Ou que Doucin ¹, cet adroit casuiste,
N'en a versé dessus Pasquier-Quesnel.

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni sans cesse, et jamais corrigé,
Ce vil Refus ², que jadis votre père
A, par pitié, tiré de la misère,
Et qui bientôt, serpent envenimé,
Piqua le sein qui l'avait ranimé;
Lui qui, mêlant la rage à l'impudence,
Devant Thémis accusa ³ l'innocence;
L'affreux Rufus ², loin de cacher en paix
Des jours tissus de honte et de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejeter l'affront
De l'infamie écrite sur son front.

Mais que feront tous les traits satiriques
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié français et moitié germaniques,
Pétris d'erreur, et de haine, et d'ennui?
Quel est le but, l'effet, la récompense,
De ces recueils d'impure médisance?
Le malheureux, délaissé des humains,
Meurt des poisons qu'ont préparés ses mains.

Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain Boileau, dans ses sévérités,
A de Quinault dénigré les beautés;
L'heureux Quinault, vainqueur de la satire,

¹ L'un des fabricateurs de la bulle *Unigenitus*.

² Voltaire a depuis, dans son *Mémoire sur la Satire*, publié en 1739, reconnu que lorsqu'il employa ces expressions peu mesurées contre Rousseau, il avait *perdu patience*; et il s'excusa de l'avoir fait. *Note de M. Beuchot*.

Rit de sa haine , et marche à ses côtés.

Moi-même, enfin, qu'une cabale inique
 Voulut noircir de son souffle caustique,
 Je sais jouir, en dépit des cagots,
 De quelque gloire, et même du repos.

Voici le point sur lequel je me fonde.
 On entre en guerre en entrant dans le monde.
 Homme privé, vous avez vos jaloux,
 Rampant dans l'ombre, inconnus comme vous,
 Obscurément tourmentant votre vie;
 Homme public, c'est la publique envie
 Qui contre vous lève son front altier.
 Le coq jaloux se bat sur son fumier,
 L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine :
 Tel est l'état de la nature humaine.
 La Jalousie et tous ses noirs enfants
 Sont au théâtre, au conclave, aux couvents.
 Montez au ciel : trois déesses rivales
 Troublent le ciel, qui rit de leurs scandales.
 Que faire donc ? à quel saint recourir ?
 Je n'en sais point : il faut savoir souffrir.

NOTES.

^a Poète connu en son temps par quelques opéras, et par quelques petites satires nommées *calottes*, qui sont tombées dans un profond oubli (1756).

^b Cette calomnie, citée dans Bayle et dans l'abbé Houteville, est tirée d'un ancien livre hébreu, intitulé *Toldos Jescut*, dans lequel on donne pour époux à cette personne sacrée Jonathan; et celui que Jonathan soupçonne s'appelle Joseph Panther (1748). Ce livre, cité par les premiers pères, est incontestablement du premier siècle (1752).

^c Le peuple voulut déterrer M. Colbert à Saint-Eustache (1748).

^d Libelle diffamatoire en vers contre M. le duc d'Orléans, régent du royaume, composé par la Grange-Chancel. On lui a pardonné. Bayle et Arnauld sont morts hors de leur patrie (1752)

^e Rousseau avait été secrétaire du baron de Breteuil, et avait fait contre lui une satire intitulée *la Baronade*. Il la lut à quelques personnes qui vivent encore, entre autres à madame la duchesse de Saint-Pierre. Ma-

dame la marquise du Châtelet, fille de M. de Breteuil, était parfaitement instruite de ce fait (1752); et il y a encore des papiers originaux de madame du Châtelet qui l'attestent (1756). Le baron de Breteuil lui pardonna généreusement (1771).

† Il accusa M. Saurin, fameux géomètre, d'avoir fait des couplets infâmes dont lui, Rousseau, était l'auteur, et fut condamné pour cette calomnie au bannissement perpétuel (1736).

A MADEMOISELLE DE GUISE,
SUR SON MARIAGE AVEC LE DUC DE RICHELIEU.

Avril 1734.

Un prêtre, un *oui*, trois mots latins,
A jamais fixent vos destins;
Et le célébrant d'un village,
Dans la chapelle de Montjeu,
Très-chrétiennement vous engage
A coucher avec Richelieu,
Avec Richelieu, ce volage,
Qui va jurer par ce saint nœud
D'être toujours fidèle et sage.
Nous nous en défions un peu;
Et vos grands yeux noirs, pleins de feu,
Nous rassurent bien davantage
Que les serments qu'il fait à Dieu.

Mais vous, madame la duchesse,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront se plaindre à votre altesse?
Ces nombreux cocus qu'il a faits
Ont mis en vous leur espérance:
Ils diront, voyant vos attraits,
« Dieux! quel plaisir que la vengeance! »
Vous sentez bien qu'ils ont raison,
Et qu'il faut punir le coupable:
L'heureuse loi du talion

Est des lois la plus équitable.
 Quoi ! votre cœur n'est point rendu ?
 Votre sévérité me gronde !
 Ah ! quelle espèce de vertu
 Qui fait enrager tout le monde !
 Faut-il donc que de vos appas
 Richelieu soit l'unique maître ?
 Est-il dit qu'il ne sera pas
 Ce qu'il a tant mérité d'être ?
 Soyez donc sage, s'il le faut ;
 Que ce soit là votre chimère :
 Avec tous les talents de plaire ,
 Il faut bien avoir un défaut.
 Dans cet emploi noble et pénible
 De garder ce qu'on nomme honneur,
 Je vous souhaite un vrai bonheur :
 Mais voilà la chose impossible.

A M. ***.

Du camp de Philisbourg , le 3 juillet 1734.

C'est ici que l'on dort sans lit ,
 Et qu'on prend ses repas par terre ;
 Je vois et j'entends l'atmosphère
 Qui s'embrace et qui retentit
 De cent décharges de tonnerre ;
 Et dans ces horreurs de la guerre
 Le Français chante , boit , et rit.
 Bellone va réduire en cendres
 Les courtines de Philisbourg ,
 Par cinquante mille Alexandres
 Payés à quatre sous par jour :
 Je les vois , prodiguant leur vie ,
 Chercher ces combats meurtriers ,
 Couverts de fange et de lauriers ,

Et pleins d'honneur et de folie.
 Je vois briller au milieu d'eux
 Ce fantôme nommé la Gloire ,
 A l'œil superbe , au front poudreux ,
 Portant au cou cravate noire ,
 Ayant sa trompette en sa main ,
 Sonnant la charge et la victoire ,
 Et chantant quelques airs à boire ,
 Dont ils répètent le refrain ¹.

O nation brillante et vaine !
 Illustres fous , peuple charmant ,
 Que la Gloire à son char enchaîne ,
 Il est beau d'affronter gaiement
 Le trépas et le prince Eugène.
 Mais , hélas ! quel sera le prix
 De vos héroïques prouesses !
 Vous serez cocus dans Paris
 Par vos femmes et vos maîtresses.

A MADAME DU CHATELET.

1734.

Je voulais , de mon cœur éternisant l'hommage ,
 Emprunter la langue des dieux ,
 Et vous parler votre langage :

Je voulais dans mes vers peindre la vive image
 De ce feu , de cette âme , et de ces dons des cieux ,
 Qu'on sent dans vos discours et qu'on voit dans vos yeux.
 Le projet était grand , mais faible est mon génie :
 Aussitôt j'invoquai les dieux de l'harmonie ,
 Les maîtres qui d'Auguste ont embelli la cour ;
 Tous me devaient aider , et chanter à leur tour.
 Le cœur les fit parler , leur muse est naturelle ;
 Vous les connaissez tous , ils sont vos favoris ,
 Des auteurs à jamais ils sont l'heureux modèle ,

Excepté de vos beaux-esprits ,
Et de Bernard de Fontenelle.

J'eus l'art de les toucher, car je parlais de vous ;
A votre nom divin je les vis tous paraître.
Virgile le premier, mon idole et mon maître ,
Virgile s'avança d'un air égal et doux ;
Les échos répondaient à sa muse champêtre ,
L'air, la terre et les cieux en étaient embellis ;
Tandis que ce pasteur, assis au pied d'un hêtre ,
Embrassait Corydon et caressait Phylis ,
On voyait près de lui , mais non pas sur sa trace ,
Cet adroit courtisan et délicat Horace ,
Mélant au dieu du vin l'une et l'autre Vénus ,
D'un ton plus libertin caresser avec grâce

Et Glycère et Ligurinus.

Celui qui fut puni de sa coquetterie ,
Le maître en l'art d'aimer ¹ , qui rien ne nous apprit ,
Prodiguait à Corinne avec galanterie

Beaucoup d'amour et trop d'esprit.

Tibulle , caressé dans les bras de Délie ,
Par des vers enchanteurs exhalait ses plaisirs ;
Et Catulle vantait , plus tendre en ses désirs ,
Dans son style emporté, les baisers de Lesbie.

Vous parûtes alors, adorable Émilie :
Je vis soudain sur vous tous les yeux se tourner ;

Votre aspect enlaidit les belles ,

Et de leurs amants enchantés

Vous fîtes autant d'infidèles.

Je pensais qu'à l'instant ils allaient m'inspirer ;
Mais , jaloux de vous plaire et de vous célébrer,
Ils ont bien rabaisé ma téméraire audace.

Je vois qu'il n'appartient qu'aux maîtres du Parnasse
De vous offrir des vers , et de chanter pour vous ;

C'est un honneur dont je serais jaloux ,

Si jamais j'étais à leur place.

¹ Ovide , auteur de l'*Art d'aimer*.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

1735.

Lorsque ce grand courrier de la philosophie ,
 Condamine l'observateur ^a ,
 De l'Afrique au Pérou conduit par Uranie ,
 Par la gloire , et par la manie ,
 S'en va griller sous l'équateur ,
 Maupertuis et Clairaut , dans leur docte fureur ,
 Vont geler au pôle du monde.
 Je les vois d'un degré mesurer la longueur ,
 Pour ôter au peuple rimeur
 Ce beau nom de machine ronde ,
 Que nos flasques auteurs , en chevillant leurs vers ,
 Donnaient à l'aventure à ce plat univers.

Les astres étonnés , dans leur oblique course ,
 Le grand , le petit Chien , et le Cheval , et l'Ourse ,
 Se disent l'un à l'autre , en langage des cieus :
 « Certes , ces gens sont fous , ou ces gens sont des dieux. »

Et vous , Algarotti ^b , vous , cygne de Padoue ,
 Élève harmonieux du cygne de Mantoue ,
 Vous allez donc aussi , sous le ciel des frimas ,
 Porter , en grelottant , la lyre et le compas ,
 Et , sur des monts glacés traçant des parallèles ,
 Faire entendre aux Lapons vos chansons immortelles ?

Allez donc ; et du pôle observé , mesuré ,
 Revenez aux Français apporter des nouvelles.
 Cependant je vous attendrai ,
 Tranquille admirateur de votre astronomie ,
 Sous mon méridien , dans les champs de Cirey ,
 N'observant désormais que l'astre d'Émilie.
 Échauffé par le feu de son puissant génie ,
 Et par sa lumière éclairé ,
 Sur ma lyre je chanterai

Son âme universelle autant qu'elle est unique ;
 Et j'atteste les cieux , mesurés par vos mains ,
 Que j'abandonnerais pour ses charmes divins
 L'équateur et le pôle arctique.

NOTES.

^a MM. Godin , Bouguer , et de la Condamine , étalent partis alors pour faire leurs observations en Amérique , dans des contrées voisines de l'équateur. MM. de Maupertuis , Clairaut , et le Monnier , devaient , dans la même vue , partir pour le Nord , et M. Algarotti était du voyage. Il s'agissait de décider si la terre est un sphéroïde aplati ou alongé (1739).

^b M. Algarotti faisait très-bien des vers en sa langue , et avait quelques connaissances en mathématiques (1739).

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET,

SUR LA PHILOSOPHIE DE NEWTON.

1736.

Tu m'appelles à toi , vaste et puissant génie ,
 Minerve de la France , immortelle Émilie ;
 Je m'éveille à ta voix , je marche à ta clarté ,
 Sur les pas des Vertus et de la Vérité.
 Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre ,
 Ces combats , ces lauriers , dont je fus idolâtre ;
 De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.
 Que le jaloux Rufus [†] , à la terre attaché ,
 Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
 D'enfermer dans un vers une fausse pensée ;
 Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
 Des traits qu'il destinait au reste des humains ;
 Que quatrè fois par mois un ignorant Zoïle
 Élève , en frémissant , une voix imbécile :
 Je n'entends point leurs cris , que la haine a formés ;
 Je ne vois point leurs pas , dans la fange imprimés.
 Le charme tout-puissant de la philosophie

[†] J.-B. Rousseau.

Élève un esprit sage au-dessus de l'envie.
 Tranquille au haut des cieus que Newton s'est soumis ,
 Il ignore en effet s'il a des ennemis :
 Je ne les connais plus. Déjà de la carrière
 L'auguste Vérité vient m'ouvrir la barrière ;
 Déjà ces tourbillons , l'un par l'autre pressés ,
 Se mouvant sans espace , et sans règle entassés ,
 Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent.
 Un jour plus pur me luit ; les mouvements renaissent.
 L'espace , qui de Dieu contient l'immensité ,
 Voit rouler dans son sein l'univers limité ,
 Cet univers si vaste à notre faible vue ,
 Et qui n'est qu'un atome , un point dans l'étendue.
 Dieu parle , et le chaos se dissipe à sa voix :
 Vers un centre commun tout gravite à la fois.
 Ce ressort si puissant , l'âme de la nature ,
 Était enseveli dans une nuit obscure ;
 Le compas de Newton , mesurant l'univers ,
 Lève enfin ce grand voile , et les cieus sont ouverts.
 Il déploie à mes yeux , par une main savante .
 De l'astre des saisons la robe étincelante :
 L'émeraude , l'azur , le pourpre , le rubis ,
 Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
 Chacun de ses rayons , dans sa substance pure ,
 Porte en soi les couleurs dont se peint la nature ;
 Et , confondus ensemble , ils éclairent nos yeux ;
 Ils animent le monde , ils emplissent les cieus .

Confidents du Très-Haut , substances éternelles ,
 Qui brûlez de ses feux , qui couvrez de vos ailes
 Le trône où votre maître est assis parmi vous ,
 Parlez : du grand Newton n'étiez-vous point jaloux ?

La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
 S'élever , s'avancer vers le ciel qui l'attire :
 Mais un pouvoir central arrête ses efforts ;
 La mer tombe , s'affaisse , et roule vers ses bords .

Comètes , que l'on craint à l'égal du tonnerre ,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre :
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez , descendez près de l'astre des jours ;
Lancez vos feux , volez , et , revenant sans cesse ,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

Et toi , sœur du soleil , astre qui , dans les cieux ,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux ,
Newton de ta carrière a marqué les limites ;
Marche , éclaire les nuits , tes bornes sont prescrites.

Terre , change de forme ; et que la pesanteur ,
En abaissant le pôle , élève l'équateur :
Pôle immobile aux yeux , si lent dans votre course ,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse :
Embrassez , dans le cours de vos longs mouvements ^a ,
Deux cents siècles entiers par delà six mille ans.

Que ces objets sont beaux ! que notre âme épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée !
Oui , dans le sein de Dieu , loin de ce corps mortel ,
L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel.

Vous à qui cette voix se fait si bien entendre ,
Comment avez-vous pu , dans un âge encor tendre ,
Malgré les vains plaisirs , ces écueils des beaux jours ,
Prendre un vol si hardi , suivre un si vaste cours ?
Marcher , après Newton , dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature ?
Puissé-je auprès de vous , dans ce temple écarté ,
Aux regards des Français montrer la vérité !
Tandis qu'Algarotti ^b , sûr d'instruire et de plaire ,
Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère ,
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits ,
Le compas à la main j'en tracerai les traits ;
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle.
Cherchant à l'embellir , je la rendrais moins belle :

Elle est , ainsi que vous , noble , simple , et sans fard ,
 Au-dessus de l'éloge , au-dessus de mon art.

NOTES.

^a C'est la période de la précession des équinoxes , laquelle s'accomplit en vingt-six mille neuf cents ans , ou environ (1748).

^b M. Algarotti , jeune Vénitien , fesait imprimer alors à Venise un traité sur la lumière , *Newtonianismo per le Dame* , dans lequel il expliquait l'attraction (1742). M. de Voltaire fut le premier en France qui expliqua les découvertes de Newton (1756).

AU PRINCE ROYAL ,

DEPUIS ROI DE PRUSSE.

DE L'USAGE DE LA SCIENCE DANS LES PRINCES.

Octobre 1736.

Prince , il est peu de rois que les muses instruisent ;
 Peu savent éclairer les peuples qu'ils conduisent.
 Le sang des Antonins sur la terre est tari ;
 Car , depuis ce héros de Rome si chéri ,
 Ce philosophe-roi , ce divin Marc-Aurèle ,
 Des princes , des guerriers , des savants le modèle ,
 Quel roi , sous un tel joug osant se captiver ,
 Dans les sources du vrai sut jamais s'abreuver ?
 Deux ou trois , tout au plus , prodiges dans l'histoire ,
 Du nom de philosophe ont mérité la gloire ;
 Le reste est à vos yeux le vulgaire des rois ,
 Esclaves des plaisirs , fiers oppresseurs des lois ,
 Fardeaux de la nature , ou fléaux de la terre ,
 Endormis sur le trône , ou lançant le tonnerre.
 Le monde , aux pieds des rois , les voit sous un faux jour ;
 Qui sait régner sait tout , si l'on en croit la cour.
 Mais quel est en effet ce grand art politique ,
 Ce talent si vanté dans un roi despotique ?
 Tranquille sur le trône , il parle , on obéit ;

S'il sourit, tout est gai ; s'il est triste , on frémit.
 Quoi ! régir d'un coup d'œil une foule servile ,
 Est-ce un poids si pesant , un art si difficile ?
 Non : mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur ,
 Dont veut vous enivrer un ennemi flatteur ,
 Des prélats courtisans confondre l'artifice ,
 Aux organes des lois enseigner la justice ;
 Du séjour doctoral chassant l'absurdité ,
 Dans son sein ténébreux placer la vérité ,
 Éclairer le savant , et soutenir le sage ,
 Voilà ce que j'admire , et c'est là votre ouvrage.
 L'ignorance , en un mot , flétrit toute grandeur.

Du dernier roi d'Espagne ^a un grave ambassadeur
 De deux savants anglais reçut une prière ;
 Ils voulaient , dans l'école apportant la lumière ,
 De l'air qu'un long cristal enferme en sa hauteur ,
 Aller au haut d'un mont marquer la pesanteur ^v.
 Il pouvait les aider dans ce savant voyage ;
 Il les prit pour des fous : lui seul était peu sage.
 Que dirai-je d'un pape et de sept cardinaux ² ,
 D'un zèle apostolique unissant les travaux ,
 Pour apprendre aux humains , dans leurs augustes codes ,
 Que c'était un péché de croire aux antipodes ?
 Combien de souverains , chrétiens , et musulmans ,
 Ont tremblé d'une éclipse , ont craint des talismans !
 Tout monarque indolent , dédaigneux de s'instruire ,
 Est le jouet honteux de qui veut le séduire.
 Un astrologue , un moine , un chimiste effronté ,
 Se font un revenu de sa crédulité.
 Il prodigue au dernier son or par avarice ;
 Il demande au premier si Saturne propice ,
 D'un aspect fortuné regardant le soleil ,
 L'appelle à table , au lit , à la chasse , au conseil ;

¹ Le baromètre.

² Le pape Zacharie , qui régna de 741 à 752.

Il est aux pieds de l'autre ; et, d'une âme soumise,
 Par la crainte du diable, il enrichit l'Église.
 Un pareil souverain ressemble à ces faux dieux,
 Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux ;
 Et le prince éclairé, que la raison domine,
 Est un vivant portrait de l'essence divine.

Je sais que dans un roi l'étude, le savoir,
 N'est pas le seul mérite et l'unique devoir ;
 Mais qu'on me nomme enfin, dans l'histoire sacrée,
 Le roi dont la mémoire est le plus révéree :
 C'est ce bon Salomon, que Dieu même éclaira,
 Qu'on chérit dans Sion, que la terre admira,
 Qui mérita des rois le volontaire hommage.
 Son peuple était heureux, il vivait sous un sage :
 L'Abondance, à sa voix, passant le sein des mers,
 Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers ;
 Comme à Londres, à Bordeaux, de cent voiles suivie,
 Elle apporte, au printemps, les trésors de l'Asie.
 Ce roi, que tant d'éclat ne pouvait éblouir,
 Sut joindre à ses talents l'art heureux de jouir.
 Ce sont là les leçons qu'un roi prudent doit suivre ;
 Le savoir, en effet, n'est rien sans l'art de vivre.
 Qu'un roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,
 Pâlissant sur un livre, oublier son état ;
 Que plus il est instruit, plus il aime la gloire.

De ce monarque anglais vous connaissez l'histoire :
 Dans un fatal exil Jacques ^b laissa périr
 Son gendre infortuné, qu'il eût pu secourir.
 Ah ! qu'il eût mieux valu, rassemblant ses armées,
 Délivrer des Germains les villes opprimées,
 Venger de tant d'États les désolations,
 Et tenir la balance entre les nations,
 Que d'aller, des docteurs briguant les vains suffrages,
 Au doux enfant Jésus dédier ses ouvrages !
 Un monarque éclairé n'est pas un roi pédant :

Il combat en héros , il pense en vrai savant.
 Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire ,
 Philosophe et guerrier, terrible et populaire.
 Ainsi ce grand César, soldat , prêtre , orateur,
 Fut du peuple romain l'oracle et le vainqueur.
 On sait qu'il fit encor bien pis dans sa jeunesse ;
 Mais tout sied au héros , excepté la faiblesse.

NOTES.

^a Cette aventure se passa à Londres , la première année du règne de Charles II, roi d'Espagne (1756).

^b Le roi Jacques fit un petit traité de théologie, qu'il dédia à l'enfant Jésus (1756).

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

1738.

Vous ordonnez que je vous dise
 Tout ce qu'à Cirey nous fesos :
 Ne le voyez-vous pas sans qu'on vous en instruisse ?
 Vous êtes notre maître , et nous vous imitons :
 Nous retenons de vous les plus belles leçons
 De la sagesse d'Épicure ;
 Comme vous , nous sacrifions
 A tous les arts , à la nature ;
 Mais de fort loin nous vous suivons.
 Ainsi , tandis qu'à l'aventure
 Le dieu du jour lance un rayon
 Au fond de quelque chambre obscure ,
 De ses traits la lumière pure
 Y peint du plus vaste horizon
 La perspective en miniature.
 Une telle comparaison
 Se sent un peu de la lecture
 Et de Kircher et de Newton.
 Par ce ton si philosophique

Qu'ose prendre ma faible voix .
 Peut-être je gâte à la fois
 La poésie et la physique.
 Mais cette nouveauté me pique ;
 Et du vieux code poétique
 Je commence à braver les lois.
 Qu'un autre , dans ses vers lyriques ,
 Depuis deux mille ans répétés ,
 Brode encor des fables antiques ;
 Je veux de neuves vérités.
 Divinités des bergeries ,
 Nâïades des rives fleurie ,
 Satyres qui dansez toujours ,
 Vieux enfants que l'on nomme Amours ,
 Qui faites naître en nos prairies
 De mauvais vers et de beaux jours ,
 Allez remplir les hémistiches
 De ces vers pillés et postiches
 Des rimailleurs suivant les cours.
 D'une mesure cadencée
 Je connais le charme enchanteur :
 L'oreille est le chemin du cœur ;
 L'harmonie et son bruit flatteur
 Sont l'ornement de la pensée :
 Mais je préfère , avec raison ,
 Les belles fautes du génie
 A l'exacte et froide oraison
 D'un puriste d'académie.
 Jardins plantés en symétrie ,
 Arbres nains tirés au cordeau ,
 Celui qui vous mit au niveau
 En vain s'applaudit , se récrie ,
 En voyant ce petit morceau :
 Jardins , il faut que je vous fuie ;
 Trop d'art me révolte et m'ennuie.
 J'aime mieux ces vastes forêts :

La nature , libre et hardie ,
 Irrégulière dans ses traits ,
 S'accorde avec ma fantaisie.
 Mais dans ce discours familier
 En vain je crois étudier
 Cette nature simple et belle ,
 Je me sens plus irrégulier
 Et beaucoup moins aimable qu'elle.
 Accordez-moi votre pardon
 Pour cette longue rapsodie ;
 Je l'écrivis avec saillie ,
 Mais peu maître de ma raison ,
 Car j'étais auprès d'Émilie.

AU ROI DE PRUSSE FRÉDÉRIC LE GRAND,

EN RÉPONSE A UNE LETTRE DONT IL HONORA L'AUTEUR,
 A SON AVÈNEMENT A LA COURONNE ¹.

1740.

Quoi! vous êtes monarque, et vous m'aimez encore!
 Quoi! le premier moment de cette heureuse aurore
 Qui promet à la terre un jour si lumineux,
 Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!
 O cœur toujours sensible! âme toujours égale!
 Vos mains du trône à moi remplissent l'intervalle.
 Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
 Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur.
 Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
 Du bonheur des humains sont les gages sincères.
 Ah, prince! ah, digne espoir de nos cœurs captivés!
 Ah! réglez à jamais comme vous écrivez!
 Poursuivez, remplissez des vœux si magnanimes :
 Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes;
 Et vous, plus digne roi, vous jurez dans mes mains
 De protéger les arts, et d'aimer les humains.

Et toi ^a dont la vertu brilla persécutée,
 Toi qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommait athée,
 Martyr de la raison, que l'Envie en fureur
 Chassa de son pays par les mains de l'erreur,
 Reviens, il n'est plus rien qu'un philosophe craigne;
 Socrate est sur le trône, et la Vérité règne.

Cet or qu'on entassait, ce pur sang des États,
 Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
 Répandu par ses mains, au gré de sa prudence,
 Va ranimer la vie, et porter l'abondance.
 La sanglante injustice expire sous ses pieds :
 Déjà les rois voisins sont tous ses alliés;
 Ses sujets sont ses fils, l'honnête homme est son frère;
 Ses mains portent l'olive, et s'arment pour la guerre.
 Il ne recherche point ces énormes soldats,
 Ce superbe appareil, inutile aux combats,
 Fardeaux embarrassants, colosses de la guerre,
 Enlevés ^b, à prix d'or, aux deux bouts de la terre :
 Il veut dans ses guerriers le zèle et la valeur,
 Et, sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.
 Ainsi pense le juste, ainsi règne le sage.
 Mais il faut au grand homme un plus heureux partage :
 Consulter la prudence, et suivre l'équité,
 Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
 Qui n'est que juste est dur; qui n'est que sage est triste :
 Dans d'autres sentiments l'héroïsme consiste.
 Le conquérant est craint, le sage est estimé :
 Mais le bienfaisant charme, et lui seul est aimé;
 Lui seul est vraiment roi; sa gloire est toujours pure;
 Son nom parvient sans tache à la race future.
 A qui se fait chérir faut-il d'autres exploits?
 Trajan, non loin du Gange, enchaîna trente rois :
 A peine a-t-il un nom fameux par la victoire :
 Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire.
 Jérusalem conquise, et ses murs abattus,

N'ont point éternisé le grand nom de Titus ;
Il fut aimé : voilà sa grandeur véritable.

O vous qui l'imitiez, vous, son rival aimable,
Effacez le héros dont vous suivez les pas :
Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas.

NOTES.

^a Le professeur Volf, persécuté comme athée par les théologiens de l'université de Hall, chassé par Frédéric II, sous peine d'être pendu, et fait chancelier de la même université, à l'avènement de Frédéric III (1748).

^b Un de ces soldats, qu'on nommait Petit-Jean, avait été acheté vingt-quatre mille livres (1738).

A UN MINISTRE D'ÉTAT.

SUR L'ENCOURAGEMENT DES ARTS.

1740.

Toi qui, mêlant toujours l'agréable à l'utile,
Des plaisirs aux travaux passes d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfesants,
Encourager les arts à ta voix renaissants !
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux tiens toujours la balance.
De Melpomène en pleurs anime les accents ;
De sa riante sœur chéris les agréments ;
Anime le pinceau, le ciseau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit sait se plier à tout :
On ne vit qu'à demi quand on n'a qu'un seul goût.

Je plains tout être faible, aveugle en sa manie,
Qui dans un seul objet confina son génie,
Et qui, de son idole adorateur charmé,
Veut immoler le reste au dieu qu'il s'est formé.

ⁱ Cette épître était destinée à M. de Maurepas.

Entends-tu murmurer ce sauvage algébriste ,
 A la démarche lente , au teint blême , à l'œil triste ,
 Qui , d'un calcul aride à peine encore instruit ,
 Sait que quatre est à deux comme seize est à huit ?
 Il méprise Racine , il insulte à Corneille ;
 Lulli n'a point de son pour sa pesante oreille ;
 Et Rubens vainement , sous ses pinceaux flatteurs ,
 De la belle nature assortit les couleurs.
 Des *xx* redoublés admirant la puissance ,
 Il croit que Varignon ¹ fut seul utile en France ,
 Et s'étonne surtout qu'inspiré par l'amour ,
 Sans algèbre autrefois Quinault charmât la cour.

Avec non moins d'orgueil et non moins de folie ,
 Un élève d'Euterpe , un enfant de Thalie ,
 Qui , dans ses vers pillés , nous répète aujourd'hui
 Ce qu'on a dit cent fois , et toujours mieux que lui ,
 De sa frivole muse admirateur unique ,
 Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique ,
 Prend pour des arpenteurs Archimède et Newton ,
 Et voudrait mettre en vers Aristote et Platon.

Ce bœuf qui pesamment rumine ses problèmes ,
 Ce papillon folâtre , ennemi des systèmes ,
 Sont regardés tous deux avec un ris moqueur
 Par un bavard en robe , apprenti chicaneur ,
 Qui , de papiers timbrés barbouilleur mercenaire ,
 Vous vend pour un écu sa plume et sa colère.
 « Pauvres fous , vains esprits , s'écrie avec hauteur
 Un ignorant fourré , fier du nom de docteur ,
 Venez à moi ; laissez Massillon , Bourdaloue ;
 Je veux vous convertir ; mais je veux qu'on me loue.
 Je divise en trois points le plus simple des cas ;
 J'ai vingt ans , sans l'entendre , expliqué saint Thomas. »
 Ainsi ces charlatans , de leur art idolâtres ,

¹ Géomètre médiocre , et qui n'était que cela. Il écrivait très-mal , et disait à Fontenelle : « Rendez mes idées. » K.

Attroupent un vain peuple au pied de leurs théâtres.
L'honnête homme est plus juste, il approuve en autrui
Les arts et les talents qu'il ne sent point en lui.

Jadis avant que Dieu, consommant son ouvrage,
Eût d'un souffle de vie animé son image,
Il se plut à créer des animaux divers :
L'aigle, au regard perçant, pour régner dans les airs,
Le paon, pour étaler l'iris de son plumage ;
Le coursier, pour servir ; le loup, pour le carnage ;
Le chien, fidèle et prompt ; l'âne, docile et lent,
Et le taureau farouche, et l'animal bêlant ;
Le chantre des forêts ; la douce tourterelle,
Qu'on a cru faussement des amants le modèle :
L'homme les nomma tous ; et, par un heureux choix,
Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois.
On compte que l'époux de la célèbre Hortense ^a
Signala plaisamment sa sainte extravagance :
 Craignant de faire un choix par sa faible raison,
Il tirait aux trois dés les rangs de sa maison.
Le sort, d'un postillon, faisait un secrétaire,
Son cocher étonné devint homme d'affaire ;
Un docteur hibernois, son très-digne aumônier,
Rendit grâce au destin qui le fit cuisinier.
On a vu quelquefois des choix assez bizarres.

Il est beaucoup d'emplois, mais les talents sont rares.
Si dans Rome avilie un empereur brutal
Des faisceaux d'un consul honora son cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.
L'ignorant a porté la robe de Cujas ;
La mitre a décoré des têtes de Midas ;
Et tel au gouvernail a présidé sans peine,
Qui, la rame à la main, dut servir à la chaîne.
Le mérite est caché. Qui sait si de nos temps
Il n'est point, quoi qu'on dise, encor quelques talents ?

Peut-être qu'un Virgile , un Cicéron sauvage ,
 Est chantre de paroisse , ou juge de village.
 Le sort , aveugle roi des aveugles humains ,
 Contredit la nature , et détruit ses desseins ;
 Il affaiblit ses traits , les change , ou les efface ;
 Tout s'arrange au hasard , et rien n'est à sa place.

NOTE.

* Le duc de Mazarin , mari d'Hortense Mancini , faisait tous les ans une loterie de plusieurs emplois de sa maison ; et ce qu'on rapporte ici a un fondement véritable (1752).

AU ROI DE PRUSSE.

A Bruxelles , le 9 avril 1741.

Non , il n'est point ingrat ; c'est moi qui suis injuste ;
 Il fait des vers , il m'aime ; et ce héros auguste ,
 En inspirant l'amour , en répandant l'effroi ,
 Caresse encor sa muse , et badine avec moi.
 Du bouclier de Mars il s'est fait un pupitre ;
 De sa main triomphante il me trace une épître ,
 Une épître où son cœur a paru tout entier.
 J'y vois le bel esprit , et l'homme , et le guerrier.
 C'est le vrai coloris de son âme intrépide.
 Son style , ainsi que lui , brillant , mâle , et rapide ,
 Sans languir un moment , ressemble à ses exploits.
 Il dit tout en deux mots , et fait tout en deux mois.

O ciel ! veillez sur lui , si vous aimez la terre :
 Écartez loin de lui les foudres de la guerre ;
 Mais écartez surtout les poignards des dévots.
 Que le fou Loyola défende à ses suppôts
 D'imiter saintement , dans les champs germaniques ,
 Des Châtels , des Cléments , les forfaits catholiques.
 Je connais trop l'Église et ses saintes fureurs.
 Je ne crains point les rois , je crains les directeurs ;
 Je crains le front tondu d'un cuistre à robe noire ,

Qui , du vieux Testament lisant du nez l'histoire ,
 D'Aod et de Judith admirant les desseins ,
 Prêche le parricide , et fait des assassins.
 Il sait d'un fanatique enhardir la faiblesse.
 Un sot à deux genoux , qui marmotte à confesse
 La liste des péchés dont il veut le pardon ,
 Instrument dangereux dans les mains d'un fripon ,
 Croit tout , est prêt à tout ; et sa main frénétique
 Respecte rarement un héros hérétique.

AU MÊME.

Ce 20 avril 1741.

Eh ! bien mauvais plaisants , critiques obstinés ,
 Prétendus beaux esprits , à médire acharnés ,
 Qui , parlant sans penser , fiers avec ignorance ,
 Mettez légèrement les rois dans la balance ;
 Qui d'un ton décisif , aussi hardi que faux ,
 Assurez qu'un savant ne peut être un héros ;
 Ennemis de la gloire et de la poésie ,
 Grands critiques des rois , allez en Silésie ;
 Voyez cent bataillons près de Neiss écrasés :
 C'est là qu'est mon héros. Venez , si vous l'osez.
 Le voilà ce savant que la gloire environne ,
 Qui préside aux combats , qui commande à Bellone ,
 Qui du fier Charles douze égalant le grand cœur ,
 Le surpasse en prudence , en esprit , en douceur.
 C'est lui-même , c'est lui , dont l'âme universelle
 Courut de tous les arts la carrière immortelle ;
 Lui qui de la nature a vu les profondeurs ,
 Des charlatans dévots confondit les erreurs ;
 Lui qui dans un repas , sans soins et sans affaire ,
 Passait les ignorants dans l'art heureux de plaire ;
 Qui sait tout , qui fait tout , qui s'élance à grands pas
 Du Parnasse à l'Olympe , et des jeux aux combats.

Je sais que Charles douze , et Gustave , et Turenne ,
 N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hippocrène :
 Mais enfin ces guerriers , illustres ignorants ,
 En étant moins polis , n'en étaient pas plus grands.
 Mon prince est au-dessus de leur gloire vulgaire :
 Quand il n'est point Achille , il sait être un Homère ;
 Tour à tour la terreur de l'Autriche et des sots ;
 Fertile en grands projets , aussi bien qu'en bons mots ,
 En riant à la fois de Genève et de Rome ,
 Il parle , agit , combat , écrit , règne , en grand homme.
 O vous qui prodiguez l'esprit et les vertus ,
 Reposez-vous , mon prince , et ne m'effrayez plus ;
 Et , quoique vous sachiez tout penser et tout faire ,
 Songez que les boulets ne vous respectent guère ,
 Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots
 Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros ,
 Lorsque , multipliant son poids par sa vitesse ,
 Il fend l'air qui résiste , et pousse autant qu'il presse.
 Alors privé de vie , et chargé d'un grand nom ,
 Sur un lit de parade étendu tout du long ,
 Vous iriez tristement revoir votre patrie.
 O ciel ! que ferait-on dans votre académie ?
 Un dur anatomiste , élève d'Atropos ,
 Viendrait , scalpel en main , disséquer mon héros.
 « La voilà , dirait-il , cette cervelle unique ,
 Si belle , si féconde , et si philosophique. »
 Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
 Généreux , bienfaisant , juste , plein de grandeur.
 Il couperait... Mais non , ces horribles images
 Ne doivent point souiller les lignes de nos pages.
 Conservez , ô mes dieux ! l'aimable Frédéric ,
 Pour son bonheur , pour moi , pour le bien du public.
 Vivez , prince , et passez dans la paix , dans la guerre ,
 Surtout dans les plaisirs , tous les *ic* de la terre ,
 Théodoric , Ulric , Genseric , Alarie ,
 Dont aucun ne vous vaut , selon mon pronostic.

Mais lorsque vous aurez , de victoire en victoire ,
 Augmenté vos États , ainsi que votre gloire ,
 Daignez vous souvenir que ma tremblante voix ,
 En chantant vos vertus , présagea vos exploits.
 Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême,
 Votre main mille fois m'écrivait , *Je vous aime.*
 Adieu , grand politique , et rapide vainqueur !
 Trente États subjugués ne valent point un cœur.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Cirey , 1^{er} septembre 1744.

O déesse de la santé ,
 Fille de la sobriété ,
 Et mère des plaisirs du sage ,
 Qui sur le matin de notre âge
 Fais briller ta vive clarté ,
 Et répands la sérénité
 Sur le soir d'un jour plein d'orage ,
 O déesse , exauce mes vœux !
 Que ton étoile favorable
 Conduise ce mortel aimable ;
 Il est si digne d'être heureux !
 Sur Hénault tous les autres dieux
 Versent la source inépuisable
 De leurs dons les plus précieux.
 Toi qui seule tiendrais lieu d'eux ,
 Serais-tu seule inexorable ?
 Ramène à ses amis charmants ,
 Ramène à ses belles demeures
 Ce bel esprit de tous les temps ,
 Cet homme de toutes les heures.
 Orne pour lui , pour lui suspends
 La course rapide du temps ;
 Il en fait un si bel usage !
 Les devoirs et les agréments

Je sais que Charles douze , et Gustave , et Turenne ,
 N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hippocrène :
 Mais enfin ces guerriers , illustres ignorants ,
 En étant moins polis , n'en étaient pas plus grands.
 Mon prince est au-dessus de leur gloire vulgaire :
 Quand il n'est point Achille , il sait être un Homère ;
 Tour à tour la terreur de l'Autriche et des sots ;
 Fertile en grands projets , aussi bien qu'en bons mots ,
 En riant à la fois de Genève et de Rome ,
 Il parle , agit , combat , écrit , règne , en grand homme.
 O vous qui prodiguez l'esprit et les vertus ,
 Reposez-vous , mon prince , et ne m'effrayez plus ;
 Et , quoique vous sachiez tout penser et tout faire ,
 Songez que les boulets ne vous respectent guère ,
 Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots
 Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros ,
 Lorsque , multipliant son poids par sa vitesse ,
 Il fend l'air qui résiste , et pousse autant qu'il presse.
 Alors privé de vie , et chargé d'un grand nom ,
 Sur un lit de parade étendu tout du long ,
 Vous iriez tristement revoir votre patrie.
 O ciel ! que ferait-on dans votre académie ?
 Un dur anatomiste , élève d'Atropos ,
 Viendrait , scalpel en main , disséquer mon héros.
 « La voilà , dirait-il , cette cervelle unique ,
 Si belle , si féconde , et si philosophique. »
 Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
 Généreux , bienfaisant , juste , plein de grandeur.
 Il couperait... Mais non , ces horribles images
 Ne doivent point souiller les lignes de nos pages.
 Conservez , ô mes dieux ! l'aimable Frédéric ,
 Pour son bonheur , pour moi , pour le bien du public.
 Vivez , prince , et passez dans la paix , dans la guerre ,
 Surtout dans les plaisirs , tous les *ic* de la terre ,
 Théodoric , Ulric , Genseric , Alaric ,
 Dont aucun ne vous vaut , selon mon pronostic.

Mais lorsque vous aurez , de victoire en victoire ,
 Augmenté vos États , ainsi que votre gloire ,
 Daignez vous souvenir que ma tremblante voix ,
 En chantant vos vertus , présagea vos exploits.
 Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême,
 Votre main mille fois m'écrivait , *Je vous aime*.
 Adieu , grand politique , et rapide vainqueur !
 Trente États subjugués ne valent point un cœur.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Cirey , 1^{er} septembre 1744.

O déesse de la santé ,
 Fille de la sobriété ,
 Et mère des plaisirs du sage ,
 Qui sur le matin de notre âge
 Fais briller ta vive clarté ,
 Et répands la sérénité
 Sur le soir d'un jour plein d'orage ,
 O déesse , exauce mes vœux !
 Que ton étoile favorable
 Conduise ce mortel aimable ;
 Il est si digne d'être heureux !
 Sur Hénault tous les autres dieux
 Versent la source inépuisable
 De leurs dons les plus précieux.
 Toi qui seule tiendrais lieu d'eux ,
 Serais-tu seule inexorable ?
 Ramène à ses amis charmants ,
 Ramène à ses belles demeures
 Ce bel esprit de tous les temps ,
 Cet homme de toutes les heures.
 Orne pour lui , pour lui suspends
 La course rapide du temps ;
 Il en fait un si bel usage !
 Les devoirs et les agréments

En font chez lui l'heureux partage ,
 Les femmes l'ont pris fort souvent
 Pour un ignorant agréable ,
 Les gens en *us* pour un savant ,
 Et le dieu joufflu de la table
 Pour un connaisseur très-gourmand.
 Qu'il vive autant que son ouvrage ¹ ,
 Qu'il vive autant que tous les rois
 Dont il nous décrit les exploits ,
 Et la faiblesse et le courage ,
 Les mœurs , les passions , les lois ,
 Sans erreurs et sans verbiage.
 Qu'un bon estomac soit le prix
 De son cœur, de son caractère ,
 De ses chansons , de ses écrits.
 Il a tout : il a l'art de plaire ,
 L'art de nous donner du plaisir,
 L'art si peu connu de jouir ;
 Mais il n'a rien s'il ne digère.
 Grand Dieu ! je ne m'étonne pas
 Qu'un ennuyeux , un Desfontaine ,
 Entouré dans son galetas
 De ses livres rongés des rats ,
 Nous endormant , dorme sans peine ;
 Et que le bouc soit gros et gras.
 Jamais Églé , jamais Sylvie ,
 Jamais Lise à souper ne prie
 Un pédant à citations ,
 Sans goût , sans grâce , et sans génie ;
 Sa personne , en tous lieux honnie ,
 Est réduite à ses noirs gitons.
 Hélas ! les indigestions
 Sont pour la bonne compagnie.

¹ *Nouvel abrégé chronologique de l'Histoire de France.*

AU ROI DE PRUSSE.

A Paris , ce 1^{er} novembre 1744 .

Du héros de la Germanie
Et du plus bel esprit des rois
Je n'ai reçu , depuis trois mois ,
Ni beaux vers , ni prose polie ;
Ma muse en est en léthargie.
Je me réveille aux fiers accents
De l'Allemagne ranimée ,
Aux fanfares de votre armée ,
A vos tonnerres menaçants ,
Qui se mêlent aux cris perçants
Des cent voix de la Renommée.
Je vois de Berlin à Paris
Cette déesse vagabonde
De Frédéric et de Louis
Porter les noms au bout du monde ;
Ces noms , que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière ;
Ces noms , qui répondent assez
Du bonheur de l'Europe entière ,
S'ils sont toujours entrelacés.

Quels seront les heureux poètes ,
Les chantres boursoufflés des rois .
Qui pourront élever leurs voix ,
Et parler de ce que vous faites ?
C'est à vous seul de vous chanter ,
Vous qu'en vos mains j'ai vu porter
La lyre et la lance d'Achille ;
Vous qui , rapide en votre style
Comme dans vos exploits divers ,
Faites de la prose et des vers
Comme vous prenez une ville.

D'Horace heureux imitateur,
 Sa gaieté, son esprit, sa grâce,
 Ornent votre style enchanteur ;
 Mais votre muse le surpasse
 Dans un point cher à notre cœur :
 L'empereur protégeait Horace,
 Et vous protégez l'empereur.

Fils de Mars et de Calliope,
 Et digne de ces deux grands noms,
 Faites le destin de l'Europe,
 Et daignez faire des chansons ;
 Et quand Thémis avec Bellone
 Par votre main raffermira
 Des césars le funeste trône ;
 Quand le Hongrois cultivera,
 A l'abri d'une paix profonde,
 Du Tokai la vigne féconde ;
 Quand partout son vin se boira,
 Qu'en le buvant on chantera
 Les pacificateurs du monde,
 Mon prince à Berlin reviendra ;
 Mon prince à son peuple qui l'aime
 Libéralement donnera
 Un nouvel et bel opéra,
 Qu'il aura composé lui-même.
 Chaque auteur vous applaudira ;
 Car, tout envieux que nous sommes
 Et du mérite et du grand nom,
 Un poète est toujours fort bon
 A la tête de cent mille hommes.
 Mais, croyez-moi, d'un tel secours
 Vous n'avez pas besoin pour plaire ;
 Fussiez-vous pauvre comme Homère,
 Comme lui vous vivrez toujours.
 Pardon, si ma plume légère,

Que souvent la vôtre enhardit ,
 Écrit toujours au bel esprit
 Beaucoup plus qu'au roi qu'on révere.
 Le Nord , à vos sanglants progrès ,
 Vit des rois le plus formidable :
 Moi , qui vous approchai de près ,
 Je n'y vis que le plus aimable.

AU ROI.

PRÉSENTÉE A SA MAJESTÉ, AU CAMP DEVANT FRIBOURG.

Novembre 1744.

Vous dont l'Europe entière aime ou craint la justice ,
 Brave et doux à la fois , prudent sans artifice ,
 Roi nécessaire au monde , où portez-vous vos pas ?
 De la fièvre échappé , vous courez aux combats !
 Vous volez à Fribourg ! En vain La Peyronie ^a
 Vous disait : « Arrêtez , ménagez votre vie !
 Il vous faut du régime , et non des soins guerriers :
 Un héros peut dormir , couronné de lauriers. »
 Le zèle a beau parler , vous n'avez pu le croire.
 Rebelle aux médecins , et fidèle à la gloire ,
 Vous bravez l'ennemi , les assauts , les saisons ,
 Le poids de la fatigue , et le feu des canons.
 Tout l'État en frémit , et craint votre courage.
 Vos ennemis , grand roi , le craignent davantage.
 Ah ! n'effrayez que Vienne , et rassurez Paris !
 Rendez , rendez la joie à vos peuples chéris ;
 Rendez-nous ce héros qu'on admire et qu'on aime.

Un sage nous a dit que le seul bien suprême ,
 Le seul bien qui du moins ressemble au vrai bonheur ,
 Le seul digne de l'homme , est de toucher un cœur.
 Si ce sage eut raison , si la philosophie
 Plaça dans l'amitié le charme de la vie ,
 Quel est donc , justes dieux ! le destin d'un bon roi ,

Qui dit, sans se flatter, « Tous les cœurs sont à moi ? »
 A cet empire heureux qu'il est beau de prétendre !
 Vous qui le possédez , venez , daignez entendre
 Des bornes de l'Alsace aux remparts de Paris
 Ce cri que l'amour seul forme de tant de cris.
 Accourez , contemplez ce peuple dans la joie ,
 Bénissant le héros que le ciel lui renvoie.
 Ne le voyez-vous pas tout ce peuple à genoux ,
 Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous ,
 Tous nos cœurs enflammés volant sur notre bouche ?
 C'est là le vrai triomphe , et le seul qui vous touche.

Cent rois au Capitole en esclaves traînés ,
 Leurs villes , leurs trésors , et leurs dieux enchaînés ,
 Ces chars étincelants , ces prêtres , cette armée ,
 Ce sénat insultant à la terre opprimée ,
 Ces vaincus envoyés du spectacle au cercueil ,
 Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil :
 Le vôtre est de l'amour , et la gloire en est pure ;
 Un jour les effaçait , le vôtre à jamais dure ;
 Ils effrayaient le monde , et vous le rassurez.
 Vous , l'image des dieux sur la terre adorés ,
 Vous que dans l'âge d'or elle eût choisi pour maître ,
 Goûtez les jours heureux que vos soins font renaître !
 Que la paix florissante embellisse leur cours !
 Mars fait des jours brillants , la paix fait les beaux jours.
 Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle ,
 Et qui n'a combattu que pour nous et pour elle !

 NOTE.

* Premier chirurgien du roi (1751).

A M. LE COMTE ALGAROTTI,

Qui était alors à la cour de Saxe, et que le roi de Pologne avait fait son conseiller de guerre.

A Paris, 21 février 1747.

Enfant du Pinde et de Cythère ,
Brillant et sage Algarotti ,
A qui le ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire, et de plaire,
Et que, pour comble de bienfaits,
Un des meilleurs rois de la terre
A fait son conseiller de guerre
Dès qu'il a voulu vivre en paix ;
Dans vos palais de porcelaine
Recevez ces frivoles sons ,
Enfilés sans art et sans peine
Au charmant pays des pompons.
O Saxe ! que nous vous aimons !
O Saxe ! que nous vous devons
D'amour et de reconnaissance !
C'est de votre sein que sortit
Le héros qui venge la France ,
Et la nymphe qui l'embellit.

Apprenez que ce'te Dauphine ,
Par ses grâces, par son esprit ,
Ici chaque jour accomplit
Ce que votre muse divine
Dans ses lettres m'avait prédit.
Vous penserez que je l'ai vue ,
Quand je vous en dis tant de bien
Et que je l'ai même entendue :
Je vous jure qu'il n'en est rien ,
Et que ma muse peu connue ,
En vous répétant dans ces vers

Cette vérité toute nue ,
N'est que l'écho de l'univers.

Une Dauphine est entourée ,
Et l'étiquette est son tourment.
J'ai laissé passer prudemment
Des paniers la foule titrée ,
Qui remplit tout l'appartement
De sa bigarrure dorée.
Virgile était-il le premier
A la toilette de Livie ?
Il laissait passer Cornélie ,
Les ducs et pairs , le chancelier ,
Et les cordons bleus d'Italie ,
Et s'amusait sur l'escalier
Avec Tibulle et Polymnie.
Mais à la fin j'aurai mon tour :
Les dieux ne me refusent guère ;
Je fais aux Grâces chaque jour
Une très-dévote prière.
Je leur dis : « Filles de l'Amour ,
Daignez , à ma muse discrète
Accordant un peu de faveur ,
Me présenter à votre sœur
Quand vous irez à sa toilette. »

Que vous dirai-je maintenant
Du Dauphin , et de cette affaire
De l'amour et du sacrement ?
Les dames d'honneur de Cythère
En pourraient parler dignement ;
Mais un profane doit se taire.
Sa cour dit qu'il s'occupe à faire
Une famille de héros ,
Ainsi qu'ont fait très à propos
Son aïeul et son digne père.

Daignez pour moi remercier

Votre ministre magnifique ;
D'un fade éloge poétique
Je pourrais fort bien l'ennuyer :
Mais je n'aime pas à louer ;
Et ces offrandes si chéries
Des belles et des potentats ,
Gens tout nourris de flatteries ,
Sont un bijou qui n'entre pas
Dans son baguier de pierreries.

Adieu : faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie
Et les vérités de Newton ;
Et que votre muse polie
Parle encor sur un nouveau ton
De notre immortelle Émilie.

AU ROI DE PRUSSE.

9 mars 1747.

Les fileuses des destinées ,
Les Parques , ayant mille fois
Entendu les âmes damnées
Parler là-bas de vos exploits ,
De vos rimes si bien tournées ,
De vos victoires , de vos lois ,
Et de tant de belles journées ,
Vous crurent le plus vieux des rois.
Alors , des rives du Cocyte ,
A Berlin vous rendant visite ,
Atropos vint avec le Temps ,
Croyant trouver des cheveux blancs ,
Front ridé , face décrépite ,
Et discours de quatre-vingts ans.
Que l'inhumaine fut trompée !
Elle aperçut de blonds cheveux ,

Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
 Et votre flûte et votre épée;
 Elle songea, pour mon bonheur,
 Qu'Orphée autrefois par sa lyre,
 Et qu'Alcide par sa valeur,
 La bravèrent dans son empire.
 Elle trembla quand elle vit
 Ce grand homme qui réunit
 Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide;
 Doublement elle vous craignit,
 Et, jetant son ciseau perfide,
 Chez ses sœurs elle s'en alla,
 Et pour vous le trio fila
 Une trame toute nouvelle,
 Brillante, dorée, immortelle,
 Et la même que pour Louis;
 Car vous êtes tous deux amis.
 Tous deux vous forcez des murailles,
 Tous deux vous gagnez des batailles
 Contre les mêmes ennemis;
 Vous régnez sur des cœurs soumis,
 L'un à Berlin, l'autre à Versailles.
 Tous deux un jour... mais je finis.
 Il est trop aisé de déplaire
 Quand on parle aux rois trop longtemps :
 Comparer deux héros vivants
 N'est pas une petite affaire.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Dans vos projets étudiés
 Joignant la force et l'artifice,
 Vous devenez donc un Ulysse,
 D'un Achille que vous étiez.
 Les intérêts de deux couronnes

Sont soutenus par vos exploits ,
 Et des fiers tyrans du Génois
 On vous a vu prendre à la fois
 Et les postes et les personnes.
 L'ennemi , par vous déposé ,
 Admire votre habileté.
 En pareil cas , quelque Voiture
 Vous dirait qu'on vous vit toujours
 Auprès de Mars et des Amours
 Dans la plus brillante posture.
 Ainsi jadis on s'exprimait
 Dans la naissante académie
 Que votre grand-oncle formait ;
 Mais la vieille dame , endormie
 Dans le sein d'un triste repos ,
 Semble renoncer aux bons mots ,
 Et peut-être même au génie.
 Mais quand vous viendrez à Paris ,
 Après plus d'un beau poste pris ,
 Il faudra bien qu'on vous harangue
 Au nom du corps des beaux esprits ,
 Et des maîtres de notre langue.
 Revenez bientôt essayer
 Ces fadeurs qu'on nomme éloquence ,
 Et donnez-moi la préférence
 Quand il faudra vous ennuyer.

A MADAME DENIS, NIÈCE DE L'AUTEUR.

LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES.

1748.

Vivons pour nous , ma chère Rosalie ;
 Que l'amitié , que le sang qui nous lie
 Nous tienne lieu du reste des humains :
 Ils sont si sots , si dangereux , si vains !

Ce tourbillon qu'on appelle le monde
 Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
 Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
 Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Après dîné, l'indolente Glycère
 Sort pour sortir, sans avoir rien à faire :
 On a conduit son insipidité
 Au fond d'un char, où, montant de côté,
 Son corps pressé gémit sous les barrières
 D'un lourd panier qui flotte aux deux portières.
 Chez son amie au grand trot elle va,
 Monte avec joie, et s'en repent déjà,
 L'embrasse, et bâille; et puis lui dit : « Madame,
 J'apporte ici tout l'ennui de mon âme :
 Joignez un peu votre inutilité
 A ce fardeau de mon oisiveté. »
 Si ce ne sont ses paroles expresses,
 C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
 Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
 Sur un sermon, sur le prix des rubans,
 Ont épuisé leurs âmes excédées :
 Elles chantaient déjà, faute d'idées;
 Dans le néant leur cœur est absorbé,
 Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé,
 Fade plaisant, galant escroc, et prêtre,
 Et du logis pour quelques mois le maître.

Vient à la piste un fat en manteau noir,
 Qui se rengorge et se lorgne au miroir.
 Nos deux pédants sont tous deux sûrs de plaire;
 Un officier arrive, et les fait taire,
 Prend la parole, et conte longuement
 Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment,
 Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
 Il vous le mène au col de la Bouquette;
 A Nice, au Var, à Digne il le conduit;

Nul ne l'écoute , et le cruel poursuit.
 Arrive Isis , dévoté au maintien triste ,
 A l'air sournois : un petit janséniste ,
 Tout plein d'orgueil et de saint Augustin ,
 Entre avec elle , en lui serrant la main.

D'autres oiseaux de différent plumage ,
 Divers de goût , d'instinct , et de ramage ,
 En sautillant font entendre à la fois
 Le gazouillis de leurs confuses voix ;
 Et dans les cris de la folle cohue
 La médisance est à peine entendue.
 Ce chamaillis de cent propos croisés
 Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
 Un profond calme , un stupide silence
 Succède au bruit de leur impertinence ;
 Chacun redoute un honnête entretien :
 On veut penser , et l'on ne pense rien.
 O roi David ! ô ressource assurée !
 Viens ranimer leur langueur désœuvrée ;
 Grand roi David , c'est toi dont les sizains ^a
 Fixent l'esprit et le goût des humains.
 Sur un tapis dès qu'on te voit paraître ,
 Noble , bourgeois , clerc , prélat , petit-maître ,
 Femme surtout , chacun met son espoir
 Dans tes cartons peints de rouge et de noir.
 Leur âme vide est du moins amusée
 Par l'avarice en plaisir déguisée.

De ces exploits le beau monde occupé
 Quitte à la fin le jeu pour le soupé ;
 Chaque convive en liberté déploie
 A son voisin son insipide joie.
 L'homme machine , esprit qui tient du corps ,
 En bien mangeant remonte ses ressorts :
 Avec le sang l'âme se renouvelle ,
 Et l'estomac gouverne la cervelle.

Ciel ! quels propos ! Ce pédant du palais
 Blâme la guerre , et se plaint de la paix.
 Ce vieux Crésus , en sablant du champagne ,
 Gémit des maux que souffre la campagne ;
 Et , cousu d'or , dans le luxe plongé ,
 Plaint le pays , de tailles surchargé.
 Monsieur l'abbé vous entame une histoire
 Qu'il ne croit point , et qu'il veut faire croire ;
 On l'interrompt par un propos du jour ,
 Qu'un autre conte interrompt à son tour.
 De froids bons mots , des équivoques fades ,
 Des quolibets , et des turlupinades ,
 Un rire faux que l'on prend pour gaieté ,
 Font le brillant de la société.

C'est donc ainsi , troupe absurde et frivole ,
 Que nous usons de ce temps qui s'envole ;
 C'est donc ainsi que nous perdons des jours
 Longs pour les sots , pour qui pense si courts.

Mais que ferai-je ? où fuir loin de moi-même ?
 Il faut du monde ; on le condamne , on l'aime :
 On ne peut vivre avec lui ni sans lui.
 Notre ennemi le plus grand , c'est l'ennui.
 Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille ,
 Vole à la cour , dégoûté de la ville.
 Si dans Paris chacun parle au hasard ,
 Dans cette cour on se tait avec art ,
 Et de la joie , ou fausse ou passagère ,
 On n'a pas même une image légère.
 Heureux qui peut de son maître approcher !
 Il n'a plus rien désormais à chercher.
 Mais Jupiter , au fond de l'empyrée ,
 Cache aux humains sa présence adorée :
 Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux
 D'entrer le soir aux cabinets des cieux.
 Faut-il aller , confondu dans la presse ,

Prier les dieux de la seconde espèce ,
 Qui des mortels font le mal ou le bien ?
 Comment aimer des gens qui n'aiment rien ,
 Et qui , portés sur ces rapides sphères
 Que la fortune agite en sens contraires ,
 L'esprit troublé de ce grand mouvement ,
 N'ont pas le temps d'avoir un sentiment ?
 A leur lever pressez-vous pour attendre ,
 Pour leur parler sans vous en faire entendre
 Pour obtenir, après trois ans d'oubli ,
 Dans l'antichambre un refus très-poli.
 « Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
 Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
 Fuis pour jamais ces puissants dangereux ;
 Fuis les plaisirs , qui sont trompeurs comme eux.
 Bon citoyen , travaille pour la France ,
 Et du public attends ta récompense. »
 Qui ? le public ! ce fantôme inconstant ,
 Monstre à cent voix , Cerbère dévorant ,
 Qui flatte et mord , qui dresse par sottise
 Une statue , et par dégoût la brise ?
 Tyran jaloux de quiconque le sert ,
 Il profana la cendre de Colbert ;
 Et , prodiguant l'insolence et l'injure ,
 Il a flétri la candeur la plus pure :
 Il juge , il loue , il condamne au hasard
 Toute vertu , tout mérite , et tout art.
 C'est lui qu'on vit , de critiques avide ,
 Déshonorer le chef-d'œuvre d'*Armide* ,
 Et , pour *Judith* , *Pirame* , et *Régule* ,
 Abandonner *Phèdre* , et *Britannicus* ;
 Lui qui dix ans proscrivit *Athalie* ,
 Qui , protecteur d'une scène avilie ,
 Frappant des mains , bat à tort , à travers ,
 Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers
 Mais il revient , il répare sa honte ;

Le temps l'éclaire : oui , mais la mort plus prompte
 Ferme mes yeux dans ce siècle pervers ,
 En attendant que les siens soient ouverts.
 Chez nos neveux on me rendra justice ;
 Mais , moi vivant , il faut que je jouisse.
 Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus ,
 Qu'importe un bruit , un nom qu'on n'entend plus ?
 L'ombre de Pope avec les rois repose ;
 Un peuple entier fait son apothéose ,
 Et son nom vole à l'immortalité :
 Quand il vivait , il fut persécuté.

Ah ! cachons-nous ; passons avec les sages
 Le soir serein d'un jour mêlé d'orages ;
 Et dérobons à l'œil de l'envieux
 Le peu de temps que me laissent les dieux.
 Tendre amitié , don du ciel , beauté pure ,
 Porte un jour doux dans ma retraite obscure !
 Puissé-je vivre et mourir dans tes bras ,
 Loin du méchant qui ne te connaît pas ,
 Loin du bigot , dont la peur dangereuse
 Corrompt la vie , et rend la mort affreuse !

NOTE.

* Tous les jeux de cartes sont à l'enseigne du roi David (1756).

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Lunéville, novembre 1746.

Vous qui de la chronologie
 Avez réformé les erreurs ;
 Vous dont la main cueillit les fleurs
 De la plus belle poésie ;
 Vous qui de la philosophie
 Avez sondé les profondeurs ,
 Malgré les plaisirs séducteurs

Qui partagèrent votre vie ;
 Hénault , dites-moi , je vous prie ,
 Par quel art , par quelle magie ,
 Parmi tant de succès flatteurs ,
 Vous avez désarmé l'Envie :
 Tandis que moi , placé plus bas ,
 Qui devrais être inconnu d'elle ,
 Je vois chaque jour la cruelle
 Verser ses poisons sur mes pas ?
 Il ne faut point s'en faire accroire ;
 J'eus l'air de me faire afficher
 Aux murs du temple de Mémoire :
 Aux sots vous sûtes vous cacher.
 Je parus trop chercher la gloire ,
 Et la gloire vint vous chercher.

Qu'un chêne , l'honneur d'un bocage ,
 Domine sur mille arbrisseaux ,
 On respecte ses verts rameaux ,
 Et l'on danse sous son ombrage ;
 Mais que du tapis d'un gazon
 Quelque brin d'herbe ou de fougère
 S'élève un peu sur l'horizon ,
 On l'en arrache avec colère.
 Je plains le sort de tout auteur ,
 Que les autres ne plaignent guères ;
 Si dans ses travaux littéraires
 Il veut goûter quelque douceur ,
 Que , des beaux esprits serviteur ,
 Il évite ses chers confrères.
 Montaigne , cet auteur charmant ,
 Tour à tour profond et frivole ,
 Dans son château paisiblement ,
 Loin de tout frondeur malévole ,
 Doutait de tout impunément ,
 Et se moquait très-librement

Des bavards fourrés de l'école ;
 Mais quand son élève Charron ,
 Plus retenu , plus méthodique ,
 De sagesse donna leçon ,
 Il fut près de périr, dit-on ,
 Par la haine théologique.
 Les lieux , le temps , l'occasion ,
 Font votre gloire ou votre chute :
 Hier on aimait votre nom ,
 Aujourd'hui l'on vous persécute.
 La Grèce à l'insensé Pyrrhon
 Fait élever une statue :
 Socrate prêche la raison ,
 Et Socrate boit la ciguë.

Heureux qui dans d'obscurs travaux
 A soi-même se rend utile !
 Il faudrait, pour vivre tranquille,
 Des amis , et point de rivaux.
 La gloire est toujours inquiète ;
 Le bel esprit est un tourment.
 On est dupe de son talent :
 C'est comme une épouse coquette,
 Il lui faut toujours quelque amant.
 Sa vanité , qui vous obsède ,
 S'expose à tout imprudemment ;
 Elle est des autres l'agrément ,
 Et le mal de qui la possède.

Mais finissons ce triste ton :
 Est-il si malheureux de plaire ?
 L'envie est un mal nécessaire ;
 C'est un petit coup d'aiguillon
 Qui vous force encore à mieux faire.
 Dans la carrière des vertus
 L'âme noble en est excitée.
 Virgile avait son Mævius ,

Hercule avait son Eurysthée.
 Que m'importent de vains discours
 Qui s'envolent et qu'on oublie ?
 Je coule ici mes heureux jours
 Dans la plus tranquille des cours ,
 Sans intrigue , sans jalousie ,
 Auprès d'un roi sans courtisans ^a ,
 Près de Boufflers et d'Émilie ;
 Je les vois et je les entends :
 Il faut bien que je fasse envie.

NOTE.

^a Le roi Stanislas (1756).

A M. LE DUC DE RICHELIEU ,

A QUI LE SÉNAT DE GÈNES AVAIT ÉRIGÉ UNE STATUE.

A Lunéville, 18 novembre 1748.

Je la verrai cette statue
 Que Gène élève justement
 Au héros qui l'a défendue.
 Votre grand-oncle, moins brillant,
 Vit sa gloire moins étendue ;
 Il serait jaloux, à la vue
 De cet unique monument.

Dans l'âge frivole et charmant
 Où le plaisir seul est d'usage ,
 Où vous reçûtes en partage
 L'art de tromper si tendrement ,
 Pour modeler ce beau visage ,
 Qui de Vénus ornait la cour,
 On eût pris celui de l'Amour,
 Et surtout de l'Amour volage ;
 Et quelques traits moins enfantins

Auraient été la vive image
 Du dieu qui préside aux jardins.
 Ce double et charmant avantage
 Peut diminuer à la fin ;
 Mais la gloire augmente avec l'âge.
 Du sculpteur la modeste main
 Vous fera l'air moins libertin ;
 C'est de quoi mon héros enrage.
 On ne peut filer tous ses jours
 Sur le trône heureux des Amours ;
 Tous les plaisirs sont de passage :
 Mais vous saurez régner toujours
 Par l'esprit et par le courage.
 Les traits du Richelieu coquet,
 De cette aimable créature,
 Se trouveront en miniature
 Dans mille boîtes à portrait
 Où Macé mit votre figure.
 Mais ceux du Richelieu vainqueur,
 Du héros soutien de nos armes,
 Ceux du père, du défenseur
 D'une république en alarmes,
 Ceux de Richelieu son vengeur,
 Ont pour moi cent fois plus de charmes.

Pardon, je sens tous les travers
 De la morale où je m'engage ;
 Pardon, vous n'êtes pas si sage
 Que je le prétends dans ces vers :
 Je ne veux pas que l'univers
 Vous croie un grave personnage.
 Après ce jour de Fontenoy,
 Où, couvert de sang et de poudre,
 On vous vit ramener la foudre
 Et la victoire à votre roi ;
 Lorsque, prodiguant votre vie,

Vous eûtes fait pâlir d'effroi
Les Anglais, l'Autriche, et l'Envie,
Vous revîntes vite à Paris
Mêler les myrtes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le Temps et l'Amour n'ont point d'ailes,
Et vous servez encor les belles
Comme la France et les Génois.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1749.

Tandis qu'au-dessus de la terre,
Des aquilons et du tonnerre,
La belle amante de Newton
Dans les routes de la lumière
Conduit le char de Phaéton,
Sans verser dans cette carrière,
Nous attendons paisiblement,
Près de l'onde castalienne,
Que notre héroïne revienne
De son voyage au firmament;
Et nous assemblons pour lui plaire,
Dans ces vallons et dans ces bois,
Les fleurs dont Horace autrefois
Fesait des bouquets pour Glycère.
Saint-Lambert, ce n'est que pour toi
Que ces belles fleurs sont écloses;
C'est ta main qui cueille les roses,
Et les épines sont pour moi.
Ce vieillard chenu qui s'avance,
Le Temps, dont je subis les lois,
Sur ma lyre a glacé mes doigts,
Et des organes de ma voix

Fait trembler la sourde cadence.
 Les Grâces dans ces beaux vallons,
 Les dieux de l'amoureux délire,
 Ceux de la flûte et de la lyre,
 T'inspirent tes aimables sons,
 Avec toi dansent aux chansons,
 Et ne daignent plus me sourire.

Dans l'heureux printemps de tes jours
 Des dieux du Pinde et des amours
 Saisis la faveur passagère;
 C'est le temps de l'illusion.
 Je n'ai plus que de la raison :
 Encore, hélas ! n'en ai-je guère.

Mais je vois venir sur le soir,
 Du plus haut de son aphélie,
 Notre astronomique Émilie¹
 Avec un vieux tablier noir,
 Et la main d'encre encor salie.
 Elle a laissé là son compas,
 Et ses calculs, et sa lunette;
 Elle reprend tous ses appas :
 Porte-lui vite à sa toilette
 Ces fleurs qui naissent sous tes pas,
 Et chante-lui sur ta musette
 Ces beaux airs que l'Amour répète,
 Et que Newton ne connut pas.

¹ La marquise du Châtelet.

A M. DESMAHIS.

1750.

Vos jeunes mains cueillent des fleurs
 Dont je n'ai plus que les épines;
 Vous dormez dessous les courtines

Et des Grâces et des neuf Sœurs :
 Je leur fais encor quelques mines ,
 Mais vous possédez leurs faveurs.

 Tout s'éteint, tout s'use, tout passe :
 Je m'affaiblis, et vous croissez ;
 Mais je descendrai du Parnasse
 Content, si vous m'y remplacez.
 Je jouis peu, mais j'aime encore ;
 Je verrai du moins vos amours :
 Le crépuscule de mes jours
 S'embellira de votre aurore.
 Je dirai, Je fus comme vous :
 C'est beaucoup me vanter peut-être ;
 Mais je ne serai point jaloux :
 Le plaisir permet-il de l'être?

A M. LE CARDINAL QUIRINI.

Berlin, 1751.

Quoi ! vous voulez donc que je chante
 Ce temple orné par vos bienfaits,
 Dont aujourd'hui Berlin se vante !
 Je vous admire, et je me tais.
 Comment sur les bords de la Sprée,
 Dans cette infidèle contrée
 Où de Rome on brave les lois,
 Pourrais-je élever une voix
 A des cardinaux consacrée ?
 Éloigné des murs de Sion,
 Je gémis en bon catholique.
 Hélas ! mon prince est hérétique,
 Et n'a point de dévotion.
 Je vois avec componction
 Que dans l'infemale séquelle
 Il sera près de Cicéron,
 Et d'Aristide et de Platon,

Ou vis-à-vis de Marc-Aurèle.
 On sait que ces esprits fameux
 Sont punis dans la nuit profonde ;
 Il faut qu'il soit damné comme eux ,
 Puisqu'il vit comme eux dans ce monde.
 Mais surtout que je suis fâché
 De le voir toujours entiché
 De l'énorme et cruel péché
 Que l'on nomme la tolérance !
 Pour moi , je frémis quand je pense
 Que le musulman , le païen ,
 Le quakre , et le luthérien ,
 L'enfant de Genève et de Rome ,
 Chez lui tout est reçu si bien ,
 Pourvu que l'on soit honnête homme.
 Pour comble de méchanceté ,
 Il a su rendre ridicule
 Cette sainte inhumanité ,
 Cette haine dont sans scrupule
 S'arme le dévot entêté ,
 Et dont se raille l'incrédule.
 Que ferai-je , grand cardinal ,
 Moi , chambellan très-inutile
 D'un prince endurci dans le mal ,
 Et proscrit dans notre Évangile ?

Vous dont le front prédestiné
 A nos yeux doublement éclate ;
 Vous dont le chapeau d'écarlate
 Des lauriers du Pinde est orné ;
 Qui , marchant sur les pas d'Horace
 Et sur ceux de saint Augustin ,
 Suivez le raboteux chemin
 Du paradis et du Parnasse ,
 Convertissez ce rare esprit :
 C'est à vous d'instruire et de plaire ;
 Et la grâce de Jésus-Christ

Chez vous brille en plus d'un écrit ,
Avec les trois Grâces d'Homère.

AU ROI DE PRUSSE¹.

Blaise Pascal a tort, il en faut convenir ;
Ce pieux misanthrope, Héraclite sublime ,
Qui pense qu'ici-bas tout est misère et crime ,
Dans ses tristes accès ose nous maintenir
Qu'un roi que l'on amuse , et même un roi qu'on aime ,
Dès qu'il n'est plus environné ,
Dès qu'il est réduit à lui-même ,
Est de tous les mortels le plus infortuné².
Il est le plus heureux , s'il s'occupe et s'il pense.
Vous le prouvez très-bien ; car, loin de votre cour,
En hibou fort souvent renfermé tout le jour,
Vous percez d'un œil d'aigle en cet abîme immense
Que la philosophie offre à nos faibles yeux ;
Et votre esprit laborieux ,
Qui sait tout observer, tout orner, tout connaître ,
Qui se connaît lui-même , et qui n'en vaut que mieux ,
Par ce mâle exercice augmente encor son être.
Travailler est le lot et l'honneur d'un mortel.
Le repos est , dit-on , le partage du ciel.
Je n'en crois rien du tout : quel bien imaginaire
D'être les bras croisés pendant l'éternité !
Est-ce dans le néant qu'est la félicité ?
Dieu serait malheureux s'il n'avait rien à faire ;
Il est d'autant plus Dieu qu'il est plus agissant.
Toujours , ainsi que vous , il produit quelque ouvrage :
On prétend qu'il fait plus , on dit qu'il se repent.
Il préside au scrutin qui , dans le Vatican ,
Met sur un front ridé la coiffe à triple étage.

¹ Cette pièce est de 1751. On l'a imprimée souvent avec le titre des *Deux tonneaux*. K.

² Voyez les *Pensées de Pascal*, I^{re} part., art. VII, n^o 1. (Beuchot.)

Du prisonnier Mahmoud il vous fait un sultan.
 Il mûrit à Moka , dans le sable arabe ,
 Ce café nécessaire aux pays des frimas ;
 Il met la fièvre en nos climats ,
 Et le remède en Amérique.
 Il a rendu l'humain séjour
 De la variété le mobile théâtre ;
 Il se plut à pétrir d'incarnat et d'albâtre
 Les charmes arrondis du sein de Pompadour ,
 Tandis qu'il vous étend un noir luisant d'ébène
 Sur le nez aplati d'une dame africaine ,
 Qui ressemble à la nuit comme l'autre au beau jour.
 Dieu se joue à son gré de la race mortelle ;
 Il fait vivre cent ans le Normand Fontenelle ,
 Et trousse à trente-neuf mon dévot de Pascal.
 Il a deux gros tonneaux d'où le bien et le mal
 Descendent en pluie éternelle
 Sur cent mondes divers et sur chaque animal.
 Les sots, les gens d'esprit, et les fous, et les sages ,
 Chacun reçoit sa dose , et le tout est égal.
 On prétend que de Dieu les rois sont les images.
 Les Anglais pensent autrement ;
 Ils disent en plein parlement
 Qu'un roi n'est pas plus dieu que le pape infallible.
 Mais il est pourtant très-plausible
 Que ces puissants du siècle un peu trop adorés,
 A la faiblesse humaine ainsi que nous livrés ,
 Ressemblent en un point à notre commun maître :
 C'est qu'ils font comme lui le mal et le bien-être ;
 Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
 Le tonneau des dégoûts, des chagrins, des caprices ,
 Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits ;
 Répandez de pures délices
 Sur votre peu d'élus à vos banquets admis ;
 Que leurs fronts soient sereins, que leurs cœurs soient unis ;
 Au feu de votre esprit que notre esprit s'éclaire ;

Que sans empressement nous cherchions à vous plaire ;
 Qu'en dépit de la majesté,
 Notre agréable Liberté,
 Compagne du Plaisir, mère de la Saillie,
 Assaisonne avec volupté
 Les ragoûts de votre ambrosie.
 Les honneurs rendent vain, le plaisir rend heureux.
 Versez les douceurs de la vie
 Sur votre Olympe sablonneux,
 Et que le bon tonneau soit à jamais sans lie.

L'AUTEUR

ARRIVANT DANS SA TERRE, PRÈS DU LAC DE GENÈVE.

Mars 1755.

O maison d'Aristippe ! ô jardins d'Épicure !
 Vous qui me présentez, dans vos enclos divers,
 Ce qui souvent manque à mes vers,
 Le mérite de l'art soumis à la nature,
 Empire de Pomone et de Flore sa sœur,
 Recevez votre possesseur !
 Qu'il soit, ainsi que vous, solitaire et tranquille !
 Je ne me vante point d'avoir en cet asile
 Rencontré le parfait bonheur :
 Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage ;
 Il est encor moins chez les rois ;
 Il n'est pas même chez le sage :
 De cette courte vie il n'est point le partage.
 Il y faut renoncer : mais on peut quelquefois
 Embrasser au moins son image.

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés !
 D'un tranquille océan ^a l'eau pure et transparente
 Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
 D'innombrables coteaux ces champs sont couronnés.
 Bacchus les embellit ; leur insensible pente

Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux^b
 Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux.

Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire,
 Éternel boulevard qui n'a point garanti

Des Lombards le beau territoire.

Voilà ces monts affreux célébrés dans l'histoire,
 Ces monts qu'ont traversés, par un vol si hardi,
 Les Charles, les Othon, Catinat, et Conti,

Sur les ailes de la Victoire.

Au bord de cette mer où s'égarant mes yeux,
 Ripaille^r, je te vois. O bizarre Amédée^c,

Est-il vrai que dans ces beaux lieux,

Des soins et des grandeurs écartant toute idée,

Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux,

Et que, lassé bientôt de ton doux ermitage,

Tu voulus être pape, et cessas d'être sage?

Lieux sacrés du repos, je n'en ferais pas tant;

Et, malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,

Si j'étais ainsi pénitent,

Je ne voudrais point être pape.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,

L'auteur harmonieux des douces *Géorgiques*,

Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,

Ces lacs que la nature a creusés de ses mains

Dans les campagnes italiques!

Mon lac est le premier : c'est sur ces bords heureux

Qu'habite des humains la déesse éternelle,

L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux,

Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,

Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré

Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,

La Liberté. J'ai vu cette déesse altière,

^r Ripaille était un couvent d'augustins sur la rive gauche du lac de Genève. Le duc de Savoie, après avoir abdiqué, y vécut voluptueusement, et quelques personnes pensaient que c'était ce qui avait donné lieu au proverbe *faire ripaille*. (Note de M. Beuchot.)

Avec égalité répandant tous les biens ,
 Descendre de Morat en habit de guerrière ,
 Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens

Et de Charles-le-Téméraire.

Devant elle on portait ces piques et ces dards ,
 On traînait ces canons , ces échelles fatales
 Qu'elle-même brisa , quand ses mains triomphales
 De Genève en danger défendaient les remparts.
 Un peuple entier la suit ; sa naïve allégresse
 Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs ;
 Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce
 Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
 C'est là leur diadème ; ils en font plus de compte
 Que d'un cercle à fleurons de marquis et de comte ,
 Et des larges mortiers à grands bords abattus ,
 Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus.

On ne voit point ici la grandeur insultante

Portant de l'épaule au côté

Un ruban que la Vanité

A tissu de sa main brillante ,

Ni la fortune insolente

Repoussant avec fierté

La prière humble et tremblante

De la triste pauvreté.

On n'y méprise point les travaux nécessaires :

Les états sont égaux , et les hommes sont frères.

Liberté ! liberté ! ton trône est en ces lieux :

La Grèce où tu naquis t'a pour jamais perdue ,

Avec ses sages et ses dieux.

Rome , depuis Brutus , ne t'a jamais revue.

Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.

Le Sarmate à cheval t'embrasse avec fureur ;

Mais le bourgeois à pied , rampant dans l'esclavage ,

Te regarde , soupire , et meurt dans la douleur.

L'Anglais pour te garder signala son courage :

Mais on prétend qu'à Londres on te vend quelquefois.

Non, je ne le crois point : ce peuple fier et sage

Te paye de son sang, et soutiendra tes droits.

Aux marais du Batave on dit que tu chancelles,

Tu peux te rassurer : la race des Nassaux,

Qui dressa sept autels à tes lois immortelles^d,

Maintiendra de ses mains fidèles

Et tes honneurs et tes faiseaux.

Venise te conserve, et Gênes t'a reprise.

Tout à côté du trône à Stockholm on t'a mise ;

Un si beau voisinage est souvent dangereux.

Préside à tout État où la loi t'autorise,

Et reste-s-y, si tu le peux.

Ne va plus, sous les noms et de Ligue et de Fronde,

Protectrice funeste en nouveautés féconde,

Troubler les jours brillants d'un peuple de vainqueurs,

Gouverné par les lois, plus encor par les mœurs ;

Il chérit la grandeur suprême :

Qu'a-t-il besoin de tes faveurs,

Quand son joug est si doux qu'on le prend pour toi-même ?

Dans le vaste Orient ton sort n'est pas si beau.

Aux murs de Constantin, tremblante et consternée,

Sous les pieds d'un vizir tu languis enchaînée

Entre le sabre et le cordeau.

Chez tous les Levantins tu perdis ton chapeau.

Que celui du grand Tell^e orne en ces lieux ta tête !

Descends dans mes foyers en tes beaux jours de fête,

Viens m'y faire un destin nouveau.

Embellis ma retraite, où l'Amitié t'appelle ;

Sur de simples gazons viens t'asseoir avec elle.

Elle fuit comme toi les vanités des cours ;

Les cabales du monde et son règne frivole.

O deux divinités ! vous êtes mon recours.

L'une élève mon âme, et l'autre la console :

Présidez à mes derniers jours !

NOTES.

^a Le lac de Genève (1756).

^b Les Alpes (1756).

^c Le premier duc de Savoie, Amédée, pape ou antipape, sous le nom de Félix (1756).

^d L'union des sept provinces (1756).

^e L'auteur de la liberté helvétique (1756).

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

SUR LA CONQUÊTE DE MAHON.

Mai 1756.

Depuis plus de quarante années
 Vous avez été mon héros ;
 J'ai présagé vos destinées.
 Ainsi, quand Achille à Scyros
 Paraissait se livrer en proie
 Aux jeux , aux amours , au repos ,
 Il devait un jour sur les flots
 Porter la flamme devant Troie :
 Ainsi, quand Phryné dans ses bras
 Tenait le jeune Alcibiade ,
 Phryné ne le possédait pas ,
 Et son nom fut dans les combats
 Égal au nom de Miltiade.
 Jadis les amants , les époux ,
 Tremblaient en vous voyant paraître.
 Près des belles et près du maître
 Vous avez fait plus d'un jaloux ;
 Enfin c'est aux héros à l'être.
 C'est rarement que dans Paris ,
 Parmi les festins et les ris ,
 On démêle un grand caractère ,
 Le préjugé ne conçoit pas
 Que celui qui sait l'art de plaire
 Sache aussi sauver les États :

Le grand homme échappe au vulgaire :
 Mais lorsqu'aux champs de Fontenoy
 Il sert sa patrie et son roi ;
 Quand sa main des peuples de Gênes
 Défend les jours et rompt les chaînes ;
 Lorsque, aussi prompt que les éclairs,
 Il chasse les tyrans des mers
 Des murs de Minorque opprimée,
 Alors ceux qui l'ont méconnu
 En parlent comme son armée.
 Chacun dit : « Je l'avais prévu. »
 Le succès fait la renommée.
 Homme aimable, illustre guerrier,
 En tout temps l'honneur de la France,
 Triomphez de l'Anglais altier,
 De l'envie, et de l'ignorance.
 Je ne sais si dans Port-Mahon
 Vous trouverez un statuaire ;
 Mais vous n'en avez plus affaire :
 Vous allez graver votre nom
 Sur les débris de l'Angleterre ;
 Il sera béni chez l'Ibère,
 Et chéri dans ma nation.
 Des deux Richelieu sur la terre
 Les exploits seront admirés ;
 Déjà tous deux sont comparés,
 Et l'on ne sait qui l'on préfère.

Le cardinal affermissait
 Et partageait le rang suprême
 D'un maître qui le haïssait :
 Vous vengez un roi qui vous aime.
 Le cardinal fut plus puissant,
 Et même un peu trop redoutable :
 Vous me paraissez bien plus grand,
 Puisque vous êtes plus aimable.

A UNE JEUNE VEUVE.

Jeune et charmant objet à qui pour son partage
Le ciel a prodigué les trésors les plus doux ,
Les grâces , la beauté , l'esprit et le veuvage ,
Jouissez du rare avantage
D'être sans préjugés ainsi que sans époux !
Libre de ce double esclavage ,
Joignez à tous ces dons celui d'en faire usage ;
Faites de votre lit le trône de l'Amour ;
Qu'il ramène les Ris , bannis de votre cour
Par la puissance maritale.
Ah ! ce n'est pas au lit qu'un mari se signale :
Il dort toute la nuit et gronde tout le jour ;
Ou s'il arrive par merveille
Que chez lui la nature éveille le désir,
Attend-il qu'à son tour chez sa femme il s'éveille ?
Non : sans aucun prélude il brusque le plaisir ;
Il ne connaît point l'art d'animer ce qu'on aime ,
D'amener par degrés la volupté suprême ;
Le traître jouit seul... , si pourtant c'est jouir.
Loin de vous tous liens , fût-ce avec Plutus même !
L'Amour se chargera du soin de vous pourvoir.
Vous n'avez jusqu'ici connu que le devoir,
Le plaisir vous reste à connaître.
Quel fortuné mortel y sera votre maître !
Ah ! lorsque , d'amour enivré ,
Dans le sein du plaisir il vous fera renaître ,
Lui-même trouvera qu'il l'avait ignoré.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT ,

Sur son ballet du Temple des Chimères, mis en musique par M. le duc de Nivernais, et représenté chez M. le maréchal de Belle-Isle, en 1760.

Votre amusement lyrique
 M'a paru du meilleur ton.
 Si Linus fit la musique,
 Les vers sont d'Anacréon.
 L'Anacréon de la Grèce
 Vaut-il celui de Paris ?
 Il chanta la double ivresse
 De Silène et de Cypris ;
 Mais fit-il avec sagesse
 L'histoire de son pays ?
 Après des travaux austères ,
 Dans vos doux délasséments
 Vous célébrez les chimères.
 Elles sont de tous les temps ;
 Elles nous sont nécessaires.
 Nous sommes de vieux enfants ;
 Nos erreurs sont nos lisières ,
 Et les vanités légères
 Nous bercent en cheveux blancs.

A DAPHNÉ,

CÉLÈBRE ACTRICE¹.

TRADUITE DE L'ANGLAIS,

1^{er} janvier 1761.

Belle Daphné, peintre de la nature ,
 Vous l'imitiez, et vous l'embellissez.
 La voix, l'esprit, la grâce, la figure,

¹ M^{lle} Clairon.

Le sentiment , n'est point encore assez ;
 Vous nous rendez ces prodiges d'Athènes
 Que le génie étalait sur la scène.

Quand dans les arts de l'esprit et du goût
 On est sublime , on est égal à tout.
 Que dis-je ? on règne , et d'un peuple fidèle
 On est chéri , surtout si l'on est belle.
 O ma Daphné ! qu'un destin si flatteur
 Est différent du destin d'un auteur !

Je crois vous voir sur ce brillant théâtre
 Où tout Paris ^a , de votre art idolâtre ,
 Porte en tribut son esprit et son cœur.
 Vous récitez des vers plats et sans grâce ,
 Vous leur donnez la force et la douceur ;
 D'un froid récit vous réchauffez la glace ;
 Les contre-sens deviennent des raisons.
 Vous exprimez par vos sublimes sons ,
 Par vos beaux yeux , ce que l'auteur veut dire ;
 Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir ;
 Vous exercez un magique pouvoir
 Qui fait aimer ce qu'on ne saurait lire.
 On bat des mains , et l'auteur ébaudi
 Se remercie , et pense être applaudi.

La toile tombe , alors le charme cesse.
 Le spectateur apportait des présents
 Assez communs de sifflets et d'encens ;
 Il fait deux lots quand il sort de l'ivresse ,
 L'un pour l'auteur , l'autre pour son appui :
 L'encens pour vous , et les sifflets pour lui.

Vous cependant , au doux bruit des éloges
 Qui vont pleuvant de l'orchestre et des loges ,
 Marchant en reine , et traînant après vous
 Vingt courtisans l'un de l'autre jaloux ,
 Vous admettez près de votre toilette
 Du noble essaim la cohue indiscrète.

L'un dans la main vous glisse un billet doux ;
 L'autre à Passy^b vous propose une fête ;
 Josse avec vous veut souper tête à tête ;
 Candale y soupe, et rit tout haut d'eux tous.
 On vous entoure, on vous presse, on vous lasse.
 Le pauvre auteur est tapi dans un coin,
 Se fait petit, tient à peine une place.
 Certain marquis, l'apercevant de loin,
 Dit : « Ah ! c'est vous ; bonjour, monsieur Panerace¹ ,
 Bonjour : vraiment, votre pièce a du bon. »
 Panerace fait révérence profonde,
 Bégaie un mot, à quoi nul ne répond,
 Puis se retire, et se croit du beau monde.

Un intendant des plaisirs dits menus,
 Chez qui les arts sont toujours bien venus,
 Grand connaisseur, et pour vous plein de zèle,
 Vous avertit que la pièce nouvelle
 Aura l'honneur de paraître à la cour.

Vous arrivez, conduite par l'Amour :
 On vous présente à la reine, aux princesses,
 Aux vieux seigneurs, qui, dans leurs vieux propos,
 Vont regrettant le chant de la Duclos.
 Vous recevez compliments et caresses ;
 Chacun accourt, chacun dit : « La voilà ! »
 De tous les yeux vous êtes remarquée ;
 De mille mains on vous verrait claquée
 Dans le salon, si le roi n'était là.
 Panerace suit : un gros huissier lui ferme
 La porte au nez ; il reste comme un terme,
 La bouche ouverte et le front interdit :
 Tel que le Franc, qui, tout brillant de gloire,
 Ayant en cour présenté son mémoire,
 Crève à la fois d'orgueil et de dépit.

¹ Colardeau, auteur d'une tragédie de *Caliste*.

Il gratte , il gratte ; il se présente , il dit :
 « Je suis l'auteur... » Hélas ! mon pauvre hère ,
 C'est pour cela que vous n'entrez pas.
 Le malheureux , honteux de sa misère ,
 S'esquive en hâte , et , murmurant tout bas
 De voir en lui les neuf Muses bannies ,
 Du temps passé regrettant les beaux jours ,
 Il rime encore , et s'étonne toujours
 Du peu de cas qu'on fait des grands génies.

Pour l'achever, quelque compilateur,
 Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,
 Quelque Fréron , dans l'*Ane littéraire* ,
 Vient l'entamer de sa dent mercenaire ;
 A l'aboyeur il reste abandonné ,
 Comme un esclave aux bêtes condamné.
 Voilà son sort ; et puis cherchez à plaire !

Mais c'est bien pis , hélas ! s'il réussit.
 L'Envie alors , Euménide implacable ,
 Chez les vivants harpie insatiable ,
 Que la mort seule à grand'peine adoucit ,
 L'affreuse Envie , active , impatiente ,
 Versant le fiel de sa bouche écumante ,
 Court à Paris , par de longs sifflements ,
 Dans leurs greniers réveiller ses enfants.
 A cette voix , les voilà qui descendent ,
 Qui dans le monde à grands flots se répandent ,
 En manteau court , en soutane , en rabat ,
 En petit-maître , en petit magistrat.
 Écoutez-les : « Cette œuvre dramatique
 Est dangereuse , et l'auteur hérétique. »
 Maître Abraham va sur lui distillant
 L'acide impur qu'il vendait sur la Loire ^c ;
 Maître Crevier , dans sa pesante histoire
 Qu'on ne lit point , condamne son talent.

Un petit singe ^r , à face de Thersite ,

^r Omer Joly de Fleury.

Au sourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,
 Bel esprit faux^d qui hait les bons esprits,
 Fou sérieux que le bon sens irrite,
 Écho des sots, trompette des pervers,
 En prose dure insulte les beaux vers,
 Poursuit le sage, et noircit le mérite.

Mais écoutez ces pieux loups-garous,
 Persécuteurs de l'art des Euripides,
 Qui vont hurlant en phrases insipides
 Contre la scène, et même contre vous.

Quand vos talents entraînent au théâtre
 Un peuple entier, de votre art idolâtre,
 Et font valoir quelque ouvrage nouveau,
 Un possédé, dans le fond d'un tonneau^e
 Qu'on coupe en deux, et qu'un vieux dais surmonte,
 Crie au scandale, à l'horreur, à la honte,
 Et vous dépeint au public abusé
 Comme un démon en fille déguisé.
 Ainsi toujours, unissant les contraires,
 Nos chers Français, dans leurs têtes légères^f,
 Que tous les vents font tourner à leur gré,
 Vont diffamer ce qu'ils ont admiré.
 O mes amis! raisonnez, je vous prie;
 Un mot suffit. Si cet art est impie,
 Sans répugnance il le faut abjurer;
 S'il ne l'est pas, il le faut honorer.

 NOTES.

- ^a Le traducteur a mis *Paris* au lieu de *Londres* (1764).
^b Le traducteur a mis *Passy*, au lieu de *Kinsington* (1764).
^c Le traducteur a substitué la *Loire* à la *Tamise* (1764).
^d L'abbé Guyon et ses semblables.
^e L'auteur anglais a sans doute en vue les chaires des presbytériens (1764).
^f Le traducteur transporte toujours la scène à Paris (1764).

A MADAME DENIS.

SUR L'AGRICULTURE.

14 mars 1761.

Qu'il est doux d'employer le déclin de son âge
 Comme le grand Virgile occupa son printemps !
 Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage ;
 Il cultivait la terre, et chantait ses présents.
 Mais bientôt, ennuyé des plaisirs du village,
 D'Alexis et d'Aminte il quitta le séjour,
 Et, malgré Mævius, il parut à la cour.

C'est la cour qu'on doit fuir, c'est aux champs qu'il faut vivre.
 Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à suivre.
 Tu gardas les troupeaux, mais c'étaient ceux d'un roi :
 Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi.
 L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
 Que le parc de Versaille et sa vaste étendue.
 Le Normand Fontenelle, au milieu de Paris^a,
 Prêta des agréments au chalumeau champêtre ;
 Mais il vantait des soins qu'il craignait de connaître,
 Et de ses faux bergers il fit de beaux esprits.
 Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur se taise ;
 Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
 En fait de sentiment l'art n'a rien qui nous plaise :
 Ou chantez vos plaisirs, ou quittez vos chansons ;
 Ce sont des faussetés, et non des fictions.

« Mais quoi ! loin de Paris se peut-il qu'on respire ?
 Me dit un petit-maître, amoureux du fracas.
 Les Plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas :
 On oublie, on espère, on jouit, on désire ;
 Il nous faut du tumulte, et je sens que mon cœur,
 S'il n'est pas enivré, va tomber en langueur. »

Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge

Mûrissent ta raison , sillonnent ton visage ;
 Que Gaussin t'ait quitté , qu'un ingrat t'ait trahi ,
 Qu'un Bernard t'ait volé , qu'un jaloux hypocrite
 T'ait noirci des poisons de sa langue maudite ;
 Qu'un opulent fripon , de ses pareils haï ,
 Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite :
 Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi ,
 Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.

« Mais vivre sans plaisir , sans faste , sans emploi !
 Succomber sous le poids d'un ennui volontaire ! »

De l'ennui ! Penses-tu que , retiré chez toi ,
 Pour les tiens , pour l'État , tu n'as plus rien à faire ?
 La Nature t'appelle , apprends à l'observer ;
 La France a des déserts , ose les cultiver ;
 Elle a des malheureux : un travail nécessaire ,
 Ce partage de l'homme , et son consolateur ,
 En chassant l'indigence amène le bonheur :
 Change en épis dorés , change en gras pâturages
 Ces ronces , ces roseaux , ces affreux marécages.
 Tes vassaux languissants , qui pleuraient d'être nés ,
 Qui redoutaient surtout de former leurs semblables ,
 Et de donner le jour à des infortunés ,
 Vont se lier gaiement par des nœuds désirables ;
 D'un canton désolé l'habitant s'enrichit ;
 Turbilli ¹ , dans l'Anjou , t'imité et t'applaudit ;
 Bertin , qui dans son roi voit toujours sa patrie ,
 Prête un bras secourable à ta noble industrie ;
 Trudaine sait assez que le cultivateur
 Des ressorts de l'État est le premier moteur ,

¹ Le marquis de Turbilli , auteur d'un ouvrage sur les défrichements , qui avait alors quelque célébrité. M. Bertin , contrôleur général , depuis ministre , avait institué des sociétés d'agriculture dans chaque généralité. MM. Trudaine , intendants des finances , ont été du petit nombre des magistrats qui ont véritablement aimé les sciences et les arts. Ils ont beaucoup contribué au progrès que les manufactures et le commerce ont fait en France sous le règne de Louis XV.

Et qu'on ne doit pas moins, pour le soutien du trône,
A la faux de Cérès qu'au sabre de Bellone.

J'aime assez saint Benoît : il prétendit du moins ^b
Que ses enfants tondus, chargés d'utiles soins,
Méritassent de vivre en guidant la charrue,
En creusant des canaux, en défrichant des bois.
Mais je suis peu content du bon homme François ^c ;
Il crut qu'un vrai chrétien doit gueuser dans la rue,
Et voulut que ses fils, robustes fainéants,
Fissent serment à Dieu de vivre à nos dépens.
Dieu veut que l'on travaille et que l'on s'évertue ;
Et le sot mari d'Ève, au paradis d'Éden,
Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin ^d.
C'est la première loi donnée au premier homme ¹,
Avant qu'il eût mangé la moitié de sa pomme.
Mais ne détournons point nos mains et nos regards
Ni des autres emplois, ni surtout des beaux-arts.
Il est des temps pour tout ; et lorsqu'en mes vallées,
Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelques malheureux ma main sèche les pleurs,
Sur la scène, à Paris, j'en fais verser peut-être ;
Dans Versailles étonné j'attendris de grands cœurs ;
Et, sans croire approcher de Racine, mon maître,
Quelquefois je peux plaire, à l'aide de Clairon.
Au fond de son bourbier je fais rentrer Fréron.
L'archidiaque Trublet prétend que je l'ennuie ;
La représaille est juste ; et je sais à propos
Confondre les pervers, et me moquer des sots.
En vain sur son crédit un délateur s'appuie :

¹ Cette épître ayant fait beaucoup de bruit, la reine désira la lire ; mais pour ménager la susceptibilité de cette princesse, Dalember corrigea ainsi deux vers :

Et le bon mari d'Ève, au paradis d'Éden...
Avant qu'il eût goûté de la fatale pomme.

« Ce qui est bien plat, dit il ; mais cela est encore trop bon pour Versailles. » *Note de M. Beuchot.*

Sous son bonnet carré , que ma main jette à bas ,
 Je découvre , en riant , la tête de Midas ¹.
 J'honore Diderot , malgré la calomnie ;
 Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie :
 Les échos des rochers qui ceignent mon désert
 Répètent après moi le nom de Dalember't.
 Un philosophe est ferme , et n'a point d'artifice
 Sans espoir et sans crainte il sait rendre justice :
 Jamais adulateur , et toujours citoyen ,
 A son prince attaché sans lui demander rien ,
 Fuyant des factions les brigues ennemies
 Qui se glissent parfois dans nos académies ,
 Sans aimer Loyola , condamnant saint Médard ^e ,
 Des billets qu'on exige il se rit à l'écart ,
 Et laisse aux parlements à réprimer l'Église ;
 Il s'élève à son Dieu , quand il foule à ses pieds
 Un fatras dégoûtant d'arguments décriés ;
 Et son âme inflexible au vrai seul est soumise.
 C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois ,
 En guerre avec les sots , en paix avec soi-même ,
 Gouvernant d'une main le soc de Triptolème ,
 Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts
 La lyre de Racine et le luth de Chapelle.

O vous , à l'amitié dans tous les temps fidèle ,
 Vous qui , sans préjugés , sans vices , sans travers ,
 Embellissez mes jours ainsi que mes déserts ,
 Soutenez mes travaux et ma philosophie ;
 Vous cultivez les arts , les arts vous ont suivie.
 Le sang du grand Corneille ^f , élevé sous vos yeux ,
 Apprend , par vos leçons , à mériter d'en être.
 Le père de Cinna vint m'instruire en ces lieux :
 Son ombre entre nous trois aime encore à paraître ;
 Son ombre nous console , et nous dit qu'à Paris
 Il faut abandonner la place aux Seudéris.

¹ Ce trait porte contre l'avocat général Omer Joly de Fleury. (*Beuchot.*)

NOTES.

^a Théocrite et Virgile étaient à la campagne, ou en venaient, quand ils firent des églogues. Ils chantèrent les moissons qu'ils avaient fait naître, et les troupeaux qu'ils avaient conduits. Cela donnait à leurs bergers un air de vérité qu'ils ne peuvent guère avoir dans les rues de Paris. Aussi les églogues de Fontenelle furent des madrigaux galants (1771).

— M. de Voltaire a donné à Fontenelle l'épithète de Normand dans cette pièce, comme dans l'épître au roi de Prusse : *Blaise Pascal a tort*. Il a substitué aussi, dans *le Temple du Goût*, le discret Fontenelle au sage Fontenelle des premières éditions; c'est que le sage Fontenelle n'avait pas contre les préjugés la haine active de M. de Voltaire; qu'il le laissa combattre seul, cachant avec soin aux ennemis de la raison le mépris qu'il avait pour eux, et ne s'intéressant point assez à la vérité ou à ses apôtres pour risquer de se brouiller avec les persécuteurs. K.

^b Benedict ou Benoit voulut que les mains de ses moines cultivassent la terre. Elles ont été employées à d'autres travaux, à donner des éditions des Pères, à les commenter, à copier d'anciens titres, et à en faire. Plusieurs de leurs abbés réguliers sont devenus évêques; plusieurs ont eu des richesses immenses (1771).

^c François d'Assise, en instituant les mendiants, fit un mal beaucoup plus grand. Ce fut un impôt exorbitant mis sur le pauvre peuple, qui n'osa refuser son tribut d'aumône à des moines qui disaient la messe et qui confessaient : de sorte qu'encore aujourd'hui, dans les pays catholiques romains, le paysan, après avoir payé le roi, son seigneur, et son curé, est encore forcé de donner le pain de ses enfants à des cordeliers et à des capucins (1771).

^d Cet ordre exprès, que la Genèse dit avoir été donné de Dieu à l'homme, de cultiver son jardin, fait bien voir quel est le ridicule de dire que l'homme fut condamné au travail. L'Arabe Job est bien plus raisonnable : il dit que l'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler (1771).

^e Voyez les notes sur les convulsions et sur les billets de confession, deux ridicules et opprobres de la France, à la fin de la pièce intitulée *le Pauvre Diable*. (1771).

^f Mademoiselle Corneille, mariée à M. Dupuits, officier de l'état-major (1771).

A MADEMOISELLE CLAIRON.

1765.

Le sublime en tout genre est le don le plus rare;
C'est là le vrai phénix; et, sagement avare,
La nature a prévu qu'en nos faibles esprits
Le beau, s'il est commun, doit perdre de son prix.

La médiocrité couvre la terre entière ;
 Les mortels ont à peine une faible lumière ,
 Quelques vertus sans force , et des talents bornés.
 S'il est quelques esprits par le ciel destinés
 A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire ,
 A franchir des beaux-arts la limite ordinaire ,
 La nature est alors prodigue en ses présents ;
 Elle égale dans eux les vertus aux talents.
 Le souffle du génie et ses fécondes flammes
 N'ont jamais descendu que dans de nobles âmes ;
 Il faut qu'on en soit digne , et le cœur épuré
 Est le seul aliment de ce flambeau sacré.
 Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

Toi que forma Vénus , et que Minerve anime ,
 Toi qui ressuscitas sous mes rustiques toits
 L'*Électre* de Sophocle aux accents de ta voix
 (Non l'*Électre* française ¹ , à la mode soumise ,
 Pour le galant Itys si galamment éprise) ,
 Toi qui peins la nature en osant l'embellir ,
 Souveraine d'un art que tu sus ennoblir ,
 Toi dont un geste , un mot , m'attendrit et m'enflamme ,
 Si j'aime tes talents , je respecte ton âme.
 L'amitié , la grandeur , la fermeté , la foi ^a ,
 Les vertus que tu peins , je les retrouve en toi ;
 Elles sont dans ton cœur. La vertu que j'encense
 N'est pas des voluptés la sévère abstinence.
 L'amour , ce don du ciel , digne de son auteur ,
 Des malheureux humains est le consolateur.
 Lui-même il fut un dieu dans les siècles antiques ;
 On en fait un démon chez nos vils fanatiques :
 Très-désintéressé sur ce péché charmant ,
 J'en parle en philosophe , et non pas en amant.
 Une femme sensible , et que l'amour engage ,
 Quand elle est honnête homme , à mes yeux est un sage.

¹ L'*Électre* de Crébillon.

Que ce conteur heureux qui plaisamment chanta^b
 Le démon Belphégor et madame Honesta ,
 L'Ésope des Français, le maître de la fable ,
 Ait de la Champmélé vanté la voix aimable ,
 Ses accents amoureux et ses sons affétés ,
 Écho des fades airs que Lambert^c a notés :
 Tu n'étais pas alors ; on ne pouvait connaître
 Cet art qui n'est qu'à toi , cet art que tu fais naître.

Corneille , des Romains peintre majestueux ,
 T'aurait vue aussi noble , aussi Romaine qu'eux.
 Le ciel , pour échauffer les glaces de mon âge ,
 Le ciel me réservait ce flatteur avantage :
 Je ne suis point surpris qu'un sort capricieux
 Ait pu mêler quelque ombre à tes jours glorieux.
 L'âme qui sait penser n'en est point étonnée ;
 Elle s'en affermit , loin d'être consternée :
 C'est le creuset du sage ; et son or altéré
 En renaît plus brillant , en sort plus épuré.
 En tout temps , en tout lieu , le public est injuste ;
 Horace s'en plaignait sous l'empire d'Auguste.
 La malice , l'orgueil , un indigne désir
 D'abaisser des talents qui font notre plaisir,
 De flétrir les beaux-arts qui consolent la vie ,
 Voilà le cœur de l'homme ; il est né pour l'envie.
 A l'Église , au barreau , dans les camps , dans les cours ,
 Il est , il fut ingrat , et le sera toujours.

Du siècle que j'ai vu^a tu sais quelle est la gloire :
 Ce siècle des talents vivra dans la mémoire.
 Mais vois à quels dégoûts le sort abandonna
 L'auteur d'*Iphigénie* et celui de *Cinna* ;
 Ce qu'essuya Quinault , ce que souffrit Molière ;
 Fénelon dans l'exil terminant sa carrière ;
 Arnauld , qui dut jouir du destin le plus beau ,
 Arnauld manquant d'asile , et même de tombeau.

^a Siècle de Louis XIV.

De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre ?
 La lumière , il est vrai , commence à se répandre ;
 Avec moins de talents on est plus éclairé :
 Mais le goût s'est perdu , l'esprit s'est égaré.
 Ce siècle ridicule est celui des brochures ,
 Des chansons , des extraits , et surtout des injures.
 La barbarie approche : Apollon indigné
 Quitte les bords heureux où ses lois ont régné ;
 Et , fuyant à regret son parterre et ses loges ,
 Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges¹.

¹ Mademoiselle Clairon venait de quitter le théâtre, et avait été passer quelque temps à Ferney. K.

NOTES.

^a La foi , en poésie , signifie la bonne foi (1765).

^b La Fontaine , dans son prologue de *Belphégor* , dédié à mademoiselle Champmélé , fameuse actrice pour son temps . La déclamation était alors une espèce de chant . La Motte a fait des stances pour mademoiselle Duclos , dans lesquelles il la loue d'imiter la Champmélé : et ni l'une ni l'autre ne devaient être imitées . On est tombé depuis dans un autre défaut beaucoup plus grand : c'est un familier excessif et ridicule , qui donne à un héros le ton d'un bourgeois . Le naturel dans la tragédie doit toujours se ressentir de la grandeur du sujet , et ne s'avilir jamais par la familiarité . Baron , qui avait un jeu si naturel et si vrai , ne tomba jamais dans cette bassesse (1765).

^c Lambert , auteur de quelques airs insipides , très-célèbre avant Lulli (1765).

A HENRI IV,

Sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince pendant la maladie du Dauphin¹.

1766.

Intrépide soldat , vrai chevalier , grand homme ,
 Bon roi , fidèle ami , tendre et loyal amant ,
 Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi sous Rome ,

¹ Le Dauphin , père de Louis XVI , Louis XVIII , et Charles X , est mort le 20 décembre 1765 .

Sans qu'on osât blâmer ce triste abaissement ,
 Henri , tous les Français adorent ta mémoire :
 Ton nom devient plus cher et plus grand chaque jour ;
 Et peut-être autrefois quand j'ai chanté ta gloire
 Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour.

Un des beaux rejetons de ta race chérie ,
 Des marches de ton trône au tombeau descendu ,
 Te porte , en expirant , les vœux de ta patrie ,
 Et les gémissements de ton peuple éperdu.

Lorsque la Mort sur lui levait sa faux tranchante ,
 On vit de citoyens une foule tremblante
 Entourer ta statue et la baigner de pleurs ;
 C'était là leur autel , et , dans tous nos malheurs ,
 On t'implore aujourd'hui comme un dieu tutélaire.
 La fille qui naquit aux chaumes de Nanterre .
 Pieusement célèbre en des temps ténébreux ,
 N'entend point nos regrets , n'exauce point nos vœux ,
 De l'empire français n'est point la protectrice.
 C'est toi , c'est ta valeur , ta bonté , ta justice ,
 Qui préside à l'État raffermi par tes mains.
 Ce n'est qu'en t'imitant qu'on a des jours prospères ;
 C'est l'encens qu'on te doit : les Grecs et les Romains
 Invoquaient des héros , et non pas des bergères.

Oh ! si de mes déserts , où j'achève mes jours ,
 Je m'étais fait entendre au fond du sombre empire !
 Si , comme au temps d'Orphée , un enfant de la lyre
 De l'ordre des destins interrompait le cours !
 Si ma voix... ! Mais tout cède à leur arrêt suprême :
 Ni nos chants , ni nos cris , ni l'art et ses secours ,
 Les offrandes , les vœux , les autels , ni toi-même ,
 Rien ne suspend la mort. Ce monde illimité
 Est l'esclave éternel de la fatalité.
 A d'immuables lois Dieu soumit la nature.

Sur ces monts entassés , séjour de la froidure ,

Au creux de ces rochers, dans ces gouffres affreux,
 Je vois des animaux maigres, pâles, hideux,
 Demi-nus, affamés, courbés sous l'infortune;
 Ils sont hommes pourtant : notre mère commune
 A daigné prodiguer des soins aussi puissants
 A pétrir de ses mains leur substance mortelle,
 Et le grossier instinct qui dirige leurs sens,
 Qu'à former les vainqueurs de Pharsale et d'Arbelle.
 Au livre des destins tous leurs jours sont comptés;
 Les tiens l'étaient aussi. Ces dures vérités
 Épouvantent le lâche et consolent le sage.
 Tout est égal au monde : un mourant n'a point d'âge.
 Le Dauphin le disait au sein de la grandeur,
 Au printemps de sa vie, au comble du bonheur;
 Il l'a dit en mourant, de sa voix affaiblie,
 A son fils, à son père, à la cour attendrie.
 O toi ! triste témoin de son dernier moment,
 Qui lis de sa vertu ce faible monument,
 Ne me demande point ce qui fonda sa gloire,
 Quels funestes exploits assurent sa mémoire,
 Quels peuples malheureux on le vit conquérir,
 Ce qu'il fit sur la terre... il t'apprit à mourir !

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

1766.

Croyez qu'un vieillard cacochyme,
 Chargé de soixante et douze ans,
 Doit mettre, s'il a quelque sens,
 Son âme et son corps au régime.

Dieu fit la douce Illusion
 Pour les heureux fous du bel âge;
 Pour les vieux fous l'ambition,
 Et la retraite pour le sage.

Vous m'è direz qu'Anacréon,

Que Chaulieu même , et Saint-Aulaire ;
Tiraient encor quelque chanson
De leur cervelle octogénaire.

Mais ces exemples sont trompeurs ;
Et quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs ,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne :
Les bergères et les pasteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque , de ses vilains doigts ,
Marquait d'un sept avec un trois
La tête froide et peu pensante
De Fleury , qui donna les lois
A notre France languissante.
Il porta le sceptre des rois ,
Et le garda jusqu'à nonante.

Régner est un amusement
Pour un vieillard triste et pesant ,
De toute autre chose incapable ;
Mais vieux bel esprit , vieux amant ,
Vieux chanteur , est insupportable.

C'est à vous , ô jeune Boufflers .
A vous , dont notre Suisse admire
Le crayon , la prose , et les vers ,
Et les petits contes pour rire ;
C'est à vous de chanter Thémire ,
Et de briller dans un festin ,
Animé du triple délire
Des vers , de l'amour , et du vin.

A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

1766.

Si vous brillez à votre aurore ,
 Quand je m'éteins à mon couchant ;
 Si dans votre fertile champ
 Tant de fleurs s'empressent d'éclorre ,
 Lorsque mon terrain languissant
 Est dégarni des dons de Flore ;
 Si votre voix jeune et sonore
 Prélude d'un ton si touchant ,
 Quand je fredonne à peine encore
 Les restes d'un lugubre chant ;
 Si des Grâces , qu'en vain j'implore ;
 Vous devenez l'heureux amant ;
 Et si ma vieillesse déplore
 La perte de cet art charmant
 Dont le dieu des vers vous honore ;
 Tout cela peut m'humilier :
 Mais je n'y vois point de remède ;
 Il faut bien que l'on me succède ,
 Et j'aime en vous mon héritier.

A M. DE CHABANON ,

QUI DANS UNE PIÈCE DE VERS EXHORTAIT L'AUTEUR A QUITTER L'ÉTUDE
 DE LA MÉTAPHYSIQUE POUR LA POÉSIE.

27 août 1766.

Aimable amant de Polymnie ,
 Jouissez de cet âge heureux
 Des voluptés et du génie ;
 Abandonnez-vous à leurs feux :
 Ceux de mon âme appesantie
 Ne sont qu'une cendre amortie ,

Et je renonce à tous vos jeux.
 La fleur de la saison passée
 Par d'autres fleurs est remplacée.

Une sultane avec dépit,
 Dans le vieux sérail délaissée,
 Voit la jeune entrer dans le lit
 Dont le grand-seigneur l'a chassée.

Lorsque Élie était décrépît,
 Il s'enfuit, laissant son esprit
 A son jeune élève Élisée.
 Ma muse est de moi trop lassée ;
 Elle me quitte, et vous chérit :
 Elle sera mieux caressée.

A MADAME DE SAINT-JULIEN,

NÉE COMTESSE DE LA TOUR-DU-PIN.

Fille de ces Dauphins de qui l'extravagance
 S'ennuya de régner pour obéir en France ;
 Femme aimable, honnête homme, esprit libre et hardi,
 Qui, n'aimant que le vrai, ne suis que la nature ;
 Qui méprisas toujours le vulgaire engourdi
 Sous l'empire de l'imposture ;
 Qui ne conçus jamais la moindre vanité
 Ni de l'éclat de la naissance,
 Ni de celui de la beauté,
 Ni du faste de l'opulence,
 Tu quittes le fracas des villes et des cours,
 Les spectacles, les jeux, tous les riens du grand monde,
 Pour consoler mes derniers jours
 Dans ma solitude profonde.
 En habit d'amazone, au fond de mes déserts,
 Je te vois arriver plus belle et plus brillante
 Que la divinité qui naquit sur les mers.

D'un flambeau dans tes mains la flamme étincelante
 Apporte un jour nouveau dans mon obscurité ;
 Ce n'est point de l'Amour le flambeau redoutable

C'est celui de la Vérité :

C'est elle qui t'instruit , et tu la rends aimable.

C'est ainsi qu'auprès de Platon ,
 Auprès du vieux Anacréon ,
 Les belles nymphes de la Grèce
 Accouraient pour donner leçon
 Et de plaisir et de sagesse.

La légende nous a conté

Que l'on vit sainte Thècle , au public exposée ,
 Suivant partout saint Paul , en homme déguisée ,
 Braver tous les brocards de la malignité.

Cet exemple de piété
 En tout pays fut imité
 Chez la révérende prêtrise :
 Chacun des pères de l'Église
 Eut une femme à son côté.

Il n'est point de François de Sale
 Sans une dame de Chantal :
 Un dévot peut penser à mal ,
 Mais ne donne point de scandale.

Bravez donc les discours malins ,
 Demeurez dans mon ermitage ,
 Et craignez plus les jeunes saints
 Que les fleurettes d'un vieux sage.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

1768.

Des contraires bel assemblage ,
 Vous qui , sous l'air d'un papillon ,
 Cachez les sentiments d'un sage ,
 Revez de mon ermitage

A votre brillant tourbillon ,
 Allez chercher l'illusion,
 Compagne heureuse du bel âge ;
 Que votre imagination ,
 Toujours forte , toujours légère ,
 Entre Boufflers et Voisenon
 Répande cent traits de lumière ;
 Que Diane ¹ , que les Amours ,
 Partagent vos nuits et vos jours.
 S'il vous reste en ce train de vie ,
 Dans un temps si bien employé ,
 Quelques moments pour l'amitié ,
 Ne m'oubliez pas , je vous prie ;
 J'aurais encor la fantaisie
 D'être au nombre de vos amants :
 Je cède ces honneurs charmants
 Aux doyens de l'académie.
 Mais quand j'aurai quatre-vingts ans ,
 Je prétends de ces jeunes gens
 Surpasser la galanterie ,
 S'ils me passent en beaux talents.

Ces petits vers froids et coulants,
 Sentent un peu la décadence :
 On m'assure qu'en plus d'un sens
 Il en est tout de même en France.
 Le bon temps reviendra , je pense ;
 Et j'ai la plus ferme espérance
 Dans un de messieurs vos parents ².

¹ Madame de Saint-Julien aimait beaucoup la chasse. K.

² M. le duc de Choiseul. K.

A MON VAISSEAU ^a.

1768.

O vaisseau qui portes mon nom ,
 Puisses-tu comme moi résister aux orages!

L'empire de Neptune a vu moins de naufrages
Que le Permesse d'Apollon.

Tu vogueras peut-être à ces climats sauvages
Que Jean-Jacque a vantés dans son nouveau jargon.

Va débarquer sur ces rivages
Patouillet , Nonotte , et Fréron ;

A moins qu'aux chantiers de Toulon

Ils ne servent le roi noblement et sans gages.

Mais non , ton sort t'appelle aux dunes d'Albion.

Tu verras , dans les champs qu'arrose la Tamise ;

La Liberté superbe auprès du trône assise :

Le chapeau qui la couvre est orné de lauriers ;

Et , malgré ses partis , sa fougue , et sa licence ,

Elle tient dans ses mains la corne d'abondance

Et les étendards des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informerà guère

Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère ,

Ou si ton breton nautonier

Te conduit près de Naples , en ce séjour fertile

Qui fait bien plus de cas du sang de saint Janvier

Que de la cendre de Virgile.

Ne va point sur le Tibre : il n'est plus de talents ,

Plus de héros , plus de grand homme ;

Chez ce peuple de conquérants

Il est un pape , et plus de Rome.

Va plutôt vers ces monts qu'autrefois sépara

Le redoutable fils d'Alemène ,

Qui dompta les lions , sous qui l'hydre expira ,

Et qui des dieux jaloux brava toujours la haine.

Tu verras en Espagne un Alcide nouveau^b ,

Vainqueur d'une hydre plus fatale ,

Des superstitions déchirant le bandeau ,

Plongeant dans la nuit du tombeau

De l'Inquisition la puissance infernale.

Dis-lui qu'il est en France un mortel qui l'égale ;
 Car tu parles , sans doute , ainsi que le vaisseau
 Qui transporta dans la Colchide
 Les deux jumeaux divins , Jason , Orphée , Alcide.
 Baptisé sous mon nom , tu parles hardiment :
 Que ne diras-tu point des énormes sottises
 Que mes chers Français ont commises
 Sur l'un et sur l'autre élément !

Tu brûles de partir : attends , demeure , arrête ;
 Je prétends m'embarquer , attends-moi , je te joins.
 Libre de passions , et d'erreurs , et de soins ,
 J'ai su de mon asile écarter la tempête :
 Mais dans mes prés fleuris , dans mes sombres forêts ,
 Dans l'abondance , et dans la paix ,
 Mon âme est encore inquiète ;
 Des méchants et des sots je suis encor trop près :
 Les cris des malheureux percent dans ma retraite.
 Enfin le mauvais goût qui domine aujourd'hui
 Déshonore trop ma patrie.
 Hier on m'apporta , pour combler mon ennui ,
 Le *Tacite* de la Blétrie.
 Je n'y tiens point , je pars , et j'ai trop différé.

Ainsi je m'occupais , sans suite et sans méthode ,
 De ces pensers divers où j'étais égaré ,
 Comme tout solitaire à lui-même livré ,
 Ou comme un fou qui fait une ode ,
 Quand Minerve , tirant les rideaux de mon lit ,
 Avec l'aube du jour m'apparut , et me dit :
 « Tu trouveras partout la même impertinence ;
 Les ennuyeux et les pervers
 Composent ce vaste univers :
 Le monde est fait comme la France. »
 Je me rendis à la raison ;
 Et , sans plus m'affliger des sottises du monde ,

Je laissai mon vaisseau fendre le sein de l'onde ,
Et je restai dans ma maison.

NOTES.

^a Une compagnie de Nantes venait de mettre en mer un beau vaisseau qu'elle a nommé *le Voltaire* (1768).

^b M. le comte d'Aranda (1768).

A BOILEAU ,

OU MON TESTAMENT.

1769.

Boileau , correct auteur de quelques bons écrits ,
Zoïle de Quinault , et flatteur de Louis ,
Mais oracle du goût dans cet art difficile
Où s'égayait Horace , où travaillait Virgile ,
Dans la cour du Palais je naquis ton voisin :
De ton siècle brillant mes yeux virent la fin ;
Siècle de grands talents bien plus que de lumière ,
Dont Corneille , en bronchant , sut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil ,
Qui chez toi , pour rimer , planta le chèvrefeuil ^a .
Chez ton neveu Dongois ^b je passai mon enfance ;
Bon bourgeois qui se crut un homme d'importance.
Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis ,
A l'hôtel Rambouillet ^c contre toi réunis ,
Qui voulaient , pour loyer de tes rimes sincères ,
Couronné de lauriers t'envoyer aux galères.
Ces petits beaux esprits craignaient la vérité ,
Et du sel de tes vers la piquante âcreté.
Louis avait du goût , Louis aimait la gloire :
Il voulut que ta muse assurât sa mémoire ;
Et , satirique heureux , par ton prince avoué ,
Tu pus censurer tout , pourvu qu'il fût loué.

Bientôt les courtisans , ces singes de leur maître ,

Surent tes vers par cœur, et crurent s'y connaître.
 On admira dans toi jusqu'au style un peu dur
 Dont tu défigurais le vainqueur de Namur,
 Et sur l'amour de Dieu ta triste psalmodie,
 Du haineux janséniste en son temps applaudie ;
 Et l'Équivoque même, enfant plus ténébreux,
 D'un père sans vigueur avorton malheureux.
 Des muses dans ce temps, au pied du trône assises,
 On aimait les talents, on passait les sottises.
 Un maudit Écossais, chassé de son pays,
 Vint changer tout en France, et gâta nos esprits.
 L'Espoir trompeur et vain, l'Avarice au teint blême,
 Sous l'abbé Terrasson^d calculant son système,
 Répandaient à grands flots leurs papiers imposteurs,
 Vidaient nos coffres-forts, et corrompaient nos mœurs ;
 Plus de goût, plus d'esprit : la sombre arithmétique
 Succéda dans Paris à ton art poétique.

Le duc et le prélat, le guerrier, le docteur,
 Lisaient pour tous écrits des billets au porteur.
 On passa du Permesse au rivage du Gange,
 Et le sacré vallon fut la place du change.

Le ciel nous envoya, dans ces temps corrompus,
 Le sage et doux pasteur des brebis de Fréjus,
 Économe sensé, renfermé dans lui-même,
 Et qui n'affected rien que le pouvoir suprême.
 La France était blessée : il laissa ce grand corps
 Reprendre un nouveau sang, raffermir ses ressorts,
 Se rétablir lui-même en vivant de régime.
 Mais si Fleury fut sage, il n'eut rien de sublime ;
 Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts :
 Il négligeait les arts, il aimait peu les vers.
 Pardon si contre moi son ombre s'en irrite,
 Mais il fut en secret jaloux de tout mérite.
 Je l'ai vu refuser, poliment inhumain,
 Une place à Racine^e, à Crébillon du pain.

Tout empira depuis. Deux partis fanatiques ,
 De la droite raison rivaux évangéliques ,
 Et des dons de l'esprit dévots persécuteurs ,
 S'acharnaient à l'envi sur les pauvres auteurs.
 Du faubourg Saint-Médard les dogues aboyèrent ,
 Et les renards d'Ignaee avec eux se glissèrent.
 J'ai vu ces factions, semblables aux brigands
 Rassemblés dans un bois pour voler les passants ;
 Et, combattant entre eux pour diviser leur proie ,
 De leur guerre intestine ils m'ont donné la joie.
 J'ai vu l'un des partis de mon pays chassé ,
 Maudit comme les Juifs, et comme eux dispersé ;
 L'autre, plus méprisé, tombant dans la poussière
 Avec Guyon^t, Fréron, Nonotte, et Sorinière.

Mais parmi ces faquins l'un sur l'autre expirants,
 Au milieu des billets exigés des mourants ,
 Dans cet amas confus d'opprobre et de misère ,
 Qui distingue mon siècle et fait son caractère ,
 Quels chants pouvaient former les enfants des neuf Sœurs
 Sous un ciel orageux, dans ces temps destructeurs ,
 Des chantres de nos bois les voix sont étouffées :
 Au siècle des Midas on ne voit point d'Orphées.
 Tel qui dans l'art d'écrire eût pu te défier,
 Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier :
 De dépit et de honte il a brisé sa lyre.

Ce temps est, réponds-tu, très-bon pour la satire.
 Mais quoi ! puis-je en mes vers, aiguisant un bon mot ,
 Affliger sans raison l'amour-propre d'un sot ;
 Des Cotins de mon temps poursuivre la racaille ,
 Et railler un Coger dont tout Paris se raille ?
 Non, ma muse m'appelle à de plus hauts emplois.
 A chanter la vertu j'ai consacré ma voix.
 Vainqueur des préjugés que l'imbécile encense ,
 J'ose aux persécuteurs prêcher la tolérance ;
 Je dis au riche avare : « Assiste l'indigent ; »

Au ministre des lois : « Protège l'innocent ; »
 Au docteur tonsuré : « Sois humble et charitable ,
 Et garde-toi surtout de damner ton semblable. »
 Malgré soixante hivers, escortés de seize ans^s,
 Je fais au monde encore entendre mes accents.
 Du fond de mes déserts , aux malheureux propice ,
 Pour Sirven^h opprimé je demande justice :
 Je l'obtiendrai sans doute ; et cette même main ,
 Qui ranima la veuve et vengea l'orphelin ,
 Soutiendra jusqu'au bout la famille éplorée
 Qu'un vil juge a proscrite , et non déshonorée.
 Ainsi je fais trembler, dans mes derniers moments ,
 Et les pédants jaloux , et les petits tyrans.
 J'ose agir sans rien craindre , ainsi que j'ose écrire.
 Je fais le bien que j'aime , et voilà ma satire.
 Je vous ai confondus , vils calomniateurs ,
 Détestables cagots , infâmes délateurs ;
 Je vais mourir content. Le siècle qui doit naître
 De vos traits empestés me vengera peut-être.
 Oui , déjà Saint-Lambertⁱ , en bravant vos clameurs ,
 Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs ;
 Aux sons harmonieux de son luth noble et tendre ,
 Mes mânes consolés chez les morts vont descendre.
 Nous nous verrons , Boileau : tu me présenteras
 Chapelain , Scudéri , Perrin , Pradon , Coras.
 Je pourrais t'amener, enchaînés sur mes traces ,
 Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses^k.
 Minos entre eux et moi va bientôt prononcer :
 Des serpents d'Alecton nous les verrons fesser :
 Mais je veux avec toi baiser dans l'Élysée
 La main qui nous peignit l'épouse de Thésée.
 J'embrasserai Quinault , en dusses-tu crever ;
 Et si ton goût sévère a pu désapprouver
 Du brillant Torquato le séduisant ouvrage ,
 Entre Homère et Virgile il aura mon hommage.
 Tandis que j'ai vécu , l'on m'a vu hautement

Aux badauds effarés dire mon sentiment ;
 Je veux le dire encor dans ces royaumes sombres :
 S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.
 A table avec Vendôme, et Chapelle, et Chaulieu,
 M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
 Secondé de Ninon, dont je fus légataire,
 J'adoucirai les traits de ton humeur austère.
 Partons : dépêche-toi, curé de mon hameau,
 Viens de ton eau bénite asperger mon caveau.

NOTES.

- ^a Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
 Qui diriges chez moi l'if et le chèvre-feuil.

La maison était fort vilaine, et le jardin aussi (1769).

^b Boileau a dit quelque part : *M. Donçois, mon illustre neveu*. C'était un greffier du parlement, qui demeurait dans la cour du Palais avec toute la famille de Boileau (1771).

^c L'hôtel Rambouillet se déchaina tongtemps contre Boileau, qui avait accablé, dans ses satires, Chapelain, très-estimé et recherché dans cette maison, mauvais poète, à la vérité, mais homme fort savant, et, ce qui est étonnant, bon critique; Cotin, non moins plat poète, et de plus plat prédicateur, mais homme de lettres, et aimable dans la société; d'autres encore, dont aucun ne lui avait donné le moindre sujet de plainte. Il n'en est pas de même de notre auteur : il n'a jamais rendu ridicules que ceux qui l'ont attaqué; et en cela il a très-bien fait, et nous l'exhortons à continuer (1773).

^d L'abbé Terrasson, traducteur de Diodore de Sicile, philosophe et savant, mais entêté du système de Law. Il fit imprimer, le 21 juin 1720, une brochure dans laquelle il démontrait que les billets de banque étaient fort préférables à l'argent, parce que le billet avait un prix invariable. Les colporteurs qui débitaient sa brochure criaient en même temps un arrêt qui réduisait les billets à moitié. Il fut ruiné par ce système même, qu'il avait tant prêché. Ce fut lui qui, dans le temps où l'on remboursait en papier toutes les rentes, proposa à Law de rembourser la religion catholique. Law lui répondit que l'Église n'était pas si sotté, et qu'il lui fallait de l'argent comptant (1773).

^e Louis Racine, fils du grand Racine (1773).

^f Guyon, auteur de plusieurs livres, comme de *l'Oracle des philosophes*. Fréron est connu; Nonotte est, ainsi que Fréron, un ex-jésuite et un folliculaire; Sorinière, nous ne savons quel est cet auteur (1773).

^g L'auteur aurait dû dire dix-sept, mais apparemment dix-sept aurait gâté le vers (1773).

^h Sirven est cet homme si innocent et si connu dont M. de Voltaire prit la défense. Les juges l'avaient condamné lui et sa femme au dernier supplice. Le procureur fiscal de cette juridiction, nommé Trinquet,

donna les conclusions suivantes : « Je requiers que l'accusé, duement atteint et convaincu de parricide, soit banni pour dix ans. » Ce Trinquet était ivre sans doute quand il conclut ainsi ; mais les juges ! Et c'est de pareils imbéciles barbares que dépend la vie des hommes ! A la fin M. de Voltaire est venu à bout de faire rendre justice à cette famille (1773).

ⁱ M. de Saint-Lambert, dans son excellent poëme des quatre Saisons (1769).

^k Garasse, jésuite fameux par l'excès de ses bêtises et de ses fureurs. Il fut le délateur et le colomniateur de Théophile, auquel il pensa en coûtant la vie, dans un temps où il y avait beaucoup de juges aussi absurdes que Garasse (1773).

A L'AUTEUR

DU LIVRE DES TROIS IMPOSTEURS ^a.

1769.

Insipide écrivain, qui crois à tes lecteurs
 Crayonner les portraits de tes Trois Imposteurs,
 D'où vient que, sans esprit, tu fais le quatrième?
 Pourquoi, pauvre ennemi de l'essence suprême,
 Confonds-tu Mahomet avec le Créateur,
 Et les œuvres de l'homme avec Dieu, son auteur?...
 Corrige le valet, mais respecte le maître.
 Dieu ne doit point pâtir des sottises du prêtre :
 Reconnaissons ce Dieu, quoique très-mal servi.

De lézards et de rats mon logis est rempli ;
 Mais l'architecte existe, et quiconque le nie
 Sous le manteau du sage est atteint de manie.
 Consulte Zoroastre, et Minos, et Solon,
 Et le martyr Socrate, et le grand Cicéron :
 Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.
 Ce système sublime à l'homme est nécessaire.
 C'est le sacré lien de la société,
 Le premier fondement de la sainte équité,
 Le frein du scélérat, l'espérance du juste.

Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,
 Pouvaient cesser jamais de le manifester,

Si Dieu n'existait pas , il faudrait l'inventer.
 Que le sage l'annonce , et que les rois le craignent.
 Rois , si vous m'opprimez , si vos grandeurs dédaignent
 Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
 Mon vengeur est au ciel : apprenez à trembler !
 Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.

Mais toi , raisonneur faux , dont la triste imprudence
 Dans le chemin du crime ose les rassurer,
 De tes beaux arguments quel fruit peux-tu tirer ?
 Tes enfants à ta voix seront-ils plus dociles ?
 Tes amis , au besoin , plus sûrs et plus utiles ?
 Ta femme plus honnête ? et ton nouveau fermier,
 Pour ne pas croire en Dieu , va-t-il mieux te payer ?...
 Ah ! laissons aux humains la crainte et l'espérance.

Tu m'objectes en vain l'hypocrite insolence
 De ces fiers charlatans aux honneurs élevés ,
 Nourris de nos travaux , de nos pleurs abreuvés ;
 Des Césars avilis la grandeur usurpée ;
 Un prêtre au Capitole où triompha Pompée ;
 Des faquins en sandale , excrément des humains ,
 Trempant dans notre sang leurs détestables mains ;
 Cent villes à leur voix couvertes de ruines ,
 Et de Paris sanglant les horribles matines :
 Je connais mieux que toi ces affreux monuments ;
 Je les ai sous ma plume exposés cinquante ans.
 Mais , de ce fanatisme ennemi formidable ,
 J'ai fait adorer Dieu quand j'ai vaincu le diable.
 Je distinguai toujours de la religion
 Les malheurs qu'apporta la superstition.
 L'Europe m'en sut gré ; vingt têtes couronnées
 Daignèrent applaudir mes veilles fortunées ,
 Tandis que Patouillet m'injurait en vain.
 J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin.
 On les vit opposer , par une erreur fatale ,
 Les abus aux abus , le scandale au scandale.

Parmi les factions ardents à se jeter,
 Ils condamnaient le pape, et voulaient l'imiter.
 L'Europe par eux tous fut long-temps désolée ;
 Ils ont troublé la terre, et je l'ai consolée.
 J'ai dit aux disputants l'un sur l'autre acharnés :
 « Cessez, impertinents ; cessez, infortunés ;
 Très sots enfants de Dieu, chérissez-vous en frères,
 Et ne vous mordez plus pour d'absurdes chimères. »
 Les gens de bien m'ont cru : les fripons écrasés
 En ont poussé des cris du sage méprisés ;
 Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantisme
 De tout esprit bien fait devient le catéchisme.

Je vois venir de loin ces temps, ces jours sereins,
 Où la philosophie, éclairant les humains,
 Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître ;
 Le fanatisme affreux tremblera d'y paraître :
 On aura moins de dogme avec plus de vertu.

Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,
 Il n'amènera plus deux témoins à sa suite ^b
 Jurer quelle est sa foi, mais quelle est sa conduite.

A l'attrayante sœur d'un gros bénéficiaire
 Un amant huguenot pourra se marier ;
 Des trésors de Lorette, amassés pour Marie,
 On verra l'indigence habillée et nourrie ;
 Les enfants de Sara, que nous traitons de chiens,
 Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.
 Le Turc, sans s'informer si l'iman lui pardonne.
 Chez l'abbé Tamponet ira boire en Sorbonne ^c.
 Mes neveux souperont sans rancune et gaiement
 Avec les héritiers des frères Pompignan ;
 Ils pourront pardonner à ce dur la Blétrie ^d
 D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie.
 Entre les beaux-esprits on verra l'union :
 Mais qui pourra jamais souper avec Fréron ?

NOTES.

^a Ce livre des *Trois Imposteurs* est un très-mauvais ouvrage, plein d'un athéisme grossier, sans esprit, et sans philosophie (1771).

^b En France, pour être reçu procureur, notaire, greffier, il faut deux témoins qui déposent de la catholicité du récipiendaire (1769).

^c Tamponet était en effet docteur de Sorbonne (1771).

^d La Blétrie, à ce qu'on m'a rapporté, a imprimé que j'avais oublié de me faire enterrer (1769).

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1769.

Chantre des vrais plaisirs, harmonieux émule
 Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle,
 Qui peignez la nature et qui l'embellissez,
 Que vos *Saisons* m'ont plu! que mes sens émoussés
 A votre aimable voix se sentirent renaître!
 Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre!
 Je fais, depuis quinze ans, tout ce que vous chantez.

Dans ces champs malheureux, si longtemps désertés,
 Sur les pas du Travail j'ai conduit l'Abondance;
 J'ai fait fleurir la Paix et régner l'Innocence.
 Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés;
 Ces granges, ces hameaux désormais habités,
 Ces landes, ces marais changés en pâturages,
 Ces colons rassemblés, ce sont là mes ouvrages:
 Ouvrages fortunés, dont le succès constant
 De la mode et du goût n'est jamais dépendant;
 Ouvrages plus chéris que *Mérove* et *Zaire*,
 Et que n'atteindront point les traits de la satire!

Heureux qui peut chanter les jardins et les bois,
 Les charmes de l'amour, l'honneur des grands exploits,
 Et, parcourant des arts la flatteuse carrière,
 Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière!
 Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
 Embellir sagement son champêtre séjour.

Entendre autour de lui cent voix qui le bénissent !
 De ses heureux succès quelques fripons gémissent ;
 Un vil cagot mitré ^a, tyran des gens de bien ,
 Va l'accuser en cour de n'être pas chrétien :
 Le sage ministère écoute avec surprise ;
 Il reconnaît Tartufe , et rit de sa sottise.

Pendant le vieillard achève ses moissons ;
 Le pauvre en est nourri : ses chanvres , ses toisons ,
 Habillent décemment le berger, la bergère.
 Il unit par l'hymen Mœris avec Glycère ;
 Il donne une chasuble au bon curé du lieu ,
 Qui , buvant avec lui , voit bien qu'il croit en Dieu.
 Ainsi dans l'allégresse il achève sa vie.

Ce n'est qu'au successeur du chantre d'Ausonie
 De peindre ces tableaux ignorés dans Paris ,
 D'en ranimer les traits par son beau coloris ,
 D'inspirer aux humains le goût de la retraite.
 Mais de nos chers Français la noblesse inquiète ,
 Pouvant régner chez soi , va ramper dans les cours ;
 Les folles vanités consomment ses beaux jours :
 Le vrai séjour de l'homme est un exil pour elle.

Plutus est dans Paris , et c'est là qu'il appelle
 Les voisins de l'Adour , et du Rhône , et du Var :
 Tous viennent à genoux environner son char ;
 Les uns montent dessus , les autres dans la boue
 Baisent , en soupirant , les rayons de sa roue.
 Le fils de mon manœuvre , en ma ferme élevé ,
 A d'utiles travaux à quinze ans enlevé ,
 Des laquais de Paris s'en va grossir l'armée.
 Il sert d'un vieux traitant la maîtresse affamée ,
 De sergent des impôts il obtient un emploi :
 Il vient dans son hameau , tout fier ; *De par le roi* ,
 Fait des procès-verbaux , tyrannise , emprisonne ,
 Ravit aux citoyens le pain que je leur donne ,
 Et traîne en des cachots le père et les enfants.

Vous le savez , grand Dieu ! j'ai vu des innocents ,
Sur le faux exposé de ces loups mercenaires ,
Pour cinq sous^b de tabac envoyés aux galères.

Chers enfants de Cérès, ô chers agriculteurs !
Vertueux nourriciers de vos persécuteurs ,
Jusqu'à quand serez-vous , vers ces tristes frontières ,
Écrasés sans pitié sous ces mains meurtrières ?
Ne vous ai-je assemblés que pour vous voir périr
En maudissant les champs que vos mains font fleurir !
Un temps viendra sans doute où des lois plus humaines
De vos bras opprimés relâcheront les chaînes :
Dans un monde nouveau vous aurez un soutien ;
Car pour ce monde-ci je n'en espère rien.

Extremum... quod te alloquor, hoc est.

Le 31 mars 1769.

NOTES.

^a On ne sait quel est le misérable brouillon dont l'auteur parle ici (1769) ; dès que nous en serons informés , nous lui rendrons toute la justice qu'il mérite (1771).

— Il s'agit ici du nommé Biord , évêque d'Anneci , lequel proposa à M. le duc de Choiseul de faire enlever M. de Voltaire de son château , attendu que sa présence empêchait Biord de faire croire la présence réelle aux Genevois. Le ministre lui répondit avec le mépris que méritaient sa sottise , son insolence , et sa méchanceté. Biord croire que son nom l'emportera sur celui de l'auteur d'*Alzire* et de *Mahomet* ! un prêtre ordonner , au nom de Dieu , d'arracher un vieillard de son asile ; proposer à un ministre de violer les lois de l'humanité et celles de la nation ! K.

^b AVIS AUX IMPRIMEURS. On avait imprimé *cinq sols* , au lieu de *cinq sous*. Ce n'est que dans l'ancien jargon du barreau qu'on prononce *sol* ; et encore ce n'est que dans un seul cas , *au sol la livre*. En toute autre occasion on dit et on écrit *sou*.

. Mais aussi , quand il n'a pas un *sou* ,
Tu m'avoueras qu'il est amoureux comme un *fou*.
(Comédie du *Joueur*.)

L'auteur ne dit pas

Quand il n'a pas un *sol* ,
Tu m'avoueras qu'il est amoureux comme un *fol*.

Le cardinal de Retz , dans ses *Mémoires* , parle souvent du conseiller *Quatre-Sous* , et jamais du conseiller *Quatre-Sols*.

La plupart des libraires font aussi la faute d'imprimer Westphalie, Wirtemberg, Wirtzbourg, etc. Ils ne savent pas que c'est comme s'ils imprimaient Vienne, au lieu de Vienne, et Wétéravie pour Vétéravie. Ils ne savent pas que ce double W des Allemands est leur V consonne. Nous prononçons comme eux Vestphalie, Virtemberg. Nous ne nous servons jamais du double W pour écrire Ouest, Ouate, Oui, Ouais ! Nous n'avons adopté le double W que pour écrire quelques noms propres anglais ; le tyran Cromwell, l'insolent Warburton, le savant Wiston, le téméraire Wolston, etc.

On fait aussi la faute d'imprimer *Je crois d'aller, je crois de faire*. Il faut mettre *Je crois aller, je crois faire*.

On imprime encore *qu'il aie fait, qu'il aie voyagé*, etc. Il faut *qu'il ait fait, qu'il ait voyagé*.

On ne manque jamais de dire et d'imprimer *intimement, unanimement* ; il faut ôter l'accent, et dire *unanimement, intimement*, parce que ces adverbes viennent d'*unanime, intime*, et non d'*unanimé, intimé*.

Presque tous les livres imprimés en ce pays sont remplis de pareilles fautes. Les éditeurs doivent avoir une grande attention, afin qu'on ne dise pas :

In qua scribebat barbara terra fuit.

A M. DE LA HARPE.

1769.

Des dames de Paris Boileau fit la satire.
 De la moitié du monde ! hélas faut-il médire ?
 Jean-Jacque , assez connu par ses témérités ,
 En nouveau Diogène aboie à nos beautés.
 Il leur a préféré l'innocente faiblesse ,
 Les faciles appas de sa grosse Suisse ,
 Qui , contre son amant ayant peu combattu ,
 Se défait d'un faux germe , et garde sa vertu.
 « Mais nos dames , dit-il , sont fausses et galantes ,
 Sans esprit , sans pudeur , et fort impertinentes ;
 Elles ont l'air hautain , mais l'accueil familier ,
 Le ton d'un petit-maître , et l'œil d'un grenadier. »
 O le méchant esprit ! gardez-vous bien de lire
 De ce grave insensé l'insipide délire.

Auteurs mieux élevés , fêtez dans vos écrits
 Les dames de Versaille et celles de Paris.

Étudiez leur goût : vous trouverez chez elles
 De l'esprit sans effort , des grâces naturelles ,
 De l'art de converser les naïves douceurs ,
 L'honnête liberté qui réforma nos mœurs ,
 Et tous ces agréments que souvent Polymnie
 Dédaigna d'accorder aux hommes de génie.

Ne connaissez-vous point une femme de bien ,
 Aimable en ses propos , décente en son maintien ,
 Belle sans être vaine , instruite , et pourtant sage ?
 Elle n'est pas pour vous ; mais briguez son suffrage.

Après un tel portrait cherchez-vous encor plus ?
 Avec tous les attraits vous faut-il des vertus ?
 Faites-vous présenter par certain secrétaire
 Chez certaine beauté dont le nom doit se taire ;
 C'est Vénus-Uranie , épouse du dieu Mars ¹.
 C'est elle dont l'esprit anime les beaux-arts ;
 Non celle qu'on voyait , sous le fils de Cynire ,
 De son fripon d'enfant suivant l'injuste empire
 Entre Adonis et Mars partager ses faveurs.

Il est vrai qu'en sa cour il est très peu d'auteurs ;
 Dans les palais des dieux elle vit retirée.
 Vénus est philosophe au sein de l'empyrée :
 Mais sa philosophie est de faire du bien ;
 Elle exige surtout que je n'en dise rien.
 Sur mille infortunés que sa bonté console
 J'ai promis le secret , et je lui tiens parole.

Toi qui peignis si bien , dans un style épuré ,
 Une tendre novice , un honnête curé ² ;
 Toi , dont le goût formé voudrait encor s'instruire ,
 Entre Mars et Vénus tâche de t'introduire.
 Déjà de leurs bienfaits tu connais le pouvoir :
 Il est un plus grand bien , c'est celui de les voir.

¹ Cette Vénus-Uranie doit être madame de Choiseul , dont le mari était alors ministre de la guerre. (*Beuchot.*)

² Dans le drame de *Mélanie*. (*Beuchot.*)

Mais ce bonheur est rare ; et le dieu de la guerre
 Garde son cabinet , dont on n'approche guère.
 Je sais plus d'un brave homme , à sa porte assidu ,
 Qui lui doit sa fortune , et ne l'a jamais vu.
 Il faut entrer pourtant ; il faut que les Apelles
 Puissent à leur plaisir contempler leurs modèles ,
 Et , pleins de leurs vertus ainsi que de leurs traits ,
 En transmettre à nos yeux de fidèles portraits.

Tes vers seront plus beaux , et ta muse plus fière
 D'un pas plus assuré va fournir sa carrière.
 Courtin jadis en vers à Sonning dit : « Adieu ,
 « Faites mes compliments à l'abbé de Chaulieu. »
 Moi , je te dis en prose : « Enfant de l'Harmonie ,
 « Présente mon hommage à Vénus-Uranie. »

A M. PIGAL.

1770.

Cher Phidias , votre statue
 Me fait mille fois trop d'honneur ;
 Mais quand votre main s'évertue ²
 A sculpter votre serviteur,
 Vous agacez l'esprit railleur
 De certain peuple rimailleur,
 Qui depuis si long-temps me hue.
 L'ami Fréron , ce barbouilleur
 D'écrits qu'on jette dans la rue ,
 Sourdement de sa main crochue
 Mutilera votre labeur.

Attendez que le destructeur
 Qui nous consume et qui nous tue ,
 Le Temps , aidé de mon pasteur,
 Ait d'un bras exterminateur
 Enterré ma tête chenue.
 Que ferez-vous d'un pauvre auteur

Dont la taille et le cou de grue ,
 Et la mine très peu joufflue,
 Feront rire le connaisseur ?

Sculptez-nous quelque beauté nue ,
 De qui la chair blanche et dodue
 Séduise l'œil du spectateur,
 Et qui dans son âme insinue
 Ces doux désirs et cette ardeur
 Dont Pygmalion le sculpteur,
 Votre digne prédécesseur,
 Brûla , si la fable en est crue.

Au marbre il sut donner un cœur ,
 Cinq sens , instruments du bonheur,
 Une âme en ces sens répandue ;
 Et , soudain fille devenue ,
 Cette fille resta pourvue
 De doux appas que sa pudeur
 Ne dérobaît point à la vue :
 Même elle fut plus dissolue
 Que son père et son créateur.
 Que cet exemple si flatteur
 Par vos beaux soins se perpétue !

AU ROI DE LA CHINE,

SUR SON RECUEIL DE VERS QU'IL A FAIT IMPRIMER.

1771.

Reçois mes compliments , charmant roi de la Chine ^a.
 Ton trône est donc placé sur la double colline !
 On sait dans l'Occident que , malgré mes travers ,
 J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.
 David même me plut , quoique , à parler sans feinte ,
 Il prône trop souvent sa triste cité sainte ,
 Et que d'un même ton sa muse à tout propos

Fasse danser les monts et reculer les flots.
 Frédéric a plus d'art , et connaît mieux son monde ;
 Il est plus varié , sa veine est plus féconde ;
 Il a lu son Horace , il l'imite ; et vraiment
 Ta majesté chinoise en devrait faire autant.

Je vois avec plaisir que sur notre hémisphère
 L'art de la poésie à l'homme est nécessaire.
 Qui n'aime point les vers a l'esprit sec et lourd ;
 Je ne veux point chanter aux oreilles d'un sourd :
 Les vers sont en effet la musique de l'âme.

O toi que sur le trône un feu céleste enflamme ,
 Dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris
 Est aussi difficile à Pékin qu'à Paris.
 Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure
 Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure ,
 De deux alexandrins côte à côte marchants ,
 L'un serve pour la rime et l'autre pour le sens ?
 Si bien que sans rien perdre , en bravant cet usage ,
 On pourrait retrancher la moitié d'un ouvrage.

Je me flatte , grand roi , que tes sujets heureux
 Ne sont point opprimés sous ce joug onéreux ,
 Plus importun cent fois que les aides , gabelles ,
 Contrôle , édits nouveaux , remontrances nouvelles ,
 Bulle *Unigenitus* , billets aux confessés ^b ,
 Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépassés.
 Parmi nous le sentier qui mène aux deux collines
 Ainsi que tout le reste est parsemé d'épines.
 A la Chine sans doute il n'en est pas ainsi.
 Les biens sont loin de nous , et les maux sont ici :
 C'est de l'esprit français la devise éternelle.

Je veux m'y conformer , et , d'un crayon fidèle ,
 Peindre notre Parnasse à tes regards chinois.
 Écoute : mon partage est d'ennuyer les rois.
 Tu sais (car l'univers est plein de nos querelles)

Quels débats inhumains , quelles guerres cruelles ,
 Occupent tous les mois l'infatigable main
 Des sales héritiers d'Estienne et de Plantin ^c.
 Cent rames de journaux , des rats fatale proie ,
 Sont le champ de bataille où le sort se déploie.
 C'est là qu'on vit briller ce grave magistrat ^d
 Qui vint de Montauban pour gouverner l'État.
 Il donna des leçons à notre académie ,
 Et fut très mal payé de tant de prud'homie.
 Du jansénisme obscur le fougueux gazetier ^e
 Aux beaux-esprits du temps ne fait aucun quartier ,
 Hayer^f poursuit de loin les encyclopédistes ;
 Linguet fond en courroux sur les économistes ^g ;
 A brûler les païens Ribalier se morfond ^h ;
 Beaumont pousse à Jean-Jacque, et Jean-Jacque à Beaumont ⁱ ;
 Palissot contre eux tous puissamment s'évertue ^j :
 Que de fiel s'évapore , et que d'encre est perdue !
 Parmi les combattants vient un rimeur gascon ^k ,
 Prédicant petit-maître , ami d'Aliboron ,
 Qui , pour se signaler, refait *la Henriade* ;
 Et tandis qu'en secret chacun se persuade
 De voler en vainqueur au haut du mont sacré ,
 On vit dans l'amertume , et l'on meurt ignoré.
 La Discorde est partout , et le public s'en raille.
 On se hait au Parnasse encor plus qu'à Versaille.
 Grand roi , de qui les vers et l'esprit sont si doux ,
 Crois-moi , reste à Pékin , ne viens jamais chez nous.

Aux bords du fleuve Jaune un peuple entier t'admire ;
 Tes vers seront toujours très-bons dans ton empire :
 Mais gare que Paris ne flétrit tes lauriers ?
 Les Français sont malins , et sont grands chansonniers.
 Les trois rois d'Orient , que l'on voit chaque année ^l ,
 Sur les pas d'une étoile à marcher obstinée ,
 Comblent l'enfant Jésus des plus rares présents ,
 N'emportent de Paris , pour tous remerciements ,
 Que des couplets fort gais qu'on chante sans scrupule.

Collé dans ses refrains les tourne en ridicule.
 Les voilà bien payés d'apporter un trésor !
 Tout mon étonnement est de les voir encor.

Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique^m,
 Accompagné partout de l'estime publique,
 Vit Paris sans rien craindre, et régna sur les cœurs
 On respecta son nom comme on chérit ses mœurs.
 Oui; mais cet heureux roi, qu'on aime et qu'on révère,
 Se connaît en bons vers, et se garde d'en faire.
 Nous ne les aimons plus; notre goût s'est usé :
 Boileau, craint de son siècle, au nôtre est méprisé.
 Le tragique, étonné de sa métamorphose,
 Fatigué de rimer, va ne pleurer qu'en prose.
 De Molière oublié le sel s'est affadi.

En vain, pour ranimer le Parnasse engourdi,
 Du peintre des *Saisons*ⁿ la main féconde et pure
 Des plus brillantes fleurs a paré la nature;
 Vainement, de Virgile élégant traducteur,
 Delille a quelquefois égalé son auteur^o :
 D'un siècle dégouté la démence imbécile
 Préfère les remparts et Waux-hall à Virgile.
 On verrait Cicéron sifflé dans le Palais.

Le léger vaudeville et les petits couplets
 Maintiennent notre gloire à l'Opéra-comique;
 Tout le reste est passé, le sublime est gothique.
 N'expose point ta muse à ce peuple inconstant.
 Les Frérons te loueraient pour quelque argent comptant;
 Mais tu serais peu lu, malgré tout ton génie,
 Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
 Pour réussir en France il faut prendre son temps.
 Tu seras bien reçu de quelques grands savants,
 Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée^p,
 Et que la compagnie autrefois tant vantée
 En disant à la Chine un éternel adieu,
 Vous a permis à tous de renoncer à Dieu.

Mais, sans approfondir ce qu'un Chinois doit croire,
Séguier ^a t'affublerait d'un beau réquisitoire ;
La cour pourrait te faire un fort mauvais parti,
Et blâmer, par arrêt, tes vers et ton *Changti*.

La Sorbonne, en latin, mais non sans solécismes,
Soutiendra que ta muse a besoin d'exorcismes ;
Qu'il n'est de gens de bien que nous et nos amis ;
Que l'enfer, grâce à Dieu, t'est pour jamais promis.
Dispensateurs fourrés de la vie éternelle,
Ils ont rôti Trajan et bouilli Marc-Aurèle.
Ils t'en feront autant, et, partout condamné,
Tu ne seras venu que pour être damné.

Le monde en factions dès longtemps se partage ;
Tout peuple a sa folie ainsi que son usage :
Ici les Ottomans, bien sûrs que l'Éternel
Jadis à Mahomet députa Gabriel,
Vont se laver le coude aux bassins des mosquées ^r ;
Plus loin, du grand lama les reliques musquées ^s
Passent de son derrière au cou des plus grands rois.

Quand la troupe écarlate à Rome a fait un choix,
L'élu, fût-il un sot, est dès lors infailible.
Dans l'Inde le Veidam, et dans Londres la Bible ^t,
A l'hôpital des fous ont logé plus d'esprits
Que Grisel ^u n'a trouvé de dupes à Paris.

Monarque, au nez camus, des fertiles rivages
Peuplés, à ce qu'on dit, de fripons et de sages,
Règne en paix, fais des vers, et goûte de beaux jours ;
Tandis que, sans argent, sans amis, sans secours,
Le Mogol est errant dans l'Inde ensanglantée,
Que d'orages nouveaux la Perse est agitée,
Qu'une pipe à la main, sur un large sofa
Mollement étendu, le pesant Moustapha
Voit le Russe entasser des victoires nouvelles
Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles,
Et qu'un bacha du Caire à sa place est assis

Sur le trône où les chats régnaient avec Isis.

Nous autres cependant , au bout de l'hémisphère ,
 Nous , des Welches grossiers postérité légère ,
 Livrons-nous en riant , dans le sein des loisirs ,
 A nos frivolités que nous nommons plaisirs ;
 Et puisse , en corrigeant trente ans d'extravagances ^v
 Monsieur l'abbé Terray rajuster nos finances ^x !

NOTES.

^a Kien-Long, roi ou empereur de la Chine, actuellement régnant, a composé, vers l'an 1743 de notre ère vulgaire, un poëme en vers chinois et en vers tartares. Ce n'est pas à beaucoup près son seul ouvrage. On vient de publier la traduction française de son poëme.

Les Chinois et les Tartares ont le malheur de n'avoir pas, comme presque tous les autres peuples, un alphabet qui, à l'aide d'environ vingt-quatre caractères, puisse suffire à tout exprimer. Au lieu de lettres, les Chinois ont trois mille trois cent quatre-vingt-dix caractères primitifs, dont chacun exprime une idée. Ce caractère forme un mot, et ce mot, avec une petite marque additionnelle, en forme un autre. J'aime, *gnao*, se peint par une figure. J'ai aimé, j'aurais aimé, j'aimerai, demandent des figures un peu différentes, dont le caractère qui peint *gnao* est la racine.

Cette méthode a produit plus de quatre-vingt mille figures qui composent la langue ; et à mesure qu'on fait de nouvelles découvertes dans la nature et dans les arts, elles exigent de nouveaux caractères pour les exprimer. Toute la vie d'un Chinois lettré se consume donc dans le soin pénible d'apprendre à lire et à écrire.

Rien ne marque mieux la prodigieuse antiquité de cette nation, qui, ayant d'abord exprimé, comme toutes les autres, le petit nombre d'idées absolument nécessaire, par des lignes et par des figures symboliques pour chaque mot, a persévéré dans cette méthode antique, lors même qu'elle est devenue insupportable.

Ce n'est pas tout : les caractères ont un peu changé avec le temps, et il y en a trente-deux espèces différentes. Les Tartares Mantchoux se sont trouvés accablés du même embarras ; mais ils n'étaient point encore parvenus à la gloire d'être surchargés de trente-deux façons d'écrire. L'empereur Kien-Long, qui est, comme on sait, de race tartare, a voulu que ses compatriotes jouissent du même honneur que les Chinois. Il a inventé lui-même des caractères nouveaux, aidé dans l'art de multiplier les difficultés par les princes de son sang, par un de ses frères, un de ses oncles, et les principaux colao de l'empire.

On s'est donné une peine incroyable, et il a fallu des années, pour faire imprimer de soixante-quatre manières différentes son poëme de *Moukden*, qui aurait été facilement imprimé en deux jours, si les Chinois avaient voulu se réduire à l'alphabet des autres nations.

Le respect pour l'antique et pour le difficile se montre ici dans tout son faste et dans toute sa misère. On voit pourquoi les Chinois, qui sont peut-être le premier des peuples policés pour la morale, sont le dernier dans les sciences, et que leur ignorance est égale à leur fierté.

Le poëme de l'empereur Kien-Long a plus d'un mérite, soit dans le sujet, qui est l'éloge de ses ancêtres, et où la piété filiale semble naturelle; soit dans les descriptions, instructives pour nous, de la ville de Moukden, et des animaux, des plantes de cette vaste province; soit dans la clarté du style, perfection si rare parmi nous. Il est encore à croire que l'auteur parle purement : c'est un avantage qui manque à plus d'un de nos poètes.

Ce qui est surtout très remarquable, c'est le respect dont cet empereur paraît être pénétré pour l'Être suprême. On doit peser ces paroles à la page 103 de la traduction : « Un tel pays, de tels hommes ne pouvaient « manquer d'attirer sur eux des regards de prédilection de la part du « souverain maître qui règne dans le plus haut des cieux. » Voilà bien de quoi confondre à jamais tous ceux qui ont imprimé dans tant de livres que le gouvernement chinois est athée. Comment nos théologiens détracteurs ont-ils pu accorder les sacrifices solennels avec l'athéisme? N'était-ce pas assez de se contredire continuellement dans leurs opinions? fallait-il se contredire encore pour calomnier d'autres hommes au bout de l'hémisphère?

Il est triste que l'empereur Kien-Long, auteur d'ailleurs fort modeste, dise qu'il descend d'une vierge qui devint grosse par la faveur du ciel, après avoir mangé d'un fruit rouge. Cela fait un peu de tort à la sagesse de l'empereur et à celle de son ouvrage. Il est vrai que c'est une ancienne tradition de sa famille; il est encore vrai qu'on en avait dit autant de la mère de Gengis.

Une chose qui fait plus d'honneur à Kien-Long, c'est l'extrême considération qu'il montre pour l'agriculture, et son amour pour la frugalité.

N'oublions pas que, tout originaire qu'il est de la Tartarie, il rend hommage à l'antiquité incontestable de la nation chinoise. Il est bien loin de rêver que les Chinois sont une colonie d'Égypte : les Égyptiens, dans le temps même de leurs hiéroglyphes, eurent un alphabet, et les Chinois n'en ont jamais eu; les Égyptiens eurent douze signes du zodiaque empruntés mal à propos des Chaldéens, et les Chinois en eurent toujours vingt-huit : tout est différent entre ces deux peuples. Le P. Parnnin réfuta pleinement cette imagination, il y a quelques années, dans ses Lettres à M. de Mairan (1771).

^b Ce passage n'a guère besoin de commentaire. On sait assez quelle peine la sagesse du roi très-chrétien et du ministère a eue à calmer toutes ces querelles, aussi odieuses que ridicules. Elles ont été poussées jusqu'à refuser la sépulture aux morts. Ces horribles extravagances sont certainement inconnues à la Chine, où nous avons pourtant eu la hardiesse d'envoyer des missionnaires (1771).

^c Probablement l'auteur donne l'épithète de *sales* aux imprimeurs, parce que leurs mains sont toujours noircies d'encre. Les Estienne et les Plantin étaient des imprimeurs très-savants et très-corrects, tels qu'il s'en trouve aujourd'hui rarement (1771).

^d L'auteur fait allusion, sans doute, à un principal magistrat de la ville de Montauban, qui, dans son discours de réception à l'académie française, sembla insulter plusieurs gens de lettres, qui lui répondirent par un déluge de plaisanteries. Mais ces facéties ne portent point sur l'essentiel, et laissent subsister le mérite de Phomme de lettres et celui du galant homme (1771).

^e On ne peut méconnaître à ce portrait l'auteur du libelle hebdomadaire qu'on débite clandestinement et régulièrement sous le nom de *Nouvelles ecclésiastiques*, depuis plusieurs années. Rien ne ressemble moins à l'Ecclésiastique ou à l'Ecclésiaste que ce libelle, dans lequel on déchire tous les écrivains qui ne sont pas du parti, et où l'on accable des plus fades louanges ceux qui en sont encore. Je ne suis pas étonné que l'auteur de l'Épître au roi de la Chine donne le nom d'obscur au jansénisme. Il ne l'était pas du temps de Pascal, d'Arnauld, et de la duchesse de Longueville; mais depuis qu'il est devenu une caverne de convulsionnaires, il est tombé dans un assez grand mépris. Au reste, il ne faut pas confondre avec les jansénistes convulsionnaires, les gens de bien éclairés qui soutiennent les droits de l'Église gallicane et de toute Église, contre les usurpations de la cour de Rome. Ce sont de bons citoyens, et non des jansénistes : ils méritent les remerciements de l'Europe (1771).

On croit que cet Hayer était un moine récollet qui avait part à un journal dans lequel on disait des injures au *Dictionnaire encyclopédique*. On appelait ce journal *chrétien*; comme si les autres journaux de l'Europe avaient été païens. Les injures n'étaient pas chrétiennes. Bien des gens doutent que ce journal ait existé; cependant il est certain qu'il a été imprimé plusieurs années de suite (1771).

^g Les économistes sont une société qui a donné d'excellents morceaux sur l'agriculture, sur l'économie champêtre, et sur plusieurs objets qui intéressent le genre humain. M. Linguet est un avocat de beaucoup d'esprit, auteur de plusieurs ouvrages dans lesquels on a trouvé des vues philosophiques et des paradoxes. Il a eu des querelles assez vives avec les économistes, auteurs des *Éphémérides du citoyen*, et s'est tiré avec un succès plus brillant de celles que l'abbé la Blétrie lui a suscitées (1771).

^h Ceci est une allusion visible à la grande querelle de M. Ribalier, principal du collège Mazarin, avec M. Marmontel, de l'Académie française, auteur du célèbre ouvrage moral intitulé *Bélisaire*. Il s'agissait de savoir si tous les grands hommes de l'antiquité qui avaient pratiqué la justice et les bonnes œuvres, sans pouvoir connaître notre sainte religion, étaient plongés dans un gouffre de flammes éternelles. L'académicien soupçonnait que le père de tous les hommes, en mettant la vertu dans leurs cœurs, leur avait fait miséricorde. Le principal du collège, membre de la Sorbonne, affirmait qu'ils étaient en enfer, comme ayant invinciblement ignoré la science du salut.

L'Europe fut pour M. Marmontel, et la Sorbonne pour M. Ribalier, M. de Beaumont, archevêque de Paris, prit aussi le parti de la Faculté. Ce procédé déplut beaucoup à l'empereur Kien-Long, qui en fut informé par le P. Amyot, l'un des jésuites conservés à la Chine pour leur savoir et pour leurs services; mais ce n'est pas le seul roi qui a eu de petits

démêlés avec M. de Beaumont. L'empereur Kien-Long n'en gouverna pas moins bien ses États, et continua à faire des vers (1771).

ⁱ Jean-Jacques Rousseau, natif de la ville de Genève, était un original qui avait voulu à toute force qu'on parlât de lui. Pour y parvenir, il composa des romans, et écrivit contre les romans; il fit des comédies, et publia que la comédie est une œuvre du malin. Jean-Jacques, dans ses livres, disait, *O mon ami!* avec effusion de cœur, et se brouillait avec tous ses amis. Jean-Jacques s'écriait dans les préfaces de ses brochures, *O ma patrie! ma chère patrie!* et il renonçait à sa patrie. Il écrivait de gros livres en faveur de la liberté, et il présentait requête au conseil de Berne pour le prier de le faire enfermer, afin d'avoir ses coudées franches. Il écrivait que les prédicants de Genève étaient orthodoxes, et puis il écrivait que ces prédicants étaient des fripons et des hérétiques. *O mon cher pasteur de Boveresse! a bovis,* s'écriait-il encore dans ses brochures, que je vous aime, et que vous êtes un pasteur selon le cœur de Dieu et selon le mien! et que vous m'avez fait verser de larmes de joie! Mais le lendemain il imprimait que le pasteur de Boveresse était un coquin qui avait voulu le faire lapider par tous les petits garçons du village.

De là Jean-Jacques, vêtu en Arménien, s'en allait en Angleterre avec un ami intime qu'il n'avait jamais vu; et comme la nation anglaise faisait usage de sa liberté en se moquant outrageusement de lui, il imprima que son ami intime, qui lui rendait des services inouïs, était le cœur le plus noir et le plus perfide qu'il y eût dans les trois royaumes.

M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui était d'un caractère tout différent, et qui écrivait dans un goût tout opposé, prit Jean-Jacques sérieusement, et donna un gros mandement, non pas un mandement sur ses fermiers, pour fournir à Jean-Jacques quelques rétributions par la main des diacres, selon les règles de la primitive Église, mais un mandement pour lui dire qu'il était un hérétique, coupable d'expressions malsonnantes, téméraires, offensives des oreilles pieuses, tendantes à insinuer qu'on ne peut être en même temps à Rome et à Pékin, et qu'il y a du vrai dans les premières règles de l'arithmétique.

Jean-Jacques, de son côté, répondit sérieusement à monsieur l'archevêque de Paris. Il intitula sa lettre : *Jean-Jacques à Christophe de Beaumont*, comme César écrivait à Cicéron, *Cæsar imperator Ciceroni imperatori*. Il faut avouer encore que c'était aussi le style des premiers siècles de l'Église. Saint Jérôme, qui n'était qu'un pauvre savant prêtre, retiré à Bethléem pour apprendre l'idiome hébraïque, écrivait ainsi à Jean, évêque de Jérusalem, son ennemi capital.

Jean-Jacques, dans sa lettre à Christophe, dit, page 2 : « Je devins « homme de lettres par mon mépris même pour cet état. » Cela parut fier et grand. On remarqua dans un journal que Jean-Jacques, fils d'un mauvais ouvrier de Genève, nourri de l'hôpital, méprisait le titre d'homme de lettres, dont l'empereur de la Chine et le roi de Prusse s'honorent. Il ne doute pas dans cette lettre que *l'univers entier n'ait sur lui les yeux*. Il prie, page 12, l'archevêque de lire son roman d'*Héloïse*, dans lequel le héros gagne un mal vénérien au b....., et l'héroïne fait un enfant avec le héros avant de se marier à un ivrogne. Après quoi Jean-Jacques parle de Jésus-Christ, de la grâce prévenante, du péché originel, et de la Trinité. Et il conclut par déclarer positivement, page 127, que tous les gouver-

nements de l'Europe lui devaient élever des statues à frais communs.

Enfin, après avoir traité à fond avec Christophe tous les points absurdes de la théologie, il finit par faire un petit opéra en prose.

De son côté, Christophe commence par avertir les fidèles, page 4, que « Jean-Jacques est amateur de lui-même, fier, et même superbe, même « enflé d'orgueil, impie, blasphémateur et calomniateur, et, *qui pis est*, « amateur des voluptés plutôt que de Dieu; enfin, d'un esprit corrompu et perverti dans la foi. »

On demandera peut-être à la Chine ce que le public de Paris a pensé de ces traits d'éloquence. Il a ri (1771).

j M. Palissot est l'auteur de la comédie des *Philosophes*, dans laquelle on représenta Jean-Jacques marchant à quatre pattes, et des savants volant dans la poche. Il est aussi l'auteur d'un poème intitulé *la Dunciade*, d'après la *Dunciade* de Pope. Ce poème est rempli de traits contre MM. Marmontel, abbé Coyer, abbé Raynal, abbé le Blanc, Mailhol Baculard d'Arnaud, le Mierre, Du Belloy, Sedaine, Dorat, la Morlière, Rochon, Boistel, Taconnet, Poinciset, Du Rosoy, Blin, Colardeau, Bastide, Mouhi, Portelance, Sauvigny, Robbé, Lattaignant, Jonval, Açarç, Bergier; mesdames Graffigni, Riccoboni, Unci, Curé, etc.

Ce poème est en trois chants. Fréron y est installé chancelier de la Sottise. Sa souveraine le change en âne. Fréron, qui ne peut courir, la prie de vouloir bien lui faire présent d'une paire d'ailes; elle lui en donne, mais elle les lui ajuste à contre-sens: de sorte que Fréron, quand il veut voler en haut, tombe toujours en bas avec la Sottise, qu'il porte sur son dos. Cette imagination a été regardée comme la meilleure de tout l'ouvrage. On apprend, dans les notes ajoutées à ce poème par l'auteur, « que Fréron était ci-devant un jésuite chassé du collège pour ses mœurs, « qu'il fut ensuite abbé, puis sous-lieutenant, et se déguisa en comtesse. » (Page 62, chant III.) Le grand nombre de gens de mérite attaqués dans ce poème nuit à son succès; mais la métamorphose de Fréron en âne réunit tous les suffrages (1771).

k Voyez la note sur l'épître à Dalember.

l Voyez l'article ÉPIPHANIE, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*. On a été dans l'habitude à Paris de faire presque tous les ans des couplets sur le voyage des trois mages ou des trois rois qui vinrent, conduits par une étoile, à Bethléem, et qui reconnurent l'enfant Jésus pour leur suzerain dans son étable, en lui offrant de l'encens, de la myrrhe, et de l'or. On appelle ces chansons des noëls, parce que c'est aux fêtes de Noël qu'on les chante. On en a fait des recueils dans lesquels on trouve des couplets extrêmement plaisants (1771).

m Le roi de Danemark, glorieusement régnant (1771).

n M. de Saint-Lambert, mestre de camp, auteur du charmant poème des *Saisons* (1771).

o M. Delille, auteur d'une traduction des *Géorgiques*, très-estimée des gens de lettres (1771).

p Une faction dans Paris a soutenu pendant trente ans que le gouvernement de la Chine est athée. L'empereur de la Chine, qui ne sait rien des sottises de Paris, a bien confondu cette horrible impertinence dans son poème, où il parle de la divinité avec autant de sentiment que de respect (1771).

q Avocat général qui a fait trop d'honneur au livre du *Système de la*

nature, livre d'un déclamateur qui se répète sans cesse, et d'un très-grand ignorant en physique, qui a la sottise de croire aux anguilles de Nédham. Il vaut mieux croire en Dieu avec Épictète et Marc-Aurèle. C'est une grande consolation pour la France que ce réquisitoire n'attaque que des livres anglais (1771).

r Il est ordonné aux musulmans de commencer l'ablution par le coude. Les prêtres catholiques ne se lavent que les trois doigts (1771).

s Il est très-vrai que le grand lama distribue quelquefois sa chaise percée à ses adorateurs (1771).

t Il n'y a point de pays où il y ait eu plus de disputes sur la *Bible* qu'à Londres, et où les théologiens aient débité plus de rêveries, depuis Prinn jusqu'à Warburton (1771).

u Grisel, fameux dans le métier de directeur (1771).

v L'auteur devait dire *depuis cinquante-deux ans*; car le système de Law est de cette date. Mais on prétend en France que *cinquante-deux* ne peut pas entrer dans un vers (1771).

x C'est ce que nous attendons avec concupiscence. S'il en vient à bout, il sera couvert de gloire, et nous le chanterons (1771).

AU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII,

SUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

ACCORDÉE DANS TOUS SES ÉTATS.

Janvier 1771.

Monarque vertueux, quoique né despotique,
Crois-tu régner sur moi de ton golfe Baltique ?
Suis-je un de tes sujets pour me traiter comme eux,
Pour consoler ma vie, et pour me rendre heureux ?

Peu de rois, comme toi, transgressent les limites
Qu'à leur pouvoir sacré la nature a prescrites :
L'empereur de la Chine, à qui j'écris souvent,
Ne m'a pas jusqu'ici fait un seul compliment.
Je suis plus satisfait de l'auguste amazone
Qui du gros Moustapha vient d'ébranler le trône ;
Et Stanislas le Sage, et Frédéric le Grand
(Avec qui j'eus jadis un petit différend),
Font passer quelquefois dans mes humbles retraites
Des bontés dont la Suisse embellit ses gazettes.

Avec Ganganelli je ne suis pas si bien :

Sur mon voyage en Prusse, il m'a cru peu chrétien.
Ce pape s'est trompé, bien qu'il soit infailible.

Mais, sans examiner ce qu'on doit à la *Bible*,
S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi,
S'il est encor plus doux d'être obscur comme moi,
Des déserts du Jura ma tranquille vieillesse
Ose se faire entendre à ta sage jeunesse;
Et, libre avec respect, hardi sans être vain,
Je me jette à tes pieds, au nom du genre humain.
Il parle par ma voix, il bénit ta clémence;
Tu rends ses droits à l'homme, et tu permets qu'on pense.
Sermons, romans, physique, ode, histoire, opéra,
Chacun peut tout écrire, et siffle qui voudra!

Ailleurs on a coupé les ailes à Pégase.
Dans Paris quelquefois un commis à la phrase
Me dit : « A mon bureau venez vous adresser ;
Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penser.
Pour avoir de l'esprit, allez à la police ;
Les filles y vont bien, sans qu'aucune en rougisse :
Leur métier vaut le vôtre, il est cent fois plus doux ;
Et le public sensé leur doit bien plus qu'à vous. »

C'est donc ainsi, grand roi, qu'on traite le Parnasse,
Et les suivants honnis de Plutarque et d'Horace !
Bélisaire à Paris ne peut rien publier ^a,
S'il n'est pas de l'avis de monsieur Ribalier.

Hélas ! dans un État l'art de l'imprimerie
Ne fut en aucun temps fatal à la patrie.
Les pointes de Voiture ^b, et l'orgueil des grands mots
Que prodigua Balzac assez mal à propos,
Les romans de Scarron, n'ont point troublé le monde ;
Chapelain ne fit point la guerre de la Fronde.
Chez le Sarmate altier la Discorde en fureur ^c,
Sous un roi sage et doux, semant partout l'horreur ;
De l'empire ottoman la splendeur éclipse,

Sous l'aigle de Moscou sa force terrassée ,
 Tous ces grands mouvements seraient-ils donc l'effet
 D'un obscur commentaire ou d'un méchant sonnet ?
 Non , lorsqu'aux factions un peuple entier se livre ,
 Quand nous nous égorgeons , ce n'est pas pour un livre.

Hé ! quel mal après tout peut faire un pauvre auteur ?
 Ruiner son libraire , excéder son lecteur ,
 Faire siffler partout sa charlatanerie ,
 Ses creuses visions , sa folle théorie.
 Un livre est-il mauvais , rien ne peut l'excuser ;
 Est-il bon , tous les rois ne peuvent l'écraser.
 On le supprime à Rome , et dans Londres on l'admire ,
 Le pape le proscrit , l'Europe le veut lire.

Un certain charlatan , qui s'est mis en crédit ,
 Prétend qu'à son exemple on n'ait jamais d'esprit.
 Tu n'y parviendras pas , apostat d'Hippocrate ;
 Tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate.
 Va , cesse de vexer les vivants et les morts ;
 Tyran de ma pensée , assassin de mon corps ,
 Tu peux bien empêcher tes malades de vivre ,
 Tu peux les tuer tous , mais non pas un bon livre.
 Tu les brûles , Jérôme ; et de ces condamnés
 La flamme , en m'éclairant , noircit ton vilain nez ¹.

Mais voilà , me dis-tu , des phrases malsonnantes ,
 Sentant son philosophe , au vrai même tendantes.
 Eh bien , réfute-les ; n'est-ce pas ton métier ?
 Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier ?
 Le public à profit met toutes nos querelles ;
 De nos cailloux frottés il sort des étincelles :
 La lumière en peut naître ; et nos grands érudits
 Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.
 Sifflez-moi librement , je vous le rends , mes frères.
 Sans le droit d'examen , et sans les adversaires ,

¹ Van Swiéten , premier médecin de l'impératrice-reine , qui s'était fait inquisiteur de livres.

Tout languit comme à Rome, où depuis huit cents ans^d
Le tranquille esclavage écrasa les talents.

Tu ne veux pas, grand roi, dans ta juste indulgence,
Que cette liberté dégénère en licence;
Et c'est aussi le vœu de tous les gens sensés :
A conserver les mœurs ils sont intéressés ;
D'un écrivain pervers ils font toujours justice.

Tous ces libelles vains dictés par l'Avarice,
Enfants de l'Impudence, élevés chez Marteau^e,
Y trouvent en naissant un éternel tombeau.

Que dans l'Europe entière on me montre un libelle
Qui ne soit pas couvert d'une honte éternelle,
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
Dans le fond du borbier dont il était sorti.

On punit quelquefois et la plume et la langue,
D'un ligueur turbulent la dévote harangue,
D'un Guignard, d'un Bourgoin^f, les horribles sermons,
Au nom de Jésus-Christ prêchés par des démons.

Mais quoi ! si quelque main dans le sang s'est trempée,
Vous est-il défendu de porter une épée ?
En coupables propos si l'on peut s'exhaler,
Doit-on faire une loi de ne jamais parler ?
Un cuistre en son taudis compose une satire,
En ai-je moins le droit de penser et d'écrire ?
Qu'on punisse l'abus ; mais l'usage est permis.

De l'auguste raison les sombres ennemis
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea sous la presse, et sut multiplier
Tout ce que notre esprit peut transmettre au papier.
« Cet art, disait Boyer^g, a troublé des familles,
Il a trop raffiné les garçons et les filles. »
Je le veux ; mais aussi quels biens n'a-t-il pas faits ?
Tout peuple, excepté Rome, a senti ses bienfaits.

Avant qu'un Allemand trouvât l'imprimerie,
 Dans quel cloaque affreux barbotait ma patrie !
 Quel opprobre, grand Dieu ! quand un peuple indigent
 Courait à Rome , à pied , porter son peu d'argent ,
 Et revenait , content de la sainte Madone ,
 Chantant sa litanie , et demandant l'aumône !
 Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit^h
 Payait au sacristain pour sa première nuit.
 Un testateurⁱ, mourant sans léguer à saint Pierre ,
 Ne pouvait obtenir l'honneur du cimetière.
 Enfin tout un royaume , interdit et damné^j,
 Au premier occupant restait abandonné ,
 Quand , du pape et de Dieu s'attirant la colère ,
 Le roi , sans payer Rome , épousait sa commère^k.

Rois ! qui brisa les fers dont vous étiez chargés ?
 Qui put vous affranchir de vos vieux préjugés ?
 Quelle main , favorable à vos grandeurs suprêmes ,
 A du triple bandeau vengé cent diadèmes ?
 Qui , du fond de son puits tirant la Vérité ,
 A su donner une âme au public hébété ?
 Les livres ont tout fait ; et , quoi qu'on puisse dire ,
 Rois , vous n'avez régné que lorsqu'on a su lire.
 Soyez reconnaissants , aimez les bons auteurs :
 Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaiteurs.
 Et comptez-vous pour rien les plaisirs qu'ils vous donnent
 Plaisirs purs que jamais les remords n'empoisonnent ?
 Les pleurs de Melpomène et les ris de sa sœur
 N'ont-ils jamais guéri votre mauvaise humeur ?
 Souvent un roi s'ennuie ; il se fait lire à table
 De Charle ou de Louis l'histoire véritable.
 Si l'auteur fut gêné par un censeur bigot ,
 Ne décidez-vous pas que l'auteur est un sot ?
 Il faut qu'il soit à l'aise ; il faut que l'aigle altièrè

(i) Robert, roi de France , épousa sa cousine , veuve d'Eudes , comte de Chartres et de Blois ; il avait tenu sur les fonds de baptême un des enfants de cette princesse. *Note de M. Beuchot.*

Des airs à son plaisir franchise la carrière.
 Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé,
 C'est pour baisser son cou que le ciel l'a formé.
 Au cheval qui vous porte un mors est nécessaire.
 Un moine est de ses fers esclave volontaire.
 Mais au mortel qui pense on doit la liberté.
 Des neuf savantes Sœurs le Parnasse habité
 Serait-il un couvent sous une mère abbesse,
 Qu'un évêque bénit, et qu'un Grisel confesse?

On ne leur dit jamais : « Gardez-vous bien, ma sœur,
 De vous mettre à penser sans votre directeur ;
 Et quand vous écrirez sur l'Almanach de Liège,
 Ne parlez des saisons qu'avec un privilège. »
 Que dirait Uranie à ces plaisants propos ?
 Le Parnasse ne veut ni tyrans ni bigots :
 C'est une république éternelle et suprême,
 Qui n'admet d'autre loi que la loi de Thélème^k,
 Elle est plus libre encor que le vaillant Bernois,
 Le noble de Venise, et l'esprit genevois ;
 Du bout du monde à l'autre elle étend son empire,
 Parmi ses citoyens chacun voudrait s'inscrire.
 Chez nos Sœurs, ô grand roi ! le droit d'égalité
 Ridicule à la cour, est toujours respecté.
 Mais leur gouvernement, à tant d'autres contraire,
 Ressemble encore au tien, puisqu'à tous il sait plaire.

NOTES.

^a Le chapitre quinzième du roman moral de *Bélisaire* passe en général pour un des meilleurs morceaux de littérature, de philosophie, et de vraie piété, qui aient jamais été écrits dans la langue française. Son succès universel irrita un principal de collège, docteur de Sorbonne, nommé Ribalier, qui, avec un autre régent de collège, nommé Coger, souleva une grande partie de la Sorbonne contre M. Marmontel, auteur de cet ouvrage. Les docteurs cherchèrent pendant six mois entiers des propositions malsonnantes, téméraires, sentant l'hérésie. Il fallut bien qu'ils en trouvassent. On en trouverait dans le *Pater noster*, en transposant un mot, et en abusant d'un autre.

La Faculté fit enfin imprimer sa censure en latin comme en français, et elle commençait par un solécisme. Le public en rit, et bientôt on n'en parla plus (1771).

— C'était le docteur de Sorbonne Tamponnet qui se faisait fort de trouver une foule d'hérésies dans le *Pater noster*.

^b Voiture, qui fut frivole, et qui ne chercha que le bel esprit; Balzac, qui fut toujours ampoulé, et qui ne dit presque jamais rien d'utile, eurent une très-grande réputation dans leur temps; Chapelain en eut encore davantage : ils étaient les rois de la littérature. Les querelles dont ils furent l'objet ne servirent qu'à faire naître enfin le bon goût, et ne causèrent d'ailleurs aucun mal (1771).

^c Ce sera aux yeux de la postérité un événement unique, même en Pologne, qu'une guerre civile si acharnée et si cruelle, sous un roi auquel la faction opposée n'a jamais pu reprocher la moindre contravention aux lois, le plus léger abus de l'autorité, ni même la moindre action qui pût déplaire dans un particulier. C'est pour la première fois qu'on a vu un roi se borner à plaindre ceux qui se rendaient malheureux eux-mêmes en ravageant leur patrie. Il ne leur a donné que l'exemple de la modération (1771).

^d On ne voit pas en effet depuis ce temps un seul livre, écrit à Rome, qui soit un ouvrage de génie, et qui entre dans la bibliothèque des nations. Les Dante, les Pétrarque, les Boccace, les Machiavel, les Guichardin, les Boiardo, les Tasse, les Arioste, ne furent point Romains (1771).

^e Célèbre imprimeur de sottises. Tous les libelles contre Louis XIV. étaient imprimés à Cologne chez Pierre Marteau (1771).

^f C'étaient des écrivains, des prédicateurs de la Ligue. Guignard était un jésuite qui fut pendu, et Bourgoïn un jacobin qui fut roué. Il est vrai qu'ils étaient des fanatiques imbéciles; mais avec leur imbécillité ils mettaient le couteau dans les mains des parricides (1771).

^g Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, disait toujours que l'imprimerie avait fait un mal effroyable, et que, depuis qu'il y avait des livres, les filles savaient plus de sottises à dix ans qu'elles n'en avaient su auparavant à vingt (1773).

^h Jusqu'au seizième siècle il n'était pas permis, chez les catholiques, à un nouveau marié de coucher avec sa femme sans avoir fait bénir le lit nuptial, et cette bénédiction était taxée (1773).

ⁱ Quiconque ne faisait pas un legs à l'Église par son testament était déclaré déconfes, on lui refusait la sépulture; et, par accommodement, l'officiel, ou le curé, ou le prieur le plus voisin, faisait un testament au nom du mort, et léguait pour lui à l'Église, en conscience, ce que le testateur aurait dû raisonnablement donner (1773).

^j Le commun des lecteurs ignore la manière dont on interdisait un royaume. On croit que celui qui se disait le père commun des chrétiens se bornait à priver une nation de toutes les fonctions du christianisme, afin qu'elle méritât sa grâce en se révoltant contre le souverain; mais on observait dans cette sentence des cérémonies qui doivent passer à la postérité. D'abord on défendait à tout laïque d'entendre la messe, et on n'en célébrait plus au maître-autel. On déclarait l'air impur; on ôtait tous les corps saints de leurs châsses, et on les étendait par terre dans l'église,

couverts d'un voile : on dépendait les cloches , et on les enterrait dans des caveaux. Quiconque mourait dans le temps de l'interdit était jeté à la voirie. Il était défendu de manger de la chair, de se raser, de se saluer ; enfin le royaume appartenait de droit au premier occupant ; mais le pape prenait le soin d'annoncer ce droit par une bulle particulière , dans laquelle il désignait le prince qu'il gratifiait de la couronne vacante (1771).

^a Abbaye de la fondation de Rabelais (*Gargant.*, liv. I, c. LVII.) On avait gravé sur la porte : *Fay ce que voudras* (1771.)

A. M. DALEMBERT.

1771.

Esprit juste et profond , parfait ami , vrai sage ,
 Dalember, que dis-tu de mon dernier ouvrage ?
 Le roi danois et toi , mes juges souverains ,
 Vous donnez carte blanche à tous les écrivains.
 Le privilège est beau ; mais que faut-il écrire ?
 Me permettriez-vous quelques grains de satire ?
 Virgile a-t-il bien fait de pincer Mævius ?
 Horace a-t-il raison contre Nomentanus ?
 Oui , si ces deux Latins , montés sur le Parnasse ,
 S'égayaient aux dépens de Virgile et d'Horace ,
 La défense est de droit ; et d'un coup d'aiguillon
 L'abeille en tous les temps repoussa le frelon.
 La guerre est au Parnasse , au conseil , en Sorbonne :
 Allons , défendons-nous , mais n'attaquons personne.

« Vous m'avez endormi , » disait ce bon Trublet ^a ;
 Je réveillai mon homme à grands coups de sifflet.
 Je fis bien : chacun rit , et j'en ris même encore.
 La critique a du bon ; je l'aime et je l'honore.
 Le parterre éclairé juge les combattants ,
 Et la saine raison triomphe avec le temps.
 Lorsque dans son grenier certain Larcher réclame ^b
 La loi qui prostitue et sa fille et sa femme ,
 Qu'il veut dans Notre-Dame établir son sérail ,
 On lui dit qu'à Paris plus d'un gentil bercail

Est ouvert aux travaux d'un savant antiquaire ,
 Mais que jamais la loi n'ordonna l'adultère.
 Alors on examine , et le public instruit
 Se moque de Larcher, qui jure en son réduit.
 L'abbé François ^c écrit ; le Léthé sur ses rives
 Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.
Tancrede en vers croisés fait-il bâiller Paris ?
 On m'ennuie à mon tour des plus pesants écrits ;
 A Danchet , à Brunet ^d, le Pont-Neuf me compare ;
 On préfère à mes vers Crébillon le barbare ^e.
 Cette longue dispute échauffe les esprits.
 Alors du plus beau feu vingt poètes épris ,
 De chefs-d'œuvre sans nombre enrichissant la scène ,
 Sur de sublimes sons font ronfler Melpomène.
 Qu'importe que mon nom s'efface dans l'oubli ?
 L'esprit , le goût s'épure , et l'art est embelli.

Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires ,
 De libelles affreux écrivains téméraires ,
 Aux stances de la Grange , aux couplets de Rousseau ^r,
 Que Mégère en courroux tira de son cerveau.
 Pour gagner vingt écus , ce fou de la Beaumelle ^s
 Insulte de Louis la mémoire immortelle.
 Il croit déshonorer, dans ses obscurs écrits ,
 Princes , ducs , maréchaux , qui n'en ont rien appris.
 Contre le vil croquant tout honnête homme éclate ,
 Avant que sur sa joue ou sur son omoplate
 Des rois et des héros les grands noms soient vengés
 Par l'empreinte des lis qu'il a tant outragés.

Ces serpents odieux de la littérature,
 Abreuvés de poisons et rampant dans l'ordure ,
 Sont toujours écrasés sous les pieds des passants.
 Vive le cygne heureux qui , par ses doux accents
 Célébra les saisons , leurs dons , et leurs usages ,
 Les travaux , les vertus , et les plaisirs des sages !
 Vainement de Dijon l'impudent écolier ^h

Coassa contre lui du fond de son borbier.
 Nous laissons le champ libre à ces petits critiques ,
 De Pivrogne Fréron disciples faméliques ,
 Qui , ne pouvant apprendre un honnête métier ,
 Devers Saint-Innocent vont salir du papier ,
 Et sur les dons des dieux porter leurs mains impies :
 Animaux malfesants , semblables aux harpies ,
 De leurs ongles crochus et de leur souffle affreux
 Gâtant un bon dîner qui n'était pas pour eux.

NOTES.

^a Voyez la pièce intitulée *le pauvre Diable* (1771).

^b Larcher, répétiteur au collège Mazarin. Il soutint opiniâtrément que dans la grande ville de Babylone toutes les femmes et les filles de la cour étaient obligées par la loi de se prostituer une fois dans leur vie au premier venu, pour de l'argent; et cela dans le temple de Vénus, quoique Vénus fût inconnue à Babylone. Il trouvait fort mauvais qu'on ne crût pas à cette impertinence, puisque Hérodote l'avait dite expressément. Le même Larcher disputa fortement sur le grand serpent Ophionée, sur le bouc de Mendès qui couchait avec les dames hébraïques: il traita notre auteur de vilain athée pour avoir dit que la *Providence envoie la peste et la famine sur la terre*. Il y a encore dans la poussière des collèges de ces cuistres qui semblent être du quinzième siècle. Notre auteur ne fit que se moquer de ce Larcher, et il fut secondé de tout Paris, à qui il le fit connaître (1771).

^c Il y a en effet un abbé nommé François, des ouvrages duquel le fleuve Léthé s'est chargé entièrement. C'est un pauvre imbécile qui a fait un livre en deux volumes contre les philosophes, livre que personne ne connaît ni ne connaîtra (1771).

^d Danchet est un de ces poètes médiocres qu'on ne connaît plus; il a fait quelques tragédies et quelques opéras. Pour Brunet, nous ne savons qui c'est, à moins que ce ne soit un nommé M. le Brun, qui avait fait autrefois une ode pour engager notre auteur à prendre chez lui mademoiselle Corneille. Quelqu'un lui dit méchamment qu'on avait voulu recevoir mademoiselle Corneille, mais point son ode, qui ne valait rien. Alors M. le Brun écrivit contre le même homme auquel il venait de donner tant de louanges. Cela est dans l'ordre; mais il paraît dans l'ordre aussi qu'on se moque de lui (1771).

^e Nous ne savons si par *barbare* on entend ici la barbarie d'Atrée, ou la barbarie du style, qu'on a reprochée à Crébillon; c'est peut-être l'un et l'autre. Mais ce n'est pas parce que Atrée est trop cruel qu'on ne joue point cette pièce, et qu'elle passe pour mauvaise chez tous les gens de goût; car, dans *Rodogune*, Cléopâtre est plus cruelle encore, et cette atrocité même semblerait devoir être plus révoltante dans une femme que

dans un homme; cependant cette fin de la tragédie de *Rodogune* est un chef-d'œuvre du théâtre, et réussira toujours.

Nous trouvons dans *le Mercure* de novembre 1770, p. 83, les réflexions les plus judicieuses qu'on ait encore faites sur *Atrée*; les voici :

« En général, les vengeances, pour être intéressantes au théâtre, doivent être promptes, subites, violentes; il faut toujours frapper de grands coups sur la scène : les horreurs longues et détaillées ne sont que rebutantes. M. de Crébillon, malgré ce précepte, a risqué la coupe d'Atrée; mais elle n'a pu réussir, à beaucoup près. Quelques esprits faux, quelques jeunes têtes qui n'ont pas réfléchi, croient que les atrocités sont le plus grand effort de l'esprit humain, et que l'horreur est ce qu'il y a de plus tragique. Elles se trompent beaucoup; c'est tout ce qu'il y a de plus facile à trouver. Nous avons des romans inconnus et fort au dessus du médiocre, où l'on a rassemblé assez d'horreurs pour faire cinquante tragédies détestables. »

Il y a bien d'autres raisons qui font voir qu'*Atrée* est une fort mauvaise pièce.

1^o C'est qu'elle est extrêmement mal écrite. D'abord « Atrée voit enfin renaître l'espoir et la douceur de se venger d'un traître. Les vents, qu'un dieu contraire enchaînait loin de lui, semblent exciter son courroux avec les flots; le calme, si longtemps fatal à sa vengeance, n'est plus d'intelligence avec ses ennemis; le soldat ne craint plus qu'un indigne repos avilisse l'honneur de ses derniers travaux. »

Aussitôt après Atrée commande que la flotte d'Atrée se prépare à voguer loin de l'île d'Eubée; il ordonne qu'on porte à tous ses chefs ses ordres absolus; et il dit que ce jour tant souhaité ranime dans son cœur l'espoir et la fierté.

Cet énorme galimatias, cet assemblage de paroles vagues, oiseuses, incohérentes, qui ne disent rien, qui n'apprennent ni où l'on est, ni l'acteur qui parle, ni de qui on parle, sont insupportables à quiconque a la plus légère connaissance du théâtre et de la langue.

Les maximes qu'Atrée débite, dès cette première scène, sont d'une extravagance qui va jusqu'au ridicule. Atrée dit :

Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux;
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

Cette plaisanterie monstrueuse n'est-elle pas bien placée! La Fontaine a dit en riant :

..... Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.

Mais mettre une telle raillerie sérieusement dans une tragédie, cela est bien déplacé; et exprimer de tels sentiments sans avoir dit encore de quoi il veut se venger, cela est contre les principes du théâtre et du sens commun.

2^o Il y a bien plus, c'est que cette fureur de vengeance, au bout de vingt ans, est nécessairement de la plus grande froideur, et ne peut intéresser personne.

3^o Un homme qui jure à la première scène qu'il se vengera, et qui exécute son projet à la dernière sans aucun obstacle, ne peut jamais faire aucun effet. Il n'y a ni intrigue ni péripétie, rien qui vous tienne en

suspens, rien qui vous surprenne, rien qui vous émeuve; ce n'est qu'une atrocité longue et plate.

4° La pièce pêche encore par un défaut plus grand, s'il est possible; c'est un amour insipide et inutile entre un fils d'Atrée, nommé Plisthène, et Thédamie, fille de Thieste; amour postiche qui ne sert qu'à remplir le vide de la pièce.

5° Le style est digne de cette conduite: ce sont des répétitions continuelles du plaisir de la vengeance.

*Un ennemi ne peut pardonner une offense;
Il faut un terme au crime, et non à la vengeance.
Rien ne peut arrêter mes transports furieux.
Tout est prêt, et déjà dans mon cœur furieux
Je goûte le plaisir le plus parfait des dieux;
Je vais être vengé, Thieste; quelle joie!*

La plupart des vers sont obscurs, et ne sont pas français.

*Ah! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, seigneur, de mon bonheur suprême!
Mon amitié pour vous, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Et bravant, sans respect, et les dieux et son père,
Son cœur pour eux et lui n'a qu'une foi légère:
Mais dût tomber sur moi le plus affreux-courroux,
Je ne saurais trahir ce que je sens pour vous.
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De sa fille, au refus, il doit verser le sang.
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
D'une indigne frayeur je vois ton âme atteinte,
Thieste, chasse-s-en les soupçons et la crainte.*

Une pièce écrite ainsi d'un bout à l'autre pourrait-elle réussir? Pour comble d'impertinence, la pièce finit par ce vers abominable:

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

Un tel vers est d'un scélérat ivre. Et remarquez qu'Atrée a ci-devant regardé la vengeance comme une vertu, dans un autre vers non moins extravagant:

Il faut un terme au crime, et non à la vengeance.

Nous avouons que la *Sémiramis* du même auteur, son *Xerxès*, son *Catilina*, son *Triumvirat*, sont des pièces encore plus mauvaises, et que tout cela pouvait bien lui mériter le nom de barbare; mais nous ne convenons pas que son *Électre*, et surtout son *Rhadamiste*, méritent le mépris profond que Boileau avait pour ces deux tragédies. Le public a décidé qu'il y a de très-belles choses, particulièrement dans *Rhadamiste*; et quand le public a décidé constamment pendant soixante ans, il ne faut pas en appeler. Si les défauts subsistent, les beautés l'emportent. Boileau fut trop rebuté des défauts. *Rhadamiste* sera toujours jouée avec un grand succès; et même on verra *Électre* avec plaisir, malgré l'amour qui défigure cette pièce. Il y a dans ces deux ouvrages un fond de tragique qui attache le spectateur.

L'abbé de Chaulieu disait que la pièce de *Rhadamiste* aurait été très-claire, n'eût été l'exposition. Mais quoique le premier acte soit un peu

obscur, il me semble qu'il y a dans les autres de très-grandes beautés (1771).

f Les Philippiques de la Grange et les Couplets de Rousseau passèrent assez longtemps pour être écrits avec force et enthousiasme : mais les esprits bien faits et les gens de bon goût ne s'y sont jamais laissés tromper. En effet, ôtez les injures, il ne reste rien. Le succès ne fut dû qu'à la malignité humaine. Mais quel succès qui conduisit la Grange en prison, et le portrait de Rousseau à la Grève !

La Grange était le plus coupable des deux, sans contredit ; mais le duc d'Orléans régent eut encore plus de clémence que la Grange n'avait eu de folie (1771).

g On ne peut mieux connaître cet homme que par la lettre que nous allons copier. N'ayant ni le génie de la Grange ni celui de Rousseau, il s'est rendu aussi criminel qu'eux, mais infiniment plus méprisable. Il est né dans un village des Cévennes, auprès de Castres. Il a passé quelques années à Genève, et a été répétiteur des enfants de M. de Budé de Boisy. Il y fut proposant pour être ministre, en 1745.

Voici la lettre qui le fera connaître :

LETTRE A M. DE LA CONDAMINE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, ETC.

A Ferney, 8 mars 1771.

MONSIEUR,

Monsieur l'envoyé de Parme m'a fait parvenir votre lettre. J'ai l'honneur d'être votre confrère dans plus d'une académie : je suis votre ami depuis plus de quarante ans. Vous me parlez avec candeur, je vais vous répondre de même.

Le sieur de la Beaumelle, en 1752, vendit, à Francfort, au libraire Eslinger, pour dix-sept louis, *le Siècle de Louis XIV*, que j'avais composé (autant qu'il avait été en moi) à l'honneur de la France et de ce monarque.

Il plut à cet écrivain de tourner cet éloge véridique en libelle diffamatoire. Il le chargea de notes, dans lesquelles il dit qu'il soupçonne Louis XIV d'avoir fait empoisonner le marquis de Louvois, son ministre, dont il était excédé ; et qu'en effet ce ministre craignait que le roi ne l'empoisonnât. (Tome III, pages 269 et 271.)

Que Louis XIV ayant promis à madame de Maintenon de la déclarer reine, madame la duchesse de Bourgogne irritée engagea le prince son époux, père de Louis XV, à ne point secourir Lille, assiégée alors par le prince Eugène, et à trahir son roi, son aïeul, et sa patrie.

Il ajoute que l'armée des assiégeants jetait dans Lille des billets dans lesquels il était écrit : « Rassurez-vous, Français ! la Maintenon ne sera pas reine, nous ne leverons pas le siège. »

La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les mémoires qu'il a fait imprimer sous le nom de madame de Maintenon. (T. IV, p. 109).

Qu'on trouva l'acte de célébration du mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon dans de vieilles culottes de l'archevêque de Paris, mais qu'un « tel mariage n'est pas extraordinaire, attendu que Cléopâtre « déjà vieille enchaina Auguste. » (Tome III, page 75.)

Que le duc de Bourbon, étant premier ministre, fit assassiner Ver-gier, ancien commissaire de marine, par un officier, auquel il donna la croix de Saint-Louis pour récompense. (Tome III du *Siècle*, page 323.)

Que le grand-père de l'empereur, aujourd'hui régnant, avait, ainsi que sa maison, des empoisonneurs à gages. (Tome II, page 345.)

Les calomnies absurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, sont encore plus exécrables; on ne veut pas en souiller le papier. Les enfants de la Voisin, de Cartouche, et de Damiens, n'auraient jamais osé écrire ainsi, s'ils avaient su écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait sa détestable impudence.

Cette ignorance est poussée jusqu'à dire que la loi qui veut que le premier prince du sang hérite de la couronne, au défaut d'un fils du roi, *n'exista jamais*.

Il assure hardiment que le jour que le duc d'Orléans se fit reconnaître à la cour des pairs régent du royaume, le parlement suivit constamment l'instabilité de ses pensées; que le premier président de Maisons était prêt à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier président de ce nom.

Toutes ces inepties, écrites du style d'un laquais qui veut faire le bel esprit et l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient: on n'y prit pas garde; mais on rechercha le malheureux qui pour un peu d'argent avait tant vomé de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les ministres, les généraux, et les plus honnêtes gens du royaume. Le gouvernement fut assez indulgent pour se contenter de le faire enfermer dans un cachot, le 24 avril 1753. Vous m'apprenez dans votre lettre qu'il fut enfermé deux fois, c'est ce que j'ignorais.

Après avoir publié ces horreurs, il se signala par un autre libelle intitulé *Mes pensées*, dans lequel il insulta nommément MM. d'Erlach, de Watteville, de Diesbach, de Sinner, et d'autres membres du conseil souverain de Berne, qu'il n'avait jamais vus. Il voulut ensuite en faire une nouvelle édition; M. le comte d'Erlach en écrivit en France, où la Beaumelle était pour lors; on l'exila dans le pays des Cévennes, dont il est natif. Je ne vous parle, monsieur, que papiers sur table et preuves en main.

Il avait outragé la maison de Saxe dans le même libelle (p. 108), et s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler sa maîtresse.

Lorsqu'il fut en France, il demanda un certificat de madame la duchesse de Gotha. Cette princesse lui fit expédier celui-ci :

« On se rappelle très-bien que vous partîtes d'ici avec la gouvernante
« des enfants d'une dame de Gotha, qui s'éclipsa furtivement avec vous,
« après avoir volé sa maîtresse; ce dont tout le public est pleinement in-
« struit ici. Mais nous ne disons pas que vous ayez part à ce vol. A Gotha, 24
« juillet 1767. *Signé* ROUSSEAU, conseiller aulique de son altesse sérénis-
« sime. »

Son altesse eut la bonté de m'envoyer la copie de cette attestation, et m'écrivit ensuite ces propres mots, le 15 août 1767: « Que vous êtes
« aimable d'entrer si bien dans mes vues au sujet de ce misérable la
« Beaumelle! Croyez-moi, nous ne pouvons rien faire de plus sage que
« de l'abandonner lui et son aventurière, etc. » Je garde les originaux de
ces lettres, écrites de la main de madame la duchesse de Gotha. Je pour-

rais alléguer des choses beaucoup plus graves; mais comme elles pourraient être trop funestes à cet homme, je m'arrête par pitié.

Voilà une petite partie du procès bien constatée. Je vous en fais juge, monsieur, et je m'en rapporte à votre équité.

Dans ce cloaque d'infamies, sur lequel j'ai été forcé de jeter les yeux un moment, j'ai été bien consolé par votre souvenir. Je vous souhaite du fond de mon cœur une vieillesse plus heureuse que la mienne, sous laquelle je succombe dans des souffrances continuelles.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Nous n'ajouterons rien à une lettre aussi authentique et aussi décisive. Nous nous contenterons de féliciter notre auteur philosophe d'avoir pour ennemis de tels misérables (1771).

^h Un nommé Clément, jeune homme, fils d'un procureur de Dijon, et ci-devant maître de quartier dans une pension, a fait un livre entier contre M. de Saint-Lambert, M. Delille, M. Dorat, M. Watelet, et M. Lermierre. Ce jeune homme s'est avisé de dicter des arrêts du haut d'un tribunal qu'il s'est érigé. Il commence par prononcer qu'il ne faut point traduire Virgile en vers; et ensuite il décide que M. Delille a fort mal traduit les *Géorgiques*. Sa traduction est pourtant, de l'aveu de tous les connaisseurs, la meilleure qui ait été faite dans aucune langue, et il y en a eu quatre éditions en deux ans. Ce Clément, sans respect pour le public, décide d'un ton de maître que tel vers est ridicule, tel autre plat, tel autre grossier, sans alléguer la plus faible raison. Il ressemble à ces juges qui ne motivent jamais leurs arrêts.

Nous ne connaissons point ce critique, nous ne connaissons point M. Delille; mais nous remercions M. Delille du plaisir qu'il nous a fait. Nous avouons qu'il a égalé Virgile en plusieurs endroits, et qu'il a vaincu les plus grandes difficultés. Nous osons dire qu'il a rendu un signalé service à la langue française, et Clément n'en a rendu qu'à l'envie.

Il attaque avec plus d'orgueil encore l'estimable poëme des *Saisons*, de M. de Saint-Lambert. Mais quel chef-d'œuvre avait fait ce Clément, pour être en droit de condamner si fièrement? à quels bons ouvrages avait-il donné la vie, pour être en droit de porter ainsi des arrêts de mort? Il avait lu une tragédie de sa façon aux comédiens de Paris, qui ne purent en écouter que deux actes. Le *pauvre diable*, mourant de honte et de faim, se fit satirique pour avoir du pain. Vous trouverez dans l'histoire du *Pauvre Diable* la véritable histoire de tous ces petits écoliers qui, ne pouvant rien faire, se mettent à juger ce que les autres font (1771).

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, CATHERINE II.

1771.

Élève d'Apollon, de Thémis, et de Mars,
 Qui sur ton trône auguste as placé les beaux-arts,
 Qui penses en grand homme, et qui permets qu'on pense;

Toi qu'on voit triompher du tyran de Byzance ,
 Et des sots préjugés , tyrans plus odieux ,
 Prête à ma faible voix des sons mélodieux ;
 A mon feu qui s'éteint rends sa clarté première :
 C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

On m'a trop accusé d'aimer peu Moustapha ,
 Ses vizirs , ses divans , son mufti , ses fetfa.
 Fetfa ! ce mot arabe est bien dur à l'oreille ;
 On ne le trouve point chez Racine et Corneille :
 Du dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.
 On l'exprime en français par *lettres de cachet*.

Oui , je les hais , madame , il faut que je l'avoue.
 Je ne veux point qu'un Turc à son plaisir se joue
 Des droits de la nature et des jours des humains ;
 Qu'un bacha dans mon sang trempe à son gré ses mains ;
 Que , prenant pour sa loi sa pure fantaisie ,
 Le vizir au bacha puisse arracher la vie ,
 Et qu'un heureux sultan , dans le sein du loisir ,
 Ait le droit de serrer le cou de son vizir.
 Ce code en mon esprit fait naître des scrupules.
 Je ne saurais souffrir les affronts ridicules
 Que d'un faquin châtré^a les grossières hauteurs
 Font subir gravement à nos ambassadeurs.
 Tu venges l'univers en vengeant la Russie.
 Je suis homme , je pense ; et je te remercie.

Puissent les dieux surtout , si ces dieux éternels
 Entrent dans les débats des malheureux mortels ,
 Puissent ces purs esprits émanés du grand Être ,
 Ces moteurs des destins , ces confidents du maître ,
 Que jadis dans la Grèce imagina Platon ,
 Conduire tes guerriers aux champs de Marathon^b ,
 Aux remparts de Platée , aux murs de Salamine !
 Que , sortant des débris qui couvrent sa ruine ,
 Athènes ressuscite à ta puissante voix !

Rends-lui son nom , ses dieux , ses talents , et ses lois.

Les descendants d'Hercule et la race d'Homère,
 Sans cœur et sans esprit couchés dans la poussière,
 A leurs divins aïeux craignant de ressembler,
 Sont des fripons rampants ^c qu'un aga fait trembler.
 Ainsi, dans la cité d'Horace et de Scévole,
 On voit des récollets aux murs du Capitole;
 Ainsi cette Circé, qui savait dans son temps
 Disposer de la lune et des quatre éléments,
 Gourmandant la nature au gré de son caprice,
 Changeait en chiens barbets les compagnons d'Ulysse.
 Tu changeras les Grecs en guerriers généreux;
 Ton esprit à la fin se répandra sur eux.
 Ce n'est point le climat qui fait ce que nous sommes.

Pierre était créateur, il a formé des hommes.
 Tu formes des héros... Ce sont les souverains
 Qui font le caractère et les mœurs des humains.
 Un grand homme du temps a dit dans un beau livre :
 « Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre ^d. »
 Ce grand homme a raison : les exemples d'un roi
 Feraient oublier Dieu, la nature, et la loi.
 Si le prince est un sot, le peuple est sans génie.

Qu'un vieux sultan s'endorme avec ignominie
 Dans les bras de l'orgueil et d'un repos fatal,
 Ses bachas assoupis le serviront fort mal.
 Mais Catherine veille au milieu des conquêtes;
 Tous ses jours sont marqués de combats et de fêtes :
 Elle donne le bal, elle dicte des lois,
 De ses braves soldats dirige les exploits,
 Par les mains des beaux-arts enrichit son empire,
 Travaille jour et nuit, et daigne encor m'écrire ;
 Tandis que Moustapha, caché dans son palais,
 Bâille, n'a rien à faire, et ne m'écrit jamais.

Si quelque chiaoux lui dit que sa hauteesse
 A perdu cent vaisseaux dans les mers de la Grèce,
 Que son vizir battu s'enfuit très à propos,

Qu'on lui prend la Dacie , et Nimphée , et Colchos ,
 Colchos , où Mithridate expira sous Pompée ^e ;
 De tous ces vains propos son âme est peu frappée ;
 Jamais de Mithridate il n'entendit parler.
 Il prend sa pipe , il fume ; et , pour se consoler ,
 Il va dans son harem , où languit sa maîtresse ,
 Fatiguer ses appas de sa molle faiblesse.
 Son vieil eunuque noir , témoin de son transport ,
 Lui dit qu'il est Hercule ; il le croit , et s'endort.
 O sagesse des dieux ! je te crois très-profonde :
 Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde !
 Achève , Catherine , et rends tes ennemis ,
 Le grand-turc et les sots , éclairés et soumis.

NOTES.

^a Le chiaoux-bacha, qui est d'ordinaire un eunuque blanc, veut toujours prendre la main sur l'ambassadeur, quand il vient le complimenter. Quand le grand-eunuque noir marche, il faut, si un ambassadeur se trouve sur son passage, qu'il s'arrête jusqu'à ce que tout le cortège de l'eunuque soit passé. Il en est à plus forte raison de même avec le grand-vizir, les deux cadileskers, et le mufti; mais l'excès de l'insolence barbare est de faire enfermer au château des Sept-Tours les ambassadeurs des puissances auxquelles ils veulent faire la guerre. Le sultan Moustapha, avant de déclarer la guerre à la Russie, a commencé par mettre en prison le président Obreskow, au mépris du droit des gens (1771).

^b On connaît assez les batailles de Marathon, de Platée, et de Salamine. La victoire de Marathon fut remportée par Miltiade et neuf autres chefs ses collègues, qui n'avaient que dix mille Athéniens contre cent mille hommes de pied et dix mille cavaliers, commandés par les généraux du roi de Perse, Darius. Cet événement ressemble à la bataille de Poitiers; mais ce qui rend la victoire des Grecs plus étonnante, c'est qu'ils n'étaient point retranchés comme les Anglais l'étaient auprès de Poitiers, et qu'ils attaquèrent les ennemis. Au reste, il n'est pas bien sûr que les Perses fussent au nombre de cent dix mille; il faut toujours rabattre de ces exagérations.

La bataille de Salamine est un combat naval dans lequel Thémistocle défît la flotte de Xerxès, après que ce monarque eut réduit en cendres la ville d'Athènes. Cette journée est encore plus surprenante; les Athéniens, avant cette guerre, n'avaient jamais combattu en mer.

C'est à peu près ainsi que la petite flotte de l'impératrice Catherine II, sous le commandement du comte Alexis Orlof, a détruit entièrement la flotte ottomane, le 6 juin 1770. Le nom d'Orlof n'est pas si harmonieux que celui de Miltiade, mais doit aller de même à la postérité.

La journée de Platée est semblable à celle de Marathon. Aristide et Pausanias, avec environ soixante mille Grecs, défirent entièrement une armée de cinq cent mille Perses, selon Diodore de Sicile : supposé qu'une armée de cinq cent mille hommes ait pu se mettre en ordre de bataille dans les défilés dont la Grèce est coupée. Mardonius, chef de l'armée persane, y fut tué; supposé qu'un Perses se soit jamais appelé Mardonius, ce qui est aussi ridicule que si on l'avait appelé Villars ou Turenne.

Xerxès possédait les mêmes pays que Moustapha. Le comte de Romanzow a battu le grand-vizir turc, comme Pausanias et Aristide battirent celui de Xerxès; mais il n'a pas eu affaire à cinq cent mille Turcs : nous sommes plus modestes aujourd'hui (1771).

^c Ceci ne doit pas s'entendre de tous les Grecs, mais de ceux qui n'ont pas secondé les Russes comme ils devaient (1771).

^d Ce vers cité est du roi de Prusse : il est dans une épître à son frère.

Lorsque Auguste buvait, la Pologne était ivre ;
Lorsque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,
Paris devint Cythère, et tout suivit la cour :
Quand il se fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtisan marmotta son bréviaire (1771).

^e Pompée défit Mithridate sur la route de l'Ibérie à la Colchide; mais Mithridate se donna la mort à Panticapée (1771).

AU ROI DE SUÈDE, GUSTAVE III.

1771.

Gustave, jeune roi, digne de ton grand nom,
Je n'ai donc pu goûter le plaisir et la gloire
De voir dans mes déserts, en mon humble maison,
Le fils de ce héros que célébra l'histoire !
J'aurais cru ressembler à ce vieux Philémon,
Qui recevait les dieux dans son pauvre ermitage.
Je les aurais connus à leur noble langage,
A leurs mœurs, à leurs traits, surtout à leur bonté ^a ;
Ils n'auraient point rougi de ma simplicité ;
Et Gustave surtout, pour le prix de mon zèle,
N'aurait jamais changé mon logis en chapelle.
Je serais peu content que le pouvoir divin
En un dortoir béni transformât mon jardin,
De ma salle à manger fit une sacristie :
La grand'messe pour moi n'a que peu d'harmonie ;
En vain mes chers vassaux me croiraient honoré

Si le seigneur du lieu devenait leur curé.
 J'ai le cœur très-profane , et je sais me connaître ;
 Je ne me flatte pas de me voir jamais prêtre ;
 Si Philémon le fut pour un mauvais souper,
 L'éclat de ce haut rang ne saurait me frapper.

Le grand roi des Bretons , qu'à Saint-Pierre on condamne ,
 Est le premier prélat de l'église anglicane.
 Sur les bords du Volga Catherine tient lieu
 D'un grave patriarche , ou , si l'on veut , de Dieu.
 De cette ambition je n'ai point l'âme éprise ,
 Et je suis tout au plus serviteur de l'Église.
 J'aurais mis mon bonheur à te faire ma cour,
 A contempler de près tout l'esprit de ta mère ,
 Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire ,
 A revoir Sans-Souci , ce fortuné séjour
 Où règnent la Victoire et la Philosophie ,
 Où l'on voit le Pouvoir avec la Modestie.
 Jeune héros du Nord , entouré de héros ,
 A ces nobles plaisirs je ne puis plus prétendre ,
 Il ne m'est pas permis de te voir , de t'entendre.
 Je reste en ma chaumière , attendant qu'Atropos
 Tranche le fil usé de ma vie inutile :
 Et je crie aux Destins , du fond de mon asile :
 « Destins , qui faites tout , et qui trompez nos vœux ,
 « Ne trompez pas les miens , rendez Gustave heureux !

 NOTE.

^a Le prince son frère était avec lui (1771).

BENALDAKI A CARAMOUFTÉE,
FEMME DE GIAFAR LE BARMÉCIDE¹.

1771.

De Barmécide épouse généreuse,
Toujours aimable, et toujours vertueuse,
Quand vous sortez des rêves de Bagdat,
Quand vous quittez leur faux et triste éclat,
Et que, tranquille aux champs de la Syrie,
Vous retrouvez votre belle patrie;
Quand tous les cœurs en ces climats heureux
Sont sur la route et vous suivent tous deux,
Votre départ est un triomphe auguste;
Chacun bénit Barmécide le juste,
Et la retraite est pour vous une cour.
Nul intérêt; vous régnez par l'amour :
Un tel empire est le seul qui vous flatte.

Je vis hier, sur les bords de l'Euphrate,
Gens de tout âge et de tous les pays;
Je leur disais : « Qui vous a réunis ?
— C'est Barmécide. — Et toi, quel dieu propice
T'a relevé du fond du précipice ?
— C'est Barmécide. — Et qui t'a décoré
De ce cordon dont je te vois paré ?
Toi, mon ami, de qui tiens-tu ta place,
Ta pension ? Qui t'a fait cette grâce ?
— C'est Barmécide. Il répandait le bien
De son calife, et prodiguait le sien. »
Et les enfants répétaient : « Barmécide ! »
Ce nom sacré sur nos lèvres réside
Comme en nos cœurs. Le calife à ce bruit,
Qui redoublait encor pendant la nuit,

¹ Cette épître a été écrite à madame la duchesse de Choiseul, à l'occasion de la disgrâce de son mari. K.

Nous défendit de crier davantage.
 Chacun se tut , ainsi qu'il est d'usage ;
 Mais les échos répétaient mille fois :
 « C'est Barmécide ! » et leur bruyante voix
 Du doux sommeil priva , pour son dommage ,
 Le commandeur des croyants de notre âge.
 Au point du jour, alors qu'il s'endormit ,
 Tout en rêvant, le calife redit :
 « C'est Barmécide ! » et bientôt sa sagesse
 A rappelé sa première tendresse.

A HORACE.

1772.

Toujours ami des vers , et du diable poussé ,
 Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an passé.
 Je ne sais si ma lettre aurait pu lui déplaire ;
 Mais il me répondit par un plat secrétaire ¹,
 Dont l'écrit froid et long , déjà mis en oubli ,
 Ne fut jamais connu que de l'abbé Mably ².

Je t'écris aujourd'hui , voluptueux Horace ,
 A toi qui respiras la mollesse et la grâce ,
 Qui, facile en tes vers , et gai dans tes discours ,
 Chantas les doux loisirs , les vins , et les amours
 Et qui connus si bien cette sagesse aimable
 Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.

Je suis un peu fâché pour Virgile et pour toi

¹ Clément de Dijon.

² M. l'abbé de Mably, frère de l'abbé de Condillac. Il avait donné d'excellentes *Observations sur l'Histoire de France*, et un grand nombre d'autres ouvrages qui respirent l'amour de la vertu. On peut lui reprocher d'avoir quelquefois montré de l'humeur contre M. de Voltaire et d'autres hommes de lettres qui devaient lui être chers, puisqu'ils avaient le même but que lui, et défendaient la même cause. Sa conduite a toujours été digne de ses ouvrages; et la protection passagère qu'il eut la faiblesse d'accorder à l'écolier de Dijon n'a été qu'une erreur d'un moment. K.

Que , tous deux nés Romains , vous flattiez tant un roi.
 Mon Frédéric du moins , né roi très-légitime ,
 Ne doit point ses grandeurs aux bassesses du crime.
 Ton maître était un fourbe , un tranquille assassin ;
 Pour voler son tuteur , il lui perça le sein ;
 Il trahit Cicéron , père de la patrie ;
 Amant incestueux de sa fille Julie ,
 De son rival Ovide il proscrivit les vers ,
 Et fit transir sa muse au milieu des déserts.
 Je sais que prudemment ce politique Octave
 Payait l'heureux encens d'un plus adroit esclave.
 Frédéric exigeait des soins moins complaisants :
 Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens ;
 De son goût délicat la finesse agréable
 Fesait , sans nous gêner , les honneurs de sa table :
 Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
 Contre les préjugés , les fripons , et les sots.
 Maupertuis gâta tout : l'orgueil philosophique
 Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
 Le Plaisir s'envola ; je partis avec lui.

Je cherchai la retraite. On disait que l'Ennui
 De ce repos trompeur est l'insipide frère.
 Oui , la retraite pèse à qui ne sait rien faire ;
 Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
 Tibur était pour toi la cour de l'empereur ;
 Tibur , dont tu nous fais l'agréable peinture ,
 Surpassa les jardins vantés par Épicure.
 Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés ,
 Sur cent vallons fleuris doucement promenés ,
 De la mer de Genève admirent l'étendue ;
 Et les Alpes de loin , s'élevant dans la nue ,
 D'un long amphithéâtre enferment ces coteaux
 Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
 Là quatre États divers arrêtent ma pensée :
 Je vois de ma terrasse , à l'équerre tracée ,
 L'indigent Savoyard , utile en ses travaux ,

Qui vient couper mes blés pour payer ses impôts ;
 Des riches Genevois les campagnes brillantes ;
 Des Bernois valeureux les cités florissantes ;
 Enfin cette Comté , franche aujourd' hui de nom ,
 Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :
 Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre ,
 Je te dis , mais tout bas : Heureux un peuple libre !

Je le suis en secret dans mon obscurité ;
 Ma retraite et mon âge ont fait ma sûreté.
 D'un pédant d'Anneck j'ai confondu la rage ¹ :
 J'ai ri de sa sottise : et quand mon ermitage
 Voyait dans son enceinte arriver à grands flots
 De cent divers pays les belles , les héros ,
 Des rimeurs , des savants , des têtes couronnées
 Je laissais du vilain les fureurs acharnées
 Hurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.
 Mes sages voluptés n'ont point de repentirs.
 J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.
 Mon séjour est charmant , mais il était sauvage ;
 Depuis le grand édit ^a , inculte , inhabité ,
 Ignoré des humains , dans sa triste beauté ;
 La nature y mourait : je lui portai la vie ;
 J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie
 Rassembla des colons par la misère épars ;
 J'appelai les métiers , qui précèdent les arts ;
 Et , pour mieux cimenter mon utile entreprise ,
 J'unis le protestant avec ma sainte Église.

Toi qui vois d'un même œil frère Ignace et Calvin ,
 Dieu tolérant , Dieu bon , tu bénis mon dessein !
 André Ganganelli , ton sage et doux vicaire ,
 Sait m'approuver en roi , s'il me blâme en saint-père.
 L'ignorance en frémit , et Nonotte hébété
 S'indigne en son taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'est qu'un Nonotte ,

¹ Voyez la note de l'épître à M. de Saint-Lambert. K.

Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigote,
 Un prêtre, roi de Rome, un pape, un vice-dieu,
 Qui, deux clefs à la main, commande au même lieu
 Où tu vis le sénat aux genoux de Pompée,
 Et la terre en tremblant par César usurpée.
 Aux champs élysiens tu dois en être instruit.
 Vingt siècles descendus dans l'éternelle nuit
 T'ont dit comme tout change, et par quel sort bizarre
 Le laurier des Trajans fit place à la tiare;
 Comment ce fou d'Ignace, étrillé dans Paris,
 Fut mis au rang des saints, même des beaux esprits;
 Comment il en déchut, et par quelle aventure
 Nous vint l'abbé Nonotte après l'abbé de Pure.
 Ce monde, tu le sais, est un mouvant tableau
 Tantôt gai, tantôt triste, éternel, et nouveau.
 L'empire des Romains finit par Augustule;
 Aux horreurs de la Fronde a succédé la bulle :
 Tout passe, tout périt, hors ta gloire et ton nom.
 C'est là le sort heureux des vrais fils d'Apollon :
 Tes vers en tout pays sont cités d'âge en âge.

Hélas ! je n'aurai point un pareil avantage.
 Notre langue un peu sèche, et sans inversions,
 Peut-elle subjuguier les autres nations ?
 Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse ;
 Mais égalerons-nous l'Italie et la Grèce ?
 Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté,
 Et ne péchons-nous pas par l'uniformité ?
 Sur vingt tons différents tu sus monter ta lyre :
 J'entends ta Lalagé, je vois son doux sourire ;
 Je n'ose te parler de ton Ligurinus,
 Mais j'aime ton Mécène, et ris de Catius.

Je vois de tes rivaux l'importune phalange :
 Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange,
 Que pouvaient contre toi ces serpents ténébreux ?
 Mécène et Pollion te défendaient contre eux.

Il n'en est pas ainsi chez nos Welches modernes.

Un vil tas de grimauds , de rimeurs subalternes ,
 A la cour quelquefois a trouvé des prôneurs ;
 Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
 Souvent , en balayant dans une sacristie ,
 Ils traitent un grand roi d'hérétique et d'impie ^b.
 L'un dit que mes écrits , à Cramer bien vendus ,
 Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus ;
 L'autre , que j'ai traité la *Genèse* de fable ,
 Que je n'aime point Dieu , mais que je crains le diable.
 Soudain Fréron l'imprime ; et l'avocat Marchand ^c
 Prétend que je suis mort , et fait mon testament.
 Un autre moins plaisant , mais plus hardi faussaire ,
 Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire ,
 Au mépris de la langue , au mépris de la hart ,
 Rédiger mon symbole en patois savoyard ^d.

Ainsi lorsqu'un pauvre homme , au fond de sa chaumière ,
 En dépit de Tissot ^e finissait sa carrière ,
 On vit avec surprise une troupe de rats
 Pour lui ronger les pieds se glisser dans ses draps.

Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse ;
 Jouissons , écrivons , vivons , mon cher Horace.
 J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur ,
 Ayant joué son rôle en excellent acteur ,
 Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse ,
 Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce.
 J'ai vécu plus que toi ; mes vers dureront moins.
 Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
 A suivre les leçons de ta philosophie ,
 A mépriser la mort en savourant la vie ,
 A lire tes écrits pleins de grâce et de sens ,
 Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence ,
 A jouir sagement d'une honnête opulence ,

A vivre avec soi-même , à servir ses amis ,
 A se moquer un peu de ses sots ennemis ,
 A sortir d'une vie ou triste ou fortunée ,
 En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée.
 Aussi lorsque mon pouls , inégal et pressé ,
 Fesait peur à Tronchin , près de mon lit placé ;
 Quand la vieille Atropos , aux humains si sévère ,
 Approchait ses ciseaux de ma trame légère ,
 Il a vu de quel air je prenais mon congé ;
 Il sait si mon esprit , mon cœur était changé.
 Huber^f me faisait rire avec ses pasquinades ,
 Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.

Tu dus finir ainsi. Tes maximes , tes vers ,
 Ton esprit juste et vrai , ton mépris des enfers^s ,
 Tout m'assure qu'Horace est mort en honnête homme.
 Le moindre citoyen mourait ainsi dans Rome.
 Là , jamais on ne vit monsieur l'abbé Grisel
 Ennuyer un malade au nom de l'Éternel ;
 Et , fatiguant en vain ses oreilles lassées ,
 Troubler d'un sot effroi ses dernières pensées.

Voulant réformer tout , nous avons tout perdu.
 Quoi donc ! un vil mortel , un ignorant tondu ,
 Au chevet de mon lit viendra , sans me connaître ,
 Gourmander ma faiblesse , et me parler en maître !
 Ne suis-je pas en droit de rabaisser son ton ,
 En lui faisant moi-même un plus sage sermon ?
 A qui se porte bien qu'on prêche la morale :
 Mais il est ridicule , en notre heure fatale ,
 D'ordonner l'abstinence à qui ne peut manger.
 Un mort dans son tombeau ne peut se corriger.
 Profitons bien du temps ; ce sont là tes maximes.

Cher Horace , plains-moi de les tracer en rimes ;
 La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux ,
 Enfants demi-polis des Normands et des Goths.
 Elle flatte l'oreille ; et souvent la césure

Plait, je ne sais comment, en rompant la mesure.
 Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé.
 Corneille, Despréaux, et Racine, ont rimé.
 Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propose
 D'abaisser son cothurne, et de parler en prose.

NOTES.

^a A la révocation de l'édit de Nantes, tous les principaux habitants du petit pays de Gex passèrent à Genève et dans les terres helvétiques. Cette langue de terre, qui est dans la plus belle situation de l'Europe, fut déserte; elle se couvrit de marais; il y eut quatre-vingts charrues de moins; plus d'un village fut réduit à une ou deux maisons; tandis que Genève par sa seule industrie, et presque sans territoire, a su acquérir plus de quatre millions de rentes en contrats sur la France, sans compter ses manufactures et son commerce (1773).

^b Parmi les calomnies dont on a régalé l'auteur, selon l'usage établi, on a imprimé dans vingt libelles qu'il avait gagné quatre ou cinq cent mille francs à vendre ses ouvrages. C'est beaucoup; mais aussi d'autres écrivains ont assuré qu'après sa mort ses écrits n'auraient plus de débit, et cela les console (1773).

^c Marchand, avocat de Paris, s'est amusé à faire le prétendu testament de l'auteur, et plusieurs personnes y ont été trompées (1773).

^d Il y eut en effet, le 15 avril 1768, une déclaration, faite par-devant notaire, d'une prétendue profession de foi que des polissons inconnus disaient avoir entendu prononcer. Les faussaires qui rédigèrent cette pièce, écrite d'un style ridicule, ne poussèrent pas leur insolence jusqu'à prétendre qu'elle fut signée par l'auteur (1773). — Voyez la vie de M. de Voltaire. K.

^e Célèbre médecin de Lausanne, capitale du pays roman (1773).

^f Neveu de la célèbre mademoiselle Huber, auteur de *la Religion essentielle à l'homme*, livre très-profond. M. Huber avait le talent de faire des portraits en caricature, et même de les faire en papier avec des ciseaux (1771).

^g On devait sans doute mépriser les enfers des païens, qui n'étaient que des fables ridicules; mais l'auteur ne méprise pas les enfers des chrétiens, qui sont la vérité même constatée par l'Église (1771).

AU ROI DE SUÈDE, GUSTAVE III.

1772.

Jeune et digne héritier du grand nom de Gustave,
 Sauveur d'un peuple libre, et roi d'un peuple brave,
 Tu viens d'exécuter tout ce qu'on a prévu :

Gustave a triomphé sitôt qu'il a paru.
 On t'admire aujourd'hui , cher prince , autant qu'on t'aime.
 Tu viens de ressaisir les droits du diadème.
 Et quels sont en effet ses véritables droits ?
 De faire des heureux en protégeant les lois ;
 De rendre à son pays cette gloire passée
 Que la Discorde obscure a longtemps éclipsee ;
 De ne plus distinguer ni bonnets ni chapeaux,
 Dans un trouble éternel infortunés rivaux ;
 De couvrir de lauriers ces têtes égarées
 Qu'à leurs dissensions la haine avait livrées ,
 Et de les réunir sous un roi généreux :
 Un État divisé fut toujours malheureux.
 De sa liberté vaine il vante le prestige ;
 Dans son illusion sa misère l'afflige :
 Sans force , sans projets pour la gloire entrepris ,
 De l'Europe étonnée il devient le mépris.
 Qu'un roi ferme et prudent prenne en ses mains les rênes .
 Le peuple avec plaisir reçoit ses douces chaînes ;
 Tout change , tout renaît , tout s'anime à sa voix :
 On marche alors sans crainte aux pénibles exploits.
 On soutient les travaux , on prend un nouvel être ,
 Et les sujets enfin sont dignes de leur maître.

A M. MARMONTEL.

1773.

Mon très-aimable successeur,
 De la France historiographe ,
 Votre indigne prédécesseur
 Attend de vous son épitaphe.

Au bout de quatre-vingts hivers ,
 Dans mon obscurité profonde ,
 Enseveli dans mes déserts,
 Je me tiens déjà mort au monde.

Mais , sur le point d'être jeté
 Au fond de la nuit éternelle ,
 Comme tant d'autres l'ont été ,
 Tout ce que je vois me rappelle
 A ce monde que j'ai quitté.

Si vers le soir un triste orage
 Vient ternir l'éclat d'un beau jour ,
 Je me souviens qu'à votre cour
 Le temps change encor davantage.

Si mes paons de leur beau plumage
 Me font admirer les couleurs ,
 Je crois voir nos jeunes seigneurs
 Avec leur brillant étalage ;
 Et mes coqs d'Inde sont l'image
 De leurs pesants imitateurs.

De vos courtisans hypocrites
 Mes chats me rappellent les tours ;
 Les renards , autres chattemittes ,
 Se glissant dans mes basses-cours ,
 Me font penser à des jésuites.
 Puis-je voir mes troupeaux bélants
 Qu'un loup impunément dévore ,
 Sans songer à des conquérants
 Qui sont beaucoup plus loups encore ?

Lorsque les chantres du printemps
 Réjouissent de leurs accents
 Mes jardins et mon toit rustique ,
 Lorsque mes sens en sont ravis ,
 On me soutient que leur musique
 Cède aux bémols des Monsignys ,
 Qu'on chante à l'Opéra-comique.

Quel bruit chez le peuple helvétique !
 Brionne arrive ; on est surpris ,
 On croit voir Pallas ou Cypris ,

Ou la reine des immortelles :
 Mais chacun m'apprend qu'à Paris
 Il en est cent presque aussi belles.

Je lis cet éloge éloquent
 Que Thomas a fait savamment
 Des dames de Rome et d'Athène.
 On me dit : « Partez promptement ;
 Venez sur les bords de la Seine ,
 Et vous en direz tout autant ,
 Avec moins d'esprit et de peine. »

Ainsi , du monde détrompé ,
 Tout m'en parle , tout m'y ramène ;
 Serais-je un esclave échappé
 Que tient encore un bout de chaîne ?
 Non , je ne suis point faible assez
 Pour regretter des jours stériles ,
 Perdus bien plutôt que passés
 Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu : faites de jolis riens ,
 Vous encor dans l'âge de plaire ,
 Vous que les Amours et leur mère
 Tiennent toujours dans leurs liens.
 Nos solides historiens
 Sont des auteurs bien respectables ;
 Mais à vos chers concitoyens
 Que faut-il , mon ami ? des fables.

A M. GUYS ¹.

1776.

Le bon vieillard très-inutile
 Que vous nommez Anacréon,
 Mais qui n'eut jamais de Bathyle ,

¹ Auteur du *Voyage littéraire de la Grèce.*

Et qui ne fit point de chanson ,
 Loin de Marseille et d'Hélicon
 Achève sa pénible vie
 Après d'un poêle et d'un glaçon ,
 Sur les montagnes d'Helvétie.
 Il ne connaissait que le nom
 De cette Grèce si polie.
 La bigote Inquisition
 S'opposait à sa passion
 De faire un tour en Italie.
 Il disait aux Treize-Cantons :
 « Hélas ! il faut donc que je meure
 Sans avoir connu la demeure
 Des Virgiles et des Platons ! »
 Enfin il se croit au rivage
 Consacré par ces demi-dieux :
 Il les reconnaît beaucoup mieux
 Que s'il avait fait le voyage ,
 Car il les a vus par vos yeux.

A UN HOMME ¹.

1776.

Philosophe indulgent , ministre citoyen ,
 Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien ;
 Qui d'un peuple léger, et trop ingrat peut-être ,
 Préparais le bonheur et celui de son maître ,
 Ce qu'on nomme disgrâce a payé tes bienfaits.
 Le vrai prix du travail n'est que de vivre en paix.
 Ainsi que Lamoignon ² , délivré des orages ,
 A toi-même rendu , tu n'instruis que les sages ;
 Tu n'as plus à répondre aux discours de Paris.

Je crois voir à la fois Athène et Sybaris

¹ M. Turgot. K.

² M. de Malesherbes. K.

Transportés dans les murs embellis par la Seine :
 Un peuple aimable et vain , que son plaisir entraîne ,
 Impétueux , léger, et surtout inconstant ,
 Qui vole au moindre bruit , et qui tourne à tout vent ,
 Y juge les guerriers , les ministres , les princes ,
 Rit des calamités dont pleurent les provinces ,
 Clabaude le matin contre un édit du roi ,
 Le soir s'en va siffler quelque moderne , ou moi ,
 Et regrette à souper, dans ses turlupinades ,
 Les divertissements du jour des barricades.

Voilà donc ce Paris ! voilà ces connaisseurs
 Dont on veut captiver les suffrages trompeurs !
 Hélas ! au bord de l'Inde autrefois Alexandre
 Disait , sur les débris de cent villes en cendre :
 « Ah ! qu'il m'en a coûté quand j'étais si jaloux ,
 Railleurs Athéniens , d'être loué par vous ! »

Ton esprit , je le sais , ta profonde sagesse ,
 Ta mâle probité n'a point cette faiblesse.
 A d'éternels travaux tu t'étais dévoué
 Pour servir ton pays , non pour être loué.
 Caton , dans tous les temps gardant son caractère ,
 Mourut pour les Romains sans prétendre à leur plaisir.
 La sublime vertu n'a point de vanité.

C'est dans l'art dangereux par Phébus inventé ,
 Dans le grand art des vers et dans celui d'Orphée ,
 Que du désir de plaire une muse échauffée
 Du vent de la louange excite son ardeur.
 Le plus plat écrivain croit plaire à son lecteur.
 L'amour-propre a dicté sermons et comédies.
 L'éloquent Montazet ¹ , gourmandant les impies ,

¹ L'archevêque de Lyon venait de publier une instruction pastorale contre l'incrédulité : les incrédules en dirent beaucoup de bien , parce qu'il n'y avait aucune de ces injures qu'un évêque qui a du goût ne doit jamais se permettre, et que d'ailleurs il n'y assurait pas que tout magistrat qui ne brûle pas les philosophes de leur vivant est éternellement brûlé après sa mort : ce que la Sorbonne et les évêques de séminaire ne manquent jamais de dire dans leurs libelles sacrés. K.

N'a point été fâché d'être applaudi par eux :
Nul mortel , en un mot , ne veut être ennuyeux.
Mais où sont les héros dignes de la mémoire ,
Qui sachent mériter et mépriser la gloire ?

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

1777.

Mon Dieu ! que vos rimes en *ine*
M'ont fait passer de doux moments !
Je reconnais les agréments
Et la légèreté badine
De tous ces contes amusants
Qui fesaient les doux passe-temps
De ma nièce et de ma voisine.
Je suis sorcier, car je devine
Ce que seront les jeunes gens ;
Et je prévis bien dès ce temps
Que votre muse libertine
Serait philosophe à trente ans :
Alcibiade en son printemps
Était Socrate à la sourdine.

Plus je relis et j'examine
Vos vers sensés et très-plaisants ,
Plus j'y trouve un fond de doctrine
Tout propre à messieurs les savants,
Non pas à messieurs les pédants ,
De qui la science chagrine
Est l'éteignoir des sentiments.

Adieu : réunissez longtemps
La gaieté, la grâce si fine
De vos folâtres enjouements ,
Avec ces grands traits de bon sens
Dont la clarté nous illumine.

Je ne crains point qu'une coquine
 Vous fasse oublier les absents :
 C'est pourquoi je me détermine
 A vous ennuyer de mes *ents* ,
 Entrelacés avec des *ine*.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

SUR SON MARIAGE.

Traduction d'une épître de Propertius à Tibulle, qui se mariait avec Délie.

Décembre 1777.

Fleuve heureux du Léthé, j'allais passer ton onde,
 Dont j'ai vu si souvent les bords :
 Lassé de ma souffrance, et du jour, et du monde,
 Je descendais en paix dans l'empire des morts,
 Lorsque Tibulle et Délie
 Avec l'Hymen et l'Amour
 Ont embelli mon séjour,
 Et m'ont fait aimer la vie.
 Les glaces de mon cœur ont senti leurs feux ;
 La Parque a renoué ma trame désunie ;
 Leur bonheur me rend heureux.

Enfin vous renoncez, mon aimable Tibulle,
 A ce fracas de Rome, au luxe, aux vanités,
 A tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle ;
 Et vous osez dans ma cellule
 Goûter de pures voluptés !
 Des petits-mâîtres emportés,
 Gens sans pudeur et sans scrupule,
 Dans leurs indécentes gaietés
 Voudront tourner en ridicule
 La réforme où vous vous jetez.

Sans doute ils vous diront que Vénus la friponne,
 La Vénus des soupers, la Vénus d'un moment,

La Vénus qui n'aime personne,
 Qui séduit tant de monde, et qui n'a point d'amant,
 Vaut mieux que la Vénus et tendre et raisonnable,
 Que tout homme de bien doit servir constamment.

Ne croyez pas imprudemment
 Cette doctrine abominable.

Aimez toujours Délie : heureux entre ses bras,
 Osez chanter sur votre lyre
 Ses vertus comme ses appas.

Du véritable amour établissez l'empire ;
 Les beaux esprits romains ne le connaissent pas.

A M. LE PRINCE DE LIGNE,

SUR LE FAUX BRUIT DE LA MORT DE L'AUTEUR,

ANNONCÉE DANS LA GAZETTE DE BRUXELLES, AU MOIS DE FÉVRIER 1778.

Prince, dont le charmant esprit
 Avec tant de grâce m'attire,
 Si j'étais mort, comme on l'a dit,
 N'auriez-vous pas eu le crédit
 De m'arracher du sombre empire ?
 Car je sais très bien qu'il suffit
 De quelques sons de votre lyre.
 C'est ainsi qu'Orphée en usait
 Dans l'antiquité révérée,
 Et c'est une chose avérée
 Que plus d'un mort ressuscitait.
 Croyez que dans votre gazette,
 Lorsqu'on parlait de mon trépas,
 Ce n'était pas chose indiscrète ;
 Ces messieurs ne se trompaient pas.
 En effet, qu'est-ce que la vie ?
 C'est un jour : tel est son destin.
 Qu'importe qu'elle soit finie
 Vers le soir ou vers le matin ?

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

LES ADIEUX DU VIEILLARD.

A Paris, 1778.

Adieu, mon cher Tibulle, autrefois si volage,
 Mais toujours chéri d'Apollon,
 Au Parnasse fêté comme aux bords du Lignon,
 Et dont l'amour a fait un sage.

Des champs élysiens, adieu, pompeux rivage,
 De palais, de jardins, de prodiges bordé,
 Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,
 Les enfants d'Henri quatre, et ceux du grand Condé.
 Combien vous m'enchantiez, Muses, Grâces nouvelles,
 Dont les talents et les écrits
 Seraient de tous nos beaux esprits
 Ou la censure ou les modèles!

Que Paris est changé ! les Welches n'y sont plus ;
 Je n'entends plus siffler ces ténébreux reptiles,
 Les Tartufes affreux, les insolents Zoïles.
 J'ai passé ; de la terre ils étaient disparus.
 Mes yeux, après trente ans, n'ont vu qu'un peuple aimable,
 Instruit, mais indulgent, doux, vif, et sociable.
 Il est né pour aimer : l'élite des Français
 Est l'exemple du monde, et vaut tous les Anglais.
 De la société les douceurs désirées
 Dans vingt États puissants sont encore ignorées :
 On les goûte à Paris ; c'est le premier des arts :
 Peuple heureux, il naquit, il règne en vos remparts.
 Je m'arrache en pleurant à son charmant empire ;
 Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
 A ces antres glacés où la nature expire :
 Je vous regretterais à la table des dieux.

POÉSIES DIVERSES.

LA BASTILLE.

1717.

Or ce fut donc par un matin , sans faute ,
En beau printemps , un jour de Pentecôte ,
Qu'un bruit étrange en sursaut m'éveilla.
Un mien valet , qui du soir était ivre :
« Maître , dit-il , le Saint-Esprit est là ;
C'est lui sans doute , et j'ai lu dans mon livre
Qu'avec vacarme il entre chez les gens. »
Et moi de dire alors entre mes dents :
« Gentil puîné de l'essence suprême ,
Beau Paraclet , soyez le bienvenu ;
N'êtes-vous pas celui qui fait qu'on aime ? »

En achevant ce discours ingénu ,
Je vois paraître au bout de ma ruelle ,
Non un pigeon , non une colombe ,
De l'Esprit saint oiseau tendre et fidèle ,
Mais vingt corbeaux de rapine affamés ,
Monstres crochus que l'enfer a formés.
L'un près de moi s'approche en sycophante :
Un maintien doux , une démarche lente ,
Un ton cafard , un compliment flatteur ,
Cachent le fiel qui lui ronge le cœur.
« Mon fils , dit-il , la cour sait vos mérites ;
On prise fort les bons mots que vous dites ,
Vos petits vers , et vos galants écrits ;
Et , comme ici tout travail a son prix ,
Le roi , mon fils , plein de reconnaissance ,
Veut de vos soins vous donner récompense
Et vous accorde , en dépit des rivaux ,

Un logement dans un de ses châteaux.
 Les gens de bien qui sont à votre porte
 Avec respect vous serviront d'escorte ;
 Et moi , mon fils , je viens de par le roi
 Pour m'acquitter de mon petit emploi.
 « Faquin , lui dis-je , à moi point ne s'adresse
 Ce beau début ; c'est me jouer d'un tour :
 Je ne suis point rimeur suivant la cour ;
 Je ne connais roi , prince , ni princesse ;
 Et , si tout bas je forme des souhaits ,
 C'est que d'iceux ne sois connu jamais.
 Je les respecte , ils sont dieux sur la terre ;
 Mais ne les faut de trop près regarder :
 Sage mortel doit toujours se garder
 De ces gens-là qui portent le tonnerre.
 Partant , vilain , retournez vers le roi ;
 Dites-lui fort que je le remercie
 De son logis ; c'est trop d'honneur pour moi ;
 Il ne me faut tant de cérémonie :
 Je suis content de mon bouge ; et les dieux
 Dans mon taudis m'ont fait un sort tranquille ;
 Mes biens sont purs , mon sommeil est facile ,
 J'ai le repos ; les rois n'ont rien de mieux. »

J'eus beau prêcher , et j'eus beau m'en défendre ,
 Tous ces messieurs , d'un air doux et bénin ,
 Obligeamment me prirent par la main :
 « Allons , mon fils , marchons. » Fallut se rendre ,
 Fallut partir. Je fus bientôt conduit
 En coche clos vers le royal réduit
 Que près Saint-Paul ont vu bâtir nos pères
 Par Charles cinq. O gens de bien , mes frères ,
 Que Dieu vous gard' d'un pareil logement !
 J'arrive enfin dans mon appartement.
 Certain croquant avec douce manière
 Du nouveau gîte exaltait les beautés ,

Perfections , aises , commodités.
 « Jamais Phébus , dit-il , dans sa carrière ,
 De ses rayons n'y porta la lumière :
 Voyez ces murs de dix pieds d'épaisseur ,
 Vous y serez avec plus de fraîcheur. »
 Puis me faisant admirer la clôture ,
 Triple la porte et triple la serrure ,
 Grilles , verrous , barreaux de tout côté ,
 « C'est , me dit-il , pour votre sûreté. »

Midi sonnait , un chaudon l'on m'apporte ;
 La chère n'est délicate ni forte :
 De ce beau mets je n'étais point tenté ;
 Mais on me dit : « C'est pour votre santé ;
 Mangez en paix , ici rien ne vous presse. »

Me voici donc en ce lieu de détresse ,
 Embastillé , logé fort à l'étroit ,
 Ne dormant point , buvant chaud , mangeant froid ,
 Trahi de tous , même de ma maîtresse.
 O Marc-René ¹ , que Caton le censeur
 Jadis dans Rome eût pris pour successeur ,
 O Marc-René , de qui la faveur grande
 Fait ici-bas tant de gens murmurer ,
 Vos beaux avis m'ont fait claquemurer :
 Que quelque jour le bon Dieu vous le rende !

¹ Marc-René de Voyer d'Argenson , alors lieutenant de police.

LA POLICE

SOUS LOUIS XIV.

Le grand art de régner est le premier des arts.
 Il ne se borne point aux fatigues de Mars ;
 Il n'est point renfermé dans le soin politique
 D'abaisser la fierté d'un voisin tyrannique ,
 Ou d'ébranler l'Europe , ou d'y donner la loi :

Le devoir d'un monarque est de régner chez soi ,
D'y former un État redoutable et tranquille ,
De rendre heureux son peuple en le rendant docile.
C'est ainsi que Louis sut passer autrefois
Des tentes de Bellone au temple de nos lois.
Il montait sur un trône environné d'abîmes ,
De débris , de tombeaux , de meurtres et de crimes ,
Au milieu des flambeaux de nos divisions ,
Aux cris de la Discorde , au bruit des factions.
Il parut ; il fut sage , et l'État fut paisible.
La Discorde à son joug soumit sa tête horrible ,
Et la confusion fit silence à sa voix.
Tout prit un nouveau cours , tout rentra dans ses droits ;
Le magistrat fut juste , et l'Église fut sainte ;
Paris vit prospérer dans son heureuse enceinte
Des citoyens soumis , au travail assidus ,
Qui respectaient les grands , et ne les craignaient plus.
La règle , avec la paix , sous des abris tranquilles
Aux arts encouragés assura des asiles ;
L'orphelin fut nourri , le vagabond fixé ;
Le pauvre , oisif et lâche , au travail fut forcé ;
Et l'heureuse industrie , amenant l'abondance ,
Appela l'étranger qui méconnut la France ,
L'étranger étonné , qui , prompt à s'irriter ,
Fut jaloux de Louis , et ne put l'imiter.
Ainsi quand du Très-Haut la parole féconde
Des horreurs du chaos eut fait naître le monde ,
Il en fixa la borne ; il plaça dans leurs rangs
Ces trésors de lumière et ces globes errants ;
De l'immense Saturne il ralentit la course ,
Fit dans un cercle étroit rouler le char de l'Ourse ,
De la lune à la terre assura les secours ,
Distingua les climats , et mesura les jours.
Il dit à l'Océan : « Que ton orgueil s'abaisse ,
Que l'astre de la nuit te soulève et t'affaisse ; »
Il dit aux flans du Nord : « Enfantez les Autans ; »

Aux eaux du ciel : « Tombez , fertilisez les champs ;
 Et que , tantôt liquide et tantôt endurcie ,
 L'onde revole au ciel en vapeurs obscurcie. »
 Il dit , et tout fut fait : et , dès ces premiers temps ,
 Toujours indestructible en ses grands changements ,
 La nature entretient , à son maître fidèle ,
 D'éléments opposés la concorde éternelle.
 Si l'on peut comparer aux chefs-d'œuvre divins
 Les faibles monuments des efforts des humains ,
 Sous un roi bienfaisant parcourons cette ville ,
 Obéissante , heureuse , agissante , tranquille.
 Quelle âme incessamment conduit ce vaste corps ?
 Quelle invisible main préside à ces ressorts ?
 Quel sage a su plier à nos communs services
 Nos besoins , nos plaisirs , nos vertus , et nos vices ?
 Pourquoi ce peuple immense avec sécurité
 Vit-il sans prévoyance et sans calamité ?
 L'astre du jour à peine a fini sa carrière ,
 De cent mille fanaux l'éclatante lumière
 Dans ce grand labyrinthe avec ordre me luit ,
 Et forme un jour de fête au milieu de la nuit.
 L'aurore ouvre les cieus , le besoin se réveille ,
 Il appelle à grands cris le travail qui sommeille ;
 Vertumne , avec Pomone , apporte , au point du jour ,
 Les fruits prématurés hâtés par leur amour.
 Ces rivages pompeux qui resserrent ces ondes
 Sont couverts en tout temps des trésors des deux mondes
 Ici l'or qu'on filait s'étend sous le marteau ;
 La main de l'artisan lui donne un prix nouveau.
 La vanité des grands , le luxe , la mollesse ,
 Nourrissent des petits l'infatigable adresse.
 Je vois tous les talents , par l'espoir animés ,
 Noblement soutenus , sagement réprimés :
 L'un de l'autre jaloux , empressés à se nuire ,
 L'intérêt les fit naître , il pourrait les détruire ;
 Un sage les modère , et de leurs factions

Fait au bonheur public servir les passions.
 Mais ce n'est pas assez qu'un sage soit utile :
 Le magistrat français doit penser en édile ;
 Il doit lever les yeux vers ces nobles Romains
 Que le ciel fit en tout l'exemple des humains.
 C'était peu de tracer de leurs mains triomphantes
 Du Tibre au Pont-Euxin ces routes étonnantes ,
 De transporter les flots des fleuves captivés
 Sur cent arcs triomphaux jusqu'au ciel élevés ;
 Rome , en grands monuments de tous côtés féconde ,
 Donna des lois , des arts , et des fêtes au monde :
 L'univers , enchaîné dans un heureux loisir ,
 Admira les Romains jusqu'au sein du plaisir.
 Paris ne cède point à l'antique Italie ;
 Chaque jour nous rassemble au temple du génie ,
 A ces palais des arts , à ces jeux enchanteurs ,
 A ces combats d'esprit qui polissent les mœurs :
 Pompe digne d'Athènes , où tout un peuple abonde ;
 École des plaisirs , des vertus , et du monde.
 Plus loin la presse roule , et notre œil étonné
 Y voit un plomb mobile en lettres façonné ,
 Mieux que chez les Chinois , sur des feuilles légères
 Tracer un monument d'immortels caractères.
 Protégez tous ces arts , ô vous , soutiens des lois ,
 Ministres , confidents ou précepteurs des rois !
 Méritez que vos noms soient écrits dans l'histoire
 Par la main des talents , organes de la gloire.
 Colbert et Richelieu , les palmes dans les mains ,
 De l'immortalité vous montrent les chemins.
 Regardez auprès d'eux ce vigilant génie ,
 Successeur généreux ¹ du prudent la Reynie ,
 A qui Paris doit tout , et qui laisse aujourd'hui ,
 Pour le bien des Français , deux fils dignes de lui.
 Ma voix vous nommerait , vous dont la vigilance

¹ Le Voyer-d'Argenson, lieutenant général de police.

Étend des soins nouveaux sur cette ville immense ,
 Si vos jours, consacrés au maintien de nos lois ,
 Vous laissent un moment pour entendre ma voix ;
 J'oserais , emporté par une heureuse ivresse ,
 De mon roi bienfaisant célébrer la sagesse :
 Mais l'éloge est pour lui , malgré son bruit flatteur ,
 La seule vérité qui déplaît à son cœur.

LE POUR ET LE CONTRE.

A MADAME DE RUPELMONDE¹.

1722.

Tu veux donc , belle Uranie ,
 Qu'érigé par ton ordre en Lucrèce nouveau ,
 Devant toi , d'une main hardie ,
 Aux superstitions j'arrache le bandeau ;
 Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
 Des mensonges sacrés dont la terre est remplie ,
 Et que ma philosophie
 T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau
 Et les terreurs de l'autre vie.
 Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes sens ,
 De ma religion blasphémateur profane ,
 Je veuille avec dépit dans mes égarements
 Détruire en libertin la loi qui les condamne.
 Viens , pénètre avec moi , d'un pas respectueux ,
 Les profondeurs du sanctuaire

¹ Madame de Rupelmonde , fille du maréchal d'Alègre , à une âme pleine de candeur et un penchant extrême pour la tendresse joignait , dit Duvernet , une grande incertitude sur ce qu'elle devait croire. Pendant le voyage qu'elle fit en Hollande , en 1722 , elle déposait dans le sein de Voltaire ses doutes et ses perplexités. Dans la vue de fixer son esprit incertain , Voltaire fit ce poème , dont le but est de montrer que pour plaire à Dieu , indépendamment de toute croyance , il suffit d'avoir des vertus.

Du Dieu qu'on nous annonce, et qu'on cache à nos yeux.
 Je veux aimer ce Dieu, je cherche en lui mon père :
 On me montre un tyran que nous devons haïr.

Il créa des humains à lui-même semblables,

Afin de les mieux avilir ;

Il nous donna des cœurs coupables,

Pour avoir droit de nous punir ;

Il nous fit aimer le plaisir,

Pour nous mieux tourmenter par des maux effroyables,

Qu'un miracle éternel empêche de finir.

Il venait de créer un homme à son image,

On l'en voit soudain repentir,

Comme si l'ouvrier n'avait pas dû sentir

Les défauts de son propre ouvrage.

Aveugle en ses bienfaits, aveugle en son courroux,

A peine il nous fit naître, il va nous perdre tous.

Il ordonne à la mer de submerger le monde,

Ce monde qu'en six jours il forma du néant.

Peut-être qu'on verra sa sagesse profonde

Faire un autre univers plus pur, plus innocent :

Non ; il tire de la poussière

Une race d'affreux brigands,

D'esclaves sans honneur, et de cruels tyrans,

Plus méchante que la première.

Que fera-t-il enfin, quels foudres dévorants

Vont sur ces malheureux lancer ses mains sévères ?

Va-t-il dans le chaos plonger les éléments ?

Écoutez ; ô prodige ! ô tendresse ! ô mystères !

Il venait de noyer les pères,

Il va mourir pour les enfants.

Il est un peuple obscur, imbécile, volage,

Amateur insensé des superstitions,

Vaincu par ses voisins, rampant dans l'esclavage,

Et l'éternel mépris des autres nations :

Le fils de Dieu, Dieu même, oubliant sa puissance,

Se fait concitoyen de ce peuple odieux ;
 Dans les flancs d'une Juive il vient prendre naissance ;
 Il rampe sous sa mère, il souffre sous ses yeux
 Les infirmités de l'enfance.
 Longtemps, vil ouvrier, le rabot à la main,
 Ses beaux jours sont perdus dans ce lâche exercice ;
 Il prêche enfin trois ans le peuple iduméen ,
 Et périt du dernier supplice.
 Son sang du moins, le sang d'un Dieu mourant pour nous ,
 N'était-il pas d'un prix assez noble, assez rare ,
 Pour suffire à parer les coups
 Que l'enfer jaloux nous prépare ?
 Quoi ! Dieu voulut mourir pour le salut de tous ,
 Et son trépas est inutile !
 Quoi ! l'on me vantera sa clémence facile ,
 Quand remontant au ciel il reprend son courroux ,
 Quand sa main nous replonge aux éternels abîmes ,
 Et quand , par sa fureur effaçant ses bienfaits ,
 Ayant versé son sang pour expier nos crimes ,
 Il nous punit de ceux que nous n'avons point faits !
 Ce Dieu poursuit encore, aveugle en sa colère ,
 Sur ses derniers enfants l'erreur d'un premier père ;
 Il en demande compte à cent peuples divers
 Assis dans la nuit du mensonge ;
 Il punit au fond des enfers
 L'ignorance invincible où lui-même il les plonge ,
 Lui qui veut éclairer et sauver l'univers !
 Amérique, vastes contrées ,
 Peuples que Dieu fit naître aux portes du soleil ,
 Vous, nations hyperborées ,
 Que l'erreur entretient dans un si long sommeil ,
 Serez-vous pour jamais à sa fureur livrées
 Pour n'avoir pas su qu'autrefois ,
 Dans un autre hémisphère , au fond de la Syrie ,
 Le fils d'un charpentier, enfanté par Marie ,
 Renié par Céphas , expira sur la croix ?

Je ne reconnais point à cette indigne image
 Le Dieu que je dois adorer :
 Je croirais le déshonorer
 Par une telle insulte et par un tel hommage.

Entends , Dieu que j'implore , entends du haut des cieus
 Une voix plaintive et sincère.
 Mon incrédulité ne doit pas te déplaire ;
 Mon cœur est ouvert à tes yeux :
 L'insensé te blasphème , et moi je te révère ;
 Je ne suis pas chrétien ; mais c'est pour t'aimer mieux.

Cependant quel objet se présente à ma vue !
 Le voilà , c'est le Christ , puissant et glorieux.
 Auprès de lui dans une nue
 L'étendard de sa mort , la croix , brille à mes yeux.
 Sous ses pieds triomphants la mort est abattue ;
 Des portes de l'enfer il sort victorieux :
 Son règne est annoncé par la voix des oracles ;
 Son trône est cimenté par le sang des martyrs ;
 Tous les pas de ses saints sont autant de miracles ;
 Il leur promet des biens plus grands que leurs désirs ;
 Ses exemples sont saints , sa morale est divine ;
 Il console en secret les cœurs qu'il illumine ;
 Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui ;
 Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine ,
 C'est un bonheur encor d'être trompé par lui.

Entre ces deux portraits , incertaine Uranie ,
 C'est à toi de chercher l'obscurité ,
 A toi , que la nature honora d'un génie
 Qui seul égale ta beauté.
 Songe que du Très-Haut la sagesse éternelle
 A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
 La religion naturelle ;
 Crois que de ton esprit la naïve candeur

Ne sera point l'objet de sa haine immortelle ;
 Crois que devant son trône , en tout temps , en tous lieux ,
 Le cœur du juste est précieux ;
 Crois qu'un bonze modeste , un dervis charitable ,
 Trouvent plutôt grâce à ses yeux
 Qu'un janséniste impitoyable ,
 Ou qu'un pontife ambitieux.

Eh ! qu'importe en effet sous quel titre on l'implore ?
 Tout hommage est reçu , mais aucun ne l'honore.
 Un Dieu n'a pas besoin de nos soins assidus :
 Si l'on peut l'offenser , c'est par des injustices ;
 Il nous juge sur nos vertus ,
 Et non pas sur nos sacrifices.

APOLOGIE DE LA FABLE.

Savante antiquité , beauté toujours nouvelle ,
 Monument du génie , heureuses fictions ,
 Environnez-moi des rayons
 De votre lumière immortelle :

Vous savez animer l'air , la terre , et les mers ;
 Vous embellissez l'univers.

Cet arbre à tête longue , aux rameaux toujours verts ,
 C'est Atys aimé de Cybèle ;

La précoce hyacinthe est le tendre mignon
 Que sur ces prés fleuris caressait Apollon.

Flore , avec le Zéphyr , a peint ces jeunes roses
 De l'éclat de leur vermillon.

Des baisers de Pomone on voit dans ce vallon
 Les fleurs de mes pêcheurs nouvellement écloses.

Ces montagnes , ces bois qui bordent l'horizon ,
 Sont couverts de métamorphoses :

Ce cerf aux pieds légers est le jeune Actéon :
 Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante ;

C'est la fille de Pandion ,
 C'est Philomèle gémissante.
 Si le soleil se couche, il dort avec Téthys ;
 Si je vois de Vénus la planète brillante ,
 C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
 Ce pôle me présente Andromède et Persée ;
 Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
 Les éternels frimas de la zone glacée.
 Tout l'Olympe est peuplé de héros amoureux.
 Admirables tableaux ! séduisante magie !
 Qu'Hésiode me plaît dans sa théologie
 Quand il me peint l'Amour débrouillant le chaos ,
 S'élançant dans les airs , et planant sur les flots !
 Vantez-vous maintenant , bienheureux légendaires ,
 Le porc de saint Antoine et le chien de saint Roch ,
 Vos reliques , vos scapulaires ,
 Et la guimpe d'Ursule , et la crasse du froc ;
 Mettez la *Fleur des saints* à côté d'un Homère :
 Il ment , mais en grand homme ; il ment , mais il sait plaire ;
 Sottement vous avez menti ;
 Par lui l'esprit humain s'éclaire ;
 Et , si l'on vous croyait il serait abruti.
 On chérira toujours les erreurs de la Grèce ;
 Toujours Ovide charmera.
 Si nos peuples nouveaux sont chrétiens à la messe ,
 Ils sont païens à l'opéra.
 L'almanach est païen , nous comptons nos journées
 Par le seul nom des dieux que Rome avait connus ;
 C'est Mars et Jupiter, c'est Saturne et Vénus ,
 Qui président au temps , qui font nos destinées.
 Ce mélange est impur , on a tort ; mais enfin
 Nous ressemblons assez à l'abbé Pellegrin ,
 « Le matin catholique , et le soir idolâtre ,
 « Déjeunant de l'autel , et soupant du théâtre ¹. »

¹ Ces vers se trouvent dans l'épithaphe de l'abbé Pellegrin , attribuée à Sebire , à Remi , et à Rousseau.

LA MORT DE M^{lle} LECOUVREUR,

CÉLÈBRE ACTRICE.

1730.

Que vois-je ? quel objet ! Quoi ! ces lèvres charmantes ,
Quoi ! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes ,
Éprouvent du trépas les livides horreurs !

Muses , Grâces , Amours , dont elle fut l'image ,
O mes dieux et les siens , secourez votre ouvrage !

Que vois-je ? c'en est fait , je t'embrasse , et tu meurs !

Tu meurs ; on sait déjà cette affreuse nouvelle ;

Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle.

J'entends de tous côtés les Beaux-Arts éperdus

S'écrier en pleurant : « Melpomène n'est plus ! »

Que direz-vous , race future ,

Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure

Qu'à ces Arts désolés font des hommes cruels ?

Ils privent de la sépulture

Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.

Quand elle était au monde , ils soupiraient pour elle ;

Je les ai vus soumis , autour d'elle empressés :

Sitôt qu'elle n'est plus , elle est donc criminelle !

Elle a charmé le monde , et vous l'en punissez !

Non , ces bords désormais ne seront plus profanes :

Ils contiennent ta cendre ; et ce triste tombeau ,

Honoré par nos chants , consacré par tes mânes ,

Est pour nous un temple nouveau !

Voilà mon Saint-Denys ; oui , c'est là que j'adore

Tes talents , ton esprit , tes grâces , tes appas :

Je les aimai vivants , je les encense encore

Malgré les horreurs du trépas ,

Malgré l'erreur et les ingrats ,

Que seuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.

Ah ! verrai-je toujours ma faible nation ,

Incertaine en ses vœux , flétrir ce qu'elle admire ;

Nos mœurs avec nos lois toujours se contredire ;

Et le Français volage endormi sous l'empire
De la superstition ?

Quoi ! n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser ?

O rivale d'Athènes, ô Londres ! heureuse terre !
Ainsi que les tyrans vous avez su chasser
Les préjugés honteux qui vous livraient la guerre.
C'est là qu'on sait tout dire, et tout récompenser ;
Nul art n'est méprisé, tout succès a sa gloire ;
Le vainqueur de Tallard, le fils de la victoire,
Le sublime Dryden, et le sage Addison,
Et la charmante Ophils¹, et l'immortel Newton,
Ont part au temple de mémoire :

Et Lecouvreur à Londres aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux esprits, les rois, et les héros.
Quiconque a des talents à Londres est un grand homme.

L'abondance et la liberté

Ont, après deux mille ans, chez vous ressuscité
L'esprit de la Grèce et de Rome.

Des lauriers d'Apollon dans nos stériles champs
La feuille négligée est-elle donc flétrie ?

Dieux ! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire et des talents ?

¹ Illustre actrice anglaise, morte comme Mlle Lecouvreur en 1730, et qui fut enterrée à Westminster.

SUR LES ÉVÉNEMENTS

DE L'ANNÉE 1744.

« Quoi ! verrai-je toujours des sottises en France ? »
Disait, l'hiver dernier, d'un ton plein d'importance,
Timon, qui, du passé profond admirateur,
Du présent qu'il ignore est l'éternel frondeur.
« Pourquoi, s'écriait-il, le roi va-t-il en Flandre ?
Quelle étrange vertu qui s'obstine à défendre

Les débris dangereux du trône des Césars
 Contre l'or des Anglais et le fer des houssards !
 Dans le jeune Conti quel excès de folie
 D'escalader les monts qui gardent l'Italie ,
 Et d'attaquer vers Nice un roi victorieux ,
 Sur ces sommets glacés dont le front touche aux cieux !
 Pour franchir ces amas de neiges éternelles ,
 Dédale à cet Icare a-t-il prêté ses ailes ?
 A-t-il reçu du moins , dans son dessein fatal ,
 Pour briser les rochers , le secret d'Annibal ? »

Il parle , et Conti vole. Une ardente jeunesse ,
 Voyant peu les dangers que voit trop la vieillesse ,
 Se précipite en foule autour de son héros.
 Du Var qui s'épouvante on traverse les flots ;
 De torrents en rochers , de montagne en abîme ,
 Des Alpes en courroux on assiège la cime ;
 On y brave la foudre ; on voit de tous côtés
 Et la nature , et l'art , et l'ennemi , domptés.
 Conti , qu'on censurait , et que l'univers loue ,
 Est un autre Annibal qui n'a point de Capoue.
 Critiques orgueilleux , frondeurs , en est-ce assez ?
 Avec Nice et Démont vous voilà terrassés.
 Mais , tandis que sous lui les Alpes s'aplanissent ,
 Que sur les flots voisins les Anglais en frémissent ,
 Vers les bords de l'Escaut Louis fait tout trembler :
 Le Batave s'arrête , et craint de le troubler.
 Ministres , généraux , suivent d'un même zèle
 Du conseil au danger leur prince et leur modèle.
 L'ombre du grand Condé , l'ombre du grand Louis ,
 Dans les champs de la Flandre ont reconnu leur fils.
 L'Envie alors se tait , la Médisance admire.
 Zoïle , un jour du moins , renonce à la satire ;
 Et le vieux nouvelliste , une canne à la main ,
 Trace au Palais-Royal Ypres , Furne , et Menin.

Ainsi lorsqu'à Paris la tendre Melpomène

De quelque ouvrage heureux vient embellir la scène ,
 En dépit des sifflets de cent auteurs malins ,
 Le spectateur sensible applaudit des deux mains :
 Ainsi , malgré Bussy, ses chansons et sa haine ,
 Nos aïeux admiraient Luxembourg et Turenne.
 Le Français quelquefois est léger et moqueur ,
 Mais toujours le mérite eut des droits sur son cœur.
 Son œil perçant et juste est prompt à le connaître ;
 Il l'aime en son égal , il l'adore en son maître.
 La vertu sur le trône est dans son plus beau jour ,
 Et l'exemple du monde en est aussi l'amour.

Nous l'avons bien prouvé quand la fièvre fatale ,
 A l'œil creux , au teint sombre , à la marche inégale ,
 De ses tremblantes mains , ministres du trépas ,
 Vint attaquer Louis au sortir des combats :
 Jadis Germanicus fit verser moins de larmes ;
 L'univers éploré ressentit moins d'alarmes ,
 Et goûta moins l'excès de sa félicité ,
 Lorsque Antonin mourant reparut en santé.
 Dans nos emportements de douleur et de joie ,
 Le cœur seul a parlé , l'amour seul se déploie ;
 Paris n'a jamais vu de transports si divers ,
 Tant de feux d'artifice , et tant de mauvais vers.

Autrefois , ô grand roi , les filles de mémoire ,
 Chantant au pied du trône , en égalaient la gloire.
 Que nous dégénérons de ce temps si chéri !
 L'éclat du trône augmente , et le nôtre est flétri.
 O ma prose et mes vers , gardez-vous de paraître !
 Il est dur d'ennuyer son héros et son maître.
 Cependant nous avons la noble vanité
 De mener les héros à l'immortalité.
 Nous nous trompons beaucoup ; un roi juste et qu'on aime
 Va sans nous à la gloire , et doit tout à lui-même :
 Chaque âge le bénit ; le vieillard expirant
 De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant ;

Le fils, éternisant des images si chères ,
 Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères ;
 Et ce nom dont la terre aime à s'entretenir
 Est porté par l'amour aux siècles à venir.
 Si pourtant, ô grand roi, quelque esprit moins vulgaire ,
 Des vœux de tout un peuple interprète sincère ,
 S'élevant jusqu'à vous par le grand art des vers ,
 Osait, sans vous flatter, vous peindre à l'univers ,
 Peut-être on vous verrait, séduit par l'harmonie ,
 Pardonner à l'éloge en faveur du génie ;
 Peut-être d'un regard le Parnasse excité
 De son lustre terni reprendrait la beauté.
 L'œil du maître peut tout ; c'est lui qui rend la vie
 Au mérite expirant sous la dent de l'envie ;
 C'est lui dont les rayons ont cent fois éclairé
 Le modeste talent dans la foule ignoré.
 Un roi qui sait régner nous fait ce que nous sommes ;
 Les regards d'un héros produisent les grands hommes.

JEAN QUI PLEURE ET QUI RIT.

1772.

Quelquefois le matin, quand j'ai mal digéré ,
 Mon esprit abattu, tristement éclairé ,
 Contemple avec effroi la funeste peinture
 Des maux dont gémit la nature :
 Aux erreurs, aux tourments, le genre humain livré ;
 Les crimes, les fléaux de cette race impure ,
 Dont le diable s'est emparé.
 Je dis au mont Etna : « Pourquoi tant de ravages ,
 Et ces sources de feu qui sortent de tes flancs ? »
 Je redemande aux mers tous ces tristes rivages
 Disparus autrefois sous leurs flots écumants ;
 Et je redis aux tyrans :
 « Vous avez troublé le monde

Plus que les fureurs de l'onde
 Et les flammes des volcans. »
 Enfin , lorsque j'envisage
 Dans ce malheureux séjour
 Quel est l'horrible partage
 De tout ce qui voit le jour,
 Et que la loi suprême est qu'on souffre et qu'on meure ,
 Je pleure.

Mais lorsque sur le soir, avec des libertins ,
 Et plus d'une femme agréable ,
 Je mange mes perdreaux , et je bois les bons vins
 Dont monsieur d'Aranda vient de garnir ma table ;
 Quand , loin des fripons et des sots ,
 La gaieté , les chansons , les grâces , les bons mots .
 Ornent les entremets d'un souper délectable ;
 Quand , sans regretter mes beaux jours ,
 J'applaudis aux nouveaux amours
 De Cléon et de sa maîtresse ,
 Et que la charmante amitié ,
 Seul nœud dont mon cœur est lié ,
 Me fait oublier ma vieillesse ,
 Cent plaisirs renaissants réchauffent mes esprits :
 Je ris.

Je vois , quoique de loin , les partis , les cabales ,
 Qui soufflent dans Paris vainement agité
 Des inimitiés infernales ,
 Et versent leur poison sur la société ;
 L'infâme calomnie avec perversité
 Répand ses ténébreux scandales ;
 On me parle souvent du Nord ensanglanté ,
 D'un roi sage et élément chez lui persécuté ,
 Qui dans sa royale demeure
 N'a pu trouver sa sûreté ,
 Que ses propres sujets poursuivent à toute heure :
 Je pleure.

Mais si monsieur Terray veut bien me rembourser ;
 Si mes prés , mes jardins , mes forêts , s'embellissent
 Si mes vassaux se réjouissent ,
 Et sous l'orme viennent danser ;
 Si parfois , pour me délasser ,
 Je relis l'Arioste , ou même la Pucelle ,
 Toujours catin , toujours fidèle ,
 Ou quelque autre impudent dont j'aime les écrits ,
 Je ris.

Il le faut avouer, telle est la vie humaine :
 Chacun a son lutin qui toujours le promène
 Des chagrins aux amusements.
 De cinq sens tout au plus malgré moi je dépends ;
 L'homme est fait , je le sais , d'une pâte divine ;
 Nous serons tous un jour des esprits glorieux ;
 Mais dans ce monde-ci l'âme est un peu machine :
 La nature change à nos yeux ;
 Et le plus triste Héraclite
 Redevient un Démocrite
 Lorsque ses affaires vont mieux.

PRÉCIS DE L'ECCLÉSIASTE.

1759.

ÉPITRE DÉDICATOIRE AU ROI DE PRUSSE.

SIRE ,

On impute au troisième roi de la Judée le petit livre de *l'Ecclésiaste*. Je dédie le *Précis* de cet ouvrage au troisième roi de la Prusse , qui pense comme Salomon paraît penser , et qui a souvent exprimé les mêmes sentiments avec plus de méthode et plus d'énergie.

Quel que soit l'auteur de *l'Ecclésiaste* , il est certain qu'il était philosophe ; et il n'est pas si certain qu'il fût roi. Vous êtes l'un et l'autre ; ainsi vous réunissez tout ce qu'il y a , dit-on , de mieux sur la terre.

Des cuistres ignorants , qui détestaient les philosophes et qui n'aimaient pas les rois , ont condamné ce petit *Précis de l'Ecclésiaste* ,

apparemment parce qu'il est en vers; car ces messieurs ne sont pas plus touchés de la poésie que de la philosophie. C'est une nouvelle raison pour dédier cet ouvrage à VOTRE MAJESTÉ. Elle a sur Salomon l'avantage de faire des vers, et de n'être point tirillée par sept cents épouses, dites légitimes, et par trois cents drôlesses, dites concubines ou femmes du second rang; ce qui ne convient pas trop à un sage.

L'Ecclésiaste a été inspiré par le Saint-Esprit; la traduction libre que je mets à vos pieds n'a été inspirée que par la raison : ainsi le traducteur peut être tombé dans des erreurs grossières. Il a pu, sans le savoir, hasarder des paroles malsonnantes et sentant l'hérésie : mais comme VOTRE MAJESTÉ est hérétique, elle ne s'en offensera pas. Elle continuera à me donner sa protection contre les sots, dont elle est accoutumée à triompher comme de ses ennemis.

AVERTISSEMENT.

Soit que *l'Ecclésiaste* ait été effectivement composé par Salomon, soit qu'un autre auteur inspiré ait fait parler ce sage, ce livre a toujours été regardé comme un monument précieux. Il l'est d'autant plus qu'on y trouve plus de philosophie. Il montre le néant des choses humaines, il conseille en même temps l'usage raisonnable des biens que Dieu a donnés aux hommes : il ne fait pas de la sagesse un tableau hideux et révoltant; c'est un cours de morale fait pour les gens du monde. C'est pourquoi on a cru ce livre de l'Écriture préférable à tout autre pour en donner un *Précis* en vers, et pour le présenter à la personne respectable à qui on a eu l'honneur de l'adresser.

Il n'aurait pas été possible de le traduire d'un bout à l'autre avec succès; le style oriental est trop différent du nôtre. L'Esprit divin, qui s'élève au-dessus de nos idées, néglige la méthode; il ne fait point difficulté de répéter souvent les mêmes pensées et les mêmes expressions; il passe rapidement d'un objet à un autre; il revient sur ses pas; il ne craint ni les contradictions apparentes que notre esprit borné est obligé de concilier, ni les grandes hardiesses que notre faiblesse est dans la nécessité d'adoucir.

Le sentiment de sa propre insuffisance a forcé le traducteur à rassembler en un corps les idées qui sont répandues dans ce livre avec une sublime profusion; à y mettre une liaison nécessaire pour nous, et un ordre qui était inutile à l'Esprit saint; et enfin à prendre un vol moins hardi, convenable à un laïque qui donne l'abrégé d'un livre divin.

PRÉCIS DE L'ECCLÉSIASTE.

Dans ma bouillante jeunesse ,
J'ai cherché la volupté ,
J'ai savouré son ivresse :
De mon bonheur dégoûté ,
Dans sa coupe enchanteresse
J'ai trouvé la vanité ^a.

La grandeur et la richesse ^b
Dans l'âge mûr m'ont flatté :
Les embarras , la tristesse ,
L'ennui , la satiété ,
Ont averti ma vieillesse
Que tout était vanité.

J'ai voulu de la science ^c
Pénétrer l'obscurité.
O nature , abîme immense !
Tu me laisses sans clarté ;
J'ai recours à l'ignorance :
Le savoir est vanité.

De quoi m'aura servi ma suprême puissance ^d ,
Qui ne dit rien aux sens , qui ne dit rien au cœur ?
Brillante opinion , fantôme de bonheur ,
Dont jamais en effet on n'a la jouissance.

J'ai cherché ce bonheur , qui fuyait de mes bras ,
Dans mes palais de cèdre , aux bords de cent fontaines ;
Je le redemandais aux voix de mes sirènes :
Il n'était point dans moi , je ne le trouvais pas.

J'accablai mon esprit de trop de nourriture ^e ,
A prévenir mon goût j'épuisai tous mes soins ;
Mais mon goût s'émuoussait en fuyant la nature :
Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Je me suis fait une étude ^f
De connaître les mortels ;

J'ai vu leurs chagrins cruels ,
 Et leur vague inquiétude ,
 Et la secrète habitude
 De leurs penchans criminels.

L'artiste le plus habile
 Fut le moins récompensé ;
 Le serviteur inutile
 Était le plus caressé ;
 Le juste fut traversé ,
 Le méchant parut tranquille.

Tu viens de trahir l'amour ,
 Et tu ris , beauté volage ;
 Un nouvel amant t'engage ,
 T'aime , et te quitte en un jour ;
 Et dans l'instant qu'il t'outrage
 On le trahit à son tour.

J'entends siffler partout les serpents de l'Envie ^s ;
 Je vois par ses complots le mérite immolé ;
 L'innocent confondu traîne une affreuse vie ;
 Il s'écrie en mourant : « Nul ne m'a consolé ! »

Le travail , la vertu , pleurent sans récompense ;
 La calomnie insulte à leurs cris douloureux ;
 Et du riche amolli la stupide insolence
 Ne sait pas seulement s'il est des malheureux.

Il l'est pourtant lui-même ; un éternel orage ^h
 Promène de son cœur les désirs inquiets ;
 Il hait son héritier , qui le hait davantage ;
 Il vit dans la contrainte , et meurt dans les regrets.

Dans leur course vagabonde
 Les mortels sont entraînés ;
 Frêles vaisseaux que sur l'onde
 Battent les vents mutinés ,
 Et dans l'océan du monde
 Au naufrage destinés.

D'espérances mensongèresⁱ
 Nous vivons préoccupés :
 Tous les malheurs de nos pères
 Ne nous ont point détrompés ;
 Nous éprouvons les misères
 Dont nos fils seront frappés.

Rien de nouveau sur la terreⁱ :
 On verra ce qu'on a vu ,
 Le droit affreux de la guerre ,
 Par qui tout est confondu ,
 Et le vice et la vertu
 En butte aux coups du tonnerre.

Le sage et l'imprudent , et le faible , et le fort^k ,
 Tous sont précipités dans les mêmes abîmes ;
 Le cœur juste et sans fiel , le cœur pétri de crimes ,
 Tous sont également les vains jouets du sort.

Le même champ nourrit la brebis innocente ,
 Et le tigre odieux qui déchire son flanc ;
 Le tombeau réunit la race bienfesante ,
 Et les brigands cruels enivrés de son sang.

En vain par vos travaux vous courez à la gloire^l ,
 Vous mourez : c'en est fait , tout sentiment s'éteint ,
 Vous n'êtes ni chéri , ni respecté , ni plaint :
 La mort ensevelit jusqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas^m !
 Cependant on la désire.
 Plus de plaisirs , plus d'empire
 Dans les horreurs du trépas.
 Un lion mort ne vaut pas
 Un moucheron qui respire.

O mortel infortuné !
 Soit que ton âme jouisse
 Du moment qui t'est donné ,
 Soit que la mort le finisse ,

L'un et l'autre est un supplice :
Il vaut mieux n'être point né.

Le néant est préférable
A nos funestes travaux ,
Au mélange lamentable
Des faux biens et des vrais maux ,
A notre espoir périssable
Qu'engloutissent les tombeaux.

Quel homme a jamais su par sa propre lumière
Si, lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre âme avec nos sens se dissout tout entière,
Si nous vivons encore, ou si tout est détruit ?

Des plus vils animaux Dieu soutient l'existence ;
Ils sont, ainsi que nous, les objets de ses soins ;
Il borna leur instinct et notre intelligence ;
Ils ont les mêmes sens et les mêmes besoins.

Ils naissent comme nous, ils expirent de même :
Que deviendra leur âme au jour de leur trépas ?
Que deviendra la nôtre à ce moment suprême ?
Humains, faibles humains, vous ne le savez pas !

Cependant l'homme s'égare °
Dans ses travaux insensés.
Les biens dont l'Inde se pare,
Avec fureur amassés,
Sont vainement entassés
Dans les trésors de l'avare.

Ce monarque ambitieux
Menaçait la terre entière :
Il tombe dans sa carrière ;
Et ce géant sourcilleux,
Ce front qui touchait aux cieus,
Est caché dans la poussière.

La beauté dans son printemps
Brille pompeuse et chérie,

Semblable à la fleur des champs ,
 Le matin épanouie ,
 Le soir livide et flétrie ,
 En horreur à ses amants.

Ainsi tout se corrompt , tout se détruit , tout passe ^a :

Mon oreille bientôt sera sourde aux concerts ;
 La chaleur de mon sang va se tourner en glace ;
 D'un nuage épaissi mes yeux seront couverts ;

Des vins du mont Liban la sève nourrissante
 Ne pourra plus flatter mes languissants dégoûts ;
 Courbé , traînant à peine une marche pesante ,
 J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

Je ne vous verrai plus , beautés dont la tendresse
 Consola mes chagrins , enchanta mes beaux jours.
 O charme de la vie ! ô précieuse ivresse !
 Vous fuyez loin de moi , vous fuyez pour toujours.

Du temps qui périt sans cesse ^c
 Saisissons donc les moments ;
 Possédons avec sagesse ,
 Goûtons sans emportements
 Les biens qu'à notre jeunesse
 Donnent les cieux indulgents.

Que les plaisirs de la table ,
 Les entretiens amusants ,
 Prolongent pour nous le temps ;
 Et qu'une compagne aimable
 M'inspire un amour durable ,
 Sans trop régner sur mes sens.

Mortel , voilà ton partage ^s
 Par les destins accordé ;
 Sur ces biens , sur leur usage ,
 Ton vrai bonheur est fondé :
 Qu'ils soient possédés du sage ,
 Sans qu'il en soit possédé.

Usez, n'abusez point ; ne soyez point en proie^t
 Aux désirs effrénés , au tumulte , à l'erreur.
 Vous m'avez affligé , vains éclats de la joie ;
 Votre bruit m'importune , et le rire est trompeur.

Dieu nous donna des biens , il veut qu'on en jouisse^u ;
 Mais n'oubliez jamais leur cause et leur auteur ;
 Et lorsque vous goûtez sa divine faveur,
 O mortels ! gardez-vous d'oublier sa justice.

Aimez ces biens pour lui , ne l'aimez point pour eux^v ;
 Ne pensez qu'à ses lois , car c'est là tout votre être.
 Grand , petit , riche , pauvre , heureux , ou malheureux ,
 Étrangers sur la terre , adorez votre maître.

N'affectez point les éclats^x
 D'une vertu trop austère :
 La sagesse atrabilaire
 Nous irrite , et n'instruit pas.
 C'est à la vertu de plaire :
 Le vice a bien moins d'appas.

Indulgent pour la faiblesse^y
 Que vous voyez en autrui ,
 Qu'il trouve en vous un appui ,
 Que son sort vous intéresse.
 Hélas ! malgré la sagesse ,
 Vous tomberez comme lui.

Favori de la nature^z ,
 Le climat le plus vanté
 Par les vents , par la froidure ,
 Voit son espoir avorté ;
 Et la vertu la plus pure
 A ses temps d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec magnificence^a ;
 Même aux moins vertueux ne les refusez pas ;
 Ne vous informez point de leur reconnaissance :
 Il est grand , il est beau de faire des ingrats.

Laissez parler les cours , et crier le vulgaire ^b ;
 Leur langue est indiscreète , et leurs yeux sont jaloux ,
 De leurs suffrages faux dédaignez le salaire :
 Dieu vous voit , il suffit ; qu'il règne seul sur vous.
 L'homme est un vil atome , un point dans l'étendue ^c ;
 Cependant du plus haut des palais éternels
 Dieu sur notre néant daigne abaisser sa vue :
 C'est lui seul qu'il faut craindre , et non pas les mortels.

NOTES.

^a *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas. Cap. I, v. 1. Dixi ego in corde meo : Vadam et affluam deliciis, et fruar bonis, et vidi quod hoc quoque esset vanitas. Cap. II, v. 1.*

Vanité des vanités , et tout est vanité. J'ai dit dans mon cœur : Je vais me plonger dans les délices , et j'ai trouvé encore que cela est vanité.

^b *Et proposui in animo meo quærere.... quæ fiunt sub sole.... hanc occupationem pessimam dedit Deus filiis hominum. Cap. I, v. 13.*

Je me suis proposé d'examiner tout ce qui est sous le soleil , et c'est une très-mauvaise occupation.

^c *Dedique cor meum ut scirem prudentiam atque doctrinam, erroresque et stultitiam; et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritus. Cap. II, v. 7.*

J'ai voulu connaître la doctrine et les erreurs ; et c'est une affliction d'esprit.

^d *Magnificavi opera mea, ædificavi domos.... Cap. II, v. 4. Possedi servos et ancillas. Cap. II, v. 5.*

Coacervavi mihi argentum et aurum, et substantias regum et provinciarum. Feci mihi cantatores et cantatrices.... Cap. II, v. 8. Feci hortos et pomaria... Cap. II, v. 5. Et omnia quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis.... Cap. II, v. 11. Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi.... Cap. II, v. 11. Et idcirco tæduit me vitæ meæ. Cap. II, v. 17.

J'ai entrepris de grandes choses , j'ai bâti des palais , j'ai eu des esclaves , j'ai fait de grands amas d'or , j'ai accumulé les substances des rois et des provinces , j'ai eu des musiciens et des musiciennes , et j'ai planté des jardins ; je ne me suis refusé aucun désir ; j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité et affliction d'esprit : la vie m'est devenue insupportable.

^e *Rursus detestatus sum omnem industriam meam. Cap. II, v. 18. Nam cum alius labore in sapientia et doctrina... Et hoc ergo vanitas. Cap. II, v. 21.*

J'ai regardé ensuite avec détestation mes applications , après avoir cherché en vain la doctrine et la sagesse.

^f *Verti me ad aliud, et vidi sub sole nec velocium cursum... nec artificum gratiam.* Cap. IX, v. II.

J'ai tourné mes pensées ailleurs. J'ai vu que, sous le soleil, le prix n'était point pour celui qui avait le mieux couru, ni la faveur pour l'artiste le plus habile.

^g *Verti me ad alia, et vidi calumnias et lacrymas innocentium, et neminem consolatorem... Cunctorum auxilio destitutos.* Cap. IV, v. I.

J'ai porté mon esprit ailleurs; j'ai vu les calomnies, l'innocent en larmes, sans secours et sans consolateur.

^h *Homo extraneus vorabit illud, hoc vanitas et magna miseria est.* Cap. VI, v. 2.

Un étranger dévorera toutes vos richesses après vous, et c'est là encore une très-grande misère.

ⁱ *Quid est quod fuit? ipsum quod futurum est. Quid est quod factum est? ipsum quod faciendum est.* Cap. I, v. 9.

Qu'est-ce qui a été? ce qui sera. Qu'est-ce qui s'est fait? ce qui se fera.

^j *Nihil sub sole novum... Cap. I, v. 10. Ne dicas: Quid putas causæ est quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt? stulta enim est hujusce modi interrogatio.* Cap. VII, v. II.

Rien de nouveau sous le soleil; ne dites point que les premiers temps ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui: car c'est le discours d'un fou.

^k *Justus perit in justitia sua, et impius multo vivit tempore in malitia sua.* Cap. VII, 16. *Universa æque eveniant justo et impio... mundo et immundo, immolanti victimas, et sacrificia contemnenti... Ut perjurus, ita et ille qui verum dejerat.* Cap. IX, v. 2.

Le juste périt dans sa justice, et le méchant vit longtemps dans sa malice. Tout arrive également au juste et à l'injuste, au pur et à l'impur, à celui qui offre des sacrifices et à celui qui n'en offre pas; le parjure est traité comme l'homme ami de la vérité.

^l *Viventes enim sciunt se morituros; mortui vero nihil noverunt amplius, nec habent ultra mercedem... Amor quoque et odium, et invidiæ simul perierunt.* Cap. IX, v. 5 et 6.

Les vivants savent qu'ils doivent mourir; mais les morts ne connaissent plus rien, et il ne leur reste plus de récompense: l'amour, la haine, l'envie, périssent avec eux.

^m *Si genuerit quispiam centum liberos, et vixerit multos annos... et anima illius non utatur bonis substantiæ suæ... de hoc ego pronuntio quod melior illo sit abortivus. Frustra enim venit, et pergit ad tenebras et oblivione delebitur nomen ejus... Cap. VI, v. 3 et 4. Et laudavi magis mortuos quam viventes, et feliciorem utroque judicavi qui necdum natus est, nec vidit mala quæ sub sole fiunt.* Cap. IV, v. 2 et 3. *Et melior est canis vivus leone mortuo.* Cap. IX, v. 4.

Qu'un homme ait eu cent enfants, qu'il ait vécu longtemps, et qu'il n'ait pas joui de ses richesses, je prononce qu'un avorton vaut mieux que lui. C'est en vain qu'il est né; il va dans les ténèbres, et son nom dans l'oubli... Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivants, et j'ai estimé plus heureux celui qui n'est pas né encore, et n'a pas vu les maux qui sont sous le soleil... Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.

ⁿ *Dixi in corde meo de filiis hominum, ut probaret eos Deus, et ostenderet similes esse bestiis. Idcirco unus interitus est hominis et jumentorum, et æqua utriusque conditio : sicut moritur homo, sic et illa moriuntur : similiter spirant omnia, et nihil habet bona jumento amplius. Cuncta subjacent vanitati. Et omnia pergunt ad eundem locum : de terra facta sunt, et in terra pariter revertuntur. Quis novit si spiritus filiorum Adam ascendat sursum, et spiritu jumentorum descendat deorsum ?* Cap. III, v. 18, 19, 20, 21.

J'ai dit à mon cœur : Dieu met en probation tous les enfants des hommes ; il montre qu'ils sont semblables aux bêtes. Les hommes meurent comme les bêtes ; leur sort est égal ; ils respirent de même, l'homme n'a rien de plus que la bête : tout est vanité, tout tend au même lieu ; ils ont tous été tirés de la terre, et ils retourneront pareillement en terre. Qui connaît si l'âme des hommes monte en haut, et si l'âme des bêtes descend en bas ?

N. B. L'Ecclésiaste semble s'exprimer ici avec une dureté qui convenait sans doute à son temps, et qui doit être adoucie dans le nôtre. Ainsi l'auteur du *Précis* ne dit point, « L'homme n'a rien de plus que la « bête ; » mais, « Qui sait par sa propre lumière si l'homme n'a rien de « plus que la bête ? » C'est le sens de *l'Ecclésiaste*. L'homme ne sait rien par lui-même ; il a besoin de la foi.

^o *Interdum dominatur homo homini in malum suum... Cap. VIII, v. 9. Unus est, et secundum non habet, non filium, non fratrem, et tamen laborare non cessat, nec satiantur oculi ejus divitiis, nec recogitat, dicens : Cui laboro... ?* Cap. IV, v. 8.

Un homme quelquefois domine pour son propre malheur. Un homme est seul, sans enfants, sans frères ; cependant il travaille sans cesse, il est insatiable de richesses ; il ne lui vient point dans l'esprit de se dire : Pour qui est-ce que je travaille ?

^p *Et inveni amariorem morte mulierem.* Cap. VII, v. 27.

J'ai trouvé la femme plus amère que la mort.

^q *Quando commovebuntur custodes domus... et otiosæ erunt molentes in minuto numero... florebit amygdalus... et dissipabitur capparitis... antequam rumpatur funiculus argenteus, et recurrat villa aurea, et conteratur hydria super fontem... Cap. XII, v. 3, 5, 6.*

Lorsque les gardes de la maison (c'est-à-dire, les jambes) commenceront à trembler ; quand celles qui doivent moudre (c'est-à-dire, les dents) seront en petit nombre et oisives ; quand l'amandier fleurira (c'est-à-dire, quand la tête sera chauve), que le câprier se dissipera (c'est-à-dire, quand les cheveux seront tombés) ; quand la chaîne d'argent sera rompue, que le ruban d'or se retirera, que la cruche se cassera sur la fontaine (c'est-à-dire, quand on ne sera plus propre aux plaisirs)...

^r *Et deprehendi nihil esse melius quam lætari hominem in opere suo, et hanc esse partem illius. Quis enim eum adducet ut post se futura cognoscat ?* Cap. III, v. 22.

Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de se réjouir dans ses œuvres, et que c'est là son partage ; car qui le ramènera de la mort, pour connaître l'avenir ?

* *Nonne melius est comedere, et bibere, et ostendere animæ suæ bona de laboribus suis? et hoc de manu Dei est.* Cap. II, v. 24.

Ne vaut-il pas mieux manger et boire, et faire plaisir à son cœur avec le fruit de ses travaux? Cela même est de Dieu.

[†] *Et omni homini, cui dedit Deus divitias, atque substantiam, potestatemque ei tribuit ut comedat ex eis, et fruatur parte sua... hoc est donum Dei.* Cap. v, v. 18. *Et cognovi quod non esset melius nisi letari, et facere bene in vita sua.* Cap. III, v. 11.

Et quand Dieu lui a donné biens et richesses, et pouvoir d'en jouir, c'est un don de Dieu; et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur que de se réjouir et de bien faire.

[‡] *Lætare ergo, juvenis, in adolescentia tua, et in bono sit cor tuum.* Cap. XI, v. 9.

Réjouissez-vous donc, jeune homme, dans votre jeunesse; que votre cœur soit dans l'allégresse.

[§] *Deum time, et mandata ejus observa: hoc enim omnis homo.* Cap. XII, v. 13.

Craignez Dieu, observez ses lois; car c'est là tout l'homme.

[¶] *Noli esse justus multum; neque plus sapias quam necesse est, ne obstupescas.* Cap. VII, v. 17.

Ne soyez pas plus juste et plus sage qu'il ne faut, de peur d'être stupide.

^{||} *Bonum est te sustentare justum, sed et ab illo (injusto) ne subtrahas manum tuam.* Cap. VII, v. 19.

Il est bon de soutenir le juste; mais ne retirez pas votre main de celui qui ne l'est pas.

^z *Non est enim homo in terra qui... non peccet.* Cap. VII, v. 21.

Il n'y a point de juste sur la terre qui ne pèche.

^a *Mitte panem tuum super transeuntes aquas.* Cap. XI, v. 1.

Jetez votre pain dans les eaux qui passent (c'est-à-dire, faites également du bien à tout le monde).

^b *... Cunctis sermonibus qui dicuntur, ne accommodes cor tuum.* Cap. VII, v. 22.

Ne faites point attention aux choses qui se disent de vous.

^c *Et cuncta, quæ fiunt, adducet Deus in judicium pro omni errato, sive bonum, sive malum illud sit.* Cap. XII, v. 14.

Dieu vous fera rendre compte en sa justice de ce que vous aurez fait en bien ou en mal.

PRÉCIS DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

1759.

AVERTISSEMENT.

Après avoir donné le *Précis de l'Ecclésiaste*, qui est l'ouvrage le plus philosophique de l'ancienne Asie, voici le *Précis du Cantique*

des Cantiques : c'est le poëme le plus tendre , et même le seul de ce genre qui nous soit resté de ces temps reculés. Tout y respire une simplicité de mœurs qui seule rendrait ce petit poëme précieux. On y voit même une esquisse de la poésie dramatique des Grecs. Il y a des chœurs de jeunes filles et de jeunes hommes qui se mêlent quelquefois au dialogue des deux personnages. Les deux interlocuteurs sont le Chaton et la Sulamite. Chaton est le mot hébreu qui signifie l'amant ou le fiancé ; la Sulamite est le nom propre de la fiancée. Plusieurs savants hommes ont attribué cet ouvrage à Salomon ; mais on y voit plusieurs versets qui ont fait douter qu'il en puisse être l'auteur.

On a rassemblé les principaux traits de ce poëme pour en faire un petit ouvrage régulier qui en conservât tout l'esprit. Les répétitions et le désordre , qui étaient peut-être un mérite dans le style oriental , n'en sont point un dans le nôtre. On s'est abstenu surtout scrupuleusement de toucher aux sublimes et respectables allégories que les plus graves docteurs ont tirées de cet ancien poëme , et on s'en est tenu à la simplicité non moins respectable du texte. Nous autres éditeurs , nous ne pouvons donner une idée plus claire de ces choses qu'en imprimant la *Lettre de M. Eratou à M. Clocpitre* , aumônier de son altesse sérénissime monsieur le landgrave.

LETTRE DE M. ERATOU ¹ A M. CLOCPITRE,

AUMÔNIER DE S. A. S. M. LE LANDGRAVE.

MONSIEUR ET CHER AMI ,

J'apprends avec mépris que le *Précis du Cantique des Cantiques* a encouru la censure de quelques ignorants qui font les entendus. Ces pauvres gens ont jugé un ouvrage hébreu qui a environ trois mille ans d'antiquité comme ils jugeraient un bouquet à Iris , ou une jouissance de l'abbé Tétu , ou une chanson de l'abbé de l'Altaignant , imprimée dans le *Mercuré galant*. Ils ne connaissent que nos petits amours de ruelle , ce qu'on appelle des conquêtes ; ils ne peuvent se faire une idée des temps héroïques ou patriarcaux ; ils s'imaginent que la nature a été au fond de l'Asie ce qu'elle est dans la paroisse de Saint-André des Arts ou des Arcs , et dans la cour du Palais.

Il faut apprendre à ces pédants petits-maîtres qu'il y a toujours eu

¹ Anagramme d'Arouet.

une grande différence entre les mœurs des Asiastiques, qui n'ont jamais changé, et celles des badauds de Paris, qui changent tous les jours. Ils doivent se mettre dans la tête que la princesse Nausieaa, fille du roi Alcinoüs, et l'épouse du *Cantique des Cantiques*, et la naïve parente de Booz, et Lia, et Rachel, n'ont rien de commun avec la femme ou la fille d'un marguillier.

Les chastes amours, la propagation de l'espèce humaine, ne fesaient point rougir ; on ne célébrait point l'adultère en chanson : on ne mettait point sur un théâtre d'opéra les amours les plus lascifs, avec l'approbation d'un censeur et la permission du lieutenant de police de Jérusalem.

Si les amours respectables de l'époux et de l'épouse commencent par ces mots : « Isaguni minsichot pihokytobem dodeka me yayin : Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, car sa gorge est meilleure que du vin ; » c'est que l'auteur de ce cantique n'était pas né à Paris ; c'est que ni notre galanterie, ni notre esprit critique, ni notre insolence pédantesque, n'étaient pas connus à Hershalaïm, vulgairement nommée Jérusalem.

Vous qui insultez à l'antiquité sans la connaître ; vous qui n'êtes savants que dans la langue de l'opéra de Paris, du barreau de Paris, et des brochures de Paris ; vous qui voulez que l'esprit divin emprunte votre style, osez lire le livre d'Ézéchiël : vous serez scandalisés que Dieu ordonne au prophète de manger son pain couvert d'excréments humains¹, et qu'ensuite il change cet ordre en celui de manger son pain avec de la fiente de vache. Mais sachez que dans toute l'Arabie déserte on mange quelquefois de la bouse de vache ; surtout que les plus vils excréments et le bourgeois le plus fier qui achète un office sont absolument égaux aux yeux du Créateur, et même aux yeux du sage ; que rien n'est ni dégoûtant, ni vil, ni odieux devant la sagesse, sinon l'esprit d'ignorance et d'orgueil, qui juge de tout suivant ses petits usages et ses petites idées.

Ceux qui ont osé regarder les expressions naturelles d'un amour légitime comme des expressions profanes seraient bien étonnés s'ils lisaient le seizième et le vingt-troisième chapitre d'Ézéchiël, qu'ils n'ont jamais lus : ils verront dans le seizième que Dieu même compare Jérusalem à une jeune fille pauvre, malpropre, dégoûtante. « J'ai eu pitié de vous, dit-il, je vous ai fait croître comme l'herbe des champs. Et ubera tua intumuerunt, et pilus tuus germinavit, et eras nuda... Et

¹ Ezéchiël, ch. iv, § 12.

transivi per te, et vidi te, et ecce... tempus amantium, et extendi amictum meum super te... et facta es mihi. Et lavavi te aqua... Et vestivi te discoloribus... Et ornavi te ornamentis, et dedi armillas... et torquem... sed habens fiduciam in pulchritudine tua, fornicata es cum omni transeunte. Et fecisti tibi simulacra masculina, et fornicata es cum eis... Et fecisti tibi lupanar, et fornicata es cum vicinis magnarum carnum... Et dona donabas eis ut intrarent ad te undique ad fornicandum.»

Le vingt-troisième chapitre est encore beaucoup plus fort. Ce sont les deux sœurs Oolla et Oliba qui se sont abandonnées aux plus infâmes prostitutions; Oolla a aimé avec fureur de jeunes officiers et de jeunes magistrats: « Oliba insanivit amore super concubitum eorum qui habent membra asinorum, et sicut fluxus equorum fluxus eorum. »

Vous voyez évidemment que dans ces temps-là on ne faisait point scrupule de découvrir ce que nous voilons, de nommer ce que nous n'osons dire, et d'exprimer les turpitudes par les noms des turpitudes.

D'où vient notre délicatesse? c'est que plus les mœurs sont dépravées, plus les expressions deviennent mesurées. On croit regagner en paroles ce qu'on a perdu en vertu. La pudeur s'est enfuie des cœurs, et s'est réfugiée sur les lèvres. Les hommes sont enfin parvenus à vivre ensemble sans se dire jamais un seul mot de ce qu'ils sentent et de ce qu'ils pensent: la nature est partout déguisée, tout est un commerce de tromperie.

Rien de plus naturel, de plus ingénu, de plus simple, de plus vrai, que *le Cantique des Cantiques*, donc il n'est pas fait pour notre langue, disent ces hypocrites qui lisent l'*Aloisia*, et qui prennent des airs graves en sortant des lieux que fréquentait Oliba.

La traduction que j'ai faite de cette ancienne églogue hébraïque n'est point indécente; elle est tendre, elle est noble, elle n'est point recherchée comme celle de Théodore de Bèze:

Ecce tu bellissima
His columbis prædita
Pætulis ocellulis,
Hinc et inde pendulis
Crispulis cincinnulis.

J'ai eu surtout l'attention de ne point traduire les endroits dont l'esprit licencieux de quelques jeunes gens abuse quelquefois. Plusieurs interprètes n'ont fait aucune difficulté de traduire littéralement ce passage: « Misit manum ad foramen, et intremuit venter meus; » et cet autre, « Absque eo quod intrinsecus latet. »

Calmet même, en adoptant le sens dans lequel saint Jérôme entend ces paroles, ne craint point de les expliquer par ce demi-vers d'Ovide :

.....Si qua latent, meliora putat.
Metam., I, 502.

Calmet était comptable aux savants des diverses traductions de ces passages. Il devait rappeler les usages anciens de l'Orient. Il n'écrivait ni pour les mauvais plaisants, ni pour les insolents pédants de nos jours ; mais le devoir d'un commentateur et celui d'un poète ne sont pas les mêmes. J'imite, je rédige, et je ne commente pas. J'ai dû retrancher ces images qui autrefois n'étaient que naïves, et peuvent aujourd'hui paraître trop hardies.

Je n'ai donc rendu que les idées tendres ; j'ai supprimé celles qui vont plus loin que la tendresse, et qui peuvent paraître trop physiques ; de même que j'ai adouci, dans *l'Ecclésiaste*, ce qui pouvait paraître d'une métaphysique trop dure. Ceux qui me reprochent d'avoir supprimé les choses hardies n'ont pas fait assez d'attention au temps présent ; et ceux qui me reprochent d'avoir fidèlement exprimé les autres n'ont aucune connaissance des temps passés.

En un mot, l'esprit du texte est entièrement conservé dans mon ouvrage. C'est ainsi que les princes de l'Église de Rome en ont jugé ; et leur approbation a un peu plus de poids que les censures de quelques laïques qui n'entendent ni l'hébreu ni le grec, qui savent très peu de latin, parlent très mal français, et se mêlent toujours de dire leur avis sur ce qui ne les regarde point.

PRÉCIS DU CANTIQUÉ DES CANTIQUES.

INTERLOCUTEURS.

LE CHATON, LA SULAMITE,
LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

(Les amis du Chaton ne parlent pas.)

LE CHATON.

Que les baisers ravissants^a
De ta bouche demi-close
Ont enivré tous mes sens!

Les lis , les boutons de rose
 De tes deux globes naissants
 Sont à mon âme enflammée
 Comme les vins bienfesants
 De la fertile Idumée ,
 Et comme le pur encens
 Dont Tadmor est parfumée.
 Sous les murs des Pharaons ^b,
 A travers les beaux vallons ,
 Les cavales bondissantes
 Ont moins de légèreté ;
 Les colombes caressantes ,
 Dans leurs ardeurs innocentes ,
 Ont moins de fidélité.

LA SULAMITE.

J'ai peu d'éclat , peu de beauté ; mais j'aime ,
 Mais je suis belle aux yeux de mon amant ;
 Lui seul il fait ma joie et mon tourment ;
 Mon tendre cœur n'aime en lui que lui-même.
 De mes parents la sévère rigueur ^c
 Me commanda de bien garder ma vigne ;
 Je l'ai livrée au maître de mon cœur :
 Le vendangeur en était assez digne.

LE CHATON.

Non , tu ne te connais pas ,
 O ma chère Sulamite !
 Rends justice à tes appas ,
 N'ignore plus ton mérite.
 Salomon dans son palais
 A cent femmes , cent maîtresses ,
 Seul objet de leurs tendresses
 Et seul but de tous leurs traits ;
 Mille autres sont renfermées
 Dans ce palais des plaisirs ,
 Et briguent par leurs soupirs
 L'heureux moment d'être aimées.

Je ne possède que toi ;
 Mais ce sérail d'un grand roi ,
 Ces compagnes de sa couche ,
 Ces objets si glorieux ,
 N'ont point d'attrait qui me touche ;
 Rien n'approche sous les cieux
 D'un sourire de ta bouche ,
 D'un regard de tes beaux yeux.
 Sais-tu que ces grandes reines ,
 Dans leurs pompes si hautaines ,
 A ton aspect ont pâli ?
 Leur éclat s'en est terni ;
 Défaites , humiliées ,
 Malgré leur orgueil jaloux ,
 Toutes se sont écriées :
 Elle est plus belle que nous !

LA SULAMITE.

Le maître heureux de mes sens , de mon âme ^a ,
 De tous mes vœux , de tous mes sentiments ,
 Me fait goûter de fortunés moments.
 Soutenez-moi , je languis , je me pâme ,
 Je meurs d'amour ; versez sur moi des fleurs ,
 Inondez-moi des plus douces odeurs :
 Que sur mon sein mon tendre amant repose ,
 Qu'en s'endormant de moi-même il dispose ;
 Qu'il soit à moi dans les bras du sommeil :
 Que de ses mains il me tienne embrassée ;
 Que son image occupe ma pensée ,
 Et qu'il m'embrasse encore à son réveil.
 Chère idole que j'adore ,
 Mon cœur a veillé toujours !
 Je me lève avant l'aurore ,
 Je demande mes amours.
 Lit sacré , dépositaire
 Des mouvements de mon cœur ,
 Des amours doux sanctuaire ,

Qu'as-tu fait de mon bonheur ?
 Éveillez-vous , mes compagnes ,
 Venez plaindre mon tourment ;
 Prés , ruisseaux , forêts , montagnes ,
 Rendez-moi mon cher amant.

Je l'ai perdu le seul bien qui m'enchanté^e !
 Ah ! je l'entends , j'entends sa voix touchante ,
 Il vient , il ouvre , il entre. Ah ! je te voi !
 Mon cœur s'échappe , et s'envole après toi.

Hélas ! une fausse image
 Trompe mes yeux égarés ;
 Je ne vois plus qu'un nuage ;
 Des regrets sont le partage
 De mes sens désespérés.

O mes compagnes fidèles^f ,
 Voyez mes craintes cruelles ;
 Adoucissez ma douleur ;
 Dites-moi quelle contrée ,
 Quelle terre est honorée
 De l'objet de mon ardeur ,
 Quel Dieu m'en a séparée.

LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

Apprenez-nous quel est l'amant heureux^g
 Qui vous retient dans de si douces chaînes ;
 Nous partageons votre joie et vos peines ,
 Nous chercherons cet objet de vos vœux.

LA SULAMITE.

Le vainqueur que j'idolâtre^h
 Est le plus beau des humains ;
 L'Amour forma de ses mains
 Son sein , plus blanc que l'albâtre ;
 L'ébène de ses cheveux
 Ombre son front d'ivoire ,
 Ce front noble et gracieux ,
 Ce front couronné de gloire ,

Un feu pur est dans ses yeux :
 Sous une telle figure
 Descendent du haut des cieux
 Les maîtres de la nature ,
 Ministres du Dieu des dieux ;
 Mais de son cœur vertueux
 Si je faisais la peinture ,
 Vous le connaîtriez mieux.

LE CHATON.

Je vous retrouve , ô maîtresse chérie !
 Je vous revois , je vous tiens dans mes bras :
 Dans mes jardins j'avais porté mes pas ;
 Mais près de vous toute fleur est flétrie.
 Charmant palmier, tige aimable et fleurie ,
 Je viens cueillir vos fruits délicieux.
 Ciel , que le temps est un bien précieux !
 Tout le consume , et l'amour seul l'emploie.
 Mes chers amis , qui partagez ma joie ,
 Buvez , chantez , célébrez ses attraits :
 Dans les bons vins que votre âme se noie ;
 Je vais goûter des plaisirs plus parfaits.

LA SULAMITE.

Paix du cœur, volupté pure^j,
 Doux et tendre emportement ,
 Vous guérissez ma blessure.
 Ne souffrez pas que j'endure
 Un nouvel éloignement ;
 L'absence d'un seul moment
 Est un moment de parjure.
 Allons voir, allons tous deux
 Voir nos myrtes amoureux ;
 Prenons soin de leur culture ,
 Redoublons nos tendres nœuds
 Sur nos tapis de verdure ;
 Fuyons le bruyant séjour
 De cette superbe ville :

Le village est plus tranquille,
Et la nature et l'amour
L'ont choisi pour leur asile.

NOTES.

^a TEXTE : Qu'il me baise, ou Qu'elle me baise de baisers de sa bouche ; car vos mamelles sont meilleures que le vin ; elles ont l'odeur du meilleur baume, et votre nom est une huile répandue.

REMARQUE : Quoique plusieurs grands personnages aient cru que c'était la Sulamite qui parlait dans ces deux premiers versets, cependant, comme il s'agit de mamelles, il a paru plus convenable de mettre ces paroles dans la bouche du Chaton. De plus, la comparaison des mamelles avec les grappes de raisin et avec du vin se trouve plusieurs fois dans le Cantique, et c'est toujours le Chaton qui parle. Les hébraïsants disent que le terme qui répond à mamelle est d'une beauté énergique en hébreu. Ce mot n'a pas en français la même grâce ; tétons est trop peu grave, sein est trop vague. Les savants croient qu'il est difficile d'atteindre à la beauté de la langue hébraïque.

^b TEXTE : Mon amie, je te compare aux chevaux attelés au char de Pharaon. Ah, que vous êtes belle ! vos yeux sont comme des yeux de colombe.

Je suis noire, mais je suis belle comme les tabernacles de Cédar, et comme les pelisses de Salomon... Ne considérez pas que je suis trop brune, car c'est le soleil qui m'a hâlée. Mes parents m'ont fait garder les vignes : hélas ! je n'ai pu garder ma propre vigne.

REMARQUE : Ces paroles semblent prouver que la Sulamite est une bergère, une villageoise qui dit naïvement qu'elle se croit belle comme les tapisseries du roi, et que par conséquent ce cantique n'est pas l'épithalame de Salomon et d'une fille du roi d'Égypte, comme d'illustres commentateurs l'ont dit. Les princesses égyptiennes n'étaient pas noires, et ne gardaient pas les vignes.

^c TEXTE : Si tu ne te connais pas, la plus belle des femmes, va paitre tes moutons et tes chevreux... Il y a soixante reines, quatre-vingts concubines, et de jeunes filles sans nombre. Tu es seule ma colombe, ma parfaite. Les reines et les concubines t'ont admirée.

REMARQUE : Ces soixante reines et ces quatre-vingts concubines ont fait penser à plusieurs commentateurs que ce n'est pas Salomon qui composa ce cantique, puisque Salomon avait sept cents femmes et trois cents concubines, selon le texte sacré. Peut-être n'avait-il alors que soixante femmes. Il se peut aussi que l'auteur parle ici d'un autre roi que Salomon. Les commentateurs qui ne croient pas que le *Cantique des Cantiques* soit de ce roi juif, prétendent qu'il n'est guère vraisemblable que Salomon dise à sa bien-aimée, « Tu es plus belle que toutes les maîtresses du roi. » C'est une expression qui semble convenir aux hommes d'un ordre inférieur, comme il est d'usage parmi nous d'appeler une femme ma reine ; cependant il est tout aussi naturel que Salomon dise à sa nouvelle femme, « Tu es plus belle que toutes mes femmes et mes maîtresses. »

^d TEXTE : Mon bien-aimé est comme un bouquet de myrte ; il demeurera entre mes mamelles... Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits ; car je languis d'amour. Qu'il mette sa main gauche sur ma tête, et que sa main droite m'embrasse.

Je dors, mais mon cœur veille.

REMARQUE : Il est difficile d'exprimer comment à la fois on dort et on veille. C'est une figure asiatique qui exprime un songe.

^e TEXTE : J'ai cherché durant la nuit celui qu'aime mon âme ; je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé. Mon bien-aimé a passé sa main par le trou, et mon ventre tressaillit à ce tact. J'ai ouvert la porte à mon bien-aimé, mais il n'y était plus : mon âme s'est liquéfiée. Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé.

REMARQUE : La Sulamite dit ensuite qu'elle a cherché son Chaton aux portes de la ville, et que les gardes l'ont battue ; ce qui ne conviendrait guère à une épouse de Salomon.

TEXTE : Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour.

^g TEXTE : LES FILLES.

Quel est le bien-aimé que vous aimez d'amour, ô la plus belle des femmes ? etc.

^h TEXTE : LA SULAMITE.

Mon bien-aimé est blanc et rouge, choisi entre mille ; ses cheveux sont comme des feuilles de palmier, noirs comme un corbeau ; ses yeux sont comme des pigeons sur le bord des eaux, lavés dans du lait ; ses joues sont comme des parterres d'aromates, sa poitrine est comme un ivoire marqueté de saphirs, etc.

LES FILLES.

Où est allé votre bien-aimé ? nous irons le chercher avec vous.

ⁱ TEXTE : LE CHATON.

Je suis descendu dans le jardin des noyers, pour voir les fruits des vallées... Votre nez est comme la tour du mont Liban qui regarde vers Damas... votre taille est semblable à un palmier. J'ai dit : « Je monterai sur le palmier, et j'en prendrai les fruits ; » car vos mamelles sont comme des grappes de raisin, etc.

J'ai bu mon vin avec mon lait. Mangez, mes amis ; buvez, enivrez-vous, mes très chers amis.

REMARQUE : C'était un usage commun dans les pays chauds de ne point boire son vin pur ; on le mêlait souvent avec du lait. Dans *l'Odyssée* on y infuse de râclures de fromage. Les anciens diffèrent de nous en tout.

^j TEXTE : LA SULAMITE.

Je suis à mon bien-aimé, et son cœur se retourne vers moi. Venez, sortons dans les champs, demeurons au village ; levons-nous matin pour aller aux vignes : c'est là que je vous donnerai mes mamelles.

VOYAGE A BERLIN.

A MADAME DENIS.

A Clèves, juillet 1750.

C'est à vous, s'il vous plaît, ma nièce,
Vous, femme d'esprit sans travers,
Philosophe de mon espèce,
Vous qui, comme moi, du Permesse
Connaissez les sentiers divers;
C'est à vous qu'en courant j'adresse
Ce fatras de prose et de vers,
Ce récit de mon long voyage :
Non tel que j'en fis autrefois
Quand, dans la fleur de mon bel âge,
D'Apollon je suivais les lois;
Quand j'osai, trop hardi peut-être,
Aller consulter à Paris,
En dépit de nos beaux-esprits,
Le dieu du goût, mon premier maître.

Ce voyage-ci n'est que trop vrai, et ne m'éloigne que trop de vous. N'allez pas vous imaginer que je veuille égaler Chapelle, qui s'est fait, je ne sais comment, tant de réputation pour avoir été de Paris à Montpellier, et en terre papale, et en avoir rendu compte à un gourmand.

Ce n'était pas peut-être un emploi difficile
De railler monsieur d'Assoucy :
Il faut une autre plume, il faut un autre style,
Pour peindre ce Platon, ce Solon, cet Achille
Qui fait des vers à Sans-Souci.
Je pourrais vous parler de ce charmant asile,
Vous peindre ce héros philosophe et guerrier,
Si terrible à l'Autriche, et pour moi si facile;
Mais je pourrais vous ennuyer.

D'ailleurs, je ne suis pas encore à sa cour, et il ne faut rien anticiper : je veux de l'ordre jusque dans mes lettres. Sachez donc que je partis de Compiègne le 25 juillet, prenant ma route par la Flandre, et qu'en bon historiographe et en bon citoyen j'allai voir en passant les champs de Fontenoy, de Raucoux, et de Laufeldt. Il n'y paraissait pas; tout cela était couvert des plus beaux blés du monde; les Flamands et les Flamandes dansaient comme si de rien n'eût été.

Durez, jeux innocents de ces peuples grossiers;
Régnez, belle Cérès, où triompha Bellone.
Campagnes qu'engraissa le sang de nos guerriers,
VOLTAIRE

J'aime mieux vos moissons que celles des lauriers ;
 La vanité les cueille , et le hasard les donne.
 O que de grands projets par le sort démentis !
 O victoires sans fruit ! ô meurtres inutiles !
 Français , Anglais , Germains , aujourd'hui si tranquilles ,
 Fallait-il s'égorger pour être bons amis ?

J'ai été à Clèves , comptant y trouver des relais que tous les baillia-
 ges fournissent , moyennant un ordre du roi de Prusse , à ceux qui
 vont philosopher à Sans Souci auprès du Salomon du Nord , et à qui
 le roi accorde la faveur de voyager à ses dépens : mais l'ordre du roi
 de Prusse était resté à Vesel entre les mains d'un homme qui l'a reçu ,
 comme les Espagnols reçoivent les bulles des papes , avec le plus pro-
 fond respect , et sans en faire aucun usage. Je me suis donc arrêté
 quelques jours dans le château de cette princesse que madame de la
 Fayette a rendue si fameuse ¹.

Mais de cette héroïne et du duc de Nemours
 On ignore en ces lieux la galante aventure.
 Ce n'est pas ici , je vous jure ,
 Le pays des romans , ni celui des amours.

C'est dommage , car le pays semble fait pour des Princesses de Clèves :
 c'est le plus beau lieu de la nature , et l'art a encore ajouté à sa situa-
 tion. C'est une vue supérieure à celle de Meudon ; c'est un terrain
 planté comme les Champs-Élysées et le bois de Boulogne ; c'est une
 colline couverte d'allées d'arbres en pente douce. Un grand bassin re-
 çoit les eaux de cette colline : au milieu s'élève une statue de Minerve.
 L'eau de ce premier bassin est reçue dans un second , qui la ren-
 voie à un troisième , et le bas de la colline est terminé par une cascade
 ménagée dans une vaste grotte en demi-cercle ; la cascade laisse tom-
 ber ses eaux dans un canal qui va arroser une vaste prairie , et se join-
 dre à un bras du Rhin. Mademoiselle de Scudéri et la Calprenède
 auraient rempli de cette description un tome de leurs romans ; mais
 moi , historiographe , je vous dirai seulement qu'un certain prince ,
 Maurice de Nassau , gouverneur , de son vivant , de cette belle solitude ,
 y fit presque toutes ces merveilles. Il s'est fait enterrer au milieu
 des bois , dans un grand diable de tombeau de fer , environné de tous
 les plus vilains bas-reliefs du temps de la décadence de l'empire ro-
 main , et de quelques monuments gothiques plus grossiers encore.
 Mais le tout serait quelque chose de fort respectable pour ces esprits
 profonds qui tombent en extase à la vue d'une pierre mal taillée , pour
 peu qu'elle ait deux mille ans d'antiquité.

¹ *La Princesse de Clèves*, roman de madame de la Fayette.

Un autre monument antique, c'est le reste d'un grand chemin pavé, construit par les Romains, qui allait à Francfort, à Vienne, et à Constantinople. Le Saint-Empire, dévolu à l'Allemagne, est un peu déchu de sa magnificence; on s'embourbe aujourd'hui en été dans l'auguste Germanie. De toutes les nations modernes, la France et le petit pays des Belges sont les seuls qui aient des chemins dignes de l'antiquité. Nous pouvons surtout nous vanter de passer les anciens Romains en cabarets, et il y a encore certains points dans lesquels nous les valons bien; mais enfin, pour les monuments durables, utiles, magnifiques, quel peuple approche d'eux? quel monarque fait dans son royaume ce qu'un proconsul faisait dans Nîmes et dans Arles?

Parfaits dans le petit, sublimes en bijoux,
Grands inventeurs de riens, nous fesons des jaloux.
Élevons nos esprits à la hauteur suprême
Des fiers enfants de Romulus :
Ils faisaient plus cent fois pour des peuples vaincus
Que nous ne fesons pour nous-même.

Enfin, malgré la beauté de la situation de Clèves, malgré le chemin des Romains; en dépit d'une tour qu'on prétend bâtie par Jules César, ou au moins par Germanicus; en dépit des inscriptions d'une vingt-sixième légion qui était ici en quartier d'hiver; en dépit des belles allées plantées par le prince Maurice, et de son grand tombeau de fer; en dépit enfin des eaux minérales découvertes ici depuis peu, il n'y a guère d'affluence à Clèves. Les eaux y sont cependant aussi bonnes que celles de Spa et de Forges, et on ne peut avaler de petits atomes de fer dans un plus beau lieu. Mais il ne suffit pas, comme vous savez, d'avoir du mérite pour avoir la vogue: l'utile et l'agréable sont ici; mais ce séjour délicieux n'est fréquenté que par quelques Hollandais que le voisinage et le bas prix des vivres et des maisons y attirent, et qui viennent admirer et boire.

J'y ai retrouvé avec une très grande satisfaction un célèbre poëte hollandais qui nous a fait l'honneur de traduire élégamment en batave, et même vers pour vers, nos tragédies bonnes ou mauvaises. Peut-être un jour viendra que nous serons réduits à traduire les tragédies d'Amsterdam: chaque peuple a son tour.

Les dames romaines qui allaient lorgner leurs amants au théâtre de Pompée ne se doutaient pas qu'un jour au milieu des Gaules, dans un petit bourg nommé Lutèce, on ferait de meilleures pièces de théâtre qu'à Rome.

L'ordre du roi pour les relais vient enfin de me parvenir: voilà mon

enchantement chez la Princesse de Clèves fini, et je pars pour Berlin.

J'ai d'abord passé par Vesel, qui n'est plus ce qu'elle était quand Louis XIV la prit en deux jours, en 1672, sur les Hollandais. Elle appartient aujourd'hui au roi de Prusse, et c'est une des plus fortes places de l'Europe. C'est là qu'on commence à voir de ces belles troupes que Frédéric II forma sans vouloir s'en servir, et que Frédéric le Grand a rendues si utiles à ses intérêts et à sa gloire. Le premier coup d'œil surprend toujours.

D'un regard étonné j'ai vu sur ces remparts
 Ces géants court-vêtus, automates de Mars,
 Ces mouvements si prompts, ces démarches si fières,
 Ces moustaches, ces grands bonnets,
 Ces habits retroussés, montrant de gros derrières
 Que l'ennemi ne vit jamais.

Bientôt après j'ai traversé les vastes, et tristes, et stériles, et détestables campagnes de la Vestphalie.

De l'âge d'or jadis vanté
 C'est la plus fidèle peinture :
 Mais toujours la simplicité
 Ne fait pas la belle nature.

Dans de grandes huttes qu'on appelle maisons, on voit des animaux qu'on appelle hommes, qui vivent le plus cordialement du monde pêle-mêle avec d'autres animaux domestiques. Une certaine pierre dure, noire, et gluante, composée, à ce qu'on dit, d'une espèce de seigle, est la nourriture des maîtres de la maison. Qu'on plaigne après cela nos paysans, ou plutôt qu'on ne plaigne personne; car, sous ces cabanes enfumées, et avec cette nourriture détestable, ces hommes des premiers temps sont sains, vigoureux, et gais. Ils ont tout juste la mesure d'idées que comporte leur état.

Ce n'est pas que je les envie :
 J'aime fort nos lambris dorés ;
 Je bénis l'heureuse industrie
 Par qui nous furent préparés
 Cent plaisirs par moi célébrés,
 Frondés par la cagoterie,
 Et par elle encor savourés.
 Mais sur les huttes des sauvages
 La nature épand ses bienfaits ;
 On voit l'empreinte de ses traits
 Dans les moindres de ses ouvrages.
 L'oiseau superbe de Junon ,

L'animal chez les Juifs immonde,
 Ont du plaisir à leur façon ;
 Et tout est égal en ce monde.

Si j'étais un vrai voyageur, je vous parlerais du Vésér et de l'Elbe, et des campagnes fertiles de Magdebourg, qui étaient autrefois le domaine de plusieurs saints archevêques, et qui se couvrent aujourd'hui des plus belles moissons (à regret sans doute) pour un prince hérétique ; je vous dirais que Magdebourg est presque imprenable ; je vous parlerais de ses belles fortifications, et de sa citadelle construite dans une île entre deux bras de l'Elbe, chacun plus large que la Seine ne l'est vers le pont Royal. Mais comme ni vous ni moi n'assiégerons jamais cette ville, je vous jure que je ne vous en parlerai jamais.

Me voici enfin dans Potsdam. C'était sous le feu roi la demeure de Pharasmane ; une place d'armes et point de jardin, la marche du régiment des Gardes pour toute musique, des revues pour tout spectacle, la liste des soldats pour bibliothèque. Aujourd'hui c'est le palais d'Auguste, des légions et des beaux esprits, du plaisir et de la gloire, de la magnificence et du goût, etc.

¹ Dans la tragédie de *Rhadamiste et Zénobie* par Crébillon, act. II, sc. 2, Pharasmane dit :

La nature marâtre, en ces affreux climats ;
 Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats.

FRAGMENTS DU POÈME

DE LA GUERRE CIVILE DE GENÈVE ¹.

Quand le soleil, sur la fin d'un beau jour,
 De ses rayons dore encor nos rivages,

¹ Nous avons cru devoir reproduire le peu de fragments remarquables du poème de *la Guerre civile de Genève*, que Voltaire n'acheva point, et qu'il aurait mieux fait de n'avoir jamais commencé. Il faut se reporter au temps où il fut composé, et se rappeler l'excessive irritabilité de l'auteur et l'injustice des attaques de Rousseau, pour concevoir qu'un génie tel que Voltaire soit descendu jusqu'à des personnalités d'un burlesque triste et grossier, et qui est aujourd'hui dépourvu de toute espèce d'intérêt. Voltaire regretta sans doute d'avoir entrepris cet ouvrage, qu'il laissa interrompu, après en avoir écrit cinq chants à la hâte. Lorsque dans ce poème il appelle Rousseau Caron, et sa compagne Mégère, Vachine, et vieille sorcière, on ne voit dans ces attaques que la colère qui égare le génie ; et à tel point qu'excepté les morceaux conservés, le reste n'offre aucune beauté poétique. (*A. F. D.*)

Que Philomèle enchante nos bocages ,
 Que tout respire et la paix et l'amour,
 Nul ne prévoit qu'il viendra des orages.
 D'où partent-ils ? dans quels antres profonds
 Étaient cachés les fougueux aquilons ?
 Où dormaient-ils ? quelle main , sur nos têtes
 Dans le repos retenait les tempêtes ?
 Quel noir démon soudain trouble les airs ?
 Quel bras terrible a soulevé les mers ?
 On n'en sait rien. Les savants ont beau dire
 Et beau rêver, leurs systèmes font rire.
 Ainsi Genève, en ces jours pleins d'effroi ,
 Était en guerre, et sans savoir pourquoi.

.....

 Ce diable antique est nommé l'Inconstance ;
 Elle a toujours confondu la prudence :
 Une girouette exposée à tout vent
 Est à la fois son trône et son emblème ;
 Cent papillons forment son diadème :
 Par son pouvoir magique et décevant
 Elle envoya Charles-Quint au couvent ,
 Jules second aux travaux de la guerre ;
 Fit Amédée et moine , et pape , et rien ,
 Bonneval ture , et Macarty chrétien.
 Elle est fêtée en France , en Angleterre.
 Contre l'ennui son charme est un secours.
 Elle a , dit-on , gouverné les amours :
 S'il est ainsi , c'est gouverner la terre.

.....

 « Je veux enfin qu'il soit dans mon empire
 « Un couple heureux sans infidélité,
 « Qui toujours aime , et qui toujours désire ;
 « On l'ira voir un jour par rareté :
 « Je veux donner, moi qui suis l'Inconstance ,

« J'empêcherai qu'il ne soit imité.
 « Je suis vrai pape, et je donne dispense,
 « Sans déroger à ma légèreté :
 « Ne doutez point de ma divinité ;
 « Mon Vatican, mon église est en France. »

.....

 Vachine a pris (je ne puis déceimment
 Dire en quel lieu, mais le lecteur m'entend)
 Un tas pourri de brochures nouvelles,
 Vers de le Brun morts aussitôt que nés,
 Longs mandements dans le Puy confinés,
 Tacite orné par le sieur la Blétrie
 D'un style neuf et d'un mélange heureux
 De pédantisme et de galanterie,
 Journal chrétien, madrigaux amoureux,
 De Chiniac les écrits plagiaires,
 Du droit canon quarante commentaires.
 Tout'ce fatras fut du chanvre en son temps
 Linge il devint par l'art des tisserands,
 Puis en lambeaux des pilons le pressèrent :
 Il fut papier ; cent cerveaux à l'envers
 De visions à l'envi le chargèrent ;
 Puis on le brûle, il vole dans les airs,
 Il est fumée, aussi bien que la gloire.
 De nos travaux voilà quelle est l'histoire ;
 Tout est fumée, et tout nous fait sentir
 Ce grand néant qui doit nous engloutir.

ODES.

A MM. DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

Qui ont été sous l'équateur et au cercle polaire mesurer des degrés de latitude 1.

O Vérité sublime ! ô céleste Uranie !
Esprit né de l'esprit qui forma l'univers ,
Qui mesures des cieus la carrière infinie ,
Et qui pèses les airs :

Tandis que tu conduis sur les gouffres de l'onde
Ces voyageurs savants , ministres de tes lois ,
De l'ardent équateur ou du pôle du monde ,
Entends ma faible voix.

Que font tes vrais enfants ? Vainqueurs de la nature ,
Ils arrachent son voile , et ces rares esprits
Fixent la pesanteur , la masse , et la figure ,
De l'univers surpris.

Les enfers sont émus au bruit de leur voyage :
Je vois paraître au jour les ombres des héros ,
De ces Grecs renommés qu'admira le rivage
De l'antique Colchos.

Argonautes fameux , demi-dieux de la Grèce ,
Castor , Pollux , Orphée , et vous , heureux Jason ,
Vous de qui la valeur , et l'amour , et l'adresse ,
Ont conquis la toison ;

En voyant les travaux et l'art de nos grands hommes ,
Que vous êtes honteux de vos travaux passés !
Votre siècle est vaincu par le siècle où nous sommes :
Venez , et rougissez.

Quand la Grèce parlait , l'univers en silence
 Respectait le mensonge ennobli par sa voix ;
 Et l'Admiration , fille de l'Ignorance ,
 Chanta de vains exploits ^a.

Heureux qui les premiers marchent dans la carrière !
 N'y fassent-ils qu'un pas , leurs noms sont publiés ;
 Ceux qui trop tard venus la franchissent entière
 Demeurent oubliés.

Le Mensonge réside au temple de Mémoire ;
 Il y grava , des mains de la Créduilité ,
 Tous ces fastes des temps destinés pour l'histoire
 Et pour la vérité.

Uranie , abaissez ces triomphes des fables ;
 Effacez tous ces noms qui nous ont abusés ;
 Montrez aux nations les héros véritables
 Que vous seule instruisez.

Le Génois qui chercha , qui trouva l'Amérique ,
 Cortez qui la vainquit par de plus grands travaux ,
 En voyant des Français l'entreprise héroïque ,
 Ont prononcé ces mots :

« L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples ,
 Et par nos descendants ne peut être imité ;
 Ceux à qui l'univers a fait bâtir des temples
 L'avaient moins mérité.

« Nous avons fait beaucoup , vous faites davantage :
 Notre nom doit céder à l'éclat qui vous suit.
 Plutus guida nos pas dans ce monde sauvage ;
 La vertu vous conduit. »

Comme ils parlaient ainsi , Newton dans l'empyrée ,
 Newton les regardait , et du ciel entr'ouvert :
 « Confirmez , disait-il , à la terre éclairée
 Ce que j'ai découvert.

« Tandis que des humains le troupeau méprisable ,
 Sous l'empire des sens indignement vaincu ,
 De ses jours indolents traînant le fil coupable ,
 Meurt sans avoir vécu ,

« Donnez un digne essor à votre âme immortelle ;
 Éclairiez des esprits nés pour la vérité.
 Dieu vous a confié la plus vive étincelle
 De la Divinité.

« De la raison qu'il donne il aime à voir l'usage ;
 Et le plus digne objet des regards éternels ,
 Le plus brillant spectacle , est l'âme du vrai sage
 Instruisant les mortels.

« Mais surtout écarter ces serpents détestables ,
 Ces enfants de l'Envie , et leur souffle odieux ;
 Qu'ils n'empoisonnent pas ces âmes respectables
 Qui s'élèvent aux cieux.

« Laissez un vil Zoïle aux fanges du Parnasse
 De ses coassements importuner le ciel ,
 Agir avec bassesse , écrire avec audace ,
 Et s'abreuver de fiel.

« Imitez ces esprits , ces fils de la lumière ,
 Confidants du Très-Haut , qui vivent dans son sein ,
 Qui jettent comme lui sur la nature entière
 Un œil pur et serein. »

 NOTE.

^a En effet, il n'y a pas un de nos capitaines de vaisseau, pas un seul de nos pilotes, qui ne soit cent fois plus instruit que tous les Argonautes. Hercule, Thésée, et tous les héros de la guerre de Troie, n'auraient pas tenu devant six bataillons commandés par le grand Condé, ou Turenne, ou Marlborough. Thalès et les Pythagore n'étaient pas dignes d'étudier sous Newton. *Alcine* et *Armide* valent mieux que toutes les poésies grecques ensemble. Mais les premiers venus s'emparent du temple de la Gloire, le temps les y affermit, et les derniers trouvent la place prise (1775).

SUR LA PAIX DE 1736

L'Etna renferme le tonnerre
Dans ses épouvantables flancs ;
Il vomit le feu sur la terre ,
Il dévore ses habitants.
Fuyez , Dryades gémissantes ,
Ces campagnes toujours brûlantes ,
Ces abîmes toujours ouverts ,
Ces torrents de flamme et de soufre ,
Échappés du sein de ce gouffre
Qui touche aux voûtes des enfers .

Plus terrible dans ses ravages ,
Plus fier dans ses débordements ,
Le Pô renverse ses rivages
Cachés sous ses flots écumants :
Avec lui marchent la Ruine ,
L'Effroi , la Douleur , la Famine ,
La Mort , les Désolations ;
Et , dans les fanges de Ferrare ,
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des nations.

Mais ces débordements de l'onde ,
Et ces combats des éléments ,
Et ces secousses qui du monde
Ont ébranlé les fondements ,
Fléaux que le ciel en colère
Sur ce malheureux hémisphère
A fait éclater tant de fois ,
Sont moins affreux , sont moins sinistres ,
Que l'ambition des ministres ,
Et que les discordes des rois.

De l'Inde aux bornes de la France
 Le soleil , en son vaste tour,
 Ne voit qu'une famille immense ,
 Que devrait gouverner l'Amour.
 Mortels , vous êtes tous des frères ,
 Jetez ces armes mercenaires :
 Que cherchez-vous dans les combats ?
 Quels biens poursuit votre imprudence ?
 En aurez-vous la jouissance
 Dans la triste nuit du trépas ?

Encor si pour votre patrie
 Vous saviez vous sacrifier !
 Mais non ; vous vendez votre vie
 Aux mains qui daignent la payer.
 Vous mourez pour la cause inique
 De quelque tyran politique
 Que vos yeux ne connaissent pas ;
 Et vous n'êtes , dans vos misères ,
 Que des assassins mercenaires
 Armés pour des maîtres ingrats.

Tels sont ces oiseaux de rapine ,
 Et ces animaux malfesants ,
 Apprivoisés pour la ruine
 Des paisibles hôtes des champs :
 Aux sons d'un instrument sauvage ,
 Animés, ardents , pleins de rage ,
 Ils vont , d'un vol impétueux ,
 Sans choix , sans intérêt , sans gloire ,
 Saisir une folle victoire
 Dont le prix n'est jamais pour eux.

O superbe , ô triste Italie !
 Que tu plains ta fécondité !
 Sous tes débris ensevelie ,
 Que tu déplores ta beauté !

Je vois tes moissons dévorées
Par les nations conjurées
Qui te flattaient de te venger :
Faible, désolée, expirante,
Tu combats d'une main tremblante
Pour le choix d'un maître étranger.

Que toujours armés pour la guerre
Nos rois soient les dieux de la paix ;
Que leurs mains portent le tonnerre ,
Sans se plaire à lancer ses traits.
Nous chérissons un berger sage ,
Qui, dans un heureux pâturage ,
Unit les troupeaux sous ses lois.
Malheur au pasteur sanguinaire
Qui les expose en téméraire
A la dent du tyran des bois !

Eh ! que m'importe la victoire
D'un roi qui me perce le flanc ,
D'un roi dont j'achète la gloire
De ma fortune et de mon sang ?
Quoi ! dans l'horreur de l'indigence ,
Dans les langueurs , dans la souffrance ,
Mes jours seront-ils plus sereins
Quand on m'apprendra que nos princes
Aux frontières de nos provinces
Nagent dans le sang des Germains ?

Colbert , toi qui dans ta patrie
Amenas les arts et les jeux ;
Colbert, ton heureuse industrie
Sera plus chère à nos neveux
Que la vigilance inflexible
De Louvois , dont la main terrible
Embrasait le Palatinat ,
Et qui , sous la mer irritée ,

De la Hollande épouvantée
Voulait anéantir l'État.

Que Louis jusqu'au dernier âge
Soit honoré du nom de *Grand* ;
Mais que ce nom s'accorde au sage ,
Qu'on le refuse au conquérant.
C'est dans la paix que je l'admire ,
C'est dans la paix que son empire
Florissait sous de justes lois ,
Quand son peuple aimable et fidèle
Fut des peuples l'heureux modèle ,
Et lui le modèle des rois.

AU ROI DE PRUSSE,

SUR SON AVÈNEMENT AU TRÔNE.

1740.

Est-ce aujourd'hui le jour le plus beau de ma vie ?
Ne me trompé-je point dans un espoir si doux ?
Vous réglez. Est-il vrai que la philosophie
Va régner avec vous ?

Fuyez loin de son trône , imposteurs fanatiques ,
Vils tyrans des esprits , sombres persécuteurs ,
Vous dont l'âme implacable et les mains frénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.

Quoi ! je t'entends encore , absurde Calomnie !
C'est toi , monstre inhumain , c'est toi qui poursuivis
Et Descartes , et Bayle , et ce puissant génie ^a
Successeur de Leibnitz.

Tu prenais sur l'autel un glaive qu'on révère ,
Pour frapper saintement les plus sages humains.

Mon roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.

Il te frappe , tu meurs ; il venge notre injure ;
La vérité renaît , l'erreur s'évanouit ;
La terre élève au ciel une voix libre et pure ;
Le ciel se réjouit.

Et vous , de Borgia détestables maximes ,
Science d'être injuste à la faveur des lois ,
Art d'opprimer la terre , art malheureux des crimes ,
Qu'on nomme l'art des rois ;

Périssent à jamais vos leçons tyranniques !
Le crime est trop facile , il est trop dangereux.
Un esprit faible est fourbe ; et les grands politiques
Sont les cœurs généreux.

Ouvrons du monde entier les annales fidèles ,
Voyons-y les tyrans , ils sont tous malheureux ;
Les foudres qu'ils portaient dans leurs mains criminelles
Sont retombés sur eux.

Ils sont morts dans l'opprobre , ils sont morts dans la rage ;
Mais Antonin , Trajan , Marc-Aurèle , Titus ,
Ont eu des jours sereins , sans nuit et sans orage ,
Purs comme leurs vertus.

Tout siècle eut ses guerriers ; tout peuple a dans la guerre
Signalé des exploits par le sage ignorés.
Cent rois que l'on méprise ont ravagé la terre :
Régnez , et l'éclairez.

On a vu trop longtemps l'orgueilleuse ignorance ,
Écrasant sous ses pieds le mérite abattu ,
Insulter aux talents , aux arts , à la science ,
Autant qu'à la vertu.

Avec un ris moqueur , avec un ton de maître ,

Un esclave de cour, enfant des Voluptés,
S'est écrié souvent : Est-on fait pour connaître ?
Est-il des vérités ?

Il n'en est point pour vous , âme stupide et fière ;
Absorbé dans la nuit, vous méprisez les cieux.
Le Salomon du Nord apporte la lumière ;
Barbare, ouvrez les yeux.

NOTE.

^a Wolff, chancelier de l'université de Halle. Il fut chassé, sur la dénonciation d'un théologien, et rétabli ensuite.

SUR LA MORT

DE S. A. S. M^{me} LA PRINCESSE DE BAREITH¹.

1759.

Lorsqu'en des tourbillons de flamme et de fumée
Cent tonnerres d'airain, précédés des éclairs,
De leurs globes brûlants renversent une armée,
Quand de guerriers mourants les sillons sont couverts
Tous ceux qu'épargna la foudre,
Voyant rouler dans la poudre
Leurs compagnons massacrés,

¹ Frédérique-Sophie-Wilhelmine, sœur de Frédéric II, roi de Prusse, née le 3 juillet 1709, est morte le 14 octobre 1758. Frédéric, qui avait la plus grande amitié pour la margrave, écrivit à Voltaire : « Rassemblez, je vous prie, toutes vos forces pour élever un monument à son honneur. » Voltaire envoya au roi les vers qui sont dans la lettre de décembre 1758.

Ces vers ne satisfirent pas Frédéric. « Je désire, écrivait-il à Voltaire le 23 janvier 1759, quelque chose de plus éclatant et de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue ; il ne faut point que mon nom partage cet éloge ; il faut que tout le monde sache qu'elle est digne de l'immortalité, et c'est à vous de l'y placer. On dit qu'Apelle était le seul digne de peindre Alexandre : je crois votre plume la seule digne de rendre ce service à celle qui sera le sujet éternel de mes larmes. »

Ce fut alors que Voltaire envoya son ode, datée du 4 février 1759. Le roi de Prusse, dans sa lettre du 22 avril 1759, fait quelques observations sur cette pièce. (*Note de M. Beuchot.*)

Sourds à la Pitié timide ,
 Marchent d'un pas intrépide
 Sur leurs membres déchirés.

Ces féroces humains , plus durs , plus inflexibles
 Que l'acier qui les couvre au milieu des combats ,
 S'étonnent à la fin de devenir sensibles ,
 D'éprouver la pitié qu'ils ne connaissaient pas ,
 Lorsque la Mort en silence
 D'un pas terrible s'avance
 Vers un objet plein d'attraits ,
 Quand ces yeux qui dans les âmes
 Lançaient les plus douces flammes
 Vont s'éteindre pour jamais.

Une famille entière , interdite , éplorée ,
 Se presse en gémissant vers un lit de douleurs ;
 La victime l'attend , pâle , défigurée ,
 Tendait une main faible à ses amis en pleurs.
 Tournant en vain la paupière
 Vers un reste de lumière
 Qu'elle gémit de trouver ,
 Elle présente sa tête ;
 La faux redoutable est prête ,
 Et la Mort va la lever.

Le coup part , tout s'éteint : c'en est fait , il ne reste
 De tant de dons heureux , de tant d'attraits si chers
 De ces sens animés d'une flamme céleste ,
 Qu'un cadavre glacé , la pâture des vers.
 Ce spectacle lamentable ,
 Cette perte irréparable
 Vous frappe d'un coup plus fort
 Que cent mille funérailles
 De ceux qui , dans les batailles ,
 Donnaient et souffraient la mort.

O Bareith ! ô vertus ! ô grâces adorées !

Femme sans préjugés , sans vice , et sans erreur,
 Quand la mort t'enleva de ces tristes contrées,
 De ce séjour de sang, de rapine, et d'horreur,

Les nations acharnées
 De leurs haines forcenées
 Suspendirent les fureurs ;
 Les discordes s'arrêtèrent ;
 Tous les peuples s'accordèrent
 A t'honorer de leurs pleurs.

De la douce Vertu tel est le sûr empire ;
 Telle est la digne offrande à tes mânes sacrés.
 Vous qui n'êtes que grands , vous qu'un flatteur admire ,
 Vous traitons-nous ainsi lorsque vous expirez ?

La mort que Dieu vous envoie
 Est le seul moment de joie
 Qui console nos esprits.
 Emportez , âmes cruelles ,
 Ou nos haines éternelles,
 Ou nos éternels mépris.

Mais toi dont la vertu fut toujours secourable ,
 Toi dans qui l'héroïsme égala la bonté ,
 Qui pensais en grand homme , en philosophe aimable ,
 Qui de ton sexe enfin n'avais que la beauté ,

Si ton insensible cendre
 Chez les morts pouvait entendre
 Tous ces cris de notre amour,
 Tu dirais dans ta pensée :
 Les dieux m'ont récompensée ,
 Quand ils m'ont ôté le jour.

C'est nous , tristes humains , nous qui sommes à plaindre ,
 Dans nos champs désolés et sous nos boulevards,
 Condamnés à souffrir, condamnés à tout craindre
 Des serpents de l'Envie et des fureurs de Mars.

Les peuples foulés gémissent ,

Les arts , les vertus périssent ,
 On assassine les rois ;
 Tandis que l'on ose encore ,
 Dans ce siècle que j'abhorre ,
 Parler de mœurs et de lois !

Hélas ! qui désormais dans une cour paisible
 Retiendra sagement la Superstition ,
 Le sanglant Fanatisme , et l'Athéisme horrible ,
 Enchaînés sous les pieds de la Religion ?

Qui prendra pour son modèle
 La loi pure et naturelle
 Que Dieu grava dans nos cœurs ?
 Loi sainte , aujourd'hui proscrite
 Par la fureur hypocrite
 D'ignorants persécuteurs !

Des tranquilles hauteurs de la philosophie
 Ta pitié contemplant avec des yeux sereins
 Ces fantômes changeants du songe de la vie ,
 Tant de travaux détruits , tant de projets si vains ;

Ces factions indociles
 Qui tourmentent dans nos villes
 Nos citoyens obstinés ;
 Ces intrigues si cruelles
 Qui font des cours les plus belles
 Un séjour d'infortunés.

Du temps qui fuit toujours tu fis toujours usage :
 O combien tu plaignais l'infâme oisiveté
 De ces esprits sans goût , sans force , et sans courage ,
 Qui meurent pleins de jours , et n'ont point existé !

La vie est dans la pensée :
 Si l'âme n'est exercée ,
 Tout son pouvoir se détruit ;
 Ce flambeau sans nourriture
 N'a qu'une lueur obscure ,
 Plus affreuse que la nuit.

Illustres meurtriers , victimes mercenaires ,
 Qui , redoutant la honte et maîtrisant la peur ,
 L'un par l'autre animés aux combats sanguinaires ,
 Fuiriez si vous l'osiez , et mourez par honneur ;

Une femme , une princesse ,
 Dans sa tranquille sagesse
 Du sort dédaignant les coups ,
 Souffrant ses maux sans se plaindre ,
 Voyant la mort sans la craindre ,
 Était plus brave que vous.

Mais qui célébrera l'amitié courageuse ,
 Première des vertus , passion des grands cœurs ,
 Feu sacré dont brûla ton âme généreuse ,
 Qui s'épurait encore au creuset des malheurs ?

Rougissez , âmes communes ,
 Dont les diverses fortunes
 Gouvernent les sentiments ,
 Frêles vaisseaux sans boussole ,
 Qui tournez au gré d'Éole ,
 Plus légers que ses enfants.

Cependant elle meurt , et Zoïle respire !
 Et des lâches Séjans un lâche imitateur
 A la vertu tremblante insulte avec empire ;
 Et l'hypocrite en paix sourit au délateur !

Le troupeau faible des sages ,
 Dispersé par les orages ,
 Va périr sans successeurs ;
 Leurs noms , leurs vertus s'oublent ,
 Et les enfers multiplient
 La race des oppresseurs.

Tu ne chanteras plus , solitaire Sylvandre ,
 Dans ce palais des arts où les sons de ta voix
 Contre les préjugés osaient se faire entendre ,
 Et de l'humanité fesaient parler les droits ;

Mais, dans ta noble retraite,
 Ta voix, loin d'être muette,
 Redouble ses chants vainqueurs,
 Sans flatter les faux critiques,
 Sans craindre les fanatiques,
 Sans chercher des protecteurs.

Vils tyrans des esprits, vous serez mes victimes,
 Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus;
 A la postérité je peindrai tous vos crimes
 De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.

Craignez ma main raffermie :
 A l'opprobre, à l'infamie,
 Vos noms seront consacrés,
 Comme le sont à la gloire
 Les enfants de la Victoire
 Que ma muse a célébrés.

ODE PINDARIQUE

A PROPOS DE LA GUERRE PRÉSENTE EN GRÈCE.

Au fond d'un sérail inutile,
 Que fait parmi ses icoglans
 Le vieux successeur imbécile
 Des Bajazets et des Orcans ?
 Que devient cette Grèce altière,
 Autrefois savante et guerrière,
 Et si languissante aujourd'hui ;
 Rampante aux genoux d'un Tartare,
 Plus amollie, et plus barbare,
 Et plus méprisable que lui ?

Tels n'étaient point ces Héraclides,
 Suivants de Minerve et de Mars,
 Des Persans vainqueurs intrépides,
 Et favoris de tous les arts,

Eux qui , dans la paix , dans la guerre ,
 Furent l'exemple de la terre
 Et les émules de leurs dieux ,
 Lorsque Jupiter et Neptune
 Leur asservirent la fortune ,
 Et combattirent avec eux.

Mais quand sous les deux Théodoses
 Tous ces héros dégénérés
 Ne virent plus d'apothéoses
 Que de vils pédants tonsurés ,
 Un délire théologique
 Arma leur esprit frénétique
 D'anathèmes et d'arguments ;
 Et la postérité d'Achille ,
 Sous la règle de saint Basile ,
 Fut l'esclave des Ottomans.

Voici le vrai temps des croisades.
 Français , Bretons , Italiens ,
 C'est trop supporter les bravades
 Des cruels vainqueurs des chrétiens.
 Un ridicule fanatisme
 Fit succomber votre héroïsme
 Sous ces tyrans victorieux.
 Écoutez Pallas qui vous crie :
 « Vengez-moi ! vengez ma patrie
 Vous irez après aux saints lieux.

Je veux ressusciter Athènes.
 Qu'Homère chante vos combats ,
 Que la voix de cent Démosthènes
 Ranime vos cœurs et vos bras.
 Sortez , renaissiez , Arts aimables ,
 De ces ruines déplorables
 Qui vous cachaient sous leurs débris ;
 Reprenez votre éclat antique ,

Tandis que l'opéra-comique
Fait les triomphes de Paris.

« Que des badauds la populace
S'étouffe à des processions,
Que des imposteurs à besace
Président aux convulsions,
Je rirai de cette manie ;
Mais je veux que dans Olympie
Phidias, Pigal, ou Vulcain,
Fassent admirer à la terre
Les noirs sourcils du dieu mon père,
Et mettent la foudre en sa main.

« C'est par moi que l'on peut connaître
Le monde antique et le nouveau ;
Je suis la fille du grand Être,
Et je naquis de son cerveau.
C'est moi qui conduis Catherine
Quand cette étonnante héroïne,
Foulant à ses pieds le turban,
Réunit Thémis et Bellone,
Et rit avec moi, sur son trône,
De la Bible et de l'Alcoran.

« Je dictai l'*Encyclopédie*,
Cet ouvrage qui n'est pas court,
A Dalember, que j'étudie,
A mon Diderot, à Jaucourt ;
J'ordonne encore au vieux Voltaire
De percer de sa main légère
Les serpents du sacré vallon ;
Et, puisqu'il m'aime et qu'il me venge,
Il peut écraser dans la fange
Le lourd Nonotte et l'abbé Guion . »

L'ANNIVERSAIRE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY,

POUR L'ANNÉE 1772.

Tu reviens après deux cents ans ,
Jour affreux , jour fatal au monde :
Que l'abîme éternel du temps
Te couvre de sa nuit profonde !
Tombe à jamais enseveli
Dans le grand fleuve de l'oubli ,
Séjour de notre antique histoire !
Mortels , à souffrir condamnés ,
Ce n'est que des jours fortunés
Qu'il faut conserver la mémoire.

C'est après le triumvirat
Que Rome devint florissante.
Un poltron , tyran de l'État ,
L'embellit de sa main sanglante.
C'est après les proscriptions
Que les enfants des Scipions
Se croyaient heureux sous Octave.
Tranquille , et soumis à sa loi ,
On vit danser le peuple-roi
En portant des chaînes d'esclave.

Virgile , Horace , Pollion ,
Couronnés de myrte et de lierre ,
Sur la cendre de Cicéron
Chantaient les baisers de Glycère ,
Ils chantaient dans les mêmes lieux
Où tombèrent cent demi-dieux
Sous des assassins mercenaires ;
Et les familles des proscrits
Rassembleraient les Jeux et les Ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

Bellone a dévasté nos champs
Par tous les fléaux de la guerre :
Cérès par ses dons renaissants
A bientôt consolé la terre.
L'enfer engloutit dans ses flancs
Les déplorables habitants
De Lisbonne aux flammes livrée ;
Abandonna-t-on son séjour?...
On y revint , on fit l'amour,
Et la perte fut réparée.

Tout mortel a versé des pleurs ;
Chaque siècle a connu les crimes ;
Ce monde est un amas d'horreurs ,
De coupables , et de victimes.
Des maux passés le souvenir
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids insupportable :
Dieu prit pitié du genre humain ;
Il le créa frivole et vain ,
Pour le rendre moins misérable

STANCES.

STANCES SUR LES POETES ÉPIQUES.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Plein de beautés et de défauts ,
Le vieil Homère a mon estime ;
Il est , comme tous ses héros ,
Babillard , outré , mais sublime.

Virgile orne mieux la raison ,
A plus d'art , autant d'harmonie ;
Mais il s'épuise avec Didon .
Et rate à la fin Lavinie.

De faux brillants , trop de magie ,
Mettent le Tasse un cran plus bas ;
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie ?

Milton , plus sublime qu'eux tous ,
A des beautés moins agréables ;
Il semble chanter pour les fous ,
Pour les anges , et pour les diables.

Après Milton , après le Tasse ,
Parler de moi serait trop fort ;
Et j'attendrai que je sois mort ,
Pour apprendre quelle est ma place.

Vous en qui tant d'esprit abonde ,
Tant de grâce et tant de douceur ,
Si ma place est dans votre cœur ,
Elle est la première du monde.

A M. DE FORCALQUIER.

Vous philosophe ! ah , quel projet !
N'est-ce pas assez d'être aimable ?
Aurez-vous bien l'air en effet
D'un vieux raisonneur vénérable ?

D'inutiles réflexions
Composent la philosophie.
Eh ! que deviendra votre vie ,
Si vous n'avez des passions ?

C'est un pénible et vain ouvrage
Que de vouloir les modérer ;
Les sentir et les inspirer
Est à jamais votre partage.

L'esprit , l'imagination ,
Les grâces , la plaisanterie ,
L'amour du vrai , le goût du bon ,
Voilà votre philosophie.

Si quelque secte a le mérite
De fixer votre esprit divin ,
C'est l'école de Démocrite ,
Qui se moquait du genre humain.

AU MÊME.

AU NOM DE MADAME LA MARQUISE DU CHATELET,
A QUI IL AVAIT ENVOYÉ UNE PAGODE CHINOISE

Ce gros Chinois en tout diffère
Du Français qui me l'a donné ;
Son ventre en tonne est façonné ,
Et votre taille est bien légère.

Il a l'air de s'extasier
 En admirant notre hémisphère ;
 Vous aimez à vous égayer
 Pour le moins sur la race entière
 Que Dieu s'avisa d'y créer.

Le cou penché , clignant les yeux ,
 Il rit aux anges d'un sot rire ;
 Vous avez de l'esprit comme eux :
 Je le crois , et je l'entends dire.

Peut-être , en vous parlant ainsi ,
 C'est vous donner trop de louanges :
 Mais il se pourrait bien aussi
 Que je fais trop d'honneur aux anges.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

POUR UN NEVEU DU P. SANADON , JÉSUIITE ¹.

Votre âme , à la vertu docile ,
 Eut de moi plus d'une leçon ;
 Je fus autrefois le Chiron
 Qui guidait cet aimable Achille.

Mon pauvre neveu Sanadon ,
 Connu de vous dans votre enfance ,
 N'a pour ressource que mon nom ,
 Vos bontés , et son espérance.

A vos pieds je voudrais bien fort
 L'amener pour vous rendre hommage ;
 Mais j'ai le malheur d'être mort ,
 Ce qui s'oppose à mon voyage.

Votre cœur n'est point endurci ,
 Et sur vous mon espoir se fonde :

¹ Le P. Sanadon est supposé parler lui-même de l'autre monde. K.

Je ne peux rien dans l'autre monde ,
Vous pouvez tout dans celui-ci.

Je pourrais me faire un mérite
D'avoir pour vous bien prié Dieu :
Mais jeune prince aime fort peu
Les *oremus* d'un vieux jésuite.

Je ne sais d'où dater ma lettre.
Si par vous mes vœux sont reçus ,
En paradis vous m'allez mettre
Mais en enfer par un refus.

Non, mon neveu seul misérable
Est seul à souffrir condamné ;
Car qui n'a rien se donne au diable :
Empêchez qu'il ne soit damné.

AU ROI DE PRUSSE.

A Berlin, ce 2 décembre 1740.

Adieu, grand homme ; adieu, coquette ,
Esprit sublime et séducteur,
Fait pour l'éclat, pour la grandeur,
Pour les Muses, pour la retraite.

Adieu, vainqueur ou protecteur
Du reste de la Germanie,
De moi très-chétif raisonneur,
Et de la noble poésie.

Adieu, trente âmes dans un corps
Que les dieux comblèrent de grâce,
Qui réunissez les trésors
Qu'on voit divisés au Parnasse.

Adieu, vous dont l'auguste main,
Toujours au travail occupée,

Tient , pour l'honneur du genre humain ,
La plume , la lyre , et l'épée.

Vous qui prenez tous les chemins
De la gloire la plus durable ,
Avec nous autres si traitable ,
Si grand avec les souverains ;

Vous qui n'avez point de faiblesse ,
Pas même celle de blâmer
Ceux qu'on voit un peu trop aimer
Ou leurs erreurs ou leur maîtresse :

Adieu ! Puis-je me consoler
Par votre amitié noble et pure ?
Le roi me fait un peu trembler ;
Mais le grand homme me rassure.

A MADAME DU CHATELET.

1741.

Si vous voulez que j'aime encore ,
Rendez-moi l'âge des amours ;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez , s'il se peut , l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire ,
Le Temps , qui me prend par la main ,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements :

Nous ne vivons que deux moments ;
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez ,
Tendresse , illusion , folie ,
Dons du ciel , qui me consoliez
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois , je le vois bien :
Cesser d'aimer et d'être aimable ,
C'est une mort insupportable ;
Cesser de vivre , ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans ;
Et mon âme , aux désirs ouverte ,
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre ,
L'Amitié vint à mon secours :
Elle était peut-être aussi tendre ,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle ,
Et de sa lumière éclairé ,
Je la suivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

A M. VAN-HAREN¹,

DÉPUTÉ DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

1743.

Démosthène au conseil , et Pindare au Parnasse ,
L'auguste Vérité marche devant tes pas ;

¹ Une longue critique des douze vers de Voltaire est imprimée dans la *Bibliothèque française*, tome XXXVII, pages 111-118. (Note de M. Beuchot.)

Tyrtée a dans ton sein répandu son audace ,
Et tu tiens sa trompette , organe des combats.

Je ne puis t'imiter ; mais j'aime ton courage.
Né pour la liberté , tu penses en héros :
Mais qui naquit sujet ne doit penser qu'en sage ,
Et vivre obscurément , s'il veut vivre en repos.

Notre esprit est conforme aux lieux qui l'ont vu naître :
A Rome on est esclave ; à Londres , citoyen.
La grandeur d'un Batave est de vivre sans maître ;
Et mon premier devoir est de servir le mien.

A FRÉDÉRIC , ROI DE PRUSSE ,

Pour en obtenir la grâce d'un Français détenu depuis longtemps dans les
prisons de Spandau.

1743.

Génie universel , âme sensible et ferme ,
Grand homme , il est sous vous de malheureux mortels ;
Mais quand à ses vertus on n'a point mis de terme ,
On en met aux tourments des plus grands criminels.

Depuis vingt ans entiers faut-il qu'on abandonne
Un étranger mourant au poids affreux des fers ?
Pluton punit toujours , mais Jupiter pardonne :
N'imiterez-vous plus que le dieu des enfers ?

Voyez autour de vous les Prières tremblantes,
Filles du Repentir, maîtresses des grands ccurs ,
S'étonner d'arroser de larmes impuissantes
La généreuse main qui sécha tant de pleurs.

Ah ! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce spectacle brillant où triomphe Titus ?
Pour embellir la fête égalez sa clémence ,
Et l'imitiez en tout ; ou ne le vantez plus.

STANCES IRRÉGULIÈRES.

A S. A. R. LA PRINCESSE DE SUÈDE,
ULRIQUE DE PRUSSE,
SŒUR DE FRÉDÉRIC LE GRAND.

Janvier 1747.

Souvent la plus belle princesse
Languit dans l'âge du bonheur ;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe et n'intéresse,
Laisse un vide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne,
Entouré de sujets soumis,
Que tout l'éclat de sa couronne
Jamais en secret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avait promis.

On croirait que le jeu console ;
Mais l'Ennui vient à pas comptés,
A la table d'un cavagnole^a,
S'asseoir entre des majestés.

On fait tristement grande chère,
Sans dire et sans écouter rien,
Tandis que l'hébéte vulgaire
Vous assiège, vous considère,
Et croit voir le souverain bien.

Le lendemain, quand l'hémisphère
Est brûlé des feux du soleil,
On s'arrache aux bras du sommeil
Sans savoir ce que l'on va faire.

De soi-même peu satisfait,
On veut du monde ; il embarrasse :

Le plaisir fuit ; le jour se passe
Sans savoir ce que l'on a fait.

O temps ! ô perte irréparable !
Quel est l'instant où nous vivons !
Quoi ! la vie est si peu durable ,
Et les jours paraissent si longs !

Princesse au-dessus de votre âge ,
De deux cours auguste ornement ,
Vous employez utilement
Ce temps qui si rapidement
Trompe la jeunesse volage.

Vous cultivez l'esprit charmant
Que vous a donné la nature ;
Les réflexions, la lecture ,
En font le solide aliment ,
Le bon usage , et la parure.

S'occuper, c'est savoir jouir :
L'oisiveté pèse et tourmente.
L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

NOTE.

^a Jeu à la mode à la cour (1752).

SUR LE LOUVRE.

1749.

Monument imparfait de ce siècle vanté
Qui sur tous les beaux-arts a fondé sa mémoire ,
Vous verrai-je toujours, en attestant sa gloire ,
Faire un juste reproche à sa postérité ?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire ,
Et que les nations qui veulent nous braver ,

Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout, pour ne rien achever ?

Mais, ô nouvel affront ! quelle coupable audace
Vient encore avilir ce chef-d'œuvre divin ?
Quel sujet entreprend d'occuper une place ^a
Fait pour admirer les traits du souverain !

Louvre, palais pompeux dont la France s'honore,
Sois digne de Louis, ton maître et ton appui ;
Sors de l'état honteux où l'univers t'abhorre,
Et dans tout ton éclat montre-toi comme lui ^b !

NOTES.

^a On avait projeté, dans le plan du Louvre, de placer au milieu de la cour une statue du roi (1752).

^b Louis XV revenait alors à Paris, victorieux, triomphant, et pacifique (1752).

IMPROMPTU

FAIT A UN SOUPER DANS UNE COUR D'ALLEMAGNE.

Il faut penser, sans quoi l'homme devient,
Malgré son âme, un vrai cheval de somme :
Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient ;
Sans rien aimer, il est triste d'être homme.

Il faut avoir douce société
De gens savants, instruits sans suffisance,
Et de plaisirs grande variété,
Sans quoi les jours sont plus longs qu'on ne pense.

Il faut avoir un ami qu'en tout temps,
Pour son bonheur, on écoute, on consulte,
Qui puisse rendre à notre âme en tumulte
Les maux moins vifs et les plaisirs plus grands.

Il faut, le soir, un souper délectable
 Où l'on soit libre, où l'on goûte à propos
 Les mets exquis, les bons vins, les bons mots;
 Et sans être ivre il faut sortir de table.

Il faut, la nuit, tenir entre deux draps
 Le tendre objet que votre cœur adore,
 Le caresser, s'endormir dans ses bras,
 Et le matin recommencer encore.

Mes chers amis, avouez que voilà
 De quoi passer une assez douce vie :
 Or, dès l'instant que j'aimai ma Sylvie,
 Sans trop chercher j'ai trouvé tout cela.

AU ROI DE PRUSSE.

La mère de la Mort, la Vieillesse pesante,
 A de son bras d'airain courbé mon faible corps ;
 Et des maux qu'elle entraîne une suite effrayante
 De mon âme immortelle attaque les ressorts.

Je brave tes assauts, redoutable Vieillesse ;
 Je vis auprès d'un sage, et je ne te crains pas :
 Il te prêtera plus d'appas
 Que le plaisir trompeur n'en donne à la jeunesse.

Coulez, mes derniers jours, sans trouble, sans terreur ;
 Coulez près d'un héros dont le mâle génie
 Me fait goûter en paix le songe de la vie,
 Et dépouille la Mort de ce qu'elle a d'horreur.

Ma raison, qu'il éclaire, en est plus intrépide ;
 Mes pas par lui guidés en sont plus affermis :
 Un mortel que Pallas couvre de son égide
 Ne craint point les dieux ennemis.

O philosophe-roi , que ma carrière est belle !
 J'irai de Sans-Souci , par des chemins de fleurs ,
 Aux champs élyséens parler à Marc-Aurèle
 Du plus grand de ses successeurs.

A Salluste jaloux je lirai votre histoire ;
 A Lycurgue , vos lois ; à Virgile , vos vers ;
 J'étonnerai les morts , ils ne pourront me croire :
 Nul d'eux n'a rassemblé tant de talents divers.

Mais , lorsque j'aurai vu les ombres immortelles ,
 N'allez pas , après moi , confirmer mes récits.
 Vivez , rendez heureux ceux qui vous sont soumis ,
 Et n'allez que fort tard auprès de vos modèles.

AU MÊME.

1751.

Vainqueur des préjugés , vainqueur dans les combats ,
 Enfant de Marc-Aurèle , et rival de Lucrece ,
 Quel étonnant génie a conduit tous vos pas
 Du faite de la gloire au sein de la sagesse ?

C'est de vous que j'apprends à maîtriser le sort ;
 Par vos grandes leçons ma raison raffermie
 Fait de mes derniers jours les beaux jours de ma vie ,
 Et brave , ainsi que vous , les horreurs de la mort.

Dieux justes (s'il en est) ! quoi ! cette âme si belle
 N'est-il ¹ qu'un composé de vos quatre éléments ?
 L'esprit de ce grand homme est-il une étincelle
 Qui s'évapore avec les sens ?

Rentrez , esprits communs , dans la nuit éternelle ;
 Périssez tout entiers , soyez anéantis.
 Ame de Frédéric , vous êtes immortelle ,
 Ainsi que ses vertus , sa gloire , et ses écrits.

¹ Cette faute est dans le manuscrit. (Note de M. Boissonade.)

AU MÊME.

1751.

Du bas de votre beau vallon,
 Qui devient un bel hôpital,
 Je renvoie à Mars-Apollon
 Ses beaux vers en original.

Vous êtes le dieu d'Hélicon,
 Le dieu de la société;
 Et je vous dis pour oraison,
 « Soyez le dieu de la santé. »

AU MÊME,

QUI L'AVAIT INVITÉ A DÎNER.

1752.

A votre table divine
 En vain je suis appelé,
 Quand chez moi l'homme machine
 De tourments est accablé.

Que votre philosophie,
 Que votre esprit courageux,
 M'inspire et me fortifie
 Dans ces combats douloureux!

Que vos lumières brillantes
 M'éclairent malgré mes maux,
 Comme ces lampes ardentes
 Qui brûlaient dans les tombeaux!

Ici, sous les yeux d'un sage,
 Que je vive sagement;
 Que je souffre avec courage;
 Que je meure en vous aimant!

A MADAME DENIS.

Aux Délices, 1765.

L'art n'y fait rien ; les beaux noms, les beaux lieux,
Très-rarement nous donnent le bien-être.
Est-on heureux, hélas ! pour le paraître ?
Et suffit-il d'en imposer aux yeux ?

J'ai vu jadis l'abbesse de la Joie,
Malgré ce titre, à la douleur en proie ;
Dans Sans-Souci certain roi renommé
Fut de soucis quelquefois consumé.

Il n'en est pas ainsi de mes retraites ;
Loin des chagrins, loin de l'ambition,
De mes plaisirs elles portent le nom :
Vous le savez, car c'est vous qui les faites.

A M. BLIN DE SAINMORE.

1761.

Mon amour-propre est vivement flatté
De votre écrit ; mon goût l'est davantage.
On n'a jamais, par un plus doux langage,
Avec plus d'art blessé la vérité.

Pour Gabrielle, en son apoplexie,
D'autres diront qu'elle parle longtemps ;
Mais ses discours sont si vrais, si touchants,
Elle aime tant, qu'on la croirait guérie.

Tout lecteur sage avec plaisir verra
Qu'en expirant la belle Gabrielle
Ne pense point que Dieu la damnera,
Pour aimer trop un amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le roi très-chrétien ,
 C'est œuvre pie , on n'y peut rien reprendre :
 Le paradis est fait pour un cœur tendre ,
 Et les damnés sont ceux qui n'aiment rien.

A M. SAURIN ,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ,

Sur ce que le général des capucins avait agrégé l'auteur à l'ordre de saint François , en reconnaissance de quelques services qu'il avait rendus à ces moines.

1770.

Il est vrai , je suis capucin ;
 C'est sur quoi mon salut se fonde :
 Je ne veux pas , dans mon déclin ,
 Finir comme les gens du monde.

Mon malheur est de n'avoir plus
 Dans mes nuits ces bonnes fortunes ,
 Ces nobles grâces des élus ,
 Chez mes confrères si communes.

Je ne suis point frère Frapart ,
 Confessant sœur Luce ou sœur Nice ;
 Je ne porte point le cilice
 De saint Grisel , de saint Billard.

J'achève doucement ma vie ;
 Je suis prêt à partir demain ,
 En communiant de la main
 Du bon curé de *Mélanie*.

Dès que monsieur l'abbé Terray
 A su ma capucinerie ,
 De mes biens il m'a délivré :
 Que servent-ils dans l'autre vie ?

J'aime fort cet arrangement ;
 Il est leste et plein de prudence.
 Plût à Dieu qu'il en fit autant
 A tous les moines de la France!

A MADAME LULLIN , DE GENÈVE.

A Ferney, le 16 novembre 1773.

Hé quoi ! vous êtes étonnée
 Qu'au bout de quatre-vingts hivers
 Ma muse faible et surannée
 Puisse encor fredonner des vers ?

Quelquefois un peu de verdure
 Rit sous les glaçons de nos champs ;
 Elle console la nature ,
 Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiseau peut se faire entendre
 Après la saison des beaux jours ;
 Mais sa voix n'a plus rien de tendre ,
 Il ne chante plus ses amours.

Ainsi je touche encor ma lyre ,
 Qui n'obéit plus à mes doigts ;
 Ainsi j'essaie encor ma voix
 Au moment même qu'elle expire.

« Je veux dans mes derniers adieux ,
 Disait Tibulle à son amante ,
 Attacher mes yeux sur tes yeux ,
 Te presser de ma main mourante. »

Mais quand on sent qu'on va passer,
 Quand l'âme fuit avec la vie ,
 A-t-on des yeux pour voir Délie ,
 Et des mains pour la caresser ?

Dans ce moment chacun oublie
 Tout ce qu'il a fait en santé.
 Quel mortel s'est jamais flatté
 D'un rendez-vous à l'agonie ?

Délie elle-même à son tour
 S'en va dans la nuit éternelle,
 En oubliant qu'elle fut belle,
 Et qu'elle a vécu pour l'amour.

Nous naissons, nous vivons, bergère,
 Nous mourons sans savoir comment ;
 Chacun est parti du néant :
 Où va-t-il ?... Dieu le sait, ma chère.

LES DÉSAGRÉMENTS DE LA VIEILLESSE.

Oui, je sais qu'il est doux de voir dans ses jardins
 Ces beaux fruits incarnats et de Perse et d'Épire,
 De savourer en paix la sève de ses vins,
 Et de manger ce qu'on admire.
 J'aime fort un faisan qu'à propos on rôtit ;
 De ces perdreaux maillés le fumet seul m'attire ;
 Mais je voudrais encore avoir de l'appétit.

Sur le penchant fleuri de ces fraîches cascades,
 Sur ces prés émaillés, dans ces sombres forêts,
 Je voudrais bien danser avec quelques dryades ;
 Mais il faut avoir des jarrets.

J'aime leurs yeux, leur taille, et leurs couleurs vermeilles,
 Leurs chants harmonieux, leur sourire enchanteur ;
 Mais il faudrait avoir des yeux et des oreilles :
 On doit s'aller cacher quand on n'a que son cœur.

Vous serez comme moi quand vous aurez mon âge,

Archevêques, abbés, empourprés cardinaux,
 Princes, rois, fermiers généraux ;
 Chacun avec le temps devient tristement sage :
 Tous nos plaisirs n'ont qu'un moment.
 Hélas ! quel est le cours et le but de la vie ?
 Des fadaises, et le néant.
 O Jupiter, tu fis en nous créant
 Une froide plaisanterie !

AU ROI DE PRUSSE,

Sur un buste en porcelaine, fait à Berlin, représentant l'auteur, et envoyé par sa majesté, en janvier 1775 ¹.

Épictète au bord du tombeau

A reçu ce présent des mains de Marc-Aurèle.

Il a dit : « Mon sort est trop beau :

J'aurai vécu pour lui ; je lui mourrai fidèle.

« Nous avons cultivé tous deux les mêmes arts

Et la même philosophie ;

Moi sujet, lui monarque et favori de Mars,
 Et tous les deux parfois objets d'un peu d'envie.

« Il rendit plus d'un roi de ses exploits jaloux ;

Moi, je fus harcelé des gredins du Parnasse.

Il eut des ennemis, il les dissipa tous ;

Et la troupe des miens dans la fange coasse.

« Les cagots m'ont persécuté ;

Les cagots à ses pieds frémissaient en silence.

Lui sur le trône assis, moi dans l'obscurité,

Nous prêchâmes la tolérance.

« Nous adorions tous deux le Dieu de l'univers ;

Car il en est un, quoi qu'on dise :

¹ Ce buste était, en 1822, chez M^{me} la marquise de Villette. (*Beuchot.*)

Mais nous n'avions pas la sottise
De le déshonorer par des cultes pervers.

« Nous irons tous les deux dans la céleste sphère,
Lui fort tard, moi bientôt. Il obtiendra, je croi,
Un trône auprès d'Achille, et même auprès d'Homère ;
Et j'y vais demander un tabouret pour moi. »

STANCES OU QUATRAINS,

POUR TENIR LIEU DE CEUX DE PIBRAC, QUI ONT UN PEU VIEILLI.

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence ;
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer.
La voix de l'univers annonce sa puissance,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Mortels, tout est pour votre usage ;
Dieu vous comble de ses présents.
Ah ! si vous êtes son image,
Soyez comme lui bienfesants.

Pères, de vos enfants guidez le premier âge ;
Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas.
Étudiez leurs mœurs, leurs talents, leur courage :
On conduit la nature, on ne la change pas.

Enfant, crains d'être ingrat ; sois soumis, doux, sincère :
Obéis, si tu veux qu'on t'obéisse un jour.
Vois ton Dieu dans ton père ; un Dieu veut ton amour.
Que celui qui t'instruit te soit un nouveau père.

Qui s'élève trop s'avilit ;
De la vanité naît la honte.
C'est par l'orgueil qu'on est petit :
On est grand quand on le surmonte.

Fuyez l'indolente Paresse ;
C'est la rouille attachée aux plus brillants métaux.

L'Honneur, le Plaisir même, est le fils des Travaux ;
Le Mépris et l'Ennui sont nés de la Mollesse.

Ayez de l'ordre en tout : la carrière est aisée
Quand la règle conduit Thémis, Phébus, et Mars ;
La règle austère et sûre est le fil de Thésée
Qui dirige l'esprit au dédale des arts.

L'esprit fut en tout temps le fils de la Nature.
Il faut dans ses atours de la simplicité ;
Ne lui donnez jamais de trop grande parure :
Quand on veut trop l'orner, on cache sa beauté.

Soyez vrai, mais discret ; soyez ouvert, mais sage ;
Et, sans la prodiguer, aimez la vérité :
Cachez-la sans duplicité ;
Osez la dire avec courage.

Réprimez tout emportement ;
On se nuit alors qu'on offense ;
Et l'on hâte son châtiment,
Quand on croit hâter sa vengeance.

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage :
De la bonté du cœur elle est la douce image ;
Et c'est la bonté qu'on chérit.

Le premier des plaisirs et la plus belle gloire,
C'est de prodiguer les bienfaits :
Si vous en répandez, perdez-en la mémoire ;
Si vous en recevez, publiez-le à jamais.

La dispute est souvent funeste autant que vaine ;
A ces combats d'esprit craignez de vous livrer.
Que le flambeau divin, qui doit vous éclairer,
Ne soit pas en vos mains le flambeau de la haine.

De l'émulation distinguez bien l'envie :

L'une mène à la gloire , et l'autre au déshonneur ;
L'une est l'aliment du génie ,
Et l'autre est le poison du cœur.

Par un humble maintien , qu'on estime et qu'on aime ,
Adoucissez l'aigreur de vos rivaux jaloux.
Devant eux rentrez en vous-même ,
Et ne parlez jamais de vous.

Toutes les passions s'éteignent avec l'âge ;
L'amour-propre ne meurt jamais.
Ce flatteur est tyran , redoutez ses attraits ,
Et vivez avec lui sans être en esclavage.

POÉSIES MÊLÉES.

SUR M. DE FONTENELLE.

D'un nouvel univers il ouvrit la barrière ;
Des mondes infinis autour de lui naissants ,
Mesurés par ses mains , à son ordre croissants ,
A nos yeux étonnés il traça la carrière ;
L'ignorant l'entendit, le savant l'admira :
Que voulez-vous de plus ? il fit un opéra.

AU DUC DE LORRAINE LÉOPOLD
ET A MADAME LA DUCHESSE SON ÉPOUSE ,

En leur présentant la tragédie d'*Œdipe*.

1719.

O vous , de vos sujets l'exemple et les délices !
Vous qui réglez sur eux en les comblant de biens ,
De mes faibles talents acceptez les prémices :
C'est aux dieux qu'on les doit , et vous êtes les miens.

ÉPIGRAMME.

1719.

De Beausse et moi , criailleurs effrontés ,
Dans un souper clabaudions à merveille ,
Et tour à tour épluchions les beautés
Et les défauts de Racine et Corneille.
A piailler serions encor, je croi ,
Si n'eussions vu sur la double colline
Le grand Corneille et le tendre Racine ,
Qui se moquaient et de Beausse et de moi.

IMPROMPTU

A MADEMOISELLE DE CHAROLOIS,

PEINTE EN HABIT DE CORDELIER.

Frère Ange de Charolois,
 Dis-nous par quelle aventure
 Le cordon de saint François
 Sert à Vénus de ceinture ?

A M. LOUIS RACINE.

1722.

Cher Racine, j'ai lu dans tes vers didactiques
 De ton Jansénius les leçons fanatiques.
 Quelquefois je t'admire, et ne te crois en rien.
 Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien :
 Tu m'en fais un tyran ; je veux qu'il soit un père ;
 Ton hommage est forcé, mon culte est volontaire ;
 Mieux que toi de son sang je reconnais le prix :
 Tu le sers en esclave, et je l'adore en fils.
 Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace :
 Il faut comprendre Dieu pour comprendre sa grâce.
 Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs,
 Et soyons des chrétiens, et non pas des docteurs.

IMPROMPTU

A MADAME LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG,

Qui devait souper avec M. le duc DE RICHELIEU.

Un dindon tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre,
 A souper vous sont destinés :
 On doit, quand Richelieu paraît dans une chambre,
 Bien défendre son cœur, et bien boucher son nez.

SUR UN CHRIST HABILÉ EN JÉSUI TE.

1724.

Admirez l'artifice extrême
 De ces moines industriels ;
 Ils vous ont habillé comme eux ,
 Mon Dieu, de peur qu'on ne vous aime.

TRIOLET A M. TITON DU TILLET.

Dépêchez-vous, monsieur Titon ,
 Enrichissez votre Hélicon ;
 Placez-y sur un piédestal
 Saint-Didier, Danchet, et Nadal ;
 Qu'on voie armés du même archet
 Nadal, Saint-Didier, et Danchet ;
 Et, couverts du même laurier,
 Danchet, Nadal, et Saint-Didier.

A MADEMOISELLE *** ,

Qui avait promis un baiser à celui qui ferait les meilleurs vers pour sa
 fête.

Quoi ! pour le prix des vers accorder au vainqueur
 D'un baiser la douce caresse !
 Céphise, quelle est votre erreur !
 Vous donnez à l'esprit ce qui n'est dû qu'au cœur.
 Un baiser fut toujours le prix de la tendresse,
 Et c'est à l'amour seul qu'en appartient le don :
 Les habitants du Pinde, en leur plus grande ivresse,
 N'ont jamais espéré qu'un laurier d'Apollon.
 Des vers à mes rivaux je cède l'avantage ;
 Ils riment mieux que moi, mais je sais mieux aimer :
 Que le laurier soit leur partage,
 Et le mien sera le baiser.

A M. L'ABBÉ COUET,
 GRAND-VICAIRE DU CARDINAL DE NOAILLES,

En lui envoyant la tragédie de *Mariamne*.

20 AOUT 1725.

Vous m'envoyez un mandement ,
 Recevez une tragédie ,
 Afin que mutuellement
 Nous nous donnions la comédie.

INSCRIPTION

POUR UNE STATUE DE L'AMOUR DANS LES JARDINS DE MAISONS.

Qui que tu sois, voici ton maître ;
 Il l'est, le fut, ou le doit être.

VERS

Envoyés à M. SYLVA, premier médecin de la reine, avec le portrait de l'auteur.

Au temple d'Épidaure on offrait les images
 Des humains conservés et guéris par les dieux :
 Sylva, qui de la mort est le maître comme eux ,
 Mérite les mêmes hommages.
 Esculape nouveau , mes jours sont tes bienfaits ,
 Et tu vois ton ouvrage en revoyant mes traits.

MADRIGAL.

JANVIER 1732.

Ah ! Camargo , que vous êtes brillante !
 Mais que Sallé, grands dieux, est ravissante
 Que vos pas sont légers , et que les siens sont doux !
 Elle est inimitable , et vous êtes nouvelle :
 Les Nymphes sautent comme vous ,
 Mais les Grâces dansent comme elle.

ÉPIGRAMME.

Néricault dans sa comédie
 Croit qu'il a peint le glorieux ;
 Pour moi , je crois , quoi qu'il nous die ,
 Que sa préface le peint mieux.

POUR LE PORTRAIT

DE MADEMOISELLE SALLÉ¹.

De tous les cœurs et du sien la maîtresse ,
 Elle allume des feux qui lui sont inconnus :
 De Diane c'est la prêtresse ,
 Dansant sous les traits de Vénus.

A M. BERNARD.

Ma muse épique , historique , et tragique ,
 Sur un vieux luth , qu'il faut monter toujours ,
 S'en va raclant quelque air mélancolique ;
 Ton flageolet enchante les Amours.
 Lorsque Apollon régla notre apanage ,
 Il nous dota de présents inégaux :
 J'eus les sifflets , les tourments , les travaux ;
 Toi , les plaisirs. Garde bien ton partage.

A MADEMOISELLE DELAUNAY.

J'ai deux ressources dans ma vie ,
 Le sommeil et l'oisiveté.
 J'aime mieux la tranquillité
 De cette douce léthargie ,
 Qu'une inutile activité.
 L'ennuyeuse Uniformité ,
 Que de Paris on a bannie ,
 Dans ces climats est établie ;

¹ Mademoiselle Sallé était danseuse à l'Opéra.

Et sa rivale si jolie ,
La piquante Diversité ,
Jamais dans notre Normandie
N'apporta sa légèreté.
Sous les lois de son ennemie ,
On y prend pour solidité
Ce qu'ailleurs , avec vérité ,
On nomme froideur de génie ;
Et le jugement escorté
De quelque brillante saillie
Y passerait pour la folie.
De ces sottises dégoûté ,
Je cours , de la Philosophie ,
Contre les efforts de l'ennui
Implorer le solide appui.
Descarte , en sa nouvelle école ,
Surprit , éclaira les esprits ,
Sur Aristote et ses débris
Nous élevâmes son idole.
L'Anglais , en tout notre rival ,
Veut abattre aujourd'hui ce culte.
Le Français , toujours inégal ,
Lui-même approuve cette insulte.
Moi , dans mon petit tribunal ,
Du préjugé national
Et des passions en tumulte
Évitant le ton magistral ,
Philosophe , jurisconsulte ,
Soit que je juge bien ou mal ,
Je suis au moins impartial.
Par la clarté la plus brillante
Dissipant une affreuse nuit ,
Locke , en sa démarche un peu lente ,
Vers la vérité nous conduit ;
Mais , dans sa route fatigante ,
Avec peine un lecteur le suit.

D'un air trop sombre il nous instruit,
 Et des fleurs la couleur riante
 Chez lui n'annonce pas le fruit.
 Par ces fleurs Malbranche sait plaire :
 Tout chez lui n'est pas vérité ;
 Mais, de ses grâces enchanté,
 L'esprit ne peut être sévère,
 Quand le cœur est si bien traité.
 S'il dort, c'est du sommeil d'Homère ;
 Son sommeil même est respecté.
 Eh ! qu'importe qu'il nous éclaire,
 Puisqu'ici-bas tout est chimère ?
 N'écoutons point un vain désir
 Pour un secret impénétrable ;
 Et, satisfaits du vraisemblable,
 Cherchons seulement le plaisir.

A M. LINANT.

1733.

Connaissez mieux l'oisiveté :
 Elle est ou folie ou sagesse ;
 Elle est vertu dans la richesse,
 Et vice dans la pauvreté.

On peut jouir en paix, dans l'hiver de sa vie,
 De ces fruits qu'au printemps sema notre industrie :
 Courtisans de la gloire, écrivains ou guerriers,
 Le sommeil est permis, mais c'est sur des lauriers.

VERS PRÉSENTÉS A LA REINE[†],

Sur la seconde élection du roi STANISLAS au trône de Pologne.

1733.

Il fallait un monarque aux fiers enfants du Nord :
 Un peuple de héros s'assemblait pour l'élire ;
 Mais l'aigle de Russie et l'aigle de l'Empire

† Marie Leckzinska.

Menaçaient la Pologne, et maîtrisaient le sort.
 De la France aussitôt, son trône et sa patrie,
 La Vertu descendit aux champs de Varsovie.
 Mars conduisait ses pas; Vienne en frémit d'effroi :
 La Pologne respire en la voyant paraître.
 « Peuples nés, lui dit-elle, et pour Mars et pour moi,
 De nos mains à jamais recevez votre maître !
 Stanislas à l'instant vint, parut, et fut roi. »

A M. DE FORCALQUIER,

Qui avait eu ses cheveux coupés par un boulet de canon au siège de Kehl.

OCTOBRE 1733.

Des boulets allemands la pesante tempête

A, dit-on, coupé vos cheveux :

Les gens d'esprit sont fort heureux

Qu'elle ait respecté votre tête.

On prétend que César, le phénix des guerriers,

N'ayant plus de cheveux, se coiffa de lauriers :

Cet ornement est beau, mais n'est plus de ce monde.

Si César nous était rendu,

Et qu'en servant Louis il eût été tondu,

Il n'y gagnerait rien qu'une perruque blonde.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

Deux Bouillon tour à tour ont brillé dans le monde

Par la beauté, le caprice, et l'esprit :

Mais la première eût crevé de dépit,

Si, par malheur, elle eût vu la seconde.

A M^{me} LA MARQUISE DU CHATELET,

Lorsqu'elle apprenait l'algèbre.

Sans doute vous serez célèbre

Par les grands calculs de l'algèbre

Où votre esprit est absorbé :

J'oserais m'y livrer moi-même :
 Mais, hélas ! A + D — B
 N'est pas = à *je vous aime*.

A M. *** ,

Qui était à l'armée d'Italie.

1735.

Ainsi le bal et la tranchée ,
 Les boulets, le vin, et l'amour,
 Savent occuper tour à tour
 Votre vie, aux devoirs, aux plaisirs attachée.
 Vous suivez de Villars les glorieux travaux,
 A de pénibles jours joignant des nuits passables.
 Eh bien ! vous serez donc le second des héros ,
 Et le premier des gens aimables.

DEVISE POUR MADAME DU CHATELET.

Du repos, des riens, de l'étude,
 Peu de livres, point d'ennuyeux,
 Un ami dans la solitude,
 Voilà mon sort ; il est heureux.

SUR LE CHATEAU DE CIREY.

FÉVRIER 1736.

Un voyageur qui ne mentit jamais
 Passe à Cirey, l'admire, le contemple ;
 Il croit d'abord que ce n'est qu'un palais ;
 Mais il voit Émilie : « Ah ! dit-il, c'est un temple. »

A M. PALLU ,

INTENDANT DE MOULINS.

1736.

Pope l'Anglais, ce sage si vanté,
 Dans sa morale au Parnasse embellie,

Dit que les biens , les seuls biens de la vie ,
 Sont le repos , l'aisance , et la santé.
 Il s'est mépris : quoi ! dans l'heureux partage
 Des dons du ciel faits à l'humain séjour ,
 Ce triste Anglais n'a pas compté l'amour !
 Que je le plains ! il n'est heureux ni sage.

A M. BERNARD ,

AUTEUR DE L'ART D'AIMER.

LES TROIS BERNARDS.

En ce pays trois Bernards sont connus :
 L'un est ce saint , ambitieux reclus ,
 Prêcheur adroit , fabricant d'oracles ;
 L'autre Bernard est celui de Plutus ,
 Bien plus grand saint , faisant plus de miracles ;
 Et le troisième est l'enfant de Phébus ,
 Gentil Bernard , dont la muse féconde
 Doit faire encor les délices du monde ,
 Quand des deux saints l'on ne parlera plus.

SIXAIN.

De ces trois Bernards que l'on vante ,
 Le premier n'a rien qui me tente :
 Il dînait mal , et souvent tard ;
 Mais mon plaisir serait extrême
 De dîner chez l'autre Bernard ,
 Si j'y rencontrais le troisième.

INVITATION AU MÊME.

Au nom du Pinde et de Cythère ,
 Gentil Bernard , sois averti
 Que l'art d'aimer doit samedi
 Venir souper chez l'art de plaire ¹.

¹ Madame la marquise du Châtelet. On sait que Bernard a fait un poème de *l'Art d'aimer*. K.

VERS

Mis au bas d'un portrait de LEIBNITZ.

Il fut dans l'univers connu par ses ouvrages ,
 Et dans son pays même il se fit respecter ;
 Il éclaira les rois , il instruisit les sages :
 Plus sage qu'eux , il sut douter.

A MADAME D'ARGENTAL ,

LE JOUR DE SAINTE-JEANNE, SA PATRONNE.

Jean fut un saint (si l'on en croit l'histoire
 De saint Matthieu) qui buvait l'eau du ciel ,
 D'un rocher creux faisait son réfectoire ,
 Et tristement soupait avec du miel.
 Jeanne , au rebours , sainte sans prud'homme ,
 Au sentiment unissait la raison ,
 Sans opulence avait bonne maison ,
 Et de l'esprit était la bonne amie :
 On l'adorait , et c'était bien raison.
 Or vous , grand saint , mangeur de sauterelle ,
 Dans vos déserts vivez avec les loups ,
 Prêchez , jeûnez , priez ; mais vous , la belle ,
 Quand vous voudrez j'irai souper chez vous.

A MADAME DE BOUFFLERS ,

En lui envoyant un exemplaire de *la Henriade*.

Vos yeux sont beaux , mais votre âme est plus belle ;
 Vous êtes simple et naturelle ,
 Et , sans prétendre à rien , vous triomphez de tous ;
 Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle ,
 Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous ,
 Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

SUR LA BANQUEROUTE

D'UN NOMMÉ MICHEL,

RECEVEUR GÉNÉRAL.

Michel, au nom de l'Éternel,
 Mit jadis le diable en déroute ;
 Mais, après cette banqueroute,
 Que le diable emporte Michel !

A M^{me} LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE.

Souvent un peu de vérité
 Se mêle au plus grossier mensonge :
 Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
 Au rang des rois j'étais monté.
 Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire !
 Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté ;
 Je n'ai perdu que mon empire.

IMPROMPTU.

1745.

Mon *Henri quatre*, et ma *Zaïre*,
 Et mon *Américaine Alzire*,
 Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi :
 J'avais mille ennemis avec très-peu de gloire.
 Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi
 Pour une farce de la Foire ¹.

IMPROMPTU

SUR LA FONTAINE DE BUDÉE, A YÈRES.

Toujours vive, abondante, et pure,
 Un doux penchant règle mon cours :

¹ L'auteur, en récompense de *la Princesse de Navarre*, qu'il avait composée pour le mariage de la Dauphine, avait été gratifié d'une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. (*Note de M. Beuchot.*)

Heureux l'ami de la nature
Qui voit ainsi couler ses jours !

QUATRAIN

SUR LE MARÉCHAL DE SAXE.

Ce héros que nos yeux aiment à contempler
A frappé d'un seul coup l'Envie et l'Angleterre.
Il force l'histoire à parler,
Et les courtisans à se taire.

A MADAME DE POMPADOUR.

Les esprits , et les cœurs , et les remparts terribles ,
Tout cède à ses efforts , tout fléchit sous sa loi ;
Et Berg-op-Zoom et vous , vous êtes invincibles ;
Vous n'avez cédé qu'à mon roi :
Il vole dans vos bras , du sein de la victoire ;
Le prix de ses travaux n'est que dans votre cœur ;
Rien ne peut augmenter sa gloire ,
Et vous augmentez son bonheur.

A M. DESTOUCHES.

1749.

Auteur solide , ingénieux ,
Qui du théâtre êtes le maître ,
Vous qui fîtes *le Glorieux* ,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être :
Je le serai , j'en suis tenté ,
Si mardi ma table s'honore
D'un convive si souhaité ;
Mais je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité.

ÉPITAPHE

DE MADAME DU CHATELET.

L'univers a perdu la sublime Émilie!
 Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité.
 Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
 N'avaient gardé pour eux que l'immortalité.

ÉPIGRAMME

SUR LA MORT DE M. D'AUBE¹,

NEVEU DE M. DE FONTENELLE.

« Qui frappe là? » dit Lucifer.
 « Ouvrez, c'est d'Aube. » Tout l'enfer,
 A ce nom, fuit et l'abandonne.
 « Oh, oh! dit d'Aube, en ce pays
 On me reçoit comme à Paris :
 Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais personne. »

AU ROI DE PRUSSE,

En lui renvoyant la clef de chambellan et la croix de son ordre.

1753.

Je les reçus avec tendresse,
 Je vous les rends avec douleur ;
 Comme un amant jaloux, dans sa mauvaise humeur,
 Rend le portrait de sa maîtresse.

¹ Ancien intendant de Soissons, homme fort instruit, mais si contredisant que tout le monde le fuyait. C'est lui dont il est parlé dans les *Disputes* de M. de Rhulière. Outre ce neveu, M. de Fontenelle avait encore un frère, qui était prêtre. Quelqu'un lui demandait un jour ce que faisait son frère : *Le matin il dit la messe, et le soir il ne sait ce qu'il dit.* K.

A M^{me} LA DUCHESSE D'ORLÉANS,

Sur une énigme inintelligible qu'elle avait donnée à deviner à l'auteur.

1758.

Votre énigme n'a point de mot :
 Expliquer chose inexplicable
 Est d'un docteur, ou bien d'un sot ;
 L'un à l'autre est assez semblable :
 Mais si l'on donne à deviner
 Quelle est la princesse adorable
 Qui sur les cœurs sait dominer
 Sans chercher cet empire aimable ,
 Pleine de goût sans raisonner,
 Et d'esprit sans faire l'habile ;
 Cette énigme peut étonner,
 Mais le mot n'est pas difficile.

ÉPIGRAMME.

Savez-vous pourquoi Jérémie
 A tant pleuré pendant sa vie ?
 C'est qu'en prophète il prévoyait
 Qu'un jour le Franc le traduirait.

ÉPIGRAMME

IMITÉE DE L'ANTHOLOGIE.

L'autre jour, au fond d'un vallon ,
 Un serpent piqua Jean Fréron.
 Que pensez-vous qu'il arriva ?
 Ce fut le serpent qui creva.

IMPROMPTU

A UNE DAME DE GENÈVE ,

Qui prêchait l'auteur sur la Trinité.

Oui, j'en conviens, chez moi la Trinité
 Jusqu'à présent n'avait pas fait fortune ;

Mais j'aperçois les trois Grâces en une :
 Vous confondez mon incrédulité.

A M. DE LA HARPE,

Qui avait prononcé un compliment en vers sur le théâtre de Ferney,
 avant une représentation d'*Alzire*.

1765.

Des plaisirs et des arts vous honorez l'asile,
 Il s'embellit de vos talents :
 C'est Sophocle, dans son printemps,
 Qui couronne de fleurs la vieillesse d'Eschyle.

A M. LE COMTE DE FÉKÉTÉ.

1767.

Un descendant des Huns veut voir mon drame scythe :
 Ce Hun, plus qu'Attila rempli d'un vrai mérite,
 A fait des vers français qui ne sont pas communs.
 Puissiez-vous dans les miens en trouver quelques-uns
 Dont jamais au Parnasse Apollon ne s'irrite !
 Ceux qu'on rime à présent dans la Gaule maudite
 Sont bien durs et bien importuns.
 Il faut que désormais la France vous imite :
 Nos rimeurs d'aujourd'hui sont devenus des Huns.

A M. LE PRÉSIDENT DE FLEURIEU,

Qui reprochait à l'auteur de n'avoir pas répondu à l'une de ses lettres,
 et d'avoir écrit à son fils, M. DE LA TOURETTE.

Également à tous je m'intéresse ;
 Je vois partout les vertus, les talents.
 Que l'on écrive au père, à la mère, aux enfants,
 C'est au mérite qu'est l'adresse.

AU ROI DE PRUSSE,

Sur le mot *immortali*, que ce prince avait fait mettre au bas d'un buste de porcelaine qui représente l'auteur, et qu'il lui envoya en 1775.

Vous êtes généreux ; vos bontés souveraines
 Me font de trop riches présents :
 Vous me donnez dans mes vieux ans
 Une terre dans vos domaines.

A M. L'ABBÉ DELILLE.

Vous n'êtes point savant en *us* ;
 D'un Français vous avez la grâce ;
 Vos vers sont de *Virgilius*,
 Et vos épîtres sont d'Horace.

A M. ***.

Je le ferai bientôt ce voyage éternel
 Dont on ne revient point au séjour de la vie :
 En vain vous prétendez que le Dieu d'Israël
 Daignera me prêter, comme au bon homme Élie,
 Un beau cabriolet des remises du ciel,
 Avec quatre chevaux de sa grande écurie ;
 Dieu fait depuis ce temps moins de cérémonie :
 Le luxe était permis dans le Vieux Testament ;
 De la nouvelle loi la rigueur le condamne ;
 Tout change sur la terre et dans le firmament :
 Élie eut un carrosse, et Jésus n'eut qu'un âne.

A M. GRÉTRY,

SUR SON OPÉRA DU JUGEMENT DE MIDAS,

Représenté sans succès devant une nombreuse assemblée de grands seigneurs, et très-applaudi quelques jours après sur le théâtre de Paris.

La cour a dénigré tes chants,
 Dont Paris a dit des merveilles.
 Hélas ! les oreilles des grands
 Sont souvent de grandes oreilles.

ÉPITAPHE DE M. JAYEZ,

MINISTRE DE L'ÉVANGILE A NOYON,

Demandée par sa veuve à VOLTAIRE.

1778.

Sans superstition ministre des autels ,
 Il fut plus citoyen que prêtre :
 Il instruisait, aimait , soulageait les mortels ,
 Et fut digne de Dieu , si quelqu'un le peut être.

ADIEUX A LA VIE.

1778.

Adieu ; je vais dans ce pays
 D'où ne revint point feu mon père :
 Pour jamais adieu , mes amis ,
 Qui ne me regretterez guère.
 Vous en rirez , mes ennemis ;
 C'est le *requiem* ordinaire.
 Vous en tâterez quelque jour ;
 Et lorsqu'aux ténébreux rivages
 Vous irez trouver vos ouvrages ,
 Vous ferez rire à votre tour.

Quand sur la scène de ce monde
 Chaque homme a joué son rôlet ,
 En partant il est à la ronde
 Reconduit à coups de sifflet.
 Dans leur dernière maladie
 J'ai vu des gens de tous états ,
 Vieux évêques , vieux magistrats ,
 Vieux courtisans à l'agonie :
 Vainement en cérémonie
 Avec sa clochette arrivait
 L'attrail de la sacristie ;
 Le curé vainement oignait

Notre vieille âme à sa sortie ;
Le public malin s'en moquait ;
La satire un moment parlait
Des ridicules de sa vie ;
Puis à jamais on l'oubliait ;
Ainsi la farce était finie.
Le purgatoire ou le néant
Terminait cette comédie.

Petits papillons d'un moment ,
Invisibles marionnettes ,
Qui volez si rapidement
De Polichinelle au néant ,
Dites-moi donc ce que vous êtes.
Au terme où je suis parvenu ,
Quel mortel est le moins à plaindre ?
C'est celui qui ne sait rien craindre ,
Qui vit et qui meurt inconnu.

VERS LATINS.

INSCRIPTION

GRAVÉE SUR UNE PORTE DU CHATEAU DE CIREY.

1736.

Hæc ingens incepta domus fit parva; sed ævum
Degitur hic felix et bene, magna sat est.

AUTRE,

GRAVÉE AUSSI A CIREY.

Hic virtutis amans, vulgi contemptor et aulæ,
Cultor amicitiae vates latet abditus agro.

VERS SUR LE FEU.

1738.

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

A M. AMMAN,

SECRETAIRE DE M. L'AMBASSADEUR DE NAPLES A PARIS,

Qui avait adressé de jolis vers latins à M. DE VOLTAIRE.

1746.

Tu vatem vates laudatus Apolline laudas,
Concedisque tua decerptas fronte coronas.
Carminibus nostram petis ad certamina musam :
O utinam videar tibi respondere paratus !
Sed quondam dulcis vox deficit, atque labore
Nunc defessus, iners, ignava silentia servans,
Semper amans Phœbi, non exauditus ab illo,
Te miror, victus; non invidus, arma repono.

#

TRADUCTIONS

ET

IMITATIONS

DE DIVERS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES.

ANONYME.

ÉGLOGUE ALLEMANDE.

HERNAND, DERNIN.

DERNIN.

Consolons-nous, Hernand : l'astre de la nature
Va de nos aquilons tempérer la froidure ;
Le Zéphyr à nos champs promet quelques beaux jours :
Nous chanterons aussi nos vins et nos amours.
Nous n'égalons pas la Grèce et l'Ausonie ;
Nous sommes sans printemps, sans fleurs, et sans génie ;
Nos voix n'ont jamais eu ces sons harmonieux
Qu'aux pasteurs de Sicile ont accordés les dieux.
Ne pouvons-nous jamais, en lisant leurs ouvrages,
Surmonter l'âpreté de nos climats sauvages,
Vers ces coteaux du Rhin que nos soins assidus
Ont forcés à s'orner des trésors de Bacchus ?

Forçons le dieu des vers, exilé de la Grèce,
A venir de nos chants adoucir la rudesse :
Nous connaissons l'amour, nous connaissons les vers.
Orphée était de Thrace ; il brava les hivers ;
Il aimait, c'est assez : Vénus monta sa lyre.
Il polit son pays ; il eut un doux empire
Sur des cœurs étonnés de céder à ses lois.

HERNAND.

On dit qu'il amollit les tigres de ses bois.
Humaniserons-nous les loups qui nous déchirent ?

Depuis qu'aux étrangers les destins nous soumirent ,
 Depuis que l'esclavage affaissa nos esprits ,
 Nos chants furent changés en de lugubres cris.
 D'un commis odieux l'insolence affamée
 Vient ravir la moisson que nous avons semée ,
 Vient décimer nos fruits , notre lait , nos troupeaux ;
 C'est pour lui que ma main couronna ces coteaux
 Des pampres consolants de l'amant d'Ariane.

Si nous osons nous plaindre , un traitant nous condamne.
 Nous craignons de gémir , nous dévorons nos pleurs.
 Ah ! dans la pauvreté , dans l'excès des douleurs ,
 Le moyen d'imiter Théocrite et Virgile !
 Il faut pour un cœur tendre un esprit plus tranquille.
 Le rossignol tremblant dans son obscur séjour
 N'élève pas sa voix sous le bec du vautour.
 Fuyons , mon cher Dernin' , ces malheureuses rives ;
 Portons nos chalumeaux et nos lyres plaintives
 Aux bords de l'Adigo , loin des yeux des tyrans.

ÉPIGRAMMES

IMITÉES DE L'ANTHOLOGIE GRECQUE.

I.

SUR LES SACRIFICES A HERCULE.

Un peu de miel , un peu de lait ,
 Rendent Mercure favorable :
 Hercule est bien plus cher , il est bien moins traitable ;
 Sans deux agneaux par jour il n'est point satisfait.
 On dit qu'à mes moutons ce dieu sera propice.
 Qu'il soit béni ! mais , entre nous ,
 C'est un peu trop en sacrifice :
 Qu'importe qui les mange , ou d'Hercule , ou des loups ?

II.

SUR LAIS,

QUI REMIT SON MIROIR DANS LE TEMPLE DE VÉNUS.

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle ;
 Il redouble trop mes ennuis.
 Je ne saurais me voir, dans ce miroir fidèle ,
 Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

III.

SUR UNE STATUE DE VÉNUS.

Oui, je me montrai toute nue
 Au dieu Mars, au bel Adonis,
 A Vulcain même, et j'en rougis :
 Mais Praxitèle, où m'a-t-il vue ?

IV.

SUR UNE STATUE DE NIOBÉ.

Le fatal courroux des dieux
 Changea cette femme en pierre ;
 Le sculpteur a fait bien mieux ,
 Il a fait tout le contraire.

V.

SUR DES FLEURS.

A UNE FILLE GRECQUE QUI PASSAIT POUR ÊTRE FIÈRE.

Je sais bien que ces fleurs nouvelles
 Sont loin d'égalier vos appas :
 Ne vous enorgueillissez pas ,
 Le temps vous fanera comme elles.

VI.

SUR LÉANDRE,

QUI NAGEAIT VERS LA TOUR D'HÉRO PENDANT UNE TEMPÊTE.

(Épigramme imitée depuis par Martial.)

Léandre , conduit par l'amour,
 En nageant disait aux orages :
 « Laissez-moi gagner les rivages ,
 Ne me noyez qu'à mon retour. »

VII.

Des pigeons dans un casque ont logé leurs petits :
 Le dieu Mars et Vénus de tout temps sont amis.

ADDISON.

Oui, Platon, tu dis vrai : notre âme est immortelle ;
 C'est un Dieu qui lui parle , un Dieu qui vit en elle.
 Et d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment ,
 Ce dégoût des faux biens , cette horreur du néant ?
 Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes ;
 Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes ,
 Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
 Les portes de la vie et de l'éternité
 L'éternité ! quel mot consolant et terrible !
 O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
 Que suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? et d'où suis-je tiré ?
 Dans quel climat nouveau , dans quel monde ignoré ,
 Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
 Où sera cet esprit qui ne peut se connaître ?
 Que me préparez-vous , abîmes ténébreux ?
 Allons, s'il est un Dieu, Caton doit être heureux.
 Il en est un sans doute , et je suis son ouvrage ;
 Lui-même au cœur du juste il empreint son image ;

Il doit venger sa cause, et punir les pervers...
 Mais comment ? dans quel temps ? et dans quel univers ?
 Ici la vertu pleure, et l'audace l'opprime ;
 L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
 La fortune y domine, et tout y suit son char.
 Ce globe infortuné fut formé pour César.
 Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
 Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste !
 Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil ;
 Cette vie est un songe, et la mort un réveil.

ARIOSTE.

Oh ! si quelqu'un voulait monter pour moi
 Au paradis ! s'il y pouvait reprendre
 Mon sens commun ! s'il daignait me le rendre !
 Belle Aglaé, je l'ai perdu pour toi ;
 Tu m'as rendu plus fou que Roland même :
 C'est ton ouvrage ; on est fou quand on aime.
 Pour retrouver mon esprit égaré,
 Il ne faut pas faire un si long voyage.
 Tes yeux l'ont pris, il en est éclairé ;
 Il est errant sur ton charmant visage,
 Sur ton beau sein, ce trône des Amours ;
 Il m'abandonne : un seul regard peut-être,
 Un seul baiser peut le rendre à son maître ;
 Mais sous tes lois il restera toujours.

BUTLER.

Quand les profanes et les saints
 Dans l'Angleterre étaient aux prises
 Qu'on se battait pour des églises
 Aussi fort que pour des catins ;
 Lorsque anglicans et puritains

Fesaient une si rude guerre ,
Et qu'au sortir du cabaret
Les orateurs de Nazareth
Allaient battre la caisse en chaire ;
Que partout , sans savoir pourquoi ,
Au nom du ciel , au nom du roi ,
Les gens d'armes couvraient la terre ;
Alors monsieur le chevalier ,
Longtemps oisif ainsi qu'Achille ,
Tout rempli d'une sainte bile ,
Suivi de son grand écuyer ,
S'échappa de son poulailler ,
Avec son sabre et l'Évangile ,
Et s'avisa de guerroyer.

Sire Hudibras , cet homme rare ,
Était , dit-on , rempli d'honneur ,
Avait de l'esprit et du cœur ,
Mais il en était fort avare.
D'ailleurs , par un talent nouveau ,
Il était tout propre au barreau ,
Ainsi qu'à la guerre cruelle ;
Grand sur les banes , grand sur la selle ,
Dans les camps et dans un bureau ;
Semblable à ces rats amphibies
Qui , paraissant avoir deux vies ,
Sont rats de campagne et rats d'eau.
Mais , malgré sa grande éloquence ,
Et son mérite et sa prudence ,
Il passa chez quelques savants
Pour être un de ces instruments
Dont les fripons avec adresse
Savent user sans dire mot ,
Et qu'ils tournent avec souplesse :
Cet instrument s'appelle un *sot*.
Ce n'est pas qu'en théologie .

En logique , en astrologie ,
 Il ne fût un docteur subtil ;
 En quatre il séparait un fil ,
 Disputant sans jamais se rendre ,
 Changeant de thèse tout à coup ,
 Toujours prêt à parler beaucoup
 Quand il fallait ne point s'entendre.

D'Hudibras la religion
 Était , tout comme sa raison ,
 Vide de sens et fort profonde ;
 Le puritanisme divin ,
 La meilleure secte du monde ,
 Et qui certes n'a rien d'humain ;
 La vraie Église militante ,
 Qui prêche un pistolet en main ;
 Pour mieux convertir son prochain ,
 A grands coups de sabre argumente ;
 Qui promet les célestes biens
 Par le gibet et par la corde ,
 Et damne sans miséricorde
 Les péchés des autres chrétiens ,
 Pour se mieux pardonner les siens ;
 Secte qui , toujours détruisante ,
 Se détruit elle-même enfin.
 Tel Samson de sa main puissante
 Brisa le temple philistin ;
 Mais il périt par sa vengeance ,
 Et lui-même il s'ensevelit ,
 Écrasé sous la chute immense
 De ce temple qu'il démolit.
 Au nez du chevalier antique
 Deux grandes moustaches pendaient ,
 A qui les Parques attachaient
 Le destin de la république.
 Il les garde soigneusement ;

Et si jamais on les arrache ,
 C'est la chute du parlement :
 L'État entier en ce moment
 Doit tomber avec sa moustache.
 Ainsi Taliacotius ,
 Grand Esculape d'Étrurie ,
 Répara tous les nez perdus
 Par une nouvelle industrie :
 Il vous prenait adroitement
 Un morceau du cul d'un pauvre homme ,
 L'appliquait au nez proprement ;
 Enfin il arrivait qu'en somme ,
 Tout juste à la mort du prêteur
 Tombait le nez de l'emprunteur ;
 Et souvent dans la même bière ,
 Par justice et par bon accord ,
 On remettait au gré du mort
 Le nez auprès de son derrière.

Notre grand héros d'Albion ,
 Grimpé dessus sa haridelle ,
 Pour venger la religion
 Avait à l'arçon de sa selle
 Deux pistolets et du jambon ;
 Mais il n'avait qu'un éperon.
 C'était de tout temps sa manière ,
 Sachant que si la talonnière
 Pique une moitié du cheval ,
 L'autre moitié de l'animal
 Ne resterait point en arrière.
 Voilà donc Hudibras parti ;
 Que Dieu bénisse son voyage ,
 Ses arguments et son parti ,
 Sa barbe rousse et son courage !

C'est assez pour des vers méchants ,
 Qu'un pour la rime , un pour le sens.

CICÉRON.

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
 Blessé par un serpent élançé de la terre ;
 Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
 L'ennemi tortueux dont il est entouré ;
 Le sang tombe des airs. Il déchire, il dévore
 Le reptile acharné qui le combat encore ;
 Il le perce, il le tient sous ses ongles vainqueurs ;
 Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
 Le monstre, en expirant, se débat, se replie ;
 Il exhale en poisons les restes de sa vie ;
 Et l'aigle tout sanglant, fier, et victorieux,
 Le rejette en fureur, et plane au haut des cieux.

CLAUDIEN.

Je vois les noirs coursiers du fier dieu des enfers ;
 Ils ont percé la terre, ils font mugir les airs.
 Voici ton lit fatal, ô triste Proserpine !
 Tous mes sens ont frémi d'une fureur divine ;
 Le temple est ébranlé jusqu'en ses fondements ;
 L'enfer a répondu par ses mugissements ;
 Cérès a secoué ses torches menaçantes.
 D'un nouveau jour qui luit les clartés renaissantes
 Annoncent Proserpine à nos regards contents ;
 Triptolème la suit. Dragons obéissants,
 Traînez sur l'horizon son char utile au monde ;
 Hécate, des enfers fuyez la nuit profonde ;
 Brillez, reine des temps ; et toi, divin Bacchus,
 Bienfaiteur adoré de cent peuples vaincus,
 Que ton superbe thyrses amène l'allégresse.

 DRYDEN.

De desseins en regrets , et d'erreurs en désirs ,
 Les mortels insensés promènent leur folie.
 Dans des malheurs présents , dans l'espoir des plaisirs ,
 Nous ne vivons jamais , nous attendons la vie.
 Demain , demain , dit-on , va combler tous nos vœux :
 Demain vient , et nous laisse encor plus malheureux.
 Quelle est l'erreur , hélas ! du soin qui nous dévore !
 Nul de nous ne voudrait recommencer son cours :
 De nos premiers moments nous maudissons l'aurore ,
 Et de la nuit qui vient nous attendons encore
 Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours.

 LE ROI SÉBASTIEN !

Ne me connais-tu pas , traître , insolent ?

ALONZE.

Qui ? moi !

Je te connais fort bien , mais non pas pour mon roi.
 Tu n'es plus dans Lisbonne , où ta cour méprisabile
 Nourrissait de ton cœur l'orgueil insupportable.
 Un tas d'illustres sots et de fripons titrés ,
 Et de gueux du bel air et d'esclaves dorés ,
 Chatouillaient ton oreille , et fascinaient ta vue ;
 On t'entourait en cercle , ainsi qu'une statue.
 Quand tu disais un mot , chacun , le cou tendu ,
 S'empressait d'applaudir sans t'avoir entendu ;
 Et ce troupeau servile admirait en silence
 Ta royale sottise et ta noble arrogance :
 Mais te voilà réduit à ta juste valeur.

Tel est chaque parti dans sa rage obstiné .
 Aujourd'hui condamnant , et demain condamné.

GUARINI.

De cent baisers , dans votre ardente flamme ,
 Si vous pressez belle gorge et beau bras ,
 C'est vainement : ils ne les rendent pas.
 Baisez la bouche , elle répond à l'âme ;
 L'âme se colle aux lèvres de rubis ,
 Aux dents d'ivoire , à la langue amoureuse.
 Ame contre âme alors est fort heureuse ;
 Deux n'en font qu'un , et c'est un paradis.

Ramper avec bassesse en affectant l'audace ,
 S'engraisser de rapine en attestant les lois ,
 Étouffer en secret son ami qu'on embrasse :
 Voilà l'honneur qui règne à la suite des rois.

HARVEY.

Qu'ai-je donc vu dans l'Italie ?
 Orgueil , astuce , et pauvreté ,
 Grands compliments , peu de bonté ,
 Et beaucoup de cérémonie ;
 L'extravagante comédie
 Que souvent l'Inquisition
 Veut qu'on nomme religion ,
 Mais qu'ici nous nommons folie.
 La nature , en vain bienfesante ,
 Veut enrichir ces lieux charmants ;
 Des prêtres la main désolante
 Étouffe ses plus beaux présents.
 Les monsignor , soi-disant grands ,
 Seuls dans leurs palais magnifiques ,
 Y sont d'illustres fainéants ,
 Sans argent et sans domestiques.

Pour les petits , sans liberté ,
 Martyrs du joug qui les domine ,
 Ils ont fait vœu de pauvreté ,
 Priant Dieu par oisiveté ,
 Et toujours jeûnant par famine.
 Ces beaux lieux , du pape bénis ,
 Semblent habités par les diables ,
 Et les habitants misérables
 Sont damnés dans le paradis.

HÉSIODE.

Prométhée autrefois pénétra dans les cieux ;
 Il prit le feu sacré qui n'appartient qu'aux dieux.
 Il en fit part à l'homme , et la race mortelle
 De l'esprit qui meut tout obtint quelque étincelle.

« Perfide ! s'écria Jupiter irrité ,

Ils seront tous punis de ta témérité. »

Il appela Vulcain ; Vulcain créa Pandore.

De toutes les beautés qu'en Vénus on adore
 Il orna mollement ses membres délicats :
 Les Amours , les Désirs , forment ses premiers pas ;
 Les trois Grâces et Flore arrangent sa coiffure ,
 Et mieux qu'elles encore elle entend la parure.
 Minerve lui donna l'art de persuader ;
 La superbe Junon , celui de commander.
 Du dangereux Mercure elle apprit à séduire ,
 A trahir ses amants , à cabaler , à nuire ;
 Et par son écolière il se vit surpassé.

Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laissé ;
 De Dieu sur les humains tel fut l'arrêt suprême :
 « Voilà votre supplice , et j'ordonne qu'on l'aime. »

Il envoie à Pandore un écrin précieux ;
 Sa forme et son éclat éblouissent les yeux.

Quels biens doit renfermer cette boîte si belle !
 De la bonté des dieux c'est un gage fidèle ;
 C'est là qu'est renfermé le sort du genre humain.
 Nous serons tous des dieux.. Elle l'ouvre ; et soudain
 Tous les fléaux ensemble inondent la nature.
 Hélas ! avant ce temps , dans une vie obscure
 Les mortels moins instruits étaient moins malheureux ;
 Le vice et la douleur n'osaient approcher d'eux ;
 La pauvreté, les soins, la peur, la maladie ,
 Ne précipitaient point le terme de leur vie ;
 Tous les jours étaient purs , et tous les cœurs sereins.

—

Dans les temps bienheureux de Saturne et de Rhée ,
 Le mal fut inconnu , la fatigue ignorée ;
 Les dieux prodiguaient tout : les humains satisfaits ,
 Ne se disputant rien , forcés de vivre en paix ,
 N'avaient point corrompu leurs mœurs inaltérables.
 La mort, l'affreuse mort , si terrible aux coupables ,
 N'était qu'un doux passage , en ce séjour mortel ,
 Des plaisirs de la terre aux délices du ciel.
 Les hommes de ces temps sont nos heureux génies ,
 Nos démons fortunés, les soutiens de nos vies ;
 Ils veillent près de nous ; ils voudraient de nos cœurs
 Écarter, s'il se peut, le crime et les douleurs.

HOMÈRE

FRAGMENT

DU NEUVIÈME CHANT DE L'ILIADÉ.

Les Prières , mon fils , devant vous éplorées ,
 Du souverain des dieux sont les filles sacrées ;
 Humbles , le front baissé , les yeux baignés de pleurs ,
 Leur voix triste et plaintive exhale leurs douleurs.
 On les voit , d'une marche incertaine et tremblante ,

Suivre de loin l'Injure impie et menaçante ;
 L'Injure au front superbe , au regard sans pitié ,
 Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé .
 Elles demandent grâce ;... et, lorsqu'on les refuse ,
 C'est au trône des dieux que leur voix vous accuse ;
 On les entend crier, en lui tendant les bras :
 « Punissez le cruel qui ne pardonne pas ;
 Livrez ce cœur farouche aux affronts de l'Injure ;
 Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure ;
 Que le barbare apprenne à gémir comme nous ! »
 Jupiter les exauce , et son juste courroux
 S'appesantit bientôt sur l'homme impitoyable .

COMMENCEMENT

DU SEIZIÈME LIVRE DE L'ILIADÉ.

TRADUCTION LITTÉRALE¹

DE LA RAPSDIE DE L'ILIADÉ , INTITULÉE PATROCLÉE.

C'est ainsi qu'ils combattaient autour des vaisseaux garnis de bancs de rameurs. Mais Patrocle était auprès d'Achille , pasteur des peuples, pleurant à chaudes larmes, comme une fontaine noire qui, du haut d'un rocher, répand son eau noire. Le divin Achille, puissant des pieds, eut pitié de lui ; et élevant la voix avec des paroles qui avaient des ailes, lui dit : « Patrocle, pourquoi pleures-tu comme une petite fille qui, courant avec sa mère, la prie de la prendre entre ses bras, la retient par sa robe, tandis que sa mère se hâte de marcher, et qui la regarde en pleurant, jusqu'à ce que la mère l'ait mise dans ses bras ? Semblable à elle, ô Patrocle, tu répands des larmes molles ! Apportes-tu des nouvelles aux Myrmidons ou à moi-même ? As-tu écouté quelque messager de Phthie ? Ils disent pourtant que Ménéstée ton père, fils d'Actor, est vivant ; et qu'Æacide Pélée est parmi les Myr-

¹ Cette traduction littérale est de Voltaire. Elle a été imprimée pour la première fois dans l'excellente édition de M. Beuchot, Paris, 1833.

midons. Certes, s'ils étaient morts, nous nous attristerions. Pleures-tu pour les Grecs, parce qu'on les tue vers leurs vaisseaux creux, à cause de leur injustice? Parle, ne me cache rien; nous ne sommes que nous deux.»

Tu soupiras alors profondément, ô Patrocle, bon écuyer! tu lui dis : « O Achille, fils de Pélée, le plus vaillant des Grecs! une douleur cruelle oppresse les Grecs; car tous ceux qui étaient les plus forts sont couchés dans leurs vaisseaux, blessés de loin et de près. Le fort Diomède, fils de Tydée, a été blessé de loin; et Ulysse, fameux par sa lance, a été blessé de près; et Eurypyle l'est à la cuisse par une flèche. Les médecins sont occupés à leur préparer des médicaments et à guérir leurs blessures.

« Mais vous êtes inexorable, ô Achille! Dieu me préserve de ressentir jamais une colère comme la vôtre! Vous êtes fort pour le mal. Qui secourrez-vous donc dorénavant, si vous n'avez pas pitié des Grecs, et si vous les abandonnez à leur ruine? Non, Pélée, le dompteur de chevaux, n'était point votre père, ni Thétis votre mère; mais les flots bleus de la mer et les rochers escarpés vous ont engendré; car votre âme est cruelle.

« Mais si vous craignez quelques prédictions, et si votre vénérable mère vous a dit quelque chose de la part de Jupiter, prêtez-moi du moins au plus vite les troupes de vos Myrmidons : je pourrai servir de lumière et de secours aux Grecs. Mettez aussi vos armes sur mes épaules, afin que je m'arme. Peut-être en me prenant pour vous, à cause de la ressemblance, les Troyens renonceront à la bataille, et les enfants de la Grèce respireront devant Mars. Ils sont accablés actuellement : ils reprendront haleine; nous repousserons facilement les ennemis fatigués; nous leur ferons regagner la ville loin de nos navires et de nos tentes. »

C'est ainsi qu'il parla en suppliant, et c'était avec beaucoup d'imprudence; car il demandait une mort fatale. Achille au pied léger lui répondit avec de profonds soupirs : « Hélas! illustre Patrocle, que m'as-tu dit? je ne crains point les prédictions. Ma respectable mère ne m'en a jamais fait de la part de Jupiter : mais une douleur cruelle occupe mon âme. Un homme dont je suis l'égal m'a voulu priver de mon partage, parce qu'il est plus puissant que moi; il m'a ravi le prix que j'avais gagné : cette injure tourmente mon esprit.

« Cette fille que les Grecs m'avaient donnée pour ma récompense, et que j'avais méritée avec ma lance en renversant une ville très-

forte, Agamemnon, fils d'Atrée, l'a ravie de mes mains, et m'a traité comme un homme sans honneur. Mais cet outrage est fait, n'en parlons plus. Il ne faut pas que la colère soit toujours dans le cœur. J'avais résolu de ne vaincre mon ressentiment que quand les ennemis et le danger seraient venus jusqu'à mes vaisseaux. Endosse mes armes brillantes sur tes épaules, et conduis mes belliqueux Myrmidons au combat : car une nuée de Troyens environne les vaisseaux ; le danger augmente ; notre flotte est enfermée sur le bord de la mer dans un espace fort étroit, et la ville entière de Troie fond sur nous, pleine de confiance ; car les Troyens ne voient pas encore mon casque resplendissant ; ils auraient bientôt couvert nos fossés de leurs cadavres, si le roi Agamemnon avait été plus doux envers moi ; mais à présent ils assiègent notre armée enfermée.

« La lance de Diomède, fils de Tydée, ne peut écarter la mort qui fond sur les Grecs. Je n'ai point entendu la voix du fils d'Atrée mon ennemi ; mais j'ai entendu la voix tonnante d'Hector, qui exhorte les Troyens ; ils répondent par des frémissements guerriers. Les vainqueurs sont dans tout notre camp. Mais qu'ainsi ne soit ! Patrocle, va chasser au loin cette peste ; attaque-les vaillamment ; qu'ils ne portent point la flamme dans nos vaisseaux ; qu'ils ne nous privent point d'un doux retour. Fais périr tous les Troyens, mais abstiens-toi d'attaquer Hector. Obéis à ma remontrance ; qu'elle soit présente à ton esprit : conserve-moi le grand honneur et la gloire que j'attends de tous les Grecs ; qu'ils me rendent la belle fille qu'on m'a enlevée, et qu'ils me fassent de riches présents.

« Dès que tu auras repoussé les ennemis des vaisseaux, reviens à moi, si tu veux que le tonnant mari de Junon te donne de la gloire. Ne cède point à l'ambition de combattre sans moi contre les belliqueux Troyens ; car tu m'exposerais à la honte. Ne te laisse point emporter à la chaleur du combat, en tuant les Troyens jusqu'aux murs d'Ilion, de peur que quelque dieu ne descende de l'éternel Olympe ; car Apollon, qui tire de très-loin, protège Troie. Reviens dès que tu auras mis en sûreté les vaisseaux. Laisse aller les Troyens dans la campagne. Plût à Dieu que le père Jupiter, et Minerve, et Apollon, nous livrassent tous les Troyens ! qu'aucun n'évitât la mort, et qu'aucun des Grecs n'échappât ! que nous évitassions la mort tous deux seuls, et que nous pussions tous deux seuls renverser les murs sacrés de Troie ! »

C'est ainsi qu'Achille et Patrocle parlaient ensemble. Ajax cependant

ne pouvait plus résister. Il était accablé de traits. Les décrets de Jupiter et les illustres archers troyens l'oppressaient. Son casque brillant rendait un son terrible autour de ses tempes ; car il était frappé sans cesse sur les clous très-bien arrangés de son casque. Il repoussait les traits ennemis de l'épaule gauche, tenant toujours d'une main ferme son bouclier ; et les Troyens, qui le pressaient, ne pouvaient, à coups de javelots, le faire remuer de sa place. Il haletait ; la sueur coulait de tous ses membres, il ne pouvait plus respirer : mal sur mal fondait sur lui.

Dites-moi à présent, Muses, habitantes des maisons de l'Olympe, comment le feu prit d'abord aux vaisseaux des Grecs.

Hector, qui était tout auprès, frappa avec sa grande épée la lance de bois de frêne (la lance d'Ajax), et la coupa juste à l'endroit par lequel le bois tenait à la hampe. Ajax Télamon empoigna alors inutilement sa pique mutilée. La hampe d'airain était tombée à terre loin de lui, en retentissant.

Ajax, d'un esprit éclairé, reconnut l'ouvrage des dieux ; et comme Jupiter, foudroyant d'en haut, renversait tous les desseins des Grecs dans la bataille, et discernait la victoire aux Troyens, il se retira donc de la mêlée ; et les Troyens jetèrent de tous côtés des feux sur les vaisseaux agiles ; et la flamme inextinguible s'étendit soudain partout, car le feu environna la poupe.

Alors Achille, s'étant frappé les cuisses, parla ainsi : « Hâte-toi, illustre Patrocle, dompteur de chevaux ; car je vois sur les vaisseaux l'impétuosité d'un feu ennemi : crains que les flammes ne les embrasent tous, et qu'il n'y ait plus ensuite moyen de s'enfuir. Prends les armes incessamment ; et moi j'assemblerai les troupes. »

Il parla ainsi, et Patrocle s'arma d'un brillant airain. Il mit d'abord les bottines autour de ses belles jambes. Ensuite il attacha autour de sa poitrine la cuirasse du prompt Achille, peinte de couleurs diverses, et semée d'étoiles. Il pendit à ses épaules l'épée d'airain enrichie de clous d'argent, et le bouclier vaste et solide. Il mit sur sa forte tête le casque bien battu, dont l'aigrette était de crins de cheval ; et une crête terrible flottait au-dessus d'eux. Il mit dans ses mains deux forts javelots carrés, propres pour elles. Il ne prit point la lance du brillant Achille, grande, pesante, forte, qu'aucun autre des Grecs ne put manier, et que le seul Achille sut lancer. C'était un bois de frêne péliaque, que Chiron avait donné à Pélée, père d'Achille, coupé sur le haut du mont Pélion, pour donner un jour la mort aux héros.

Il ordonne à Automédon d'atteler sur-le-champ les chevaux. Il honorait Automédon, après Achille, comme le plus capable de rompre les bataillons ennemis ; car il était fidèle et attentif dans la bataille à soutenir les efforts menaçants des ennemis. Automédon lui amena donc sous le joug Xante et Balie, chevaux impétueux qui égalaient les vants à la course. La harpie Podarge les avait conçus du vent Zéphyre, un jour qu'elle paissait dans un pré sur le bord de l'Océan. Il joignit encore aux courroies du timon l'illustre Pédase. Achille avait pris ce cheval au sac de la ville d'Étion. Ce Pédase, quoique mortel, allait fort bien avec les chevaux immortels.

Achille fit prendre les armes à ses Myrmidons, allant par toutes les tentes avec des armes. Ils étaient comme des loups, dévorant de la chair crue, exerçant une grande force dans leurs entrailles, qui déchirent et mangent dans les montagnes un cerf aux grandes andouillées, après l'avoir tué. Leur mâchoire est toute rouge de sang ; et ils s'en vont en troupe, d'une fontaine aux eaux noires, boire à petites gorgées la superficie d'une eau noire que leur gueule mêle avec des grumeaux de sang. Leur poitrine est intrépide, et leur large ventre est tendu fortement.

C'est ainsi que les chefs des Myrmidons, et les princes, accompagnaient le courageux serviteur d'Achille au pied léger ; et ils allaient d'un grand courage. Achille était au milieu d'eux, semblable à Mars, les exhortant, eux, et leurs chevaux, et leurs boucliers.

TRADUCTION LIBRE.

Tandis que les héros défenseurs du Scamandre
 Mettaient la Grèce en fuite et ses vaisseaux en cendre,
 Patrocle aux pieds d'Achille apportait ses douleurs.
 Ses yeux étaient baignés de deux ruisseaux de pleurs ;
 Il éclate en sanglots. Le fils de la déesse
 D'un regard dédaigneux contemple sa faiblesse ;
 Mais dans son fier courroux respectant l'amitié,
 Indigné de ses pleurs, attendri de pitié :
 « Quoi ! c'est l'ami d'Achille ! il m'apporte des larmes.
 N'est-il qu'un faible enfant dont la mère en alarmes,
 En pleurant avec lui, le serre entre ses bras ?
 Est-ce avec des sanglots qu'on revient des combats ?
 Qui peux-tu regretter ? Tes parents ni mon père

N'ont point de leurs vieux ans terminé la carrière.
 Alors , certes , alors ma juste piété
 Égalerait du moins ta sensibilité.
 Qui pleures-tu , dis-moi ? des Grecs qui me trahissent ,
 Qui n'ont pas su combattre , et que les dieux punissent ;
 Les esclaves d'un roi qui m'a persécuté ?
 Va , s'ils sont malheureux , ils l'ont bien mérité. »

Patrocle lui répond d'une voix lamentable :
 « Grand et cruel Achille , Achille inexorable !
 Malheur à qui serait , dans ce mortel effroi ,
 Dans ce malheur public , aussi ferme que toi !
 La mort est sur nos pas : Diomède , Eurypyle ,
 Ulysse , sont blessés ; et tu restes tranquille !
 Le sang du puissant roi qui t'osait outrager ,
 Le sang d'Agamemnon coule pour te venger.
 Crois-moi , voilà le temps où les grands cœurs pardonnent.
 A quels affreux loisirs tes chagrins s'abandonnent !
 A perdre tes amis quels dieux t'ont animé ?
 O ciel ! Hector triomphe ! Achille est désarmé !
 Il voit d'un œil content la Grèce désolée... !
 Non , tu n'es pas le fils du généreux Pélée ;
 Non , la tendre Thétis n'a point formé ton cœur ,
 Ce cœur que j'implorais , et qui me fait horreur ,
 Qui dédaigne Patrocle et qui hait sa patrie.
 Les autans déchaînés , les vagues en furie ,
 T'ont formé , t'ont vomi dans les antres affreux ,
 Pour être plus terrible et plus funeste qu'eux.
 Pardonne , j'en dis trop : mais si vers cette rive
 Ton éternel courroux tient ta valeur captive ,
 Ou si de nos devins quelque oracle menteur
 Enchaîne ton courage et nous ôte un vengeur ,
 Souffre au moins qu'un ami puisse tenir ta place.
 Prête-moi ton armure , et j'aurai ton audace.
 Autour de nos vaisseaux Ajax combat encor ,
 Ton casque sur mon front fera trembler Hector ;

Et ton nom préparant un triomphe facile,
Les Troyens sont vaincus s'ils pensent voir Achille. »

C'est ainsi qu'il parlait : ainsi, par sa vertu,
Il ébranle un courroux de pitié combattu ;
Il l'assiège, il le presse. Ah ! malheureux, arrête ;
Hélas ! tu ne vois point ce que le ciel t'apprête :
Ta vertu te trompait ; tu courais au trépas.

Achille cependant ne le rebutait pas ;
Mais dans sa bonté même éclatait sa colère.
« Je méprise, dit-il, cette erreur populaire
Qui croit que l'avenir au prêtre est révélé,
Et qu'il nous faut mourir lorsque Delphe a parlé.
Je ne m'occupe point d'une chimère vaine ;
J'écoute mon dépit, je me livre à ma haine ;
Elle est juste, il suffit. Je n'ai point pardonné
A cet indigne roi par mes mains couronné,
A cet Atride ingrat, au rival que j'abhorre,
Qui m'ôta Briséis, et la retient encore,
Qui devant tous les Grecs osa m'humilier :
Non, jamais tant d'affronts ne pourront s'oublier.

« Mais enfin j'ai prescrit un terme à ma vengeance ;
J'ai promis, si jamais, poursuivis sans défense,
Les Argiens tremblants aux bords du Ximoïs
Fuyaient jusqu'aux vaisseaux par nous-mêmes conduits,
Qu'alors de ces vaincus j'aurais pitié peut-être ;
Que je pourrais souffrir qu'on secourût leur maître,
Qu'on le couvrît de honte en conservant ses jours.
Ce temps est arrivé ; va, marche à son secours.
Je vois d'Agamemnon la fuite avilissante ;
D'Hector qui le poursuit j'entends la voix tonnante.
Il t'appelle à la gloire, arme-toi contre lui ;
Et si le ciel vengeur te seconde aujourd'hui,
N'abuse point surtout du bonheur qu'il t'envoie ;
Ne tente point les dieux, ne va point jusqu'à Troie :

Modère ta valeur ; c'est assez d'écarter
 Cet Hector insolent qui nous ose insulter ;
 C'est assez d'arracher aux flammes , au pillage ,
 Nos vaisseaux exposés sur cet affreux rivage.
 Puissent ces fils de Tros , et ces Grecs odieux ,
 Ces communs ennemis , en horreur à mes yeux ,
 S'égorger l'un par l'autre , et tomber nos victimes !
 Que leur sang détestable efface enfin leurs crimes !
 Qu'il ne reste que nous pour détruire à jamais
 Les lieux qu'ils ont souillés d'opprobre et de forfaits ! »

Tandis que , d'une voix si terrible et si fière ,
 Achille à sa pitié mêlait tant de colère ,
 Ajax versait son sang. Ce fils de Télamon ,
 Défenseur de la Grèce et terreur d'Ilion ,
 Combattait une armée , Hector , et les dieux mêmes,
 Sa force défailloit ; ses périls sont extrêmes :
 L'immense bouclier dont le poids le défend
 Va bientôt échapper à son bras languissant.

O Muse ! apprenez-moi ; Muse fière et sensible ,
 Qui gardez de nos maux la mémoire terrible ,
 Dites aux nations quel mortel ou quel dieu ,
 Lançant avec la mort et le fer et le feu ,
 Sur les vaisseaux des Grecs apporta l'incendie.

C'est le fils de Priam ; c'est cette main hardie
 Qui , d'un glaive tranchant , fit tomber en éclats
 La lance dont Ajax armait encor son bras :
 Apollon dirigeait un coup si redoutable.
 Ajax périra-t-il sous le dieu qui l'accable ?
 Il a trop reconnu qu'il ne peut résister
 A ce dieu qui s'obstine à le persécuter ;
 Il pâlit , il succombe , il cède , il se retire.

Les Troyens acharnés , que son absence attire ,
 Lancent sur les vaisseaux des brandons allumés.
 Quelles voiles , quels bois , sont déjà consumés ?

C'est le vaisseau d'Ajax : il périt à sa vue ;
 La flamme en tourbillons monte et fuit dans la nue.
 Achille en est témoin ; il se frappe les flancs ;
 Il s'écrie : « Arme-toi , cher Patrocle , il est temps ;
 Va combattre , et sauver la flotte menacée. »

De Patrocle déjà la valeur empressée
 Du bouclier d'Achille avait chargé son bras ;
 Il essayait sa lance , et ne s'en servit pas :
 Le seul fils de Thétis en pouvait faire usage.
 Mais il saisit le glaive , instrument du carnage ,
 Dont l'argent le plus pur est le simple ornement.
 Il a couvert son front du casque étincelant
 Dont le flottant panache inspirait l'épouvante ;
 Sa poitrine soutient la cuirasse pesante ;
 Deux puissants javelots brillaient entre ses mains ,
 Tout prêts à se plonger dans le sang des humains.

Le brave Automédon , digne écuyer d'Achille ,
 Déjà d'une main prompte , et ferme autant qu'habile ,
 Attelait du héros les coursiers écumants ,
 Des amours du Zéphyre impétueux enfants ;
 Ils prouvent leur naissance , et leur course légère
 Dans les champs des combats a devancé leur père.
 Patrocle impatient sur le char est monté.

Enfin , maître de soi , quoique encore irrité ,
 A ses Thessaliens Achille se présente.
 Sur cinquante vaisseaux aux rivages du Xante
 Il les avait conduits pour venger Ménélas :
 Trop longtemps en ces lieux il enchaîna leurs bras.

Cinq héros commandaient leur troupe partagée.
 Sous le fier Ménéstus la première est rangée ;
 Ménéstus est le fils d'un des dieux ignorés
 Qu'aux champs thessaliens le temps a consacrés ,
 Et qui sut captiver la belle Polydore.
 La seconde phalange est sous les lois d'Eudore ,

Héros que Polymèle, hélas ! a mis au jour
 Quand le flatteur Mercure eut trompé son amour.
 Phénix, de qui la Grèce a vanté la prudence,
 Qui du fils de Pélée a gouverné l'enfance,
 Conduisait aux combats un autre bataillon.
 Les derniers ont suivi Pisandre, Alcimédon,
 Alcimédon, parent du dangereux Ulysse.

Non loin de ses vaisseaux, dans une vaste lice,
 Achille les rassemble, et leur parle en ces mots :
 « Assez et trop longtemps mon funeste repos,
 Braves Thessaliens, excita vos murmures.
 Du fier Agamemnon l'outrage et les injures,
 Mes affronts, mes malheurs, ne vous ont point touchés ;
 Ma vengeance est un droit que vous me reprochez.
 Vous me disiez toujours : Impitoyable Achille,
 Jusqu'à quand rendrez-vous la valeur inutile ?
 Aux vallons de Tempé renvoyez vos soldats,
 Si votre dureté les tient loin des combats,
 Si vous leur défendez de servir la patrie.
 Eh bien ! vous le voulez ? j'entends la voix qui crie,
 Aux armes ! aux assauts ! aux périls ! à la mort !
 Vous l'emportez : marchez ; je me rends sans effort.
 Marchez avec Patrocle, et laissez votre maître
 Dévorer ses chagrins, qu'il combattra peut-être :
 Ma main ne peut servir l'indigne roi des rois. »

Ses guerriers cependant se pressent à sa voix ;
 Tout obstiné qu'il est, lui-même il les arrange.
 En bataillons serrés il unit sa phalange ;
 Les soldats aux soldats paraissent s'appuyer ;
 Le bouclier d'airain se joint au bouclier ;
 Le casque joint le casque ; une forêt mouvante
 De panaches brillants porte au loin l'épouvante.
 Tel d'un vaste palais l'habile ordonnateur
 Par des marbres épais en soutient la hauteur,
 Les unit l'un à l'autre ; et le superbe faite
 S'élève inaccessible aux coups de la tempête.

FRAGMENT

DU VINGT-QUATRIÈME LIVRE DE L'ILIADÉ.

L'horizon se couvrait des ombres de la nuit ;
 L'infortuné Priam, qu'un dieu même a conduit ,
 Entre , et paraît soudain dans la tente d'Achille.
 Le meurtrier d'Hector, en ce moment tranquille ,
 Par un léger repos suspendait ses douleurs.
 Il se détourne : il voit ce front baigné de pleurs ,
 Ce roi jadis heureux , ce vieillard vénérable ,
 Que le fardeau des ans et la douleur accable ,
 Exhalant à ses pieds ses sanglots et ses cris ,
 Et lui baisant la main qui fit périr son fils.
 Il n'osait sur Achille encor jeter la vue ;
 Il voulait lui parler, et sa voix est perdue.
 Enfin il le regarde, et , parmi ses sanglots ,
 Tremblant , pâle , et sans force , il prononce ces mots :

« Songez , seigneur, songez que vous avez un père... »
 Il ne put achever. Le héros sanguinaire
 Sentit que la pitié pénétrait dans son cœur.
 Priam lui prend les mains. « Ah, prince! ah, mon vainqueur!
 J'étais père d'Hector! et ses généreux frères
 Flattaient mes derniers jours et les rendaient prospères...
 Ils ne sont plus... Hector est tombé sous vos coups...
 Puisse l'heureux Pélée , entre Thétis et vous ,
 Prolonger de ses ans l'éclatante carrière!
 Le seul nom de son fils remplit la terre entière ;
 Ce nom fait son bonheur ainsi que son appui :
 Vos honneurs sont les siens , vos lauriers sont à lui.
 Hélas! tout mon honneur et toute mon attente
 Est de voir de mon fils la dépouille sanglante ;
 De racheter de vous ces restes mutilés ,
 Trainés devant mes yeux sous nos murs désolés.
 Voilà le seul espoir, le seul bien qui me reste :

Achille , accordez-moi cette grâce funeste ,
Et laissez-moi jouir de ce spectacle affreux. »

Le héros , qu'attendrit ce discours douloureux ,
Aux larmes de Priam répondit par des larmes :
« Tous nos jours sont tissés de regrets et d'alarmes ,
Lui dit-il ; par mes mains les dieux vous ont frappé :
Dans le malheur commun moi-même enveloppé ,
Mourant avant le temps loin des yeux de mon père ,
Je teindrai de mon sang cette terre étrangère .
J'ai vu tomber Patrocle , Hector me l'a ravi :
Vous perdez votre fils , et je perds un ami .
Tel est donc des humains le destin déplorable :
Dieu verse donc sur nous la coupe inépuisable ,
La coupe des douleurs et des calamités :
Il y mêle un moment de faibles voluptés ;
Mais c'est pour en aigrir la fatale amertume. »

HORACE.

Les torrents impétueux ,
La mer qui gronde et s'élançe ,
La fureur et l'insolence
D'un peuple tumultueux ,
Des fiers tyrans la vengeance ,
N'ébranlent pas la constance
D'un cœur ferme et vertueux .

Sois le dieu des festins , le dieu de l'allégresse ² ,
Que nos tables soient tes autels ;
Préside à nos jeux solennels ,
Comme Hercule aux jeux de la Grèce !
Seul tu fais les beaux jours : que tes jours soient sans fin !
C'est ce que nous disons en revoyant l'aurore ,

Ce qu'en nos douces nuits nous redisons encore ,
Entre les bras du dieu du vin.

Voyez les habitants de l'affreuse Scythie ,
Qui vivent sur des chars :
Avec plus d'innocence ils consomment leur vie
Que le peuple de Mars.

Castor veut des chevaux , Pollux veut des lutteurs :
Comment concilier tant de goûts , tant d'humeurs ?

Lorsque l'on vit Bacchus et l'invincible Alcide ,
Et Pollux , et Castor, et le grand Romulus ,
Secourir les humains par des soins assidus ,
Venger sur les tyrans l'innocence timide ,
Réprimer les brigands , pardonner aux vaincus ,
Polir les nations dans l'enceinte des villes ,
Protéger les beaux-arts , donner des lois utiles ,
Quel fut le prix des biens par leurs mains répandus ?
L'homme ingrat et méchant noircissait leurs vertus.
Ils furent mordus tous par la dent de l'Envie ,
On fit de ces héros cent contes odieux ;
On les persécuta tout le temps de leur vie :
Furent-ils enterrés , le monde en fit des dieux.

Rendons toujours justice au beau :
Est-il laid pour être nouveau ?
Pourquoi donner la préférence
Aux méchants vers du temps jadis ?
C'est en vain qu'ils sont applaudis ;
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
« Les vieux livres sont des trésors , »
Dit la sottie et maligne envie ;

Ce n'est pas qu'elle aime les morts ;
Elle hait ceux qui sont en vie.

Nos aïeux ont été des monstres exécrables ,
Nos pères ont été méchants ;
On voit aujourd'hui leurs enfants ,
Étant plus éclairés , devenir plus traitables.

LUCAIN.

Qu'importe du bûcher le triste et faux honneur ?
Le feu consumera le ciel , la terre , et l'onde ;
Tout deviendra bûcher : la cendre attend le monde.

LUCRÈCE.

Tendre Vénus , âme de l'univers ,
Par qui tout naît , tout respire , et tout aime ;
Toi dont les feux brûlent au fond des mers ,
Toi qui régis la terre et le ciel même.

On peut , sans être belle , être toujours aimable :
L'attention , le goût , les soins , la propreté ,
Un esprit naturel , un air toujours affable ,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

La nature languit , la terre est épuisée ,
L'homme dégénéré , dont la force est usée ,
Fatigue un sol ingrat par des bœufs affaiblis

On voit avec plaisir , dans le sein du repos ,
Des mortels malheureux lutter contre les flots.
On aime à voir de loin deux terribles armées

Dans les champs de la mort au combat animées :
 Non que le mal d'autrui soit un plaisir si doux ;
 Mais son danger nous plaît quand il est loin de nous.
 Heureux qui , retiré dans le temple des sages ,
 Voit en paix sous ses pieds se former les orages ,
 Qui contemple de loin les mortels insensés ,
 De leur joug volontaire esclaves empressés ,
 Inquiets , incertains du chemin qu'il faut suivre ,
 Sans penser, sans agir, ignorant l'art de vivre ,
 Dans l'agitation consumant leurs beaux jours ,
 Poursuivant la fortune , et rampant dans les cours !
 O vanité de l'homme ! ô faiblesse ! ô misère !

Le hasard incertain de tout alors dispose.
 L'animal est sans germe, et l'effet est sans cause.
 On verra les humains sortir du fond des mers ,
 Les troupeaux bondissants tomber du haut des airs,
 Les poissons dans les bois naissant sur la verdure ;
 Tout pourra se produire : il n'est plus de nature.

Si l'on voyait du moins un terme à son malheur ,
 On soutiendrait sa peine, on combattrait l'erreur ;
 On pourrait supporter le fardeau de la vie :
 Mais d'un plus grand supplice elle est, dit-on , suivie :
 Après de tristes jours on craint l'éternité.

Ils conjurent ces dieux qu'ont forgés nos caprices ;
 Ils fatiguent Pluton de leurs vains sacrifices ;
 Le sang d'un bélier noir coule sous leurs couteaux :
 Plus ils sont malheureux , et plus ils sont dévots.

Sa raison parle en vain , sa crainte le dévore ,
 Comme si n'étant plus il pouvait être encore.

MACHIAVEL.

(Il fait prononcer ces paroles par un porc.)

—

Animaux à deux pieds , sans vêtement , sans armes ,
 Point d'ongle , un mauvais cuir , ni plume , ni toison ,
 Vous pleurez en naissant , et vous avez raison :
 Vous prévoyez vos maux ; ils méritent vos larmes.
 Les perroquets et vous ont le don de parler ;
 La nature vous fit des mains industrieuses ;
 Mais vous fit-elle , hélas ! des âmes vertueuses ?
 Et quel homme en ce point pourrait nous égaler ?
 L'homme est plus vil que nous , plus méchant , plus sauvage :
 Poltrons ou furieux , dans le crime plongés ,
 Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage ;
 Vous tremblez de mourir , et vous vous égorgez.
 Jamais de porc à porc on ne vit d'injustices :
 Notre bauge est pour nous le temple de la paix.
 Ami , que le bon Dieu me préserve à jamais
 De redevenir homme , et d'avoir tous ses vices !

MANDEVILLE.

LES ABEILLES ,

FABLE.

Les abeilles autrefois
 Parurent bien gouvernées ,
 Et leurs travaux et leurs rois
 Les rendirent fortunées.
 Quelques avides bourdons
 Dans les ruches se glissèrent.
 Ces bourdons ne travaillèrent ,

Mais ils firent des sermons.
 Ils dirent dans leur langage :
 « Nous vous promettons le ciel ;
 Accordez-nous en partage
 Votre cire et votre miel. »
 Les abeilles , qui les crurent ,
 Sentirent bientôt la faim ;
 Les plus sottes en moururent.
 Le roi d'un nouvel essaim
 Les secourut à la fin.
 Tous les esprits s'éclairèrent :
 Ils sont tous désabusés :
 Les bourdons sont écrasés ,
 Et les abeilles prospèrent.

MARVEL.

CROMWELL,

ENVOYANT SON PORTRAIT A CHRISTINE, REINE DE SUÈDE.

Les armes à la main j'ai défendu les lois ;
 D'un peuple audacieux j'ai vengé la querelle.
 Regardez sans frémir cette image fidèle :
 Mon front n'est pas toujours l'épouvante des rois.

MIDDLETON.

Tel est l'esprit français : je l'admire , et le plains.
 Dans son abaissement quel excès de courage !
 La tête sous le joug , les lauriers dans les mains ,
 Il chérit à la fois la gloire et l'esclavage ;
 Ses exploits et sa honte ont rempli l'univers.
 Vainqueur dans les combats , enchaîné par ses maîtres ,
 Pillé par des traitants , aveuglé par des prêtres ,
 Dans la disette il chante ; il danse avec ses fers.

Fier dans la servitude , heureux dans sa folie ,
De l'Anglais libre et sage il est encor l'envie.

Les Muses cependant ont habité ces bords ,
Lorsqu'à leurs favoris prodiguant ses trésors ,
Louis encourageait l'imitateur d'Horace ,
Ce Boileau ; plein de sel encor plus que de grâce ,
Courtisan satirique , ayant le double emploi
De censeur des Cotins , et de flatteur du roi.

Mais je t'aime encor mieux , ô respectable asile !
Chantilly , des héros séjour noble et tranquille ;
Lieux où l'on vit Condé , fuyant de vains honneurs ,
Lassé de factions , de gloire , et de grandeurs ,
Caché sous ses lauriers , déroband sa vieillesse
Aux dangers d'une cour infidèle et traîtresse ,
Ayant éprouvé tout , dire avec vérité :
« Rien ne remplit le cœur , et tout est vanité. »

MILTON.

« Toi sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits ,
Soleil , astre de feu , jour heureux que je hais ,
Jour qui fais mon supplice , et dont mes yeux s'étonnent ,
Toi qui sembles le dieu des cieus qui t'entourent ,
Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit ,
Qui fais pâlir le front des astres de la nuit ,
Image du Très-Haut qui régla ta carrière ,
Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
Sur la voûte des cieus élevé plus que toi ,
Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi.
Je suis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans l'abîme :
Hélas ! je fus ingrat , c'est là mon plus grand crime ;
J'osai me révolter contre mon Créateur.
C'est peu de me créer : il fut mon bienfaiteur.
Il m'aimait : j'ai forcé sa justice éternelle

D'appesantir son bras sur ma tête rebelle.
 Je l'ai rendu barbare en sa sévérité ;
 Il punit à jamais , et je l'ai mérité.
 Mais si le repentir pouvait obtenir grâce !...
 Non , rien ne fléchira ma haine et mon audace ;
 Non , je déteste un maître ; et sans doute il vaut mieux
 Régner dans les enfers qu'obéir dans les cieux. »

ORPHÉE.

Sur un grand trône d'or il siège en souverain
 Au haut de la voûte étoilée ;
 Sous ses pieds la terre est foulée ,
 Il tient l'océan dans sa main.

Sur son trône éternel assis dans les nuages ,
 Immobile , il régite les vents et les orages ;
 Ses pieds pressent la terre , et du vague des airs
 Sa main touche à la fois aux rives des deux mers :
 Il est principe , fin , milieu de toutes choses.

Lui seul il est parfait ; tout est sous son pouvoir :
 Il voit tout l'univers , et nul ne peut le voir.

OVIDE.

Fatal Amour , tes traits sont différents :
 Les uns sont d'or ; ils sont durs et perçants ;
 Il faut qu'on aime : et d'autres , au contraire ,
 Sont d'un vil plomb qui rend froid et sévère.
 O dieu d'amour , en qui j'ai tant de foi ,
 Prends tes traits d'or pour Aminte et pour moi !

Formé par des cailloux , soit fable ou vérité ,

Hélas ! le cœur de l'homme en a la dureté.

Ainsi l'ont ordonné les destins implacables :
L'air, la terre, et les mers, et les palais des dieux ,
Tout sera consumé d'un déluge de feux.

Le Temps, qui donne à tout le mouvement et l'être,
Produit, accroit, détruit, fait mourir, fait renaitre,
Change tout dans les cieus, sur la terre, et dans l'air.
L'âge d'or à son tour suivra l'âge de fer ;
Flore embellit des champs l'aridité sauvage.
La mer change son lit, son flux, et son rivage ;
Le limon qui nous porte est né du sein des eaux ;
Où croissent les moissons voguèrent les vaisseaux.
La main lente du Temps aplanit les montagnes ;
Il creuse les vallons, il étend les campagnes :
Tandis que l'Éternel, le souverain des temps,
Demeure inébranlable en ces grands changements.

On attaqua le ciel aussi bien que la terre ;
Les géants, chez les dieux osant porter la guerre,
Entassèrent des monts jusqu'aux astres des nuits.

PÉTRARQUE.

Claire fontaine, onde aimable, onde pure,
Où la beauté qui consume mon cœur,
Seule beauté qui soit dans la nature,
Des feux du jour évitait la chaleur ;
Arbre heureux, dont le feuillage,
Agité par les Zéphyr, s,
La couvrit de son ombrage ;
Qui rappelles mes soupirs
En rappelant son image ;
Ornement de ces bords, et filles du matin,

Vous dont je suis jaloux , vous moins brillantes qu'elle ,
 Fleurs , qu'elle embellissait quand vous touchiez son sein ;
 Rossignol , dont la voix est moins douce et moins belle ;
 Air devenu plus pur ; adorable séjour ,
 Immortalisé par ses charmes ;
 Douce clarté des nuits , que je préfère au jour ,
 Lieux dangereux et chers , où de ses tendres armes
 L'Amour a blessé tous mes sens :
 Écoutez mes derniers accents ,
 Recevez mes dernières larmes .

POPE.

Umbriel à l'instant , vieux gnome rechargé ,
 Va , d'une aile pesante et d'un air refrigné ,
 Chercher en murmurant la caverne profonde
 Où , loin des doux rayons que répand l'œil du monde ,
 La Déesse aux Vapeurs a choisi son séjour .
 Les tristes aquilons y sifflent à l'entour ,
 Et le souffle malsain de leur aride haleine
 Y porte aux environs la fièvre et la migraine .
 Sur un riche sofa , derrière un paravent ,
 Loin des flambeaux , du bruit , des parleurs , et du vent ,
 La quinteuse déesse incessamment repose ,
 Le cœur gros de chagrin , sans en savoir la cause ;
 N'ayant pensé jamais , l'esprit toujours troublé ,
 L'œil chargé , le teint pâle , et l'hypocondre enflé .
 La médisante Envie est assise auprès d'elle ,
 Vieux spectre féminin , décrépète pucelle ,
 Avec un air dévot déchirant son prochain ,
 Et chansonnant les gens , l'Évangile à la main .
 Sur un lit plein de fleurs , négligemment penchée ,
 Une jeune beauté non loin d'elle est couchée :
 C'est l'Affectation , qui grasseye en parlant ,
 Écoute sans entendre , et lorgne en regardant ;

Qui rougit sans pudeur, et rit de tout sans joie,
 De cent maux différents prétend qu'elle est la proie,
 Et, pleine de santé, sous le rouge et le fard,
 Se plaint avec mollesse, et se pâme avec art.

PRIOR.

Je n'aurai pas la fantaisie
 D'imiter ce pauvre Caton,
 Qui meurt dans notre tragédie
 Pour une page de Platon ;
 Car, entre nous, Platon m'ennuie.
 La tristesse est une folie :
 Être gai, c'est avoir raison.
 Ça, qu'on m'ôte mon Cicéron,
 D'Aristote la rapsodie,
 De René la philosophie,
 Et qu'on m'apporte mon flacon.

Osez-vous assigner, pédants insupportables,
 Une cause diverse à des effets semblables ?
 Avez-vous mesuré cette mince cloison
 Qui semble séparer l'instinct de la raison ?
 Vous êtes mal pourvus et de l'un et de l'autre.
 Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre !
 L'orgueil est notre instinct. Conduirez-vous nos pas
 Dans ces chemins glissants que vous ne voyez pas ?

PRUDENCE.

SUR L'EMPEREUR JULIEN.

Fameux par ses vertus, par ses lois, par la guerre,
 Il méconnut son Dieu, mais il servit la terre.

ROCHESTER.

Cet esprit que je hais , cet esprit plein d'erreur ,
 Ce n'est pas ma raison , c'est la tienne , docteur ;
 C'est ta raison frivole , inquiète , orgueilleuse ,
 Des sages animaux rivale dédaigneuse ,
 Qui croit entre eux et l'ange occuper le milieu ,
 Et pense être ici-bas l'image de son Dieu ;
 Vil atome importun , qui croit , doute , dispute ,
 Rampe , s'élève , tombe , et nie encor sa chute ;
 Qui nous dit : « Je suis libre , » en nous montrant des fers ,
 Et dont l'œil trouble et faux croit percer l'univers.
 Allez , révérends fous , bienheureux fanatiques ,
 Compilez bien l'amas de vos riens scolastiques.
 Pères de visions et d'énigmes sacrés ,
 Auteurs du labyrinthe où vous vous égarez ,
 Allez obscurément éclaircir vos mystères ,
 Et courez dans l'école adorer vos chimères.
 Il est d'autres erreurs ; il est de ces dévots
 Condamnés par eux-même à l'ennui du repos.
 Ce mystique encloîtré , fier de son indolence ,
 Tranquille au sein de Dieu , qu'y peut-il faire ? il pense.
 Non , tu ne penses point , misérable , tu dors ;
 Inutile à la terre , et mis au rang des morts ,
 Ton esprit énérvé croupit dans la mollesse :
 Réveille-toi , sois homme , et sors de ton ivresse.
 L'homme est né pour agir , et tu prétends penser !

RUTILIUS.

Plût aux dieux que Titus , plût aux dieux que Pompée ,
 N'eussent jamais dompté cette infâme Judée !
 Ses poisons parmi nous en sont plus répandus :
 Les vainqueurs opprimés vont céder aux vaincus.

SÉNÈQUE.

Sois sans crainte et sans espérance,
 Que ton sort ne te trouble pas.
 Que devient-on dans le trépas ?
 C'est qu'on fut avant sa naissance.

Rien n'est après la mort ; la mort même n'est rien...
 Après la vie où pourrai-je être ?
 Où j'étais avant que de naître.

Le palais de Pluton , son portier à trois têtes ,
 Les couleuvres d'enfer à mordre toujours prêtes ,
 Le Styx , le Phlégéon , sont des contes d'enfants ,
 Des songes importuns , des mots vides de sens.

SHAKESPEARE.

Demeure : il faut choisir , et passer à l'instant
 De la vie à la mort , et de l'être au néant :
 Dieux cruels , s'il en est , éclairez mon courage.
 Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage ;
 Supporter ou finir mon malheur et mon sort ?
 Qui suis-je , qui m'arrête ? et qu'est-ce que la mort ?
 C'est la fin de nos maux , c'est mon unique asile ;
 Après de longs transports , c'est un sommeil tranquille :
 On s'endort , et tout meurt. Mais un affreux réveil
 Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
 On nous menace ; on dit que cette courte vie
 De tourments éternels est aussitôt suivie.
 O mort ! moment fatal ! affreuse éternité !

Tout cœur à ton seul nom se glace épouvané.
Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie ;
De nos prêtres menteurs bénir l'hypocrisie ;
D'une indigne maîtresse encenser les erreurs ;
Ramper sous un ministre , adorer ses hauteurs ,
Et montrer les langueurs de son âme abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue ?
La mort serait trop douce en ces extrémités.
Mais le scrupule parle , et nous crie : « Arrêtez ! »
Il défend à nos mains cet heureux homicide ,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide.

THÉOCRITE.

Reine des nuits , dis quel fut mon amour ;
Comme en mon sein les frissons et la flamme
Se succédaient , me perdaient tour à tour ;
Quels doux transports égarèrent mon âme ;
Comment mes yeux cherchaient en vain le jour ;
Comme j'aimais , et sans songer à plaire !
Je ne pouvais ni parler , ni me taire...
Reine des nuits , dis quel fut mon amour.
Mon amant vint , ô moments délectables !
Il prit mes mains : tu le sais , tu le vis ;
Tu fus témoin de ses serments coupables ,
De ses baisers , de ceux que je rendis ,
Des voluptés dont je fus enivrée.
Moments charmants , passez-vous sans retour ?
Daphnis trahit la foi qu'il a jurée.
Reine des nuits , dis quel fut mon amour.

TRITHÈME.

Ils se moquent du ciel et de la providence ;
 Ils aiment mieux Bacchus et la mère d'Amour ,
 Ce sont leurs deux grands saints pour la nuit et le jour.
 Des pauvres à prix d'or ils vendent la substance ;
 Ils s'abreuvent dans l'or ; l'or est sur leurs lambris ;
 L'or est sur leurs catins , qu'on paye au plus haut prix ;
 Et , passant mollement de leur lit à la table ,
 Ils ne craignent ni lois , ni rois , ni Dieu , ni diable.

VÉGA (LOPE DE).

Les Vandales , les Goths , dans leurs écrits bizarres ,
 Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains.
 Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins :

Nos aïeux étaient des barbares.

L'abus règne , l'art tombe , et la raison s'enfuit ;

Qui veut écrire avec décence ,

Avec art , avec goût , n'en recueille aucun fruit ;

Il vit dans le mépris , et meurt dans l'indigence.

Je me vois obligé de servir l'ignorance ,

D'enfermer sous quatre verrous

Sophocle , Euripide , et Térence.

J'écris en insensé ; mais j'écris pour des fous...

.....
 Le public est mon maître , il faut bien le servir ;

Il faut , pour son argent , lui donner ce qu'il aime ;

J'écris pour lui , non pour moi-même ,

Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

VIRGILE.

Les astres de la nuit roulaient dans le silence ;
Éole a suspendu les haleines des vents ;
Tout se tait sur les eaux , dans les bois , dans les champs ;
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître ,
Le tranquille taureau s'endort avec son maître ;
Les malheureux humains ont oublié leurs maux ;
Tout dort , tout s'abandonne aux charmes du repos :
Élise veille, et pleure.

Heureux qui peut sonder les lois de la nature ,
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'imposture ,
Qui regarde en pitié le Styx et l'Achéron ,
Et le triple Cerbère , et la barque à Caron !

L'univers étonné , que la terreur poursuit ,
Tremble de retomber dans l'éternelle nuit.

A d'éternels tourments je te vis condamnée ,
Superbe impiété du tyran Salmonée.
Rival de Jupiter, il crut lui ressembler ;
Il imita la foudre , et ne put l'égaliser :
De la foudre des dieux il fut frappé lui-même.

Là sont ces insensés qui , d'un bras téméraire ,
Ont cherché dans la mort un secours volontaire ;
Qui n'ont pu supporter, faibles et furieux ,
Le fardeau de la vie imposé par les dieux.
Hélas ! ils voudraient tous se rendre à la lumière ,
Recommencer cent fois leur pénible carrière :

Ils regrettent la vie, ils pleurent ; et le sort ,
 Le sort pour les punir les retient dans la mort :
 L'abîme du Cocyte , et l'Achéron terrible ,
 Met entre eux et la vie un obstacle invincible.

Les cœurs les plus parfaits , les âmes les plus pures ,
 Sont aux regards des dieux tout chargés de souillures ;
 Il faut en arracher jusqu'au seul souvenir.
 Nul ne fut innocent : il faut tous nous punir.
 Chaque âme a son démon , chaque vice a sa peine ;
 Et dix siècles entiers nous suffisent à peine
 Pour nous former un cœur qui soit digne des dieux.

WALLER.

ÉLOGE DE CROMWELL.

Il n'est plus ; c'en est fait : soumettons-nous au sort.
 Le ciel a signalé ce jour par des tempêtes ,
 Et la voix du tonnerre , éclatant sur nos têtes ,
 Vient d'annoncer sa mort.
 Par ses derniers soupirs il ébranle cette île ,
 Cette île que son bras fit trembler tant de fois ,
 Quand , dans le cours de ses exploits ,
 Il brisait la tête des rois ,
 Et soumettait un peuple à son joug seul docile.
 Mer, tu t'en es troublée : ô mer, tes flots émus
 Semblent dire en grondant , aux plus lointains rivages ,
 Que l'effroi de la terre et ton maître n'est plus !
 Tel au ciel autrefois s'envola Romulus ;
 Tel il quitta la terre au milieu des orages ;
 Tel d'un peuple guerrier il reçut les hommages :
 Obéi dans sa vie , à sa mort adoré ,
 Son palais fut un temple , etc.

XÉNOPHANE.

Grand Dieu ! quoi que l'on fasse , et quoi qu'on ose feindre ,
On ne peut te comprendre , et moins encor te peindre.

Chacun figure en toi des attributs divers :

Les oiseaux te feraient voltiger dans les airs ,

Les bœufs te prêteraient leurs cornes menaçantes ,

Les lions t'armeraient de leurs dents déchirantes ,

Les chevaux dans les champs te feraient galoper.

On ne pense qu'à soi ; l'amour-propre est sans bornes :
Dieu même à leur image est fait par les humains.

Si les bœufs avaient eu des mains ,

Ils le peindraient avec des cornes.

FIN DES POÉSIES DE VOLTAIRE.

TABLE.

	Pages.
CONTES.	
PRÉFACE DE CATHERINE VADÉ	1
CE QUI PLAÎT AUX DAMES	1
L'ÉDUCATION D'UN PRINCE	13
GERTRUDE, OU L'ÉDUCATION D'UNE FILLE	19
LES TROIS MANIÈRES	23
THÉLÈME ET MACARE	34
AZOLAN, OU LE BÉNÉFICIER	38
LA MULE DU PAPE	40
L'ORIGINE DES MÉTIERS	42
LA BÉGUEULE, conte moral	43
LES FINANCES	50
LE DIMANCHE, OU LES FILLES DE MINÉE	53
SÉSOSTRIS	62

SATIRES.

LE BOURBIER	67
LA CRÉPINADE	69
LE MONDAIN	74
LETTRÉ de M. de Melon à madame la comtesse de Verrue, sur <i>l'Apologie du luxe</i>	79
DÉFENSE DU MONDAIN, ou l'Apologie du luxe	80
SUR L'USAGE DE LA VIE, pour répondre aux critiques que l'on avait faites du Mondain	84
A MAÎTRE ABRAHAM CHAUMEIX	87
LE PAUVRE DIABLE	88
LA VANITÉ	102
LE RUSSE A PARIS	105
LES CHEVAUX ET LES ANES, OU ÉTRENNES AUX SOTS	117
LE MARSEILLOIS ET LE LION	121
LES TROIS EMPEREURS EN SORBONNE	129
LES DEUX SIÈCLES	135
LE PÈRE NICODÈME ET JEANNOT	139
LES SYSTÈMES	148
LES CABALES	152
LA TACTIQUE	162
DIALOGUE DE PÉGASE ET DU VIEILLARD	170
LE TEMPS PRÉSENT	182

ÉPITRES.

A M. LE DUC D'ORLÉANS, régent.	185
A M. LE PRINCE DE CONTI	189
A M. DE LA FALUÈRE DE GENONVILLE, conseiller au parlement, ami intime de l'auteur. Sur une maladie.	191
A M. LE DUC DE SULLY.	193
A M. LE MARÉCHAL DE VILLARS.	195
A MADemoisELLE LE COUVREUR	197
A M. PALLU, conseiller d'État.	199
AUX MANES DE M. DE GENONVILLE	201
A M. DE FORMONT	202
Les <i>Vous</i> et les <i>Tu</i>	204
A MADemoisELLE DE LUBERT, qu'on appelait Muse et Grâce	206
A UNE DAME, ou soi-disant telle.	207
A MADAME DE FONTAINE-MARTEL	210
A MADemoisELLE GAUSSIN, qui a représenté le rôle de <i>Zaïre</i> avec beaucoup de succès.	212
A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET, sur sa liaison avec Mau- pertuis	213
A LA MÊME, sur la Calomnie.	214
A MADemoisELLE DE GUISE	220
A M***.	221
A MADAME DU CHATELET	222
A M. LE COMTE ALGAROTTI.	224
A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET	225
AU PRINCE ROYAL, depuis roi de Prusse. De l'usage de la science dans les princes	228
AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE	231
AU ROI DE PRUSSE FRÉDÉRIC LE GRAND, en réponse à une lettre dont il honora l'auteur à son avènement à la couronne	233
A UN MINISTRE D'ÉTAT. Sur l'encouragement des arts.	235
AU ROI DE PRUSSE.	238
AU MÊME.	239
A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.	241
AU ROI DE PRUSSE.	243
AU ROI. Présentée à sa majesté, au camp devant Fribourg	245
A M. LE COMTE ALGAROTTI	247
AU ROI DE PRUSSE.	249
A M. LE DUC DE RICHELIEU.	250
A MADAME DENIS, nièce de l'auteur	251
A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.	256
A M. LE DUC DE RICHELIEU, à qui le sénat de Gènes avait érigé une statue	259

	Pages
A M. DE SAINT-LAMBERT	261
A M. DESMAHIS	262
A M. LE CARDINAL QUIRINI	263
AU ROI DE PRUSSE	265
L'AUTEUR arrivant dans sa terre, près du lac de Genève.	267
A M. LE DUC DE RICHELIEU. Sur la conquête de Mahon.	271
A UNE JEUNE VEUVE.	273
A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT, sur son ballet du <i>Temple des Chi- mères</i> , mis en musique par M. le duc de Nivernais, et repré- senté chez M. le maréchal de Belle-Isle en 1760	274
A DAPHNÉ, célèbre actrice	ib.
A MADAME DENIS. Sur l'Agriculture.	279
A MADEMOISELLE CLAIRON	283
A HENRI IV, sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue éques- tre de ce prince, pendant la maladie du Dauphin.	286
A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.	288
A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.	290
A M. DE CHABANON, qui dans une pièce de vers exhortait l'au- teur à quitter l'étude de la métaphysique pour la poésie.	ib.
A MADAME DE SAINT-JULIEN, née comtesse de la Tour-du-Pin.	291
A LA MÊME.	292
A MON VAISSEAU.	293
A BOILEAU, OU MON TESTAMENT.	296
A L'AUTEUR du livre des <i>Trois imposteurs</i>	301
A M. DE SAINT-LAMBERT.	304
A M. DE LA HARPE.	307
A M. PIGAL.	309
AU ROI DE CHINE, sur son recueil de vers qu'il a fait imprimer.	310
AU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII, sur la liberté de la presse accordée dans tous ses États.	320
A M. DALEMBERT.	327
A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, CATHERINE II.	334
AU ROI DE SUÈDE, GUSTAVE III.	338
BENALDAKI A CARAMOUFTÉE, femme de Giafar le Barmécide.	340
A HORACE.	341
AU ROI DE SUÈDE, GUSTAVE III.	347
A M. MARMONTEL.	348
A M. GUYS.	350
A UN HOMME.	351
A M. LE MARQUIS DE VILLETTE, sur son mariage.	354
A M. LE PRINCE DE LIGNE, sur le faux bruit de la mort de l'auteur, annoncée dans la <i>Gazette de Bruxelles</i> au mois de février 1778.	355
A W. LE MARQUIS DE VILLETTE. Les Adieux du Vieillard.	356

POÉSIES DIVERSES.

LA BASTILLE	357
LA POLICE SOUS LOUIS XIV	359
LE POUR ET LE CONTRE. A madame de Rupelmonde.	363
APOLOGIE DE LA FABLE.	357
LA MORT DE MADEMOISELLE LE COUVREUR, célèbre actrice.	369
JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT.	373
PRÉCIS DE L'ECCLÉSIASTE.	375
PRÉCIS DU CANTIQUE DES CANTIQUES.	386
LETTRE DE M. ERATOU A M. CLOCPITRE, aumônier de S. A. S. M. le landgrave.	387
VOYAGE A BERLIN. A madame Denis.	397
FRAGMENTS du poème de la <i>Guerre civile de Genève</i>	401

ODES.

A MM. DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES qui ont été sous l'équateur et au cercle polaire mesurer des degrés de latitude.	404
SUR LA PAIX DE 1736.	407
AU ROI DE PRUSSE, sur son avènement au trône.	410
SUR LA MORT DE S. A. S. MADAME LA PRINCESSE DE BAREITH.	412
ODE PINDARIQUE à propos de la guerre présente en Grèce.	417
L'ANNIVERSAIRE DE LA SAINT-BARTHELÉMY.	420

STANCES.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET. Stances sur les poètes épiques.	422
A M. DE FORCALQUIER.	423
AU MÊME. Au nom de madame la marquise du Châtelet, à qui il avait envoyé une pagode chinoise.	ib.
A MONSIEUR LE PRINCE DE CONTI, pour un neveu du père Sa- nadon, jésuite.	424
AU ROI DE PRUSSE.	425
A MADAME DU CHATELET.	426
A M. VAN-HAREN, député des États-généraux.	427
A FRÉDÉRIC, ROI DE PRUSSE, pour en obtenir la grâce d'un Fran- çais détenu depuis longtemps dans les prisons de Spandau.	428
A S. A. R. LA PRINCESSE DE SUÈDE, ULRIQUE DE PRUSSE, sœur de Frédéric le Grand.	429
SUR LE LOUVRE.	430
IMPROMPTU fait à un souper dans une cour d'Allemagne.	431
AU ROI DE PRUSSE.	432
AU MÊME.	433
AU MÊME.	434

	Pages.
AU MÊME, qui l'avait invité à dîner.	ib.
A MADAME DENIS.	435
A M. BLIN DE SAINMORE.	ib.
A M. SAURIN, de l'Académie française, sur ce que le général des capucins avait agrégé l'auteur à l'ordre de saint François, en reconnaissance de quelques services qu'il avait rendus à ces moines.	436
A MADAME LULLIN, DE GENÈVE.	437
LES DÉSAGRÈMENTS DE LA VIEILLESSE.	438
AU ROI DE PRUSSE, sur un buste en porcelaine, fait à Berlin, représentant l'auteur, et envoyé par sa majesté, en janvier 1775.	439
STANCES OU QUATRAINS, pour tenir lieu de ceux de Pibrac, qui ont un peu vieilli.	440

POÉSIES MÊLÉES.

SUR M. DE FONTENELLE.	443
AU DUC DE LORRAINE LÉOPOLD, et à madame la duchesse son épouse, en leur présentant la tragédie d' <i>Œdipe</i>	ib.
ÉPIGRAMME	ib.
IMPROMPTU à mademoiselle de Charolois, peinte en cordelier	444
A M. LOUIS RACINE.	ib.
IMPROMPTU à madame la duchesse de Luxembourg, qui devait souper avec M. le duc de Richelieu.	ib.
SUR UN CHRIST HABILÉ EN JÉSUIE.	445
TRIOLET A M. TITON DU TILLET.	ib.
A MADEMOISELLE ***, qui avait promis un baiser à celui qui ferait les meilleurs vers pour sa fête.	ib.
A L'ABBÉ COUET, grand vicaire du cardinal de Noailles, en lui envoyant la tragédie de <i>Mariamne</i>	446
INSCRIPTION pour une statue de l'Amour dans les jardins de Maisons.	ib.
VERS envoyés à M. Sylva, premier médecin de la reine, avec le portrait de l'auteur.	ib.
MADRIGAL.	ib.
POUR LE PORTRAIT DE MADEMOISELLE SALLÉ.	447
A M. BERNARD.	ib.
A MADEMOISELLE DELAUNAY.	ib.
A M. LINANT.	449
VERS PRÉSENTÉS A LA REINE, sur la seconde élection du roi Stanislas au trône de Pologne.	ib.
A M. DE FORCALQUIER, qui avait eu les cheveux coupés par un boulet de canon au siège de Kehl.	450
A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.	ib.

	Pages.
A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET, la squ'elle apprenait l'al- gèbre.	452
A M. ***, qui était à l'armée d'Italie.	451
DEVISE POUR MADAME DU CHATELET.	ib.
SUR LE CHATEAU DE CIREY.	ib.
A M. PALLU, intendant de Moulins	ib.
A M. BERNARD, auteur de <i>l'Art d'aimer</i> . Les trois Bernards. . .	452
SIXAIN.	ib.
INVITATION AU MÊME.	ib.
VERS mis au bas d'un portrait de Leibnitz.	453
A MADAME D'ARGENTAL, le jour de Sainte-Jeanne sa patronne. .	ib.
A MADAME DE BOUFFLERS, en lui envoyant un exemplaire de <i>la</i> <i>Henriade</i>	ib.
SUR LA BANQUEROUTE d'un nommé Michel, receveur général. .	454
A MADAME LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE.	ib.
IMPROMPTU	ib.
IMPROMPTU sur la fontaine de Budée, à Yères	ib.
QUATRAIN sur le maréchal de Saxe.	455
A MADAME DE POMPADOUR.	ib.
A M. DESTOUCHES.	ib.
ÉPITAPHE DE MADAME DU CHATELET.	456
ÉPIGRAMME sur la mort de M. d'Aube, neveu de M. de Fontenelle.	ib.
AU ROI DE PRUSSE, en lui renvoyant la clef de chambellan et la croix de son ordre.	ib.
A MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, sur une énigme inintelligible qu'elle avait donnée à deviner à l'auteur.	457
ÉPIGRAMME	ib.
ÉPIGRAMME, imitée de l'Anthologie.	ib.
IMPROMPTU à une dame de Genève qui prêchait l'auteur sur la Trinité	ib.
A M. DE LA HARPE, qui avait prononcé un compliment en vers sur le théâtre de Ferney, avant une représentation d' <i>Alzire</i>	458
A M. LE COMTE DE FÉKÉTÉ.	ib.
A M. LE PRÉSIDENT DE FLEURIEU, qui reprochait à l'auteur de n'avoir pas répondu à l'une de ses lettres, et d'avoir écrit à son fils, M. de la Tourette.	ib.
AU ROI DE PRUSSE, sur le mot <i>Immortali</i> que ce prince avait fait mettre au bas d'un buste de porcelaine qui représente l'auteur, et qu'il lui envoya en 1775.	459
A M. L'ABBÉ DELILLE.	ib.
A M. ***.	ib.
A M. GRÉTRY, sur son opéra du <i>Jugement de Midas</i> , représenté sans succès devant une assemblée de grands seigneurs, et très- applaudi quelques jours après sur le théâtre de Paris.	ib.

	Pages.
ÉPIGRAMME DE M. JAYEZ, ministre de l'Évangile à Noyon, demandée par sa veuve à Voltaire.	460
ADIEUX A LA VIE.	ib.

VERS LATINS.

INSCRIPTION gravée sur une porte du château de Cirey.	462
AUTRE, gravée aussi à Cirey.	ib.
VERS SUR LE FEU.	ib.
A M. AMMAN, secrétaire de M. l'ambassadeur de Naples à Paris, qui avait adressé de jolis vers latins à Voltaire.	ib.

TRADUCTIONS ET IMITATIONS.

ANONYME. ÉCLOGUE ALLEMANDE.	463
ÉPIGRAMMES imitées de l'Anthologie grecque.	464
I. SUR LES SACRIFICES A HÉRCULE.	
II. SUR LAÏS, qui remit son miroir dans le temple de Vénus.	465
III. SUR UNE STATUE DE VÉNUS.	ib.
IV. SUR UNE STATUE DE NIOBÉ.	ib.
V. SUR DES FLEURS. A une fille grecque qui passait pour être fière.	ib.
VI. SUR LÉANDRE, qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête. (Imitée depuis par Martial.)	466
VII	ib.
ADDISON.	ib.
ARIOSTE.	467
BUTLER.	ib.
CICÉRON.	471
CLAUDIEN.	ib.
DRYDEN.	472
GUARINI.	473
HERVEY.	ib.
HÉSIODE.	474
HOMÈRE. Fragment du ix ^e chant de l' <i>Iliade</i>	475
COMMENCEMENT du xvi ^e livre de l' <i>Iliade</i> . — Traduction littérale.	476
Traduction libre	480
FRAGMENT du xxiv ^e livre de l' <i>Iliade</i>	486
HORACE.	487
LUCAIN.	489
LUCRÈCE.	ib.
MACHIAVEL.	491
MANDEVILLE. LES ABEILLES, fable.	ib.
MARVEL. CROMWELL envoyant son portrait à Christine, reine de Suède.	492

	Pages.
MIDLETON.	492
MILTON.	493
ORPHÉE.	494
OVIDE.	ib.
PÉTRARQUE.	495
POPE.	496
PRIOR.	497
PRUDENCE. SUR L'EMPEREUR JULIEN.	ib.
ROCHESTER.	498
RUTILIUS.	ib.
SÉNÈQUE.	499
SHAKESPEARE.	ib.
THÉOCRITE.	500
TRITHÈME.	501
LOPE DE VÉGA.	ib.
VIRGILE.	502
WALLER. ÉLOGE DE CROMWELL.	503
XÉNOPHANE.	504

FIN DE LA TABLE.

Wm. McTear.

525

